This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

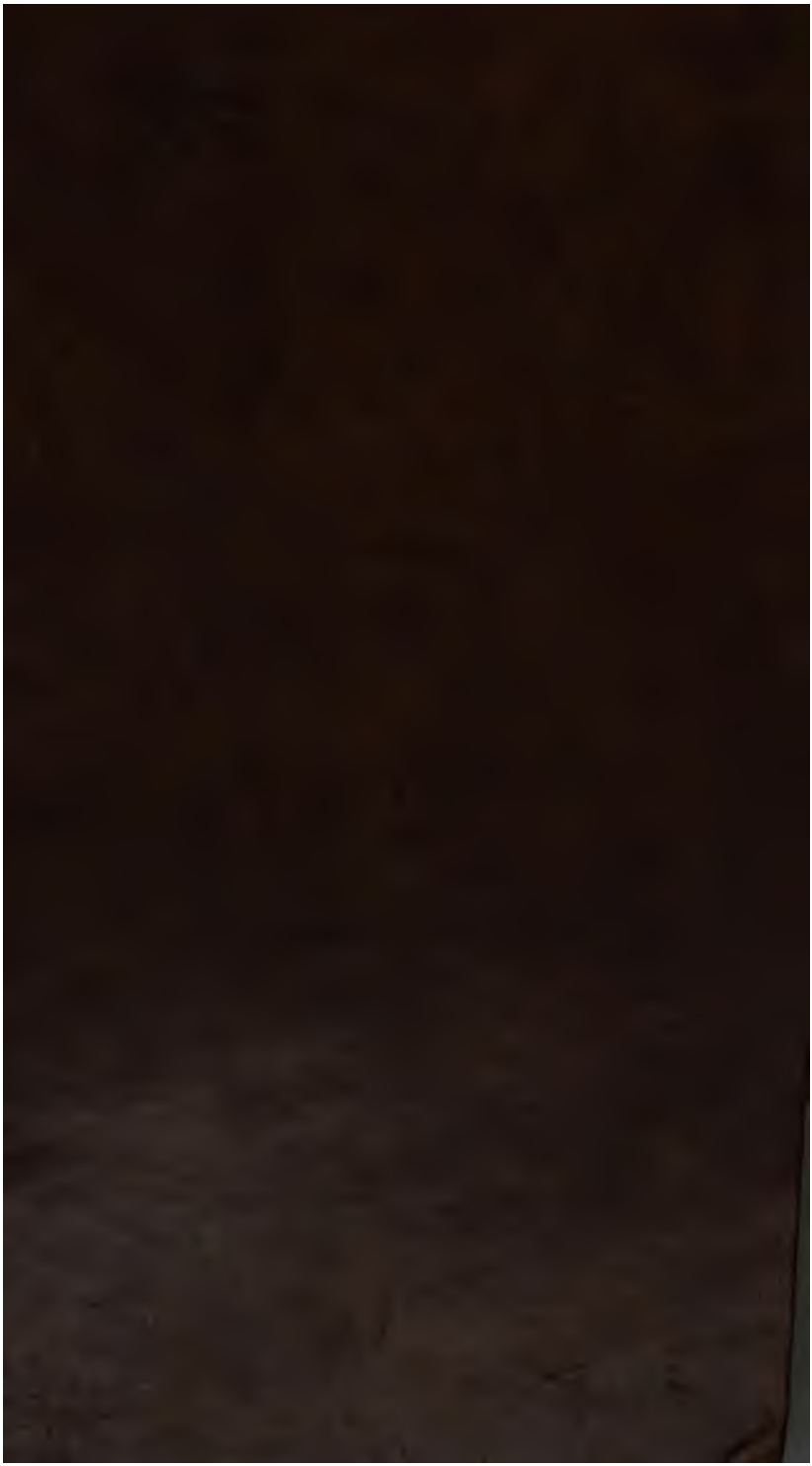
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



n/m

Bought from Aspin

TAYLOR INSTITUTION

Vet. Fr. II B. 1150

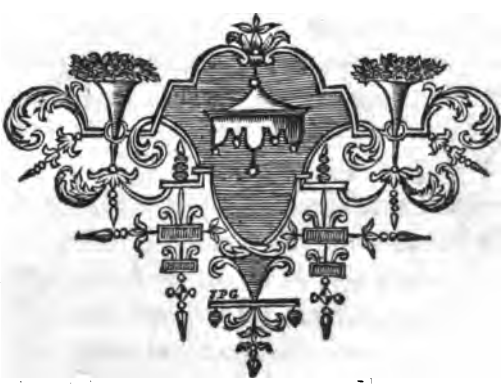
cf. D. W. Smith, 'A preliminary bibliographical list of editions of Helvétius's works', Australian Journal of French Studies 7 (1970), 299–350

No. 8, pp. 318/319

DE L'ESPRIT.

..... Unde animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. *Lib. I.*



A PARIS,

CHEZ DURAND, LIBRAIRE, RUE DU FOIN.

M. DCC. LIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

INSTITUTE
UNIVERSITY
24 MAY 1976
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

L'Objet que je me propoſe d'examiner dans cet Ouvrage, eſt intéreſſant; il eſt même neuf. L'on n'a, juſqu'à préſent, conſidéré l'eſprit que ſous quelques-unes de ſes faces. Les grands Ecrivains n'ont jetté qu'un coup d'œil rapide ſur cette matiére; & c'eſt ce qui m'enhardit à la traiter.

La connoiſſance de l'eſprit, lorſqu'on prend ce mot dans toute ſon étendue, eſt ſi étroitement liée à la connoiſſance du cœur & des paſſions de l'homme, qu'il étoit impoſſible d'écrire ſur ce ſujet, ſans avoir, du moins, à parler de cette partie de la Morale commune aux hommes de toutes les Nations, & qui ne peut avoir, dans tous les Gouvernemens, que le bien public pour objet.

Les principes que j'établis ſur cette matiére, ſont, je penſe, conformes à l'intérêt général & à l'expérience. C'eſt par les faits que j'ai remonté aux cauſes. J'ai cru qu'on devoit traiter la Morale comme toutes les autres Sciences, & faire une Morale comme une Phyſique expérimentale. Je ne me ſuis livré à cette idée que par la perſuaſion où je ſuis que toute Morale, dont les principes ſont utiles au Public, eſt néceſſairement conforme à la Morale de la Religion, qui n'eſt que la perfection de la Morale humaine. Au reſte, ſi je m'étois trompé, & ſi, contre mon attente, quelques-uns de mes principes n'étoient pas conformes à l'intérêt général, ce ſeroit une erreur de mon eſprit, & non pas de mon cœur; & je déclare d'avance que je les déſavoue.

Je ne demande qu'une grace à mon Lecteur, c'eſt de m'entendre avant que de me condamner; c'eſt de ſuivre l'enchaînement qui lie enſemble toutes mes idées; d'être mon juge, & non ma partie. Cette demande n'eſt pas l'effet d'une ſotte confiance; j'ai trop ſouvent trouvé mauvais le ſoir, ce que j'avois cru bon le matin, pour avoir une haute opinion de mes lumiéres.

Peut-être ai-je traité un ſujet au-deſſus de mes forces: mais, quel homme ſe connoit aſſez lui-même pour n'en pas trop préſumer? Je n'aurai pas, du moins, à me reprocher de n'avoir pas fait tous mes efforts pour mériter l'approbation du Public. Si je ne l'obtiens pas, je ſerai plus affligé que ſurpris: il ne ſuffit point, en ce genre, de déſirer, pour obtenir.

Dans tout ce que j'ai dit, je n'ai cherché que le vrai, non pas uniquement pour l'honneur de le dire, mais parce que le vrai eſt utile aux hommes. Si je m'en ſuis écarté, je trouverai dans mes erreurs même des motifs de conſolation. *Si les hommes*, comme le dit Mr. de Fontenelle, *ne peuvent, en quelque genre que ce ſoit, arriver à quelque choſe de raiſonnable, qu'après avoir, en ce même genre, épuiſé toutes les ſottiſes imaginables;* mes erreurs pourront donc être utiles à mes Concitoyens: j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage. *Que de ſottiſes*, ajoute Mr. de Fontenelle, *ne dirions-nous pas maintenant, ſi les Anciens ne les avoient pas déja dites avant nous, & ne nous les avoient, pour ainſi dire, enlevées!*

Je le répéte donc: je ne garantis de mon Ouvrage que la pureté & la droiture des intentions. Cependant, quelque aſſuré qu'on ſoit de ſes intentions, les cris de l'envie ſont ſi favorablement écoutés, & ſes fréquentes

AIRE.

I.

MÉME.

ue la *ſenſibilité*
roductrices de
ents ſont l'ef-
nce.

page 1

paſſions, 10

12
conde ſource
e des faits de
haque genre,

24
s par l'igno-

aſſions &
urs; que
identel-
culté de

CIÉTÉ.

, que le
ious por-
ime *ver-*
nt *utiles*,

féroce, eſt une Nation avilie, & tôt ou tard ſubjuguée. Ce fut moins la valeur que la Science militaire des Romains, qui triompha des Gaules.

Si la connoiſſance d'une telle vérité peut avoir quelques inconvénients dans un tel inſtant; cet inſtant paſſé, cette même vérité redevient utile à tous les ſiécles & à toutes les Nations.

Tel eſt enfin le ſort des choſes humaines : il n'en eſt aucune qui ne puiſſe devenir dangereuſe dans de certains moments; mais ce n'eſt qu'à cette condition qu'on en jouit. Malheur à qui voudroit, par ce motif, en priver l'humanité.

Au moment même qu'on interdiroit la connoiſſance de certaines vérités, il ne ſeroit plus permis d'en dire aucune. Mille gens puiſſants & ſouvent même mal intentionnés, ſous prétexte qu'il eſt quelquefois ſage de taire la vérité, la banniroient entiérement de l'univers. Auſſi le Public éclairé, qui ſeul en connoît tout le prix, la demande ſans ceſſe : il ne craint point de s'expoſer à des maux incertains, pour jouir des avantages réels qu'elle procure. Entre les qualités des hommes, celle qu'il eſtime le plus eſt cette élévation d'ame qui ſe refuſe au menſonge. Il ſait combien il eſt utile de tout penſer & de tout dire; & que les erreurs même ceſſent d'être dangereuſes, lorſqu'il eſt permis de les contredire. Alors elles ſont bientôt reconnues pour erreurs; elles ſe dépoſent bientôt d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli, & les vérités ſeules ſurnagent ſur la vaſte étendue des ſiécles.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'Objet de ce Diſcours eſt de prouver que la *ſenſibilité phyſique* & la *mémoire* ſont les cauſes productrices de toutes nos *idées*; & que tous nos *faux jugements* ſont l'effet, ou de nos *paſſions*, ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER, *page* 1
Expoſition des principes.

CH. II. *Des Erreurs occaſionnées par nos paſſions*, 19

CH. III. *De l'Ignorance*, 12
On prouve, dans ce Chapitre, que la ſeconde ſource de nos erreurs conſiſte dans l'ignorance des faits de la comparaiſon deſquels dépend, en chaque genre, la juſteſſe de nos déciſions.

CH. IV. *De l'Abus des Mots*, 24
Quelques exemples des erreurs occaſionnées par l'ignorance de la vraie ſignification des mots.

Il réſulte de ce Diſcours, que c'eſt dans nos *paſſions* & notre *ignorance* que ſont les ſources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugements* ſont l'effet de cauſes accidentelles qui ne ſuppoſent point, dans l'*eſprit*, une *faculté de juger* diſtincte de la *faculté de ſentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

ON ſe propoſe de prouver, dans ce Diſcours, que le même *intérêt*, qui préſide au jugement que nous portons ſur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuſes*, *vicieuſes* ou *permiſes*, ſelon qu'elles ſont *utiles*,

nuiſibles ou *indifférentes* au Public, préſide pareillement au jugement que nous portons ſur les *idées*; & qu'ainſi, tant en matiére de *morale* que d'*eſprit*, c'eſt l'*intérêt* ſeul qui dicte tous nos *jugements*: vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en conſidérant la *probité* & l'*eſprit* rélativement, 1°. *à un Particulier*, 2°. *à une petite Société*, 3°. *à une Nation*, 4°. *aux différents Siécles & aux différents Pays*, & 5°. *à l'Univers*.

CHAPITRE PREMIER, Idée générale. *page* 33

CH. II. *De la Probité, par rapport à un Particulier*, 37

CH. III. *De l'Eſprit, par rapport à un Particulier*, 41
On prouve, par les faits, que nous n'eſtimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'eſtimer.

CH. IV. *De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres*, 47
On prouve encore, dans ce Chapitre, que nous ſommes, par la pareſſe & la vanité, toujours forcés de proportionner notre eſtime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. *De la Probité, par rapport à une ſociété particuliére*, 55
L'objet de ce Chapitre eſt de montrer que les ſociétés particuliéres ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur ſont utiles: or, l'intérêt de ces ſociétés ſe trouvant ſouvent oppoſé à l'intérêt public, elles doivent ſouvent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuiſibles au Public; elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, ſouvent ſéduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur inſçu, du chemin de la vertu.

CH. VI. *Des Moyens de s'aſſurer de la Vertu*, 57
On indique, en ce Chapitre, comment on peut repouſſer les inſinuations des ſociétés particuliéres, réſiſter à leurs ſéductions, & conſerver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CH. VII. *De l'Eſprit, par rapport aux Sociétés particuliéres*, 62
On fait voir que les ſociétés pésent à la même balance

le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces ſociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on ſent qu'elles doivent, en conſéquence, porter, ſur les mêmes objets, des jugements très-différents de ceux du Public.

CH. VIII. *De la différence des jugements du Public, & de ceux des ſociétés particuliéres*, 69
Conſéquemment à la différence qui ſe trouve entre l'intérêt du Public & celui des ſociétés particuliéres, on prouve, dans ce Chapitre, que ces ſociétés doivent attacher une grande eſtime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel uſage*.

CH. IX. *Du bon ton, & du bel uſage*, 74
Le Public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel uſage, la même eſtime que les ſociétés particuliéres.

CH. X. *Pourquoi l'homme admiré du Public, n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde*, 81
On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du Public & des ſociétés particuliéres, tient à la différence de leurs intérêts.

CH. XI. *De la Probité, par rapport au Public*, 88
En conſéquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préſide au jugement que le Public porte ſur les actions des hommes.

CH. XII. *De l'Eſprit, par rapport au Public*, 89
Il s'agit de prouver, dans ce Chapitre, que l'eſtime du Public pour les idées des hommes eſt toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les eſtimer.

CH. XIII. *De la Probité, par rapport aux Siécles & aux Peuples divers*, 97
L'objet qu'on ſe propoſe, dans ce Chapitre, c'eſt de montrer que les Peuples divers n'ont, dans tous les ſiécles & dans tous les Pays, jamais accordé le nom de vertueuſes qu'aux actions, ou qui étoient, ou, du moins, qu'ils croyoient utiles au Public. C'eſt pour jetter plus de jour ſur cette matiére, qu'on diſtingue, dans ce même Chapitre, deux différentes eſpéces de vertus.

CH. XIV. *Des Vertus de préjugé, & des vraies Vertus*, 104
On entend, par *vertus de préjugé*, celles dont l'exacte obſervation ne contribue en rien au bonheur public;

& , par *vraies vertus*, celles dont la pratique assure la félicité des Peuples. Conséquemment à ces deux différences espéces de vertus, on distingue, dans ce même Chapitre, deux différentes espéces de *corruption de mœurs*; l'une *religieuse*, & l'autre *politique* : connoissance propre à répandre de nouvelles lumiéres sur la science de la Morale.

CH. XV. *De quelle utilité peut être, à la Morale, la connoissance des principes établis dans les Chapitres précédents*, 115

L'objet de ce Chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des Peuples; & que la plupart des Moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroissent moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels, ou des haines particuliéres.

CH. XVI. *Des Moralistes hypocrites*, 120

Développement des principes précédents.

CH. XVII. *Des Avantages qui résultent des principes ci-dessus établis*, 123

Ces principes donnent aux Particuliers, aux Peuples, & même aux Législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les Loix, nous apprennent que la science de la Morale n'est autre chose que la science même de la Législation; & nous fournissent, enfin, les moyens de rendre les Peuples plus heureux & les Empires plus durables.

CH. XVIII. *De l'Esprit, considéré par rapport aux Siécles & aux Pays divers*, 130

Exposition de ce qu'on examine dans les Chapitres suivants.

CH. XIX. *L'estime pour les différents genres d'Esprit, est, dans chaque siécle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer*, 131

CH. XX. *De l'Esprit, considéré par rapport aux différents Pays*, 147

Il s'agit, conformément au plan de ce Discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les Peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; & que les Nations, toujours fidéles à

l'intérêt de leur vanité, n'eſtiment, dans les autres Nations, que les idées analogues aux leurs.

CH. XXI. *Le mépris reſpectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité*, 155

Après avoir prouvé que les Nations mépriſent, dans les autres, les mœurs, les coutumes & les uſages différents des leurs; on ajoute que leur vanité leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la ſupériorité que quelques-unes d'entre elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur Etat.

CH. XXII. *Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur Gouvernement*, 161

On fait voir, dans ce Chapitre, que la vanité commande aux Nations comme aux Particuliers; que tout obéit à la loi de l'intérêt; & que, ſi les Nations, conſéquemment à cet intérêt, n'ont point, pour la Morale l'eſtime qu'elles devroient avoir pour cette Science, c'eſt que la Morale, encore au berceau, ſemble n'avoir, juſqu'à préſent, été d'aucune utilité à l'univers.

CH. XXIII. *Des Cauſes qui, juſqu'à préſent, ont retardé les Progrès de la Morale*, 165

CH. XXIV. *Des Moyens de perfectionner la Morale*, 170

CH. XXV. *De la Probité, par rapport à l'univers*, 179

CH. XXVI. *De l'Eſprit, par rapport à l'univers*, 181

L'objet de ce Chapitre eſt de montrer qu'il eſt des idées utiles à l'univers; & que les idées de cette eſpéce ſont les ſeules qui puiſſent nous faire obtenir l'eſtime des Nations.

La concluſion générale de ce Diſcours, c'eſt que l'*intérêt*, ainſi qu'on s'étoit propoſé de le prouver, eſt l'unique diſpenſateur de l'*eſtime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des hommes.

DISCOURS III.

Si l'Eſprit doit être conſidéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

POur réſoudre ce problême, on recherche, dans ce Diſcours, ſi la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*eſprit*, ou ſi elle a plus favoriſé les uns que les autres; & l'on examine ſi *tous les hommes*, communément bien organiſés, n'auroient pas en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorſqu'ils ont des motifs ſuffiſants pour ſurmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER, *page* 187

On fait voir, dans ce Chapitre, que, ſi la nature a donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, c'eſt en douant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La queſtion réduite à ce point ſimple, on examine, dans les Chapitres ſuivants, quelle influence a ſur l'eſprit des hommes, la différence, qu'à cet égard, la nature a pu mettre entre eux.

CH. II. *De la fineſſe des Sens*, 192

CH. III. *De l'étendue de la Mémoire*, 194

CH. IV. *De l'inégale Capacité d'attention*, 202

On prouve, dans ce Chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organiſés, du dégré d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées : on obſerve enſuite, que l'attention eſt une fatigue & une peine à laquelle on ſe ſouſtrait toujours, ſi l'on n'eſt animé d'une paſſion propre à changer cette peine en plaiſir; qu'ainſi la queſtion ſe réduit à ſavoir ſi tous les hommes ſont, par leur nature, ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du dégré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit. C'eſt pour parvenir à cette connoiſſance, qu'on examine, dans le Chapitre ſuivant, quelles ſont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des Forces qui agiſſent ſur notre ame*, 216

Ces forces ſe réduiſent à deux : l'une, qui nous eſt

communiquée par les paſſions fortes; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce ſont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce Chapitre.

CH. VI. *De la Puiſſance des Paſſions*, 221
On prouve que ce ſont les paſſions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élévent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la ſupériorité d'Eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés*, 227

CH. VIII. *On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné*, 234
Après avoir prouvé que ce ſont les paſſions qui nous arrachent à la pareſſe ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées; il faut enſuite examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions & du dégré de paſſion propre à nous douer de cette eſpéce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter juſqu'à leur origine.

CH. IX. *De l'Origine des Paſſions*, 240
L'objet de ce Chapitre eſt de faire voir que toutes nos paſſions prennent leur ſource dans l'amour du plaiſir, ou dans la crainte de la douleur, &, par conſéquent, dans la ſenſibilité phyſique. On choiſit, pour exemples en ce genre, les paſſions qui paroiſſent les plus indépendantes de cette ſenſibilité; c'eſt-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CH. X. *De l'Avarice*, 243
On prouve que cette paſſion eſt fondée ſur l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la ſoif des plaiſirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'Ambition*, 246
Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs, qui nous font déſirer les richeſſes, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique;*

pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux, 251

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en eſt de l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'Orgueil*, 256

L'objet de ce Chapitre eſt de montrer qu'on ne déſire d'être eſtimable que pour être eſtimé; & qu'on ne déſire d'être eſtimé que pour jouir des avantages que l'eſtime procure; avantages qui ſe réduiſent toujours à des plaiſirs phyſiques.

CH. XIV. *De l'Amitié*, 261

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le déſir des plaiſirs phyſiques peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions*, 269

Après avoir prouvé, dans les Chapitres précédents, que toutes nos paſſions tirent leur origine de la ſenſibilité phyſique; pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce Chapitre, que, par le ſecours des plaiſirs phyſiques, les Légiſlateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes ſortes de paſſions. Mais, en convenant que tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, comme on pourroit ſuppoſer qu'ils ne ſont pas du moins ſuſceptibles du dégré de paſſion néceſſaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion, l'inſenſibilité de certaines Nations aux paſſions de la gloire & de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines Nations, à cet égard, ne tient qu'à des cauſes accidentelles, telles que la forme différente des Gouvernements.

CH. XVI. *A quelle cauſe on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu*, 275

Pour réſoudre cette queſtion, on examine, dans chaque homme, le mélange de ſes vices & de ſes vertus, le jeu de ſes paſſions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'eſt point à la nature, mais à la légiſlation particuliére de quelques Empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu. C'eſt pour jetter plus de jour ſur cette matiére, que l'on conſidére, en particulier, & les Gouvernements deſpotiques, & les Etats libres, & enfin les différens effets que doit produire la forme différente de ces Gouvernements. L'on commence par le deſpotiſme; &, pour en mieux connoître la nature, on exa-

mine quel motif allume dans l'homme, le désir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. *Du désir que tous les hommes ont d'être Despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les Rois,* 284

CH. XVIII. *Principaux effets du Despotisme,* 289
On prouve, dans ce Chapitre, que les Vizirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces Vizirs, tirés du corps des Citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration, & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris & l'avilissement où sont les Peuples, entretient l'ignorance des Vizirs; second effet du Despotisme,* 294

CH. XX. *Du Mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisiéme effet du Despotisme,* 297
On prouve que, dans les Empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du Renversement des Empires soumis au pouvoir arbitraire; quatriéme effet du Despotisme,* 302
Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des Peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des Empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matiére, que c'est uniquement de la forme particuliére des Gouvernements que dépend l'indifférence de certains Peuples pour la vertu : &, pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, l'on examine, dans les Chapitres suivants, la cause des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains Peuples pour la gloire & la vertu,* 305
On fait voir, dans ce Chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu, dépend, dans chaque Empire, de l'adresse avec laquelle le Lé-

giſlateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général ; union plus facile à faire dans certains Pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes*, 309

On prouve, dans ce Chapitre, que la production des grands hommes eſt, dans tout Pays, l'effet néceſſaire des récompenſes qu'on y aſſigne aux grands talents & aux grandes vertus ; & que les talents & les vertus ne ſont, nulle part, auſſi récompenſés que dans les Républiques pauvres & guerriéres.

CH. XXIV. *Preuve de cette Vérité*, 312

Ce Chapitre ne contient que la preuve de la propoſition énoncée dans le Chapitre précédent. On en tire cette concluſion : c'eſt qu'on peut appliquer à toute eſpéce de paſſions ce qu'on dit, dans ce même Chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains Peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'eſt point à la nature qu'on doit attribuer ce dégré inégal de paſſions, dont certains Peuples paroiſſent ſuſceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les Chapitres ſuivants, que la force des paſſions des hommes eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des paſſions & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet*, 316

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel dégré de vivacité on peut porter l'enthouſiaſme des paſſions.

CH. XXVI. *De quel dégré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles*, 322

On prouve, dans ce Chapitre, que les paſſions peuvent s'exalter en nous juſqu'à l'incroyable ; & que tous les hommes, par conſéquent, ſont ſuſceptibles d'un dégré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit : qu'ainſi la grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & do

de l'enchaînement inconnu des diverſes circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. Dans les Chapitres ſuivants, on examine ſi les faits ſe rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-deſſus établis*, 327

Le premier objet de ce Chapitre eſt de montrer que les nombreuſes circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former des hommes illuſtres, ſe trouvent ſi rarement réunies, qu'en ſuppoſant, dans tous les hommes, d'égales diſpoſitions à l'eſprit, les génies du premier ordre ſeroient encore auſſi rares qu'ils le ſont. On prouve de plus, dans ce même Chapitre, que c'eſt uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats; & qu'en vain l'on eſſayeroit d'expliquer, par le phyſique, une infinité de phénoménes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les cauſes morales. Telles ſont les conquêtes des Peuples du Nord, l'eſclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes Peuples; & enfin la ſupériorité de certaines Nations dans certains genres de Sciences ou d'Arts.

CH. XXVIII. *Des Conquêtes des Peuples du Nord*, 331

Il s'agit, dans ce Chapitre, de faire voir que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des Septentrionaux.

CH. XXIX. *De l'Eſclavage, & du Génie allégorique des Orientaux*, 338

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la ſupériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de Sciences*, 345

Les Peuples qui ſe ſont le plus illuſtrés par les Arts & les Sciences, ſont les Peuples chez leſquels ces mêmes Arts & ces mêmes Sciences ont été le plus honorés: ce n'eſt donc point dans la différente température des climats, mais dans les cauſes morales, qu'on doit chercher la cauſe de l'inégalité des eſprits.

La concluſion générale de ce Diſcours, c'eſt que tous les hommes, communément bien organiſés, ont en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux *plus hautes idées*; &

que la *différence d'eſprit* qu'on remarque entre eux, dépend des *diverſes circonſtances* dans leſquelles ils ſe trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette concluſion fait ſentir toute l'importance de l'*éducation*.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

POur donner une connoiſſance exacte de l'*eſprit* & de *ſa nature*, on ſe propoſe, dans ce Diſcours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*eſprit*.

CHAPITRE PREMIER, *Du génie*, *page* 355

CH. II. *De l'Imagination & du Sentiment*, 363

CH. III. *De l'Eſprit*, 375

CH. IV. *De l'Eſprit fin, de l'Eſprit fort*, 379

CH. V. *De l'Eſprit de lumière, de l'Eſprit étendu, de l'Eſprit pénétrant & du Gout*, 391

CH. VI. *Du bel Eſprit*, 397

CH. VII. *De l'Eſprit du ſiécle*, 403

CH. VIII. *De l'Eſprit juſte*, 410

On prouve, dans ce Chapitre, que, dans les queſtions compliquées, il ne ſuffit pas, pour bien voir, d'avoir l'eſprit juſte; qu'il faudroit encore l'avoir étendu; qu'en général les hommes ſont ſujets à s'enorgueillir de la juſteſſe de leur eſprit, à donner à cette juſteſſe la préférence ſur le génie; qu'en conſéquence, ils ſe diſent ſupérieurs aux gens à talents; croient, dans cet aveu, ſimplement ſe rendre juſtice, & ne s'apperçoivent point qu'ils ſont entraînés à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes; mépriſe dont il eſt, ſans doute, utile de faire appercevoir les cauſes.

CH. IX. *Mépriſe de ſentiment*, 417
Ce Chapitre n'eſt proprement que l'expoſition des deux Chapitres ſuivants. On y montre ſeulement combien il eſt difficile de ſe connoître ſoi-même.

CH. X. *Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent*, ibid.
Développement du Chapitre précédent.

CH. XI. *Des Conſeils*, 426
Il s'agit d'examiner, dans ce Chapitre, pourquoi l'on eſt ſi prodigue de conſeils, ſi aveugle ſur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter les autres. On indique, à la fin de ce Chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoiſſance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon Sens*, 434

CH. XIII. *Eſprit de conduite*, 437

CH. XIV. *Des Qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame*, 445
Après avoir eſſayé, dans les Chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'eſprit; il eſt utile de connoître quels ſont, & les talents de l'eſprit, qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclurre, & les talents que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables. C'eſt l'objet qu'on ſe propoſe d'examiner dans ce Chapitre & dans le Chapitre ſuivant, où l'on s'applique plus particuliérement à faire ſentir toute l'injuſtice dont le Public uſe, à cet égard, envers les hommes de génie.

CH. XV. *De l'Injuſtice du Public à cet égard*, 455
On ne s'arrête, dans ce Chapitre, à conſidérer les qualités qui doivent s'exclurre réciproquement, que pour éclairer les hommes ſur les moyens de tirer le meilleur parti poſſible de leur eſprit.

CH. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre*, 465
Cette méthode indiquée, il ſemble que le plan d'une excellente éducation devroit être la concluſion néceſſaire de cet Ouvrage : mais ce plan d'éducation,

peut-être facile à tracer, ſeroit, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVII. *De l'Education*, 472

On prouve, dans ce Chapitre, qu'il ſeroit, ſans doute, très-utile de perfectionner l'éducation publique; mais qu'il n'eſt rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'oppoſent, en ce genre, à toute eſpéce de réforme; que, dans les Empires vaſtes & puiſſants, on n'a pas toujours un beſoin urgent de grands hommes; qu'en conſéquence, le Gouvernement ne peut arrêter long-tems ſes regards ſur cette partie de l'adminiſtration. On obſerve cependant, à cet égard, que dans les Etats monarchiques, tels que le nôtre, il ne ſeroit pas impoſſible de donner le plan d'une excellente éducation; mais que cette entrepriſe ſeroit abſolument vaine dans des Empires ſoumis au deſpotiſme, tels que ceux de l'Orient.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

CHAPITRE PREMIER.

ON dispute tous les jours sur ce qu'on doit appeller *Esprit :* chacun dit son mot; personne n'attache les mêmes idées à ce mot, & tout le monde parle sans s'entendre.

Pour pouvoir donner une idée juste & précise de ce mot *Esprit*, & des différentes acceptions dans lesquelles on le prend, il faut d'abord considérer l'esprit en lui-même.

Ou l'on regarde l'esprit comme l'effet de la faculté de penser, (& l'esprit n'est, en ce sens, que l'assemblage des pensées d'un homme) ou on le considére comme la faculté même de penser.

Pour savoir ce que c'est que l'esprit, pris dans cette derniére signification, il faut connoître quelles sont les causes productrices de nos idées.

Nous avons en nous deux facultés, ou, si je l'ose dire,

deux puiſſances paſſives, dont l'exiſtence eſt généralement & diſtinctement reconnue.

L'une eſt la faculté de recevoir les impreſſions différentes que font ſur nous les objets extérieurs : on la nomme *ſenſibilité phyſique.*

L'autre eſt la faculté de conſerver l'impreſſion que ces objets ont faite ſur nous : on l'appelle *mémoire*, & la mémoire n'eſt autre choſe qu'une ſenſation continuée, mais affoiblie.

Ces facultés, que je regarde comme les cauſes productrices de nos penſées, & qui nous ſont communes avec les animaux, ne nous occaſionneroient cependant qu'un très-petit nombre d'idées, ſi elles n'étoient jointes en nous à une certaine organiſation extérieure.

Si la nature, au lieu de mains & de doigts flexibles, eût terminé nos poignets par un pied de cheval, qui doute que les hommes ſans art, ſans habitations, ſans défenſe contre les animaux, tout occupés du ſoin de pourvoir à leur nourriture & d'éviter les bêtes féroces, ne fuſſent encore errants dans les forêts comme des troupeaux fugitifs? (*a*)

(*a*) On a beaucoup écrit ſur l'ame des bêtes; on leur a, tour à tour, ôté & rendu la faculté de penſer, & peut-être n'a-t-on pas aſſez ſcrupuleuſement cherché, dans la différence du phyſique de l'homme & de l'animal, la cauſe de l'infériorité de ce qu'on appelle l'ame des animaux.

1°. Toutes les pattes des animaux ſont terminées ou par de la corne, comme dans le bœuf & le cerf, ou par des ongles, comme dans le chien & le loup, ou par des griffes, comme dans le lion & le chat. Or, cette différence d'organiſation, entre nos mains & les pattes des animaux, les prive non-ſeulement, comme le dit Mr. de Buffon, preſque en entier du ſens du tact, mais encore de l'adreſſe néceſſaire pour manier aucun outil & pour faire aucune des découvertes qui ſuppoſent des mains.

2°. La vie des animaux, en général, plus courte que la nôtre, ne leur permet ni de faire autant d'obſervations, ni, par conſéquent, d'avoir autant d'idées que l'homme.

3°. Les animaux, mieux armés, mieux vêtus que nous par la nature, ont moins de beſoins, & doivent, par conſéquent, avoir moins d'invention : ſi les animaux voraces ont, en général, plus d'eſprit que les autres animaux, c'eſt que la faim, toujours inventive, a dû leur faire imaginer des ruſes pour ſurprendre leur proie.

4°. Les animaux ne forment qu'une ſociété fugitive devant l'homme, qui, par le ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt rendu redoutable au plus fort d'entre eux.

L'homme eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié ſur la terre : il naît, il vit dans tous les climats, lorſqu'une partie des autres animaux, tels que les lions, les éléphants & les rhinoceros ne ſe trouvent que ſous certaine latitude.

Or, plus l'eſpéce d'un animal, ſuſceptible d'obſervation, eſt mul-

Or, dans cette ſuppoſition, il eſt évident que la police n'eût, dans aucune ſociété, été portée au dégré de perfection où maintenant elle eſt parvenue. Il n'eſt aucune Nation, qui, en fait d'eſprit, ne fût reſtée fort inférieure à certaines Nations ſauvages qui n'ont pas deux cents idées, (*b*) deux cents mots pour exprimer leurs idées, & dont la langue, par conſéquent, ne fût réduite, comme celle des animaux, à cinq ou ſix ſons ou cris, (*c*) ſi l'on retranchoit de cette même langue les mots d'*arcs*, de *fléches*, de *filets*, &c. qui ſuppoſent l'uſage de nos mains. D'où je conclus que, ſans une certaine organiſation extérieure, la ſenſibilité &

---

tipliée, plus cette eſpéce d'animal a d'idées & d'eſprit.

Mais, dira-t-on, pourquoi les ſinges, dont les pattes ſont, à peu près, auſſi adroites que nos mains, ne font-ils pas des progrès égaux aux progrès de l'homme? C'eſt qu'ils lui reſtent inférieurs à beaucoup d'égards; c'eſt que les hommes ſont plus multipliés ſur la terre; c'eſt que, parmi les différentes eſpéces de ſinges il en eſt peu dont la force ſoit comparable à celle de l'homme; c'eſt que les ſinges ſont frugivores, qu'ils ont moins de beſoins, &, par conſéquent, moins d'invention que les hommes; c'eſt que d'ailleurs leur vie eſt plus courte, qu'ils ne forment qu'une ſociété fugitive devant les hommes & les animaux tels que les tigres, les lions, &c. c'eſt qu'enfin la diſpoſition organique de leur corps les tenant, comme les enfants, dans un mouvement perpétuel, même après que leurs beſoins ſont ſatisfaits, les ſinges ne ſont pas ſuſceptibles de l'*ennui* qu'on doit regarder, ainſi que je le prouverai dans le troiſiéme Diſcours, comme un des principes de la perfectibilité de l'eſprit humain.

C'eſt en combinant toutes ces différences, dans le phyſique de l'homme & de la bête, qu'on peut expliquer pourquoi la ſenſibilité & la mémoire, facultés communes aux hommes & aux animaux, ne ſont, pour ainſi dire, dans ces derniers, que des facultés ſtériles.

Peut-être m'objectera-t-on que Dieu, ſans injuſtice, ne peut avoir ſoumis à la douleur & à la mort, des créatures innocentes, & qu'ainſi les bêtes ne ſont que de pures machines: je répondrai à cette objection, que l'Ecriture & l'Egliſe n'ayant dit nulle part que les animaux fuſſent de pures machines, nous pouvons fort bien ignorer les motifs de la conduite de Dieu envers les animaux, & ſuppoſer ces motifs juſtes. Il n'eſt pas néceſſaire d'avoir recours au bon mot du P. Mallebranche, qui, lorſqu'on lui ſoutenoit que les animaux étoient ſenſibles à la douleur, répondoit en plaiſantant, qu'*apparemment ils avoient mangé du foin défendu.*

(*b*) Les idées des nombres, ſi ſimples, ſi faciles à acquérir, & vers leſquelles le beſoin nous porte ſans ceſſe, ſont ſi prodigieuſement bornées dans certaines Nations, qu'on en trouve qui ne peuvent compter que juſqu'à trois, & qui n'expriment les nombres qui vont au delà de trois, que par le mot de: *beaucoup.*

(*c*) Tels ſont les Peuples que Dampierre trouva dans une Iſle qui ne produiſoit ni arbre ni arbuſte, & qui, vivant du poiſſon que les flots de la mer jettoient dans les petites bayes de l'Iſle, n'avoient d'autre langue qu'un glouſſement ſemblable à celui du coq-d'Inde.

la mémoire ne seroient en nous que des facultés stériles.

Maintenant il faut examiner si, par le secours de cette organisation, ces deux facultés ont réellement produit toutes nos pensées.

Avant d'entrer, à ce sujet, dans aucun examen, peut-être me demandera-t-on si ces deux facultés sont des modifications d'une substance spirituelle ou matérielle. Cette question, autrefois agitée par les Philosophes, (*d*) & renouvellée de nos jours, n'entre pas nécessairement dans le plan de mon ouvrage. Ce que j'ai à dire de l'esprit s'accorde également bien avec l'une & l'autre de ces hypothéses. J'observerai seulement à ce sujet, que, si l'Eglise n'eût pas fixé notre croyance sur ce point, & qu'on dût, par les seules lumiéres de la raison, s'élever jusqu'à la connoissance du principe pensant, on ne pourroit s'empêcher de convenir que nulle opinion en ce genre n'est susceptible de démonstration; qu'on doit peser les raisons pour & contre, balancer les difficultés, se déterminer en faveur du plus grand nombre de vraisemblances, &, par conséquent, ne porter que des jugements provisoires. Il en seroit, de ce problême, comme d'une infinité d'autres qu'on ne peut résoudre qu'à l'aide du calcul des probabilités. (*e*) Je ne m'ar-

---

(*d*) Quelque Stoïcien décidé que fût Sénéque, il n'étoit pas trop assuré de la spiritualité de l'ame. „ Votre lettre, écrit-il à un de ses „ amis, est arrivée mal à propos: „ lorsque je l'ai reçue, je me promenois délicieusement dans le „ Palais de l'espérance; je m'y assurois de l'immortalité de mon „ ame; mon imagination, doucement échauffée par les discours „ de quelques grands hommes, ne „ doutoit déja plus de cette immortalité qu'ils promettent plus „ qu'ils ne la prouvent; déja je „ commençois à me déplaire à „ moi-même, je méprisois les restes d'une vie malheureuse, je „ m'ouvrois, avec délices, les portes de l'éternité. Votre lettre arrive; je me réveille, & d'un songe si amusant, il me reste le regret „ de le reconnoître pour un songe.

Une preuve, dit Mr. Deslandes dans son *Histoire critique de la Philosophie*, qu'autrefois on ne croyoit ni à l'immortalité ni à l'immatérialité de l'ame, c'est que, du tems de Néron, l'on se plaignoit à Rome que la doctrine de l'autre monde, nouvellement introduite, énervoit le courage des soldats, les rendoit plus timides, ôtoit la principale consolation des malheureux, & doubloit enfin la mort, en menaçant de nouvelles souffrances après cette vie.

(*e*) Il seroit impossible de s'en tenir à l'axiome de Descartes, & de n'aquiescer qu'à l'évidence. Si l'on répéte tous les jours cet axiome dans les Ecoles, c'est qu'il n'y est pas pleinement entendu; c'est que Descartes n'ayant point mis, si je peux m'exprimer ainsi, d'enseigne à l'hôtellerie de l'évidence, cha-

rête donc pas davantage à cette queſtion; je viens à mon ſujet, & je dis que la ſenſibilité phyſique & la mémoire,

---

cun ſe croit en droit d'y loger ſon opinion. Quiconque ne ſe rendroit réellement qu'à l'évidence, ne ſeroit guères aſſuré que de ſa propre exiſtence. Comment le feroit-il, par exemple, de celle des corps? Dieu, par ſa toute-puiſſance, ne peut-il pas faire ſur nos ſens les mêmes impreſſions qu'y exciteroit la préſence des objets? Or, ſi Dieu le peut, comment aſſurer qu'il ne faſſe pas, à cet égard, uſage de ſon pouvoir, & que tout l'Univers ne ſoit un pur phénoméne? D'ailleurs, ſi dans les rêves nous ſommes affectés des mêmes ſenſations que nous éprouverions à la préſence des objets, comment prouver que notre vie n'eſt pas un long rêve?

Non que je prétende nier l'exiſtence des corps, mais ſeulement montrer que nous en ſommes moins aſſurés que de notre propre exiſtence. Or, comme la vérité eſt un point indiviſible, qu'on ne peut pas dire d'une vérité *qu'elle eſt plus ou moins vraie*, il eſt évident que, ſi nous ſommes plus certains de notre propre exiſtence que de celle des corps, l'exiſtence des corps n'eſt, par conſéquent, qu'une probabilité: probabilité qui ſans doute eſt très-grande, & qui, dans la conduite, équivaut à l'évidence; mais qui n'eſt cependant qu'une probabilité. Or, ſi preſque toutes nos vérités ſe réduiſent à des probabilités, quelle reconnoiſſance ne devroit-on pas à l'homme de génie qui ſe chargeroit de conduire des Tables phyſiques, métaphyſiques, morales & politiques, où ſeroient marqués avec préciſion tous les divers dégrés de probabilité, &, par conſéquent, de croyance qu'on doit aſſigner à chaque opinion?

L'exiſtence des corps, par exemple, ſeroit placée dans les Tables phyſiques comme le premier dégré de certitude; on y détermineroit enſuite ce qu'il y a à parier que le Soleil ſe levera demain, qu'il ſe levera dans dix, dans vingt ans, &c. Dans les Tables morales ou politiques, on y placeroit pareillement, comme premier dégré de certitude, l'exiſtence de Rome ou de Londres, puis celle des héros, tels que Céſar ou Guillaume le Conquérant; l'on deſcendroit ainſi, par l'échelle des probabilités, juſqu'aux faits les moins certains, & enfin juſqu'aux prétendus miracles de Mahomet, juſqu'à ces prodiges atteſtés par tant d'Arabes, & dont la fauſſeté, cependant, eſt encore très-probable ici-bas, où les menteurs ſont ſi communs & les prodiges ſi rares.

Alors les hommes, qui, le plus ſouvent, ne différent de ſentiment que par l'impoſſibilité où ils ſont de trouver des ſignes propres à exprimer les divers dégrés de croyance qu'ils attachent à leur opinion, ſe communiqueroient plus facilement leurs idées; puiſqu'ils pourroient, pour m'exprimer ainſi, toujours rapporter leurs opinions à quelques-uns des numéros de ces Tables de probabilités.

Comme la marche de l'eſprit eſt toujours lente, & les découvertes dans les Sciences preſque toujours éloignées les unes des autres, on ſent que les Tables de probabilités une fois conſtruites, on n'y feroit que des changements légers & ſucceſſifs, qui conſiſteroient, conſéquemment à ces découvertes, à augmenter ou diminuer la probabilité de certaines propoſitions que nous appellons vérités, & qui ne ſont que des probabilités plus ou moins accumulées. Par ce moyen, l'état de doute, toujours inſupportable à l'orgueil de la plupart des hommes, ſeroit plus facile à ſoutenir; alors les doutes ceſſeroient

ou, pour parler plus exactement, que la ſenſibilité ſeule produit toutes nos idées. En effet, la mémoire ne peut être qu'un des organes de la ſenſibilité phyſique : le principe qui ſent en nous doit être néceſſairement le principe qui ſe reſſouvient; puiſque *ſe reſſouvenir*, comme je vais le prouver, n'eſt proprement que *ſentir*.

Lorſque, par une ſuite de mes idées ou par l'ébranlement que certains ſons cauſent dans l'organe de mon oreille, je me rappelle l'image d'un chêne; alors mes organes intérieurs doivent néceſſairement ſe trouver à peu près dans la même ſituation où ils étoient à la vue de ce chêne. Or, cette ſituation des organes doit inconteſtablement produire une ſenſation : il eſt donc évident que ſe reſſouvenir, c'eſt ſentir.

Ce principe poſé, je dis encore que c'eſt dans la capacité que nous avons d'appercevoir les reſſemblances ou les différences, les convenances ou les diſconvenances qu'ont entre eux les objets divers, que conſiſtent toutes les opérations de l'eſprit. Or, cette capacité n'eſt que la ſenſibilité phyſique même : tout ſe réduit donc à ſentir.

Pour nous aſſurer de cette vérité, conſidérons la nature. Elle nous préſente des objets; ces objets ont des rapports avec nous & des rapports entre eux; la connoiſſance de ces rapports forme ce qu'on appelle l'*Eſprit* : il eſt plus ou moins grand, ſelon que nos connoiſſances en ce genre

---

d'être vagues; ſoumis au calcul, &, par conſéquent, appréciables, ils ſe convertiroient en propoſitions affirmatives : alors la ſecte de Carnéade, regardée autrefois comme la Philoſophie par excellence, puiſqu'on lui donnoit le nom d'*élective*, ſeroit purgée de ces légers défauts que la querelleuſe ignorance a reprochés avec trop d'aigreur à cette Philoſophie, dont les dogmes étoient également propres à éclairer les eſprits, & à adoucir les mœurs.

Si cette ſecte, conformément à ſes principes, n'admettoit point de vérités, elle admettoit du moins des apparences, vouloit qu'on réglât ſa vie ſur ces apparences, qu'on agît lorſqu'il paroiſſoit plus convenable d'agir que d'examiner, qu'on délibérât murement lorſqu'on avoit le tems de délibérer, qu'on ſe décidât, par conſéquent, plus ſûrement, & que dans ſon ame on laiſsât toujours aux vérités nouvelles une entrée que leur ferment les dogmatiques. Elle vouloit de plus, qu'on fût moins perſuadé de ſes opinions, plus lent à condamner celles d'autrui, par conſéquent plus ſociable; enfin, que l'habitude du doute, en nous rendant moins ſenſibles à la contradiction, étouffât un des plus féconds germes de haine entre les hommes. Il ne s'agit point ici des vérités révélées, qui ſont des vérités d'un autre ordre.

ſont plus ou moins étendues. L'eſprit humain s'éléve juſqu'à la connoiſſance de ces rapports; mais ce ſont des bornes qu'il ne franchit jamais. Auſſi tous les mots qui compoſent les diverſes langues, & qu'on peut regarder comme la collection des ſignes de toutes les penſées des hommes, nous rappellent, ou des images, tels ſont les mots, *chêne*, *océan*, *ſoleil*; ou déſignent des idées, c'eſt-à-dire, les divers rapports que les objets ont entre eux, & qui ſont, ou ſimples, comme les mots, *grandeur*, *petiteſſe*, ou compoſés, comme, *vice*, *vertu*; ou ils expriment enfin les rapports divers que les objets ont avec nous, c'eſt-à-dire, notre action ſur eux, comme dans ces mots, *je briſe*, *je creuſe*, *je ſoulève*; ou leur impreſſion ſur nous, comme dans ceux-ci, *je ſuis bleſſé*, *ébloui*, *épouvanté*.

Si j'ai reſſerré ci-deſſus la ſignification de ce mot, *Idée*, qu'on prend dans des acceptions très-différentes, puiſqu'on dit également l'*idée d'un arbre* & l'*idée de vertu*, c'eſt que la ſignification indéterminée de cette expreſſion peut faire quelquefois tomber dans les erreurs qu'occaſionne toujours l'abus des mots.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt que, ſi tous les mots des diverſes langues ne déſignent jamais que des objets ou les rapports de ces objets avec nous & entre eux, tout l'eſprit, par conſéquent, conſiſte à comparer, & nos ſenſations, & nos idées, c'eſt-à-dire, à voir les reſſemblances & les différences, les convenances & les diſconvenances qu'elles ont entre elles. Or, comme le jugement n'eſt que cette appercevance elle-même, ou, du moins, que le prononcé de cette appercevance, il s'enſuit que toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à juger.

La queſtion renfermée dans ces bornes, j'examinerai maintenant ſi *juger* n'eſt pas *ſentir*. Quand je juge la grandeur ou la couleur des objets qu'on me préſente, il eſt évident que le jugement porté ſur les différentes impreſſions que ces objets ont faites ſur mes ſens, n'eſt proprement qu'une ſenſation; que je puis dire également: Je juge ou je ſens que, de deux objets, l'un, que j'appelle *toiſe*, fait ſur moi une impreſſion différente de celui que j'appelle *pied*; que la couleur que je nomme *rouge*, agit

ſur mes yeux différemment de celle que je nomme *jaune*; & j'en conclus qu'en pareil cas, *juger* n'eſt jamais que *ſentir*. Mais, dira-t-on, ſuppoſons qu'on veuille ſavoir ſi la force eſt préférable à la grandeur du corps, peut-on aſſûrer qu'alors juger ſoit ſentir? Oui, répondrai-je : car, pour porter un jugement ſur ce ſujet, ma mémoire doit me tracer ſucceſſivement les tableaux des ſituations différentes où je puis me trouver le plus communément dans le cours de ma vie. Or, juger, c'eſt voir dans ces divers tableaux, que la force me ſera plus ſouvent utile que la grandeur du corps. Mais, repliquera-t-on, lorſqu'il s'agit de juger ſi, dans un Roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, peut-on imaginer qu'un jugement ne ſoit alors qu'une ſenſation?

Cette opinion, ſans doute, a d'abord l'air d'un paradoxe : cependant, pour en prouver la vérité, ſuppoſons dans un homme la connoiſſance de ce qu'on appelle le bien & le mal, & que cet homme ſache encore qu'une action eſt plus ou moins mauvaiſe, ſelon qu'elle nuit plus ou moins au bonheur de la ſociété. Dans cette ſuppoſition, quel art doit employer le Poëte ou l'Orateur, pour faire plus vivement appercevoir que la juſtice, préférable, dans un Roi, à la bonté, conſerve à l'Etat plus de Citoyens?

L'Orateur préſentera trois tableaux à l'imagination de ce même homme : dans l'un, il lui peindra le Roi juſte qui condamne & fait exécuter un criminel; dans le ſecond, le Roi bon qui fait ouvrir le cachot de ce même criminel & lui détache ſes fers; dans le troiſiéme, il repréſentera ce même criminel, qui, s'armant de ſon poignard au ſortir de ſon cachot, court maſſacrer cinquante Citoyens : or, quel homme, à la vue de ces trois tableaux, ne ſentira pas que la juſtice, qui, par la mort d'un ſeul, prévient la mort de cinquante hommes, eſt, dans un Roi, préférable à la bonté? Cependant ce jugement n'eſt réellement qu'une ſenſation. En effet, ſi par l'habitude d'unir certaines idées à certains mots, on peut, comme l'expérience le prouve, en frappant l'oreille de certains ſons, exciter en nous à peu près les mêmes ſenſations qu'on éprouveroit à la préſence même des objets; il eſt évident qu'à l'expoſé de ces trois tableaux, juger

que, dans un Roi, la juſtice eſt préférable à la bonté, c'eſt ſentir & voir que, dans le premier tableau, on n'immole qu'un Citoyen, & que, dans le troiſiéme, on en maſſacre cinquante : d'où je conclus que tout jugement n'eſt qu'une ſenſation.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il mettre encore au rang des ſenſations les jugements portés, par exemple, ſur l'excellence plus ou moins grande de certaines méthodes, telles que la méthode propre à placer beaucoup d'objets dans notre mémoire, ou la méthode des abſtractions, ou celle de l'analyſe ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord déterminer la ſignification de ce mot *méthode* : une méthode n'eſt autre choſe que le moyen dont on ſe ſert pour parvenir au but qu'on ſe propoſe. Suppoſons qu'un homme ait deſſein de placer certains objets ou certaines idées dans ſa mémoire, & que le hazard les y ait rangés de maniére que le reſſouvenir d'un fait ou d'une idée lui ait rappellé le ſouvenir d'une infinité d'autres faits ou d'autres idées, & qu'il ait ainſi gravé plus facilement & plus profondément certains objets dans ſa mémoire : alors, juger que cet ordre eſt le meilleur, & lui donner le nom de *méthode*, c'eſt dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, qu'on a éprouvé une ſenſation moins pénible, en étudiant dans cet ordre que dans tout autre : or, ſe reſſouvenir d'une ſenſation pénible, c'eſt ſentir; il eſt donc évident que, dans ce cas, *juger* eſt *ſentir*.

Suppoſons encore que, pour prouver la vérité de certaines propoſitions de Géométrie, & pour les faire plus facilement concevoir à ſes diſciples, un Géométre ſe ſoit aviſé de leur faire conſidérer les lignes indépendamment de leur largeur & de leur épaiſſeur : alors, juger que ce moyen ou cette méthode d'abſtraction eſt la plus propre à faciliter à ſes éléves l'intelligence de certaines propoſitions de Géométrie, c'eſt dire qu'ils font moins d'efforts d'attention, & qu'ils éprouvent une ſenſation moins pénible, en ſe ſervant de cette méthode que d'une autre.

Suppoſons, pour dernier exemple, que, par un examen ſéparé de chacune des vérités que renferme une propoſition compliquée, on ſoit plus facilement parvenu à l'intelligence de cette propoſition : juger alors que le moyen

ou la méthode de l'analyſe eſt la meilleure, c'eſt pareillement dire qu'on a fait moins d'efforts d'attention, & qu'on a, par conſéquent, éprouvé une ſenſation moins pénible, lorſqu'on a conſidéré en particulier chacune des vérités renfermées dans cette propoſition compliquée, que lorſqu'on les a voulu ſaiſir toutes à la fois.

Il réſulte, de ce que j'ai dit, que les jugements portés ſur les moyens ou les méthodes que le hazard nous préſente pour parvenir à un certain but, ne ſont proprement que des ſenſations, & que dans l'homme, tout ſe réduit à ſentir.

Mais, dira-t-on, comment, juſqu'à ce jour, a-t-on ſuppoſé en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir? L'on ne doit cette ſuppoſition, répondrai-je, qu'à l'impoſſibilité où l'on s'eſt cru juſqu'à préſent d'expliquer d'aucune autre maniére certaines erreurs de l'eſprit.

Pour lever cette difficulté, je vais, dans les Chapitres ſuivants, montrer que tous nos faux jugements & nos erreurs ſe rapportent à deux cauſes, qui ne ſuppoſent en nous que la faculté de ſentir; qu'il ſeroit, par conſéquent, inutile & même abſurde d'admettre en nous une faculté de juger qui n'expliqueroit rien qu'on ne puiſſe expliquer ſans elle. J'entre donc en matiére, & je dis qu'il n'eſt point de faux jugement qui ne ſoit un effet, ou de nos paſſions, ou de notre ignorance.

CHAPITRE II.

Des Erreurs occaſionnées par nos paſſions.

LEs paſſions nous induiſent en erreur, parce qu'elles fixent toute notre attention ſur un côté de l'objet qu'elles nous préſentent, & qu'elles ne nous permettent point de le conſidérer ſous toutes ſes faces. Un Roi eſt jaloux du titre de Conquérant: La victoire, dit-il, m'appelle au bout de la terre; je combattrai, je vaincrai, je briſerai l'orgueil de mes ennemis, je chargerai leurs mains de fers, & la terreur de mon nom, comme un rempart impénétrable, défendra l'entrée de mon empire. Enivré

de cet eſpoir, il oublie que la fortune eſt inconſtante, que le fardeau de la miſére eſt preſque également ſupporté par le vainqueur & par le vaincu; il ne ſent point que le bien de ſes Sujets ne ſert que de prétexte à ſa fureur guerriére, & que c'eſt l'orgueil qui forge ſes armes & déploie ſes étendards : toute ſon attention eſt fixée ſur le char & la pompe du triomphe.

Non moins puiſſante que l'orgueil, la crainte produira les mêmes effets : on la verra créer des ſpectres, les répandre autour des tombeaux, & dans l'obſcurité des bois les offrir aux regards du voyageur effrayé, s'emparer de toutes les facultés de ſon ame, & n'en laiſſer aucune de libre pour conſidérer l'abſurdité des motifs d'une terreur ſi vaine.

Non-ſeulement les paſſions ne nous laiſſent conſidérer que certaines faces des objets qu'elles nous préſentent; mais elles nous trompent encore, en nous montrant ſouvent ces mêmes objets où ils n'exiſtent pas. On fait le conte d'un Curé & d'une Dame galante : ils avoient ouï dire que la Lune étoit habitée, ils le croyoient; &, le téleſcope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitants. *Si je ne me trompe*, dit d'abord la Dame, *j'apperçois deux ombres; elles s'inclinent l'une vers l'autre : je n'en doute point; ce ſont deux amants heureux.... Eh! fi donc*, *Madame*, reprend le Curé, *ces deux ombres que vous voyez, ſont deux clochers d'une Cathédrale.* Ce conte eſt notre hiſtoire; nous n'appercevons le plus ſouvent dans les choſes que ce que nous déſirons y trouver : ſur la terre, comme dans la lune, des paſſions différentes nous y feront toujours voir ou des amants ou des clochers. L'illuſion eſt un effet néceſſaire des paſſions, dont la force ſe meſure preſque toujours par le dégré d'aveuglement où elles nous plongent. C'eſt ce qu'avoit très-bien ſenti je ne ſais quelle femme, qui, ſurpriſe par ſon amant entre les bras de ſon rival, oſa lui nier le fait dont il étoit témoin: *Quoi!* lui dit-il, *vous pouſſez à ce point l'impudence.... Ah, perfide!* s'écria-t-elle, *je le vois, tu ne m'aimes plus; tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis.* Ce mot n'eſt pas ſeulement applicable à la paſſion de l'amour, mais à toutes les paſſions. Toutes nous frappent du plus profond aveuglement. Lorſque l'ambition, par exemple,

met les armes à la main à deux Nations puiſſantes, & que les Citoyens inquiets ſe demandent les uns aux autres des nouvelles : d'une part, quelle facilité à croire les bonnes! de l'autre, quelle incrédulité ſur les mauvaiſes! Combien de fois une trop ſotte confiance en des Moines ignorants n'a-t-elle pas fait nier à des Chrétiens la poſſibilité des Antipodes? Il n'eſt point de ſiécle, qui, par quelque affirmation ou quelque négation ridicule, n'apprête à rire au ſiécle ſuivant. Une folie paſſée éclaire rarement les hommes ſur leur folie préſente.

Au reſte, ces mêmes paſſions, qu'on doit regarder comme le germe d'une infinité d'erreurs, ſont auſſi la ſource de nos lumiéres. Si elles nous égarent, elles ſeules nous donnent la force néceſſaire pour marcher ; elles ſeules peuvent nous arracher à cette inertie & à cette pareſſe toujours prête à ſaiſir toutes les facultés de notre âme.

Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner la vérité de cette propoſition. Je paſſe maintenant à la ſeconde cauſe de nos erreurs.

CHAPITRE III.

De l'Ignorance.

NOus nous trompons, lorſqu'entrainés par une paſſion, & fixant toute notre attention ſur un des côtés d'un objet, nous voulons, par ce ſeul côté, juger de l'objet entier. Nous nous trompons encore, lorſque, nous établiſſant juges ſur une matiére, notre mémoire n'eſt point chargée de tous les faits de la comparaiſon deſquels dépend en ce genre la juſteſſe de nos déciſions. Ce n'eſt pas que chacun n'ait l'eſprit juſte; chacun voit bien ce qu'il voit : mais, perſonne ne ſe défiant aſſez de ſon ignorance, on croit trop facilement que ce que l'on voit dans un objet eſt tout ce que l'on y peut voir.

Dans les queſtions un peu difficiles, l'ignorance doit être regardée comme la principale cauſe de nos erreurs. Pour ſavoir combien, en ce cas, il eſt facile de ſe faire illuſion à ſoi-même, & comment, en tirant des conſé-

quences toujours juſtes de leurs principes, les hommes arrivent à des réſultats entiérement contradictoires, je choiſirai pour exemple une queſtion un peu compliquée: telle eſt celle du luxe, ſur laquelle on a porté des jugements très-différents, ſelon qu'on l'a conſidérée ſous telle ou telle face.

Comme le mot de *luxe* eſt vague, n'a aucun ſens bien déterminé, & n'eſt ordinairement qu'une expreſſion rélative; il faut d'abord attacher une idée nette à ce mot de *luxe* pris dans une ſignification rigoureuſe, & donner enſuite une définition du luxe conſidéré par rapport à une Nation & par rapport à un Particulier.

Dans une ſignification rigoureuſe, on doit entendre, par *luxe*, toute eſpéce de ſuperfluités, c'eſt-à-dire, tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire à la conſervation de l'homme. Lorſqu'il s'agit d'un Peuple policé & des Particuliers qui le compoſent, ce mot de *luxe* a une tout autre ſignification; il devient abſolument rélatif. Le luxe d'une Nation policée eſt l'emploi de ſes richeſſes à ce que nomme ſuperfluités le Peuple avec lequel on compare cette Nation. C'eſt le cas où ſe trouve l'Angleterre par rapport à la Suiſſe.

Le luxe, dans un Particulier, eſt pareillement l'emploi de ſes richeſſes à ce que l'on doit appeller ſuperfluités, eu égard au poſte que cet homme occupe dans un Etat, & au Pays dans lequel il vit: tel étoit le luxe de Bourvalais.

Cette définition donnée, voyons ſous quels aſpects différents on a conſidéré le luxe des Nations, lorſque les uns l'ont regardé comme utile, & les autres comme nuiſible à l'Etat.

Les premiers ont porté leurs regards ſur ces manufactures que le luxe conſtruit, où l'étranger s'empreſſe d'échanger ſes tréſors contre l'induſtrie d'une Nation. Ils voient l'augmentation des richeſſes amener à ſa ſuite l'augmentation du luxe & la perfection des Arts propres à le ſatisfaire. Le ſiécle du luxe leur paroit l'époque de la grandeur & de la puiſſance d'un Etat. L'abondance d'argent qu'il ſuppoſe & qu'il attire, rend, diſent-ils, la Nation heureuſe au-dedans, & redoutable au-dehors. C'eſt par l'argent qu'on ſoudoie un grand nombre de troupes, qu'on bâtit des magazins, qu'on fournit des arcenaux,

qu'on contracte, qu'on entretient alliance avec de grands Princes, & qu'une Nation enfin peut non-seulement réſiſter, mais encore commander à des Peuples plus nombreux, &, par conſéquent, plus réellement puiſſants qu'elle. Si le luxe rend un Etat redoutable au-dehors, quelle félicité ne lui procure-t-il pas au-dedans ? Il adoucit les mœurs, il crée de nouveaux plaiſirs, fournit par ce moyen à la ſubſiſtance d'une infinité d'ouvriers. Il excite une cupidité ſalutaire qui arrache l'homme à cette inertie, à cet ennui qu'on doit regarder comme une des maladies les plus communes & les plus cruelles de l'humanité. Il répand par-tout une chaleur vivifiante, fait circuler la vie dans tous les membres d'un Etat, y réveille l'induſtrie, fait ouvrir des ports, y conſtruit des vaiſſeaux, les guide à travers l'Océan, & rend enfin communes à tous les hommes les productions & les richeſſes que la nature avare enferme dans les gouffres des mers, dans les abîmes de la terre, ou qu'elle tient éparſes dans mille climats divers. Voilà, je penſe, à peu près le point de vue ſous lequel le luxe ſe préſente à ceux qui le conſidérent comme utile aux Etats.

Examinons maintenant l'aſpect ſous lequel il s'offre aux Philoſophes, qui le regardent comme funeſte aux Nations.

Le bonheur des Peuples dépend, & de la félicité dont ils jouiſſent au-dedans, & du reſpect qu'ils inſpirent au-dehors.

A l'égard du premier objet, nous penſons, diront ces Philoſophes, que le luxe & les richeſſes qu'il attire dans un Etat, n'en rendroient les Sujets que plus heureux, ſi ces richeſſes étoient moins inégalement partagées, & que chacun pût ſe procurer les commodités dont l'indigence le force à ſe priver.

Le luxe n'eſt donc pas nuiſible comme luxe, mais ſimplement comme l'effet d'une grande diſproportion entre les richeſſes des Citoyens. (a) Auſſi le luxe n'eſt-il jamais

(a) Le luxe fait circuler l'argent; il le retire des coffres où l'avarice pourroit l'entaſſer : c'eſt donc le luxe, diſent quelques gens, qui remet l'équilibre entre les fortunes des Citoyens. Ma réponſe à ce raiſonnement, c'eſt qu'il ne produit point cet effet. Le luxe ſup-

extrême, lorſque le partage des richeſſes n'eſt pas trop inégal; il s'augmente à meſure qu'elles ſe raſſemblent en un plus petit nombre de mains; il parvient enfin à ſon dernier période, lorſque la Nation ſe partage en deux claſſes, dont l'une abonde en ſuperfluités, & l'autre manque du néceſſaire.

Arrivé une fois à ce point, l'état d'une Nation eſt d'autant plus cruel, qu'il eſt incurable. Comment remettre alors quelque égalité dans les fortunes des Citoyens? L'homme riche aura acheté de grandes Seigneuries: à portée de profiter du dérangement de ſes voiſins, il aura réuni, en peu de tems, une infinité de petites propriétés à ſon domaine. Le nombre des propriétaires diminué, celui des journaliers ſera augmenté: lorſque ces derniers ſeront aſſez multipliés pour qu'il y ait plus d'ouvriers que d'ouvrage, alors le journalier ſuivra le cours de toute eſpéce de marchandiſe, dont la valeur diminue lorſqu'elle eſt commune. D'ailleurs, l'homme riche, qui a plus de luxe encore que de richeſſes, eſt intéreſſé à baiſſer le prix des journées, à n'offrir au journalier que la paie abſolument néceſſaire pour ſa ſubſiſtance: (*b*) le beſoin con-

---

poſe toujours une cauſe d'inégalité de richeſſes entre les Citoyens. Or, cette cauſe, qui fait les premiers riches, doit, lorſque le luxe les a ruinés, en reproduire toujours de nouveaux: ſi l'on détruiſoit cette cauſe d'inégalité de richeſſes, le luxe diſparoitroit avec elle. Il n'y a pas de ce qu'on appelle *luxe* dans les Pays où les fortunes des Citoyens ſont à peu près égales. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que, cette inégalité de richeſſes une fois établie, le luxe, lui-même, eſt en partie cauſe de la réproduction perpétuelle du luxe. En effet, tout homme qui ſe ruine par ſon luxe, tranſporte la plus grande partie de ſes richeſſes dans les mains des Artiſans du luxe; ceux-ci, enrichis des dépouilles d'une infinité de diſſipateurs, deviennent riches à leur tour, & ſe ruinent de la même maniére. Or, des débris de tant de fortunes, ce qui reſſue de richeſſes dans les campagnes n'en peut être que la moindre partie, parce que les productions de la terre, deſtinées à l'uſage commun des hommes, ne peuvent jamais excéder un certain prix.

Il n'en eſt pas ainſi de ces mêmes productions, lorſqu'elles ont paſſé dans les Manufactures & qu'elles ont été employées par l'induſtrie; elles n'ont alors de valeur que celle que leur donne la fantaiſie; le prix en devient exceſſif. Le luxe doit donc toujours retenir l'argent dans les mains de ſes Artiſans, le faire toujours circuler dans la même claſſe d'hommes, & par ce moyen entretenir toujours l'inégalité des richeſſes entre les Citoyens.

(*b*) On croit communément que les campagnes ſont ruinées par les corvées, les impoſitions, & ſur-

traint ce dernier à s'en contenter; mais s'il lui ſurvient quelque maladie ou quelque augmentation de famille, alors, faute d'une nourriture ſaine ou aſſez abondante, il devient infirme, il meurt, & laiſſe à l'Etat une famille de mendiants. Pour prévenir un pareil malheur, il faudroit avoir recours à un nouveau partage des terres : partage toujours injuſte & impraticable. Il eſt donc évident que, le luxe parvenu à un certain période, il eſt impoſſible de remettre aucune égalité entre la fortune des Citoyens. Alors les riches & les richeſſes ſe rendent dans les Capitales, où les attirent les plaiſirs & les arts du luxe : alors la campagne reſte inculte & pauvre; ſept ou huit millions d'hommes languiſſent dans la miſére, (*c*) & cinq ou ſix mille

tout par celle des tailles; je conviendrai volontiers qu'elles ſont très-onéreuſes : il ne faut cependant pas imaginer que la ſeule ſuppreſſion de cet impôt rendît la condition des payſans fort heureuſe. Dans beaucoup de Provinces, la journée eſt de huit ſols. Or, de ces huit ſols, ſi je déduits l'impoſition de l'Egliſe, c'eſt-à-dire, à peu près quatre-vingt-dix Fêtes ou Dimanches, & peut-être une trentaine de jours dans l'année où l'ouvrier eſt incommodé, ſans ouvrage, ou employé aux corvées, il ne lui reſte, l'un portant l'autre, que ſix ſols par jour : tant qu'il eſt garçon, je veux que ces ſix ſols fourniſſent à ſa dépenſe, le nourriſſent, le vêtent, le logent : dès qu'il ſera marié, ces ſix ſols ne pourront plus lui ſuffire; parce que, dans les premiéres années du mariage, la femme, entiérement occupée à ſoigner ou à allaiter ſes enfants, ne peut rien gagner : ſuppoſons qu'on lui fît alors remiſe entiére de ſa taille, c'eſt-à-dire, cinq ou ſix francs, il auroit à peu près un liard de plus à dépenſer par jour : or, ce liard ne changeroit ſûrement rien à ſa ſituation : que faudroit-il donc faire pour la rendre heureuſe? Hauſſer conſidérablement le prix des journées. Pour cet effet, il faudroit que les Seigneurs vécuſſent habituellement dans leurs Terres : à l'exemple de leurs peres, ils récompenſeroient les ſervices de leurs domeſtiques par le don de quelques arpents de terre; le nombre des propriétaires augmenteroit inſenſiblement; celui des journaliers diminueroit; & ces derniers, devenus plus rares, mettroient leur peine à plus haut prix.

(*c*) Il eſt bien ſingulier que les Pays vantés par leur luxe & leur police, ſoient les Pays où le plus grand nombre des hommes eſt plus malheureux que ne le ſont les Nations ſauvages, ſi mépriſées des Nations policées. Qui doute que l'état du Sauvage ne ſoit préférable à celui du payſan? Le Sauvage n'a point, comme lui, à craindre la priſon, la ſurcharge des impôts, la vexation d'un Seigneur, le pouvoir arbitraire d'un ſubdélégué; il n'eſt point perpétuellement humilié & abruti par la préſence journaliére d'hommes plus riches & plus puiſſants que lui; ſans ſupérieur, ſans ſervitude, plus robuſte que le payſan, parce qu'il eſt plus heureux, il jouit du bonheur de l'égalité, & ſur-tout du bien ineſtimable de la liberté ſi inutilement réclamée par la plupart des Nations.

Dans

millevivent dans une opulence qui les rend odieux, ſans les rendre plus heureux.

En effet, que peut ajouter au bonheur d'un homme l'excellence plus ou moins grande de ſa table? Ne lui ſuffit-il pas d'attendre la faim, de proportionner ſes exercices ou la longueur de ſes promenades au mauvais gout de ſon cuiſinier, pour trouver délicieux tout mets qui ne ſera pas déteſtable? D'ailleurs, la frugalité & l'exercice ne le font-ils pas échapper à toutes les maladies qu'occaſionne la gourmandiſe irritée par la bonne chére? Le bonheur ne dépend donc pas de l'excellence de la table.

Il ne dépend pas non plus de la magnificence des habits ou des équipages : lorſqu'on paroit en public couvert d'un habit brodé & trainé dans un char brillant, on n'éprouve pas des plaiſirs phyſiques, qui ſont les ſeuls plaiſirs réels; on eſt, tout au plus, affecté d'un plaiſir de vanité, dont la privation ſeroit peut-être inſupportable, mais dont la jouiſſance eſt inſipide. Sans augmenter ſon bonheur, l'homme riche ne fait, par l'étalage de ſon luxe, qu'offenſer l'humanité & le malheureux, qui, comparant les haillons de la miſére aux habits de l'opulence, s'ima-

---

Dans les Pays policés, l'art de la légiſlation n'a ſouvent conſiſté qu'à faire concourir une infinité d'hommes au bonheur d'un petit nombre, à tenir, pour cet effet, la multitude dans l'oppreſſion, & à violer envers elle tous les droits de l'humanité.

Cependant, le vrai eſprit légiſlatif ne devroit s'occuper que du bonheur général. Pour procurer ce bonheur aux hommes, peut-être faudroit-il les rapprocher de la vie de paſteurs; peut-être les découvertes en légiſlation nous ramenerontelles, à cet égard, au point d'où l'on eſt d'abord parti. Non que je veuille décider une queſtion ſi délicate, & qui exigeroit l'examen le plus profond; mais j'avoue qu'il eſt bien étonnant que tant de formes différentes de gouvernement, établies du moins ſous le prétexte du bien public, que tant de loix, tant de réglements, n'aient été, chez la plupart des Peuples, que des inſtruments de l'infortune des hommes. Peut-être ne peut-on échapper à ce malheur, ſans revenir à des mœurs infiniment plus ſimples. Je ſens bien qu'il faudroit alors renoncer à une infinité de plaiſirs dont on ne peut ſe détacher ſans peine; mais ce ſacrifice, cependant, ſeroit un devoir, ſi le bien général l'exigeoit. N'eſt-on pas même en droit de ſoupçonner que l'extrême félicité de quelques Particuliers eſt toujours attachée au malheur du plus grand nombre? Vérité aſſez heureuſement exprimée par ces deux vers ſur les Sauvages :

Chez eux tout eſt commun, chez eux tout eſt égal;
Comme ils ſont ſans Palais, ils ſont ſans Hôpital.

gine qu'entre le bonheur du riche & le ſien, il n'y a pas moins de différence qu'entre leurs vêtements, qui ſe rappelle, à cette occaſion, le ſouvenir douloureux des peines qu'il endure, & qui ſe trouve ainſi privé du ſeul ſoulagement de l'infortuné, de l'oubli momentané de ſa miſére.

Il eſt donc certain, continueront ces Philoſophes, que le luxe ne fait le bonheur de perſonne, & qu'en ſuppoſant une trop grande inégalité de richeſſes entre les Citoyens, il ſuppoſe le malheur du plus grand nombre d'entre eux. Le Peuple, chez qui le luxe s'introduit, n'eſt donc pas heureux au-dedans : voyons s'il eſt reſpectable au-dehors.

L'abondance d'argent que le luxe attire dans un Etat, en impoſe d'abord à l'imagination ; cet Etat eſt, pour quelques inſtants, un Etat puiſſant : mais cet avantage (ſuppoſé qu'il puiſſe exiſter quelque avantage indépendant du bonheur des Citoyens) n'eſt, comme le remarque Mr. Hume, qu'un avantage paſſager. Aſſez ſemblables aux mers, qui ſucceſſivement abandonnent & couvrent mille plages différentes, les richeſſes doivent ſucceſſivement parcourir mille climats divers. Lorſque, par la beauté de ſes manufactures & la perfection des arts de luxe, une Nation a attiré chez elle l'argent des Peuples voiſins, il eſt évident que le prix des denrées & de la main d'œuvre doit néceſſairement baiſſer chez ces Peuples appauvris, & que ces Peuples, en enlevant quelques manufacturiers, quelques ouvriers à cette Nation riche, peuvent l'appauvrir à ſon tour en l'approviſionnant, à meilleur compte, des marchandiſes dont cette Nation les fourniſſoit. (*d*) Or, ſitôt que la diſette d'argent ſe fait ſentir

(*d*) Ce que je dis du commerce des marchandiſes de luxe, ne doit pas s'appliquer à toute eſpéce de commerce. Les richeſſes que les Manufactures & la perfection des Arts du luxe attirent dans un Etat, n'y ſont que paſſagers & n'augmentent pas la félicité des Particuliers. Il n'en eſt pas de même des richeſſes qu'attire le commerce des marchandiſes qu'on appelle de premiére néceſſité. Ce commerce ſuppoſe une excellente culture des terres, une ſubdiviſion de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, &, par conſéquent, un partage bien moins inégal des richeſſes. Je ſais bien que le commerce des denrées doit, après un certain tems, occaſionner auſſi une très-

dans un Etat accoutumé au luxe, la Nation tombe dans le mépris.

Pour s'y soustraire, il faudroit se rapprocher d'une vie simple ; & les mœurs, ainsi que les loix, s'y opposent. Aussi l'époque du plus grand luxe d'une Nation est-elle ordinairement l'époque la plus prochaine de sa chute & de son avilissement. La félicité & la puissance apparente que le luxe communique, durant quelques instants, aux Nations, est comparable à ces fièvres violentes qui prêtent, dans le transport, une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui semblent ne multiplier les forces

---

grande disproportion entre les fortunes des Citoyens, & amener le luxe à sa suite ; mais peut-être n'est-il pas impossible d'arrêter, dans ce cas, les progrès du luxe. Ce qu'on peut du moins assurer, c'est que la réunion des richesses en un plus petit nombre de mains se fait alors bien plus lentement, & parce que les propriétaires sont à la fois cultivateurs & négocians, & parce que, le nombre des propriétaires étant plus grand & celui des journaliers plus petit, ceux-ci, devenus plus rares, sont, comme je l'ai dit dans une note précédente, en état de donner la loi, de taxer leurs journées, & d'exiger une paie suffisante pour subsister honnêtement eux & leurs familles. C'est ainsi que chacun a part aux richesses que procure aux Etats le commerce des denrées. J'ajouterai de plus que ce commerce n'est pas sujet aux mêmes révolutions que le commerce des Manufactures de luxe : un Art, une Manufacture passe aisément d'un Pays dans un autre ; mais quel tems ne faut-il pas pour vaincre l'ignorance & la paresse des paysans, & les engager à s'adonner à la culture d'une nouvelle denrée ? Pour naturaliser cette nouvelle denrée dans un Pays, il faut un soin & une dépense qui doit presque toujours laisser, à cet égard, l'avantage du commerce au Pays où cette denrée croît naturellement, & dans lequel elle est depuis longtems cultivée.

Il est cependant un cas, peut-être imaginaire, où l'établissement des Manufactures & le commerce des Arts de luxe pourroit être regardé comme très-utile. Ce seroit lorsque l'étendue & la fertilité d'un Pays ne seroient pas proportionnées au nombre de ses habitants, c'est-à-dire, lorsqu'un Etat ne pourroit nourrir tous ses Citoyens. Alors une Nation qui ne sera point à portée de peupler un Pays, tel que l'Amérique, n'a que deux partis à prendre ; l'un, d'envoyer des Colonies ravager les Contrées voisines, & s'établir, comme certains Peuples, à main armée, dans des Pays assez fertiles pour les nourrir ; l'autre, d'établir des Manufactures, de forcer les Nations voisines d'y lever des marchandises, & de lui apporter en échange les denrées nécessaires à la subsistance d'un certain nombre d'habitants. Entre ces deux partis, le dernier est, sans contredit, le plus humain : quel que soit le sort des armes, victorieuse ou vaincue, toute Colonie qui entre, à main armée, dans un Pays, y répand certainement plus de désolation & de misère que n'en peut occasionner la levée d'une espèce de tribut, moins exigé par la force que par l'humanité.

d'un homme que pour le priver, au déclin de l'accès, & de ces mêmes forces, & de la vie.

Pour ſe convaincre de cette vérité, diront encore les mêmes Philoſophes, cherchons ce qui doit rendre une Nation réellement reſpectable à ſes voiſins : c'eſt, ſans contredit, le nombre, la vigueur de ſes Citoyens, leur attachement pour la Patrie, & enfin leur courage & leur vertu.

Quant au nombre des Citoyens, on ſait que les Pays de luxe ne ſont pas les plus peuplés; que, dans la même étendue de terrein, la Suiſſe peut compter plus d'habitants que l'Eſpagne, la France & même l'Angleterre.

La conſommation d'hommes, qu'occaſionne néceſſairement un grand commerce, (*e*) n'eſt pas en ce Pays l'unique cauſe de la dépopulation : le luxe en crée mille autres, puiſqu'il attire les richeſſes dans les Capitales, laiſſe les campagnes dans la diſette, favoriſe le pouvoir arbitraire, &, par conſéquent, l'augmentation des ſubſides, & qu'il donne enfin aux Nations opulentes la facilité de contracter des dettes, (*f*) dont elles ne peuvent enſuite s'aquitter ſans ſurcharger les Peuples d'impôts onéreux. Or, ces différentes cauſes de dépopulation, en

(*e*) Cette conſommation d'hommes eſt cependant ſi grande, qu'on ne peut, ſans frémir, conſidérer celle que ſuppoſe notre commerce d'Amérique. L'humanité, qui commande l'amour de tous les hommes, veut que, dans la traite des Négres, je mette également au rang des malheurs, & la mort de mes compatriotes, & celle de tant d'Africains, qu'anime au combat l'eſpoir de faire des priſonniers & le déſir de les échanger contre nos marchandiſes. Si l'on ſuppute le nombre d'hommes qui périt, tant par les guerres que dans la traverſée d'Afrique en Amérique; qu'on y ajoute celui des Négres, qui, arrivés à leur deſtination, deviennent la victime des caprices, de la cupidité & du pouvoir arbitraire d'un maître; & qu'on joigne à ce nombre celui des Citoyens qui périſſent par le feu, le naufrage ou le ſcorbut; qu'enfin on y ajoute celui des matelots qui meurent pendant leur ſéjour à Saint-Domingue, ou par les maladies affectées à la température particuliére de ce climat, ou par les ſuites d'un hivernage toujours ſi dangereux en ce Pays, on conviendra qu'il n'arrive point de barrique de ſucre en Europe qui ne ſoit teinte de ſang humain. Or, quel homme, à la vue des malheurs qu'occaſionnent la culture & l'exportation de cette denrée, refuſeroit de s'en priver, & ne renonceroit pas à un plaiſir acheté par les larmes & la mort de tant de malheureux? Détournons nos regards d'un ſpectacle ſi funeſte, & qui fait tant de honte & d'horreur à l'humanité.

(*f*) La Hollande, l'Angleterre, la France ſont chargées de dettes; & la Suiſſe ne doit rien.

plongeant tout un Pays dans la misére, y doivent néceſſairement affoiblir la conſtitution des corps. Le Peuple adonné au luxe, n'eſt jamais un Peuple robuſte : de ſes Citoyens, les uns ſont énervés par la molleſſe, les autres exténués par le beſoin.

Si les Peuples ſauvages ou pauvres, comme le remarque le Chevalier Folard, ont, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les Peuples livrés au luxe, c'eſt que le laboureur eſt, chez les Nations pauvres, ſouvent plus riche que chez les Nations opulentes; c'eſt qu'un payſan Suiſſe eſt plus à ſon aiſe qu'un payſan François. (*g*)

Pour former des corps robuſtes, il faut une nourriture ſimple, mais ſaine & aſſez abondante; un exercice qui, ſans être exceſſif, ſoit fort; une grande habitude à ſupporter les intempéries des ſaiſons; habitude que contractent les payſans, qui, par cette raiſon, ſont infiniment plus propres à ſoutenir les fatigues de la guerre que des manufacturiers, la plupart habitués à une vie ſédentaire. C'eſt auſſi chez les Nations pauvres que ſe forment ces armées infatigables qui changent le deſtin des Empires.

Quels remparts oppoſeroit à ces Nations un Pays livré au luxe & à la molleſſe? Il ne peut leur en impoſer ni par le nombre, ni par la force de ſes habitants. L'attachement pour la Patrie, dira-t-on, peut ſuppléer au nombre & à la force des Citoyens. Mais qui produiroit en ces Pays cet amour vertueux de la Patrie? L'ordre des payſans, qui compoſe à lui ſeul les deux tiers de chaque Nation, y eſt malheureux: celui des Artiſans n'y poſſéde rien; tranſplanté de ſon village dans une manufacture ou une boutique, & de cette boutique dans une autre, l'Artiſan eſt familiariſé avec l'idée du déplacement; il ne peut contracter d'attachement pour aucun lieu; aſſuré preſque par-tout de ſa ſubſiſtance, il doit ſe regarder non comme le Citoyen d'un Pays, mais comme un habitant du monde.

Un pareil Peuple ne peut donc ſe diſtinguer long-tems par ſon courage; parce que, dans un Peuple, le courage eſt ordinairement, ou l'effet de la vigueur du corps, de

(*g*) Il ne ſuffit pas, dit Grotius, que le Peuple ſoit pourvu des choſes abſolument néceſſaires à ſa conſervation & à ſa vie; il faut encore qu'il l'ait agréable.

cette confiance aveugle en ſes forces qui cache aux hommes la moitié du péril auquel ils s'expoſent, ou l'effet d'un violent amour pour la Patrie qui leur fait dédaigner les dangers : or, le luxe tarit, à la longue, ces deux ſources de courage. (*b*) Peut-être la cupidité en ouvriroit-elle une troiſiéme, ſi nous vivions encore dans ces ſiécles barbares où l'on réduiſoit les Peuples en ſervitude, & l'on abandonnoit les Villes au pillage. Le ſoldat n'étant plus maintenant excité par ce motif, il ne peut l'être que par ce qu'on appelle l'honneur : or, le déſir de l'honneur s'attiédit chez un Peuple, lorſque l'amour des richeſſes s'y allume. (*i*) En vain diroit-on que les Nations riches gagnent du moins en bonheur & en plaiſirs ce qu'elles perdent en vertu & en courage : un Spartiate (*k*) n'étoit pas moins heureux qu'un Perſe ; les premiers Romains, dont le courage étoit récompenſé par le don de quelques denrées, n'auroient point envié le ſort de Craſſus.

Caïus Duillius, qui, par ordre du Sénat, étoit tous les ſoirs reconduit à ſa maiſon à la clarté des flambeaux & au ſon des flûtes, n'étoit pas moins ſenſible à ce concert groſſier que nous le ſommes à la plus brillante ſonate. Mais, en accordant que les Nations opulentes ſe procurent quelques commodités inconnues aux Peuples pauvres, qui jouiſſent

(*b*) En conſéquence, l'on a toujours regardé l'eſprit militaire comme incompatible avec l'eſprit de commerce : ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe du moins les concilier juſqu'à un certain point ; mais c'eſt qu'en politique ce problême eſt un des plus difficiles à réſoudre. Ceux qui, juſqu'à préſent, ont écrit ſur le commerce, l'ont traité comme une queſtion iſolée ; ils n'ont pas aſſez fortement ſenti que tout a ſes reflets ; qu'en fait de gouvernement, il n'eſt point proprement de queſtion iſolée ; qu'en ce genre, le mérite d'un Auteur conſiſte à lier enſemble toutes les parties de l'adminiſtration ; & qu'enfin un Etat eſt une machine mue par différents reſſorts, dont il faut augmenter ou diminuer la force, proportionnément au jeu de ces reſſorts entre eux, & à l'effet qu'on veut produire.

(*i*) Il eſt inutile d'avertir que le luxe eſt, à cet égard, plus dangereux pour une Nation ſituée en terre ferme que pour des inſulaires ; leurs remparts ſont leurs vaiſſeaux, & leurs ſoldats les matelots.

(*k*) Un jour qu'on faiſoit devant Alcibiade l'éloge de la valeur des Spartiates : *De quoi s'étonne-t-on*, diſoit-il ? *à la vie malheureuſe qu'ils mènent, ils ne doivent avoir rien de ſi preſſé que de mourir !* Cette plaiſanterie étoit celle d'un jeune homme nourri dans le luxe ; Alcibiade ſe trompoit, & Lacédémone n'enviait pas le bonheur d'Athénes. C'eſt ce qui faiſoit dire à un ancien, qu'il étoit plus doux de vivre, comme les Spartiates, à l'ombre des bonnes loix, qu'à l'ombre des boccages, comme les Sybarites.

de ces commodités ? un petit nombre d'hommes privilégiés & riches, qui, ſe prenant pour la Nation entiére, concluent de leur aiſance particuliére, que le payſan eſt heureux. Mais quand même ces commodités ſeroient reparties entre un plus grand nombre de Citoyens, de quel prix eſt cet avantage comparé à ceux que procure à des Peuples pauvres une ame forte, courageuſe & ennemie de l'eſclavage ? Les Nations chez qui le luxe s'introduit, ſont tôt ou tard victimes du deſpotiſme; elles préſentent des mains foibles & débiles aux fers dont la tyrannie veut les charger. Comment s'y ſouſtraire ? Dans ces Nations les uns vivent dans la molleſſe, & la molleſſe ne penſe ni ne prévoit : les autres languiſſent dans la miſére; & le beſoin preſſant, entiérement occupé à ſe ſatisfaire, n'éléve point ſes regards juſqu'à la liberté. Dans la forme deſpotique, les richeſſes de ces Nations ſont à leurs maîtres; dans la forme républicaine, elles appartiennent aux gens puiſſants, comme aux Peuples courageux qui les avoiſinent.

„ Apportez-nous vos tréſors, auroient pu dire les Ro-
„ mains aux Carthaginois; ils nous appartiennent : Rome
„ & Carthage ont toutes deux voulu s'enrichir; mais elles
„ ont pris des routes différentes pour arriver à ce but.
„ Tandis que vous encouragiez l'induſtrie de vos Ci-
„ toyens, que vous établiſſiez des manufactures, que vous
„ couvriez la mer de vos vaiſſeaux, que vous alliez re-
„ connoître des côtes inhabitées, & que vous attiriez
„ chez vous tout l'or des Eſpagnes & de l'Afrique, nous,
„ plus prudents, nous endurciſſions nos ſoldats aux fati-
„ gues de la guerre, nous élevions leur courage; nous
„ ſavions que l'induſtrieux ne travailloit que pour le
„ brave. Le tems de jouir eſt arrivé; rendez-nous des
„ biens que vous êtes dans l'impuiſſance de défendre. Si les Romains n'ont pas tenu ce langage, du moins leur conduite prouve-t-elle qu'ils étoient affectés des ſentiments que ce diſcours ſuppoſe. Comment la pauvreté de Rome n'eût-elle pas commandé à la richeſſe de Carthage, & conſervé, à cet égard, l'avantage que preſque toutes les Nations pauvres ont eu ſur les Nations opulentes ? N'a-t-on pas vu la frugale Lacédémone triompher de la riche & commerçante Athénes ? les Romains fouler aux pieds

les ſceptres d'or de l'Aſie? N'a-t-on pas vu l'Egypte, la Phénicie, Tyr, Sidon, Rhodes, Génes, Veniſe, ſubjuguées ou du moins humiliées par des Peuples qu'elles appelloient barbares? Et qui ſait ſi on ne verra pas un jour la riche Hollande, moins heureuſe au dedans que la Suiſſe, oppoſer à ſes ennemis une réſiſtance moins opiniâtre? Voilà ſous quel point de vue le luxe ſe préſente aux Philoſophes, qui l'ont regardé comme funeſte aux Nations.

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt que les hommes, en voyant bien ce qu'ils voient, en tirant des conſéquences très-juſtes de leurs principes, arrivent cependant à des réſultats ſouvent contradictoires; parce qu'ils n'ont pas dans la mémoire tous les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité qu'ils cherchent.

Il eſt, je penſe, inutile de dire qu'en préſentant la queſtion du luxe ſous deux aſpects différents, je ne prétends point décider ſi le luxe eſt réellement nuiſible ou utile aux Etats: il faudroit, pour réſoudre exactement ce problême moral, entrer dans des détails étrangers à l'objet que je me propoſe; j'ai ſeulement voulu prouver, par cet exemple, que, dans les queſtions compliquées & ſur leſquelles on juge ſans paſſions, on ne ſe trompe jamais que par ignorance, c'eſt-à-dire, en imaginant que le côté qu'on voit dans un objet, eſt tout ce qu'il y a à voir dans ce même objet.

CHAPITRE IV.

De l'Abus des Mots.

UNe autre cauſe d'erreur, & qui tient pareillement à l'ignorance, c'eſt l'abus des mots, & les idées peu nettes qu'on y attache. Mr. Locke a ſi heureuſement traité ce ſujet, que je ne m'en permets l'examen que pour épargner la peine des recherches aux Lecteurs, qui tous n'ont pas l'Ouvrage de ce Philoſophe également préſent à l'eſprit.

Deſcartes avoit déja dit, avant Locke, que les Péripatéticiens, retranchés derriére l'obſcurité des mots, étoient

aſſez ſemblables à des aveugles, qui, pour rendre le combat égal, attireroient un homme clairvoyant dans une caverne obſcure : que cet homme, ajoutoit-il, ſache donner du jour à la caverne, qu'il force les Péripatéticiens d'attacher des idées nettes aux mots dont ils ſe ſervent; ſon triomphe eſt aſſuré. D'après Deſcartes & Locke, je vais donc prouver qu'en métaphyſique & en morale, l'abus des mots & l'ignorance de leur vraie ſignification eſt, ſi j'oſe le dire, un labyrinthe où les plus grands génies ſe ſont quelquefois égarés. Je prendrai pour exemples quelques-uns de ces mots qui ont excité les diſputes les plus longues & les plus vives entre les Philoſophes : tels ſont, en métaphyſique, les mots de *matière*, d'*eſpace* & d'*infini*.

L'on a de tout tems & tour à tour ſoutenu que la matière ſentoit ou ne ſentoit pas, & l'on a ſur ce ſujet diſputé très-longuement & très-vaguement. L'on s'eſt aviſé très-tard de ſe demander ſur-quoi l'on diſputoit, & d'attacher une idée préciſe à ce mot de *matière*. Si d'abord l'on en eût fixé la ſignification, on eût reconnu que les hommes étoient, ſi j'oſe le dire, les créateurs de la matière, que la matière n'étoit pas un être, qu'il n'y avoit dans la nature que des individus auxquels on avoit donné le nom de corps, & qu'on ne pouvoit entendre par ce mot de matière que la collection des propriétés communes à tous les corps. La ſignification de ce mot ainſi déterminée, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir ſi l'étendue, la ſolidité, l'impénétrabilité étoient les ſeules propriétés communes à tous les corps; & ſi la découverte d'une force, telle, par exemple, que l'attraction, ne pouvoit pas faire ſoupçonner que les corps euſſent encore quelques propriétés inconnues, telle que la faculté de ſentir, qui, ne ſe manifeſtant que dans les corps organiſés des animaux, pouvoit être cependant commune à tous les individus. La queſtion réduite à ce point, on eût alors ſenti que, s'il eſt, à la rigueur, impoſſible de démontrer que tous les corps ſoient abſolument inſenſibles, tout homme qui n'eſt pas, ſur ce ſujet, éclairé par la révélation, ne peut décider la queſtion qu'en calculant & comparant la probabilité de cette opinion avec la probabilité de l'opinion contraire.

Pour terminer cette diſpute, il n'étoit donc point né-

ceſſaire de bâtir différents ſyſtêmes du monde, de ſe perdre dans la combinaiſon des poſſibilités, & de faire ces efforts prodigieux d'eſprit qui n'ont abouti & n'ont dû réellement aboutir qu'à des erreurs plus ou moins ingénieuſes. En effet, (qu'il me ſoit permis de le remarquer ici,) s'il faut tirer tout le parti poſſible de l'obſervation, il faut ne marcher qu'avec elle, s'arrêter au moment qu'elle nous abandonne, & avoir le courage d'ignorer ce qu'on ne peut encore ſavoir.

Inſtruits par les erreurs des grands hommes qui nous ont précédés, nous devons ſentir que nos obſervations multipliées & raſſemblées ſuffiſent à peine pour former quelques-uns de ces ſyſtêmes partiels renfermés dans le ſyſtême général; que c'eſt des profondeurs de l'imagination qu'on a juſqu'à préſent tiré celui de l'univers; & que, ſi l'on n'a jamais que des nouvelles tronquées des Pays éloignés de nous, les Philoſophes n'ont pareillement que des nouvelles tronquées du ſyſtême du monde. Avec beaucoup d'eſprit & de combinaiſons, ils ne débiteront jamais que des fables, juſqu'à ce que le tems & le hazard leur aient donné un fait général auquel tous les autres puiſſent ſe rapporter.

Ce que j'ai dit du mot de *matière*, je le dis de celui d'*eſpace*; la plupart des Philoſophes en ont fait un être, & l'ignorance de la ſignification de ce mot a donné lieu à de longues diſputes. (*a*) Ils les auroient abrégées, s'ils avoient attaché une idée nette à ce mot: ils ſeroient alors convenus que l'eſpace, conſidéré abſtractivement, eſt le pur néant; que l'eſpace, conſidéré dans les corps, eſt ce qu'on appelle l'étendue; que nous devons l'idée de vuide, qui compoſe en partie l'idée d'eſpace, à l'intervalle apperçu entre deux montagnes élevées; intervalle qui, n'étant occupé que par l'air, c'eſt-à-dire, par un corps qui, d'une certaine diſtance, ne fait ſur nous aucune impreſſion ſenſible, a dû nous donner une idée du vuide, qui n'eſt autre choſe que la poſſibilité de nous repréſenter des montagnes éloignées les unes des autres, ſans que la diſtance qui les ſépare ſoit remplie par aucun corps.

A l'égard de l'idée de l'*infini*, renfermée encore dans

(*a*) Voyez les diſputes de Clarke & de Leibnitz.

l'idée de l'*éſpace*, je dis que nous ne devons cette idée de l'infini qu'à la puiſſance qu'un homme placé dans une plaine a d'en reculer toujours les limites, ſans qu'on puiſſe, à cet égard, fixer le terme où ſon imagination doive s'arrêter : l'*abſence de bornes* eſt donc, en quelque genre que ce ſoit, la ſeule idée que nous puiſſions avoir de l'infini. Si les Philoſophes, avant que d'établir aucune opinion ſur ce ſujet, avoient déterminé la ſignification de ce mot d'*infini*, je crois que, forcés d'adopter la définition ci-deſſus, ils n'auroient pas perdu leur tems à des diſputes frivoles. C'eſt à la fauſſe Philoſophie des ſiécles précédents qu'on doit principalement attribuer l'ignorance groſſiére où nous ſommes de la vraie ſignification des mots: cette Philoſophie conſiſtoit preſque entiérement dans l'art d'en abuſer. Cet art, qui faiſoit toute la ſcience des Scholaſtiques, confondoit toutes les idées; & l'obſcurité qu'il jettoit ſur toutes les expreſſions, ſe répandoit généralement ſur toutes les ſciences, & principalement ſur la morale.

Lorſque le célébre Mr. de la Rochefoucault dit que l'amour-propre eſt le principe de toutes nos actions, combien l'ignorance de la vraie ſignification de ce mot *amour-propre* ne ſouleva-t-elle pas de gens contre cet illuſtre Auteur? On prit l'amour-propre pour orgueil & vanité, & l'on s'imagina, en conſéquence, que Mr. de la Rochefoucault plaçoit dans le vice la ſource de toutes les vertus. Il étoit cependant facile d'appercevoir que l'amour-propre, ou l'amour de ſoi, n'étoit autre choſe qu'un ſentiment gravé en nous par la nature; que ce ſentiment ſe transformoit dans chaque homme en vice ou en vertu, ſelon les gouts & les paſſions qui l'animoient; & que l'amour-propre, différemment modifié, produiſoit également l'orgueil & la modeſtie.

La connoiſſance de ces idées auroit préſervé Mr. de la Rochefoucault du reproche tant répété, qu'il voyoit l'humanité trop en noir; il l'a connue telle qu'elle eſt. Je conviens que la vue nette de l'indifférence de preſque tous les hommes à notre égard, eſt un ſpectacle affligeant pour notre vanité; mais enfin il faut prendre les hommes comme ils ſont : s'irriter contre les effets de leur amour-propre, c'eſt ſe plaindre des giboulées du Printems, des

ardeurs de l'Eté, des pluies de l'Automne, & des glaces de l'Hyver.

Pour aimer les hommes, il faut en attendre peu : pour voir leurs défauts ſans aigreur, il faut s'accoutumer à les leur pardonner, ſentir que l'indulgence eſt une juſtice que la foible humanité eſt en droit d'exiger de la ſageſſe. Or, rien de plus propre à nous porter à l'indulgence, à fermer nos cœurs à la haine, à les ouvrir aux principes d'une morale humaine & douce, que la connoiſſance profonde du cœur humain, telle que l'avoit Mr. de la Rochefoucault : auſſi les hommes les plus éclairés ont-ils preſque toujours été les plus indulgents. Que de maximes d'humanité répandues dans leurs ouvrages! *Vivez*, diſoit Platon, *avec vos inférieurs & vos domeſtiques comme avec des amis malheureux.* " Entendrai-je toujours, diſoit „ un Philoſophe Indien, les riches s'écrier, Seigneur, „ frappe quiconque nous dérobe la moindre parcelle de „ nos biens; tandis que, d'une voix plaintive & les mains „ étendues vers le ciel, le pauvre dit, Seigneur, fais-moi „ part des biens que tu prodigues au riche; & ſi de plus „ infortunés m'en enlévent une partie, je n'implorerai „ point ta vengeance, & je conſidérerai ces larcins de „ l'œil dont on voit, au tems des ſemailles, les colombes ſe répandre dans les champs pour y chercher leur „ nourriture.

Au reſte, ſi le mot d'amour-propre, mal entendu, a ſoulevé tant de petits eſprits contre Mr. de la Rochefoucault, quelles diſputes, plus ſérieuſes encore, n'a point occaſionné le mot de *liberté?* diſputes qu'on eût facilement terminées, ſi tous les hommes, auſſi amis de la vérité que le P. Mallebranche, fuſſent convenus, comme cet habile Théologien, dans ſa *Prémotion phyſique*, que *la liberté étoit un myſtère. Lorſqu'on me pouſſe ſur cette queſtion*, diſoit-il, *je ſuis forcé de m'arrêter tout court.* Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe ſe former une idée nette du mot de *liberté*, pris dans une ſignification commune. L'homme libre eſt l'homme qui n'eſt ni chargé de fers, ni détenu dans les priſons, ni intimidé, comme l'eſclave, par la crainte des châtiments; en ce ſens, la liberté de l'homme conſiſte dans l'exercice libre de ſa puiſſance : je dis, de ſa puiſſance, parce qu'il ſeroit ridicule de prendre

pour une *non-liberté*, l'impuiſſance où nous ſommes de percer la nue comme l'aigle, de vivre ſous les eaux comme la baleine, & de nous faire Roi, Pape, ou Empereur.

On a donc une idée nette de ce mot de *liberté*, pris dans une ſignification commune. Il n'en eſt pas ainſi lorſqu'on applique ce mot de *liberté* à la volonté. Que ſeroit-ce alors que la liberté? on ne pourroit entendre, par ce mot, que le pouvoir libre de vouloir ou de ne pas vouloir une choſe; mais ce pouvoir ſuppoſeroit qu'il peut y avoir des volontés ſans motifs, &, par conſéquent, des effets ſans cauſe. Il faudroit donc que nous puſſions également nous vouloir du bien & du mal; ſuppoſition abſolument impoſſible. En effet, ſi le déſir du plaiſir eſt le principe de toutes nos penſées & de toutes nos actions, ſi tous les hommes tendent continuellement vers leur bonheur réel ou apparent, toutes nos volontés ne ſont donc que l'effet de cette tendance. En ce ſens, on ne peut donc attacher aucune idée nette à ce mot de *liberté*. Mais, dira-t-on, ſi l'on eſt néceſſité à pourſuivre le bonheur par-tout où on l'apperçoit, du moins ſommes-nous libres ſur le choix des moyens que nous employons pour nous rendre heureux? (*b*) Oui, répondrai-je: mais *libre* n'eſt alors qu'un ſynonyme d'*éclairé*, & l'on ne fait que confondre ces deux notions: ſelon qu'un homme ſaura plus ou moins de procédure & de juriſprudence, qu'il ſera conduit dans ſes affaires par un Avocat plus ou moins habile, il prendra un parti meilleur ou moins bon; mais, quelque parti qu'il prenne, le déſir de ſon bonheur lui fera toujours choiſir le parti qui lui paroîtra le plus convenable à ſes intérêts, ſes goûts, ſes paſſions, & enfin à ce qu'il regarde comme ſon bonheur.

(*b*) Il eſt encore des gens qui regardent la ſuſpenſion d'eſprit comme une preuve de la liberté; ils ne s'appérçoivent pas que la ſuſpenſion eſt auſſi néceſſaire que la précipitation dans les jugements: lorſque, faute d'examen, l'on s'eſt expoſé à quelque malheur, inſtruit par l'infortune, l'amour de ſoi doit nous néceſſiter à la ſuſpenſion.

On ſe trompe pareillement ſur le mot *délibération*: nous croyons délibérer lorſque nous avons, par exemple, à choiſir entre deux plaiſirs à peu près égaux & preſque en équilibre; cependant, l'on ne fait alors que prendre pour délibération la lenteur avec laquelle, entre deux poids, à peu près égaux, le plus peſant emporte un des baſſins de la balance.

Comment pourroit-on philoſophiquement expliquer le problême de la liberté? Si, comme Mr. Locke l'a prouvé, nous ſommes diſciples des amis, des parents, des lectures, & enfin de tous les objets qui nous environnent, il faut que toutes nos penſées & nos volontés ſoient des effets immédiats, ou des ſuites néceſſaires des impreſſions que nous avons reçues.

On ne peut donc ſe former aucune idée de ce mot de *liberté*, appliqué à la volonté; (*c*) il faut la conſidérer comme un myſtére; s'écrier avec ſaint Paul: *O altitudo!* convenir que la Théologie ſeule peut diſcourir ſur une pareille matiére, & qu'un Traité philoſophique de la liberté ne ſeroit qu'un Traité des effets ſans cauſe.

On voit quel germe éternel de diſputes & de calamités renferme ſouvent l'ignorance de la vraie ſignification des mots. Sans parler du ſang verſé par les haines & les diſputes théologiques, diſputes preſque toutes fondées ſur un abus de mots, quels autres malheurs encore cette ignorance n'a-t-elle point produits, & dans quelles erreurs n'a-t-elle point jetté les Nations?

Ces erreurs ſont plus multipliées qu'on ne penſe. On fait ce conte d'un Suiſſe: on lui avoit conſigné une porte des Tuileries, avec défenſe d'y laiſſer entrer perſonne. Un Bourgeois s'y préſente: *On n'entre point*, lui dit le Suiſſe. *Auſſi*, répond le Bourgeois, *je ne veux point entrer, mais ſortir ſeulement du Pont-Royal.... Ah! s'il s'agit de ſortir*, reprend le Suiſſe, *Monſieur, vous pouvez paſſer.* (*d*) Qui le

(*c*) „ La liberté, diſoient les „ Scoticiens, eſt une chimére. Faute „ de connoître les motifs, de raſ„ ſembler les circonſtances qui „ nous déterminent à agir d'une „ certaine maniére, nous nous „ croyons libres. Peut-on penſer „ que l'homme ait véritablement „ le pouvoir de ſe déterminer? „ Ne ſont-ce pas plutôt les objets „ extérieurs, combinés de mille „ façons différentes, qui le pouſ„ ſent & le déterminent? Sa vo„ lonté eſt-elle une faculté vague „ & indépendante, qui agiſſe ſans „ choix & par caprice? Elle agit, „ ſoit en conſéquence d'un juge„ ment, d'un acte de l'entende„ ment, qui lui repréſente que „ telle choſe eſt plus avantageuſe „ à ſes intérêts que toute autre; „ ſoit qu'indépendamment de cet „ acte, les circonſtances où un „ homme ſe trouve l'incitent, la „ forcent à ſe tourner d'un cer„ tain côté, & il ſe flatte alors „ qu'il s'y eſt tourné librement, „ quoiqu'il n'ait pas pu vouloir ſe „ tourner d'un autre. *Hiſtoire critique de la Philoſophie.*

(*d*) Lorſqu'on voit un Chancélier avec ſa fimarre, ſa large perruque & ſon air compoſé, s'il n'eſt point, dit Montaigne, de tableau

croiroit? ce conte eſt l'hiſtoire du Peuple Romain. César ſe préſente dans la place publique, il veut s'y faire couronner; & les Romains, faute d'attacher des idées préciſes au mot de Royauté, lui accordent, ſous le nom d'*Imperator*, la puiſſance qu'ils lui refuſent ſous le nom de *Rex*.

Ce que je dis des Romains, peut généralement s'appliquer à tous les divans & à tous les conſeils des Princes. Parmi les Peuples, comme parmi les Souverains, il n'en eſt aucun que l'abus des mots n'ait précipité dans quelque erreur groſſiére. Pour échapper à ce piége, il faudroit, ſuivant le conſeil de Leibnitz, compoſer une langue philoſophique, dans laquelle on détermineroit la ſignification préciſe de chaque mot. Les hommes alors pourroient s'entendre, ſe tranſmettre exactement leurs idées; les diſputes, qu'éterniſe l'abus des mots, ſe termineroient; & les hommes, dans toutes les ſciences, ſeroient bientôt forcés d'adopter les mêmes principes.

Mais l'exécution d'un projet ſi utile & ſi déſirable eſt peut-être impoſſible. Ce n'eſt point aux Philoſophes, c'eſt au beſoin qu'on doit l'invention des langues; & le beſoin, en ce genre, n'eſt pas difficile à ſatisfaire. En conſéquence, on a d'abord attaché quelques fauſſes idées à certains mots; enſuite on a combiné, comparé ces idées & ces

---

plus plaiſant à ſe faire que de ſe peindre ce même Chancelier conſommant l'œuvre du mariage, peut-être n'eſt-on pas moins tenté de rire, lorſqu'on voit l'air ſoucieux & la gravité importante avec laquelle certains Viſirs s'aſſeient au Divan pour opiner & conclurre, comme le Suiſſe : *Ah! s'il s'agit de ſortir, Monſieur, vous pouvez paſſer.* Les applications de ce mot ſont ſi faciles & ſi fréquentes, qu'on peut s'en fier, à cet égard, à la ſagacité des Lecteurs, & les aſſurer qu'ils trouveront par-tout des ſentinelles Suiſſes.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore à ce ſujet un fait aſſez plaiſant : c'eſt la réponſe d'un Anglois à un Miniſtre d'Etat. Rien de plus ridicule, diſoit le Miniſtre aux Courtiſans, que la manière dont ſe tient le Conſeil chez quelques Nations Négres. Repréſentez-vous une Chambre d'aſſemblée où ſont placées une douzaine de grandes cruches ou jarres à moitié pleines d'eau: c'eſt là que, nuds & d'un pas grave, ſe rendent une douzaine de Conſeillers d'Etat: arrivés dans cette Chambre, chacun ſaute dans ſa cruche, s'y enfonce juſqu'au cou; & c'eſt dans cette poſture qu'on opine & qu'on délibére ſur les affaires d'Etat. Mais vous ne riez pas? dit le Miniſtre au Seigneur le plus près de lui. C'eſt, répondit-il, que je vois tous les jours quelque choſe de plus plaiſant encore. Quoi donc? reprit le Miniſtre : *C'eſt un Pays où les Cruches ſont tiennent conſeil.*

mots entre eux; chaque nouvelle combinaiſon a produit une nouvelle erreur; ces erreurs ſe ſont multipliées, & en ſe multipliant, ſe ſont tellement compliquées, qu'il ſeroit maintenant impoſſible, ſans une peine & un travail infini, d'en ſuivre & d'en découvrir la ſource. Il en eſt des langues comme d'un calcul algébrique : il s'y gliſſe d'abord quelques erreurs; ces erreurs ne ſont pas apperçues; on calcule d'après ſes premiers calculs; de propoſition en propoſition, l'on arrive à des conſéquences entiérement ridicules. On en ſent l'abſurdité : mais comment retrouver l'endroit où s'eſt gliſſée la premiére erreur? Pour cet effet, il faudroit refaire & revérifier un grand nombre de calculs : malheureuſement il eſt peu de gens qui puiſſent l'entreprendre, encore moins qui le veuillent, ſur-tout lorſque l'intérêt des hommes puiſſants s'oppoſe à cette vérification.

J'ai montré les vraies cauſes de nos faux jugements; j'ai fait voir que toutes les erreurs de l'eſprit ont leur ſource ou dans les paſſions, ou dans l'ignorance, ſoit de certains faits, ſoit de la vraie ſignification de certains mots. L'erreur n'eſt donc pas eſſentiellement attachée à la nature de l'eſprit humain; nos faux jugements ſont donc l'effet de cauſes accidentelles, qui ne ſuppoſent point en nous une faculté de juger diſtincte de la faculté de ſentir; l'erreur n'eſt donc qu'un accident; d'où il ſuit que tous les hommes ont eſſentiellement l'eſprit juſte.

Ces principes une fois admis, rien ne m'empêche maintenant d'avancer, que *juger*, comme je l'ai déja prouvé, n'eſt proprement que *ſentir*.

La concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que l'eſprit peut être conſidéré ou comme la faculté productrice de nos penſées; & l'eſprit, en ce ſens, n'eſt que ſenſibilité & mémoire : ou l'eſprit peut être regardé comme un effet de ces mêmes facultés; & dans cette ſeconde ſignification, l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage de penſées, & peut ſe ſubdiviſer dans chaque homme en autant de parties que cet homme a d'idées.

Voilà les deux aſpects ſous leſquels ſe préſente l'eſprit conſidéré en lui-même : examinons maintenant ce que c'eſt que l'eſprit par rapport à la ſociété.

DE

DE L'ESPRIT.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

LA *Science* n'eſt que le ſouvenir ou des faits ou des idées d'autrui : l'*Eſprit*, diſtingué de la *Soience*, eſt donc un aſſemblage d'idées neuves quelconques.

Cette définition de l'eſprit eſt juſte ; elle eſt même très-inſtructive pour un Philoſophe ; mais elle ne peut être généralement adoptée : il faut au Public une définition qui le mette à portée de comparer les différents eſprits entre eux, & de juger de leur force & de leur étendue. Or, ſi l'on admettoit la définition que je viens de donner, comment le Public meſureroit-il l'étendue d'eſprit d'un homme ? qui donneroit au Public une liſte exacte des idées de cet homme ? & comment diſtinguer en lui la ſcience & l'eſprit ?

Suppoſons que je prétende à la découverte d'une idée

déja connue : il faudroit que le Public, pour ſavoir ſi je mérite réellement, à cet égard, le titre de ſecond inventeur, fût préliminairement ce que j'ai lu, vu & entendu; connoiſſance qu'il ne veut ni ne peut aquérir. D'ailleurs, dans l'hypothéſe impoſſible que le Public pût avoir un dénombrement exact, & de la quantité, & de l'eſpéce des idées d'un homme, je dis qu'en conſéquence de ce dénombrement, le Public ſeroit ſouvent forcé de placer au rang des génies, des hommes auxquels il ne ſoupçonne pas même qu'on puiſſe accorder le titre d'hommes d'eſprit : tels ſont, en général, tous les Artiſtes.

Quelque frivole que paroiſſe un Art, cet Art cependant eſt ſuſceptible de combinaiſons infinies. Lorſque Marcel, la main appuyée ſur le front, l'œil fixe, le corps immobile, & dans l'attitude d'une méditation profonde, s'écrie tout-à-coup, en voyant danſer ſon écoliére : *Que de choſes dans un menuet!* il eſt certain que ce danſeur appercevoit alors, dans la maniére de plier, de relever & d'emboiter ſes pas, des adreſſes inviſibles aux yeux ordinaires, (*a*) & que ſon exclamation n'eſt ridicule que par la trop grande importance miſe à de petites choſes. Or, ſi l'Art de la danſe renferme un très-grand nombre d'idées & de combinaiſons, qui ſait ſi l'Art de la déclamation ne ſuppoſe point, dans l'Actrice qui y excelle, autant d'idées qu'en emploie un Politique pour former un ſyſtême de gouvernement? Qui peut aſſurer, lorſqu'on conſulte nos bons Romans, que, dans les genres, la parure & les diſcours étudiés d'une coquette parfaite, il n'entre pas autant de combinaiſons & d'idées qu'en exige la découverte de quelque ſyſtême du monde, & qu'en des genres très-différens, la Le Couvreur & Ninon de l'Enclos n'aient eu autant d'eſprit qu'Ariſtote & Solon?

Je ne prétends pas démontrer à la rigueur la vérité de

(*a*) A la démarche, à l'habitude du corps, ce danſeur prétend connoître le caractére d'un homme. Un étranger ſe préſente un jour dans ſa ſale : *De quel Pays êtes-vous?* lui demande Marcel. *Je ſuis Anglois.... Vous, Anglois!* lui répliqua Marcel : *Vous ſeriez de cette Iſle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & font une portion de la puiſſance ſouveraine! Non, Monſieur, ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annoncent pas l'eſclave titré d'un Electeur.*

cette proposition; mais faire seulement sentir que, toute ridicule qu'elle paroisse, il n'est cependant personne qui puisse la résoudre exactement.

Trop souvent dupes de notre ignorance, nous prenons pour les limites d'un Art, celles que cette même ignorance lui donne : mais supposons qu'on pût, à cet égard, détromper le Public, je dis qu'en l'éclairant, on ne changeroit rien à sa maniére de juger. Il ne mesurera jamais son estime pour un Art uniquement sur le nombre plus ou moins grand de combinaisons nécessaires pour y réussir; 1°. parce que le dénombrement en est impossible à faire; 2°. parce qu'il ne doit considérer l'esprit que du point de vue sous lequel il est important de le connoître, c'est-à-dire, par rapport à la société. Or, sous cet aspect, je dis que l'esprit n'est qu'un assemblage, plus ou moins nombreux, non-seulement d'idées neuves, mais encore d'idées intéressantes pour le Public, & que c'est moins au nombre & à la finesse, qu'au choix heureux de nos idées, qu'on a attaché la réputation d'homme d'esprit.

En effet, si les combinaisons du jeu des échecs sont infinies, si l'on n'y peut exceller sans en faire un grand nombre, pourquoi le Public ne donne-t-il pas aux grands joueurs d'échecs le titre de grands esprits ? C'est que leurs idées ne lui sont utiles ni comme agréables ni comme instructives, & qu'il n'a, par conséquent, nul intérêt de les estimer : or, l'intérêt (*b*) préside à tous nos jugements. Si le Public a toujours fait peu de cas de ces erreurs dont l'invention suppose quelquefois plus de combinaisons & d'esprit que la découverte d'une vérité, & s'il estime plus Locke que Mallebranche, c'est qu'il mesure toujours son estime sur son intérêt. A quelle autre balance peseroit-il le mérite des idées des hommes ? Chaque Particulier juge des choses & des personnes par l'impression agréable ou désagréable qu'il en reçoit : le Public n'est que l'assemblage de tous les Particuliers; il

(*b*) Le vulgaire restreint communément la signification de ce mot *intérêt* au seul amour de l'argent : le lecteur éclairé sentira que je prends ce mot dans un sens plus étendu, & que je l'aplique généralement à tout ce qui peut nous procurer des plaisirs, ou nous soustraire à des peines.

ne peut donc jamais prendre que ſon utilité pour régle de ſes jugements.

Ce point de vue, ſous lequel j'examine l'eſprit, eſt, je crois, le ſeul ſous lequel il doive être conſidéré. C'eſt l'unique maniére d'apprécier le mérite de chaque idée, de fixer ſur ce point l'incertitude de nos jugements, & de découvrir enfin la cauſe de l'étonnante diverſité des opinions des hommes en matiére d'eſprit; diverſité abſolument dépendante de la différence de leurs paſſions, de leurs idées, de leurs préjugés, de leurs ſentiments; &, par conſéquent, de leurs intérêts.

Il ſeroit, en effet, bien ſingulier que l'intérêt général (c) eût mis le prix aux différentes actions des hommes; qu'il leur eût donné les noms de vertueuſes, de vicieuſes ou de permiſes, ſelon qu'elles étoient utiles, nuiſibles ou indifférentes au Public, & que ce même intérêt n'eût pas été l'unique diſpenſateur de l'eſtime ou du mépris attaché aux idées des hommes.

On peut ranger les idées, ainſi que les actions, ſous trois claſſes différentes.

Les idées utiles: & prenant cette expreſſion dans le ſens le plus étendu, j'entends, par ce mot, toute idée propre à nous inſtruire ou à nous amuſer.

Les idées nuiſibles: ce ſont celles qui font ſur nous une impreſſion contraire.

Les idées indifférentes: je veux dire, toutes celles qui, peu agréables en elles-mêmes ou devenues trop familiéres, ne font preſque aucune impreſſion ſur nous. Or, de pareilles idées n'ont preſque point d'exiſtence, & ne peuvent, pour ainſi dire, porter qu'un inſtant le nom d'indifférentes; leur durée ou leur ſucceſſion, qui les rend ennuyeuſes, les fait bientôt rentrer dans la claſſe des idées nuiſibles.

Pour faire ſentir combien cette maniére de conſidérer l'eſprit eſt féconde en vérités, je ferai ſucceſſivement l'application des principes que j'établis, aux actions & aux idées des hommes, & je prouverai qu'en tout tems, en tout lieu, tant en matiére de morale qu'en matiére d'eſprit, c'eſt l'intérêt perſonnel qui dicte le jugement des

(c) On ſent que je parle ici en qualité de Politique, & non de Théologien.

Particuliers, & l'intérêt général qui dicte celui des nations; qu'ainſi c'eſt toujours, de la part du Public comme des Particuliers, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe.

Pour démontrer cette vérité, & faire appercevoir l'exacte & perpétuelle reſſemblance de nos maniéres de juger; ſoit les actions, ſoit les idées des hommes, je conſidérerai la probité & l'eſprit à différents égards, & rélativement, 1°. à un Particulier, 2°. à une petite ſociété, 3°. à une nation, 4°. aux différents ſiécles & aux différents pays, 5°. à l'univers entier; & prenant toujours l'expérience pour guide dans mes recherches, je montrerai que, ſous chacun de ces points de vue, l'intérêt eſt l'unique juge de la probité & de l'eſprit.

CHAPITRE II.

De la Probité, par rapport à un Particulier.

CE n'eſt point de la vraie probité, c'eſt-à-dire, de la probité par rapport au Public, dont il s'agit dans ce Chapitre; mais ſimplement de la probité conſidérée rélativement à chaque Particulier.

Sous ce point de vue, je dis que chaque Particulier n'appelle *probité*, dans autrui, que l'habitude des actions qui lui ſont utiles: je dis l'habitude, parce que ce n'eſt point une ſeule action honnête, non plus qu'une ſeule idée ingénieuſe, qui nous obtiennent le titre de vertueux ou de ſpirituel. On ſait qu'il n'eſt point d'avare qui ne ſe ſoit une fois montré généreux, de libéral qui n'ait été une fois avare, de fripon qui n'ait fait une bonne action, de ſtupide qui n'ait dit un bon mot, & d'homme enfin qui, ſi l'on rapproche certaines actions de ſa vie, ne paroiſſe doué de toutes les vertus & de tous les vices contraires. Plus de conſéquence dans la conduite des hommes ſuppoſeroit en eux une continuité d'attention dont ils ſont incapables; ils ne différent les uns des autres que du plus au moins. L'homme abſolument conſéquent

n'exiſte point encore; & c'eſt pourquoi rien de parfait ſur la terre, ni dans le vice, ni dans la vertu.

C'eſt donc à l'habitude des actions qui lui ſont utiles, qu'un Particulier donne le nom de probité; je dis, des actions, parce qu'on n'eſt point juge des intentions. Comment le ſeroit-on? Une action n'eſt preſque jamais l'effet d'un ſentiment; nous ignorons ſouvent nous-mêmes les motifs qui nous déterminent. Un homme opulent enrichit un homme eſtimable & pauvre : il fait, ſans doute, une bonne action; mais cette action eſt-elle uniquement l'effet du déſir de faire un heureux? La pitié, l'eſpoir de la reconnoiſſance, la vanité même; tous ces divers motifs, ſéparés ou réunis, ne peuvent-ils pas, à ſon inſçu, l'avoir déterminé à cette action louable? Or, ſi le plus ſouvent l'on ignore ſoi-même les motifs de ſon bienfait, comment le Public les appercevroit-il? Ce n'eſt donc que par les actions des hommes que le Public peut juger de leur probité.

Je conviens que cette manière de juger eſt encore fautive. Un homme a, par exemple, vingt dégrés de paſſion pour la vertu, mais il aime; il a trente dégrés d'amour pour une femme, & cette femme en veut faire un aſſaſſin: dans cette hypothéſe, il eſt certain que cet homme eſt plus près du forfait que celui qui, n'ayant que dix dégrés de paſſion pour la vertu, n'aura que cinq dégrés d'amour pour cette méchante femme. D'où je conclus que, de deux hommes, le plus honnête dans ſes actions, eſt quelquefois le moins paſſionné pour la vertu.

Auſſi tout Philoſophe convient que la vertu des hommes dépend infiniment des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés. On n'a que trop ſouvent vu des hommes vertueux céder à un enchaînement malheureux d'événements bizarres. Celui qui, dans toutes les ſituations poſſibles, répond de ſa vertu, eſt un impoſteur ou un imbécille dont il faut également ſe défier.

Après avoir déterminé l'idée que j'attache à ce mot de *probité*, conſidérée par rapport à chaque Particulier, il faut, pour s'aſſurer de la juſteſſe de cette définition, avoir recours à l'obſervation; elle nous apprend qu'il eſt des hommes auxquels un heureux naturel, un déſir vif de la gloire & de l'eſtime, inſpirent pour la juſtice & la vertu

le même amour que les hommes ont communément pour les grandeurs & les richeſſes. Les actions perſonnellement utiles à ces hommes vertueux, ſont les actions juſtes, conformes à l'intérêt général, ou qui du moins ne lui ſont pas contraires.

Ces hommes ſont en ſi petit nombre, que je n'en fais ici mention que pour l'honneur de l'humanité. La claſſe la plus nombreuſe, & qui compoſe à elle ſeule preſque tout le genre humain, eſt celle où les hommes, uniquement attentifs à leurs intérêts, n'ont jamais porté leurs regards ſur l'intérêt général. Concentrés, pour ainſi dire, *dans* leur bien-être, (*a*) ces hommes ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur ſont perſonnellement utiles. Un Juge abſout un coupable, un Miniſtre élève aux honneurs un Sujet indigne; l'un & l'autre ſont toujours juſtes, au dire de leurs protégés : mais que le Juge puniſſe, que le Miniſtre refuſe, ils ſeront toujours injuſtes aux yeux du criminel & du diſgracié.

Si les Moines, chargés, ſous la première race, d'écrire la vie de nos Rois, ne donnerent que la vie de leurs bienfaiteurs; s'ils ne déſignerent les autres regnes que par ces mots NIHIL FECIT; & s'ils ont donné le nom de *Rois fainéants* à des Princes très-eſtimables, c'eſt qu'un Moine eſt un homme, & que tout homme ne prend, dans ſes jugements, conſeil que de ſon intérêt.

Les Chrétiens, qui donnoient, avec juſtice, le nom de barbarie & de crime aux cruautés qu'exerçoient ſur eux les Payens, ne donnerent-ils pas le nom de zéle aux cruautés qu'ils exercerent, à leur tour, ſur ces mêmes Payens? Qu'on examine les hommes, on verra qu'il n'eſt point de crime qui ne ſoit mis au rang des actions honnêtes par les ſociétés auxquelles ce crime eſt utile, ni d'action utile au Public qui ne ſoit blâmée de quelque

(*a*) Notre haine ou notre amour eſt un effet du bien ou du mal qu'on nous fait. *Il n'eſt*, dit Hobbes, *dans l'état des Sauvages, d'homme méchant que l'homme robuſte; & dans l'état policé, que l'homme en crédit.* Le puiſſant, pris en ces deux ſens, n'eſt cependant pas plus méchant que le foible: Hobbes le ſentoit; mais il ſavoit auſſi qu'on ne donne le nom de méchant qu'à ceux dont la méchanceté eſt à redouter. On rit de la colére & des coups d'un enfant; il n'en paroit ſouvent que plus joli; mais on s'irrite contre l'homme fort; ſes coups bleſſent; on le traite de brutal.

ſociété particuliére à qui cette même action eſt nuiſible.

Quel homme, en effet, s'il ſacrifie l'orgueil de ſe dire plus vertueux que les autres à l'orgueil d'être plus vrai, & s'il ſonde, avec une attention ſcrupuleuſe, tous les replis de ſon ame, ne s'appercevra pas que c'eſt uniquement à la maniére différente dont l'intérêt perſonnel ſe modifie, que l'on doit ſes vices & ſes vertus? (*b*) que tous les hommes ſont mus par la même force? que tous tendent également à leur bonheur? que c'eſt la diverſité des paſſions & des gouts, dont les uns ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt public, qui décide de nos vertus & de nos vices? Sans mépriſer le vicieux, il faut le plaindre, ſe féliciter d'un naturel heureux, remercier le ciel de ne nous avoir donné aucun de ces gouts & de ces paſſions, qui nous euſſent forcés de chercher notre bonheur dans l'infortune d'autrui. Car enfin on obéit toujours à ſon intérêt; & delà l'injuſtice de tous nos jugements, & ces noms de juſte & d'injuſte prodigués à la même action, rélativement à l'avantage ou au déſavantage que chacun en reçoit.

Si l'univers phyſique eſt ſoumis aux loix du mouvement, l'univers moral ne l'eſt pas moins à celle de l'intérêt. L'intérêt eſt, ſur la terre, le puiſſant enchanteur qui change aux yeux de toutes les créatures la forme de tous les objets. Ce mouton paiſible, qui pâture dans nos plaines, n'eſt-il pas un objet d'épouvante & d'horreur pour ces inſectes imperceptibles qui vivent dans l'épaiſſeur de

(*b*) L'homme humain eſt celui pour qui la vue du malheur d'autrui eſt une vue inſupportable, & qui, pour s'arracher à ce ſpectacle, eſt, pour ainſi dire, forcé de ſecourir le malheureux. L'homme inhumain, au contraire, eſt celui pour qui le ſpectacle de la miſére d'autrui eſt un ſpectacle agréable: c'eſt pour prolonger ſes plaiſirs qu'il refuſe tout ſecours aux malheureux. Or, ces deux hommes, ſi différents, tendent cependant tous deux à leur plaiſir, & ſont mus par le même reſſort. Mais, dira-t-on, ſi l'on fait tout pour ſoi, l'on ne doit donc point de reconnoiſſance à ſes bienfaiteurs? Du moins, répondrai-je, le bienfaiteur n'eſt-il pas en droit d'en exiger; autrement ce ſeroit un contract & non un don qu'il auroit fait. *Les Germains*, dit Tacite, *font & reçoivent des préſents, & n'exigent ni ne donnent aucune marque de reconnoiſſance.* C'eſt en faveur des malheureux, & pour multiplier le nombre des bienfaiteurs, que le Public impoſe, avec raiſon, aux obligés le devoir de la reconnoiſſance.

la pampe des herbes? " Fuyons, diſent-ils, cet animal „ vorace & cruel, ce monſtre, dont la gueule engloutit „ à la fois, & nous, & nos Cités. Que ne prend-il exem„ ple ſur le lion & le tigre? ces animaux bienfaiſants ne „ détruiſent point nos habitations; ils ne ſe repaiſſent „ point de notre ſang; juſtes vengeurs du crime, ils pu„ niſſent ſur le mouton les cruautés que le mouton exerce „ ſur nous. „ C'eſt ainſi que des intérêts différents métamorphoſent les objets : le lion eſt à nos yeux l'animal cruel; à ceux de l'inſecte, c'eſt le mouton. Auſſi peut-on appliquer à l'univers moral ce que Leibnitz diſoit de l'univers phyſique : que ce monde, toujours en mouvement, offroit à chaque inſtant un phénoméne nouveau & différent à chacun de ſes habitants.

Ce principe eſt ſi conforme à l'expérience, que, ſans entrer dans un plus long examen, je me crois en droit de conclurre que l'intérêt perſonnel eſt l'unique & univerſel appréciateur du mérite des actions des hommes; & qu'ainſi la probité, par rapport à un Particulier, n'eſt, conformément à ma définition, que l'habitude des actions perſonnellement utiles à ce Particulier.

CHAPITRE III.

De l'Eſprit, par rapport à un Particulier.

TRanſportons maintenant aux idées les principes que je viens d'appliquer aux actions, l'on ſera contraint d'avouer que chaque Particulier ne donne le nom d'*eſprit* qu'à l'habitude des idées qui lui ſont utiles, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables; & qu'à ce nouvel égard, l'intérêt perſonnel eſt encore le ſeul juge du mérite des hommes.

Toute idée qu'on nous préſente a toujours quelques rapports avec notre état, nos paſſions ou nos opinions. Or, dans tous ces différents cas, nous priſons d'autant plus une idée que cette idée nous eſt plus utile. Le Pilote, le Médecin & l'Ingénieur auront plus d'eſtime pour le

Conſtructeur de vaiſſeau, le Botaniſte & le Méchanicien, que n'en auront, pour ces mêmes hommes, le Libraire, l'Orfévre & le Maçon, qui leur préféreront toujours le Romancier, le Deſſinateur & l'Architecte.

Lorſqu'il s'agira d'idées propres à combattre ou à favoriſer nos paſſions ou nos gouts, les plus eſtimables à nos yeux ſeront, ſans contredit, les idées qui flatteront le plus ces mêmes paſſions ou ces mêmes gouts. (*a*) Une femme tendre fera plus de cas d'un Roman que d'un livre de métaphyſique : un homme tel que Charles XII. préférera l'Hiſtoire d'Alexandre à tout autre ouvrage : l'avare ne trouvera certainement d'eſprit qu'à ceux qui lui indiqueront le moyen de placer ſon argent au plus gros intérêt.

En fait d'opinions, comme en fait de paſſions, pour eſtimer les idées d'autrui, il faut être intéreſſé à les eſtimer; ſur quoi j'obſerverai qu'à ce dernier égard les hommes peuvent être mus par deux ſortes d'intérêt.

Il eſt des hommes animés d'un orgueil noble & éclairé, qui, amis du vrai, attachés à leur ſentiment ſans opiniâtreté, conſervent leur eſprit dans cet état de ſuſpenſion qui y laiſſe une entrée libre aux vérités nouvelles : de ce nombre, ſont quelques eſprits philoſophiques, & quelques gens trop jeunes pour s'être formé des opinions & rougir d'en changer; ces deux ſortes d'hommes eſtimeront toujours, dans les autres, des idées vraies, lumineuſes, & propres à ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour le vrai.

Il eſt d'autres hommes, &, dans ce nombre, je les comprends preſque tous, qui ſont animés d'une vanité moins noble; ceux-là ne peuvent eſtimer dans les autres que des idées conformes aux leurs, (*b*) & propres à

(*a*) Pour ſe moquer d'une grande parleuſe, femme d'eſprit d'ailleurs, on s'aviſa de lui préſenter un homme qu'on lui dit être un homme de beaucoup d'eſprit. Cette femme le reçoit à merveilles; mais, preſſée de s'en faire admirer, elle ſe met à parler, lui fait cent queſtions différentes, ſans s'appercevoir qu'il ne répondoit rien. La viſite faite : *Etes-vous*, lui dit-on, *contente de votre préſenté ? Qu'il eſt charmant !* répondit-elle, *qu'il a d'eſprit !* A cette exclamation, chacun éclata de rire : ce grand eſprit, c'étoit un muet.

(*b*) Tous ceux dont l'eſprit eſt borné, décrient, ſans ceſſe, ceux qui joignent la ſolidité à l'étendue d'eſprit. Ils les accuſent de trop raſiner,

justifier la haute opinion qu'ils ont tous de la justesse de leur esprit. C'est sur cette analogie d'idées que sont fondés leur haine ou leur amour. Delà cet instinct sûr & prompt qu'ont presque tous les gens médiocres pour connoître & fuir les gens de mérite : (c) delà cet attrait puissant que les gens d'esprit ont les uns pour les autres; attrait qui les force, pour ainsi dire, à se rechercher, malgré le danger que met souvent dans leur commerce le désir commun qu'ils ont de la gloire : delà cette maniére sûre de juger du caractére & de l'esprit d'un homme par le choix de ses livres & de ses amis; un sot, en effet, n'a jamais que de sots amis : toute liaison d'amitié, lorsqu'elle n'est pas fondée sur un intérêt de bienséance, d'amour, de protection, d'avarice, d'ambition, ou sur quelque autre motif pareil, suppose toujours quelque ressemblance d'idées ou de sentiments entre deux hommes. Voilà ce qui rapproche des gens d'une condition très-différente; (d) voilà pourquoi les Auguste, les Mécéne, les Scipion, les Julien, les Richelieu & les Condé vivoient familiérement avec les gens d'esprit, & ce qui a donné lieu au proverbe dont la trivialité atteste la vérité : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

L'analogie, ou la conformité des idées & des opinions, doit donc être considérée comme la force attractive & répulsive qui éloigne ou rapproche les hommes les uns des autres. (e) Qu'on transporte à Constantinople un

---

& de penser en tout d'une maniére trop abstraite. " Nous n'accorderons jamais, dit M. Hume, qu'une " chose est juste, lorsqu'elle passe " notre foible conception. La différence, ajoute cet illustre Philosophe, de l'homme commun " à l'homme de génie, se remarque principalement dans le plus " ou le moins de profondeur des " principes sur lesquels ils fondent leurs idées : avec la plupart des hommes tout jugement " est particulier ; ils ne portent " point leurs vues jusques aux propositions universelles; toute idée " générale est obscure pour eux.

(c) Les sots, s'ils en avoient la puissance, banniroient volontiers les gens d'esprit de leur société, & répéteroient, d'après les Ephésiens: *Si quelqu'un excelle parmi nous, qu'il aille exceller ailleurs.*

(d) A la Cour, les Grands font d'autant plus d'accueil à l'homme d'esprit, qu'ils en ont eux-mêmes davantage.

(e) Il est peu d'hommes, s'ils en avoient le pouvoir, qui n'employassent les tourments pour faire généralement adopter leurs opinions. N'avons-nous pas vu de nos jours des gens assez fous & d'un orgueil assez intolérable pour vouloir exciter le Magistrat à sévir contre l'Ecrivain, qui, donnant à la Mu-

Philoſophe, qui, n'étant point éclairé par les lumiéres de la révélation, ne peut ſuivre que les lumiéres de la raiſon; que ce Philoſophe nie la miſſion de Mahomet, les viſions & les prétendus miracles de ce Prophéte, qui doute que ceux qu'on appelle les bons Muſulmans, n'aient de l'éloignement pour ce Philoſophe, ne le regardent avec horreur, & ne le traitent de fou, d'impie & quelquefois même de malhonnête homme? En vain diroit-il que, dans une pareille Religion, il eſt abſurde de croire aux miracles dont on n'eſt pas ſoi-même le témoin; & que s'il y a toujours plus à parier pour un menſonge que pour un miracle, (*f*) les croire trop facilement, c'eſt moins croire en Dieu qu'aux impoſteurs: en vain repréſenteroit-il que, ſi Dieu eût voulu annoncer la miſſion de Mahomet, il n'eût point fait de ces prodiges ridicules aux yeux de la raiſon la moins exercée. Quelques raiſons que ce Philoſophe apportât de ſon incrédulité, il n'obtiendroit jamais la réputation de ſage & d'honnête, auprès de ces bons Muſulmans, qu'en devenant aſſez imbécille pour croire des choſes abſurdes, ou aſſez faux pour feindre de les croire. Tant il eſt vrai que les hom-

---

ſique Italienne la préférence ſur la Muſique Françoiſe, étoit d'un avis différent du leur? Si l'on ne ſe porte ordinairement à certains excès que dans les diſputes de Religion, c'eſt que les autres diſputes ne fourniſſent pas les mêmes prétextes ni les mêmes moyens d'être cruel. Ce n'eſt qu'à l'impuiſſance, qu'on eſt, en général, redevable de ſa modération. L'homme humain & modéré eſt un homme très-rare. S'il rencontre un homme d'une Religion différente de la ſienne, c'eſt, dit-il, un homme, qui, ſur ces matiéres, a d'autres opinions que moi; pourquoi le perſécuterois-je? L'Evangile n'a nulle part ordonné qu'on employât les tortures & les priſons à la converſion des hommes. La vraie Religion n'a jamais dreſſé d'échaffauds; ce ſont quelquefois ſes Miniſtres, qui, pour venger leur orgueil, bleſſé par des opinions différentes des leurs, ont armé en leur faveur la ſtupide crédulité des Peuples & des Princes. Peu d'hommes ont mérité l'éloge que les Prêtres Egyptiens font de la Reine Nephté, dans *Séthos: Loin d'exciter l'animoſité, la vexation, la perſécution, par les conſeils d'une piété mal-entendue, elle n'a*, diſent-ils, *tiré de la Religion que des maximes de douceur; elle n'a jamais cru qu'il fût permis de tourmenter les hommes pour honorer les Dieux.*

(*f*) Comment, dans une telle Religion, le témoin d'un miracle ne ſeroit-il pas ſuſpect? *Il faut*, dit Mr. de Fontenelle, *être ſi fort en garde contre ſoi-même pour raconter un fait, préciſément comme on l'a vu, c'eſt-à-dire, ſans y rien ajouter ou diminuer, que tout homme qui prétend qu'à cet égard il ne s'eſt jamais ſurpris en menſonge, eſt, à coup ſûr, un menteur.*

mes ne jugent les opinions des autres que par la conformité qu'elles ont avec les leurs. Auſſi ne perſuade-t-on jamais les ſots qu'avec des ſottiſes.

Si le Sauvage du Canada nous préfére aux autres Peuples de l'Europe, c'eſt que nous nous prêtons davantage à ſes mœurs, à ſon genre de vie; c'eſt à cette complaiſance que nous devons l'éloge magnifique qu'il croit faire d'un François, lorſqu'il dit : *C'eſt un homme comme moi.*

En fait de mœurs, d'opinions & d'idées, il paroit donc que c'eſt toujours ſoi qu'on eſtime dans les autres; & c'eſt la raiſon pour laquelle les Céſar, les Alexandre & généralement tous les grands hommes ont toujours eu d'autres grands hommes ſous leurs ordres. Un Prince eſt habile, il prend en main le ſceptre; à peine eſt-il monté ſur le trône, que toutes les places ſe trouvent remplies par des hommes ſupérieurs : le Prince ne les a point formés ; il ſemble même les avoir pris au hazard ; mais, forcé de n'eſtimer & de n'élever aux premiers poſtes que des hommes dont l'eſprit ſoit analogue au ſien, il eſt, par cette raiſon, toujours néceſſité à faire de bons choix. Un Prince, au contraire, eſt peu éclairé : contraint, par cette même raiſon, d'attirer près de lui des gens qui lui reſſemblent, il eſt preſque toujours néceſſité aux mauvais choix. C'eſt la ſuite de ſemblables Princes qui ſouvent a fait ſubſtituer les plus grandes places de ſots en ſots durant pluſieurs ſiécles. Auſſi les Peuples, qui ne peuvent connoître perſonnellement leur maître, ne le jugent-ils que ſur le talent des hommes qu'il emploie & ſur l'eſtime qu'il a pour les gens de mérite. *Sous un Monarque ſtupide*, diſoit la Reine Chriſtine, *toute ſa Cour ou l'eſt ou le devient.*

Mais, dira-t-on, on voit quelquefois des hommes admirer, dans les autres, des idées qu'ils n'auroient jamais produites, & qui même n'ont nulle analogie avec les leurs. On ſait ce mot d'un Cardinal : après la nomination du Pape, ce Cardinal s'approche du ſaint Pere, & lui dit : *Vous voilà élu Pape; voici la derniére fois que vous entendrez la vérité : ſéduit par les reſpects, vous allez bientôt vous croire un grand homme. Souvenez-vous qu'avant votre exaltation, vous n'étiez qu'un ignorant & un opiniâtre. Adieu, je vais vous adorer.* Peu de Cour-

tiſans, ſans doute, ſont doués de l'eſprit & du courage néceſſaires pour tenir un pareil diſcours; mais la plupart d'entre eux, ſemblables à ces Peuples, qui tour à tour adorent & fouettent leur idole, ſont en ſecret charmés de voir humilier le maître auquel ils ſont ſoumis. La vengeance leur inſpire l'éloge qu'ils font de pareils traits, & la vengeance eſt un intérêt. Qui n'eſt point animé d'un intérêt de cette eſpéce, n'eſtime & même ne ſent que les idées analogues aux ſiennes : auſſi la baguette, propre à découvrir un mérite naiſſant & inconnu, ne tourne-t-elle & ne doit-elle réellement tourner qu'entre les mains des gens d'eſprit, parce qu'il n'y a que le Lapidaire qui ſe connoiſſe en diamants bruts, & que l'eſprit qui ſente l'eſprit. Ce n'étoit que l'œil d'un Turenne qui, dans le jeune Churchill, pouvoit appercevoir le fameux Marlborough.

Toute idée trop étrangére à notre maniére de voir & de ſentir, nous ſemble toujours ridicule. Le même projet, qui, vaſte & grand, paroitra cependant d'une exécution facile au grand Miniſtre, ſera traité par un Miniſtre ordinaire, de fou, d'inſenſé; & ce projet, pour me ſervir de la phraſe uſitée parmi les ſots, ſera renvoyé *à la République de Platon*. Voilà la raiſon pour laquelle, en certains Pays, où les eſprits, énervés par la ſuperſtition, ſont pareſſeux & peu capables de grandes entrepriſes, on croit couvrir un homme du plus grand ridicule, lorſqu'on dit de lui : *C'eſt un homme qui veut réformer l'Etat*. Ridicule que la pauvreté, le dépeuplement de ces Pays, &, par conſéquent, la néceſſité d'une réforme, fait, aux yeux des étrangers, retomber ſur les moqueurs. Il en eſt de ces Peuples comme de ces plaiſants ſubalternes, (g) qui croient deshonorer un homme lorſqu'ils diſent de lui, d'un ton ſottement malin : *C'eſt un Romain, c'eſt un eſprit*. Raillerie, qui, rappellée à ſon ſens précis, apprend ſeulement que cet homme ne leur reſſemble point, c'eſt-

(g) Les Bourgeois opulents ajoutent, en dériſion, qu'on voit ſouvent l'homme d'eſprit à la porte du riche, & jamais le riche à la porte de l'homme d'eſprit : *C'eſt*, répond le Poëte Saadi, *parce que l'homme d'eſprit ſait le prix des richeſſes, & que le riche ignore le prix des lumiéres*. D'ailleurs, comment la richeſſe eſtimeroit-elle la ſcience? Le ſavant peut apprécier l'ignorant, parce qu'il l'a été dans ſon enfance; mais l'ignorant ne peut apprécier le ſavant, parce qu'il ne l'a jamais été.

à-dire, qu'il n'eſt ni ſot, ni fripon. Combien un eſprit attentif n'entend-il pas, dans les converſations, de ces aveux imbécilles & de ces phraſes abſurdes, qui, réduites à leur ſignification exacte, étonneroient fort ceux qui les emploient? Auſſi l'homme de mérite doit-il être indifférent à l'eſtime comme au mépris d'un Particulier dont l'éloge ou la critique ne ſignifie rien, ſinon que cet homme penſe ou ne penſe pas comme lui. Je pourrois encore, par une infinité d'autres faits, prouver que nous n'eſtimons jamais que les idées analogues aux nôtres; mais pour conſtater cette vérité, il faut l'appuyer ſur des preuves de pur raiſonnement.

CHAPITRE IV.

De la néceſſité où nous ſommes de n'eſtimer que nous dans les autres.

DEux cauſes, également puiſſantes, nous y déterminent: l'une eſt la vanité, & l'autre eſt la pareſſe. Je dis, la vanité, parce que le déſir de l'eſtime eſt commun à tous les hommes, non que quelques-uns d'entre eux ne veuillent joindre, au plaiſir d'être admiré, le mérite de mépriſer l'admiration; mais ce mépris n'eſt pas vrai, & jamais l'admirateur n'eſt ſtupide aux yeux de l'admiré: or, ſi tous les hommes ſont avides d'eſtime, chacun d'eux, inſtruit par l'expérience que ſes idées ne paroîtront eſtimables ou mépriſables aux autres qu'autant qu'elles ſeront conformes ou contraires à leurs opinions; il s'enſuit qu'inſpiré par ſa vanité, chacun ne peut s'empêcher d'eſtimer dans les autres une conformité d'idées qui l'aſſure de leur eſtime, & de haïr en eux une oppoſition d'idées, garant ſûr de leur haine ou du moins de leur mépris qu'on doit regarder comme un calmant de la haine.

Mais, dans la ſuppoſition même qu'un homme fît, à l'amour de la vérité, le ſacrifice de ſa vanité, ſi cet homme n'eſt point animé du déſir le plus vif de s'inſtruire, je dis que ſa pareſſe ne lui permet d'avoir, pour des opinions contraires aux ſiennes, qu'une eſtime ſur parole.

Pour expliquer ce que j'entends par *eſtime ſur parole*, je diſtinguerai deux ſortes d'eſtime.

L'une, qu'on peut regarder comme l'effet ou du reſpect qu'on a pour l'opinion publique, (*a*) ou de la confiance qu'on a dans le jugement de certaines perſonnes, & que je nomme *eſtime ſur parole*. Telle eſt celle que certaines gens conçoivent pour des Romans très-médiocres, uniquement parce qu'ils les croient de quelques-uns de nos Ecrivains célébres. Telle eſt encore l'admiration qu'on a pour les Deſcartes & les Newton; admiration qui, dans la plupart des hommes, eſt d'autant plus enthouſiaſte qu'elle eſt moins éclairée; ſoit qu'après s'être formé une idée vague du mérite de ces grands génies, leurs admirateurs reſpectent, en cette idée, l'ouvrage de leur imagination; ſoit qu'en s'établiſſant juges du mérite d'un homme tel que Newton, ils croient s'aſſocier aux éloges qu'ils lui prodiguent. Cette ſorte d'eſtime, dont notre ignorance nous force à faire ſouvent uſage, eſt, par-là même, la plus commune. Rien de ſi rare que de juger d'après ſoi.

L'autre eſpéce d'eſtime eſt celle qui, indépendante de l'opinion d'autrui, naît uniquement de l'impreſſion que font ſur nous certaines idées; & que, par cette raiſon, j'appelle *eſtime ſentie*, la ſeule véritable & celle dont il s'agit ici. Or, pour prouver que la pareſſe ne nous permet d'accorder cette ſorte d'eſtime qu'aux idées analogues aux nôtres, il ſuffit de remarquer que c'eſt, comme le prouve ſenſiblement la Géométrie, par l'analogie & les rapports ſecrets que les idées, déja connues, ont avec les idées inconnues, qu'on parvient à la connoiſſance de ces derniéres; & que c'eſt en ſuivant la progreſſion de ces ana-

(*a*) Mr. de la Fontaine n'avoit que de cette eſpéce d'eſtime pour la Philoſophie de Platon. Mr. de Fontenelle rapporte à ce ſujet, qu'un jour la Fontaine lui dit: *Avouez que ce Platon étoit un grand Philoſophe..... Mais lui trouvez-vous des idées bien nettes?* lui répondit Fontenelle. *Oh! non: il eſt d'une obſcurité impénétrable..... Ne voyez-vous pas qu'il ſe contredit? Oh! vraiment*, reprit la Fontaine, *ce n'eſt qu'un Sophiſte.* Puis, tout-à-coup, oubliant ſes aveux qu'il venoit de faire: *Platon*, reprit-il, *place ſi bien ſes perſonnages! Socrate étoit ſur le Pyrée, lorſqu'Alcibiade, la tête couronnée de fleurs.... Oh! ce Platon étoit un grand Philoſophe.*

analogies, qu'on peut s'élever au dernier terme d'une ſcience. D'où il ſuit que des idées, qui n'auroient nulle analogie avec les nôtres, ſeroient pour nous des idées inintelligibles. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'idées qui n'aient néceſſairement entre elles quelque rapport, ſans lequel elles ſeroient univerſellement inconnues. Oui; mais ce rapport peut être immédiat ou éloigné : lorſqu'il eſt immédiat, le foible déſir que chacun a de s'inſtruire, le rend capable de l'attention que ſuppoſe l'intelligence de pareilles idées; mais, s'il eſt éloigné, comme il l'eſt preſque toujours lorſqu'il s'agit de ces opinions qui ſont le réſultat d'un grand nombre d'idées & de ſentiments différents, il eſt évident qu'à moins qu'on ne ſoit animé d'un déſir vif de s'inſtruire, & qu'on ne ſe trouve dans une ſituation propre à ſatisfaire ce déſir, la pareſſe ne nous permettra jamais de concevoir, ni, par conſéquent, d'avoir d'*eſtime ſentie* pour des opinions trop contraires aux nôtres.

Peu d'hommes ont le loiſir de s'inſtruire. Le pauvre, par exemple, ne peut ni réfléchir, ni examiner; il ne reçoit la vérité, comme l'erreur, que par préjugé : occupé d'un travail journalier, il ne peut s'élever à une certaine ſphére d'idées; auſſi préfére-t-il la Bibliothéque bleue aux Ecrits de Saint-Réal, de la Rochefoucault & du Cardinal de Retz.

Auſſi dans ces jours de réjouiſſances publiques où le ſpectacle s'ouvre *gratis*, les Comédiens, ayant alors d'autres ſpectateurs à amuſer, donneront plutôt *Dom Japhet* & *Pourceaugnac*, qu'*Héraclius* & le *Miſantrope*. Ce que je dis du Peuple peut s'appliquer à toutes les différentes claſſes d'hommes. Les gens du monde ſont diſtraits par mille affaires & mille plaiſirs; les ouvrages philoſophiques ont auſſi peu d'analogie avec leur eſprit, que le *Miſantrope* avec l'eſprit du Peuple. Auſſi préféreront-ils en général la lecture d'un Roman à celle de Locke. C'eſt par ce même principe des analogies qu'on explique comment les ſavants & même les gens d'eſprit ont donné à des Auteurs moins eſtimés la préférence ſur ceux qui le ſont davantage. Pourquoi Malherbe préféroit-il Stace à tout autre Poëte? pourquoi Heinſius (*b*) & Corneille

(*b*) „ Lucain, diſoit Heinſius, „ eſt, à l'égard des autres Poëtes, „ ce qu'un cheval ſuperbe & hennifſant fiérement, eſt à l'égard

faiſoient-ils plus de cas de Lucain que de Virgile? par quelle raiſon Adrien préféroit-il l'éloquence de Caton à celle de Cicéron? pourquoi Scaliger (c) regardoit-il Homére & Horace comme fort inférieurs à Virgile & à Juvenal? C'eſt que l'eſtime plus ou moins grande qu'on a pour un Auteur, dépend de l'analogie plus ou moins grande que ſes idées ont avec celles de ſon Lecteur.

Que, dans un ouvrage manuſcrit, & ſur lequel on n'a aucune prévention, l'on charge, ſéparément, dix hommes d'eſprit de marquer les morceaux qui les auront le plus frappés : je dis que chacun d'eux ſoulignera des endroits différents; & que ſi l'on confronte enſuite les endroits approuvés avec l'eſprit & le caractére de chaque approbateur, on ſentira que chacun d'eux n'a loué que les idées analogues à ſa maniére de voir & de ſentir, & que l'eſprit eſt, ſi j'oſe le dire, une corde qui ne frémit qu'à l'uniſſon.

Si le ſavant Abbé de Longuerue, comme il le diſoit lui-même, n'avoit rien retenu des ouvrages de S. Auguſtin, ſinon que le cheval de Troye étoit une machine de guerre; & ſi, dans le Roman de Cléopatre, un Avocat célébre ne voyoit rien d'intéreſſant que les nullités du mariage d'Eliſe avec Artaban; il faut avouer que la ſeule différence qui ſe trouve, à cet égard, entre les ſavants ou les gens d'eſprit, & les hommes ordinaires, c'eſt que les premiers, ayant un plus grand nombre d'idées, leur ſphére d'analogies eſt beaucoup plus étendue. S'agit-il d'un genre d'eſprit très-différent du ſien? pareil en tout aux autres hommes, l'homme d'eſprit n'eſtime que les idées analogues aux ſiennes. Que l'on raſſemble un Newton, un Quinaut, un Machiavel; qu'on ne les nomme point, & qu'on ne les mette point à portée de concevoir l'un pour l'autre cette eſpéce d'eſtime, que j'appelle *eſtime ſur parole*, on verra qu'après avoir réciproquement, mais inutilement, eſſayé de ſe communiquer leurs idées, Newton regardera Quinaut comme un rimailleur inſup-

„ d'une troupe d'ânes, dont la voix „ ignoble décéle le gout qu'ils ont „ pour la ſervitude.

(c) Scaliger cite, comme déteſtable, la dix-ſeptiéme Ode du quatriéme Livre d'Horace, que Heinſius cite comme un chef-d'œuvre de l'antiquité.

portable, celui-ci prendra Newton pour un faiſeur d'almanachs, tous deux regarderont Machiavel comme un politique du Palais-Royal; & tous trois enfin, ſe traitant réciproquement d'eſprits médiocres, ſe vengeront, par un mépris réciproque, de l'ennui mutuel qu'ils ſe ſeront procuré.

Or, ſi les hommes ſupérieurs, entiérement abſorbés dans leur genre d'étude, ne peuvent avoir d'*eſtime ſentie* pour un genre d'eſprit trop différent du leur; tout Auteur, qui donne au Public des idées nouvelles, ne peut donc eſpérer d'eſtime que de deux ſortes d'hommes: ou des jeunes gens, qui, n'ayant point adopté d'opinions, ont encore le déſir & le loiſir de s'inſtruire; ou de ceux dont l'eſprit, ami de la vérité & analogue à celui de l'Auteur, ſoupçonne déja l'exiſtence des idées qu'il lui préſente. Ce nombre d'hommes eſt toujours très-petit; voilà ce qui retarde les progrès de l'eſprit humain, & pourquoi chaque vérité eſt toujours ſi lente à ſe dévoiler aux yeux de tous.

Il réſulte de ce que je viens de dire, que la plupart des hommes, ſoumis à la pareſſe, ne conçoivent que les idées analogues aux leurs, qu'ils n'ont d'*eſtime ſentie* que pour cette eſpéce d'idées; & delà cette haute opinion que chacun eſt, pour ainſi dire, forcé d'avoir de ſoi-même; opinion que les Moraliſtes n'euſſent peut-être point attribuée à l'orgueil, s'ils euſſent eu une connoiſſance plus approfondie des principes ci-deſſus établis. Ils auroient alors ſenti que, dans la ſolitude, le ſaint reſpect & l'admiration profonde dont on ſe ſent quelquefois pénétré pour ſoi-même, ne peut être que l'effet de la néceſſité où nous ſommes de nous eſtimer préférablement aux autres.

Comment n'auroit-on pas de ſoi la plus haute idée? il n'eſt perſonne qui ne changeât d'opinions, s'il croyoit ſes opinions fauſſes. Chacun croit donc penſer juſte, &, par conſéquent, beaucoup mieux que ceux dont les idées ſont contraires aux ſiennes. Or, s'il n'eſt pas deux hommes dont les idées ſoient exactement ſemblables, il faut néceſſairement que chacun en particulier croie mieux penſer que tout autre. (*d*) La Ducheſſe de la Ferté diſoit

(*d*) L'expérience nous apprend que chacun met au rang des eſprits faux & des mauvais Livres, tout homme & tout ouvrage qui com-

un jour à Madame de Staal : *Il faut l'avouer, ma chere amie, je ne trouve que moi qui aie toujours raiſon.* (*e*) Ecoutons le Talapoin, le Bonze, le Bramine, le Guébre, le Grec, l'Iman, le Marabou : lorſque, dans l'aſſemblée du Peuple, ils prêchent les uns contre les autres, chacun d'eux ne dit-il pas comme la Ducheſſe de la Ferté : *Peuples, je vous l'aſſure, moi ſeul j'ai toujours raiſon?* Chacun ſe croit donc un eſprit ſupérieur, & les ſots ne ſont pas ceux qui s'en croient le moins : (*f*) c'eſt ce qui a donné lieu au conte des quatre Marchands qui viennent, en foire, vendre de la beauté, de la naiſſance, des dignités & de l'eſprit, & qui trouvent tous le débit de leur marchandiſe, à l'exception du dernier qui ſe retire ſans étrenner.

Mais, dira-t-on, on voit quelques gens reconnoître dans les autres plus d'eſprit qu'en eux. Oui, répondraï-je, on voit des hommes en faire l'aveu; & cet aveu eſt d'une belle ame ; cependant ils n'ont, pour celui qu'ils avouent leur ſupérieur, qu'une *eſtime ſur parole* ; ils ne font que donner à l'opinion publique, la préférence ſur la leur, & convenir que ces perſonnes ſont plus eſtimées, ſans être intérieurement convaincus qu'elles ſoient plus eſtimables. (*g*)

---

bat ſes opinions; qu'il voudroit impoſer ſilence à l'homme, & ſupprimer l'ouvrage. C'eſt un avantage que des orthodoxes peu éclairés ont quelquefois donné ſur eux aux Hérétiques. Si dans un Procès, diſent ces derniers, une Partie défendoit à l'autre de faire imprimer des Factums pour ſoutenir ſon droit, ne regarderoit-on pas cette violence, de l'une des Parties, comme une preuve de l'injuſtice de ſa cauſe?

(*e*) Voyez les *Mémoires de Madame de Staal.*

(*f*) Quelle préſomption, diſent les gens médiocres, que celle de ceux qu'on appelle les gens d'eſprit! Quelle ſupériorité ne ſe croient-ils pas ſur les autres hommes? Mais, leur répondroit-on, le cerf qui ſe vanteroit d'être le plus vite des cerfs, ſeroit ſans doute un orgueilleux; mais, ſans bleſſer la modeſtie, il pourroit pourtant dire qu'il court mieux que la tortue. Vous êtes la tortue; vous n'avez ni lu ni médité : comment pourriez-vous avoir autant d'eſprit qu'un homme qui s'eſt donné beaucoup de peine pour aquérir des connoiſſances? Vous l'accuſez de préſomption : & c'eſt vous, qui, ſans étude & ſans réflexion, voulez marcher ſon égal. A votre avis, qui des deux eſt préſomptueux?

(*g*) En Poëſie, Fontenelle ſeroit, ſans peine, convenu de la ſupériorité du génie de Corneille ſur le ſien; mais il ne l'auroit pas ſentie. Je ſuppoſe, pour s'en convaincre, qu'on eût prié ce même Fontenelle de donner, en fait de Poëſie, l'idée qu'il s'étoit formée de la perfection : il eſt certain qu'il n'auroit,

Un homme du monde conviendra, ſans peine, qu'il eſt en Géométrie fort inférieur aux Fontaine, aux d'Alembert, aux Clairaut, aux Euler; que dans la Poëſie il le céde aux Moliére, aux Racine, aux Voltaire : mais je dis en même-tems que cet homme fera d'autant moins de cas d'un genre, qu'il reconnoitra plus de ſupérieurs en ce même genre; & que d'ailleurs il ſe croira tellement dédommagé de la ſupériorité qu'ont ſur lui les hommes que je viens de citer, ſoit en cherchant à trouver de la frivolité dans les Arts & les Sciences, ſoit par la variété de ſes connoiſſances, le bon ſens, l'uſage du monde, ou par quelque autre avantage pareil; que tout peſé, il ſe croira auſſi eſtimable que qui que ce ſoit. (*b*)

Mais, ajoutera-t-on, comment imaginer qu'un homme, qui, par exemple, remplit les petits offices de la Magiſtrature, puiſſe ſe croire autant d'eſprit que Corneille? Il eſt vrai, répondrai-je, qu'il ne mettra perſonne, à cet égard, dans ſa confidence : cependant, lorſque, par un examen ſcrupuleux, l'on a découvert de combien de ſentiments d'orgueil nous ſommes journellement affectés, ſans nous en appercevoir, & par combien d'éloges il faut être enhardi pour s'avouer à ſoi-même & aux autres la profonde eſtime qu'on a pour ſon eſprit, on ſent que le ſilence de l'orgueil n'en prouve point l'abſence. Suppoſons, pour ſuivre l'exemple ci-deſſus rapporté, qu'au ſortir de la Comédie le hazard raſſemble trois Praticiens; qu'ils viennent à parler de Corneille; tous trois, peut-être, s'écrieront à la fois que Corneille eſt le plus grand

---

en ce genre, propoſé d'autres régles fines que celles qu'il avoit lui-même auſſi-bien obſervées que Corneille; qu'il devoit donc ſe croire intérieurement auſſi grand Poëte que qui que ce fût; & qu'en s'avouant inférieur à Corneille, il ne faiſoit, par conſéquent, que ſacrifier ſon ſentiment à celui du Public. Peu de gens ont le courage d'avouer que c'eſt pour eux qu'ils ont le plus de l'eſpéce d'eſtime que j'appelle *ſottiſe;* mais, qu'ils le nient ou qu'ils l'avouent, ce ſentiment n'en exiſte pas moins en eux.

(*b*) On ſe loue de tout : les uns vantent leur ſtupidité ſous le nom de bon ſens; d'autres louent leur beauté; quelques-uns enorgueillis de leurs richeſſes, mettent ces dons du hazard ſur le compte de leur eſprit & de leur prudence; la femme qui compte le ſoir avec ſon Cuiſinier, ſe croit auſſi eſtimable qu'un Savant. Il n'eſt pas juſqu'à l'Imprimeur d'*in-folio*, qui ne mépriſe l'Imprimeur de *Romans*, & qui ne ſe croie auſſi ſupérieur au dernier que l'*in-folio* l'eſt en maſſe à la *brochure*.

génie du monde : cependant, ſi, pour ſe décharger du poids importun de l'eſtime, l'un d'eux ajoutoit que ce Corneille eſt, à la vérité, un grand homme, mais dans un genre frivole; il eſt certain, ſi l'on en juge par le mépris que certaines gens affectent pour la Poëſie, que les deux autres Praticiens pourroient ſe ranger à l'avis du premier: puis, de confiance en confiance, s'ils venoient à comparer la chicane à la Poëſie : L'art de la procédure, diroit un autre, a bien ſes ruſes, ſes fineſſes & ſes combinaiſons, comme tout autre Art : Vraiment, répondroit le troiſiéme, il n'eſt point d'Art plus difficile. Or, dans l'hypothéſe très-admiſſible, que, dans cet art ſi difficile, chacun de ces Praticiens ſe crût le plus habile, ſans qu'aucun d'eux eût prononcé le mot, le réſultat de cette converſation ſeroit que chacun d'eux ſe croiroit autant d'eſprit que Corneille. Nous ſommes par la vanité & ſur-tout par l'ignorance, tellement néceſſités à nous eſtimer préférablement aux autres, que le plus grand homme dans chaque Art eſt celui que chaque Artiſte regarde comme le premier après lui. Du tems de Thémiſtocle, où l'orgueil n'étoit différent de l'orgueil du ſiécle préſent qu'en ce qu'il étoit plus naïf, tous les Capitaines, après la bataille de Salamine, ayant été obligés de déclarer, par des billets pris ſur l'autel de Neptune, ceux qui avoient eu le plus de part à la victoire, chacun s'y donnant la premiére part, adjugea la ſeconde à Thémiſtocle; & le Peuple crut alors devoir décerner la premiére récompenſe à celui que chacun des Capitaines en avoit regardé comme le plus digne après lui.

Il eſt donc certain que chacun a néceſſairement de ſoi la plus haute idée; & qu'en conſéquence on n'eſtime jamais dans autrui que ſon image & ſa reſſemblance.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit, conſidéré par rapport à un Particulier, c'eſt que l'eſprit n'eſt que l'aſſemblage des idées intéreſſantes pour ce Particulier, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables : d'où il ſuit que l'intérêt perſonnel, comme je m'étois propoſé de le montrer, eſt, en ce genre, le ſeul juge du mérite des hommes.

CHAPITRE V.

De la Probité, par rapport à une ſociété particuliére.

SOus ce point de vue, je dis que la probité n'eſt que l'habitude plus ou moins grande des actions particuliérement utiles à cette petite ſociété. Ce n'eſt pas que certaines ſociétés vertueuſes ne paroiſſent ſouvent ſe dépouiller de leur propre intérêt pour porter ſur les actions des hommes des jugements conformes à l'intérêt public; mais elles ne ſont alors que ſatisfaire la paſſion qu'un orgueil éclairé leur donne pour la vertu, &, par conſéquent, qu'obéir, comme toute autre ſociété, à la loi de l'intérêt perſonnel. Quel autre motif pourroit déterminer un homme à des actions généreuſes? Il lui eſt auſſi impoſſible d'aimer le bien pour le bien, que d'aimer le mal pour le mal. (*a*)

Brutus ne ſacrifia ſon fils au ſalut de Rome, que parce que l'amour paternel avoit ſur lui moins de puiſſance que l'amour de la Patrie; il ne fit alors que céder à ſa plus forte paſſion: c'eſt elle qui, l'éclairant ſur l'intérêt public, lui fit appercevoir, dans un parricide ſi généreux, ſi propre à ranimer l'amour de la liberté, l'unique reſſource qui pût ſauver Rome & l'empêcher de retomber ſous la tyrannie des Tarquins. Dans les circonſtances critiques où Rome ſe trouvoit alors, il falloit qu'une pareille action ſervît de fondement à la vaſte puiſſance à laquelle l'éleva depuis l'amour du bien public & de la liberté.

Mais, comme il eſt peu de Brutus & de ſociétés compoſées de pareils hommes, c'eſt dans l'ordre commun

(*a*) Les déclamations continuelles des Moraliſtes contre la méchanceté des hommes, prouvent le peu de connoiſſance qu'ils en ont. Les hommes ne ſont point méchants, mais ſoumis à leurs intérêts. Les cris des Moraliſtes ne changeront certainement pas ce reſſort de l'Univers moral. Ce n'eſt donc point de la méchanceté des hommes dont il faut ſe plaindre, mais de l'ignorance des Légiſlateurs, qui ont toujours mis l'intérêt particulier en oppoſition avec l'intérêt général. Si les Scythes étoient plus vertueux que nous, c'eſt que leur légiſlation & leur genre de vie leur inſpiroient plus de probité.

que je prendrai mes exemples, pour prouver que, dans chacune des ſociétés, l'intérêt particulier eſt l'unique diſtributeur de l'eſtime accordée aux actions des hommes.

Pour s'en convaincre, qu'on jette les yeux ſur un homme qui ſacrifie tous ſes biens pour ſauver de la rigueur des loix un parent, aſſaſſin : cet homme paſſera certainement, dans ſa famille, pour très-vertueux, quoiqu'il ſoit réellement très-injuſte. Je dis très-injuſte, parce que, ſi l'eſpoir de l'impunité doit multiplier les forfaits chez une Nation, ſi la certitude du ſupplice eſt abſolument néceſſaire pour y entretenir l'ordre; il eſt évident qu'une grace accordée à un criminel eſt, envers le Public, une injuſtice dont ſe rend complice celui qui ſollicite une pareille grace. (*b*)

Qu'un Miniſtre, ſourd aux ſollicitations de ſes parents & de ſes amis, croie ne devoir élever aux premiéres places que des hommes du premier mérite : ce Miniſtre ſi juſte paſſera certainement, dans ſa ſociété, pour un homme inutile, ſans amitié, peut-être même ſans honnêteté. Il faut le dire à la honte du ſiécle; ce n'eſt preſque jamais qu'à des injuſtices qu'un homme en grande place doit les titres de bon ami, de bon parent, d'homme vertueux & bienfaiſant que lui prodigue la ſociété dans laquelle il vit.

Que, par ſes intrigues, un pere obtienne l'emploi de Général pour un fils incapable de commander; ce pere ſera cité, dans ſa famille, comme un homme honnête & bienfaiſant : cependant, quoi de plus abominable que d'ex-

---

(*b*) *Je ne ſuis coupable*, diſoit Chilon mourant, *que d'un ſeul crime : c'eſt d'avoir, pendant ma Magiſtrature, ſauvé de la rigueur des Loix un criminel, mon meilleur ami.*

Je citerai encore, à ce ſujet, un fait rapporté dans le Guliſtan. Un Arabe va ſe plaindre au Sultan des violences que deux inconnus exerçoient dans ſa maiſon. Le Sultan s'y tranſporte, fait éteindre les luminéres, ſaiſir les criminels, envelopper leurs têtes d'un manteau; il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le Sultan fait rallumer les flambeaux, conſidére les corps des criminels, léve les mains & rend graces à Dieu. *Quelle faveur*, lui dit ſon Vizir, *avez-vous donc reçue du Ciel?... Vizir*, répond le Sultan, *j'ai cru mes fils auteurs de ces violences; c'eſt pourquoi j'ai voulu qu'on éteignit les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le viſage de ces malheureux : j'ai craint que la tendreſſe paternelle ne me fît manquer à la juſtice que je dois à mes Sujets. Juge ſi je dois remercier le Ciel, maintenant que je me trouve juſte, ſans être parricide.*

poſer une Nation, ou du moins pluſieurs de ſes Provinces, aux ravages qui ſuivent une défaite, uniquement pour ſatisfaire l'ambition d'une famille?

Quoi de plus puniſſable que des ſollicitations, contre leſquelles il eſt impoſſible qu'un Souverain ſoit toujours en garde? De pareilles ſollicitations, qui n'ont que trop ſouvent plongé les Nations dans les plus grands malheurs, ſont des ſources intariſſables de calamités; calamités auxquelles, peut-être, on ne peut ſouſtraire les Peuples qu'en briſant entre les hommes tous les liens de la parenté, & déclarant tous les Citoyens enfants de l'Etat. C'eſt l'unique moyen d'étouffer des vices qu'autoriſe une apparence de vertu, d'empêcher la ſubdiviſion d'un Peuple en une infinité de familles ou de petites ſociétés, dont les intérêts, preſque toujours oppoſés à l'intérêt public, éteindroient, à la fin, dans les ames toute eſpéce d'amour pour la Patrie.

Ce que j'ai dit prouve ſuffiſamment que, devant le tribunal d'une petite ſociété, l'intérêt eſt le ſeul juge du mérite des actions des hommes : auſſi n'ajouterai-je rien à ce que je viens de dire, ſi je ne m'étois propoſé l'utilité publique pour but principal de cet Ouvrage. Or, je ſens qu'un homme honnête, effrayé de l'aſcendant que doit néceſſairement avoir ſur lui l'opinion des ſociétés dans leſquelles il vit, peut craindre, avec raiſon, d'être, à ſon inſçu, ſouvent détourné de la vertu.

Je n'abandonnerai donc pas cette matiére, ſans indiquer les moyens d'échapper aux ſéductions, & d'éviter les piéges que l'intérêt des ſociétés particuliéres tend à la probité des plus honnêtes gens, & dans leſquels il ne l'a que trop ſouvent ſurpriſe.

CHAPITRE VI.

Des Moyens de s'aſſurer de la Vertu.

UN homme eſt juſte, lorſque toutes ſes actions tendent au bien public. Ce n'eſt point aſſez de faire du bien pour mériter le titre de vertueux. Un Prince a mille

places à donner, il faut les remplir; il ne peut s'empêcher de faire mille heureux. C'eſt donc uniquement de la juſtice (*a*) ou de l'injuſtice de ſes choix que dépend ſa vertu. Si, lorſqu'il s'agit d'une place importante, il donne, par amitié, par foibleſſe, par ſollicitation ou par pareſſe, à un homme médiocre, la préférence ſur un homme ſupérieur; il doit ſe regarder comme injuſte, quelques éloges d'ailleurs que donne à ſa probité la ſociété dans laquelle il vit.

En fait de probité, c'eſt uniquement l'intérêt public qu'il faut conſulter & croire, & non les hommes qui nous environnent. L'intérêt perſonnel leur fait trop ſouvent illuſion.

Dans les Cours, par exemple, cet intérêt ne donne-t-il pas le nom de prudence à la fauſſeté, & de ſottiſe à la vérité qu'on y regarde du moins comme une folie, & qu'on y doit toujours regarder comme telle?

Elle y eſt dangereuſe; & les vertus nuiſibles ſeront toujours comptées au rang des défauts. La vérité ne trouve grace qu'auprès des Princes humains & bons, tels que les Louis XII. les Louis XV. Les Comédiens avoient joué le premier ſur le Théâtre; les Courtiſans exhortoient le Prince à les punir: *Non*, dit-il, *ils me rendent juſtice; ils me croient digne d'entendre la vérité.* Exemple de modération imité depuis par Mr. le Duc d'.... Ce Prince, forcé de mettre quelques impoſitions ſur une Province, & fatigué des remontrances d'un Député des Etats de cette Province, lui répondit avec vivacité: *Et quelles ſont vos forces, pour vous oppoſer à mes volontés? Que pouvez-vous faire?... Obéir & haïr*, repliqua le Député. Réponſe noble qui fait également honneur au Député & au Prince. Il étoit preſque auſſi difficile à l'un de l'entendre, qu'à l'autre de la faire. Ce même Prince avoit une maîtreſſe; un Gentilhomme la lui avoit enlevée; le Prince étoit piqué, & ſes favoris l'excitoient à la vengeance: *Puniſſez*, diſoient-ils, *un inſolent.... Je ſais*, leur répondit-il, *que la vengeance m'eſt facile; un mot*

(*a*) On couvroit, dans certains Pays, d'une peau d'âne, les hommes en place, pour leur apprendre qu'ils ne doivent rien à ce qu'on appelle décence ou faveur, mais tout à la juſtice.

ſuffit pour me défaire d'un rival, & c'eſt ce qui m'empêche de le prononcer.

Une pareille modération eſt trop rare; la vérité eſt ordinairement trop mal accueillie des Princes & des Grands, pour ſéjourner long-tems dans les Cours. Comment habiteroit-elle un Pays où la plupart de ceux qu'on appelle les honnêtes gens, habitués à la baſſeſſe & à la flatterie, donnent & doivent réellement donner à ces vices le nom d'uſage du monde? L'on apperçoit difficilement le crime où ſe trouve l'utilité. Qui doute cependant que certaines flatteries ne ſoient plus dangereuſes, &, par conſéquent, plus criminelles aux yeux d'un Prince ami de la gloire, que des libelles faits contre lui? Non que je prenne ici le parti des libelles: mais enfin une flatterie peut, à ſon inſçu, détourner un bon Prince du chemin de la vertu, lorſqu'un libelle peut quelquefois y ramener un tyran. Ce n'eſt ſouvent que par la bouche de la licence que les plaintes des opprimés peuvent s'élever juſqu'au trône. (*b*) Mais l'intérêt cachera toujours de pareilles vérités aux ſociétés particuliéres de la Cour. Ce n'eſt, peut-être, qu'en vivant loin de ces ſociétés qu'on peut ſe défendre des illuſions qui les ſéduiſent. Il eſt du moins certain que, dans ces mêmes ſociétés, on ne peut conſerver une vertu toujours forte & pure, ſans avoir habituellement préſent à l'eſprit le principe de l'utilité publique, (*c*) ſans avoir une connoiſſance profonde des véritables intérêts de ce Public, par conſéquent de la morale

(*b*) „ Ce n'eſt point, dit le Poëte „ Saadi, la voix timide des Miniſ- „ tres qui doit porter à l'oreille „ des Rois les plaintes des mal- „ heureux; il faut que le cri du „ Peuple puiſſe directement percer „ juſqu'au Trône.

(*c*) Conſéquemment à ce principe, Mr. de Fontenelle a défini le menſonge: *Taire une vérité qu'on doit.* Un homme ſort du lit d'une femme, il en rencontre le mari: *D'où venez-vous?* lui dit celui-ci. Que lui répondre? lui doit-on alors la vérité? *Non*, dit Mr. de Fontenelle, *parce qu'alors la vérité n'eſt utile à perſonne.* Or, la vérité elle-même eſt ſoumiſe au principe de l'utilité publique. Elle doit préſider à la compoſition de l'Hiſtoire, à l'étude des Sciences & des Arts; elle doit ſe préſenter aux Grands, & même arracher le voile qui couvre en eux des défauts nuiſibles au Public; mais elle ne doit jamais révéler ceux qui ne nuiſent qu'à l'homme même. C'eſt l'affliger ſans utilité; ſous prétexte d'être vrai, c'eſt être méchant & brutal; c'eſt moins aimer la vérité, que ſe glorifier dans l'humiliation d'autrui.

& de la politique. La parfaite probité n'eſt jamais le partage de la ſtupidité; une probité ſans lumiéres n'eſt, tout au plus, qu'une probité d'intention, pour laquelle le Public n'a & ne doit effectivement avoir aucun égard; 1°. parce qu'il n'eſt point juge des intentions; 2°. parce qu'il ne prend, dans ſes jugements, conſeil que de ſon intérêt.

S'il ſouſtrait à la mort celui qui, par malheur, tue ſon ami à la chaſſe, ce n'eſt pas ſeulement à l'innocence de ſes intentions qu'il fait grace, puiſque la loi condamne au ſupplice la Sentinelle qui s'eſt involontairement laiſſé ſurprendre au ſommeil. Le Public ne pardonne, dans le premier cas, que pour ne point ajouter à la perte d'un Citoyen celle d'un autre Citoyen; il ne punit, dans le ſecond, que pour prévenir les ſurpriſes & les malheurs auxquels l'expoſeroit une pareille invigilance.

Il faut donc, pour être honnête, joindre à la Nobleſſe de l'ame les lumiéres de l'eſprit. Quiconque raſſemble en ſoi ces différents dons de la nature, ſe conduit toujours ſur la bouſſole de l'utilité publique. Cette utilité eſt le principe de toutes les vertus humaines, & le fondement de toutes les légiſlations. Elle doit inſpirer le Légiſlateur, forcer les Peuples à ſe ſoumettre à ſes loix; c'eſt enfin à ce principe qu'il faut ſacrifier tous ſes ſentiments, juſqu'au ſentiment même de l'humanité.

L'humanité publique eſt quelquefois impitoyable envers les Particuliers. (*d*) Lorſqu'un vaiſſeau eſt ſurpris par de longs calmes, & que la famine a, d'une voix impérieuſe, commandé de tirer au ſort la victime infortunée qui doit ſervir de pâture à ſes compagnons, on l'égorge ſans remords: ce vaiſſeau eſt l'emblême de chaque nation; tout devient légitime & même vertueux pour le ſalut public.

(*d*) C'eſt ce principe, qui, chez les Arabes, a conſacré l'exemple de ſévérité que donna le fameux Ziad, Gouverneur de Baſra. Après avoir inutilement tenté de purger cette Ville des aſſaſſins qui l'infeſtoient, il ſe vit contraint de décerner la peine de mort contre tout homme qu'on rencontreroit la nuit dans les rues. L'on y arrêta un étranger; il eſt conduit devant le Tribunal du Gouverneur; il eſſaie de le fléchir par ſes larmes: *Malheureux étranger*, lui dit Ziad, *je doit te paroître injuſte, en puniſſant une contravention à des ordres que tu as pu ignorer; mais le ſalut de Baſra dépend de ta mort: je pleure & te condamne.*

La concluſion de ce que je viens de dire, c'eſt qu'en fait de probité, ce n'eſt point des ſociétés où l'on vit dont il faut prendre conſeil; mais uniquement de l'intérêt public : qui le conſulteroit toujours, ne feroit jamais que des actions, ou immédiatement utiles au Public, ou avantageuſes aux Particuliers, ſans être nuiſibles à l'Etat. Or, de pareilles actions lui ſont toujours utiles.

L'homme qui ſecourt le mérite malheureux, donne, ſans contredit, un exemple de bienfaiſance conforme à l'intérêt général; il aquitte la taxe que la probité impoſe à la richeſſe.

L'honnête pauvreté n'a d'autre patrimoine que les tréſors de la vertueuſe opulence.

Qui ſe conduit par ce principe, peut ſe rendre à lui-même un témoignage avantageux de ſa probité, peut ſe prouver qu'il mérite réellement le titre d'honnête homme : je dis mériter; car, pour obtenir quelque réputation en ce genre, il ne ſuffit pas d'être vertueux; il faut, de plus, ſe trouver, comme les Codrus & les Régulus, heureuſement placé dans des tems, des circonſtances & des poſtes où nos actions puiſſent beaucoup influer ſur le bien public. Dans toute autre poſition, la probité d'un Citoyen, toujours ignoré du Public, n'eſt, pour ainſi dire, qu'une qualité de ſociété particuliére, à l'uſage ſeulement de ceux avec leſquels il vit.

C'eſt uniquement par ſes talents qu'un homme privé peut ſe rendre utile & recommandable à ſa Nation. Qu'importe au Public la probité d'un Particulier? cette probité ne lui eſt de preſqu'aucune utilité. (e) Auſſi juge-t-il les vivants comme la poſtérité juge les morts; elle ne s'informe point ſi Juvenal étoit méchant, Ovide débauché, Annibal cruel, Lucréce impie, Horace libertin, Auguſte diſſimulé, & Céſar la femme de tous les maris : c'eſt uniquement leurs talents qu'elle juge.

Sur quoi je remarquerai que la plupart de ceux qui s'emportent, avec fureur, contre les vices domeſtiques d'un homme illuſtre, prouvent moins leur amour pour le bien

(e) Il eſt permis de faire l'éloge de ſon cœur & non celui de ſon eſprit: c'eſt que le premier ne tire pas à conſéquence. L'envie prévoit qu'un pareil éloge en obtiendra peu du Public.

public que leur envie contre les talents; envie qui prend ſouvent, à leurs yeux, le maſque d'une vertu, mais qui n'eſt, le plus ſouvent, qu'une envie déguiſée, puiſqu'en général ils n'ont pas la même horreur pour les vices d'un homme ſans mérite. Sans vouloir faire l'apologie du vice, que d'honnêtes gens auroient à rougir des ſentiments dont ils ſe targuent, ſi on leur en découvroit le principe & la baſſeſſe!

Peut-être le Public marque-t-il trop d'indifférence pour la vertu; peut-être nos Auteurs ſont-ils quelquefois plus ſoigneux de la correction de leurs Ouvrages que de celle de leurs mœurs, & prennent-ils exemple ſur Averroës, ce Philoſophe, qui ſe permettoit, dit-on, des friponneries qu'il regardoit non-ſeulement comme peu nuiſibles, mais même comme utiles à ſa réputation: il donnoit, diſoit-il, par-là le change à ſes rivaux, détournoit adroitement ſur ſes mœurs les critiques qu'ils euſſent faites de ſes ouvrages; critiques qui, ſans doute, auroient porté à ſa gloire de plus dangereuſes atteintes.

J'ai, dans ce Chapitre, indiqué le moyen d'échapper aux ſéductions des ſociétés particuliéres, de conſerver une vertu toujours inébranlable au choc de mille intérêts particuliers & différents; & ce moyen conſiſte à prendre, dans toutes ſes démarches, conſeil de l'intérêt public.

CHAPITRE VII.

De l'Eſprit, par rapport aux Sociétés particuliéres.

CE que j'ai dit de l'eſprit par rapport à un ſeul homme, je le dis de l'eſprit conſidéré par rapport aux ſociétés particuliéres. Je ne répéterai donc point, à ce ſujet, le détail fatiguant des mêmes preuves; je montrerai ſeulement, par de nouvelles applications du même principe, que chaque ſociété, comme chaque Particulier, n'eſtime ou ne mépriſe les idées des autres ſociétés que par la convenance ou la diſconvenance que ces idées ont avec ſes paſſions, ſon genre d'eſprit, & enfin le rang que tiennent dans le monde ceux qui compoſent cette ſociété.

Qu'on produiſe un Fakir dans un cercle de Sybarites, ce Fakir n'y ſera-t-il pas regardé avec cette pitié mépriſante que des ames ſenſuelles & douces ont pour un homme qui perd des plaiſirs réels, pour courir après des biens imaginaires? Que je faſſe pénétrer un conquérant dans la retraite des Philoſophes, qui doute qu'il ne traite de frivolités leurs ſpéculations les plus profondes, qu'il ne les conſidére avec le mépris dédaigneux qu'une ame, qui ſe dit grande, a pour des ames qu'elle croit petites, & que la puiſſance a pour la foibleſſe. Mais qu'à ſon tour, je tranſporte ce conquérant au portique : Orgueilleux, lui dira le Stoïcien outragé, toi qui mépriſes des ames plus hautes que la tienne, apprends que l'objet de tes déſirs eſt ici celui de nos mépris; que rien ne paroit grand ſur la terre, à qui la contemple d'un point de vue élevé. Dans une forêt antique, c'eſt du pied des cédres, où s'aſſied le voyageur, que leur faîte ſemble toucher aux cieux; du haut des nues, où plane l'aigle, les hautes futaies rampent comme la bruyére, & n'offrent aux yeux du Roi des airs qu'un tapis de verdure déployé ſur des plaines. C'eſt ainſi que l'orgueil bleſſé du Stoïcien ſe vengera du dédain de l'ambitieux, & qu'en général ſe traiteront tous ceux qui ſeront animés de paſſions différentes.

Qu'une femme jeune, belle, galante, telle enfin que l'hiſtoire nous peint cette célébre Cléopatre, qui, par la multiplicité de ſes beautés, les charmes de ſon eſprit, la variété de ſes careſſes, faiſoit gouter chaque jour à ſon amant les délices de l'inconſtance, & dont enfin la premiére jouiſſance n'étoit, dit Echard, qu'une premiére faveur; qu'une telle femme ſe trouve dans une aſſemblée de ces prudes, dont la vieilleſſe & la laideur aſſurent la chaſteté; on y mépriſera ſes graces & ſes talents : à l'abri de la ſéduction, ſous l'égide de la laideur, ces prudes ne ſentent pas combien l'ivreſſe d'un amant eſt flatteuſe; avec quelle peine, quand on eſt belle, on réſiſte au déſir de mettre un amant dans la confidence de mille appas ſecrets: elles ſe déchaineront donc avec fureur contre cette belle femme, & mettront ſes foibleſſes au rang des plus grands crimes. Mais, ſi l'une de ces prudes ſe préſente à ſon tour dans un cercle de coquettes, elle y ſera traitée ſans aucun des ménagements que la jeuneſſe & la beauté doivent à

la vieilleſſe & à la laideur. Pour ſe venger de ſa pruderie, on lui dira que la belle qui céde à l'amour & la laide qui lui réſiſte, ne font, toutes deux, qu'obéir au même principe de vanité; que, dans un amant, l'une cherche un admirateur de ſes attraits, l'autre fuit un délateur de ſes diſgraces; & qu'animées, toutes deux, par le même motif, entre la prude & la femme galante, il n'y a jamais que la beauté de différence.

Voilà comme les paſſions différentes s'inſultent réciproquement; & pourquoi le glorieux, qui méconnoit le mérite dans une condition médiocre, qui le dédaigne & qui voudroit le voir ramper à ſes pieds, eſt à ſon tour mépriſé des gens éclairés. Inſenſé, lui diroient-ils volontiers, homme ſans mérite & même ſans orgueil, de quoi t'applaudis-tu? des honneurs qu'on te rend? Mais, ce n'eſt point à ton mérite, c'eſt à ton faſte & à ta puiſſance qu'on rend hommage. Tu n'es rien par toi-même; ſi tu brilles, c'eſt de l'éclat que réfléchit ſur toi la faveur du Souverain. Regarde ces vapeurs qui s'élévent de la fange des marécages; ſoutenues dans les airs, elles s'y changent en nuages éclatants; elles brillent comme toi, mais d'une ſplendeur empruntée du ſoleil; l'aſtre ſe couche, l'éclat du nuage a diſparu.

Si des paſſions contraires excitent le mépris reſpectif de ceux qu'elles animent, trop d'oppoſition dans les eſprits produit à peu près le même effet.

Néceſſités, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre IV. à ne ſentir, dans les autres, que les idées analogues à nos idées, comment admirer un genre d'eſprit trop différent du nôtre? Si l'étude d'une Science ou d'un Art nous y fait appercevoir une infinité de beautés & de difficultés que nous ignorerions ſans cette étude, c'eſt donc pour la Science & l'Art que nous cultivons, que nous avons néceſſairement le plus de cette eſtime que j'appelle *ſentie*.

Notre eſtime, pour les autres Arts ou Sciences, eſt toujours proportionnée au rapport plus ou moins prochain qu'ils ont avec la Science ou l'Art auquel nous nous appliquons. Voilà pourquoi le Géométre a communément plus d'eſtime pour le Phyſicien que pour le Poëte, qui doit en accorder davantage à l'Orateur qu'au Géométre.

C'eſt

C'eſt auſſi de la meilleure foi du monde qu'on voit des hommes illuſtres, en des genres différents, faire très-peu de cas les uns des autres. Pour ſe convaincre de la réalité d'un mépris toujours réciproque de leur part, (car il n'y a point de dette plus fidélement aquittée que le mépris,) prêtons l'oreille aux diſcours qui échappent aux gens d'eſprit.

Semblables aux vendeurs de Mithridate répandus dans une place publique, chacun d'eux appelle les admirateurs à ſoi, & croit les mériter ſeul. Le Romancier ſe perſuade que c'eſt ſon genre d'ouvrage qui ſuppoſe le plus d'invention & de délicateſſe dans l'eſprit; le Métaphyſicien ſe voit comme la ſource de l'évidence & le confident de la nature : Moi ſeul, dit-il, je puis généraliſer les idées, & découvrir le germe des événements qui ſe développent journellement dans le monde phyſique & moral, & c'eſt par moi ſeul que l'homme peut être éclairé. Le Poëte, qui regarde les Métaphyſiciens comme des fous ſérieux, les aſſure que, s'ils cherchent la vérité dans le puits où elle s'eſt retirée, ils n'ont, pour y puiſer, que le ſéau des Danaïdes; que les découvertes de leur eſprit ſont douteuſes, mais que les agréments du ſien ſont certains.

C'eſt par de tels diſcours que ces trois hommes ſe prouveroient réciproquement le peu de cas qu'ils font les uns des autres; & ſi, dans une pareille conteſtation, ils prenoient un Politique pour arbitre : Apprenez, leur diroit-il à tous, que les Sciences & les Arts ne ſont que de ſérieuſes bagatelles & de difficiles frivolités. L'on s'y peut appliquer dans l'enfance, pour donner plus d'exercice à ſon eſprit : mais c'eſt uniquement la connoiſſance des intérêts des Peuples qui doit occuper la tête d'un homme fait & ſenſé; tout autre objet eſt petit, & tout ce qui eſt petit eſt mépriſable : d'où il concluroit que lui ſeul eſt digne de l'admiration univerſelle.

Or, pour terminer cet article par un dernier exemple, ſuppoſons qu'un Phyſicien prêtât l'oreille à cette concluſion : Tu te trompes, repliqueroit-il à ce Politique. Si l'on ne meſure la grandeur de l'eſprit que par la grandeur des objets qu'il conſidére, c'eſt moi ſeul qu'on doit réellement eſtimer. Une ſeule de mes découvertes change les intérêts des Peuples. J'aimante une aiguille, je l'enferme

dans une bouſſole; l'Amérique ſe découvre, l'on foulle ſes mines, mille vaiſſeaux chargés d'or fendent les mers, abordent en Europe, & la face du monde politique eſt changée. Toujours occupé de grands objets, ſi je me recueille dans le ſilence & la ſolitude, ce n'eſt point pour y étudier les petites révolutions des Gouvernements, mais celles de l'univers; ce n'eſt point pour y pénétrer les frivoles ſecrets des Cours, mais ceux de la Nature : je découvre comment les mers ont formé les montagnes & ſe ſont répandues ſur la terre; je meſure, & la force qui meut les aſtres, & l'étendue des cercles lumineux qu'ils décrivent dans l'azur du ciel : je calcule leur maſſe, je la compare à celle de la terre, & je rougis de la petiteſſe du globe. Or, ſi j'ai tant de honte de la ruche, juge du mépris que j'ai pour l'inſecte qui l'habite : le plus grand Légiſlateur n'eſt, à mes yeux, que le Roi des abeilles.

Voilà par quels raiſonnements chacun ſe prouve à lui-même qu'il eſt poſſeſſeur du genre d'eſprit le plus eſtimable; & comment, excités par le déſir de le prouver aux autres, les gens d'eſprit ſe dépriſent réciproquement, ſans s'appercevoir que chacun d'eux, enveloppé dans le mépris qu'il inſpire pour ſes pareils, devient le jouet & la riſée de ce même Public dont il devroit être l'admiration.

Au reſte, c'eſt en vain qu'on voudroit diminuer la prévention favorable que chacun a pour ſon eſprit. On ſe moque d'un Fleuriſte immobile près d'une platte-bande de tulipes; il tient les yeux toujours fixés ſur leurs calices; il ne voit rien d'admirable ſur la terre, que la fineſſe & le mélange des couleurs, dont il a, par ſa culture, forcé la nature à les peindre : chacun eſt ce Fleuriſte; s'il ne meſure l'eſprit des hommes que ſur la connoiſſance qu'ils ont des fleurs, nous ne meſurons pareillement notre eſtime pour eux que ſur la conformité de leurs idées avec les nôtres.

Notre eſtime eſt tellement dépendante de cette conformité d'idées, que perſonne ne peut s'examiner avec attention ſans s'appercevoir que, ſi, dans tous les inſtants de la journée, il n'eſtime point le même homme préciſément au même dégré, c'eſt toujours à quelques-unes de ces contradictions, inévitables dans le commerce intime & journalier, qu'il doit attribuer la perpétuelle variation du ther-

momètre de ſon eſtime : auſſi tout homme dont les idées ne ſont point analogues à celles de ſa ſociété, en eſt-il toujours mépriſé.

Le Philoſophe, qui vivra avec des petits-maîtres, ſera l'imbécille & le ridicule de leur ſociété ; il s'y verra joué par le plus mauvais bouffon, dont les plus fades quolibets paſſeront pour d'excellents mots : car le ſuccès des plaiſanteries dépend moins de la fineſſe d'eſprit de leur Auteur, que de ſon attention à ne ridiculiſer que les idées déſagréables à ſa ſociété. Il en eſt des plaiſanteries comme des ouvrages de parti ; elles ſont toujours admirées de la cabale.

Le mépris injuſte des ſociétés particuliéres les unes pour les autres, eſt donc, comme le mépris de Particulier à Particulier, uniquement l'effet, & de l'ignorance, & de l'orgueil : orgueil ſans doute condamnable, mais néceſſaire & inhérent à la nature humaine. L'orgueil eſt le germe de tant de vertus & de talents, qu'il ne faut ni eſpérer de le détruire, ni même tenter de l'affoiblir, mais ſeulement de le diriger aux choſes honnêtes. Si je me moque ici de l'orgueil de certaines gens, je ne le fais, ſans doute, que par un autre orgueil, peut-être mieux entendu que le leur dans ce cas particulier, comme plus conforme à l'intérêt général ; car la juſtice de nos jugements & de nos actions n'eſt jamais que la rencontre heureuſe de notre intérêt avec l'intérêt public. (*a*)

Si l'eſtime, que les diverſes ſociétés ont pour certains ſentiments & certaines Sciences, eſt différente ſelon la diverſité des paſſions & du genre d'eſprit de ceux qui les compoſent, qui doute que la différence entre les conditions des hommes ne produiſe à peu près le même effet ; & que des idées, agréables aux gens d'un certain rang,

(*a*) L'intérêt ne nous préſente des objets que les faces ſous leſquelles il nous eſt utile de les appercevoir. Lorſqu'on en juge conformément à l'intérêt public, ce n'eſt pas tant à la juſteſſe de ſon eſprit, à la juſtice de ſon caractére, qu'il en faut faire honneur, qu'au hazard qui nous place dans des circonſtances où nous avons intérêt de voir comme le Public. Qui s'examine profondément, ſe ſurprend trop ſouvent en erreur pour n'être pas modeſte. Il ne s'enorgueillit point de ſes lumiéres, il ignore ſa ſupériorité. L'eſprit eſt comme la ſanté ; quand on en a, l'on ne s'en apperçoit point.

ne ſoient ennuyeuſes pour des hommes d'un autre état? Qu'un Homme de guerre, un Négociant, diſſertent devant des gens de robe; l'un, ſur l'Art des ſiéges, des campements & des évolutions militaires; l'autre, ſur le commerce de l'indigo, de la ſoie, du ſucre & du cacao; ils ſeront écoutés avec moins de plaiſir & d'avidité, que l'homme qui, plus au fait des intrigues du Palais, des prérogatives de la Magiſtrature, & de la maniére de conduire une affaire, leur parlera de tous les objets que le genre de leur eſprit ou de leur vanité rend plus particuliérement intéreſſants pour eux.

En général, on mépriſe juſqu'à l'eſprit dans un homme d'un état inférieur au ſien. Quelque mérite qu'ait un Bourgeois, il ſera toujours mépriſé d'un homme en place, ſi cet homme en place eſt ſtupide; *quoiqu'il n'y ait*, dit Domat, *qu'une diſtinction civile entre le Bourgeois & le grand Seigneur, & une diſtinction naturelle entre l'homme d'eſprit & le grand Seigneur ſtupide.*

C'eſt donc toujours l'intérêt perſonnel, modifié ſelon la différence de nos beſoins, de nos paſſions, de notre genre d'eſprit & de nos conditions, qui, ſe combinant, dans les diverſes ſociétés, d'un nombre infini de maniéres, produit l'étonnante diverſité des opinions.

C'eſt conſéquemment à cette variété d'intérêt que chaque ſociété a ſon ton, ſa maniére particuliére de juger & ſon grand eſprit dont elle feroit volontiers un Dieu, ſi la crainte des jugements du Public ne s'oppoſoit à cette apothéoſe.

Voilà pourquoi chacun trouve à s'aſſortir. Auſſi n'eſt-il point de ſtupide, s'il apporte une certaine attention au choix de ſa ſociété, qui n'y puiſſe paſſer une vie douce au milieu d'un concert de louanges données par des admirateurs ſincéres; auſſi n'eſt-il point d'homme d'eſprit, s'il ſe répand dans différentes ſociétés, qui ne s'y voie ſucceſſivement traité de fou, de ſage, d'agréable, d'ennuyeux, de ſtupide & de ſpirituel.

La concluſion générale de ce que je viens de dire, c'eſt que l'intérêt perſonnel eſt, dans chaque ſociété, l'unique appréciateur du mérite des choſes & des perſonnes. Il ne me reſte plus qu'à montrer pourquoi les hommes les plus généralement fêtés & recherchés des

ſociétés particuliéres telles que celles du grand monde, ne ſont pas toujours les plus eſtimés du Public.

CHAPITRE VIII.

De la différence des jugements du Public, & de ceux des ſociétés particuliéres.

POur découvrir la cauſe des jugements différents que portent ſur les mêmes gens le Public & les ſociétés particuliéres, il faut obſerver qu'une Nation n'eſt que l'aſſemblage des Citoyens qui la compoſent; que l'intérêt de chaque Citoyen eſt toujours, par quelque lien, attaché à l'intérêt public; que, ſemblable aux aſtres, qui, ſuſpendus dans les déſerts de l'eſpace, y ſont mus par deux mouvements principaux, dont le premier plus lent (*a*) leur eſt commun avec tout l'univers, & le ſecond plus rapide leur eſt particulier, chaque ſociété eſt auſſi mue par deux différentes eſpéces d'intérêt.

Le premier, plus foible, lui eſt commun avec la ſociété générale, c'eſt-à-dire, avec la Nation; & le ſecond, plus puiſſant, lui eſt abſolument particulier.

Conſéquemment à ces deux ſortes d'intérêt, il eſt deux ſortes d'idées propres à plaire aux ſociétés particuliéres.

L'une, dont le rapport, plus immédiat à l'intérêt public, a pour objet le Commerce, la Politique, la Guerre, la Légiſlation, les Sciences & les Arts: cette eſpéce d'idées intéreſſantes pour chacun d'eux en particulier, eſt en conſéquence la plus généralement, mais la plus foiblement eſtimée de la plupart des ſociétés. Je dis de la plupart, parce qu'il eſt des ſociétés, telles que les ſociétés académiques, pour qui les idées le plus généralement utiles ſont les idées le plus particuliérement agréables, & dont l'intérêt perſonnel ſe trouve, par ce moyen, confondu avec l'intérêt public.

L'autre eſpéce d'idées a des rapports immédiats à l'intérêt particulier de chaque ſociété, c'eſt-à-dire, à ſes

(*a*) Syſtême des anciens Philoſophes.

gouts, à ſes averſions, à ſes projets, à ſes plaiſirs. Plus intéreſſante & plus agréable, par cette raiſon, aux yeux de cette ſociété, elle eſt communément aſſez indifférente à ceux du Public.

Cette diſtinction admiſe, quiconque aquiert un très-grand nombre d'idées de cette derniére eſpéce, c'eſt-à-dire, d'idées particuliérement intéreſſantes pour les ſociétés où il vit, y doit être, en conſéquence, regardé comme très-ſpirituel : mais que cet homme s'offre aux yeux du Public, ſoit dans un Ouvrage, ſoit dans une grande place, il ne lui paroitra ſouvent qu'un homme très-médiocre. C'eſt une voix charmante en chambre, mais trop foible pour le théâtre.

Qu'un homme, au contraire, ne s'occupe que d'idées généralement intéreſſantes, il ſera moins agréable aux ſociétés dans leſquelles il vit; il y paroitra même quelquefois, & lourd, & déplacé : mais qu'il s'offre aux yeux du Public, ſoit dans un Ouvrage, ſoit dans une grande place; étincelant alors de génie, il méritera le titre d'homme ſupérieur. C'eſt un coloſſe monſtrueux & même déſagréable dans l'attelier du Sculpteur, qui, élevé dans la place publique, devient l'admiration des Citoyens.

Mais pourquoi ne réuniroit-on pas en ſoi les idées de l'une & l'autre eſpéce, & n'obtiendroit-on pas, à la fois, l'eſtime de la Nation & celle des gens du monde? C'eſt, répondrai-je, parce que le genre d'étude auquel il faut ſe livrer pour aquérir des idées intéreſſantes pour le Public, ou pour les ſociétés particuliéres, eſt abſolument différent.

Pour plaire dans le monde, il ne faut approfondir aucune matiére, mais voltiger inceſſamment de ſujets en ſujets; il faut avoir des connoiſſances très-variées, & dès lors très-ſuperficielles; ſavoir de tout, ſans perdre ſon tems à ſavoir parfaitement une choſe; & donner, par conſéquent, à ſon eſprit plus de ſurface que de profondeur.

Or, le Public n'a nul intérêt d'eſtimer des hommes ſuperficiellement univerſels : peut-être même ne leur rend-il point une exacte juſtice, & ne ſe donne-t-il jamais la peine de prendre le toiſé d'un eſprit partagé en trop de genres différents.

Uniquement intéreſſé à eſtimer ceux qui ſe rendent ſupérieurs en un genre, & qui avancent, à cet égard, l'eſ-

prit humain, le Public doit faire peu de cas de l'eſprit du monde.

Il faut donc, pour obtenir l'eſtime générale, donner à ſon eſprit plus de profondeur que de ſurface, & concentrer, pour ainſi dire, dans un ſeul point, comme dans le foyer d'un verre ardent, toute la chaleur & les rayons de ſon eſprit. Eh! comment ſe partager entre ces deux genres d'étude, puiſque la vie qu'il faut mener pour ſuivre l'un ou l'autre, eſt entiérement différente? L'on n'a donc l'une de ces eſpéces d'eſprit qu'excluſivement à l'autre.

Si, pour aquérir des idées intéreſſantes pour le Public, il faut, comme je le prouverai dans les Chapitres ſuivants, ſe recueillir dans le ſilence & la ſolitude; il faut, au contraire, pour préſenter aux ſociétés particuliéres les idées les plus agréables pour elles, ſe jetter abſolument dans le tourbillon du monde. Or, l'on ne peut y vivre ſans ſe remplir la tête d'idées fauſſes & puériles: je dis fauſſes, parce que tout homme qui ne connoit qu'une ſeule façon de penſer, regarde néceſſairement ſa ſociété comme l'univers par excellence; il doit imiter les Nations dans le mépris réciproque qu'elles ont pour leurs mœurs, leur Religion, & même leurs habillements différents; trouver ridicule tout ce qui contredit les idées de ſa ſociété, & tomber, en conſéquence, dans les erreurs les plus groſſiéres. Quiconque s'occupe fortement des petits intérêts des ſociétés particuliéres, doit néceſſairement attacher trop d'eſtime & d'importance à des fadaiſes.

Or, qui peut ſe flatter d'échapper, à cet égard, aux piéges de l'amour-propre, lorſqu'on voit qu'il n'eſt point de Procureur dans ſon étude, de Conſeiller dans ſa chambre, de Marchand dans ſon comptoir, d'Officier dans ſa garniſon, qui ne croie l'univers occupé de ce qui l'intéreſſe? (*b*)

(*b*) Quel Plaideur ne s'extaſie pas à la lecture de ſon Factum, & ne la regarde pas comme plus ſérieuſe & plus importante que celle des Ouvrages de Fontenelle & de tous les Philoſophes qui ont écrit ſur la connoiſſance du cœur & de l'eſprit humain? Les Ouvrages de ces derniers, dira-t-il, ſont amuſants, mais frivoles, & nullement dignes d'être un objet d'étude. Pour mieux faire ſentir quelle importance chacun met à ſes occupations, je citerai quelques lignes de la Préface d'un Livre intitulé: *Traité du Roſſignol.* C'eſt l'Auteur qui parle:

„ J'ai, dit-il, employé vingt ans „ à la compoſition de cet Ouvra„ ge: auſſi les gens qui penſent „ comme il faut, ont toujours ſenti

Chacun peut s'appliquer ce conte de la Mere *Jeſus*, qui, témoin d'une diſpute entre la Diſcréte & la Supérieure, demande au premier qu'elle trouve au Parloir: *Savez-vous que la Mere Cécile & la Mere Théréſe viennent de ſe brouiller? Mais, vous êtes ſurpris? Quoi! tout de bon, vous ignoriez leur querelle? Et d'où venez-vous donc?* Nous ſommes tous, plus ou moins, la Mere Jeſus: ce dont notre ſociété s'occupe, c'eſt ce dont tous les hommes doivent s'occuper; ce qu'elle penſe, croit & dit, c'eſt l'univers entier qui le penſe, le croit & le dit.

Comment un Courtiſan qui vit répandu dans un monde où l'on ne parle que des cabales, des intrigues de la Cour, de ceux qui s'élévent en crédit ou qui tombent en diſgrace, & qui, dans le cercle étendu de ſes ſociétés, ne voit perſonne qui ne ſoit, plus ou moins, affecté des mêmes idées; comment, dis-je, ce Courtiſan ne ſe perſuaderoit-il pas que les intrigues de la Cour ſont, pour l'eſprit humain, les objets les plus dignes de méditation, & les plus généralement intéreſſants? Peut-il imaginer que, dans la boutique la plus voiſine de ſon Hôtel, on ne connoit ni lui, ni tous ceux dont il parle; qu'on n'y ſoupçonne pas même l'exiſtence des choſes qui l'occupent ſi vivement; que, dans un coin de ſon grenier, loge un Philoſophe, auquel les intrigues & les cabales que forme un ambitieux pour ſe faire chamarrer de tous les cordons de l'Europe, paroiſſent auſſi puériles & moins ſenſées qu'un complot d'écoliers pour dérober une boîte de dragées, & pour qui enfin les ambitieux ne ſont que vieux enfants qui ne croient pas l'être?

Un Courtiſan ne devinera jamais l'exiſtence de pareilles idées: s'il venoit à la ſoupçonner, il ſeroit comme ce Roi du Pégu, qui, ayant demandé à quelques Vénitiens le

„ que le plus grand plaiſir & le plus „ pur qu'on puiſſe gouter en ce „ monde, eſt celui qu'on reſſent „ en ſe rendant utile à la ſociété: „ c'eſt le point de vue qu'on doit „ avoir dans toutes ſes actions; & „ celui qui ne s'emploie pas, dans „ tout ce qu'il peut, pour le bien „ général, ſemble ignorer qu'il eſt „ autant né pour l'avantage des autres que pour le ſien propre. Tels „ ſont les motifs qui m'ont engagé „ à donner au Public ce *Traité de Roſſignol*. L'Auteur ajoute, quelques lignes après: " L'amour du „ bien public, qui m'a engagé à „ mettre au jour cet Ouvrage, ne „ m'a pas laiſſé oublier qu'il devoit être écrit avec franchiſe „ & ſincérité.

nom de leur Souverain, & ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'étoient point gouvernés par des Rois, trouva cette réponſe ſi ridicule, qu'il en pâma de rire.

Il eſt vrai qu'en géneral, les Grands ne ſont pas ſujets à de pareils ſoupçons; chacun d'eux croit tenir un grand eſpace ſur la terre, & s'imagine qu'il n'y a qu'une ſeule façon de penſer qui doit faire loi parmi les hommes, & que cette façon de penſer eſt renfermée dans ſa ſociété. Si, de tems en tems, il entend dire qu'il eſt des opinions différentes des ſiennes, il ne les apperçoit, pour ainſi dire, que dans un lointain confus; il les croit toutes reléguées dans la tête d'un très-petit nombre d'inſenſés. Il eſt, à cet égard, auſſi fou que ce Géographe Chinois, qui, plein d'un orgueilleux amour pour ſa Patrie, deſſina une Mappemonde dont la ſurface étoit preſque entiérement couverte par l'Empire de la Chine, ſur les confins de laquelle on ne faiſoit qu'appercevoir l'Aſie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. Chacun eſt tout dans l'univers, les autres n'y ſont rien.

On voit donc que, forcé, pour ſe rendre agréable aux ſociétés particuliéres, de ſe répandre dans le monde, de s'occuper de petits intérêts & d'adopter mille préjugés, on doit inſenſiblement charger ſa tête d'une infinité d'idées abſurdes & ridicules aux yeux du Public.

Au reſte, je ſuis bien-aiſe d'avertir que je n'entends point ici, par les gens du monde, uniquement les gens de la Cour : les Turenne, les Richelieu, les Luxembourg, les la Rochefoucault, les Retz & pluſieurs autres hommes de leur eſpéce, prouvent que la frivolité n'eſt pas l'appanage néceſſaire d'un rang élevé ; & qu'il faut uniquement entendre par hommes du monde, tous ceux qui ne vivent que dans ſon tourbillon.

Ce ſont ceux-là que le Public, avec tant de raiſon, regarde comme des gens abſolument vuides de ſens; j'en apporterai pour preuve leurs prétentions folles & excluſives ſur le *bon ton* & le *bel uſage*. Je choiſis ces prétentions d'autant plus volontiers pour exemple, que les jeunes gens, dupes du jargon du monde, ne prennent que trop ſouvent ſon cailletage pour eſprit, & le bon ſens pour ſottiſe.

CHAPITRE IX.

Du bon ton, & du bel uſage.

TOute ſociété, diviſée d'intérêt & de gout, s'accuſe reſpectivement de *mauvais ton*; celui des jeunes gens déplait aux vieillards, celui de l'homme paſſionné à l'homme froid, & celui du cénobite à l'homme du monde.

Si l'on entend par *bon ton* le ton propre à plaire également dans toute ſociété, en ce ſens il n'eſt point d'homme de *bon ton*. Pour l'être, il faudroit avoir toutes les connoiſſances, tous les genres d'eſprit, &, peut-être, tous les jargons différents; ſuppoſition impoſſible à faire. L'on ne peut donc entendre par ce mot de *bon ton* que le genre de converſation, dont les idées & l'expreſſion de ces mêmes idées doit plaire le plus généralement. Or, le *bon ton*, ainſi défini, n'appartient à nulle claſſe d'hommes en particulier, mais uniquement à ceux qui s'occupent d'idées grandes, & qui, puiſées dans des Arts & des Sciences telles que la Métaphyſique, la Guerre, la Morale, le Commerce, la Politique, préſentent toujours à l'eſprit des objets intéreſſants pour l'humanité. Ce genre de converſation, ſans contredit le plus généralement intéreſſant, n'eſt pas, comme je l'ai déja dit, le plus agréable pour chaque ſociété en particulier. Chacune d'elles regarde ſon ton comme ſupérieur à celui des gens d'eſprit; & celui des gens d'eſprit ſimplement comme ſupérieur à toute autre eſpéce de ton.

Les ſociétés ſont, à cet égard, comme les payſans de diverſes Provinces, qui parlent plus volontiers le patois de leur canton que la langue de leur Nation; mais qui préférent la langue nationale au patois des autres Provinces. Le *bon ton* eſt celui que chaque ſociété regarde comme le meilleur après le ſien; & ce ton eſt celui des gens d'eſprit.

J'avouerai cependant à l'avantage des gens du monde, que, s'il falloit, entre les différentes claſſes d'hommes, en choiſir une au ton de laquelle on dût donner la préférence, ce ſeroit, ſans contredit, à celle des gens de la Cour;

non qu'un Bourgeois n'ait autant d'idées qu'un homme du monde : tous deux, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, parlent ſouvent à vuide, & n'ont peut-être, en fait d'idées, aucun avantage l'un ſur l'autre; mais le dernier, par la poſition où il ſe trouve, s'occupe d'idées plus généralement intéreſſantes.

En effet, ſi les mœurs, les inclinations, les préjugés & le caractére des Rois, ont beaucoup d'influence ſur le bonheur ou le malheur public; ſi toute connoiſſance, à cet égard, eſt intéreſſante; la converſation d'un homme attaché à la Cour, qui ne peut parler de ce qui l'occupe ſans parler ſouvent de ſes Maîtres, eſt donc néceſſairement moins inſipide que celle du Bourgeois. D'ailleurs, les gens du monde étant, en général, fort au-deſſus des beſoins, & n'en ayant preſque point d'autre à ſatisfaire que celui du plaiſir; il eſt encore certain que leur converſation doit, à cet égard, profiter des avantages de leur état : c'eſt ce qui rend, en général, les femmes de la Cour ſi ſupérieures aux autres femmes en graces, en eſprit, en agréments, & pourquoi la claſſe des femmes d'eſprit n'eſt preſque compoſée que de femmes du monde.

Mais, ſi le ton de la Cour eſt ſupérieur à celui de la Bourgeoiſie, les Grands, n'ayant cependant pas toujours à citer de ces anecdotes curieuſes ſur la vie privée des Rois, leur converſation doit le plus communément rouler ſur les prérogatives de leurs charges, ſur celles de leur naiſſance, ſur leurs aventures galantes, & ſur les ridicules donnés ou rendus à un ſouper : or, de pareilles converſations doivent être inſipides à la plupart des ſociétés.

Les gens du monde ſont donc, vis-à-vis d'elles, préciſément dans le cas des gens fortement occupés d'un métier; ils en font l'unique & perpétuel ſujet de leur converſation : en conſéquence, on les taxe de *mauvais ton*, parce que c'eſt toujours par un mot de mépris qu'un ennuyé ſe venge d'un ennuyeux.

On me répondra, peut-être, qu'aucune ſociété n'accuſe les gens du monde de *mauvais ton*. Si la plupart des ſociétés ſe taiſent à cet égard, c'eſt que la naiſſance & les dignités leur en impoſent, les empêchent de manifeſter leurs ſentiments, & ſouvent même de ſe les avouer à elles-mêmes. Pour s'en convaincre, qu'on interroge ſur ce ſu-

jet un homme de bon ſens : Le ton du monde, dira-t-il, n'eſt le plus ſouvent qu'un perſiflage ridicule. Ce ton, uſité à la Cour, y fut, ſans doute, introduit par quelque intrigant, qui, pour voiler ſes menées, vouloit parler ſans rien dire : dupes de ce perſiflage, ceux qui le ſuivirent, ſans avoir rien à cacher, emprunterent le jargon du premier, & crurent dire quelque choſe lorſqu'ils prononçoient des mots aſſez mélodieuſement arrangés. Les gens en place, pour détourner les Grands des affaires ſérieuſes & les en rendre incapables, applaudirent à ce ton, permirent qu'on le nommât *eſprit*, & furent les premiers à lui en donner le nom. Mais, quelque éloge qu'on donne à ce jargon, ſi, pour apprécier le mérite de la plupart de ces bons mots ſi admirés dans la bonne compagnie, on les traduiſoit dans une autre langue, la traduction diſſiperoit le preſtige, & la plupart de ces bons mots ſe trouveroient vuides de ſens. Auſſi, bien des gens, ajouteroit-il, ont, pour ce qu'on appelle les gens brillants, un dégout très-marqué, & répéte-t-on ſouvent ce vers de la Comédie:

Quand le bon ton *paroit*, *le* bon ſens *ſe retire.*

Le vrai *bon ton* eſt donc celui des gens d'eſprit, de quelque état qu'ils ſoient.

Je veux, dira quelqu'un, que les gens du monde, attachés à de trop petites idées, ſoient, à cet égard, inférieurs aux gens d'eſprit : ils leur ſont du moins ſupérieurs dans la maniére d'exprimer leurs idées. Leur prétention, à cet égard, paroit, ſans contredit, mieux fondée. Quoique les mots, en eux-mêmes, ne ſoient ni nobles, ni bas, & que, dans un Pays où le Peuple eſt reſpecté, comme en Angleterre, on ne faſſe, ni ne doive faire cette diſtinction : dans un Etat monarchique, où l'on n'a nulle conſidération pour le Peuple, il eſt certain que les mots doivent prendre l'une ou l'autre de ces dénominations, ſelon qu'ils ſont uſités ou rejettés à la Cour; & qu'ainſi l'expreſſion des gens du monde doit toujours être élégante; auſſi l'eſt-elle. Mais la plupart des Courtiſans ne s'exerçant que ſur des matiéres frivoles, le Dictionnaire de la Langue noble eſt, par cette raiſon, très-court, & ne ſuffit pas même au genre du Roman, dans lequel ceux des gens

du monde qui voudroient écrire, ſe trouveroient ſouvent fort inférieurs aux Gens de lettres. (*a*)

A l'égard des ſujets qu'on regarde comme ſérieux, & qui tiennent aux Arts & à la Philoſophie, l'expérience nous apprend que, ſur de tels ſujets, les gens du monde ne peuvent qu'avec peine bégayer leurs penſées: (*b*) d'où il réſulte qu'à l'égard même de l'expreſſion, ils n'ont nulle ſupériorité ſur les gens d'eſprit, & qu'ils n'en ont, à cet égard, ſur le commun des hommes, que dans des matiéres frivoles ſur leſquelles ils ſont très-exercés, & dont ils ont fait une étude, &, pourainſi dire, un art particulier; ſupériorité qui n'eſt pas encore bien conſtatée, & que preſque tous les hommes s'exagérent, par le reſpect mécanique qu'ils ont pour la naiſſance & pour les dignités.

Au reſte, quelque ridicule que donne aux gens du monde leur prétention excluſive au *bon ton*, ce ridicule eſt moins un ridicule de leur état qu'un de ceux de l'humanité. Comment l'orgueil ne perſuaderoit-il pas aux Grands qu'eux & les gens de leur eſpéce ſont doués de l'eſprit le plus propre à plaire dans la converſation, puiſque ce même orgueil a bien perſuadé à tous les hommes, en général, que la nature n'avoit allumé le ſoleil que pour féconder dans l'eſpace ce petit point nommé la terre, & qu'elle n'avoit ſemé le firmament d'étoiles que pour l'éclairer pendant les nuits?

On eſt vain, mépriſant, &, par conſéquent, injuſte, toutes les fois qu'on peut l'être impunément. C'eſt pourquoi tout homme s'imagine que, ſur la terre, il n'eſt point de partie du monde; dans cette partie du monde, de Na-

---

(*a*) Ce qui fait le plus d'illuſion en faveur des gens du monde, c'eſt l'air aiſé, le geſte dont ils accompagnent leurs diſcours, & qu'on doit regarder comme l'effet de la confiance que donne néceſſairement l'avantage du rang; ils ſont, à cet égard, ordinairement fort ſupérieurs aux Gens de Lettres. Or, la déclamation, comme le dit Ariſtote, eſt la premiére partie de l'éloquence: ils peuvent donc, par cette raiſon, avoir, dans des converſations frivoles, l'avantage ſur les Gens de Lettres; avantage qu'ils perdent lorſqu'ils écrivent, non-ſeulement parce qu'ils ne ſont plus alors ſoutenus du preſtige de la déclamation, mais parce que leurs Ecrits n'ont jamais que le ſtyle de leurs converſations, & qu'on écrit preſque toujours mal, lorſqu'on écrit comme on parle.

(*b*) Je ne parle, dans ce Chapitre, que de ceux des gens du monde dont l'eſprit n'eſt point exercé.

tion; dans la Nation, de Province; dans la Province, de Ville; dans la Ville, de ſociété comparable à la ſienne, qui ne ſe croie encore l'homme ſupérieur de ſa ſociété, & qui, de proche en proche, ne ſe ſurprenne en s'avouant à lui-même qu'il eſt le premier homme de l'univers. (c) Auſſi, quelque folles que ſoient les prétentions excluſives au *bon ton*, & quelque ridicule que le Public donne à ce ſujet aux gens du monde, ce ridicule trouvera toujours grace devant l'indulgente & ſaine Philoſophie, qui doit même, à cet égard, leur épargner l'amertume des remédes inutiles.

Si l'animal enfermé dans un coquillage, & qui ne connoit de l'univers que le rocher ſur lequel il eſt attaché, ne peut juger de ſon étendue; comment l'homme du monde, qui vit concentré dans une petite ſociété, qui ſe voit toujours environné des mêmes objets, & qui ne connoit qu'une ſeule opinion, pourroit-il juger du mérite des choſes?

La vérité ne s'apperçoit & ne s'engendre que dans la fermentation des opinions contraires. L'univers ne nous eſt connu que par celui avec lequel nous commerçons. Quiconque ſe renferme dans une ſociété, ne peut s'empêcher d'en adopter les préjugés, ſur-tout s'ils flattent ſon orgueil.

Qui peut s'arracher à une erreur, quand la vanité, complice de l'ignorance, l'y a attaché, & la lui a rendue chere?

C'eſt par un effet de la même vanité que les gens du monde ſe croient les ſeuls poſſeſſeurs du *bel uſage*, qui, ſelon eux, eſt le premier des mérites, & ſans lequel il n'en eſt aucun. Ils ne s'apperçoivent pas que cet uſage, qu'ils regardent comme l'uſage du monde par excellence, n'eſt que l'uſage particulier de leur monde. En effet, au Monomotapa, où, quand le Roi éternue, tous les Courtiſans ſont, par politeſſe, obligés d'éternuer, & où, l'éternuement gagnant de la Cour à la Ville & de la Ville aux Provinces, tout l'Empire paroit affligé d'un rhume général, qui doute qu'il n'y ait des Courtiſans qui ne ſe piquent d'éternuer plus noblement que les autres hommes, qui ne ſe regardent, à cet égard, comme les poſſeſſeurs

(c) Voyez *le Pédant joué*, Comédie de Cyrano de Bergerac.

uniques du bel uſage, & qui ne traitent de mauvaiſe compagnie, ou de Nations barbares, tous les Particuliers & tous les Peuples dont l'éternuement leur paroit moins harmonieux?

Les Mariannois ne prétendront-ils pas que la civilité conſiſte à prendre le pied de celui auquel on veut faire honneur, à s'en frotter doucement le viſage, & ne jamais cracher devant ſon Supérieur?

Les Chiriguanes ne ſoutiendront-ils pas qu'il faut des culottes; mais que le bel uſage eſt de les porter ſous le bras, comme nous portons nos chapeaux?

Les habitants des Philippines ne diront-ils pas que ce n'eſt point au mari à faire éprouver à ſa femme les premiers plaiſirs de l'amour; que c'eſt une peine dont il doit, en payant, ſe décharger ſur quelque autre? N'ajouteront-ils pas qu'une fille qui l'eſt encore lors de ſon mariage, eſt une fille ſans mérite, qui n'eſt digne que de mépris?

Ne ſoutient-on pas au Pégu qu'il eſt du bel uſage & de la décence, qu'un éventail à la main, le Roi s'avance dans la ſale d'audience, précédé de quatre jeunes gens des plus beaux de la Cour, & qui, deſtinés à ſes plaiſirs, ſont en même-tems ſes interprétes & les hérauts qui déclarent ſes volontés?

Que je parcoure toutes les Nations, je trouverai partout des uſages différents, (*d*) & chaque Peuple, en par-

(*d*) Au Royaume de Juida, lorſque les habitants ſe rencontrent, ils ſe jettent embas de leurs hamachs, ſe mettent à genoux vis-à-vis l'un de l'autre, baiſent la terre, frappent des mains, ſe font des compliments & ſe relévent: les agréables du Pays croient certainement que leur maniére de ſaluer eſt la plus polie.

Les habitants des Manilles diſent que la politeſſe exige qu'en ſaluant on plie le corps très-bas, qu'on mette ſes deux mains ſur ſes joues, qu'on léve une jambe en l'air, en tenant les genoux pliés.

Le Sauvage de la nouvelle Orléans, ſoutient que nous manquons de politeſſe envers nos Rois. „ Lorſque je me préſente, dit-il, „ au grand chef, je le ſalue par un „ hurlement; puis je pénétre au „ fond de ſa cabane ſans jetter un „ ſeul coup d'œil ſur le côté droit, „ où le chef eſt aſſis. C'eſt là que „ je renouvelle mon ſalut, en le- „ vant mes bras ſur ma tête, & en „ hurlant trois fois. Le chef m'in- „ vite à m'aſſeoir par un petit ſou- „ pir: je le remercie par un nou- „ veau hurlement. A chaque queſ- „ tion du chef, je hurle une fois „ avant que de répondre, & je „ prends congé de lui, en faiſant „ traîner mon hurlement juſqu'à ce „ que je ſois hors de ſa préſence.

ticulier, ſe croira néceſſairement en poſſeſſion du *meilleur uſage*. Or, s'il n'eſt rien de plus ridicule que de pareilles prétentions, même aux yeux des gens du monde; qu'ils faſſent quelque retour ſur eux-mêmes, ils verront que, ſous d'autres noms, c'eſt d'eux-mêmes dont ils ſe moquent.

Pour prouver que ce que l'on appelle, ici, *uſage du monde*, loin de plaire univerſellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement, qu'on tranſporte ſucceſſivement à la Chine, en Hollande & en Angleterre le petit-maître le plus ſavant dans ce compoſé de geſtes, de propos & de maniéres, appellé *uſage du monde*; & l'homme ſenſé, que ſon ignorance, à, cet égard, fait traiter de ſtupide ou de mauvaiſe compagnie; il eſt certain que ce dernier paſſera, chez ces divers Peuples, pour plus inſtruit du véritable *uſage du monde* que le premier.

Quel eſt le motif d'un pareil jugement? C'eſt que la raiſon indépendante des modes & des coutumes d'un Pays, n'eſt nulle part étrangére & ridicule; c'eſt qu'au contraire l'uſage d'un Pays, inconnu à un autre Pays, rend toujours l'obſervateur de cet uſage d'autant plus ridicule, qu'il y eſt plus exercé & s'y eſt rendu plus habile.

Si, pour éviter l'air peſant & méthodique en horreur à la bonne compagnie, nos jeunes gens ont ſouvent joué l'étourderie; qui doute qu'aux yeux des Anglois, des Allemands ou des Eſpagnols, nos petits-maîtres ne paroiſſent d'autant plus ridicules qu'ils ſeront, à cet égard, plus attentifs à remplir ce qu'ils croiront du *bel uſage?*

Il eſt donc certain, du moins ſi l'on en juge par l'accueil qu'on fait à nos agréables dans le Pays étranger, que ce qu'ils appellent *uſage du monde*, loin de réuſſir univerſellement, doit, au contraire, déplaire le plus généralement; & que cet uſage eſt auſſi différent du vrai *uſage du monde*, toujours fondé ſur la raiſon, que la civilité l'eſt de la vraie politeſſe.

L'une ne ſuppoſe que la ſcience des maniéres, & l'autre, un ſentiment fin, délicat & habituel de bienveillance pour les hommes.

Au reſte, quoiqu'il n'y ait rien de plus ridicule que ces prétentions excluſives au *bon ton* & au *bel uſage*, il eſt ſi difficile, comme je l'ai dit plus haut, de vivre dans les ſociétés du grand monde ſans adopter quelques-unes de leurs

leurs erreurs, que les gens d'esprit, les plus en garde à cet égard, ne sont pas toujours sûrs de s'en défendre. Aussi n'est-ce, en ce genre, que des erreurs extrêmement multipliées, qui déterminent le Public à placer les agréables au rang des esprits faux & petits; je dis petits, parce que l'esprit, qui n'est ni grand ni petit, en soi, emprunte toujours l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petitesse des objets qu'il considére, & que les gens du monde ne peuvent guères s'occuper que de petits objets.

Il résulte des deux Chapitres précédents, que l'intérêt public est presque toujours différent de celui des sociétés particuliéres; qu'en conséquence, les hommes les plus estimés de ces sociétés ne sont pas toujours les plus estimables aux yeux du Public.

Maintenant je vais montrer que ceux qui méritent le plus d'estime de la part du Public, doivent, par leur maniére de vivre & de penser, être souvent désagréables aux sociétés particuliéres.

CHAPITRE X.

Pourquoi l'homme admiré du Public, n'est pas toujours estimé des gens du monde.

POur plaire aux sociétés particuliéres, il n'est pas nécessaire que l'horizon de nos idées soit fort étendu; mais il faut connoître ce qu'on appelle le monde, s'y répandre & l'étudier: au contraire, pour s'illustrer dans quelque Art, ou quelque Science que ce soit, & mériter, en conséquence, l'estime du Public, il faut, comme je l'ai dit plus haut, faire des études très-différentes.

Supposons des hommes curieux de s'instruire dans la science de la morale. Ce n'est que par le secours de l'Histoire & sur les ailes de la méditation, qu'ils pourront, selon les forces inégales de leur esprit, s'élever à différentes hauteurs, d'où l'un découvrira des Villes, l'autre des Nations, celui-ci une partie du monde, & celui-là l'univers entier. Ce n'est qu'en contemplant la terre de ce point de vue, en s'élevant à cette hauteur, qu'elle se

réduit insensiblement, devant un Philosophe, à un petit espace, & qu'elle prend à ses yeux la forme d'une bourgade habitée par différentes familles qui portent le nom de Chinoise, d'Angloise, de Françoise, d'Italienne, enfin tous ceux qu'on donne aux différentes Nations. C'est delà que, venant à considérer le spectacle des mœurs, des loix, des coutumes, des religions, & des passions différentes, un homme, devenu presque insensible à l'éloge comme à la satyre des Nations, peut briser tous les liens des préjugés, examiner d'un œil tranquille la contrariété des opinions des hommes, passer, sans étonnement, du Serrail à la Chartreuse, contempler avec plaisir l'étendue de la sottise humaine, voir du même œil Alcibiade couper la queue à son chien, & Mahomet s'enfermer dans une caverne, l'un pour se moquer de la légéreté des Athéniens, l'autre pour jouir de l'adoration du monde.

Or, de pareilles idées ne se présentent que dans le silence & la solitude. Si les Muses, disent les Poëtes, aiment les bois, les prés, les fontaines, c'est qu'on y goute une tranquillité qui fuit les Villes; & que les réflexions qu'un homme, détaché des petits intérêts des sociétés, y fait sur lui-même, sont des réflexions qui, faites sur l'homme en général, appartiennent & plaisent à l'humanité. Or, dans cette solitude où l'on est, comme malgré soi, porté vers l'étude des Arts & des Sciences, comment s'occuper d'une infinité de petits faits qui font l'entretien journalier des gens du monde?

Aussi nos Corneille & nos la Fontaine ont-ils quelquefois paru insipides dans nos soupers de bonne compagnie; leur bonhommie même contribuoit à les faire juger tels. Comment les gens du monde pourroient-ils, sous le manteau de la simplicité, reconnoître l'homme illustre? Il est peu de connoisseurs en vrai mérite. Si la plupart des Romains, dit Tacite, trompés par la douceur & la simplicité d'Agricola, cherchoient le grand homme sous son extérieur modeste, sans pouvoir l'y reconnoître; on sent que, trop heureux d'échapper au mépris des sociétés particulières, le grand homme, sur-tout s'il est modeste, doit renoncer à l'*estime sentie* de la plupart d'entre elles. Aussi n'est-il que foiblement animé du désir de leur plaire. Il sent confusément que l'estime de ces sociétés ne prouve

roit que l'analogie de ſes idées avec les leurs; que cette analogie ſeroit ſouvent peu flatteuſe, & que l'eſtime publique eſt la ſeule digne d'envie, la ſeule déſirable, puiſqu'elle eſt toujours un don de la reconnoiſſance publique, &, par conſéquent, la preuve d'un mérite réel. C'eſt pourquoi le grand homme, incapable d'aucun des efforts néceſſaires pour plaire aux ſociétés particuliéres, trouve tout poſſible pour mériter l'eſtime générale. Si l'orgueil de commander aux Rois, dédommageoit les Romains de la dureté de la diſcipline militaire, le noble plaiſir d'être eſtimé conſole les hommes illuſtres des injuſtices même de la fortune. Ont-ils obtenu cette eſtime? ils ſe croient les poſſeſſeurs du bien le plus déſiré. En effet, quelque indifférence qu'on affecte pour l'opinion publique, chacun cherche à s'eſtimer ſoi-même, & ſe croit d'autant plus eſtimable qu'il ſe voit plus généralement eſtimé.

Si les beſoins, les paſſions, & ſur-tout la pareſſe n'étouffoient en nous ce déſir de l'eſtime, il n'eſt perſonne qui ne fît des efforts pour la mériter, & qui ne déſirât le ſuffrage public pour garant de la haute opinion qu'il a de ſoi. Auſſi le mépris de la réputation, & le ſacrifice qu'on en fait, dit-on, à la fortune & à la conſidération, eſt-il toujours inſpiré par le déſeſpoir de ſe rendre illuſtre.

On doit vanter ce qu'on a, & dédaigner ce qu'on n'a pas. C'eſt un effet néceſſaire de l'orgueil; on le révolteroit, ſi l'on ne paroiſſoit pas ſa dupe. Il ſeroit, en pareil cas, trop cruel d'éclairer un homme ſur les vrais motifs de ſes dédains; auſſi le mérite ne ſe porte-t-il jamais à cet excès de barbarie. Tout homme (qu'il me ſoit permis de l'obſerver en paſſant,) lorſqu'il n'eſt pas né méchant, & lorſque les paſſions n'offuſquent pas les lumiéres de ſa raiſon, ſera toujours d'autant plus indulgent qu'il ſera plus éclairé. C'eſt une vérité dont je me refuſe d'autant moins la preuve, qu'en rendant juſtice, à cet égard, à l'homme de mérite, je puis, dans les motifs même de ſon indulgence, faire plus nettement appercevoir la cauſe du peu de cas qu'il fait de l'eſtime des ſociétés particuliéres, & en conſéquence du peu de ſuccès qu'il doit y avoir.

Si le grand homme eſt toujours le plus indulgent; s'il regarde comme un bienfait tout le mal que les hommes

ne lui font pas, & comme un don tout ce que leur iniquité lui laiſſe; s'il verſe enfin ſur les défauts d'autrui le baume adouciſſant de la pitié, & s'il eſt lent à les appercevoir; c'eſt que la hauteur de ſon eſprit ne lui permet pas de s'arrêter ſur les vices & les ridicules d'un Particulier, mais ſur ceux des hommes en général. S'il en conſidére les défauts, ce n'eſt point de l'œil malin & toujours injuſte de l'envie; mais de cet œil ſerein avec lequel s'examineroient deux hommes, qui, curieux de connoître le cœur & l'eſprit humain, ſe regarderoient réciproquement comme deux ſujets d'inſtruction & deux cours vivants d'expérience morale: bien différents, à cet égard, de ces demi-eſprits, avides d'une réputation qui les fuit, toujours dévorés du poiſon de la jalouſie, & qui, ſans ceſſe à l'affut des défauts d'autrui, perdroient tout leur petit mérite ſi les hommes perdoient leurs ridicules. Ce n'eſt point à de pareilles gens qu'appartient la connoiſſance de l'eſprit humain. Ils ſont faits pour étendre la célébrité des talents, par les efforts qu'ils font pour les étouffer. Le mérite eſt comme la poudre; ſon exploſion eſt d'autant plus forte qu'elle eſt plus comprimée. Au reſte, quelque haine qu'on porte à ces envieux, ils ſont cependant encore plus à plaindre qu'à blâmer. La préſence du mérite les importune: s'ils l'attaquent comme un ennemi, & s'ils ſont méchants, c'eſt qu'ils ſont malheureux; c'eſt qu'ils pourſuivent, dans les talents, l'offenſe que le mérite fait à leur vanité: leurs crimes ne ſont que des vengeances.

Un autre motif de l'indulgence de l'homme de mérite tient à la connoiſſance qu'il a de l'eſprit humain. Il en a tant de fois éprouvé la foibleſſe; au milieu des applaudiſſements d'un Aréopage, il a tant de fois été tenté, comme Phocion, de ſe retourner vers ſon ami pour lui demander s'il n'a pas dit une grande ſottiſe, que, toujours en garde contre ſa vanité, il excuſe volontiers dans les autres des erreurs dans leſquelles il eſt quelquefois tombé lui-même. Il ſent que c'eſt à la multitude des ſots qu'on doit la création du mot *homme d'eſprit*; & qu'en reconnoiſſance, il doit donc écouter, ſans aigreur, les injures que lui prodiguent des gens médiocres. Que ces derniers ſe vantent, entre eux & en ſecret, des ridicules qu'ils donnent au mérite, du mépris qu'ils ont, diſent-ils, pour l'eſprit; ils

ſont ſemblables à ces fanfarons d'impiété, qui ne blaſphément qu'en tremblant.

La derniére cauſe de l'indulgence de l'homme de mérite, tient à la vue nette qu'il a de la néceſſité des jugements humains. Il ſait que nos idées ſont, ſi j'oſe le dire, des conſéquences ſi néceſſaires des ſociétés où l'on vit; des lectures qu'on fait & des objets qui s'offrent à nos yeux, qu'une intelligence ſupérieure pourroit également, & par les objets qui ſe ſont préſentés à nous, deviner nos penſées; &, par nos penſées, deviner le nombre & l'eſpéce des objets que le hazard nous a offerts.

L'homme d'eſprit ſait que les hommes ſont ce qu'ils doivent être; que toute haine contre eux eſt injuſte, qu'un ſot porte des ſottiſes, comme le ſauvageon des fruits amers; que l'inſulter, c'eſt reprocher au chêne de porter le gland plutôt que l'olive; que, ſi l'homme médiocre eſt ſtupide à ſes yeux, il eſt fou à ceux de l'homme médiocre: car, ſi tout fou n'eſt pas homme d'eſprit, du moins tout homme d'eſprit paroitra toujours fou aux gens bornés. L'indulgence ſera donc toujours l'effet de la lumiére, lorſque les paſſions n'en intercepteront pas l'action. Mais cette indulgence, principalement fondée ſur la hauteur d'ame qu'inſpire l'amour de la gloire, rend l'homme éclairé très-indifférent à l'eſtime des ſociétés particuliéres. Or, cette indifférence, jointe aux genres différents de vie & d'étude néceſſaires pour plaire, ſoit au Public, ſoit à ce qu'on appelle la bonne compagnie, fera preſque toujours, de l'homme de mérite, un homme aſſez déſagréable aux gens du monde.

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit par rapport aux ſociétés particuliéres, c'eſt qu'uniquement ſoumiſe à ſon intérêt, chaque ſociété meſure ſur l'échelle de ce même intérêt le dégré d'eſtime qu'elle accorde aux différents genres d'idées & d'eſprits. Il en eſt des petites ſociétés comme d'un Particulier. A-t-il un procès? ſi ce procès eſt conſidérable, il recevra ſon Avocat avec plus d'empreſſement, plus de témoignages de reſpect & d'eſtime qu'il ne recevroit Deſcartes, Locke ou Corneille. Le procès eſt-il accommodé? c'eſt à ces derniers qu'il marquera le plus de déférence. La différence de ſa poſition décidera de la différence de ſes réceptions.

Je voudrois, en finiſſant ce Chapitre, pouvoir raſſurer le très-petit nombre de gens modeſtes, qui, diſtraits par des affaires, ou par le ſoin de leur fortune, n'ont pu faire preuve de grands talents, & ne peuvent, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, ſavoir ſi quant à l'eſprit, ils ſont réellement dignes d'eſtime. Quelque déſir que j'aie, à cet égard, de leur rendre juſtice, il faut convenir qu'un homme qui s'annonce comme un grand eſprit, ſans ſe diſtinguer par aucun talent, eſt préciſément dans le cas d'un homme qui ſe dit noble ſans avoir de titres de nobleſſe. Le Public ne connoit & n'eſtime que le mérite prouvé par les faits. A-t-il à juger des hommes de conditions différentes? il demande au Militaire : Quelle victoire avez-vous remporté? à l'homme en place : Quel ſoulagement avez-vous apporté aux miſéres du Peuple? au Particulier : Par quel Ouvrage avez-vous éclairé l'humanité? Qui n'a rien à répondre à ces queſtions, n'eſt ni connu, ni eſtimé du Public.

Je ſais que, ſéduits par les preſtiges de la puiſſance, par le faſte qui l'environne, par l'eſpoir des graces dont un homme en place eſt le diſtributeur, un grand nombre d'hommes reconnoiſſent machinalement un grand mérite où ils apperçoivent un grand pouvoir. Mais leurs éloges, auſſi paſſagers que le crédit de ceux auxquels ils les prodiguent, n'en impoſent point à la ſaine partie du Public. A l'abri de toute ſéduction, exempt de tout intérêt, le Public juge comme l'Etranger, qui ne reconnoit pour homme de mérite que l'homme diſtingué par ſes talents: c'eſt celui-là ſeul qu'il recherche avec empreſſement; empreſſement toujours flatteur pour quiconque en eſt l'objet. (*a*) Lorſqu'on n'eſt point conſtitué en dignité, c'eſt le ſigne certain d'un mérite réel.

Qui veut ſavoir exactement ce qu'il vaut, ne peut donc l'apprendre que du Public, & doit, par conſéquent, s'expoſer à ſon jugement. On ſait les ridicules qu'à cet égard

(*a*) Nul éloge n'a plus flatté Mr. de Fontenelle, que la queſtion d'un Suédois, qui, entrant à Paris, demande aux gens de la Barriére, la demeure de Mr. de Fontenelle: ces Commis ne la lui peuvent enſeigner. *Quoi!* dit-il, *vous autres François, vous ignorez la demeure d'un de vos plus illuſtres Citoyens? Vous n'êtes pas dignes d'un tel homme.*

l'on s'efforce de donner à ceux qui prétendent, en qualité d'Auteurs, à l'eſtime de leur Nation : mais ces ridicules ne font nulle impreſſion ſur l'homme de mérite ; il les regarde comme un effet de la jalouſie de ces petits eſprits, qui, s'imaginant que, ſi perſonne ne faiſoit preuve de mérite, ils pourroient s'en croire autant qu'à qui que ce ſoit, ne peuvent ſouffrir qu'on produiſe de pareils titres. Sans ces titres cependant, perſonne ne mérite, ni n'obtient l'eſtime du Public.

Qu'on jette les yeux ſur tous ces grands eſprits, ſi vantés dans les ſociétés particuliéres ; on verra que, placés par le Public au rang des hommes médiocres, ils ne doivent la réputation d'eſprit, dont quelques gens les décorent, qu'à l'incapacité où ils ſont de prouver leur ſottiſe, même par de mauvais Ouvrages. Auſſi, parmi ces *merveilleux*, ceux-là même qui promettent le plus, ne ſont, ſi je l'oſe dire, en eſprit, tout au plus que des *peut-être*.

Quelque certaine que ſoit cette vérité, & quelque raiſon qu'aient les gens modeſtes de douter d'un mérite qui n'a pas paſſé par la coupelle du Public, il eſt pourtant certain qu'un homme peut, quant à l'eſprit, ſe croire réellement digne de l'eſtime générale : 1°. lorſque c'eſt pour les gens les plus eſtimés du Public & des Nations étrangéres qu'il ſe ſent le plus d'attrait ; 2°. lorſqu'il eſt loué, (*b*) comme dit Cicéron, par un homme déja loué ; 3°. lorſqu'enfin, il obtient l'eſtime de ceux qui, dans des Ouvrages ou de grandes places, ont déja fait éclater de grands talents : leur eſtime pour lui ſuppoſe une grande analogie entre leurs idées & les ſiennes ; & cette analogie peut être regardée, ſinon comme une preuve complette, du moins comme une aſſez grande probabilité que, s'il ſe fût, comme eux, expoſé aux regards du Public, il eût eu, comme eux, quelque part à ſon eſtime.

(*b*) Le dégré d'eſprit néceſſaire pour nous plaire, eſt une meſure aſſez exacte du dégré d'eſprit que nous avons.

CHAPITRE XI.

De la Probité, par rapport au Public.

CE n'eſt plus de la probité par rapport à un Particulier ou une petite ſociété, mais de la vraie probité, de la probité conſidérée par rapport au Public, dont il s'agit dans ce Chapitre. Cette eſpéce de probité eſt la ſeule qui réellement en mérite, & qui en obtienne généralement le nom. Ce n'eſt qu'en conſidérant la probité ſous ce point de vue, qu'on peut ſe former des idées nettes de l'honnêteté, & trouver un guide à la vertu.

Or, ſous cet aſpect, je dis que le Public, comme les ſociétés particuliéres, eſt, dans ſes jugements, uniquement déterminé par le motif de ſon intérêt; qu'il ne donne le nom d'honnêtes, de grandes ou d'héroïques, qu'aux actions qui lui ſont utiles; & qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour telle ou telle action ſur le dégré de force, de courage ou de généroſité, néceſſaire pour l'exécuter, mais ſur l'importance même de cette action & l'avantage qu'il en retire.

En effet, qu'encouragé par la préſence d'une armée, un homme ſe batte ſeul contre trois hommes bleſſés; cette action, ſans doute eſtimable, n'eſt cependant qu'une action dont mille de nos grenadiers ſont capables, & pour laquelle ils ne ſeroient jamais cités dans l'hiſtoire : mais que le ſalut d'un Empire, qui doit ſubjuguer l'univers, ſe trouve attaché au ſuccès de ce combat, Horace eſt un héros : l'admiration de ſes concitoyens & ſon nom célébré dans l'hiſtoire, paſſe aux ſiécles les plus reculés.

Que deux perſonnes ſe précipitent dans un gouffre; c'eſt une action commune à Sapho & à Curtius : mais la premiére s'y jette pour s'arracher aux malheurs de l'amour, & le ſecond pour ſauver Rome; Sapho eſt une folle, & Curtius un héros. En vain quelques Philoſophes donneroient-ils également à ces deux actions le nom de folie; le Public, plus éclairé qu'eux ſur ſes véritables intérêts, ne donnera jamais le nom de fou à ceux qui le ſont à ſon profit.

CHAPITRE XII.

De l'Eſprit, par rapport au Public.

APpliquons à l'eſprit ce que j'ai dit de la probité : l'on verra que, toujours le même dans ſes jugements, le Public ne prend jamais conſeil que de ſon intérêt; qu'il ne proportionne point ſon eſtime pour les différents genres d'eſprit à l'inégale difficulté de ces genres, c'eſt-à-dire, au nombre & à la fineſſe des idées néceſſaires pour y réuſſir, mais ſeulement à l'avantage plus ou moins grand qu'il en retire.

Qu'un Général ignorant gagne trois batailles ſur un Général encore plus ignorant que lui, il ſera, du moins pendant ſa vie, revêtu d'une gloire qu'on n'accordera pas au plus grand Peintre du monde. Ce dernier n'a cependant mérité le titre de grand Peintre, que par une grande ſupériorité ſur des hommes habiles, & qu'en excellant dans un Art, ſans doute moins néceſſaire, mais peut-être plus difficile que celui de la guerre. Je dis plus difficile, parce qu'à l'ouverture de l'hiſtoire, on voit une infinité d'hommes tels que les Epaminondas, les Lucullus, les Alexandre, les Mahomet, les Spinola, les Cromwel, les Charles XII. obtenir la réputation de grands Capitaines le jour même qu'ils ont commandé & battu des armées; & qu'aucun Peintre, quelque heureuſe diſpoſition qu'il ait reçue de la nature, n'eſt cité entre les Peintres illuſtres, s'il n'a du moins conſommé dix ou douze ans de ſa vie en études préliminaires de cet Art. Pourquoi donc accorder plus d'eſtime au Général ignorant qu'au Peintre habile?

Cet inégal partage de gloire, ſi injuſte en apparence, tient à l'inégalité des avantages que ces deux hommes procurent à leur Nation. Qu'on ſe demande encore pourquoi le Public donne au Négociateur habile le titre d'eſprit ſupérieur, qu'il refuſe à l'Avocat célèbre? L'importance des affaires dont on charge le premier prouve-t-elle en lui quelque ſupériorité d'eſprit ſur le ſecond? Ne faut-il pas ſouvent autant de ſagacité & de fineſſe pour diſcuter les

intérêts & terminer les procès de deux Seigneurs de Paroisse, que pour pacifier deux Nations? Pourquoi donc le Public, si avare de son estime envers l'Avocat, en est-il si prodigue envers le Négociateur? C'est que le Public, toutes les fois qu'il n'est pas aveuglé par quelque préjugé ou quelque superstition, est, sans s'en appercevoir, capable de faire, sur ce qui l'intéresse, les raisonnements les plus fins. L'instinct, qui lui fait tout rapporter à son intérêt, est comme l'éther, qui pénétre tous les corps sans y faire aucune impression sensible. Il a moins besoin de Peintres & d'Avocats célébres, que de Généraux & de Négociateurs habiles; il attachera donc aux talents de ces derniers le prix d'estime nécessaire pour engager toujours quelque Citoyen à les aquérir.

De quelque côté qu'on jette les yeux, on verra toujours l'intérêt préside à la distribution que le Public fait de son estime.

Lorsque les Hollandois érigent une statue à ce Guillaume Buckelst qui leur avoit donné le secret de saler & d'encaquer les harengs, ce n'est point à l'étendue de génie nécessaire pour cette découverte qu'ils déférent cet honneur, mais à l'importance du secret & aux avantages qu'il procure à la Nation.

Dans toute découverte, cet avantage en impose tellement à l'imagination, qu'il en décuple le mérite, même aux yeux des gens sensés.

Lorsque les petits Augustins députerent à Rome pour obtenir du saint Siége la permission de se couper la barbe, qui sait si le Pere Eustache n'employa pas dans cette négociation autant de finesse & d'esprit que le Président Jeannin dans ses négociations de Hollande? Personne ne peut rien affirmer à ce sujet. A quoi donc attribuer le sentiment du rire ou de l'estime qu'excitent ces deux négociations différentes, si ce n'est à la différence de leurs objets? Nous supposons toujours de grandes causes à de grands effets. Un homme occupe une grande place; par la position où il se trouve, il opére de grandes choses avec peu d'esprit: cet homme passera, près de la multitude, pour supérieur à celui qui, dans un poste inférieur & des circonstances moins heureuses, ne peut qu'avec beaucoup d'esprit exécuter de petites choses. Ces deux

hommes ſeront comme des poids inégaux appliqués à différents points d'un long lévier, où le poids plus léger, placé à une des extrêmités, enléve un poids décuple placé plus près du point d'appui.

Or, ſi le Public, comme je l'ai prouvé, ne juge que d'après ſon intérêt, & s'il eſt indifférent à toute autre eſpéce de conſidération; ce même Public, admirateur enthouſiaſte des Arts qui lui ſont utiles, ne doit point exiger des Artiſtes qui les cultivent, ce haut dégré de perfection auquel il veut abſolument qu'atteignent ceux qui s'attachent à des Arts moins utiles, & dans leſquels il eſt ſouvent plus difficile de réuſſir. Auſſi les hommes, ſelon qu'ils s'appliquent à des Arts plus ou moins utiles, ſont-ils comparables à des outils groſſiers, ou à des bijoux: les premiers ſont toujours jugés bons quand l'acier en eſt bien trempé, & les ſeconds ne ſont eſtimés qu'autant qu'ils ſont parfaits. C'eſt pourquoi notre vanité eſt en ſecret toujours d'autant plus flattée d'un ſuccès, que nous obtenons ce ſuccès dans un genre moins utile au Public, où l'on mérite plus difficilement ſon approbation, dans lequel enfin la réuſſite ſuppoſe néceſſairement plus d'eſprit & de mérite perſonnel.

En effet, de quelles préventions différentes le Public n'eſt-il pas affecté, lorſqu'il péſe le mérite ou d'un Auteur ou d'un Général? Juge-t-il le premier? il le compare à tous ceux qui ont excellé dans ſon genre, & ne lui accorde ſon eſtime qu'autant qu'il ſurpaſſe ou qu'au moins il égale ceux qui l'ont précédé. Juge-t-il un Général? il n'examine point, avant d'en faire l'éloge, s'il égale en habileté les Scipion, les Céſar, ou les Sertorius. Qu'un Poëte dramatique faſſe une bonne Tragédie ſur un plan déja connu, c'eſt, dit-on, un plagiaire mépriſable; mais qu'un Général ſe ſerve, dans une campagne, de l'ordre de bataille & des ſtratagêmes d'un autre Général, il n'en paroit ſouvent que plus eſtimable.

Qu'un Auteur remporte un prix ſur ſoixante concurrents, ſi le Public n'avoue point le mérite de ces concurrents, ou ſi leurs Ouvrages ſont foibles, l'Auteur & ſon ſuccès ſont bientôt oubliés.

Mais quand le Général a triomphé, le Public, avant que de le couronner, a-t-il jamais conſtaté l'habileté &

la valeur des vaincus? Exige-t-il d'un Général ce ſentiment fin & délicat de gloire qui, à la mort de Mr. de Turenne, détermina Mr. de Montecuculi à quitter le commandement des Armées? *On ne peut plus*, diſoit-il, *m'oppoſer d'ennemi digne de moi.*

Le Public péſe donc à des balances très-différentes le mérite d'un Auteur & celui d'un Général. Or, pourquoi dédaigner dans l'un la médiocrité que ſouvent il admire dans l'autre? C'eſt qu'il ne tire nul avantage de la médiocrité d'un Ecrivain, & qu'il en peut tirer de très-grands de celle d'un Général, dont l'ignorance eſt quelquefois couronnée du ſuccès. Il eſt donc intéreſſé à priſer dans l'un ce qu'il mépriſe dans l'autre.

D'ailleurs, ſi le bonheur public dépend du mérite des gens en place, & ſi les grandes places ſont rarement remplies par de grands hommes, pour engager les gens médiocres à porter du moins dans leurs entrepriſes toute la prudence & l'activité dont ils ſont capables, il faut néceſſairement les flatter de l'eſpoir d'une grande gloire. Cet eſpoir ſeul peut élever juſqu'au terme de la médiocrité des hommes qui n'y euſſent jamais atteint, ſi le Public, trop ſévére appréciateur de leur mérite, les eût dégoutés de ſon eſtime par la difficulté de l'obtenir.

Voilà la cauſe de l'indulgence ſécréte avec laquelle le Public juge les gens en place; indulgence quelquefois aveugle dans le Peuple, mais toujours éclairée dans l'homme d'eſprit. Il ſait que les hommes ſont les diſciples des objets qui les environnent; que la flatterie, aſſidue auprès des Grands, préſide à toutes les inſtructions qu'on leur donne; & qu'ainſi l'on ne peut, ſans injuſtice, leur demander autant de talents & de vertus qu'on en exige d'un Particulier.

Si le ſpectateur éclairé ſiffle au Théâtre François ce qu'il applaudit aux Italiens; ſi dans une belle femme & un joli enfant, tout eſt grace, eſprit & gentilleſſe; pourquoi ne pas traiter les Grands avec la même indulgence? On peut légitimement admirer en eux des talents qu'on trouve communément chez un Particulier obſcur, parce qu'il leur eſt plus difficile de les aquérir. Gâtés par les flatteurs, comme les jolies femmes par les galants; occupés d'ailleurs de mille plaiſirs, diſtraits par mille ſoins, ils n'ont

point, comme un Philoſophe, le loiſir de penſer, d'aquérir un grand nombre d'idées, (a) ni de reculer, & les bornes de leur eſprit, & celles de l'eſprit humain. Ce n'eſt point aux Grands qu'on doit les découvertes dans les Arts & les Sciences; leur main n'a pas levé le plan de la terre & du ciel, n'a point conſtruit des vaiſſeaux, édifié des Palais, forgé le ſoc des charrues, ni même écrit les premiéres Loix: ce ſont les Philoſophes qui, de l'état de Sauvage, ont porté les ſociétés au point de perfection où maintenant elles ſemblent parvenues. Si nous n'euſſions été ſecourus que par les lumiéres des hommes puiſſants, peut-être n'auroit-on point encore de bled pour ſe nourrir, ni de ciſeaux pour ſe faire les ongles.

La ſupériorité d'eſprit dépend principalement, comme je le prouverai dans le diſcours ſuivant, d'un certain concours de circonſtances où les petits ſont rarement placés, mais dans lequel il eſt preſque impoſſible que les grands ſe rencontrent. On doit donc juger les Grands avec indulgence, & ſentir que, dans une grande place, un homme médiocre eſt un homme très-rare.

Auſſi le Public, ſur-tout dans les tems de calamités, leur prodigue-t-il une infinité d'éloges. Que de louanges données à Varron, pour n'avoir point déſeſpéré du ſalut de la République! En des circonſtances pareilles à celles où ſe trouvoient alors les Romains, l'homme d'un vrai mérite eſt un Dieu.

Si Camille eût prévenu les malheurs dont il arrêta le cours; ſi ce héros, élu Général à la bataille d'Allia, eût défait à cette journée les Gaulois qu'il vainquit au pié du Capitole; Camille, pareil alors à cent autres Capitaines, n'eût point eu le titre de ſecond Fondateur de Rome. Si, dans des tems de proſpérité, Mr. de Villars eût rencontré en Italie la journée de Denain, s'il eût gagné cette bataille

(a) C'eſt vraiſemblablement ce qui a fait avancer à Mr. Nicole que Dieu avoit fait le don de l'eſprit aux gens d'une condition commune, *pour les dédommager, diſoit-il, des autres avantages que les Grands ont ſur eux.* Quoi qu'en diſe Mr. Nicole, je ne crois pas que Dieu ait condamné les Grands à la médiocrité. Si la plupart d'entre eux ſont peu éclairés, c'eſt par choix, c'eſt parce qu'ils ſont ignorants & qu'ils ne contractent point l'habitude de la réflexion. J'ajouterai même qu'il n'eſt pas de l'intérêt des petits que les Grands ſoient ſans lumiéres.

dans un moment où la France n'eût point été ouverte à l'Ennemi, la victoire eût été moins importante, la reconnoiſſance du Public moins vive, & la gloire du Général moins grande.

La concluſion de ce que j'ai dit, c'eſt que le Public ne juge que d'après ſon intérêt : perd-on cet intérêt de vue? nulle idée nette de la probité, ni de l'eſprit.

Si les Nations enchainées ſous un pouvoir deſpotique, ſont le mépris des autres Nations; ſi, dans les Empires du Mogol & de Maroc, on voit très-peu d'hommes illuſtres; c'eſt que l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, n'étant en ſoi ni grand ni petit, il emprunte l'une ou l'autre de ces dénominations de la grandeur ou de la petiteſſe des objets qu'il conſidére. Or, dans la plupart des Gouvernements arbitraires, les Citoyens ne peuvent, ſans déplaire au deſpote, s'occuper de l'étude du Droit de nature, du Droit public, de la Morale & de la Politique. Ils n'oſent remonter, en ce genre, juſqu'aux premiers principes de ces Sciences, ni s'élever à de grandes idées; ils ne peuvent donc mériter le titre de grands eſprits. Mais, ſi tous les jugements du Public ſont ſoumis à la loi de ſon intérêt, il faut, dira-t-on, trouver dans ce même principe de l'intérêt général, la cauſe de toutes les contradictions qu'on croit, à cet égard, appercevoir dans les idées du Public. Pour cet effet, je pourſuis le paralléle commencé entre le Général & l'Auteur, & je me fais cette queſtion: Si l'Art militaire, de tous les Arts, eſt le plus utile, pourquoi tant de Généraux, dont la gloire éclipſoit, de leur vivant, celle de tous les hommes illuſtres en d'autres genres, ont-ils été, eux, leur mémoire & leurs exploits, enſevelis dans la même tombe, lorſque la gloire des Auteurs, leurs contemporains, conſerve encore ſon premier éclat? La réponſe à cette queſtion, c'eſt que, ſi l'on en excepte les Capitaines qui ont réellement perfectionné l'Art militaire, & qui, tels que les Pyrrhus, les Annibal, les Guſtave, les Condé, les Turenne, doivent, en ce genre, être mis au rang des modéles & des inventeurs; tous les Généraux moins habiles que ceux-là, ceſſant, à leur mort, d'être utiles à leur Nation, n'ont plus de droit à ſa reconnoiſſance, ni, par conſéquent, à ſon eſtime. Au contraire, en ceſſant de vivre, les Auteurs n'ont pas ceſſé

d'être utiles au Public; ils ont laiſſé entre ſes mains les ouvrages qui leur avoient déja mérité ſon eſtime : or, comme la reconnoiſſance doit ſubſiſter autant que le bienfait, leur gloire ne peut s'éclipſer qu'au moment que leurs ouvrages ceſſeront d'être utiles à leur Patrie. C'eſt donc uniquement à la différente & inégale utilité dont l'Auteur & le Général paroiſſent au Public après leur mort, qu'on doit attribuer cette ſucceſſive ſupériorité de gloire, qu'en des tems différents ils obtiennent tour à tour l'un ſur l'autre.

Voilà par quelle raiſon tant de Rois, déifiés ſur le trône, ont été oubliés immédiatement après leur mort : voilà pourquoi le nom des Ecrivains illuſtres, qui, de leur vivant, ſe trouve ſi rarement à côté de celui des Princes, s'eſt, à la mort de ces Ecrivains, ſi ſouvent confondu avec ceux des plus grands Rois; pourquoi le nom de Confucius eſt plus connu, plus reſpecté en Europe que celui d'aucun des Empereurs de la Chine; & pourquoi l'on cite les noms d'Horace & de Virgile à côté de celui d'Auguſte.

Qu'on applique à l'éloignement des lieux ce que je dis de l'éloignement des tems; qu'on ſe demande pourquoi le Savant illuſtre eſt moins eſtimé de ſa Nation que le Miniſtre habile; & par quelle raiſon un Roſny, plus honoré chez nous qu'un Deſcartes, eſt moins conſidéré de l'Etranger : c'eſt, répondrai-je, qu'un grand Miniſtre n'eſt guères utile qu'à ſon Pays; & qu'en perfectionnant l'inſtrument propre à la culture des Arts & des Sciences, en habituant l'eſprit humain à plus d'ordre & de juſteſſe, Deſcartes s'eſt rendu plus utile à l'univers, & doit, par conſéquent, en être plus reſpecté.

Mais, dira-t-on, ſi dans tous leurs jugements, les Nations ne conſultoient jamais que leur intérêt, pourquoi le Laboureur & le Vigneron, plus utiles, ſans doute, que le Poëte & le Géomètre, en ſeroient-ils moins eſtimés?

C'eſt que le Public ſent confuſément que l'eſtime eſt, entre ſes mains, un tréſor imaginaire, qui n'a de valeur réelle qu'autant qu'il en fait une diſtribution ſage & ménagée; que, par conſéquent, il ne doit point attacher d'eſtime à des travaux dont tous les hommes ſont capables. L'eſtime, alors devenue trop commune, perdroit, pour ainſi dire, toute ſa vertu; elle ne féconderoit plus les germes d'eſprit & de probité répandus dans toutes les

ames, & ne produiroit plus enfin ces hommes illuſtres en tous les genres, qu'anime à la pourſuite de la gloire la difficulté de l'obtenir. Le Public apperçoit donc qu'à l'égard de l'Agriculture, c'eſt l'Art & non l'Artiſte qu'il doit honorer; & que, s'il a jadis, ſous les noms de Cérès & de Bacchus, déifié le premier Laboureur & le premier Vigneron, cet honneur, ſi juſtement accordé aux inventeurs de l'Agriculture, ne doit point être prodigué à des manœuvres.

Dans tout Pays où le payſan n'eſt point ſurchargé d'impôts, l'eſpoir du gain attaché à celui de la récolte, ſuffit pour l'engager à la culture des terres; & j'en conclus que, dans certains cas, comme l'a déja fait voir le célébre Mr. Duclos, (*b*) il eſt de l'intérêt des Nations de proportionner leur eſtime, non-ſeulement à l'utilité d'un Art, mais encore à ſa difficulté.

Qui doute qu'un recueil de faits, tel que celui de la *Bibliothèque Orientale*, ne ſoit auſſi inſtructif, auſſi agréable, &, par conſéquent, auſſi utile qu'une excellente Tragédie? Pourquoi donc le Public a-t-il plus d'eſtime pour le Poëte tragique que pour le ſavant compilateur? C'eſt qu'aſſuré, par le grand nombre des entrepriſes comparé au petit nombre des ſuccès, de la difficulté du genre dramatique, le Public ſent que, pour former des Corneille, des Racine, des Crébillon & des Voltaire, il doit attacher infiniment plus de gloire à leurs ſuccès; & qu'au contraire, il ſuffit d'honorer les ſimples compilateurs du plus foible genre d'eſtime, pour être abondamment pourvu de ces ouvrages dont tous les hommes ſont capables, & qui ne ſont proprement que l'œuvre du tems & de la patience.

Parmi les Savants, tous ceux qui, totalement privés des lumiéres philoſophiques, ne font que raſſembler dans des recueils les faits épars dans les ruines de l'antiquité, ſont, par rapport à l'homme d'eſprit, ce que les tireurs de pierre ſont par rapport à l'Architecte; ce ſont eux qui fourniſſent les matériaux des édifices; ſans eux, l'Architecte

(*b*) Voyez ſon excellent Ouvrage, intitulé : *Conſidérations ſur les Mœurs de ce ſiécle.*

tecte ſeroit inutile. Mais peu d'hommes peuvent devenir bons Architectes; tous ſont propres à tirer la pierre; il eſt donc de l'intérêt du Public d'accorder aux premiers une paie d'eſtime proportionnée à la difficulté de leur Art. C'eſt par ce même motif, & parce que l'eſprit d'invention & de ſyſtême ne s'aquiert ordinairement que par de longues & pénibles méditations, qu'on attache plus d'eſtime à ce genre d'eſprit qu'à tout autre; & qu'enfin, dans tous les genres d'une utilité à peu près pareille, le Public proportionne toujours ſon eſtime à l'inégale difficulté de ces divers genres.

Je dis d'une utilité à peu près pareille; parce que, s'il étoit poſſible d'imaginer une ſorte d'eſprit abſolument inutile, quelque difficile qu'il fût d'y exceller, le Public n'accorderoit aucune eſtime à un pareil talent; il traiteroit celui qui l'auroit aquis, comme Alexandre traita cet homme, qui, devant lui, dardoit, dit-on, avec une adreſſe merveilleuſe, des grains de millet à travers le trou d'une aiguille, & qui n'obtint de l'équité du Prince qu'un boiſſeau de millet pour récompenſe.

La contradiction, qu'on croit quelquefois appercevoir entre l'intérêt & les jugements du Public, n'eſt donc jamais qu'apparente. L'intérêt public, comme je m'étois propoſé de le prouver, eſt donc le ſeul diſtributeur de l'eſtime accordée aux différentes ſortes d'eſprit.

CHAPITRE XIII.

De la Probité, par rapport aux Siécles & aux Peuples divers.

DAns tous les ſiécles & les pays divers, la probité ne peut être que l'habitude des actions utiles à ſa Nation. Quelque certaine que ſoit cette propoſition, pour en faire ſentir plus évidemment la vérité, je tâcherai de donner des idées nettes & préciſes de la vertu.

Pour cet effet, j'expoſerai les deux ſentiments qui, ſur ce ſujet, ont juſqu'à préſent partagé les Moraliſtes.

Les uns ſoutiennent que nous avons de la vertu une

idée absolue & indépendante des siécles & des gouvernements divers; que la vertu est toujours une & toujours la même. Les autres soutiennent, au contraire, que chaque Nation s'en forme une idée différente.

Les premiers apportent, en preuve de leurs opinions, les rêves ingénieux, mais inintelligibles, du Platonisme. La vertu, selon eux, n'est autre chose que l'idée même de l'ordre, de l'harmonie & d'un beau essentiel. Mais ce beau est un mystére dont ils ne peuvent donner d'idée précise: aussi n'établissent-ils point leur système sur la connoissance que l'histoire nous donne du cœur & de l'esprit humain.

Les seconds, & parmi eux Montaigne, avec des armes d'une trempe plus forte que des raisonnements, c'est-à-dire, avec des faits, attaquent l'opinion des premiers, font voir qu'une action, vertueuse au Nord, est vicieuse au Midi, & en concluent que l'idée de la vertu est purement arbitraire.

Telles sont les opinions de ces deux espéces de Philosophes. Ceux-là, pour n'avoir pas consulté l'histoire, errent encore dans le dédale d'une métaphysique de mots: ceux-ci, pour n'avoir point assez profondément examiné les faits que l'histoire présente, ont pensé que le caprice seul décidoit de la bonté ou de la méchanceté des actions humaines. Ces deux sectes de Philosophes se sont également trompées; mais l'une & l'autre auroient échappé à l'erreur, s'ils avoient considéré d'un œil attentif, l'Histoire du monde. Alors ils auroient senti que les siécles doivent nécessairement amener, dans le physique & le moral, des révolutions qui changent la face des Empires; que, dans les grands bouleversements, les intérêts d'un Peuple éprouvent toujours de grands changements; que les mêmes actions peuvent lui devenir successivement utiles & nuisibles, &, par conséquent, prendre tour à tour le nom de vertueuses & de vicieuses.

Conséquemment à cette observation, s'ils eussent voulu se former de la vertu une idée purement abstraite & indépendante de la pratique, ils auroient reconnu que, par ce mot de vertu, l'on ne peut entendre que le désir du bonheur général; que, par conséquent, le bien public est l'objet de la vertu, & que les actions qu'elle com-

mande ſont les moyens dont elle ſe ſert pour remplir cet objet; qu'ainſi l'idée de la vertu n'eſt point arbitraire; que, dans les ſiécles & les pays divers, tous les hommes, du moins ceux qui vivent en ſociété, ont dû s'en former la même idée; & qu'enfin, ſi les Peuples ſe la repréſentent ſous des formes différentes, c'eſt qu'ils prennent pour la vertu même les divers moyens dont elle ſe ſert pour remplir ſon objet.

Cette définition de la vertu en donne, je penſe, une idée nette, ſimple, & conforme à l'expérience; conformité qui peut ſeule conſtater la vérité d'une opinion.

La pyramide de Vénus-Uranie, dont la cime ſe perdoit dans les cieux, & dont la baſe étoit appuyée ſur la terre, eſt l'emblême de tout ſyſtême, qui s'écroule à meſure qu'on l'édifie, s'il ne porte ſur la baſe inébranlable des faits & de l'expérience. C'eſt auſſi ſur des faits, c'eſt-à-dire, ſur la folie & la bizarrerie juſqu'à préſent inexplicables des loix & des uſages divers, que j'établis la preuve de mon opinion.

Quelque ſtupides qu'on ſuppoſe les Peuples, il eſt certain qu'éclairés par leurs intérêts, ils n'ont point adopté, ſans motifs, les coutumes ridicules qu'on trouve établies chez quelques-uns d'eux; la bizarrerie de ces coutumes tient donc à la diverſité des intérêts des Peuples: en effet, s'ils ont toujours confuſément entendu, par le mot de vertu, le déſir du bonheur public; s'ils n'ont, en conſéquence, donné le nom d'honnêtes qu'aux actions utiles à la Patrie; & ſi l'idée d'utilité a toujours été ſecrétement aſſociée à l'idée de vertu; on peut aſſurer que les coutumes les plus ridicules, & même les plus cruelles, ont, comme je vais le montrer par quelques exemples, toujours eu pour fondement l'utilité réelle ou apparente du bien public.

Le vol étoit permis à Sparte; l'on n'y puniſſoit que la mal-adreſſe du voleur ſurpris: (a) quoi de plus bizarre

(a) Le vol eſt pareillement en honneur au Royaume de Congo; mais il ne doit point être fait à l'inſçu du poſſeſſeur de la choſe volée: il faut tout ravir de force. Cette coutume, diſent-ils, entretient le courage des Peuples. Chez les Scythes, au contraire, nul crime plus grand que le vol; & leur manière de vivre exigeoit qu'on le punît ſévérement: leurs troupeaux erroient çà & là dans les plaines;

que cette coutume ? Cependant, ſi l'on ſe rappelle les loix de Lycurgue, & le mépris qu'on avoit pour l'or & l'argent, dans une République où les loix ne donnoient cours qu'à une monnoie d'un fer lourd & caſſant, on ſentira que les vols de poules & de légumes étoient les ſeuls qu'on y pût commettre. Toujours faits avec adreſſe, ſouvent niés avec fermeté, (*b*) de pareils vols entretenoient les Lacédémoniens dans l'habitude du courage & de la vigilance : la loi qui permettoit le vol, pouvoit donc être très-utile à ce Peuple, qui n'avoit pas moins à redouter de la trahiſon des Ilotes que de l'ambition des Perſes, & qui ne pouvoit oppoſer aux attentats des uns, comme aux armées innombrables des autres, que le boulevard de ces deux vertus. Il eſt donc certain que le vol, nuiſible à tout Peuple riche, mais utile à Sparte, y devoit être honoré.

A la fin de l'Hyver, lorſque la diſette des vivres contraint le Sauvage à quitter ſa cabane, & que la faim lui commande d'aller à la chaſſe faire de nouvelles proviſions, quelques-unes des Nations Sauvages s'aſſemblent avant leur départ, font monter leurs ſexagénaires ſur des chênes, & font ſecouer ces chênes par des bras nerveux ; la plupart des vieillards tombent, & ſont maſſacrés dans le moment même de leur chûte. Ce fait eſt connu, & rien ne paroît d'abord plus abominable que cette coutume : cependant, quelle ſurpriſe, lorſqu'après avoir remonté à ſon origine, on voit que le Sauvage regarde la chûte de ces malheureux vieillards, comme la preuve de leur impuiſſance à ſoutenir les fatigues de la chaſſe ! Les laiſſera-t-il, dans des cabanes ou des forêts, en proie à la famine ou aux bêtes féroces ? Il aime mieux leur épargner la durée & la violence des douleurs, &, par des parricides prompts & néceſſaires, arracher leurs peres aux horreurs d'une mort trop cruelle & trop lente. Voilà le principe d'une coutume ſi exécrable ; voilà comme un Peuple vagabond, que la chaſſe & le beſoin de vivres retiennent ſix

---

quelle facilité à dérober ! & quel déſordre, ſi l'on eût toléré de pareils vols ! Auſſi, dit Ariſtote, a-t-on, chez eux, établi la loi pour gardienne des troupeaux.

(*b*) Tout le monde ſait de trait qu'on raconte d'un jeune Lacédémonien, qui, plutôt que d'avouer ſon larcin, ſe laiſſa, ſans crier, dévorer le ventre par un jeune renard qu'il avoit volé & caché ſous ſa robe.

mois dans des forêts immenſes, ſe trouve, pour ainſi dire, néceſſité à cette barbarie; & comment, en ces Pays, le parricide eſt inſpiré & commis par le même principe d'humanité qui nous le fait regarder avec horreur. (c)

Mais, ſans avoir recours aux Nations Sauvages, qu'on jette les yeux ſur un Pays policé, tel que la Chine; qu'on ſe demande pourquoi l'on y donne aux peres le droit de vie & de mort ſur leurs enfants; & l'on verra que les terres de cet Empire, quelque étendues qu'elles ſoient, n'ont pu quelquefois ſubvenir qu'avec peine aux beſoins de ſes nombreux habitants : or, comme la trop grande diſproportion entre la multiplicité des hommes & la fécondité des terres occaſionneroit néceſſairement des guerres funeſtes à cet Empire & peut-être même à l'univers, on conçoit que, dans un inſtant de diſette, & pour prévenir une infinité de meurtres & de malheurs inutiles, la Nation Chinoiſe, humaine dans ſes intentions, mais barbare dans le choix des moyens, a, par le ſentiment d'une humanité peu éclairée, pu regarder ces cruautés comme néceſſaires au repos du monde. *J'y ſacrifie*, s'eſt-elle dit, *quelques victimes infortunées, auxquelles l'enfance & l'ignorance dérobent la connoiſſance & les horreurs de la mort, en quoi conſiſte peut-être ce qu'elle a de plus redoutable.* (d)

C'eſt, ſans doute, au déſir de s'oppoſer à la trop grande multiplication des hommes, &, par conſéquent, à la même origine, qu'on doit attribuer la vénération ridicule que certains Peuples d'Afrique conſervent encore aujourd'hui pour des ſolitaires qui s'interdiſent avec les femmes le commerce qu'ils ſe permettent avec les brutes.

Ce fut pareillement le motif de l'intérêt public, & le

(c) Au Royaume de Juida, en Afrique, on ne donne aucun ſecours aux malades; ils guériſſent comme ils peuvent : &, lorſqu'ils ſont rétablis, ils n'en vivent pas moins cordialement avec ceux qui les ont ainſi abandonnés.

Les habitants de Congo tuent les malades qu'ils imaginent ne pouvoir en revenir; c'eſt, diſent-ils, pour leur épargner les douleurs de l'agonie.

Dans l'Iſle Formoſe, lorſqu'un homme eſt dangereuſement malade, on lui paſſe un nœud coulant au col, & on l'étrangle pour l'arracher à la douleur.

(d) La maniére de ſe défaire des filles dans les Pays Catholiques, eſt de les forcer à prendre le voile : pluſieurs paſſent ainſi une vie malheureuſe, en proie au déſeſpoir. Peut-être notre coutume, à cet égard, eſt-elle plus barbare que celle des Chinois.

désir de protéger la pudique beauté contre les attentats de l'incontinence, qui jadis engagea les Suisses à publier un Edit par lequel il étoit non-seulement permis, mais même ordonné à chaque Prêtre de se pourvoir d'une concubine. (e)

Sur les côtes de Coromandel, où les femmes s'affranchissoient par le poison du joug importun de l'hymen, ce fut enfin le même motif qui, par un remède aussi odieux que le mal, engagea le législateur à pourvoir à la sûreté des maris, en forçant les femmes de se brûler sur le tombeau de leurs époux. (f)

D'accord avec mes raisonnements, tous les faits que je viens de citer concourent à prouver que les coutumes, même les plus cruelles & les plus folles, ont toujours pris leur source dans l'utilité réelle, ou du moins apparente, du Public.

Mais, dira-t-on, ces coutumes n'en sont pas moins odieuses ou ridicules; oui, parce que nous ignorons les motifs de leur établissement, & parce que ces coutumes, consacrées par leur antiquité ou par la superstition, ont, par la négligence ou la foiblesse des gouvernements, subsisté long-tems après que les causes de leur établissement avoient disparu.

Lorsque la France n'étoit, pour ainsi dire, qu'une vaste forêt, qui doute que ces donations de terres en friche, faites aux ordres religieux, ne dussent alors être permises; & que la prorogation d'une pareille permission ne fût maintenant aussi absurde & aussi nuisible à l'État qu'elle pouvoit être sage & utile lorsque la France étoit encore inculte? Toutes les coutumes qui ne procurent que des avantages passagers, sont comme des échaffauds qu'il faut abattre quand les Palais sont élevés.

(e) Zwingle, en écrivant aux Cantons Suisses, leur rappelle l'Edit fait par leurs ancêtres, qui enjoignoit à chaque Prêtre d'avoir sa concubine, de peur qu'il n'attentât à la pudicité de son prochain. *Fra Paolo, Hist. du Conc. de Trente, liv. I.*

Il est dit, au dix-septiéme canon du Concile de Tolède: *Que celui qui se contente d'une seule femme à titre d'épouse ou de concubine, à son choix, ne sera pas rejetté de la Communion.* C'étoit apparemment pour mettre la femme mariée à l'abri de toute insulte, qu'alors l'Eglise toléroit les concubines.

(f) Les femmes de Mézurado sont brûlées avec leurs époux. Elles demandent elles-mêmes l'honneur du bucher; mais elles font en même-tems tout ce qu'elles peuvent pour s'échapper.

Rien de plus ſage au fondateur de l'Empire des Incas, que de s'annoncer d'abord aux Péruviens comme le fils du Soleil, & de leur perſuader qu'il leur apportoit les loix que lui avoit dictées le Dieu ſon pere. Ce menſonge imprimoit aux Sauvages plus de reſpect pour ſa légiſlation; ce menſonge étoit donc trop utile à cet Etat naiſſant, pour ne devoir point être regardé comme vertueux: mais, après avoir aſſis les fondements d'une bonne légiſlation, après s'être aſſuré, par la forme même du gouvernement, de l'exactitude avec laquelle les loix ſeroient toujours obſervées, il falloit que, moins orgueilleux ou plus éclairé, ce légiſlateur prévît les révolutions qui pourroient arriver dans les mœurs & les intérêts de ſes Peuples, & les changements qu'en conſéquence il faudroit faire dans ſes loix; qu'il déclarât à ces mêmes Peuples, par lui ou par ſes ſucceſſeurs, le menſonge utile & néceſſaire dont il s'étoit ſervi pour les rendre heureux; que, par cet aveu, il ôtât à ſes loix le caractére de divinité, qui, les rendant ſacrées & inviolables, devoit s'oppoſer à toute réforme, & qui peut-être eût un jour rendu ces mêmes loix nuiſibles à l'Etat, ſi, par le débarquement des Européens, cet Empire n'eût été détruit preſqu'auſſi-tôt que formé.

L'intérêt des Etats eſt, comme toutes les choſes humaines, ſujet à mille révolutions. Les mêmes loix & les mêmes coutumes deviennent ſucceſſivement utiles & nuiſibles au même Peuple; d'où je conclus que ces loix doivent être tour à tour adoptées & rejettées, & que les mêmes actions doivent ſucceſſivement porter les noms de vertueuſes ou de vicieuſes; propoſition qu'on ne peut nier, ſans convenir qu'il eſt des actions à la fois vertueuſes & nuiſibles à l'Etat, ſans ſaper, par conſéquent, les fondements de toute légiſlation & de toute ſociété.

La concluſion générale de tout ce que je viens de dire, c'eſt que la vertu n'eſt que le déſir du bonheur des hommes; & qu'ainſi la probité, que je regarde comme la vertu miſe en action, n'eſt, chez tous les Peuples & dans tous les gouvernements divers, que l'habitude des actions utiles à ſa Nation. (g)

(g) Je crois qu'il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que je ne parle ici que de *la probité politique* & non de la *probité religieuſe*, qui ſe propoſe d'au-

Quelque évidente que ſoit cette concluſion, comme il n'eſt point de Nation qui ne connoiſſe & ne confonde enſemble deux différentes eſpéces de vertu; l'une, que j'appellerai *vertu de préjugé*; & l'autre, *vraie vertu*; je crois, pour ne laiſſer rien à déſirer ſur ce ſujet, devoir examiner la nature de ces différentes ſortes de vertu.

CHAPITRE XIV.

Des Vertus de préjugé, & des vraies Vertus.

JE donne le nom de *vertus de préjugé* à toutes celles dont l'obſervation exacte ne contribue en rien au bonheur public; telles ſont les auſtérités de ces Fakirs inſenſés dont l'Inde eſt peuplée; vertus qui, ſouvent indifférentes & même nuiſibles à l'Etat, ſont le ſupplice de ceux qui s'y vouent. Ces fauſſes vertus ſont, dans la plupart des Nations, plus honorées que les vraies vertus, & ceux qui les pratiquent en plus grande vénération que les bons Citoyens.

Perſonne de plus honoré dans l'Indouſtan que les Bramines: (*a*) l'on y adore juſqu'à leurs nudités; (*b*) l'on y reſpecte auſſi leurs pénitences, & ces pénitences ſont réellement affreuſes: (*c*) les uns reſtent toute leur vie at-

---

tres fins, ſe preſcrit d'autres devoirs & tend à des objets plus ſublimes.

(*a*) Les Bramines ont le privilége excluſif de demander l'aumône: ils exhortent à la donner, & ne la donnent pas.

(*b*) *Pourquoi*, diſent ces Bramines, *devenus hommes, aurions-nous honte d'aller nuds, puiſque nous ſommes ſortis nuds & ſans honte du ventre de notre mere?*

Les Caraïbes n'ont pas moins de honte d'un vêtement que nous en aurions de la nudité. Si la plupart des Sauvages couvrent certaines parties de leur corps, ce n'eſt point en eux l'effet d'une pudeur naturelle, mais de la délicateſſe, de la ſenſibilité de certaines parties, & de la crainte de ſe bleſſer en traverſant les bois & les halliers.

(*c*) Il eſt, au Royaume de Pégu, des Anachorétes, nommés *Santons*; ils ne demandent jamais rien, duſſent-ils mourir de faim. On prévient, à la vérité, tous leurs déſirs. Quiconque ſe confeſſe à eux ne peut être puni, quelque crime qu'il ait commis. Ces Santons logent, à la campagne, dans des troncs d'arbres: après leur mort, on les honore comme des Dieux.

tachés à un arbre, les autres ſe balancent ſur les flammes, ceux-ci portent des chaînes d'un poids énorme, ceux-là ne ſe nourriſſent que de liquides, quelques-uns ſe ferment la bouche d'un cadenat, & quelques-autres s'attachent une clochette au prépuce : il eſt d'une femme de bien d'aller en dévotion baiſer cette clochette, & c'eſt un honneur aux peres de proſtituer leurs filles à des Fakirs.

Entre les actions ou les coutumes auxquelles la ſuperſtition attache le nom de ſacrées, une des plus plaiſantes, ſans contredit, eſt celles de Juibus, Prêtreſſes de l'Iſle Formoſe. " Pour officier dignement, & mériter la véné-
„ ration des Peuples, elles doivent, après des ſermons,
„ des contorſions & des hurlements, s'écrier qu'elles
„ voient leurs Dieux : ce cri jetté, elles ſe roulent par
„ terre, montent ſur le toit des Pagodes, découvrent
„ leur nudité, ſe claquent les feſſes, lâchent leur urine,
„ deſcendent nues, & ſe lavent en préſence de l'aſſem-
„ blée. (*d*)

Trop heureux encore les Peuples chez qui, du moins, les vertus de préjugé ne ſont que ridicules ; ſouvent elles ſont barbares. (*e*) Dans la Capitale du Cochin, l'on éléve des crocodiles ; & quiconque s'expoſe à la fureur de ces animaux, & s'en fait dévorer, eſt compté parmi les élus. Au Royaume de Martemban, c'eſt un acte de vertu, le

(*d*) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoiſe.*

(*e*) Les femmes de Madagaſcar croient aux heures, aux jours heureux ou malheureux. C'eſt un devoir de Religion, lorſqu'elles accouchent dans les heures ou jours malheureux, d'expoſer leurs enfants aux bêtes, de les enterrer ou de les étouffer.

Dans un des Temples de l'Empire du Pégu, on éléve des vierges. Tous les ans, à la fête de l'Idole, on ſacrifie une de ces infortunées. Le Prêtre, en habits ſacerdotaux, la dépouille, l'étrangle, arrache ſon cœur & le jette au nez de l'Idole. Le ſacrifice fait, les Prêtres dînent, prennent des habits d'une forme horrible, & danſent devant le Peuple. Dans les autres Temples du même Pays, on ne ſacrifie que des hommes. On achéte, pour cet effet, un eſclave beau & bien fait. Cet eſclave, vêtu d'une robe blanche, lavé pendant trois marinées, eſt enſuite montré au Peuple. Le quarantiéme jour, les Prêtres lui ouvrent le ventre, arrachent ſon cœur, barbouillent l'Idole de ſon ſang, & mangent ſa chair, comme ſacrée. *Le ſang innocent*, diſent les Prêtres, *doit couler en expiation des péchés de la Nation ; d'ailleurs, il faut bien que quelqu'un aille près du grand Dieu le faire reſſouvenir de ſon Peuple.* Il eſt bon de remarquer que les Prêtres ne ſe chargent jamais de la commiſſion.

en matière ; & je dis qu'en fait de mœurs, l'on donne le nom de corruption religieuſe à toute eſpéce de libertinage, & principalement à celui des hommes avec les femmes. Cette eſpéce de corruption, dont je ne ſuis point l'Apologiſte, & qui eſt, ſans doute, criminelle, puiſqu'elle offenſe Dieu, n'eſt cependant point incompatible avec le bonheur d'une Nation. Différents Peuples ont cru & croient encore que cette eſpéce de corruption n'eſt pas criminelle : elle l'eſt, ſans doute, en France, puiſqu'elle bleſſe les loix du Pays ; mais elle le ſeroit moins, ſi les femmes étoient communes, & les enfants déclarés enfants de l'Etat : ce crime alors n'auroit politiquement plus rien de dangereux. En effet, qu'on parcoure la terre, on la voit peuplée de Nations différentes chez leſquelles ce que nous appellons le libertinage, non-ſeulement n'eſt pas regardé comme une corruption de mœurs, mais ſe trouve autoriſé par les loix & même conſacré par la religion.

Sans compter, en Orient, les Serrails qui ſont ſous la protection des loix ; au Tunquin, où l'on honore la fécondité, la peine impoſée, par la loi, aux femmes ſtériles, c'eſt de chercher & de préſenter à leurs époux des filles qui leur ſoient agréables. En conſéquence de cette légiſlation, les Tunquinois trouvent les Européens ridicules de n'avoir qu'une femme ; ils ne conçoivent pas comment, parmi nous, des hommes raiſonnables croient honorer Dieu par le vœu de chaſteté ; ils ſoutiennent que, lorſqu'on le peut, il eſt auſſi criminel de ne pas donner la vie à qui ne l'a pas, que de l'ôter à ceux qui l'ont déja. (*i*)

C'eſt pareillement ſous la ſauvegarde des loix, que les Siamoiſes, la gorge & les cuiſſes à moitié découvertes, portées dans les rues ſur des palanquins, s'y préſentent dans des attitudes très-laſcives. Cette loi fut établie par une de leurs Reines, nommée Tirada, qui, pour dégouter les hommes d'un amour plus deshonnête, crut devoir employer toute la puiſſance de la beauté. Ce projet, diſent

(*i*) Chez les Giagues, lorſqu'on apperçoit, dans une fille, les marques de la fécondité, on fait une fête : lorſque ces marques diſparoiſſent, on fait mourir ces femmes, comme indignes d'une vie qu'elles ne peuvent plus procurer.

les Siamoiſes, lui réuſſit. Cette loi, ajoutent-elles, eſt d'ailleurs aſſez ſage : il eſt agréable aux hommes d'avoir des déſirs, aux femmes de les exciter. C'eſt le bonheur des deux ſexes, le ſeul bien que le ciel mêle aux maux dont il nous afflige : & quelle ame aſſez barbare voudroit encore nous le ravir! (*k*)

Au Royaume de Batimena, (*l*) toute femme, de quelque condition qu'elle ſoit, eſt, par la loi & ſous la peine de la vie, forcée de céder à l'amour de quiconque la déſire; un refus eſt contre elle un arrêt de mort.

Je ne finirois pas, ſi je voulois donner la liſte de tous les Peuples qui n'ont pas la même idée que nous de cette eſpéce de corruption de mœurs : je me contenterai donc, après avoir nommé quelques-uns des Pays où la loi autoriſe le libertinage, de citer quelques-uns de ceux où ce même libertinage fait partie du culte religieux.

Chez les Peuples de l'Iſle Formoſe, l'ivrognerie & l'impudicité ſont des actes de Religion. Les voluptés, diſent ces Peuples, ſont les filles du ciel, des dons de ſa bonté; en jouir, c'eſt honorer la Divinité, c'eſt uſer de ſes bienfaits. Qui doute que le ſpectacle des careſſes & des jouiſſances de l'amour ne plaiſe aux Dieux? Les Dieux ſont bons, & nos plaiſirs ſont, pour eux, l'offrande la plus agréable de notre reconnoiſſance. En conſéquence de ce raiſonnement, ils ſe livrent publiquement à toute eſpéce de proſtitution. (*m*)

C'eſt encore pour ſe rendre les Dieux favorables, qu'avant de déclarer la guerre, la Reine des Giagues fait venir, devant elle, les plus belles femmes & les plus beaux

(*k*) Un homme d'eſprit diſoit, à ce ſujet, qu'il faut, ſans contredit, défendre aux hommes tout plaiſir contraire au bien général; mais qu'avant cette défenſe, il falloit, par mille efforts d'eſprit, tâcher de concilier ce plaiſir avec le bonheur public. " Les hommes, ajoutoit-il, ſont ſi malheureux, qu'un " plaiſir de plus vaut bien la peine " qu'on eſſaie de le dégager de ce " qu'il peut avoir de dangereux " pour un Gouvernement; & peut-" être ſeroit-il facile d'y réuſſir, ſi " l'on examinoit, dans ce deſſein, " la légiſlation des Pays où ces " plaiſirs ſont permis.

(*l*) *Chriſtianiſme des Indes, l. IV. p.* 308.

(*m*) Au Royaume de Thibet, les filles portent au col les dons de l'impudicité, c'eſt-à-dire, les anneaux de leurs amants : plus elles en ont, & plus leurs noces ſont célébres.

de ſes guerriers, qui, dans des attitudes différentes, jouiſſent, en ſa préſence, des plaiſirs de l'amour. Que de Pays, dit Cicéron, où la débauche a ſes temples! Que d'autels élevés à des femmes proſtituées! (*n*) Sans rappeller l'ancien culte de Vénus, de Cotytto, les Banians n'honorent-ils pas, ſous le nom de la Déeſſe *Banany*, une de leurs Reines, *qui*, ſelon le témoignage de Gemelli Carreri, *laiſſoit jouir ſa Cour de la vue de toutes ſes beautés, prodiguoit ſucceſſivement ſes faveurs à pluſieurs amants, & même à deux à la fois?*

Je ne citerai plus, à ce ſujet, qu'un ſeul fait rapporté par Julius Firmicus Maternus, Pere du deuxiéme ſiécle de l'Egliſe, dans un Traité intitulé : *De errore profanarum Religionum.* " L'Aſſyrie, ainſi qu'une partie de l'A-
„ frique, dit ce Pere, adore l'Air, ſous le nom de Ju-
„ non ou de Vénus vierge. Cette Déeſſe commande aux
„ éléments ; on lui conſacre des temples ; ces temples
„ ſont deſſervis par des Prêtres qui, vêtus & parés comme
„ des femmes, prient la Déeſſe d'une voix languiſſante
„ & efféminée, irritent les déſirs des hommes, s'y prê-
„ tent, ſe targuent de leur impudicité ; &, après ces plai-
„ ſirs préparatoires, croient devoir invoquer la Déeſſe à
„ grands cris, jouer des inſtruments, ſe dire remplis de
„ l'eſprit de la divinité, & prophétiſer.

Il eſt donc une infinité de Pays où la corruption des

(*n*) A Babylone, toutes les femmes, campées près le Temple de Vénus, devoient, une fois en leur vie, obtenir, par une proſtitution expiatoire, la rémiſſion de leurs péchés. Elles ne pouvoient ſe refuſer au déſir du premier étranger qui vouloit purifier leur ame par la jouiſſance de leur corps. On prévoit bien que les belles & les jolies avoient bientôt ſatisfait à la pénitence : mais les laides attendoient quelquefois long-tems l'étranger charitable qui devoit les remettre en état de grace.

Les Couvents des Bonzes ſont remplis de Religieuſes idolâtres : on les y reçoit en qualité de concubines. En eſt-on las ? on les renvoie, & on les remplace. Les portes de ces Couvents ſont aſſiégées par ces Religieuſes, qui, pour y être admiſes, offrent des préſents aux Bonzes, qui les reçoivent comme une faveur qu'ils accordent.

Au Royaume de Cochin, les Bramines, curieux de faire goûter aux jeunes mariées, les premiers plaiſirs de l'amour, font accroire au Roi & au Peuple que ce ſont eux qu'on doit charger de cette ſainte œuvre. Quand ils entrent quelque part, les peres & les maris les laiſſent avec leurs filles & leurs femmes.

mœurs, que j'appelle *religieuſe*, eſt autoriſée par la loi, ou conſacrée par la religion.

Que de maux, dira-t-on, attachés à cette eſpéce de corruption! Mais ne pourroit-on pas répondre que le libertinage n'eſt politiquement dangereux dans un Etat, que lorſqu'il eſt en oppoſition avec les loix du Pays, ou qu'il ſe trouve uni à quelque autre vice du Gouvernement? En vain ajouteroit-on que les Peuples où regne ce libertinage, ſont le mépris de l'univers. Mais, ſans parler des Orientaux & des Nations ſauvages ou guerriéres, qui, livrées à toutes ſortes de voluptés, ſont heureuſes au-dedans & redoutables au-dehors, quel Peuple plus célébre que les Grecs! Peuple qui fait encore aujourd'hui l'étonnement, l'admiration & l'honneur de l'humanité. Avant la guerre de Péloponéſe, époque fatale à leur vertu, quelle Nation & quel Pays plus fécond en hommes vertueux & en grands hommes! On ſait cependant le gout des Grecs pour l'amour le plus deshonnête. Ce gout étoit ſi général, qu'Ariſtide, ſurnommé le Juſte, cet Ariſtide qu'on étoit las, diſoient les Athéniens, d'entendre toujours louer, avoit cependant aimé Thémiſtocle. Ce fut la beauté du jeune Steſileus, de l'Iſle de Céos, qui, portant dans leur ame les déſirs les plus violents, alluma entre eux les flambeaux de la haine. Platon étoit libertin. Socrate même, déclaré par l'oracle d'Apollon, le plus ſage des hommes, aimoit Alcibiade & Archélaüs: il avoit deux femmes, & vivoit avec toutes les courtiſanes. Il eſt donc certain que relativement à l'idée qu'on s'eſt formée des bonnes mœurs, les plus vertueux des Grecs n'euſſent paſſé en Europe que pour des hommes corrompus. Or, cette eſpéce de corruption de mœurs ſe trouvant, en Gréce, portée au dernier excès dans le tems même que ce Pays produiſoit de grands hommes en tout genre, qu'il faiſoit trembler la Perſe, & jettoit le plus grand éclat, on pourroit penſer que la corruption des mœurs, à laquelle je donne le nom de *religieuſe*, n'eſt point incompatible avec la grandeur & la félicité d'un Etat.

Il eſt une autre eſpéce de corruption de mœurs qui prépare la chute d'un Empire & en annonce la ruine: je donnerai à celle-ci le nom de *corruption politique*.

Un Peuple en eſt infecté, lorſque le plus grand nombre des Particuliers qui le compoſent, détachent leurs inté-

rêts de l'intérêt public. Cette eſpéce de corruption qui ſe joint quelquefois à la précédente, a donné lieu à bien des Moraliſtes de les confondre. Si l'on ne conſulte que l'intérêt politique d'un Etat, cette derniére ſeroit peut-être la plus dangereuſe. Un Peuple, eût-il d'abord les mœurs les plus pures, s'il eſt attaqué de cette corruption, eſt néceſſairement malheureux au-dedans, & peu redoutable au-dehors. La durée d'un tel Empire dépend du hazard, qui ſeul en retarde ou en précipite la chute.

Pour faire ſentir combien cette anarchie de tous les intérêts eſt dangereuſe dans un Etat, conſidérons le mal qu'y produit la ſeule oppoſition des intérêts d'un corps avec ceux de la République : donnons aux Bonzes, aux Talapoins, toutes les vertus de nos Saints. Si l'intérêt du corps des Bonzes n'eſt point lié à l'intérêt public; ſi, par exemple, le crédit du Bonze tient à l'aveuglement des Peuples, ce Bonze néceſſairement ennemi de la Nation qui le nourrit, ſera, à l'égard de cette Nation, ce que les Romains étoient à l'égard du monde; honnêtes entre eux, brigands par rapport à l'univers. Chacun des Bonzes eût-il en particulier beaucoup d'éloignement pour les grandeurs, le corps n'en ſera pas moins ambitieux; tous ſes membres travailleront, ſouvent ſans le ſavoir, à ſon aggrandiſſement; ils s'y croiront autoriſés par un principe vertueux. (o) Il n'eſt donc rien de plus dangereux dans un Etat, qu'un corps dont l'intérêt n'eſt pas attaché à l'intérêt général.

Si les Prêtres du Paganiſme firent mourir Socrate & perſécuterent preſque tous les grands hommes, c'eſt que leur bien particulier ſe trouvoit oppoſé au bien public; c'eſt que les Prêtres d'une fauſſe Religion ont intérêt de retenir les Peuples dans l'aveuglement, &, pour cet effet, de pourſuivre tous ceux qui peuvent l'éclairer : exemple quelquefois imité par les Miniſtres de la vraie Religion, qui, ſans le même beſoin, ont ſouvent eu recours aux mêmes cruautés, ont perſécuté, déprimé les grands hommes, ſe ſont faits les panégyriſtes des ouvrages médiocres

(o) Dans la vraie Religion même, il s'eſt trouvé des Prêtres, qui, dans les tems d'ignorance, ont abuſé de la piété des Peuples pour attenter aux droits du Sceptre.

cres & les critiques des excellents, & ont enſuite été déſavoués par des Théologiens plus éclairés qu'eux. (*p*)

Quoi de plus ridicule, par exemple, que la défenſe faite dans certains Pays, d'y faire entrer aucun exemplaire de l'*Eſprit des Loix?* ouvrage que plus d'un Prince fait lire & relire à ſon fils. Ne peut-on pas, d'après un homme d'eſprit, répéter à ce ſujet, qu'en ſollicitant cette défenſe, les Moines en ont uſé comme les Scythes avec leurs eſclaves? Ils leur crevoient les yeux, pour qu'ils tournaſſent la meule avec moins de diſtraction.

Il paroit donc que c'eſt uniquement de la conformité ou de l'oppoſition de l'intérêt des Particuliers avec l'intérêt général, que dépend le bonheur ou le malheur public; & qu'enfin, la corruption religieuſe de mœurs peut,

(*p*) Voici comme s'exprime, au ſujet de Mr. de Montesquieu, le Pere Millot, Jéſuite, dans un diſcours couronné par l'Académie de Dijon, ſur la queſtion : *Eſt-il plus utile d'étudier les hommes que les livres?*... " Ces régles de conduite, „ ces maximes de gouvernement, „ qui devroient être gravées ſur „ le Trône des Rois & dans le cœur „ de quiconque eſt revêtu de l'autorité, n'eſt-ce pas à une profonde étude des hommes que „ nous les devons? Témoin cet „ illuſtre Citoyen, cet organe, ce „ juge des Loix, dont la France „ & l'Europe entiére, arroſent le „ tombeau de leurs larmes; mais „ dont elles verront toujours le „ génie éclairer les Nations, & „ tracer le plan de la félicité publique; Ecrivain immortel, qui „ abrégeoit tout, parce qu'il voyoit „ tout, & qui vouloit faire penſer, parce que nous en avons „ beſoin bien plus que de lire. „ Avec quelle ardeur, quelle ſagacité, avoit-il étudié le genre „ humain! Voyageant comme Solon, méditant comme Pythagore, converſant comme Platon, liſant comme Cicéron, peignant „ comme Tacite, toujours ſon objet fut l'homme; ſon étude fut „ celle des hommes; il les connut. „ Déja commencent à germer les „ ſemences fécondes qu'il jetta „ dans les eſprits modérateurs des „ Peuples & des Empires. Ah! recueillons-en les fruits avec reconnoiſſance, &c. Le P. Millot ajoute dans une note:... " Quand „ un Auteur, d'une probité reconnue, qui penſe fortement & qui „ s'exprime toujours comme il „ penſe, dit en termes formels: „ *La Religion Chrétienne, qui ne ſemble avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci;* quand il ajoute, en réfutant un paradoxe dangereux de Bayle: *Les principes du Chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, ſeroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte ſervile des Etats deſpotiques;* c'eſt-à-dire, plus forts que les trois principes du gouvernement politique, établis dans l'*Eſprit des Loix*: peut-on accuſer un tel Auteur, ſi l'on a lu ſon Ouvrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels au Chriſtianiſme?

comme l'Hiſtoire le prouve, s'allier ſouvent à la magnanimité, à la grandeur d'ame, à la ſageſſe, aux talents, enfin à toutes les qualités qui forment les grands hommes.

On ne peut nier que des Citoyens tachés de cette eſpéce de corruption de mœurs, n'aient ſouvent rendu à la Patrie des ſervices plus importants que les plus ſévéres Anachoréte. Que ne doit-on pas à la galante Circaſſienne, qui, pour aſſurer ſa beauté, ou celle de ſes filles, a, la premiére, oſé les inoculer? Que d'enfants l'inoculation n'a-t-elle pas arrachés à la mort? Peut-être n'eſt-il point de fondatrice d'ordre de religieuſes qui ſe ſoit rendue recommandable à l'univers par un auſſi grand bienfait, & qui, par conſéquent, ait autant mérité de ſa reconnoiſſance.

Au reſte, je crois devoir encore répéter, à la fin de ce Chapitre, que je n'ai point prétendu me faire l'apologiſte de la débauche. J'ai ſeulement voulu donner des notions nettes de ces deux différentes eſpéces de corruption de mœurs, qu'on a trop ſouvent confondues, & ſur leſquelles on ſemble n'avoir eu que des idées confuſes. Plus inſtruits du véritable objet de la queſtion, on peut en mieux connoître l'importance, mieux juger du dégré de mépris qu'on doit aſſigner à ces deux différentes ſortes de corruption, & reconnoître qu'il eſt deux eſpéces différentes de mauvaiſes actions; les unes qui ſont vicieuſes dans toutes formes de gouvernement, & les autres qui ne ſont nuiſibles, &, par conſéquent, criminelles, chez un Peuple, que par l'oppoſition qui ſe trouve entre ces mêmes actions & les loix du Pays.

Plus de connoiſſance du mal doit donner aux Moraliſtes plus d'habileté pour la cure. Ils pourront conſidérer la Morale d'un point de vue nouveau, &, d'une ſcience vaine, faire une ſcience utile à l'univers.

CHAPITRE XV.

De quelle utilité peut être, à la Morale, la connoiſſance des principes établis dans les Chapitres précédents.

SI la Morale a, juſqu'à préſent, peu contribué au bonheur de l'humanité, ce n'eſt pas qu'à d'heureuſes expreſſions, à beaucoup d'élégance & de netteté, pluſieurs Moraliſtes n'aient joint beaucoup de profondeur d'eſprit & d'élévation d'ame : mais, quelque ſupérieurs qu'aient été ces Moraliſtes, il faut convenir qu'ils n'ont pas aſſez ſouvent regardé les différents vices des Nations comme des dépendances néceſſaires de la différente forme de leur gouvernement : ce n'eſt cependant qu'en conſidérant la Morale de ce point de vue, qu'elle peut devenir réellement utile aux hommes. Qu'ont produit, juſqu'aujourd'hui, les plus belles maximes de Morale ? Elles ont corrigé quelques Particuliers des défauts que, peut-être, ils ſe reprochoient ; d'ailleurs, elles n'ont produit aucun changement dans les mœurs des Nations. Quelle en eſt la cauſe ? C'eſt que les vices d'un Peuple ſont, ſi j'oſe le dire, toujours cachés au fond de ſa légiſlation : c'eſt là qu'il faut fouiller, pour arracher la racine productrice de ſes vices. Qui n'eſt doué ni des lumiéres ni du courage néceſſaires pour l'entreprendre, n'eſt, en ce genre, de preſque aucune utilité à l'univers. Vouloir détruire des vices attachés à la légiſlation d'un Peuple, ſans faire aucun changement dans cette légiſlation, c'eſt prétendre à l'impoſſible ; c'eſt rejetter les conſéquences juſtes des principes qu'on admet.

Qu'eſpérer de tant de déclamations contre la fauſſeté des femmes, ſi ce vice eſt l'effet néceſſaire d'une contradiction entre les déſirs de la nature & les ſentiments que, par les loix & la décence, les femmes ſont contraintes d'affecter ? Dans le Malabar, à Madagaſcar, ſi toutes les femmes ſont vraies, c'eſt qu'elles y ſatisfont, ſans ſcandale, toutes leurs fantaiſies, qu'elles ont mille galants, & ne ſe déterminent au choix d'un époux qu'après des eſſais répétés. Il en eſt de même des Sauvages de la Nouvelle-Orléans, de ces Peuples où les parentes du grand Soleil,

les Princeſſes du ſang, peuvent, lorſqu'elles ſe dégoutent de leurs maris, les répudier pour en épouſer d'autres. En de tels Pays, on ne trouve point de femmes fauſſes, parce qu'elles n'ont aucun intérêt de l'être.

Je ne prétends pas inférer, de ces exemples, qu'on doive introduire chez nous de pareilles mœurs. Je dis ſeulement qu'on ne peut raiſonnablement reprocher aux femmes une fauſſeté dont la décence & les loix leur font, pour ainſi dire, une néceſſité; & qu'enfin l'on ne change point les effets, en laiſſant ſubſiſter les cauſes.

Prenons la médiſance pour ſecond exemple. La médiſance eſt, ſans doute, un vice : mais c'eſt un vice néceſſaire; parce qu'en tout Pays où les Citoyens n'auront point de part au maniement des affaires publiques, ces Citoyens, peu intéreſſés à s'inſtruire, doivent croupir dans une honteuſe pareſſe. Or, s'il eſt, dans ce Pays, de mode & d'uſage de ſe jetter dans le monde, & du bon air d'y parler beaucoup, l'ignorant, ne pouvant parler de choſes, doit néceſſairement parler des perſonnes. Tout panégyrique eſt ennuyeux, & toute ſatyre agréable; ſous peine d'être ennuyeux, l'ignorant eſt donc forcé d'être médiſant. On ne peut donc détruire ce vice, ſans anéantir la cauſe qui le produit, ſans arracher les Citoyens à la pareſſe, &, par conſéquent, ſans changer la forme du gouvernement.

Pourquoi l'homme d'eſprit eſt-il ordinairement moins tracaſſier, dans les ſociétés particuliéres, que l'homme du monde? C'eſt que le premier, occupé de plus grands objets, ne parle communément des perſonnes qu'autant qu'elles ont, comme les grands hommes, un rapport immédiat avec les grandes choſes; c'eſt que l'homme d'eſprit, qui ne médit jamais que pour ſe venger, médit très-rarement, lorſque l'homme du monde, au contraire, eſt preſque toujours obligé de médire pour parler.

Ce que je dis de la médiſance, je le dis du libertinage, contre lequel les Moraliſtes ſe ſont toujours ſi violemment déchaînés. Le libertinage eſt trop généralement reconnu pour être une ſuite néceſſaire du luxe, pour que je m'arrête à le prouver. Or, ſi le luxe, comme je ſuis fort éloigné de le penſer, mais comme on le croit communément, eſt très-utile à l'Etat; ſi, comme il eſt facile de le montrer, l'on n'en peut étouffer le gout, & réduire

les Citoyens à la pratique des loix ſomptuaires, ſans changer la forme du gouvernement; ce ne ſeroit donc qu'après quelques réformes en ce genre qu'on pourroit ſe flatter d'éteindre ce gout du libertinage.

Toute déclamation ſur ce ſujet eſt, théologiquement, mais non politiquement, bonne. L'objet que ſe propoſent la Politique & la Légiſlation eſt la grandeur & la félicité temporelle des Peuples : or, rélativement à cet objet, je dis que, ſi le luxe eſt réellement utile à la France, il ſeroit ridicule d'y vouloir introduire une rigidité de mœurs incompatible avec le gout du luxe. Nulle proportion entre les avantages que le commerce & le luxe procurent à l'Etat, conſtitué comme il l'eſt (avantages auxquels il faudroit renoncer pour en bannir le libertinage,) & le mal infiniment petit qu'occaſionne l'amour des femmes. C'eſt ſe plaindre de trouver dans une mine riche quelques paillettes de cuivre mêlées à des veines d'or. Par-tout où le luxe eſt néceſſaire, c'eſt une inconſéquence politique que de regarder la galanterie comme un vice moral : &, ſi l'on veut lui conſerver le nom de vice, il faut alors convenir qu'il en eſt d'utiles dans certains ſiécles & certains pays, & que c'eſt au limon du Nil que l'Egypte doit ſa fertilité.

En effet, qu'on examine politiquement la conduite des femmes galantes, on verra que, blâmables à certains égards, elles ſont, à d'autres, fort utiles au Public; qu'elles font, par exemple, de leurs richeſſes un uſage communément plus avantageux à l'Etat que les femmes les plus ſages. Le déſir de plaire, qui conduit la femme galante chez le Rubanier, chez le Marchand d'étoffes ou de modes, lui fait non-ſeulement arracher une infinité d'ouvriers à l'indigence où les réduiroit la pratique des loix ſomptuaires, mais lui inſpire encore les actes de la charité la plus éclairée. Dans la ſuppoſition que le luxe ſoit utile à une Nation, ne ſont-ce pas les femmes galantes qui, en excitant l'induſtrie des Artiſants du luxe, les rendent de jour en jour plus utiles à l'Etat? Les femmes ſages, en faiſant des largeſſes à des mendiants ou à des criminels, ſont donc moins bien conſeillées par leurs directeurs, que les femmes galantes par le déſir de plaire : celles-ci nourriſſent des Citoyens utiles; & celles-là des hommes inutiles, ou même les ennemis de cette Nation.

Il ſuit de ce que je viens de dire, qu'on ne peut ſe flatter de faire aucun changement dans les idées d'un Peuple, qu'après en avoir fait dans ſa légiſlation; que c'eſt par la réforme des loix qu'il faut commencer la réforme des mœurs; que des déclamations contre un vice utile, dans la forme actuelle d'un Gouvernement, ſeroient, politiquement, nuiſibles ſi elles n'étoient vaines; mais elles le ſeront toujours, parce que la maſſe d'une Nation n'eſt jamais remuée que par la force des loix. D'ailleurs, qu'il me ſoit permis de l'obſerver en paſſant: parmi les Moraliſtes, il en eſt peu qui ſachent, en armant nos paſſions les unes contre les autres, s'en ſervir utilement pour faire adopter leur opinion: la plupart de leurs conſeils ſont trop injurieux. Ils devroient pourtant ſentir que des injures ne peuvent, avec avantage, combattre contre des ſentiments; que c'eſt une paſſion qui ſeule peut triompher d'une paſſion; que, pour inſpirer, par exemple, à la femme galante plus de retenue & de modeſtie vis-à-vis du Public, il faut mettre en oppoſition ſa vanité avec ſa coquetterie, lui faire ſentir que la pudeur eſt une invention de l'amour & de la volupté rafinée; (a) que c'eſt à la

(a) C'eſt en conſidérant la pudeur ſous ce point de vue, qu'on peut répondre aux arguments des Stoïciens & des Cyniques, qui ſoutenoient que l'homme vertueux ne faiſoit rien dans ſon intérieur qu'il ne dût faire à la face des Nations, & qui croyoient, en conſéquence, pouvoir ſe livrer publiquement aux plaiſirs de l'amour. Si la plupart des Légiſlateurs ont condamné ces principes cyniques, & mis la pudeur au nombre des vertus, c'eſt, leur répondra-t-on, qu'ils ont craint que le ſpectacle fréquent de la jouiſſance ne jettât quelque dégoût ſur un plaiſir auquel ſont attachées la conſervation de l'eſpèce & la durée du monde. Ils ont d'ailleurs ſenti, qu'en voilant quelques-uns des appas d'une femme, un vêtement la paroît de toutes les beautés dont peut l'embellir une vive imagination; que ce vêtement piquoit la curioſité, rendoit les careſſes plus délicieuſes, les faveurs plus flatteuſes, & multiplioit enfin les plaiſirs dans la race infortunée des hommes. Si Lycurgue avoit banni de Sparte une certaine eſpèce de pudeur, & ſi les filles, en préſence de tout un Peuple, y luttoient nues avec les jeunes Lacédémoniens; c'eſt que Lycurgue vouloit que les meres, rendues plus fortes par de ſemblables exercices, donnaſſent à l'Etat des enfants plus robuſtes. Il ſavoit que, ſi l'habitude de voir des femmes nues émouſſoit le déſir d'en connoître les beautés cachées, le déſir ne pouvoit pas s'éteindre, ſur-tout dans un Pays où les maris n'obtenoient qu'en ſecret & furtivement les faveurs de leurs épouſes. D'ailleurs, Lycurgue, qui faiſoit de l'amour un des principaux reſſorts de ſa légiſlation, vouloit qu'il devînt la récompenſe, & non l'occupation des Spartiates.

gaze, dont cette même pudeur couvre les beautés d'une femme, que le monde doit la plupart de ſes plaiſirs; qu'au Malabar, où les jeunes agréables ſe préſentent demi nuds dans les aſſemblées; qu'en certains cantons de l'Amérique, où les femmes s'offrent ſans voile aux regards des hommes, les déſirs perdent tout ce que la curioſité leur communiqueroit de vivacité; qu'en ces Pays, la beauté avilie n'a de commerce qu'avec les beſoins; qu'au contraire, chez les Peuples où la pudeur ſuſpend un voile entre les déſirs & les nudités, ce voile myſtérieux eſt le taliſman qui retient l'amant aux genoux de ſa maîtreſſe; & que c'eſt enfin la pudeur qui met aux foibles mains de la beauté le ſceptre qui commande à la force. Sachez de plus, diroient-ils à la femme galante, que les malheureux ſont en grand nombre; que les infortunés, ennemis nés de l'homme heureux, lui font un crime de ſon bonheur; qu'ils haïſſent en lui une félicité trop indépendante d'eux; que le ſpectacle de vos amuſements eſt un ſpectacle qu'il faut éloigner de leurs yeux; & que l'indécence, en trahiſſant le ſecret de vos plaiſirs, vous expoſe à tous les traits de leur vengeance.

C'eſt en ſubſtituant ainſi le langage de l'intérêt au ton de l'injure, que les Moraliſtes pourroient faire adopter leurs maximes. Je ne m'étendrai pas davantage ſur cet article : je rentre dans mon ſujet; & je dis que tous les hommes ne tendent qu'à leur bonheur; qu'on ne peut les ſouſtraire à cette tendance; qu'il ſeroit inutile de l'entreprendre, & dangereux d'y réuſſir; que, par conſéquent, l'on ne peut les rendre vertueux qu'en uniſſant l'intérêt perſonnel à l'intérêt général. Ce principe poſé, il eſt évident que la Morale n'eſt qu'une ſcience frivole, ſi l'on ne la confond avec la Politique & la Légiſlation : d'où je conclus que, pour ſe rendre utiles à l'univers, les Philoſophes doivent conſidérer les objets du point de vue d'où le Légiſlateur les contemple. Sans être armés du même pouvoir, ils doivent être animés du même eſprit. C'eſt au Moraliſte d'indiquer les loix, dont le Légiſlateur aſſure l'exécution par l'appoſition du ſceau de ſa puiſſance.

Parmi les Moraliſtes, il en eſt peu, ſans doute, qui ſoient aſſez fortement frappés de cette vérité : parmi ceux même dont l'eſprit eſt fait pour atteindre aux plus hautes

idées, il en eſt beaucoup qui, dans l'étude de la Morale & les portraits qu'ils font des vices, ne ſont animés que par des intérêts perſonnels & des haines particuliéres. Ils ne s'attachent, en conſéquence, qu'à la peinture des vices incommodes dans la ſociété ; & leur eſprit, qui, peu à peu, ſe reſſerre dans le cercle de leur intérêt, n'a bientôt plus la force néceſſaire pour s'élever juſqu'aux grandes idées. Dans la ſcience de la Morale, ſouvent l'élévation de l'eſprit tient à l'élévation de l'ame. Pour ſaiſir, en ce genre, les vérités réellement utiles aux hommes, il faut être échauffé de la paſſion du bien général; & malheureuſement en Morale comme en Religion, il eſt beaucoup d'hypocrites.

CHAPITRE XVI.

Des Moraliſtes hypocrites.

J'Entends par *hypocrite* celui qui, n'étant point ſoutenu dans l'étude de la Morale par le déſir du bonheur de l'humanité, eſt trop fortement occupé de lui-même. Il eſt beaucoup d'hommes de cette eſpéce : on les reconnoit, d'une part, à l'indifférence avec laquelle ils conſidérent les vices deſtructeurs des Empires; & de l'autre, à l'emportement avec lequel ils ſe déchainent contre des vices particuliers. C'eſt en vain que de pareils hommes ſe diſent inſpirés par la paſſion du bien public. Si vous étiez, leur répondra-t-on, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice ſeroit toujours proportionnée au mal que ce vice fait à la ſociété : &, ſi la vue des défauts les moins nuiſibles à l'État ſuffiſoit pour vous irriter, de quel œil conſidéreriez-vous l'ignorance des moyens propres à former des Citoyens vaillants, magnanimes & déſintéreſſés? De quel chagrin ſeriez-vous affectés, lorſque vous appercevriez quelque défaut dans la Juriſprudence ou la diſtribution des impôts, lorſque vous en découvririez dans la diſcipline militaire, qui décide ſi ſouvent du ſort des batailles & du ravage de pluſieurs Provinces? Alors, pénétrés de la plus vive douleur, à l'exem-

ple de Nerva, on vous verroit, déteſtant le jour qui vous rend témoin des maux de votre Patrie, vous-même en terminer le cours; ou, du moins, prendre exemple ſur ce Chinois vertueux, qui, juſtement irrité des vexations des Grands, ſe préſente à l'Empereur, lui porte ſes plaintes: *Je viens*, dit-il, *m'offrir au ſupplice auquel de pareilles repréſentations ont fait traîner ſix cents de mes Concitoyens; & je t'avertis de te préparer à de nouvelles exécutions : la Chine poſſède encore dix-huit mille bons Patriotes, qui, pour la même cauſe, viendront ſucceſſivement te demander le même ſalaire.* Il ſe tait à ces mots; & l'Empereur, étonné de ſa fermeté, lui accorde la récompenſe la plus flatteuſe pour un homme vertueux; la punition des coupables & la ſuppreſſion des impôts.

Voilà de quelle maniére ſe manifeſte l'amour du bien public. Si vous êtes, dirois-je à ces cenſeurs, réellement animés de cette paſſion, votre haine pour chaque vice eſt proportionnée au mal que ce vice fait à l'Etat; ſi vous n'êtes vivement affectés que des défauts qui vous nuiſent, vous uſurpez le nom de Moraliſtes, vous n'êtes que des Egoïſtes.

C'eſt donc par un détachement abſolu de ſes intérêts perſonnels, par une étude profonde de la ſcience de la légiſlation, qu'un Moraliſte peut ſe rendre utile à ſa Patrie. Il eſt alors en état de peſer les avantages & les inconvénients d'une loi ou d'un uſage, & de juger s'il doit être aboli ou conſervé. L'on n'eſt que trop ſouvent contraint de ſe prêter à des abus & même à des uſages barbares. Si, dans l'Europe, l'on a ſi long-tems toléré les duels; c'eſt qu'en des Pays où l'on n'eſt point, comme à Rome, animé de l'amour de la Patrie, où la valeur n'eſt point exercée par des guerres continuelles, les Moraliſtes n'imaginoient peut-être pas d'autres moyens, & d'entretenir le courage dans le corps des Citoyens, & de fournir l'état de vaillants défenſeurs : ils croyoient, par cette tolérance, acheter un grand bien au prix d'un petit mal; ils ſe trompoient dans le cas particulier du duel : mais il en eſt mille autres où l'on eſt réduit à cette option. Ce n'eſt ſouvent qu'au choix fait entre deux maux qu'on reconnoit l'homme de génie. Loin de nous tous ces pédants épris d'une fauſſe idée de perfection. Rien de plus dan-

gereux, dans un Etat, que ces Moraliſtes déclamateurs & ſans eſprit, qui, concentrés dans une petite ſphére d'idées, répètent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs mies, recommandent, ſans ceſſe, la modération des déſirs, & veulent, en tous les cœurs, anéantir les paſſions : ils ne ſentent pas que leurs préceptes, utiles à quelques Particuliers placés dans certaines circonſtances, ſeroient la ruine des Nations qui les adopteroient.

En effet, ſi, comme l'Hiſtoire nous l'apprend, les paſſions fortes, telles que l'orgueil & le patriotiſme chez les Grecs & les Romains, le fanatiſme chez les Arabes, l'avarice chez les Flibuſtiers, enfantent toujours les guerriers les plus redoutables; tout homme qui ne menera contre de pareils ſoldats que des hommes ſans paſſions, n'oppoſera que de timides agneaux à la fureur des loups. Auſſi la ſage Nature a-t-elle enfermé dans le cœur de l'homme un préſervatif contre les raiſonnements de ces Philoſophes. Auſſi les Nations, ſoumiſes d'intention à ces préceptes, s'y trouvent-elles toujours indociles dans le fait. Sans cette heureuſe indocilité, le Peuple, ſcrupuleuſement attaché à leurs maximes, deviendroit le mépris & l'eſclave des autres Peuples.

Pour déterminer juſqu'à quel point on doit exalter ou modérer le feu des paſſions, il faut de ces eſprits vaſtes qui embraſſent toutes les parties d'un gouvernement. Quiconque en eſt doué, eſt, pour ainſi dire, déſigné par la nature pour remplir, auprès du Légiſlateur, la charge de Miniſtre penſeur, (a) & juſtifier ce mot de Cicéron, qu'*un homme d'eſprit n'eſt jamais un ſimple Citoyen, mais un vrai Magiſtrat.*

Avant d'expoſer les avantages que procureroient à l'univers des idées plus étendues & plus ſaines de la Morale, je crois pouvoir remarquer, en paſſant, que ces mêmes idées jetteroient infiniment des lumiéres ſur toutes

(a) On diſtingue à la Chine, deux ſortes de Miniſtres : les uns ſont les Miniſtres *ſignateurs*; ils donnent les audiences & les ſignatures : les autres portent le nom de Miniſtres *penſeurs*; ils ſe chargent du ſoin de former les projets, d'examiner ceux qu'on leur préſente, & de propoſer les changements que le tems & les circonſtances exigent qu'on faſſe dans l'adminiſtration.

les Sciences, & ſur-tout ſur celle de l'Hiſtoire, dont les progrès ſont à la fois effet & cauſe des progrès de la Morale.

Plus inſtruits du véritable objet de l'Hiſtoire, alors les Ecrivains ne peindroient, de la vie privée d'un Roi, que les détails propres à faire ſortir ſon caractére; ils ne décriroient plus ſi curieuſement ſes mœurs, ſes vices & ſes vertus domeſtiques; ils ſentiroient que le Public demande aux Souverains compte de leurs Edits, & non de leurs ſoupers; que le Public n'aime à connoître l'homme dans le Prince qu'autant que l'homme a part aux délibérations du Prince; & qu'à des anecdotes puériles, ils doivent, pour inſtruire & plaire, ſubſtituer le tableau agréable ou effrayant de la félicité ou de la miſére publique & des cauſes qui les ont produites. C'eſt à la ſimple expoſition de ce tableau qu'on devroit une infinité de réflexions & de réformes utiles.

Ce que je dis de l'Hiſtoire, je le dis de la Métaphyſique, de la Juriſprudence. Il eſt peu de Sciences qui n'aient quelque rapport à celle de la Morale. La chaîne, qui les lie toutes entre elles, a plus d'étendue qu'on ne penſe : tout ſe tient dans l'Univers.

CHAPITRE XVII.

Des Avantages qui réſultent des principes ci-deſſus établis.

JE paſſe rapidement ſur les avantages qu'en retireroient les Particuliers : ils conſiſteroient à leur donner des idées nettes de cette même Morale, dont les préceptes, juſqu'à préſent équivoques & contradictoires, ont permis aux plus inſenſés de juſtifier toujours la folie de leur conduite par quelques-unes de ces maximes.

D'ailleurs, plus inſtruit de ſes devoirs, le Particulier ſeroit moins dépendant de l'opinion de ſes amis : à l'abri des injuſtices que lui font ſouvent commettre, à ſon inſçu, les ſociétés dans leſquelles il vit, il ſeroit alors, en même-tems, affranchi de la crainte puérile du ridicule; fantôme

qu'anéantit la préſence de la raiſon, mais qui eſt l'effroi de ces ames timides & peu éclairées qui ſacrifient leurs goûts, leur repos, leurs plaiſirs, & quelquefois même juſqu'à la vertu, à l'humeur & aux caprices de ces atrabilaires, à la critique deſquels on ne peut échapper quand on a le malheur d'en être connu.

Uniquement ſoumis à la raiſon & à la vertu, le Particulier pourroit alors braver les préjugés, & s'armer de ces ſentiments mâles & courageux qui forment le caractére diſtinctif de l'homme vertueux; ſentiments qu'on déſire dans chaque Citoyen, & qu'on eſt en droit d'exiger des Grands. Comment l'homme élevé aux premiers poſtes, renverſera-t-il les obſtacles que certains préjugés mettent au bien général, & réſiſtera-t-il aux menaces, aux cabales des gens puiſſants, ſouvent intéreſſés au malheur public, ſi ſon ame n'eſt inabordable à toutes eſpéces de ſollicitations, de craintes & de préjugés?

Il paroit donc que la connoiſſance des principes ci-deſſus établis, procure, du moins, cet avantage au Particulier; c'eſt de lui donner une idée nette & ſûre de l'honnête, de l'arracher, à cet égard, à toute eſpéce d'inquiétude, d'aſſurer le repos de ſa conſcience, & de lui procurer, en conſéquence, les plaiſirs intérieurs & ſecrets attachés à la pratique de la vertu.

Quant aux avantages qu'en retireroit le Public, ils ſeroient, ſans doute, plus conſidérables. Conſéquemment à ces mêmes principes, on pourroit, ſi je l'oſe dire, compoſer un catéchiſme de probité, dont les maximes ſimples, vraies & à la portée de tous les eſprits, apprendroient aux Peuples que la vertu, invariable dans l'objet qu'elle ſe propoſe, ne l'eſt point dans les moyens propres à remplir cet objet; qu'on doit, par conſéquent, regarder les actions comme indifférentes en elles-mêmes; ſentir que c'eſt au beſoin de l'Etat à déterminer celles qui ſont dignes d'eſtime ou de mépris; & enfin au Légiſlateur, par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'intérêt public, à fixer l'inſtant où chaque action ceſſe d'être vertueuſe & devient vicieuſe.

Ces principes une fois reçus, avec quelle facilité le Légiſlateur éteindroit-il les torches du fanatiſme & de la ſuperſtition, ſupprimeroit-il les abus, réformeroit-il les cou-

tumes barbares, qui, peut-être utiles lors de leur établiſſement, ſont devenues depuis ſi funeſtes à l'univers? coutumes qui ne ſubſiſtent que par la crainte où l'on eſt de ne pouvoir les abolir ſans ſoulever les Peuples toujours accoutumés à prendre la pratique de certaines actions pour la vertu même, ſans allumer des guerres longues & cruelles, & ſans occaſionner enfin de ces ſéditions qui, toujours hazardeuſes pour l'homme ordinaire, ne peuvent réellement être prévues & calmées que par des hommes d'un caractére ferme & d'un eſprit vaſte.

C'eſt donc en affoibliſſant la ſtupide vénération des Peuples pour les loix & les uſages anciens, qu'on met les Souverains en état de purger la terre de la plupart des maux qui la déſolent, & qu'on leur fournit les moyens d'aſſurer la durée des Empires.

Maintenant, lorſque les intérêts d'un Etat ſont changés; & que des loix, utiles lors de ſa fondation, lui ſont devenues nuiſibles; ces mêmes loix, par le reſpect que l'on conſerve toujours pour elles, doivent néceſſairement entraîner l'Etat à ſa ruine. Qui doute que la deſtruction de la République Romaine n'ait été l'effet d'une ridicule vénération pour d'anciennes loix, & que cet aveugle reſpect n'ait forgé les fers dont Céſar chargea ſa Patrie? Après la deſtruction de Carthage, lorſque Rome atteignoit au faîte de la grandeur, les Romains, par l'oppoſition qui ſe trouvoit alors entre leurs intérêts, leurs mœurs & leurs loix, devoient appercevoir la révolution dont l'Empire étoit menacé; & ſentir que, pour ſauver l'Etat, la République en corps devoit ſe preſſer de faire, dans les loix & le Gouvernement, la réforme qu'exigeoient les tems & les circonſtances, & ſur-tout ſe hâter de prévenir les changements qu'y vouloit apporter l'ambition perſonnelle, la plus dangereuſe des légiſlatrices. Auſſi les Romains auroient-ils eu recours à ce remède, s'ils avoient eu des idées plus nettes ſur la Morale. Inſtruits par l'hiſtoire de tous les Peuples, ils auroient apperçu que les mêmes loix qui les avoient portés au dernier dégré d'élévation, ne pouvoient les y ſoutenir; qu'un Empire eſt comparable au vaiſſeau que certains vents ont conduit à certaine hauteur, où, repris par d'autres vents, il eſt en danger de périr, ſi, pour ſe parer du naufrage, le Pilote ha-

bile & prudent ne change promptement de manœuvre : vérité politique qu'avoit connue Mr. Locke, qui, lors de l'établiſſement de ſa légiſlation à la Caroline, voulut que ſes loix n'euſſent de force que pendant un ſiécle, que, ce tems expiré, elles devinſſent nulles, ſi elles n'étoient de nouveau examinées & confirmées par la Nation. Il ſentoit qu'un Gouvernement guerrier ou commerçant ſuppoſoit des loix différentes; & qu'une légiſlation propre à favoriſer le commerce & l'induſtrie, pouvoit devenir un jour funeſte à cette Colonie, ſi ſes voiſins venoient à s'aguerrir, & que les circonſtances exigeaſſent que ce Peuple fût alors plus militaire que commerçant.

Qu'on faſſe aux fauſſes Religions l'application de cette idée de Mr. Locke ; l'on ſera bientôt convaincu de la ſottiſe, & de leur Inventeur, & de leurs Sectateurs. Quiconque, en effet, examine les Religions (qui, à l'exception de la nôtre, ſont toutes faites de main d'hommes) ſent qu'elles n'ont jamais été l'ouvrage de l'eſprit vaſte & profond d'un Légiſlateur, mais de l'eſprit étroit d'un Particulier; qu'en conſéquence, ces fauſſes Religions n'ont jamais été fondées ſur la baſe des loix & le principe de l'utilité publique; principe toujours invariable, mais qui, pliable dans ſes applications à toutes les diverſes poſitions où peut ſucceſſivement ſe trouver un Peuple, eſt le ſeul principe que doivent admettre ceux qui veulent, à l'exemple des Anaſtaſe, des Ripperda, des Thamas-Kouli-Kan & des Gehan-Guir, tracer le plan d'une nouvelle Religion, & la rendre utile aux hommes. Si, dans la compoſition des fauſſes Religions, on eût toujours ſuivi ce plan, on auroit conſervé à ces Religions tout ce qu'elles ont d'utile; on n'eût point détruit le tartare ni l'élyſée; le Légiſlateur en eût toujours fait, à ſon gré, des tableaux plus ou moins agréables ou terribles, ſelon la force plus ou moins grande de ſon imagination. Ces Religions, ſimplement dépouillées de ce qu'elles ont de nuiſible, n'euſſent point courbé les eſprits ſous le joug honteux d'une ſotte crédulité; & que de crimes & de ſuperſtitions euſſent diſparu de la terre ! On n'eût point vu l'habitant de la Grande-Java, (*a*) perſuadé à la plus légére incommodité que

(*a*) A l'orient de Sumatra.

l'heure fatale eſt venue, ſe preſſer de rejoindre le Dieu de ſes peres, implorer la mort & conſentir à la recevoir; les Prêtres euſſent vainement voulu lui extorquer un pareil conſentement pour l'étrangler enſuite de leurs propres mains & ſe gorger de ſa chair. La Perſe n'eût point nourri cette ſecte abominable de Dervis qui demande l'aumône à main armée, qui tue impunément quiconque n'admet point ſes principes, qui leva une main homicide ſur un Sophi, & plongea le poignard dans le ſein d'Amurath. Des Romains, auſſi ſuperſtitieux que des Négres, (*b*) n'euſſent point réglé leur courage ſur l'appétit des poulets ſacrés. Enfin, les Religions n'auroient point, dans l'Orient, fécondé les germes de ces guerres (*c*) longues & cruelles que les Sarraſins firent d'abord aux Chrétiens; que, ſous les drapeaux des Omar & des Hali, ces mêmes Sarraſins ſe firent entre eux; & qui, ſans doute, firent inventer la fable dont ſe ſervit un Prince de l'Indouſtan pour réprimer le zéle indiſcret d'un Iman.

Soumets-toi, lui diſoit l'Iman, à l'ordre du Très-Haut. La terre va recevoir ſa ſainte loi : la victoire marche partout devant Omar. Tu vois l'Arabie, la Perſe, la Syrie, l'Aſie entiére ſubjuguée, l'aigle Romaine foulée aux pieds des fidéles, & le glaive de la terreur remis aux mains de Khaled. A ces ſignes certains, reconnois la vérité de ma Religion, & plus encore à la ſublimité de l'Alcoran, à la ſimplicité de ſes dogmes, à la douceur de notre loi. Notre

(*b*) Lorſque les guerriers du Congo vont à l'ennemi, s'ils rencontrent, dans leur marche, un liévre, une corneille ou quelque autre animal timide, c'eſt, diſent-ils, le génie de l'ennemi qui vient les avertir de ſa frayeur : ils le combattent alors avec intrépidité. Mais, s'ils ont entendu le chant du coq à quelque autre heure que l'heure ordinaire; ce chant, diſent-ils, eſt le préſage certain d'une défaite à laquelle ils ne s'expoſent jamais. Si le chant du coq eſt, à la fois, entendu des deux camps, il n'eſt point de courage qui y tienne, les deux armées ſe débandent & fuient. Au moment que le Sauvage de la Nouvelle-Orléans marche à l'ennemi avec le plus d'intrépidité, un ſonge ou l'aboyement d'un chien ſuffit pour le faire retourner ſur ſes pas.

(*c*) Les paſſions humaines ont quelquefois allumé de ſemblables guerres dans le ſein même du Chriſtianiſme; mais rien de plus contraire à ſon eſprit, qui eſt un eſprit de déſintéreſſement & de paix; à ſa morale qui ne reſpire que la douceur & l'indulgence; à ſes maximes, qui preſcrivent par-tout la bienfaiſance & la charité; à la ſpiritualité des objets qu'il préſente; à la ſublimité de ſes motifs; enfin à la grandeur & à la nature des récompenſes qu'il propoſe.

Dieu n'eſt point un Dieu cruel; il s'honore de nos plaiſirs. C'eſt, dit Mahomet, en reſpirant l'odeur des parfums, en éprouvant les voluptueuſes careſſes de l'amour, que mon ame s'allume de plus de ferveur & s'élance plus rapidement vers le ciel. Inſecte couronné, lutteras-tu longtems contre ton Dieu? Ouvre les yeux, vois les ſuperſtitions & les vices dont ton Peuple eſt infecté : le priveras-tu toujours des lumiéres de l'Alcoran?

Iman, répondit le Prince, il fut un tems où, dans la République des Caſtors, comme dans mon Empire, l'on ſe plaignit de quelques dépôts volés, & même de quelques aſſaſſinats : pour prévenir les crimes, il ſuffiſoit d'ouvrir quelques dépôts publics, d'élargir les grandes routes & d'établir quelques Maréchauſſées. Le Sénat des Caſtors étoit prêt à prendre ce parti, quand l'un d'eux, jettant la vue ſur l'azur du firmament, s'écria tout-à-coup : Prenons exemple ſur l'homme. Il croit ce Palais des airs bâti, habité & régi par un Etre plus puiſſant que lui : cet Etre porte le nom de *Michapour*. Publions ce dogme; que le Peuple des caſtors s'y ſoumette. Perſuadons-lui qu'un génie eſt, par l'ordre de ce Dieu, mis en ſentinelle ſur chaque planette ; que, delà, contemplant nos actions, il s'occupe à diſpenſer les biens aux bons & les maux aux méchants : cette croyance reçue, le crime fuira loin de nous. Il ſe tait : on conſulte, on délibére; l'idée plait par ſa nouveauté, on l'adopte; voilà la Religion établie, & les caſtors vivant d'abord comme freres. Cependant, bientôt après, il s'éléve une grande controverſe. C'eſt la loutre, diſent les uns; c'eſt le rat muſqué, répondent les autres, qui, le premier, préſenta à Michapour les grains de ſable dont il forma la terre. La diſpute s'échauffe ; le Peuple ſe partage; on en vient aux injures, des injures aux coups; le fanatiſme ſonne la charge. Avant cette Religion, il ſe commettoit quelques vols & quelques aſſaſſinats : la guerre civile s'allume, & la moitié de la Nation eſt égorgée. Inſtruit par cette fable, ne prétends donc pas, ô cruel Iman! ajouta ce Prince Indien, me prouver la vérité & l'utilité d'une Religion qui déſole l'univers.

Il réſulte de ce Chapitre que, ſi le Légiſlateur étoit autoriſé, conſéquemment aux principes ci-deſſus établis, à faire, dans les loix, les coutumes & les fauſſes Religions, tous

tous les changements qu'exigent les tems & les circonſtances, il pourroit tarir la ſource d'une infinité de maux, &, ſans doute, aſſurer le repos des Peuples, en étendant la durée des Empires.

D'ailleurs, que de lumiéres ces mêmes principes ne répandroient-ils pas ſur la Morale, en nous faiſant appercevoir la dépendance néceſſaire qui lie les mœurs aux loix d'un Pays, & nous apprenant que la ſcience de la Morale n'eſt autre choſe que la ſcience même de la légiſlation? Qui doute que, plus aſſidus à cette étude, les Moraliſtes ne puſſent alors porter cette ſcience à ce haut dégré de perfection que les bons eſprits ne peuvent maintenant qu'entrevoir, & peut-être auquel ils n'imaginent pas qu'elle puiſſe jamais atteindre? (*d*)

Si, dans preſque tous les gouvernements, toutes les loix, incohérentes entre elles, ſemblent être l'ouvrage du pur hazard, c'eſt que, guidés par des vues & des intérêts différents, ceux qui les font s'embarraſſent peu du rapport de ces loix entre elles. Il en eſt de la formation de ce corps entier des loix comme de la formation de certaines iſles: des payſans veulent vuider leur champ des bois, des pierres, des herbes & des limons inutiles; pour cet effet, ils les jettent dans un fleuve, où je vois ces matériaux, chariés par les courants, s'amonceler autour de quelques roſeaux, s'y conſolider, & former enfin une terre ferme.

C'eſt cependant à l'uniformité des vues du Légiſlateur, à la dépendance des loix entre elles, que tient leur excellence. Mais, pour établir cette dépendance, il faut pouvoir les rapporter toutes à un principe ſimple, tel que celui de l'utilité du Public, c'eſt-à-dire, du plus grand nombre d'hommes ſoumis à la même forme de gouvernement:

(*d*) En vain diroit-on, que ce grand œuvre d'une excellente légiſlation n'eſt point celui de la ſageſſe humaine, que ce projet eſt une chimére. Je veux qu'une aveugle & longue ſuite d'événements dépendants tous les uns des autres, & dont le premier jour du monde développa le premier germe, ſoit la cauſe univerſelle de tout ce qui a été, eſt & ſera: en admettant même ce principe, pourquoi, répondrai-je, ſi, dans cette longue chaîne d'événements, ſont néceſſairement compris les ſages & les fous, les lâches & les héros qui ont gouverné le monde, n'y comprendroit-on pas auſſi la découverte des vrais principes de la légiſlation, auxquels cette ſcience devra ſa perfection, & le monde ſon bonheur?

principe dont perſonne ne connoit toute l'étendue ni la fécondité ; principe qui renferme toute la Morale & la Légiſlation, que beaucoup de gens répétent ſans l'entendre, & dont les Légiſlateurs même n'ont encore qu'une idée ſuperficielle, du moins, ſi l'on en juge par le malheur de preſque tous les Peuples de la terre. (*e*)

CHAPITRE XVIII.

De l'Eſprit, conſidéré par rapport aux Siécles & aux Pays divers.

J'Ai prouvé que les mêmes actions, ſucceſſivement utiles & nuiſibles dans des ſiécles & des Pays divers, étoient tour à tour eſtimées ou mépriſées. Il en eſt des idées comme des actions. La diverſité des intérêts des Peuples, & les changements arrivés dans ces mêmes intérêts, produiſent des révolutions dans leurs gouts, occaſionnent la création ou l'anéantiſſement ſubit & total de certains genres d'eſprit, & le mépris, injuſte ou légitime, mais toujours réciproque, qu'en fait d'eſprit, les ſiécles & les Pays divers ont toujours les uns pour les autres.

Propoſition dont je vais, dans les deux Chapitres ſuivants, prouver la vérité par des exemples.

(*e*) Dans la plupart des Empires de l'Orient, on n'a pas même l'idée du Droit public & du Droit des gens. Quiconque voudroit éclairer les Peuples ſur ce point, s'expoſeroit preſque toujours à la fureur des tyrans qui déſolent ces malheureuſes Contrées. Pour violer plus impunément les droits de l'humanité, ils veulent que leurs Sujets ignorent ce qu'en qualité d'hommes, ils ſont en droit d'attendre du Prince, & le contrat tacite qui le lie à ſes Peuples. Quelque raiſon qu'à cet égard, ces Princes apportent de leur conduite, elle ne peut jamais être fondée que ſur le déſir pervers de tyranniſer leurs Sujets.

CHAPITRE XIX.

L'eſtime pour les différents genres d'Eſprit eſt, dans chaque ſiécle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

POur faire ſentir l'extrême juſteſſe de cette proportion, prenons d'abord les Romans pour exemple. Depuis les Amadis juſqu'aux Romans de nos jours, ce genre a ſucceſſivement éprouvé mille changements. En veut-on ſavoir la cauſe? Qu'on ſe demande pourquoi les Romans les plus eſtimés il y a trois cents ans, nous paroiſſent aujourd'hui ennuyeux ou ridicules; & l'on appercevra que le principal mérite de la plupart de ces Ouvrages dépend de l'exactitude avec laquelle on y peint les vices, les vertus, les paſſions, les uſages & les ridicules d'une Nation.

Or, les mœurs d'une Nation changent ſouvent d'un ſiécle à l'autre; ce changement doit donc en occaſionner dans le genre de ſes Romans & de ſon gout: une Nation eſt donc, par l'intérêt de ſon amuſement, preſque toujours forcée de mépriſer dans un ſiécle ce qu'elle admiroit dans le ſiécle précédent. (*a*) Ce que je dis des Romans peut s'appliquer à preſque tous les Ouvrages. Mais, pour faire plus fortement ſentir cette vérité, peut-être faut-il comparer l'eſprit des ſiécles d'ignorance à l'eſprit de notre ſiécle. Arrêtons-nous un moment à cet examen.

Comme les Eccléſiaſtiques étoient alors les ſeuls qui

(*a*) Ce n'eſt pas que ces anciens Romans ne ſoient encore agréables à quelques Philoſophes, qui les regardent comme la vraie hiſtoire des mœurs d'un Peuple conſidéré dans un certain ſiécle & une certaine forme de Gouvernement. Ces Philoſophes, convaincus qu'il y auroit une très-grande différence entre deux Romans, l'un écrit par un Sybarite, & l'autre par un Crotoniate, aiment à juger le caractére & l'eſprit d'une Nation par le genre de Roman qui la ſéduit. Ces ſortes de jugements ſont d'ordinaire aſſez juſtes; un Politique habile pourroit, avec ce ſecours, aſſez préciſément déterminer les entrepriſes qu'il eſt prudent ou téméraire de tenter contre un Peuple. Mais le commun des hommes, qui lit les Romans, moins pour s'inſtruire que pour s'amuſer, ne les conſidére pas ſous ce point de vue, & ne peut, en conſéquence, en porter le même jugement.

ſuſſent écrire, je ne peux tirer mes exemples que de leurs Ouvrages & de leurs Sermons. Qui les lira, n'appercevra pas moins de différence entre ceux de Menot (*b*) & ceux du P. Bourdaloue, qu'entre le *Chevalier du Soleil* & *la Princeſſe de Cléves*. Nos mœurs ayant changé, nos lumiéres s'étant augmentées, l'on ſe moqueroit aujourd'hui de ce qu'on admiroit autrefois. Qui ne riroit point du Sermon d'un Prédicateur de Bourdeaux, qui, pour prouver toute la reconnoiſſance des trépaſſés pour quiconque fait prier Dieu pour eux, & donne, en conſéquence, de l'argent aux Moines, débitoit gravement en chaire, *qu'au ſeul ſon de l'argent qui tombe dans le tronc ou le baſſin, & qui fait* tin, tin, tin, *toutes les ames du Purgatoire ſe prennent tellement à rire, qu'elles font* ha, ha, ha, hi, hi, hi? (*c*)

(*b*) Dans un des Sermons de ce Menot, il s'agit de la promeſſe du Meſſie. " Dieu, dit-il, avoit, de " toute éternité, déterminé l'Incarnation & le ſalut du genre " humain; mais il vouloit que de " grands perſonnages, tels que les " ſaints Peres, le demandaſſent. " Adam, Enos, Enoch, Mathuſalem, Lamech, Noé, après l'avoir inutilement ſollicité, s'aviſerent de lui envoyer des Ambaſſadeurs. Le premier fut Moïſe, " le ſecond David, le troiſiéme " Iſaïe, & le dernier l'Egliſe. Ces " Ambaſſadeurs n'ayant pas mieux " réuſſi que les Patriarches eux-mêmes, ils crurent devoir députer des femmes. Madame Eve ſe préſenta la premiére, à laquelle Dieu fit réponſe: *Eve, tu as péché, tu n'es pas digne de mon fils.* Enſuite, Madame Sara qui dit: *O Dieu! aide-nous.* Dieu lui dit: *Tu t'en es rendue indigne par l'infidélité que tu marquas, lorſque je t'aſſurai que tu ſerois mére d'Iſaac.* La troiſiéme fut Madame Rébecca; Dieu lui dit: *Tu as fait en faveur de Jacob, trop de tort à Eſaü.* La quatriéme, Madame Judith, à qui Dieu dit: *Tu as aſſaſſiné.* La cinquiéme, Madame Eſther, à qui il dit: *Tu as été trop coquette; tu perdois trop de tems à t'attifer pour plaire à Aſſuerus.* Enfin, fut envoyée la Chambriére, de l'âge de quatorze ans, laquelle, tenant la vue baſſe & toute honteuſe, s'agenouilla, puis vint à dire: *Que mon bien-aimé vienne dans mon jardin, afin qu'il y mange du fruit de ſes pommes;* & le jardin étoit le ventre virginal. Or, le fils ayant ouï ces paroles, il dit à ſon pere: *Mon pere, j'ai aimé celle-ci dès ma jeuneſſe, & je veux l'avoir pour mere.* A l'inſtant, Dieu appelle Gabriel, & lui dit: *O Gabriel, va-t-en vîte en Nazareth, à Marie, & lui préſente de ma part ces lettres.* Et le fils y ajouta: *Dis-lui, de la mienne, que je la choiſis pour ma mere. Aſſure-la*, dit enſuite le ſaint Eſprit, *que j'habiterai en elle, qu'elle ſera mon temple; & remets-lui ces lettres de ma part.* Tous les autres Sermons de ce Menot ſont à peu près dans le même gout.

(*c*) Dans ces tems, l'ignorance étoit telle, qu'un Curé ayant un procès avec ſes Paroiſſiens, pour ſavoir aux fraix de qui l'on paveroit l'Egliſe; ce Curé, lorſque le Juge

Dans la ſimplicité des ſiécles d'ignorance, les objets ſe préſentent ſous un aſpect très-différent de celui ſous lequel on les conſidére dans les ſiécles éclairés. Les Tragédies de la Paſſion, édifiantes pour nos ancêtres, nous paroîtroient à préſent ſcandaleuſes. Il en ſeroit de même de preſque toutes les queſtions ſubtiles qu'on agitoit alors dans les Ecoles de Théologie. Rien ne paroîtroit aujourd'hui plus indécent que des diſputes en régle, pour ſavoir ſi Dieu eſt habillé ou nud dans l'hoſtie; ſi Dieu eſt tout-puiſſant, s'il a le pouvoir de pécher; ſi Dieu pouvoit prendre la nature de la femme, du diable, de l'âne, du rocher, de la citrouille; & mille autres queſtions encore plus extravagantes. (*d*)

Tout, juſqu'aux miracles, portoit, dans ces tems d'ignorance, l'empreinte du mauvais gout du ſiécle. (*e*)

étoit prêt à le condamner, s'aviſa de citer ce paſſage de Jérémie: *Paveant illi, & ego non paveam.* Le Juge ne ſut que répondre à la citation: il ordonna que l'Egliſe ſeroit pavée aux dépens des Paroiſſiens.

Il y eut un tems, dans l'Egliſe, où la ſcience & l'art d'écrire furent regardés comme des choſes mondaines, indignes d'un Chrétien. On dit même, à ce ſujet, que les Anges fouetterent ſaint Jérôme pour avoir voulu imiter le ſtyle de Cicéron. L'Abbé Cartaut prétend que c'eſt pour l'avoir mal imité.

(*d*) *Utrum Deus potuerit ſuppoſitare mulierem, vel diabolum, vel aſinum, vel filicem, vel cucurbitam: &, ſi ſuppoſitaſſet cucurbitam, quemadmodum fuerit concionatura, editura miracula, & quonammodo fuiſſet fixa cruci.* Apolog. p. Hérodot. tom. III. p. 127.

(*e*) Quelque choſe qu'on diſe en faveur des ſiécles d'ignorance, on ne fera jamais accroire qu'ils aient été favorables à la Religion; ils ne l'ont été qu'à la ſuperſtition. Auſſi rien de plus ridicule que les déclamations qu'on fait, ou contre les Philoſophes, ou contre les Académies de Province. Ceux qui les compoſent, dit-on, ne peuvent éclairer la terre; ils feroient mieux de la cultiver. De pareils hommes, repliquera-t-on, ne ſont pas d'état à labourer la terre. D'ailleurs, vouloir, pour l'intérêt de l'Agriculture, les enregiſtrer dans le rôle des laboureurs, lorſqu'on entretient tant de mendiants, de ſoldats, d'artiſans de luxe & de domeſtiques, c'eſt vouloir rétablir les finances d'un Etat par des ménages de bouts de chandelles. J'ajouterai même qu'en ſuppoſant que ces Académies de Province ne fiſſent que peu de découvertes, on peut du moins les conſidérer comme les canaux par leſquels les connoiſſances de la Capitale ſe communiquent aux Provinces: or, rien de plus utile que d'éclairer les hommes. *Les lumiéres philoſophiques*, dit Mr. l'Abbé de Fleury, *ne peuvent jamais nuire.* Ce n'eſt qu'en perfectionnant la raiſon humaine, ajoute Mr. Hume, que les Nations peuvent ſe flatter de perfectionner leur gouvernement, leurs loix & leur police. L'eſprit eſt comme le feu; il agit en tous ſens: il y a peu de grands Politiques & de grands Capitaines

Entre plusieurs de ces prétendus miracles rapportés dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres*, (*f*) j'en choisis un, opéré en faveur d'un Moine.

„ Ce Moine revenoit d'une maison dans laquelle il s'in-
„ troduisoit toutes les nuits. Il avoit, à son retour, une
„ riviére à traverser : Satan renversa le bateau, & le Moine
„ fut noyé, comme il commençoit l'invitatoire des Ma-
„ tines de la Vierge. Deux Diables se saisissent de son
„ ame, & sont arrêtés par deux Anges qui la réclament
„ en qualité de Chrétienne. Seigneurs Anges, disent les
„ Diables, il est vrai que Dieu est mort pour ses amis,
„ & ce n'est pas une fable; mais celui-ci étoit du nom-
„ bre des ennemis de Dieu : &, puisque nous l'avons
„ trouvé dans l'ordure du péché, nous allons le jetter
„ dans le bourbier de l'Enfer; nous serons bien récom-
„ pensés de nos Prévôts. Après bien des contestations,
„ les Anges proposent de porter le différend au tribunal
„ de la Vierge. Les Diables répondent qu'ils prendront
„ volontiers Dieu pour juge, parce qu'il jugeoit selon
„ les loix : mais, pour la Vierge, disent-ils, nous n'en
„ pouvons espérer de justice : elle briseroit toutes les por-
„ tes de l'Enfer, plutôt que d'y laisser un seul jour celui
„ qui, de son vivant, a fait quelques révérences à son
„ image. Dieu ne la contredit en rien ; elle peut dire que
„ la pie est noire & que l'eau trouble est claire; il lui ac-
„ corde tout : nous ne savons plus où nous en sommes;
„ d'un ambesas elle fait un terne, d'un double-deux un
„ quine, elle a le dez & la chance : le jour que Dieu en
„ fit sa mere, fut bien fatal pour nous.

---

dans un Pays où il n'y a pas d'hommes illustres dans les Sciences & les Lettres. Comment se persuader qu'un Peuple qui ne sait ni l'art d'écrire ni celui de raisonner, puisse se donner de bonnes loix & s'affranchir du joug de cette superstition qui désole les siécles d'ignorance? Solon, Lycurgue, & ce Pythagore qui forma tant de Législateurs, prouvent combien les progrès de la raison peuvent contribuer au bonheur public. On doit donc regarder ces Académies de Province comme très-utiles. Je dirai de plus, que, si l'on considére les Savants simplement comme des Commerçants, & si l'on compare les cent mille livres que le Roi distribue aux Académies & aux Gens de Lettres, avec le produit de la vente de nos Livres à l'Etranger, on peut assurer que cette espéce de commerce a rapporté plus de mille pour cent à l'Etat.

(*f*) *Histoire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tome XVIII.*

L'on ſeroit, ſans doute, peu édifié d'un tel miracle; & l'on riroit pareillement de cet autre miracle, tiré des *Lettres édifiantes & curieuſes, ſur la viſite de l'Evêque d'Halicarnaſſe*, & qui m'a paru trop plaiſant pour réſiſter au déſir de le placer ici.

Pour prouver l'excellence du Baptême, l'Auteur raconte " qu'autrefois, dans le Royaume d'Arménie, il y „ eut un Roi qui avoit beaucoup de haine contre les „ Chrétiens; c'eſt pourquoi il perſécuta la Religion „ d'une maniére bien cruelle. Il méritoit bien que Dieu „ l'eût alors puni: cependant Dieu, infiniment bon, qui „ ouvrit le cœur à ſaint Paul pour le convertir lorſqu'il per„ ſécutoit les fidéles, ouvrit auſſi le cœur à ce Roi pour „ qu'il connût la ſainte Religion. Auſſi arriva-t-il que le „ Roi tenant ſon conſeil dans le Palais, avec les Manda„ rins, pour délibérer ſur les moyens d'abolir entiére„ ment la Religion Chrétienne dans le Royaume, le Roi „ & les Mandarins furent auſſi-tôt changés en cochons. „ Tout le monde accourut aux cris de ces cochons, ſans „ ſavoir quelle pouvoit être la cauſe d'une choſe auſſi „ extraordinaire. Alors il y eut un Chrétien, nommé „ Grégoire, qui avoit été mis à la queſtion le jour de „ devant, qui accourut au bruit, & qui reprocha au Roi „ ſa cruauté envers la Religion. Au diſcours que fit Gré„ goire, les cochons s'arrêterent, & s'étant tus, ils leve„ rent le muſeau en haut pour écouter Grégoire, lequel „ interrogea tous les cochons en ces termes: Déſormais „ êtes-vous réſolus de vous corriger? A cette demande, „ tous les cochons firent un coup de tête, & crierent „ *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme s'ils avoient dit *oui*. Gré„ goire reprit ainſi la parole: Si vous êtes réſolus de vous „ corriger, ſi vous vous repentez de vos péchés, & que „ vous veuilliez être baptiſés pour obſerver la Religion „ parfaitement, le Seigneur vous regardera dans ſa mi„ ſéricorde; ſinon, vous ſerez malheureux dans ce monde „ & dans l'autre. Tous les cochons frapperent la tête, „ firent la révérence & crierent *ouen*, *ouen*, *ouen*, comme „ s'ils avoient voulu dire qu'ils le déſiroient ainſi. Gré„ goire, voyant les cochons humbles de cette ſorte, prit „ de l'eau bénite, & baptiſa tous les cochons: & il ar„ riva ſur le champ un grand miracle; car, à meſure qu'il

„ baptiſoit chaque cochon, auſſi-tôt il ſe changeoit en „ une perſonne plus belle qu'auparavant.

Ces miracles, ces ſermons, ces tragédies & ces queſtions théologiques, qui maintenant nous paroitroient ſi ridicules, étoient & devoient être admirés dans les ſiécles d'ignorance, parce qu'ils étoient proportionnés à l'eſprit du tems, & que les hommes admireront toujours des idées analogues aux leurs. La groſſiére imbécillité de la plupart d'entre eux ne leur permettoit pas de connoître la ſainteté & la grandeur de la Religion; dans preſque toutes les têtes, la Religion n'étoit, pour ainſi dire, qu'une ſuperſtition & qu'une idolâtrie. A l'avantage de la Philoſophie, on peut dire que nous en avons des idées plus relevées. Quelque injuſte qu'on ſoit envers les Sciences, quelque corruption qu'on les accuſe d'introduire dans les mœurs, il eſt certain que celles de notre Clergé ſont maintenant auſſi pures qu'elles étoient alors dépravées, du moins ſi l'on conſulte, & l'Hiſtoire, & les anciens Prédicateurs. Maillard & Menot, les plus célébres d'entre eux, ont toujours ce mot à la bouche : *Sacerdotes, Religioſi, concubinarii.* " Damnés, infames, s'écrie Maillard, dont „ les noms ſont inſcrits dans les regiſtres du Diable; lar„ rons, voleurs, comme dit ſaint Bernard; penſez-vous „ que les Fondateurs de vos Bénéfices vous les aient don„ nés pour ne faire autre choſe que de vivre à pot & à „ cuiller avec des filles, & jouer au glic? Et vous, Meſ„ ſieurs les gros Abbés, avec vos Bénéfices, qui nourriſ„ ſez chevaux, chiens & filles, demandez à ſaint Etienne „ s'il a eu Paradis pour mener une telle vie, faiſant grande „ chére, étant toujours parmi les feſtins & banquets, & „ donnant les biens de l'Egliſe & du crucifix aux filles „ de joie. (*g*)

(*g*) Ce Maillard, qui déclamoit de cette maniére contre le Clergé, n'étoit pas lui-même exempt des vices qu'il reprochoit à ſes Confréres. On l'appelloit le *Docteur Gomerrhéen.* On avoit fait contre lui cette Epigramme, qui me paroit aſſez bien tournée pour le tems :

Noſtre maiſtre Maillard tout par tout met le nez,
Tantoſt va chez le Roy, tantoſt va chez la Royne;
Il ſait tout, il ſçait tout, & à rien n'eſt idoine;
Il eſt grand Orateur, Poëte des mieux nés,

Je ne m'arrêterai pas davantage à conſidérer ces ſiécles groſſiers, où tous les hommes, ſuperſtitieux & braves, ne s'amuſoient que des contes des Moines & des hauts faits de la chevalerie. L'ignorance & la ſimplicité ſont toujours monotones : avant le renouvellement de la Philoſophie, les Auteurs, quoique nés dans des ſiécles différents, écrivoient tous ſur le même ton. Ce qu'on appelle le gout ſuppoſe connoiſſance. Il n'eſt point de gout, ni, par conſéquent, de révolutions de gout chez des Peuples encore barbares; ce n'eſt, du moins, que dans les ſiécles éclairés qu'elles ſont remarquables. Or, ces ſortes de révolutions y ſont toujours précédées de quelque changement dans la forme du gouvernement, dans les mœurs, les loix, & la poſition d'un Peuple. Il eſt donc une dépendance ſecrétement établie entre le gout d'une Nation & ſes intérêts.

Pour éclaircir ce principe par quelques applications, qu'on ſe demande pourquoi la peinture tragique des vengeances les plus mémorables, telles que celles des Atrides, n'allumeroit plus, en nous, les mêmes tranſports qu'elle excitoit autrefois chez les Grecs; & l'on verra que cette différence d'impreſſion tient à la différence de notre Religion, de notre Police, avec la Police & la Religion des Grecs.

Les anciens élevoient des temples à la vengeance : cette paſſion, miſe aujourd'hui au nombre des vices, étoit alors comptée parmi les vertus. La Police ancienne favoriſoit ce culte. Dans un ſiécle trop guerrier pour n'être pas un peu féroce, l'unique moyen d'enchaîner la colére, la fureur & la trahiſon, étoit d'attacher le deshonneur à l'oubli de l'injure, de placer toujours le tableau de la ven-

---

Juge ſi bon qu'au feu mille on a condamnés,
Sophiſte auſſy aigu que les feſſes d'un Moine.
Mais il eſt ſi meſchant, pour n'eſtre que Chanoine,
Qu'auprès de luy ſont Saincts le diable & les damnés.
Si ſe fourrer par tout à la gloire il le reputo,
Pourquoi, dedans Poiſſy, n'eſt-il à la diſpute?
Il dit qu'à grand regret il en eſt éloigné;
Car Beze il euſt vaincu, tant il eſt habile homme.
Pourquoy donc n'y eſt-il? Il eſt embeſoigné
Après les fondemens pour rebaſtir Sodome.

geance à côté du tableau de l'affront : c'eſt ainſi qu'on entretenoit, dans le cœur des Citoyens, une crainte reſpective & ſalutaire, qui ſuppléoit au défaut de Police. La peinture de cette paſſion étoit donc trop analogue au beſoin, au préjugé des Peuples anciens, pour n'y être pas conſidérée avec plaiſir.

Mais, dans le ſiécle où nous vivons, dans un tems où la Police eſt, à cet égard, fort perfectionnée, où d'ailleurs nous ne ſommes plus aſſervis aux mêmes préjugés, il eſt évident qu'en conſultant pareillement notre intérêt, nous ne devons voir qu'avec indifférence la peinture d'une paſſion, qui, loin de maintenir la paix & l'harmonie dans la ſociété, n'y occaſionneroit que des déſordres & des cruautés inutiles. Pourquoi des Tragédies, pleines de ces ſentiments mâles & courageux qu'inſpire l'amour de la Patrie, ne feroient-elles plus ſur nous que des impreſſions légéres ? C'eſt qu'il eſt très-rare que les Peuples allient une certaine eſpéce de courage & de vertu avec l'extrême ſoumiſſion ; c'eſt que les Romains devinrent bas & vils ſitôt qu'ils eurent un maître ; & qu'enfin, comme dit Homére :

L'affreux inſtant qui met un homme libre aux fers,
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiére.

D'où je conclus que les ſiécles de liberté, dans leſquels s'engendrent les grands hommes & les grandes paſſions, ſont auſſi les ſeuls où les Peuples ſoient vraiment admirateurs des ſentiments nobles & courageux.

Pourquoi le genre de Corneille, maintenant moins gouté, l'étoit-il davantage du vivant de cet illuſtre Poëte ? C'eſt qu'on ſortoit alors de la ligue, de la fronde, de ces tems de troubles où les eſprits, encore échauffés du feu de la ſédition, ſont plus audacieux, plus eſtimateurs des ſentiments hardis, & plus ſuſceptibles d'ambition ; c'eſt que les caractéres que Corneille donne à ſes héros, les projets qu'il fait concevoir à ces ambitieux, étoient, par conſéquent, plus analogues à l'eſprit du ſiécle, qu'ils ne le ſeroient maintenant qu'on rencontre peu de héros, (*b*)

(*b*) Les guerres civiles ſont un malheur auquel on doit ſouvent de grands hommes.

de Citoyens & d'ambitieux, qu'un calme heureux a ſuccédé à tant d'orages, & que les volcans de la ſédition ſont de toutes parts éteints.

Comment un Artiſan habitué à gémir ſous le faix de l'indigence & du mépris, un homme riche & même un grand Seigneur accoutumé à ramper devant un homme en place, à le regarder avec le ſaint reſpect que l'Egyptien a pour ſes Dieux, & le Négre pour ſon Fétiche, ſeroient-ils fortement frappés de ces vers où Corneille dit:

Pour être plus qu'un Roi, tu te crois quelque choſe?

De pareils ſentiments doivent leur paroître fous & giganteſques; ils n'en pourroient admirer l'élévation, ſans avoir ſouvent à rougir de la baſſeſſe des leurs: c'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte un petit nombre d'eſprits & de caractéres élevés, qui conſervent encore pour Corneille une eſtime raiſonnée & ſentie, les autres admirateurs de ce grand Poëte l'eſtiment moins par ſentiment que par préjugé & ſur parole.

Tout changement arrivé dans le Gouvernement ou dans les mœurs d'un Peuple, doit néceſſairement amener des révolutions dans ſon gout. D'un ſiécle à l'autre, un Peuple eſt différemment frappé des mêmes objets, ſelon la paſſion différente qui l'anime.

Il en eſt des ſentiments des hommes comme de leurs idées: ſi nous ne concevons dans les autres que les idées analogues aux nôtres, nous ne pouvons, dit Salluſte, être affectés que des paſſions qui nous affectent nous-mêmes fortement. (*i*)

Pour être touché de la peinture de quelque paſſion, il faut ſoi-même en avoir été le jouet.

Suppoſons que le berger Tircis & Catilina ſe rencontrent, & ſe faſſent réciproquement confidence des ſentiments d'amour & d'ambition qui les agitent; ils ne pourront certainement pas ſe communiquer l'impreſſion différente qu'excitent en eux les différentes paſſions dont ils ſont animés. Le premier ne conçoit point ce qu'a de ſi

(*i*) Du récit d'une action héroïque, le Lecteur ne croit que ce qu'il eſt capable de faire lui-même; il rejette le reſte comme inventé.

ſéduiſant le pouvoir ſuprême, & le ſecond ce que la conquête d'une femme a de ſi flatteur. Or, pour faire aux différents genres tragiques l'application de ce principe, je dis qu'en tout Pays où les Habitants n'ont point de part au maniement des affaires publiques, où l'on cite rarement les mots de Patrie & de Citoyen, on ne plait au Public qu'en préſentant ſur le Théâtre des paſſions convenables à des Particuliers; telles, par exemple, que celle de l'amour. Ce n'eſt pas que tous les hommes y ſoient également ſenſibles : il eſt certain que des ames fiéres & hardies, des ambitieux, des politiques, des avares, des vieillards ou des gens chargés d'affaires, ſont peu touchés de la peinture de cette paſſion : & c'eſt préciſément la raiſon pour laquelle les Piéces de Théâtre n'ont de ſuccès pleins & entiers que dans les Etats républicains, où la haine des tyrans, l'amour de la Patrie & de la liberté, ſont, ſi je l'oſe dire, des points de ralliement pour l'eſtime publique.

Dans tout autre Gouvernement, les Citoyens n'étant pas réunis par un intérêt commun, la diverſité des intérêts perſonnels doit néceſſairement s'oppoſer à l'univerſalité des applaudiſſements. Dans ces Pays, on ne peut prétendre qu'à des ſuccès plus ou moins étendus, en peignant des paſſions plus ou moins généralement intéreſſantes pour les Particuliers. Or, parmi les paſſions de cette eſpéce, nul doute que celle de l'amour, fondée en partie ſur un beſoin de la nature, ne ſoit la plus univerſellement ſentie. Auſſi préfére-t-on maintenant, en France, le genre de Racine à celui de Corneille, qui, dans un autre ſiécle ou un Pays différent tel que l'Angleterre, auroit vraiſemblablement la préférence.

C'eſt une certaine foibleſſe de caractére, ſuite néceſſaire du luxe & du changement arrivé dans nos mœurs, qui, nous privant de toute force & de toute élévation dans l'ame, nous fait déja préférer les Comédies aux Tragédies, qui ne ſont plus maintenant que des Comédies d'un ſtyle élevé, & dont l'action ſe paſſe dans le Palais des Rois.

C'eſt l'heureux accroiſſement de l'autorité ſouveraine, qui, déſarmant la ſédition, aviliſſant la condition des Bourgeois, a dû preſque entiérement les bannir de la ſcéne

comique, où l'on ne voit plus que des gens du bon air & du grand monde, leſquels y tiennent réellement la place qu'occupoient les gens d'une condition commune, & ſont proprement les Bourgeois du ſiécle.

On voit donc qu'en des tems différents, certains genres d'eſprit font ſur le Public des impreſſions très-différentes, mais toujours proportionnées à l'intérêt qu'il a de les eſtimer. Or, cet intérêt public eſt quelquefois, d'un ſiécle à l'autre, aſſez différent de lui-même, pour occaſionner, comme je vais le prouver, la création ou l'anéantiſſement ſubit de certains genres d'idées & d'ouvrages; tels ſont tous les ouvrages de controverſe, ouvrages maintenant auſſi ignorés qu'ils étoient & devoient être autrefois connus & admirés.

En effet, dans un tems où les Peuples, partagés ſur leur croyance, étoient animés de l'eſprit de fanatiſme; où chaque ſecte, ardente à ſoutenir ſes opinions, vouloit, armée de fer ou d'arguments, les annoncer, les prouver, les faire adopter à l'univers; les controverſes étoient, premiérement quant au choix du ſujet, des ouvrages trop généralement intéreſſants, pour n'être pas univerſellement eſtimés: d'ailleurs, ces ouvrages devoient être faits, du moins de la part de certains Hérétiques, avec toute l'adreſſe & l'eſprit imaginables; car enfin, pour perſuader des contes de *Peau d'âne* & de la *Barbe bleue*, comme ſont quelques héréſies, (*k*) il étoit impoſſible que les Controverſiſtes n'employaſſent, dans leurs écrits, toute la ſoupleſſe, la force & les reſſources de la Logique, que leurs ouvrages ne fuſſent des chefs-d'œuvre de ſubtilité, & peut-être, en ce genre, le dernier effort de l'eſprit humain. Il eſt donc certain que, tant par l'importance de la matiére, que par la maniére de la traiter, les Controverſiſtes devoient alors être regardés comme les Ecrivains les plus eſtimables.

Mais, dans un ſiécle où l'eſprit de fanatiſme a preſque entiérement diſparu; où les Peuples & les Rois, inſtruits par les malheurs paſſés, ne s'occupent plus des diſputes théologiques; où d'ailleurs les principes de la vraie Religion s'affermiſſent de jour en jour, ces mêmes Ecrivains

(*k*) *Voyez l'Hiſtoire des Héréſies, par ſaint Epiphane.*

ne doivent plus faire la même impreſſion ſur les eſprits. Auſſi l'homme du monde ne liroit-il maintenant leurs écrits qu'avec le dégout qu'il éprouveroit à la lecture d'une controverſe Péruvienne, dans laquelle on examineroit ſi Manco-Capac eſt ou n'eſt pas fils du Soleil.

Pour confirmer ce que je viens de dire par un fait paſſé ſous nos yeux, qu'on ſe rappelle le fanatiſme avec lequel on diſputoit ſur la prééminence des modernes ſur les anciens. Ce fanatiſme fit alors la réputation de pluſieurs diſſertations médiocres compoſées ſur ce ſujet: & c'eſt l'indifférence avec laquelle on a conſidéré cette diſpute, qui depuis a laiſſé dans l'oubli les diſſertations de l'illuſtre Mr. de la Motte & du ſavant Abbé Terraſſon; diſſertations qui, regardées, à juſte titre, comme des chefs-d'œuvre & des modèles en ce genre, ne ſont cependant preſque plus connues que des gens de lettres.

Ces exemples ſuffiſent pour prouver que c'eſt à l'intérêt public, différemment modifié ſelon les différents ſiécles, qu'on doit attribuer la création & l'anéantiſſement de certains genres d'idées & d'ouvrages.

Il ne me reſte plus qu'à montrer comment ce même intérêt public, malgré les changements journellement arrivés dans les mœurs, les paſſions & les gouts d'un Peuple, peut cependant aſſurer à certains genres d'ouvrages l'eſtime conſtante de tous les ſiécles.

Pour cet effet, il faut ſe rappeller que le genre d'eſprit le plus eſtimé dans un ſiécle & dans un Pays, eſt ſouvent le plus mépriſé dans un autre ſiécle & dans un autre Pays; que l'eſprit, par conſéquent, n'eſt proprement que ce qu'on eſt convenu de nommer eſprit. Or, parmi les conventions faites à ce ſujet, les unes ſont paſſagéres, & les autres durables. On peut donc réduire à deux eſpéces toutes les différentes ſortes d'eſprits: l'une, dont l'utilité momentanée eſt dépendante des changements ſurvenus dans le commerce, le gouvernement, les paſſions, les occupations & les préjugés d'un Peuple, n'eſt, pour ainſi dire qu'un *eſprit de mode*: (*l*) l'autre, dont l'utilité éter-

(*l*) J'entends, par ce mot, tout ce qui n'appartient pas à la nature de l'homme & des choſes: je comprends, par conſéquent, ſous ce même mot, les Ouvrages qui nous paroiſſent les plus durables: telles

nelle, inaltérable, indépendante des mœurs & des gouvernements divers, tient à la nature même de l'homme, eſt, par conſéquent, toujours invariable, & peut être regardée comme le vrai eſprit, c'eſt-à-dire, comme l'eſprit le plus déſirable.

Tous les genres d'eſprit réduits ainſi à ces deux eſpéces, je diſtinguerai, en conſéquence, deux différentes ſortes d'ouvrages.

Les uns ſont faits pour avoir un ſuccès brillant & rapide; les autres, un ſuccès étendu & durable. Un Roman ſatyrique où l'on peindra, par exemple, d'une maniére vraie & maligne, les ridicules des Grands, ſera certainement couru de tous les gens d'une condition commune. La nature, qui grave dans tous les cœurs le ſentiment d'une égalité primitive, a mis un germe éternel de haine entre les grands & les petits: ces derniers ſaiſiſſent donc, avec tout le plaiſir & la ſagacité poſſibles, les traits les plus fins des tableaux ridicules où ces Grands paroiſſent indignes de leur ſupériorité. De tels ouvrages doivent donc avoir un ſuccès rapide & brillant, mais peu étendu & peu durable: peu étendu, parce qu'il a néceſſairement pour limites les Pays où ces ridicules prennent naiſſance; peu durable, parce que la mode, en remplaçant continuellement un ancien ridicule par un nouveau, efface bientôt du ſouvenir des hommes les ridicules anciens & les auteurs qui les ont peints; parce qu'enfin, ennuyée de la contemplation du même ridicule, la malignité des petits cherche, dans de nouveaux défauts, de nouveaux motifs de juſtifier ſes mépris pour les Grands. Leur impatience, à cet égard, hâte donc encore la chute de ces ſortes d'ouvrages dont la célébrité ſouvent n'égale pas la durée du ridicule.

Tel eſt le genre de réuſſite que doivent avoir les Romans ſatyriques. A l'égard d'un Ouvrage de Morale ou de Métaphyſique, ſon ſuccès ne peut être le même: le déſir de s'inſtruire, toujours plus rare & moins vif que celui de cenſurer, ne peut fournir, dans une Nation, ni un ſi grand

---

ſont les fauſſes Religions, qui, ſucceſſivement remplacées les unes par les autres, doivent, rélativement à l'étendue des ſiécles, être comptées parmi les ouvrages de mode.

nombre de Lecteurs, ni des Lecteurs ſi paſſionnés. D'ailleurs, les principes de ces Sciences, avec quelque clarté qu'on les préſente, exigent toujours des Lecteurs une certaine attention qui doit encore en diminuer conſidérablement le nombre.

Mais ſi le mérite de cet Ouvrage de Morale ou de Métaphyſique eſt moins rapidement ſenti que celui d'un Ouvrage ſatyrique, il eſt plus généralement reconnu; parce que des traités, tels que ceux de Locke ou de Nicole, où il ne s'agit ni d'un Italien, ni d'un François, ni d'un Anglois, mais de l'homme en général, doivent néceſſairement trouver des Lecteurs chez tous les Peuples du monde, & même les conſerver dans chaque ſiécle. Tout Ouvrage qui ne tire ſon mérite que de la fineſſe des obſervations faites ſur la nature de l'homme & des choſes, ne peut ceſſer de plaire en aucun tems.

J'en ai dit aſſez pour faire connoître la vraie cauſe des différentes eſpéces d'eſtime attachées aux différents genres d'eſprit: s'il reſte encore quelque doute ſur ce ſujet, on peut, par de nouvelles applications des principes ci-deſſus établis, aquérir de nouvelles preuves de leur vérité.

Veut-on ſavoir, par exemple, quels ſeroient les divers ſuccès de deux Ecrivains, dont l'un ſe diſtingueroit uniquement par la force & la profondeur de ſes penſées, & l'autre par la maniére heureuſe de les exprimer? Conſéquemment à ce que j'ai dit, la réuſſite du premier doit être plus lente; parce qu'il eſt beaucoup plus de juges de la fineſſe, des graces, des agréments d'un tour ou d'une expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle, qu'il n'eſt de juges de la beauté des idées. Un Ecrivain poli, comme Malherbe, doit donc avoir des ſuccès plus rapides qu'étendus, & plus brillants que durables. Il en eſt deux cauſes: la premiére, c'eſt qu'un Ouvrage, traduit d'une langue dans une autre, perd toujours dans la traduction, la fraîcheur & la force de ſon coloris, & ne paſſe, par conſéquent, aux Etrangers que dépouillé des charmes du ſtyle, qui, dans ma ſuppoſition, en faiſoient le principal agrément: la ſeconde, c'eſt que la langue vieillit inſenſiblement; c'eſt que les tours les plus heureux deviennent à la longue les plus communs; & qu'un Ouvrage, enfin dépourvu, dans le Pays même où il a été compoſé, des

des beautés qui l'y rendoient agréable, ne doit tout au plus conſerver à ſon Auteur qu'une eſtime de tradition.

Pour obtenir un ſuccès entier, il faut, aux graces de l'expreſſion, joindre le choix des idées. Sans cet heureux choix, un Ouvrage ne peut ſoutenir l'épreuve du tems, & ſur-tout d'une traduction, qu'on doit regarder comme le creuſet le plus propre à ſéparer l'or pur du clinquant. Auſſi ne doit-on attribuer qu'à ce défaut d'idées, trop commun à nos anciens Poëtes, le mépris injuſte que quelques gens raiſonnables ont conçu pour la Poéſie.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déja dit : c'eſt qu'entre les Ouvrages dont la célébrité doit s'étendre dans tous les ſiécles & les Pays divers, il en eſt qui, plus vivement & plus généralement intéreſſants pour l'humanité, doivent avoir des ſuccès plus prompts & plus grands. Pour s'en convaincre, il ſuffit de ſe rappeller que, parmi les hommes, il en eſt peu qui n'aient éprouvé quelque paſſion; que la plupart d'entre eux ſont moins frappés de la profondeur d'une idée que de la beauté d'une deſcription; qu'ils ont, comme l'expérience le prouve, preſque tous, plus ſenti que vu, mais plus vu que réfléchi; (*m*) qu'ainſi la peinture des paſſions doit être plus généralement agréable, que la peinture des objets de la nature; & la deſcription poétique de ces mêmes objets doit trouver plus d'admirateurs que les Ouvrages philoſophiques. A l'égard même de ces derniers Ouvrages, les hommes étant communément moins curieux de la connoiſſance de la Botanique, de la Géographie & des beaux Arts, que de la connoiſſance du cœur humain, les Philoſophes excellents en ce dernier genre doivent être plus généralement connus & eſtimés que les Botaniſtes, les Géographes & les grands Critiques. Auſſi, Mr. de la Motte (qu'il me ſoit encore permis de le citer pour exemple) eût-il été, ſans contredit, plus généralement eſtimé, s'il eût appliqué à des ſujets plus intéreſſants la même fineſſe, la même élégance & la même netteté qu'il a portées dans ſes diſcours ſur l'Ode, la Fable & la Tragédie.

Le Public, content d'admirer les chefs-d'œuvre des

(*m*) Voilà pourquoi, dans la Gréce, dans Rome, & dans preſque tous les Pays, le ſiécle des Poëtes a toujours annoncé & précédé celui des Philoſophes.

grands Poëtes, fait peu de cas des grands Critiques; leurs Ouvrages ne ſont lus, jugés & appréciés que par les gens de l'Art auxquels ils ſont utiles. Voilà la vraie cauſe du peu de proportion qu'on remarque entre la réputation & le mérite de Mr. de la Motte.

Voyons maintenant quels ſont les Ouvrages qui doivent, au ſuccès rapide & brillant, unir le ſuccès étendu & durable.

On n'obtient à la fois ces deux eſpéces de ſuccès que par des Ouvrages, où, conformément à mes principes, l'on a ſu joindre, à l'utilité momentanée, l'utilité durable; tels ſont certains genres de Poëmes, de Romans, de Piéces de Théâtre, & d'Ecrits moraux ou politiques: ſur quoi il eſt bon d'obſerver que ces Ouvrages, bientôt dépouillés des beautés dépendantes des mœurs, des préjugés, du tems & du Pays où ils ſont faits, ne conſervent, aux yeux de la poſtérité, que les ſeules beautés communes à tous les ſiécles & à tous les Pays; & qu'Homére par cette raiſon, doit nous paroître moins agréable qu'il ne le parut aux Grecs de ſon tems. Mais cette perte, &, ſi je l'oſe dire, ce déchet en mérite, eſt plus ou moins grand, ſelon que les beautés durables qui entrent dans la compoſition d'un ouvrage, & qui y ſont toujours inégalement mêlangées aux beautés du jour, l'emportent plus ou moins ſur ces derniéres. Pourquoi les *Femmes ſavantes* de l'illuſtre Moliére ſont-elles déja moins eſtimées que ſon *Avare*, ſon *Tartuffe* & ſon *Miſantrope*? L'on n'a point calculé le nombre d'idées renfermées dans chacune de ces Piéces; l'on n'a point, en conſéquence, déterminé le dégré d'eſtime qui leur eſt dû: mais l'on a éprouvé qu'une Comédie, telle que l'*Avare*, dont le ſuccès eſt fondé ſur la peinture d'un vice toujours ſubſiſtant & toujours nuiſible aux hommes, renfermoit néceſſairement, dans ſes détails, une infinité de beautés analogues au choix heureux de ce ſujet, c'eſt-à-dire, de beautés durables; qu'au contraire, une Comédie telle que les *Femmes ſavantes*, dont la réuſſite n'eſt appuyée que ſur un ridicule paſſager, ne pouvoit étinceller que de ces beautés momentanées, qui, plus analogues à la nature de ce ſujet, & peut-être plus propres à faire des impreſſions vives ſur le Public, n'en pouvoient faire d'auſſi durables. C'eſt pourquoi l'on ne voit

guères, chez les différentes Nations, que les Piéces de caractére paſſer, avec ſuccès, d'un Théâtre à l'autre.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que l'eſtime accordée aux divers genres d'eſprit, eſt dans chaque ſiécle, toujours proportionnée à l'intérêt qu'on a de les eſtimer.

CHAPITRE XX.

De l'Eſprit, conſidéré par rapport aux différents Pays.

CE que j'ai dit des ſiécles divers, je l'applique aux Pays différents, & je prouve que l'eſtime ou le mépris, attachés aux mêmes genres d'eſprit, eſt, chez les différents Peuples, toujours l'effet de la forme différente de leur Gouvernement, &, par conſéquent, de la diverſité de leurs intérêts.

Pourquoi l'éloquence eſt-elle ſi fort en eſtime chez les Républicains? C'eſt que, dans la forme de leur Gouvernement, l'éloquence ouvre la carriére des richeſſes & des grandeurs. Or, l'amour & le reſpect que tous les hommes ont pour l'or & les dignités, doit néceſſairement ſe réfléchir ſur les moyens propres à les aquérir. Voilà pourquoi, dans les Républiques, on honore non-ſeulement l'éloquence, mais encore toutes les Sciences qui, telles que la Politique, la Juriſprudence, la Morale, la Poëſie, ou la Philoſophie, peuvent ſervir à former des Orateurs.

Dans les Pays deſpotiques, au contraire, ſi l'on fait peu de cas de cette même eſpéce d'éloquence, c'eſt qu'elle ne méne point à la fortune; c'eſt qu'elle n'eſt, dans ces Pays, de preſque aucun uſage, & qu'on ne ſe donne pas la peine de perſuader lorſqu'on peut commander.

Pourquoi les Lacédémoniens affectoient-ils tant de mépris pour le genre d'eſprit propre à perfectionner les ouvrages de luxe? C'eſt qu'une République pauvre & petite, qui ne pouvoit oppoſer que ſes vertus & ſa valeur à la puiſſance redoutable des Perſes, devoit mépriſer tous les Arts, propres à amollir le courage, qu'on eût, peut-être, avec raiſon, déïfié à Tyr ou à Sidon.

D'où vient a-t-on moins d'eſtime en Angleterre pour la Science militaire, qu'à Rome & dans la Gréce on n'en

avoit pour cette même Science? C'eſt que les Anglois, maintenant plus Carthaginois que Romains, ont, par la forme de leur gouvernement & par leur poſition phyſique, moins beſoin de grands Généraux que d'habiles Négociants; c'eſt que l'eſprit de commerce, qui néceſſairement améne à ſa ſuite le gout du luxe & de la molleſſe, doit chaque jour augmenter à leurs yeux le prix de l'or & de l'induſtrie, doit chaque jour diminuer leur eſtime pour l'Art de la Guerre & même pour le courage : vertu que, chez un Peuple libre, ſoutient long-tems l'orgueil national; mais qui, s'affoibliſſant néanmoins de jour en jour, eſt, peut-être, la cauſe éloignée de la chute ou de l'aſſerviſſement de cette Nation. Si les Ecrivains célébres, au contraire, comme le prouve l'exemple des Locke & des Adiſſon, ont été juſqu'à préſent plus honorés en Angleterre que par-tout ailleurs, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'on ne faſſe très-grand cas du mérite dans un Pays où chaque Citoyen a part au maniement des affaires générales, où tout homme d'eſprit peut éclairer le Public ſur ſes véritables intérêts. C'eſt la raiſon pour laquelle on rencontre ſi communément, à Londres, des gens inſtruits; rencontre plus difficile à faire en France, non que le climat Anglois, comme on l'a prétendu, ſoit plus favorable à l'eſprit que le nôtre : la liſte de nos hommes célébres, dans la guerre, la politique, les Sciences & les Arts, eſt peut-être plus nombreuſe que la leur. Si les Seigneurs Anglois ſont, en général, plus éclairés que les nôtres, c'eſt qu'ils ſont forcés de s'inſtruire; c'eſt qu'en dédommagement des avantages que la forme de notre gouvernement peut avoir ſur la leur, ils en ont, à cet égard, un très-conſidérable ſur nous; avantage qu'ils conſerveront juſqu'à ce que le luxe ait entiérement corrompu les principes de leur gouvernement, les ait inſenſiblement pliés au joug de la ſervitude, & leur ait appris à préférer les richeſſes aux talents. Juſqu'aujourd'hui, c'eſt, à Londres, un mérite de s'inſtruire; à Paris, c'eſt un ridicule. Ce fait ſuffit pour juſtifier la réponſe d'un étranger que Mr. le Duc d'Orléans, régent, interrogeoit ſur le caractére & le génie différent des Nations de l'Europe : *La ſeule maniére*, lui dit l'étranger, *de répondre à votre Alteſſe Royale eſt de lui répéter les premiéres queſtions que, chez les divers Peuples, l'on fait le*

plus communément ſur le compte d'un homme qui ſe préſente dans le monde. En Eſpagne, ajouta-t-il, *on demande :* Eſt-ce un Grand de la première claſſe? *En Allemagne :* Peut-il entrer dans les Chapitres? *En France :* Eſt-il bien à la Cour? *En Hollande :* Combien a-t-il d'or? *En Angleterre :* Quel homme eſt-ce?

Le même intérêt général qui, dans les Etats républicains & ceux dont la conſtitution eſt mixte, préſide à la diſtribution de l'eſtime, eſt auſſi, dans les Empires ſoumis au deſpotiſme, le diſtributeur unique de cette même eſtime. Si, dans ces Gouvernements, l'on fait peu de cas de l'eſprit, & ſi l'on a plus de conſidération à Iſpahan, à Conſtantinople, pour l'Eunuque, l'Icoglan ou le Bacha, que pour l'homme de mérite ; c'eſt qu'en ces Pays on n'a nul intérêt d'eſtimer les grands hommes : ce n'eſt pas que ces grands hommes n'y fuſſent utiles & déſirables ; mais aucun des Particuliers, dont l'aſſemblage forme le Public, n'ayant intérêt à le devenir, on ſent que chacun d'eux eſtimera toujours peu ce qu'il ne voudroit pas être.

Qui pourroit, dans ces Empires, engager un Particulier à ſupporter la fatigue de l'étude & de la méditation néceſſaires pour perfectionner ſes talents? Les grands talents ſont toujours ſuſpects aux Gouvernements injuſtes : les talents n'y procurent ni les dignités ni les richeſſes. Or, les richeſſes & les dignités ſont cependant les ſeuls biens viſibles à tous les yeux, les ſeuls qui ſoient réputés vrais biens & ſoient univerſellement déſirés. En vain diroit-on qu'ils ſont quelquefois faſtidieux à leurs poſſeſſeurs : ce ſont, ſi l'on veut, des décorations quelquefois déſagréables aux yeux de l'acteur, & qui néanmoins paroîtront toujours admirables du point de vue d'où le ſpectateur les contemple : c'eſt pour les obtenir qu'on fait les plus grands efforts. Auſſi les hommes illuſtres ne croiſſent-ils que dans les Pays où les honneurs & les richeſſes ſont le prix des grands talents ; auſſi les Pays deſpotiques ſont-ils, par la raiſon contraire, toujours ſtériles en grands hommes. Sur quoi j'obſerverai que l'or eſt maintenant d'un ſi grand prix aux yeux de toutes les Nations, que, dans des gouvernements infiniment plus ſages & plus éclairés, la poſſeſſion de l'or eſt preſque toujours regardée comme le premier mérite. Que de gens riches, enorgueil-

lis par les hommages universels, se croient supérieurs (*n*) à l'homme de talent, se félicitent, d'un ton superbement modeste, d'avoir préféré l'utile à l'agréable, & d'avoir, au défaut d'esprit, fait, disent-ils, emplette de bon sens, qui, dans la signification qu'ils attachent à ce mot, est le vrai, le bon & le suprême esprit! De telles gens doivent toujours prendre les Philosophes pour des spéculateurs visionnaires, leurs écrits pour des ouvrages sérieusement frivoles, & l'ignorance pour un mérite.

Les richesses & les dignités sont trop généralement désirées, pour qu'on honore jamais les talents chez les Peuples où les prétentions au mérite sont exclusives des prétentions à la fortune. Or, pour faire fortune, dans quel Pays l'homme d'esprit n'est-il pas contraint à perdre, dans l'antichambre d'un protecteur, un tems que, pour exceller en quelque genre que ce soit, il faudroit employer à des études opiniâtres & continues? Pour obtenir la faveur des Grands, à quelles flatteries, à quelles bassesses ne doit-il pas se plier? S'il naît en Turquie, il faut qu'il s'expose aux dédains d'un Mufhti ou d'une Sultane; en France, aux bontés outrageantes d'un grand Seigneur (*o*) ou d'un homme en place, qui, méprisant en lui un genre d'esprit trop différent du sien, le regardera comme un homme inutile à l'Etat, incapable d'affaires sérieuses, & tout au plus comme un joli enfant occupé d'ingénieuses bagatelles. D'ailleurs, secrétement jaloux de la réputation des gens de mérite, (*p*) & sensible à leur censure, l'homme en

(*n*) Séduits par leur propre vanité & les éloges de mille flatteurs, les plus médiocres d'entre eux se croient, du moins, fort au-dessus de quiconque n'est pas supérieur en son genre. Ils ne sentent pas qu'il en est des gens d'esprit comme des coureurs : Un tel, disent-ils entre eux, ne court pas. Cependant, ce n'est ni l'impotent ni l'homme ordinaire qui l'atteindront à la course.

Si l'on se tait sur la médiocrité d'esprit de la plupart de ces gens si vains de leurs richesses, c'est qu'on ne songe pas même à les citer. Le silence, sur notre compte, est toujours un mauvais signe; c'est qu'on n'a point à se venger de notre supériorité. On dit peu de mal de ceux qui ne méritent pas d'éloge.

(*o*) Ils contrefont quelquefois les bonnes gens; mais, à travers leur bonté, comme à travers les trous du manteau de Diogène, on apperçoit la vanité.

(*p*) „ En entrant dans le monde, disoit un jour Mr. le Président de Montesquieu, on m'annonça comme un homme d'esprit, & je reçus un accueil assez favorable des gens en place:

place les reçoit chez lui moins par goût que par faſte, uniquement pour montrer qu'il a de tout dans ſa maiſon. Or, comment imaginer qu'un homme, animé de cette paſſion pour la gloire, qui l'arrache aux douceurs du plaiſir, s'aviliſſe juſqu'à ce point? Quiconque eſt né pour illuſtrer ſon ſiècle, eſt toujours en garde contre les Grands; il ne ſe lie du moins qu'avec ceux dont l'eſprit & le caractère, faits pour eſtimer les talents & s'ennuyer dans la plupart des ſociétés, y recherche, y rencontre l'homme d'eſprit avec le même plaiſir que ſe rencontrent, à la Chine, deux François qui s'y trouvent amis à la première vue.

Le caractère propre à former les hommes illuſtres, les expoſe donc néceſſairement à la haine, ou, du moins, à l'indifférence des Grands & des hommes en place, & ſurtout chez des Peuples, tels que les Orientaux, qui, abrutis par la forme de leur Gouvernement & par leur Religion, croupiſſent dans une honteuſe ignorance, & tiennent, ſi je l'oſe dire, le milieu entre l'homme & la brute.

Après avoir prouvé que le défaut d'eſtime pour le mérite eſt, dans l'Orient, fondé ſur le peu d'intérêt que les Peuples ont d'eſtimer les talents; pour faire mieux ſentir la puiſſance de cet intérêt, appliquons ce principe à des objets qui nous ſoient plus familiers. Qu'on examine pourquoi l'intérêt public, modifié ſelon la forme de notre Gouvernement, nous donne, par exemple, tant de dégoût pour le genre de la diſſertation; pourquoi le ton nous en paroît inſupportable: & l'on ſentira que la diſſertation eſt pénible & fatigante; que les Citoyens ayant, par la forme de notre Gouvernement, moins beſoin d'inſtruction que d'amuſement, ils ne déſirent, en général, que la ſorte d'eſprit qui les rend agréables dans un ſouper; qu'ils doivent, en conſéquence, faire peu de cas de l'eſprit de raiſonnement; & reſſembler tous, plus ou moins, à cet homme de la Cour, qui, moins ennuyé

„ mais lorſque, par le ſuccès des „ *Lettres Perſanes*, j'eus, peut-„ être, prouvé que j'en avois, & „ que j'eus obtenu quelque eſtime „ de la part du Public, celle des „ gens en place ſe refroidit; j'eſ-„ ſuyai mille dégouts. Comptez, „ ajoutoit-il, qu'intérieurement „ bleſſés de la réputation d'un „ homme célèbre, c'eſt pour s'en „ venger qu'ils l'humilient; & qu'il „ faut, ſoi-même, mériter beau-„ coup d'éloges, pour ſupporter „ patiemment l'éloge d'autrui.

qu'embarraſſé des raiſonnements qu'un homme ſage apportoit en preuve de ſon opinion, s'écria vivement: *Ah! Monſieur, je ne veux pas qu'on me prouve.*

Tout doit céder chez nous à l'intérêt de la pareſſe. Si, dans la converſation, l'on ne ſe ſert que de phraſes découſues & hyperboliques; ſi l'exagération eſt devenue l'éloquence particuliére de notre ſiécle & de notre Nation; ſi l'on n'y fait nul cas de la juſteſſe & de la préciſion des idées & des expreſſions, c'eſt que nous ne ſommes nullement intéreſſés à les eſtimer. C'eſt par ménagement pour cette même pareſſe que nous regardons le gout comme un don de la nature, comme un inſtinct ſupérieur à toute connoiſſance raiſonnée, & enfin comme un ſentiment vif & prompt du bon & du mauvais; ſentiment qui nous diſpenſe de tout examen, & réduit toutes les régles de la critique aux deux ſeuls mots de *délicieux* ou de *déteſtable*. C'eſt à cette même pareſſe que nous devons auſſi quelques-uns des avantages que nous avons ſur les autres Nations. Le peu d'habitude de l'application, qui bientôt nous en rend tout-à-fait incapables, nous fait déſirer, dans les ouvrages, une netteté qui ſupplée à cette incapacité d'attention: nous ſommes des enfants qui voulons, dans nos lectures, être toujours ſoutenus par la liſiére de l'ordre. Un Auteur doit donc maintenant ſe donner toutes les peines imaginables pour en épargner à ſes Lecteurs; il doit ſouvent répéter d'après Alexandre: *O Athéniens, qu'il m'en coute pour être loué de vous!* Or, la néceſſité d'être clairs pour être lus, nous rend, à cet égard, ſupérieurs aux Écrivains Anglois: ſi ces derniers font peu de cas de cette clarté, c'eſt que leurs Lecteurs y ſont moins ſenſibles, & que des eſprits plus exercés à la fatigue de l'attention, peuvent ſuppléer plus facilement à ce défaut. Voilà ce qui, dans une Science telle que la Métaphyſique, doit nous donner quelques avantages ſur nos voiſins. Si l'on a toujours appliqué à cette Science le proverbe: *Point de merveille ſans voile*, & ſi ſes ténébres l'ont rendue long-tems reſpectable, maintenant notre pareſſe n'entreprendroit plus de les percer; ſon obſcurité la rendroit mépriſable: nous voulons qu'on la dépouille du langage inintelligible dont elle eſt encore revêtue, qu'on la dégage des nuages myſtérieux qui l'environnent. Or, ce déſir,

qu'on ne doit qu'à la pareſſe, eſt l'unique moyen de faire une Science de choſes de cette même Métaphyſique, qui juſqu'à préſent n'a été qu'une Science de mots. Mais, pour ſatisfaire, ſur ce point, le gout du Public, il faut, comme le remarque l'illuſtre Hiſtoriographe de l'Académie de Berlin, " que les eſprits, briſant les entraves d'un „ reſpect trop ſuperſtitieux, connoiſſent les limites qui „ doivent éternellement ſéparer la raiſon de la Religion; „ & que les examinateurs follement révoltés contre tout „ ouvrage de raiſonnement, ne condamnent plus la Na- „ tion à la frivolité.

Ce que j'ai dit ſuffit, je penſe, pour nous découvrir en même-tems la cauſe de notre amour pour les Hiſtoriettes & les Romans, de notre habileté en ce genre, de notre ſupériorité dans l'Art frivole & cependant aſſez difficile, de dire des riens, & enfin de la préférence que nous donnons à l'eſprit d'agrément ſur tout autre genre d'eſprit; préférence qui nous accoutume à regarder l'homme d'eſprit comme divertiſſant, à l'avilir en le confondant avec le pantomime; préférence enfin qui nous rend le Peuple le plus galant, le plus aimable, mais le plus frivole de l'Europe.

Nos mœurs données, nous devons être tels. La route de l'ambition eſt, par la forme de notre Gouvernement, fermée à la plupart des Citoyens; il ne leur reſte que celle du plaiſir. Entre les plaiſirs, celui de l'amour eſt le plus vif; pour en jouir, il faut ſe rendre agréable aux femmes: dès que le beſoin d'aimer ſe fait ſentir, celui de plaire doit donc s'allumer en notre ame. Malheureuſement, il en eſt des amants comme de ces inſectes aîlés qui prennent la couleur de l'herbe à laquelle ils s'attachent; ce n'eſt qu'en empruntant la reſſemblance de l'objet aimé, qu'un amant parvient à lui plaire. Or, ſi les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, doivent aquérir plus de frivolités & de graces, que de force & de juſteſſe dans les idées, nos eſprits, ſe modelant ſur les leurs, doivent, en conſéquence, ſe reſſentir des mêmes vices.

Il n'eſt que deux moyens de s'en garantir. Le premier, c'eſt de perfectionner l'éducation des femmes, de donner plus de hauteur à leur ame, plus d'étendue à leur eſprit. Nul doute qu'on ne l'élevât aux plus grandes choſes, ſi

l'on avoit l'amour pour précepteur, & que la main de la beauté jettât dans notre ame les semences de l'esprit & de la vertu. Le second moyen (& ce n'est pas certainement celui que je conseillerois,) ce seroit de débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les met en droit d'exiger le culte & l'adoration perpétuelle de leurs amants. Alors les faveurs des femmes, devenues plus communes, paroitroient moins précieuses; alors les hommes, plus indépendants, plus sages, ne perdroient près d'elles que les heures consacrées aux plaisirs de l'amour, & pourroient, par conséquent, étendre & fortifier leur esprit par l'étude & la méditation. Chez tous les Peuples & dans tous les Pays voués à l'idolâtrie des femmes, il faut en faire des Romaines ou des Sultanes; le milieu entre ces deux partis est le plus dangereux.

Ce que j'ai dit ci-dessus prouve que c'est à la diversité des Gouvernements, &, par conséquent, des intérêts des Peuples, qu'on doit attribuer l'étonnante variété de leurs caractéres, de leur génie & de leur gout. Si l'on croit quelquefois appercevoir un point de ralliement pour l'estime générale; si, par exemple, la Science militaire est, chez presque tous les Peuples, regardée comme la premiére; c'est que le grand Capitaine est, presqu'en tous les Pays, l'homme le plus utile, du moins jusqu'à la convention d'une paix universelle & inaltérable. Cette paix une fois confirmée, on donneroit, sans contredit, aux hommes célébres dans les Sciences, les Loix, les Lettres & les Beaux-Arts, la préférence sur le plus grand Capitaine du monde: d'où je conclus que l'intérêt général est, dans chaque Nation, le dispensateur unique de son estime.

C'est à cette même cause, comme je vais le prouver, qu'on doit attribuer le mépris, injuste ou légitime, mais toujours réciproque, que les Nations ont pour leurs mœurs, leurs usages & leurs caractéres différents.

CHAPITRE XXI.

Le mépris reſpectif des Nations tient à l'intérêt de leur vanité.

IL en eſt des Nations comme des Particuliers : ſi chacun de nous ſe croit infaillible, place la contradiction au rang des offenſes, & ne peut eſtimer ni admirer dans autrui que ſon propre eſprit, chaque Nation n'eſtime pareillement dans les autres que les idées analogues aux ſiennes ; toute opinion contraire eſt donc entre elles un germe de mépris.

Qu'on jette un coup d'œil rapide ſur l'univers. Ici, c'eſt l'Anglois qui nous prend pour des têtes frivoles, lorſque nous le prenons pour une tête brûlée. Là, c'eſt l'Arabe, qui, perſuadé de l'infaillibilité de ſon Khalife, rit de la ſotte crédulité du Tartare qui croit le grand Lama immortel. Dans l'Afrique, c'eſt le Négre, qui, toujours en adoration devant une racine, une patte de crabe, ou la corne d'un animal, ne voit dans la terre qu'une maſſe immenſe de divinités, & ſe moque de la diſette où nous ſommes de Dieux ; tandis que le Muſulman, peu inſtruit, nous accuſe d'en reconnoître trois. Plus loin, ce ſont les habitants de la montagne de Bata : ils ſont perſuadés que tout homme qui mange avant ſa mort un coucou roti, eſt un Saint ; ils ſe moquent, en conſéquence de l'Indien : Quoi de plus ridicule, lui diſent-ils, que d'approcher une vache du lit d'un malade, & d'imaginer que, ſi la vache, dont on tire la queue, vient à piſſer, & qu'il tombe quelques gouttes de ſon urine ſur le moribond, ce moribond eſt un Saint ? Quoi de plus abſurde aux Bramines que d'exiger de leurs nouveaux convertis que, pendant ſix mois, ils ſe tiennent, pour toute nourriture, à la fiente de vache ? (*a*)

(*a*) *Théâtre de l'Idolâtrie, par Abraham Roger.*

La vache, au rapport de Vincent le Blanc, eſt réputée ſainte & ſacrée au Calicut. Il n'eſt point d'être qui généralement ait plus de réputation de ſainteté : il paroit que la coutume de manger, par pénitence, de la fiente de vache, eſt fort ancienne en Orient.

C'eſt toujours ſur une ſemblable différence de mœurs & de coutumes qu'eſt fondé le mépris reſpectif des Nations. C'eſt par ce motif (*b*) que l'habitant d'Antioche mépriſoit jadis, dans l'Empereur Julien, cette ſimplicité de mœurs & cette frugalité qui lui méritoient l'admiration des Gaulois. La différence de Religion, &, par conſéquent, d'opinion, déterminoit, dans le même tems, des Chrétiens plus zélés que juſtes, à noircir, par les plus infames calomnies, la mémoire d'un Prince qui, diminuant les impôts, rétabliſſant la diſcipline militaire & ranimant la vertu expirante des Romains, a ſi juſtement mérité d'être mis au rang de leurs plus grands Empereurs. (*c*)

Qu'on jette les yeux de toutes parts; tout eſt plein de ces injuſtices. Chaque Nation, convaincue qu'elle ſeule poſſéde la ſageſſe, prend toutes les autres pour folles, & reſſemble aſſez au Marianois, (*d*) qui, perſuadé que ſa langue eſt la ſeule de l'univers, en conclut que les autres hommes ne ſavent pas parler.

S'il deſcendoit du ciel un Sage, qui, dans ſa conduite, ne conſultât que les lumiéres de la raiſon; ce Sage paſſeroit univerſellement pour fou. Il ſeroit, dit Socrate, vis-à-vis des autres hommes, comme un Médecin que des pâtiſſiers accuſeroient, devant un Tribunal d'enfants, d'avoir défendu les pâtés & les tartelettes, & qui ſûrement y paroitroit coupable au premier chef. En vain appuyeroit-il ſes opinions ſur les démonſtrations les plus fortes; toutes les Nations ſeroient, à ſon égard, comme ce Peuple de boſſus, chez lequel, diſent les Fabuliſtes Indiens, paſſa un Dieu beau, jeune & bien fait: ce Dieu, ajoutent-ils, entre dans la Capitale; il s'y voit environné d'une multitude d'habitants; ſa figure leur paroit extraordinaire; les ris & les brocards annoncent leur étonnement: on alloit pouſſer plus loin les outrages, ſi, pour l'arracher à ce danger, un des habitants, qui ſans doute avoit vu d'autres hommes que des boſſus, ne ſe fût tout-à-coup écrié:

(*b*) Bleſſé de nos mépris, "Je ne „ connois de ſauvage, dit le Caraïbe, que l'Européan, qui n'adopte „ aucun de mes uſages. *De l'Orig. & des Mœurs des Caraïbes, par La Borde.*

(*c*) On grava, à Tarſe, ſur le tombeau de Julien: *Ci gît Julien, qui perdit la vie ſur les bords du Tigre. Il fut un excellent Empereur & un vaillant guerrier.*

(*d*) *Voyages de la Compagnie des Indes Hollandoiſe.*

Eh! mes amis, qu'allons-nous faire? N'inſultons point ce malheureux contrefait : ſi le ciel nous a fait à tous le don de la beauté, s'il a orné notre dos d'une montagne de chair; pleins de reconnoiſſance pour les immortels, allons au Temple en rendre graces aux Dieux. Cette fable eſt l'hiſtoire de la vanité humaine. Tout Peuple admire ſes défauts, & mépriſe les qualités contraires : pour réuſſir dans un Pays, il faut être porteur de la boſſe de la Nation chez laquelle on voyage.

Il eſt, dans chaque Pays, peu d'Avocats qui plaident la cauſe des Nations voiſines, peu d'hommes qui reconnoiſſent en eux le ridicule dont ils accuſent l'étranger, & qui prennent exemple ſur je ne ſais quel Tartare qui fit, à ce ſujet, adroitement rougir le grand Lama lui-même de ſon injuſtice.

Ce Tartare avoit parcouru le Nord, viſité le Pays des Lappons, & même acheté du vent de leurs Sorciers. (*e*) De retour en ſon Pays, il raconte ſes aventures : le grand Lama veut les entendre, il pâme de rire à ce récit. De quelle folie, diſoit-il, l'eſprit humain n'eſt-il pas capable! que de coutumes bizarres! quelle crédulité dans les Lappons! Sont-ce des hommes? Oui, vraiment, répondit le Tartare : Apprends même quelque choſe de plus étrange; c'eſt que ces Lappons, ſi ridicules avec leurs Sorciers, ne rient pas moins de notre crédulité que tu ris de la leur. Impie! répond le grand Lama, oſes-tu bien prononcer ce blaſphême, & comparer ma Religion avec la leur? Pere éternel, reprit le Tartare, avant que l'impoſition ſacrée de ta main ſur ma tête m'ait lavé de mon péché, je te repréſenterai que, par tes ris, tu ne dois pas engager tes Sujets à faire un profane uſage de leur raiſon. Si l'œil ſévére de l'examen & du doute ſe portoit ſur tous les objets de la croyance humaine, qui ſait ſi ton culte même ſeroit à l'abri des railleries de l'incrédule? Peut-être que ta ſainte urine & tes ſaints excréments, (*f*) que tu diſtri-

(*e*) Les Lappons ont des Sorciers qui vendent aux voyageurs des cordelettes, dont le nœud, délié à certaine hauteur, doit donner un certain vent.

(*f*) On donne au grand Lama le nom de *Pere éternel*. Les Princes ſont friands de ſes excréments. *Hiſtoire générale des Voyages, tome VII.*

bues en préſent aux Princes de la terre, leur paroîtroient moins précieux; peut-être n'y trouveroient-ils plus la même ſaveur, n'en ſaupoudreroient-ils plus leurs ragouts, & n'en mêleroient-ils plus dans leurs ſauſſes. Déja l'impiété nie à la Chine les neuf incarnations de Viſthnou. Toi, dont la vue embraſſe le paſſé, le préſent & l'avenir, tu nous l'as répété ſouvent; c'eſt au taliſman d'une croyance aveugle que tu dois ton immortalité & ta puiſſance ſur la terre : ſans la ſoumiſſion entiére à tes dogmes, obligé de quitter ce ſéjour de ténébres, tu remonterois au ciel, ta patrie. Tu ſais que les Lamas, ſoumis à ta puiſſance, doivent un jour t'élever des autels dans toutes les parties du monde : qui peut t'aſſurer qu'ils exécutent ce projet ſans le ſecours de la crédulité humaine; & que, ſans elle, l'examen, toujours impie, ne prît les Lamas pour des Sorciers Lappons qui vendent du vent aux ſots qui l'achétent? Excuſe donc, ô Fo vivant! les diſcours que me dicte l'intérêt de ton culte; & que le Tartare apprenne de toi à reſpecter l'ignorance & la crédulité dont le ciel, toujours impénétrable dans ſes vues, paroit ſe ſervir pour te ſoumettre la terre.

Peu d'hommes ſont, à cet exemple, ſentir à leur Nation le ridicule dont elle ſe couvre aux yeux de la raiſon, lorſque ſous un nom étranger, elle rit de ſa propre folie; mais il eſt encore moins de Nations qui ſuſſent profiter de pareils avis. Toutes ſont ſi ſcrupuleuſement attachées à l'intérêt de leur vanité, qu'en tout Pays l'on ne donnera jamais le nom de ſages qu'à ceux *qui*, comme diſoit Mr. de Fontenelle, *ſont fous de la folie commune*. Quelque bizarre que ſoit une fable, elle eſt toujours crue de quelques Nations; & quiconque en doute eſt traité de fou par cette même Nation. Dans le Royaume de Juida, où l'on adore le ſerpent, quel homme oſeroit nier le conte que les Marabous font d'un cochon qui, diſent-ils, inſulta à la divinité du ſerpent (*g*) & le mangea. Un ſaint Marabou, ajoutent-ils, s'en apperçoit, en porte ſes plaintes au Roi. Sur le champ, arrêt de mort contre tous les cochons : l'exécution s'enſuit; & la race en alloit être anéantie, lorſque les Peuples repréſenterent au Roi que, pour

(*g*) *Voyages de Guinée & de la Cayenne, par le Pere Labat.*

un coupable, il n'étoit pas juſte de punir tant d'innocens: ces remontrances ſuſpendent la colére du Prince; on appaiſe le grand Marabou, le maſſacre ceſſe, & les cochons ont ordre, à l'avenir, d'être plus reſpectueux envers la divinité. Voilà, s'écrient les Marabous, comme le ſerpent fait allumer la colére des Rois, pour ſe venger des impies: que l'univers reconnoiſſe ſa divinité, à ſon Temple, à ſon Sacrificateur, à l'ordre de Marabou, deſtiné à le ſervir, enfin, aux vierges conſacrées à ſon culte. Si, retiré au fond de ſon Sanctuaire, le Dieu Serpent, inviſible aux yeux même du Roi, ne reçoit ſes demandes & ne rend ſes réponſes que par l'organe des Prêtres, ce n'eſt point aux mortels à porter ſur ces myſtéres un œil profane: leur devoir eſt de croire, de ſe proſterner & d'adorer.

En Aſie, au contraire, lorſque les Perſes, tout ſouillés (*b*) du ſang des ſerpents immolés au Dieu du Bien, couroient au Temple des Mages ſe vanter de cet acte de piété, s'imagine-t-on qu'un homme qui les auroit arrêtés pour leur prouver le ridicule de leur opinion, en eût été bien reçu? Plus une opinion eſt folle, plus il eſt honnête & dangereux d'en démontrer la folie.

Auſſi, Mr. de Fontenelle a-t-il toujours répété, que, *s'il tenoit toutes les vérités dans ſa main, il ſe garderoit bien de l'ouvrir pour les montrer aux hommes.* En effet, ſi la découverte d'une ſeule a, dans l'Europe même, fait traîner Galilée dans les Priſons de l'Inquiſition, à quel ſupplice ne condamneroit-on pas celui qui les révéleroit toutes? (*i*)

Parmi les Lecteurs raiſonnables qui rient dans cet inſtant de la ſottiſe de l'eſprit humain, & qui s'indignent du traitement fait à Galilée, peut-être n'en eſt-il aucun, qui, dans le ſiécle de ce Philoſophe, n'en eût ſollicité la mort. Ils euſſent alors eu des opinions différentes: & dans quelles cruautés ne nous précipite pas le barbare & fanatique attachement pour nos opinions? Combien cet attachement n'a-t-il pas ſemé de maux ſur la terre? attachement

(*b*) Beauſobre. *Hiſtoire du Manichéiſme.*

(*i*) Penſer, dit Ariſtippe, c'eſt s'attirer la haine irréconciliable des ignorans, des foibles, des ſuperſtitieux & des hommes corrompus, qui tous ſe déclarent hautement contre tous ceux qui veulent ſaiſir, dans les choſes, ce qu'il y a de vrai & d'eſſentiel.

cependant, dont il ſeroit également juſte, utile & facile de ſe défaire.

Pour apprendre à douter de ſes opinions, il ſuffit d'examiner les forces de ſon eſprit, de conſidérer le tableau des ſottiſes humaines, de ſe rappeller que ce fut ſix cents ans après l'établiſſement des Univerſités qu'il en ſortit, enfin, un homme extraordinaire, (*k*) que ſon ſiécle perſécuta, & mit enſuite au rang des demi-Dieux, pour avoir enſeigné aux hommes à n'admettre pour vrais que les principes dont ils auroient des idées claires; vérité, dont peu de gens ſentent toute l'étendue : pour la plupart des hommes, les principes ne renferment point de conſéquences.

Quelle que ſoit la vanité des hommes, il eſt certain que, s'ils ſe rappelloient ſouvent de pareils faits; ſi, comme Mr. de Fontenelle, ils ſe diſoient ſouvent à eux-mêmes : *Perſonne n'échappe à l'erreur, ſerois-je le ſeul homme infaillible? ne ſeroit-ce pas dans les choſes même que je ſoutiens avec le plus de fanatiſme que je me tromperois?* Si les hommes avoient cette idée habituellement préſente à l'eſprit, ils ſeroient plus en garde contre leur vanité, plus attentifs aux objections de leurs adverſaires, plus à portée d'appercevoir la vérité; ils ſeroient plus doux, plus tolérants, &, ſans doute, auroient une moins haute opinion de leur ſageſſe. Socrate répétoit ſouvent: *Tout ce que je ſais, c'eſt que je ne ſais rien.* On ſait tout dans notre ſiécle, excepté ce que Socrate ſavoit. Les hommes ne ſe ſurprennent ſi ſouvent en erreur, que parce qu'ils ſont ignorants, & qu'en général leur folie la plus incurable, c'eſt de ſe croire ſages.

Cette folie, commune à toutes les Nations, & produite en partie par leur vanité, leur fait non-ſeulement mépriſer les mœurs & les uſages différents des leurs, mais leur fait encore regarder, comme un don de la nature, la ſupériorité que quelques-unes d'entre elles ont ſur les autres : ſupériorité qu'elles ne doivent qu'à la conſtitution politique de leur Etat.

CHA-

(*k*) *Deſcartes.*

CHAPITRE XXII.

Pourquoi les Nations mettent au rang des dons de la nature les qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur Gouvernement.

LA vanité eſt encore le principe de cette erreur : & quelle Nation peut triompher d'une pareille erreur? Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'un François accoutumé à parler aſſez librement, à rencontrer çà & là quelques hommes vraiment Citoyens, quitte Paris, & débarque à Conſtantinople; quelle idée ſe formera-t-il des Pays ſoumis au deſpotiſme, lorſqu'il conſidérera l'aviliſſement où s'y trouve l'humanité? qu'il appercevra partout l'empreinte de l'eſclavage? qu'il verra la tyrannie infecter, de ſon ſouffle, les germes de tous les talents & de toutes les vertus, porter l'abrutiſſement, la crainte ſervile & la dépopulation du Caucaſe juſqu'à l'Egypte? qu'enfin il apprendra qu'enfermé dans ſon Serrail, tandis que le Perſan bat ſes troupes & ravage ſes Provinces, le tranquille Sultan, indifférent aux calamités publiques, boit ſon ſorbet, careſſe ſes femmes, fait étrangler ſes Bachas & s'ennuie? Frappé de la lâcheté & de la ſervitude de ces Peuples, à la fois animé du ſentiment de l'orgueil & de l'indignation; quel François ne ſe croira pas d'une nature ſupérieure au Turc? En eſt-il beaucoup qui ſentent que le mépris pour une Nation, eſt toujours un mépris injuſte? que c'eſt de la forme plus ou moins heureuſe des gouvernements que dépend la ſupériorité d'un Peuple ſur un autre? & qu'enfin ce Turc peut lui faire la même réponſe qu'un Perſe fit à un ſoldat Lacédémonien, qui lui reprochoit la lâcheté de ſa Nation : Pourquoi m'inſulter? lui diſoit-il; ſache qu'il n'eſt plus de Nation par-tout où l'on reconnoit un maître abſolu. Un Roi eſt l'ame univerſelle d'un Etat deſpotique; c'eſt ſon courage ou ſa foibleſſe qui fait languir ou qui vivifie cet Empire. Vainqueurs ſous Cyrus, ſi nous ſommes vaincus ſous Xerxès, c'eſt que Cyrus eut à fonder le Trône où Xerxès s'eſt aſſis en

naiſſant; c'eſt que Cyrus eut, en naiſſant, des égaux; c'eſt que Xerxès fut toujours environné d'eſclaves : & les plus vils, tu le ſais, habitent le Palais des Rois. C'eſt donc la lie de la Nation que tu vois aux premiers poſtes; c'eſt l'écume des mers qui s'eſt élevée ſur leur ſurface. Reconnois l'injuſtice de tes mépris. Et ſi tu en doutes, donne-nous les loix de Sparte, prends Xerxès pour maître; tu ſeras le lâche, & moi le héros.

Rappellons-nous le moment où le cri de la guerre avoit réveillé toutes les Nations de l'Europe, où ſon tonnerre ſe faiſoit entendre du Nord au Midi de la France: (a) ſuppoſons qu'en ce moment un Républicain, encore tout échauffé de l'eſprit de Citoyen, arrive à Paris, & ſe préſente dans la bonne compagnie; quelle ſurpriſe pour lui de voir chacun y traiter, avec indifférence, les affaires publiques, & ne s'y occuper vivement que d'une mode, d'une hiſtoire galante, ou d'un petit chien!

Frappé, à cet égard, de la différence qui ſe trouve entre notre Nation & la ſienne, il n'eſt preſque point d'Anglois qui ne ſe croie un être d'une nature ſupérieure; qui ne prenne les François pour des têtes frivoles, & la France pour le Royaume Babiole : ce n'eſt pas qu'il ne pût facilement s'appercevoir que c'eſt non-ſeulement à la forme de leur gouvernement que ſes compatriotes doivent cet eſprit de patriotiſme & d'élévation inconnu à tout autre Pays qu'aux Pays libres, mais qu'ils le doivent encore à la poſition phyſique de l'Angleterre.

En effet, pour ſentir que cette liberté, dont les Anglois ſont ſi fiers, & qui renferme réellement le germe de tant de vertus, eſt moins le prix de leur courage qu'un don du hazard, conſidérons le nombre infini de factions qui jadis ont déchiré l'Angleterre; & l'on ſera convaincu que, ſi les mers, en embraſſant cet Empire, ne l'euſſent rendu inacceſſible aux Peuples voiſins, ces Peuples, en profitant des diviſions des Anglois, ou les euſſent ſubjugués, ou du moins euſſent fourni à leurs Rois des moyens de les aſſervir, & qu'ainſi leur liberté n'eſt point le fruit de leur ſageſſe. Si, comme ils le prétendent, ils ne la tenoient que d'une fermeté & d'une prudence particuliére

(a) Dans la dernière guerre, lorſque les ennemis entrerent en Provence.

à leur Nation; après le crime affreux commis dans la perſonne de Charles I. n'auroient-ils pas du moins tiré de ce crime le parti le plus avantageux? Auroient-ils ſouffert que, par des Services & des Proceſſions publiques, on mît au rang des Martyrs, un Prince qu'il étoit de leur intérêt, diſent quelques-uns d'entre eux, de faire regarder comme une victime immolée au bien général, & dont le ſupplice, néceſſaire au monde, devoit à jamais épouvanter quiconque entreprendroit de ſoumettre les Peuples à une autorité arbitraire & tyrannique? Tout Anglois ſenſé conviendra donc que c'eſt à la poſition phyſique de ſon Pays qu'il doit ſa liberté; que la forme de ſon gouvernement ne pourroit ſubſiſter telle qu'elle eſt en terre ferme, ſans être infiniment perfectionnée; & que l'unique & légitime ſujet de ſon orgueil ſe réduit au bonheur d'être né inſulaire plutôt qu'habitant du Continent.

Un Particulier fera, ſans doute, un pareil aveu, mais jamais un Peuple. Jamais un Peuple ne donnera à ſa vanité les entraves de la raiſon : plus d'équité dans ſes jugements ſuppoſeroit une ſuſpenſion d'eſprit, trop rare dans les Particuliers, pour la trouver jamais dans une Nation.

Chaque Peuple mettra donc toujours au rang des dons de la nature, les vertus qu'il tient de la forme de ſon gouvernement. L'intérêt de ſa vanité le lui conſeillera : & qui réſiſte au conſeil de l'intérêt?

La concluſion générale de ce que j'ai dit de l'eſprit, conſidéré par rapport aux Pays divers, c'eſt que l'intérêt eſt le diſpenſateur unique de l'eſtime ou du mépris que les Nations ont pour leurs mœurs, leurs coutumes & leurs genres d'eſprit différents.

La ſeule objection qu'on puiſſe oppoſer à cette concluſion, eſt celle-ci : ſi l'intérêt, dira-t-on, étoit le ſeul diſpenſateur de l'eſtime accordée aux différents genres de ſcience & d'eſprit, pourquoi la morale, utile à toutes les Nations, n'eſt-elle pas la plus honorée? Pourquoi le nom des Deſcartes, des Newton eſt-il plus célébre que ceux des Nicole, des La Bruyére & de tous les Moraliſtes, qui, peut-être, ont, dans leurs Ouvrages, fait preuve d'autant d'eſprit? C'eſt, répondrai-je, que les grands Phyſiciens ont, par leurs découvertes, quelquefois ſervi l'univers, & que la plupart des Moraliſtes n'ont été, juſqu'à pré-

ſent, d'aucun ſecours à l'humanité. Que ſert de répéter, ſans ceſſe, qu'il eſt beau de mourir pour la Patrie? Un apophtegme ne fait point un héros. Pour mériter l'eſtime, les Moraliſtes devoient employer, à la recherche des moyens propres à former des hommes braves & vertueux, le tems & l'eſprit qu'ils ont perdu à compoſer des maximes ſur la vertu. Lorſqu'Omar écrivoit aux Syriens: *J'envoie contre vous des hommes auſſi avides de la mort que vous l'êtes des plaiſirs*; alors les Sarraſins, trompés par les preſtiges de l'ambition & de la crédulité, ne voyoient dans le ciel, que le partage de la valeur & de la victoire; &, dans l'enfer, que celui de la lâcheté & de la défaite. Ils étoient alors animés du plus violent fanatiſme; & ce ſont les paſſions & non les maximes de Morale qui forment les hommes courageux. Les Moraliſtes devoient le ſentir, & ſavoir que, ſemblable au Sculpteur, qui, d'un tronc d'arbre, fait un Dieu ou un Banc, le Légiſlateur forme à ſon gré des héros, des génies & des gens vertueux. J'en atteſte les Moſcovites, transformés en hommes par Pierre le Grand.

En vain les Peuples, follement amoureux de leur légiſlation, cherchent-ils, dans l'inexécution de leurs Loix, la cauſe de leurs malheurs. L'inexécution des Loix, dit le Sultan Mahmouth, eſt toujours la preuve de l'ignorance du Légiſlateur. La récompenſe, la punition, la gloire & l'infamie, ſoumiſes à ſes volontés, ſont quatre eſpéces de divinités avec leſquelles il peut toujours opérer le bien public, & créer des hommes illuſtres en tous les genres.

Toute l'étude des Moraliſtes conſiſte à déterminer l'uſage qu'on doit faire de ces récompenſes & de ces punitions, & les ſecours qu'on en peut tirer pour lier l'intérêt perſonnel à l'intérêt général. Cette union eſt le chef-d'œuvre que doit ſe propoſer la morale. Si les Citoyens ne pouvoient faire leur bonheur particulier ſans faire le bien public, il n'y auroit alors de vicieux que les fous; tous les hommes ſeroient néceſſités à la vertu; & la félicité des Nations ſeroit un bienfait de la Morale: or, qui doute que, dans cette ſuppoſition, cette ſcience ne fût infiniment honorée, & que les Ecrivains, excellents en ce genre, ne fuſſent, du moins, par l'équitable & recon-

noiſſante poſtérité, mis au rang des Solon, des Lycurgue & des Confucius?

Mais, repliquera-t-on, l'imperfection de la Morale & la lenteur de ſes progrès ne peuvent être qu'un effet du peu de proportion qui ſe trouve entre l'eſtime accordée aux Moraliſtes, & les efforts d'eſprit néceſſaires pour perfectionner cette Science. L'intérêt général, ajoutera-t-on, ne préſide donc pas à la diſtribution de l'eſtime publique?

Pour répondre à cette objection, il faut, dans les obſtacles inſurmontables, qui ſe ſont, juſqu'à préſent, oppoſés à l'avancement de la Morale, chercher les cauſes de l'indifférence avec laquelle on a, juſqu'à préſent, regardé une Science dont les progrès annonçent toujours ceux de la légiſlation, & que, par conſéquent, tous les Peuples ont intérêt de perfectionner.

CHAPITRE XXIII.

Des Cauſes qui, juſqu'à préſent, ont retardé les Progrès de la Morale.

SI la Poéſie, la Géométrie, l'Aſtronomie, & généralement toutes les Sciences tendent plus ou moins rapidement à leur perfection, lorſque la Morale ſemble à peine ſortir du berceau; c'eſt que les hommes, forcés, en ſe raſſemblant en ſociété, de ſe donner, & des loix, & des mœurs, ont dû ſe faire un ſyſtême de Morale avant que l'obſervation leur en eût découvert les vrais principes. Le ſyſtême fait, l'on a ceſſé d'obſerver: auſſi nous n'avons, pour ainſi dire, que la Morale de l'enfance du monde; & comment la perfectionner?

Pour hâter les progrès d'une Science, il ne ſuffit pas que cette Science ſoit utile au Public; il faut que chacun des Citoyens, qui compoſent une Nation, trouve quelque avantage à la perfectionner. Or, dans les révolutions qu'ont éprouvé tous les Peuples de la terre, l'intérêt public, c'eſt-à-dire, celui du plus grand nombre, ſur lequel doivent toujours être appuyés les principes d'une bonne Morale, ne s'étant pas toujours trouvé conforme à l'inté-

rêt du plus puissant ; ce dernier, indifférent au progrès des autres Sciences, a dû s'opposer efficacement à ceux de la Morale.

L'ambitieux, en effet, qui s'est le premier élevé au-dessus de ses Concitoyens; le tyran, qui les a foulés à ses pieds; le fanatique, qui les y tient prosternés; tous ces divers fléaux de l'humanité, toutes ces différentes espèces de scélérats, forcés, par leur intérêt particulier, d'établir des loix contraires au bien général, ont bien senti que leur puissance n'avoit pour fondement que l'ignorance & l'imbécillité humaine : aussi ont-ils toujours imposé silence à quiconque, en découvrant aux Nations les vrais principes de la Morale, leur eût révélé tous leurs malheurs & tous leurs droits, & les eût armées contre l'injustice.

Mais, repliquera-t-on, si, dans les premiers siécles du monde, lorsque les Despotes tenoient les Nations asservies sous un sceptre de fer, il étoit alors de leur intérêt de voiler aux Peuples les vrais principes de la Morale; principes qui, les soulevant contre les tyrans, eussent fait à chaque Citoyen un devoir de la vengeance : aujourd'hui que le sceptre n'est plus le prix du crime; que, remis d'un consentement unanime entre les mains des Princes, l'amour des Peuples l'y conserve; que la gloire & le bonheur d'une Nation, réfléchi sur le Souverain, ajoute à sa grandeur & à sa félicité : quels ennemis de l'humanité, dira-t-on, s'opposent encore aux progrès de la Morale?

Ce ne sont plus les Rois, mais deux autres espèces d'hommes puissants. Les premiers sont les fanatiques, & je ne les confonds point avec les hommes vraiment pieux : ceux-ci sont les soutiens des maximes de la Religion; ceux-là en sont les destructeurs : les uns sont amis de (a) l'humanité; les autres, doux au-dehors & barbares au-dedans, ont la voix de Jacob & les mains d'Esaü : indifférents aux actions honnêtes, ils se jugent vertueux, non

(a) Ils diroient volontiers aux persécuteurs, comme les Scythes à Alexandre : *Tu n'es donc pas Dieu, puisque tu fais du mal aux hommes!* Si les Chrétiens, à l'occasion de Saturne ou du Moloch Carthaginois, auquel on sacrifioit des hommes, ont tant de fois répété que la cruauté d'une pareille Religion étoit une preuve de sa fausseté; combien de fois nos Prêtres fanatiques n'ont-ils pas donné lieu aux Hérétiques de retorquer, contre eux, cet argument? Parmi nous, que de Prêtres de Moloch!

ſur ce qu'ils ſont, mais ſeulement ſur ce qu'ils croient; la crédulité des hommes eſt, ſelon eux, l'unique meſure de leur probité. (*b*) Ils haïſſent mortellement, diſoit la Reine Chriſtine, quiconque n'eſt pas leur dupe; & leur intérêt les y néceſſite : ambitieux, hypocrites & diſcrets, ils ſentent que, pour s'aſſervir les Peuples, ils doivent les aveugler : auſſi ces impies crient-ils, ſans ceſſe, à l'impiété contre tout homme né pour éclairer les Nations; toute vérité nouvelle leur eſt ſuſpecte; ils reſſemblent aux enfants que tout effraie dans les ténébres.

La ſeconde eſpéce d'hommes puiſſants, qui s'oppoſent aux progrès de la Morale, ſont les demi-politiques. Entre ceux-ci, il en eſt qui, naturellement portés au vrai, ne ſont ennemis des vérités nouvelles, que parce qu'ils ſont pareſſeux, & qu'ils voudroient ſe ſouſtraire à la fatigue d'attention néceſſaire pour les examiner. Il en eſt d'autres qu'animent des motifs dangereux, & ceux-ci ſont les plus à craindre; ce ſont des hommes dont l'eſprit eſt dépourvu de talents, & l'ame des vertus, auxquels, pour être de grands ſcélérats, il ne manque que du courage : incapables de vues élevées & neuves, ces derniers croient que leur conſidération tient au reſpect imbécille ou feint qu'ils affichent pour toutes les opinions & les erreurs reçues: furieux contre tout homme qui veut en ébranler l'empire, ils arment (*c*) contre lui les paſſions & les préjugés même

(*b*) Auſſi ont-ils toutes les peines du monde à convenir de la probité d'un Hérétique.

(*c*) L'intérêt eſt toujours le motif caché de la perſécution : nul doute que l'intolérance ne ſoit, chrétiennement & politiquement, un mal. On n'en eſt point à ſe repentir de la révocation de l'Edit de Nantes. Ces diſputes, dira-t-on, ſont dangereuſes. Oui, quand l'autorité y prend part : alors l'intolérance d'un parti force quelquefois l'autre à prendre les armes. Que le Magiſtrat ne s'en mêle point, les Théologiens s'accommoderont après s'être dit quelques injures. Ce fait eſt prouvé par la paix dont on jouit dans les Pays tolérants. Mais, replique-t-on, cette tolérance convenable à certains Gouvernements, ſeroit peut-être funeſte à d'autres : les Turcs, dont la Religion eſt une Religion de ſang & le Gouvernement une tyrannie, ne ſont-ils pas encore plus tolérants que nous? On voit des Egliſes à Conſtantinople, & point de Moſquées à Paris; ils ne tourmentent point les Grecs ſur leur croyance, & leur tolérance n'allume point de guerre.

A conſidérer cette queſtion en qualité de Chrétien, la perſécution eſt un crime. Preſque partout, l'Evangile, les Apôtres & les Peres, prêchent la douceur & la tolérance. Saint Paul & ſaint Chry-

qu'ils mépriſent, & ne ceſſent d'effaroucher les foibles eſprits par le mot de *nouveauté*.

Comme ſi les vérités devoient bannir les vertus de la terre; que tout y fût tellement à l'avantage du vice, qu'on ne pût être vertueux ſans être imbécille; que la Morale en démontrât la néceſſité; & que l'étude de cette Science devînt, par conſéquent, funeſte à l'univers; ils veulent qu'on tienne les Peuples proſternés devant les préjugés

---

ſoſtôme diſent qu'un Evêque doit s'aquitter de ſa place, en gagnant les hommes par la perſuaſion & non par la contrainte; les Evêques, ajoutent-ils, ne regnent que ſur ceux qui le veulent, bien différents, en cela, des Rois qui regnent ſur ceux qui ne le veulent pas.

On condamna, en Orient, le Concile qui avoit conſenti à faire brûler Bogomile.

Quel exemple de modération ſaint Baſile ne donna-t-il pas, dans le quatriéme ſiécle de l'Egliſe, lorſqu'on agitoit la queſtion de la Divinité du Saint-Eſprit? queſtion qui cauſoit, alors, tant de trouble. Ce Saint, dit ſaint Grégoire de Nazianze, quoiqu'attaché à la vérité du dogme de la Divinité du Saint-Eſprit, conſentit, alors, qu'on ne donnât point le titre de Dieu à la troiſiéme Perſonne de la Trinité.

Si cette condeſcendance ſi ſage, ſuivant le ſentiment de Mr. de Tillemont, fut condamnée par quelques faux zélés; s'ils accuſerent ſaint Baſile de trahir la vérité par ſon ſilence; cette même condeſcendance fut approuvée par les hommes les plus célébres & les plus pieux de ce tems-là, entre autres par le grand ſaint Athanaſe, que l'on ne ſoupçonnoit point de manquer de fermeté.

Ce fait eſt détaillé dans Mr. de Tillemont, *Vie de ſaint Baſile, art.* 63, 64 & 65. Cet Auteur ajoute que le Concile écuménique de Conſtantinople approuva la conduite de ſaint Baſile en l'imitant.

Saint Auguſtin dit qu'on ne doit ni condamner ni punir celui qui n'a pas, de Dieu, la même idée que nous; à moins, dit-il, que ce ne fût par haine pour Dieu; ce qui eſt impoſſible. Saint Athanaſe, dans ſes Epîtres *ad Solitarios, tome I. p.* 855, dit que les perſécutions des Ariens ſont la preuve qu'ils n'ont ni piété, ni crainte de Dieu. Le propre de la piété, ajoute-t-il, eſt de perſuader & non de contraindre; il faut prendre exemple ſur le Sauveur qui laiſſe à chacun la liberté de le ſuivre. Il dit plus haut, *p.* 830, que pour faire adopter ſes opinions, le Diable, pere du menſonge, a beſoin de haches & de coignées; mais le Sauveur eſt la douceur même: il frappe; ſi on ouvre, il entre; ſi on le refuſe, il ſe retire. Ce n'eſt point avec des épées, des dards, des priſons, des ſoldats, & enfin à main armée, qu'on enſeigne la vérité, mais par la voix de la perſuaſion.

On n'a réellement recours à la force qu'au défaut de raiſons. Qu'un homme nie que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, on en rit, on ne le perſécute point. Le feu & les gibets ont ſouvent ſervi d'arguments aux Théologiens; ils ont, à cet égard, donné priſe ſur eux aux Hérétiques & aux incrédules. JESUS-CHRIST ne faiſoit violence à perſonne; il diſoit ſeulement: *Voulez-vous me ſuivre?* L'intérêt n'a pas toujours permis à ſes Miniſtres d'imiter ſa modération.

reçus, comme devant les crocodiles ſacrés de Memphis. Fait-on quelque découverte en Morale? C'eſt à nous ſeuls, diſent-ils, qu'il faut la révéler; nous ſeuls, à l'exemple des initiés de l'Egypte, devons en être les dépoſitaires : que le reſte des humains ſoit enveloppé des ténébres du préjugé; l'état naturel de l'homme eſt l'aveuglement.

Aſſez ſemblables à ces Médecins, qui, jaloux de la découverte de l'émétique, abuſerent de la crédulité de quelques Prélats pour excommunier un reméde dont les ſecours ſont ſi prompts & ſi ſalutaires, ils abuſent de la crédulité de quelques hommes honnêtes, mais dont la probité ſtupide & ſéduite pourroit, ſous un Gouvernement moins ſage, traîner au ſupplice la probité éclairée d'un Socrate.

Tels ſont les moyens dont ſe ſont ſervi ces deux eſpéces d'hommes pour impoſer ſilence aux eſprits éclairés. En vain, pour leur réſiſter, s'appuyeroit-on de la faveur publique. Lorſqu'un Citoyen eſt animé de la paſſion de la vérité & du bien général, je ſais qu'il s'exhale toujours de ſon ouvrage un parfum de vertu qui le rend agréable au Public, & que ce Public devient ſon protecteur : mais comme, ſous le bouclier de la reconnoiſſance & de l'eſtime publique, on n'eſt pas à l'abri des perſécutions de ces fanatiques; parmi les gens ſages, il en eſt très-peu d'aſſez vertueux pour oſer braver leur fureur.

Voilà quels obſtacles inſurmontables ſe ſont, juſqu'à préſent, oppoſés aux progrès de la Morale, & pourquoi cette Science, preſque toujours inutile, a, conſéquemment à mes principes, toujours mérité peu d'eſtime.

Mais ne peut-on faire ſentir aux Nations l'utilité qu'elles tireroient d'une excellente Morale? & ne pourroit-on pas hâter les progrès de cette Science, en honorant davantage ceux qui la cultivent? Vu l'importance de la matiére, au riſque d'une digreſſion, je vais traiter ce ſujet.

CHAPITRE XXIV.

Des Moyens de perfectionner la Morale.

IL ſuffit, pour cet effet, de lever les obſtacles que mettent à ſes progrès les deux eſpéces d'hommes que j'ai cités. L'unique moyen d'y réuſſir eſt de les démaſquer; de montrer, dans les protecteurs de l'ignorance, les plus cruels ennemis de l'humanité; d'apprendre aux Nations que les hommes ſont, en général, encore plus ſtupides que méchants; qu'en les guériſſant de leurs erreurs, on les guériroit de la plupart de leurs vices; & que s'oppoſer, à cet égard, à leur guériſon, c'eſt commettre un crime de lèſe-humanité.

Tout homme qui, dans l'Hiſtoire, conſidére le tableau des miſéres publiques, s'apperçoit bientôt que c'eſt l'ignorance qui, plus barbare encore que l'intérêt, a verſé le plus de calamités ſur la terre. Frappé de cette vérité, on eſt toujours tenté de s'écrier : Heureuſe la Nation où, du moins, les Citoyens ne ſe permettroient que des crimes d'intérêt! Combien l'ignorance les multiplie-t-elle! Que de ſang n'a-t-elle pas fait répandre ſur les autels! (*a*) Ce-

(*a*) Un Roi du Mexique, dans la conſécration d'un Temple, fit ſacrifier, en quatre jours, ſix mille quatre cents huit hommes, au rapport de Gemelli Carréri, *tome VI. page* 56.

Dans l'Inde, les Brachmanes de l'Ecole de Niagam profiterent de leur faveur auprès des Princes, pour faire maſſacrer les Baudhiſtes dans pluſieurs Royaumes : ces Baudhiſtes ſont athées & les autres déiſtes. Balta fut le Prince qui fit répandre le plus de ſang : pour ſe purifier de ce crime, il ſe brûla en grande ſolemnité ſur la côte d'Oricha. Il eſt à remarquer que ce furent les déiſtes qui firent couler le ſang humain. *Voyez les Lettres du P. Pons, Jéſuite.*

Les Prêtres de Meroé, dans l'Ethiopie, dépêchoient, quand il leur plaiſoit, un Courier au Roi, pour lui ordonner de mourir. *Voyez Diodore.*

Quiconque tue le Roi de Sumatra eſt élu Roi. C'eſt, diſent les Peuples, par cet aſſaſſinat que le ciel déclare ſes volontés. Chardin rapporte qu'il a entendu un Prédicateur, qui, déclamant ſur le faſte des Sophis, diſoit qu'ils étoient athées à brûler; qu'il s'étonnoit qu'on les laiſsât vivre; & que de tuer un Sophi, étoit une action plus agréable à Dieu, que de conſerver la vie à dix hommes de bien. Combien de fois a-t-on fait parmi nous le même raiſonnement?

C'eſt, ſans doute, à la vue de tant

pendant l'homme eſt fait pour être vertueux : en effet, ſi c'eſt dans le plus grand nombre que réſide eſſentiellement la force, & dans la pratique des actions utiles au plus grand nombre que conſiſte la juſtice, il eſt évident que la juſtice eſt, par ſa nature, toujours armée du pouvoir néceſſaire pour réprimer le vice & néceſſiter les hommes à la vertu.

Si le crime audacieux & puiſſant met ſi ſouvent à la chaîne la juſtice & la vertu, & s'il opprime les Nations, ce n'eſt que par le ſecours de l'ignorance : c'eſt elle qui, cachant à chaque Nation ſes véritables intérêts, empêche l'action & la réunion de ſes forces, & met, par ce moyen, le coupable à l'abri du glaive de l'équité.

A quel mépris faut-il donc condamner quiconque veut retenir les Peuples dans les ténébres de l'ignorance? L'on n'a point, juſqu'à préſent, aſſez fortement inſiſté ſur cette vérité; non qu'on doive renverſer en un jour tous les autels de l'erreur; je ſais avec quel ménagement on doit avancer une opinion nouvelle; je ſais même qu'en les détruiſant, on doit reſpecter les préjugés, & qu'avant d'attaquer une erreur généralement reçue, il faut envoyer, comme les colombes de l'arche, quelques vérités à la découverte, pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, ſi les erreurs commencent à s'écouler, & ſi l'on apperçoit çà & là dans l'univers quelques Iſles où la vertu & la vérité puiſſent prendre terre pour ſe communiquer aux hommes.

Mais tant de précautions ne ſe prennent qu'avec des préjugés peu dangereux. Que doit-on à des hommes qui, jaloux de la domination, veulent abrutir les Peuples pour les tyranniſer? Il faut, d'une main hardie, briſer le taliſman d'imbécillité auquel eſt attachée la puiſſance de ces génies malfaiſants; découvrir aux Nations les vrais principes de la Morale; leur apprendre qu'inſenſiblement entraînées vers le bonheur apparent ou réel, la douleur & le plaiſir ſont les ſeuls moteurs de l'univers moral; & que

---

de ſang, répandu par le fanatiſme, que l'Abbé de Longuerue, ſi profond dans l'Hiſtoire, diſoit, que, ſi l'on mettoit, dans les deux baſſins d'une balance, le bien & le mal que les Religions ont fait, le mal l'emporteroit ſur le bien. *Tome I. page* 11.

Ne prenez point de maiſon, dit, à ce ſujet, une Sentence Perſane, *dans un quartier dont le menu Peuple ſoit ignorant & dévot.*

le ſentiment de l'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle on puiſſe jetter les fondements d'une Morale utile.

Comment ſe flatter de dérober aux hommes la connoiſſance de ce principe? Pour y réuſſir, il faut donc leur défendre de ſonder leurs cœurs, d'examiner leur conduite, d'ouvrir ces livres d'hiſtoire, où l'on voit les Peuples, de tous les ſiécles & de tous les Pays, uniquement attentifs à la voix du plaiſir, immoler leurs ſemblables, je ne dis pas à de grands intérêts, mais à leur ſenſualité & à leur amuſement. J'en prends à témoin, & ces viviers où la gourmandiſe barbare des Romains noyoit des eſclaves & les donnoit en pâture à leurs poiſſons, pour en rendre la chair plus délicate; & cette Iſle du Tibre où la cruauté des maîtres tranſportoit les eſclaves infirmes, vieux & malades, & les y laiſſoit périr dans le ſupplice de la faim: j'en atteſte encore les débris de ces vaſtes & ſuperbes arènes, où ſont gravés les faſtes de la barbarie humaine; où le Peuple le plus poliſ de l'univers ſacrifioit des milliers de gladiateurs au ſeul plaiſir que produit le ſpectacle des combats; où les femmes accouroient en foule; où ce ſexe, nourri dans le luxe, la molleſſe & les plaiſirs, ce ſexe qui, fait pour l'ornement & les délices de la terre, ſemble ne devoir reſpirer que la volupté, portoit la barbarie au point d'exiger des gladiateurs bleſſés, de tomber, en mourant, dans une attitude agréable. Ces faits, & mille autres pareils, ſont trop avérés, pour ſe flatter d'en dérober aux hommes la véritable cauſe. Chacun ſait qu'il n'eſt pas d'une autre nature que les Romains, que la différence de ſon éducation produit la différence de ſes ſentiments, & le fait frémir au ſeul récit d'un ſpectacle que l'habitude lui eût, ſans doute, rendu agréable, s'il fût né ſur les bords du Tibre. En vain quelques hommes, dupes de leur pareſſe à s'examiner, & de leur vanité à ſe croire bons, s'imaginent devoir à l'excellence particuliére de leur nature, les ſentiments humains dont ils ſeroient affectés à un pareil ſpectacle: l'homme ſenſé convient que la nature, comme le dit Paſcal, (*b*) & comme le prouve l'expérience, n'eſt rien autre choſe que notre

(*b*) Sextus Empiricus avoit dit, avant lui, que nos principes naturels ne ſont peut-être que nos principes accoutumés.

première habitude. Il eſt donc abſurde de vouloir cacher aux hommes le principe qui les meut.

Mais ſuppoſons qu'on y réuſsît : quel avantage en retireroient les Nations ? On ne feroit certainement que voiler aux yeux des gens groſſiers le ſentiment de l'amour de ſoi ; on n'empêcheroit point l'action de ce ſentiment ſur eux ; on n'en changeroit point les effets ; les hommes ne ſeroient point autres qu'ils ſont : cette ignorance ne leur ſeroit donc point utile. Je dis de plus, qu'elle leur ſeroit nuiſible : c'eſt, en effet, à la connoiſſance du principe de l'amour de ſoi, que les ſociétés doivent la plupart des avantages dont elles jouiſſent : cette connoiſſance, toute imparfaite qu'elle eſt encore, a fait ſentir aux Peuples la néceſſité d'armer de puiſſance la main des Magiſtrats ; elle a fait confuſément appercevoir au Légiſlateur la néceſſité de fonder ſur la baſe de l'intérêt perſonnel les principes de la probité. Sur quelle autre baſe, en effet, pourroit-on les appuyer ? Seroit-ce ſur les principes de ces fauſſes Religions, qui, dira-t-on, toutes fauſſes qu'elles ſont, pourroient être utiles au bonheur temporel des hommes ? (c) Mais la plupart de ces Religions ſont trop abſurdes pour donner de pareils étais à la vertu. On ne l'appuyera pas non plus ſur les principes de la vraie Religion ; non que la Morale n'en ſoit excellente, que ſes maximes n'élévent l'ame juſqu'à la ſainteté, & ne la rempliſſent d'une joie intérieure, avant-gout de la joie céleſte ; mais parce que ces principes ne pourroient convenir qu'au petit nombre de Chrétiens répandus ſur la terre ; & qu'un Philoſophe, qui, dans ſes Ecrits, eſt toujours cenſé parler à l'univers, doit donner à la vertu des fondements ſur leſquels toutes les Nations puiſſent également bâtir, &, par conſéquent, l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel. Il doit ſe tenir d'autant plus fortement attaché à ce principe, que des motifs d'intérêt temporel, maniés avec adreſſe par un Légiſlateur habile, ſuffiſent pour former des hommes vertueux. L'exemple des Turcs, qui, dans leur Religion, admettent le dogme de la néceſſité, prin-

(c) Cicéron ne le penſoit pas ; puiſque, tout homme en place qu'il étoit, il croyoit devoir montrer au Peuple le ridicule de la Religion Payenne.

cipe destructif de toute Religion, & qui peuvent, en conséquence, être regardés comme des Déistes; l'exemple des Chinois matérialistes; (*d*) celui des Saducéens qui nioient l'immortalité de l'ame, & qui recevoient chez les Juifs le titre de Justes par excellence; enfin, l'exemple des Gymnosophistes, qui, toujours accusés d'Athéisme, & toujours respectés pour leur sagesse & leur retenue, rempliſſoient, avec la plus grande exactitude, les devoirs de la société; tous ces exemples, & mille autres pareils, prouvent que l'espoir ou la crainte des peines ou des plaisirs temporels, sont aussi efficaces, aussi propres à former des hommes vertueux, que ces peines & ces plaisirs éternels, qui, considérés dans la perspective de l'avenir, font communément une impression trop foible pour y sacrifier des plaisirs criminels, mais présents.

Comment ne donneroit-on pas la préférence aux motifs d'intérêt temporel? Ils n'inspirent aucune de ces pieuses & saintes cruautés que condamne (*e*) notre Religion, cette loi d'amour & d'humanité, mais dont ses Ministres ont fait si souvent usage; cruautés qui seront à jamais la honte des siécles passés, l'horreur & l'étonnement des siécles à venir.

De quelle surprise, en effet, ne doit point être saisi, & le Citoyen vertueux, & le Chrétien pénétré de cet

---

(*d*) Le P. le Comte & la plupart des Jésuites conviennent que tous les Lettrés sont athées. Le célébre Abbé de Longuerue est de ce sentiment.

(*e*) Lorsque Bayle dit que la Religion, humble, patiente & bienfaisante dans les premiers siécles, est devenue depuis une Religion ambitieuse & sanguinaire; qu'elle fait passer au fil de l'épée tout ce qui lui résiste; qu'elle appelle les bourreaux, invente les supplices, envoie des Bulles pour exciter les Peuples à la révolte, anime les conspirations, & enfin ordonne le meurtre des Princes; Bayle prend l'œuvre de l'homme pour celui de la Religion; & les Chrétiens n'ont que trop souvent été des hommes. Lorsqu'ils étoient en petit nombre, ils ne parloient que de tolérance: leur nombre & leur crédit s'étant accrus, ils prêcherent contre la tolérance. Bellarmin dit à ce sujet, que, si les Chrétiens ne détrônerent pas les Néron & les Dioclétien, ce n'est pas qu'ils n'en eussent le droit; mais ils n'en avoient pas la force: aussi faut-il convenir qu'ils en ont fait usage dès qu'ils l'ont pu. Ce fut à main armée que les Empereurs détruisirent le Paganisme, qu'ils combattirent les hérésies, qu'ils prêcherent l'Evangile aux Frisons, aux Saxons, & dans tout le Nord.

Tous ces faits prouvent qu'on n'abuse que trop souvent des principes d'une Religion sainte.

eſprit de charité tant recommandé dans l'Evangile, lorſqu'il jette un coup d'œil ſur l'univers paſſé! Il y voit différentes Religions évoquer toutes le fanatiſme, & s'abreuver de ſang humain. (*f*)

Là, ce ſont différentes ſectes de Chrétiens acharnées les unes contre les autres qui déchirent l'Empire de Conſtantinople : plus loin, s'éléve en Arabie une Religion nouvelle; elle commande aux Sarrazins de parcourir la terre le fer & la flamme à la main. Aux irruptions de ces Barbares, il voit ſuccéder la guerre contre les Infidéles: ſous l'étendard des Croiſés, des Nations entiéres déſertent l'Europe pour inonder l'Aſie, pour exercer ſur leur route les plus affreux brigandages, & courir s'enſevelir dans les ſables de l'Arabie & de l'Egypte. C'eſt enſuite le fanatiſme qui met les armes à la main des Princes Chrétiens; il ordonne aux Catholiques le maſſacre des Hérétiques; il fait reparoître ſur la terre ces tortures inventées par les Phalaris, les Buſiris & les Néron; il dreſſe, il allume, en Eſpagne, les buchers de l'Inquiſition, tandis que les pieux Eſpagnols quittent leurs Ports, traverſent les Mers, pour planter la Croix & la déſolation en Amérique. (*g*) Qu'on jette les yeux ſur le Nord, le Midi, l'Orient & l'Occident du monde, par-tout l'on voit le couteau ſacré de la Religion levé ſur le ſein des femmes, des enfants, des vieillards; & la terre, fumante du ſang des victimes immolées aux faux Dieux ou à l'Etre ſuprême, n'offrir de toutes parts que le vaſte, le dégoutant &

(*f*) Dans l'enfance du monde, le premier uſage que l'homme fait de ſa raiſon, c'eſt de ſe créer des Dieux cruels; c'eſt par l'effuſion du ſang humain qu'il penſe ſe les rendre propices; c'eſt dans les entrailles palpitantes des vaincus qu'il lit les arrêts du deſtin. Après d'horribles imprécations, le Germain voue à la mort tous ſes ennemis; ſon ame ne s'ouvre plus à la pitié, la commiſération lui paroîtroit un ſacrilége. Pour calmer la colére des Néréides, des Peuples policés attachent Andromède au rocher; pour appaiſer Diane & s'ouvrir la route de Troye, Agamemnon, lui-même, traîne Iphigénie à l'Autel, Calchas la frappe & croit honorer les Dieux.

(*g*) Auſſi, dans une Epître, qu'on ſuppoſe adreſſée à Charles-Quint, on fait ainſi parler un Américain.

. . . Ce n'eſt point nous qui ſommes les barbares:
Ce ſont, Seigneur, ce ſont vos Cortez, vos Pizarres,
Qui, pour nous mettre au fait d'un ſyſtême nouveau,
Aſſemblent, contre nous, le Prêtre & le Bourreau.

l'horrible charnier de l'intolérance. Or, quel homme vertueux, & quel Chrétien, ſi ſon ame tendre eſt remplie de la divine onction qui s'exhale des maximes de l'Evangile, s'il eſt ſenſible aux plaintes des malheureux, & s'il a quelquefois eſſuyé leurs larmes, ne ſeroit point, à ce ſpectacle, touché de compaſſion pour l'humanité, (*b*) & n'eſſayeroit point de fonder la probité, non ſur des principes auſſi reſpectables que ceux de la Religion, mais ſur des principes dont il ſoit moins facile d'abuſer, tels que ſont les motifs d'intérêt perſonnel?

Sans être contraire aux principes de notre Religion, ces motifs ſuffiſent pour néceſſiter les hommes à la vertu. La Religion des Payens, en peuplant l'Olympe de ſcélérats, étoit, ſans contredit, moins propre que la nôtre à former des hommes juſtes: qui peut, cependant, douter que les premiers Romains n'aient été plus vertueux que nous? qui peut nier que les Maréchauſſées n'aient déſarmé plus de brigands que la Religion? que l'Italien, plus dévot que le François, n'ait, le chapelet en main, fait plus d'uſage du ſtilet & du poiſon? & que, dans les tems où la dévotion eſt plus ardente & la police plus imparfaite, il ne ſe commette infiniment plus de crimes (*i*) que dans les ſiécles où la dévotion s'attiédit & la police ſe perfectionne?

C'eſt donc uniquement par de bonnes loix (*k*) qu'on peut

(*b*) C'eſt à l'occaſion de la perſécution, que Thémiſte le Sénateur, dans un Ecrit adreſſé à l'Empereur Valens, lui dit: " Eſt-ce " un crime de penſer autrement " que vous? Si les Chrétiens ſont " diviſés entre eux, les Philoſo- " phes le ſont bien. La vérité a " une infinité de faces, ſous leſ- " quelles on peut l'enviſager. Dieu " a gravé dans tous les cœurs du " reſpect pour ſes attributs; mais " chacun eſt le maître de témoi- " gner ce reſpect de la manière " qu'il croit la plus agréable à la " Divinité: perſonne n'eſt en droit " de le gêner ſur ce point.

S. Grégoire de Nazianze eſtimoit beaucoup ce Thémiſte; c'eſt à lui qu'il écrit: " Vous êtes le ſeul, " ô Thémiſte! qui luttiez contre " la décadence des Lettres: vous " êtes à la tête des gens éclairés; " vous ſavez philoſopher dans les " plus hautes places, joindre l'é- " tude au pouvoir, & les dignités " à la ſcience.

(*i*) Il eſt peu de gens que la Religion retienne. Que de crimes commis, même par ceux qui ſont chargés de nous guider dans les voies du ſalut! La Saint-Barthelemi, l'aſſaſſinat de Henri III. le maſſacre des Templiers, &c. &c. en ſont la preuve.

(*k*) Euſébe, *Préparation évangélique*, *liv. VI. ch.* 10. rapporte ce fragment remarquable d'un Philoſophe

peut former des hommes vertueux. Tout l'art du Législateur consiste donc à forcer les hommes, par le sentiment

---

sophe Syrien, nommé Bardezanes : *Apud Seras, lex est quæ cædes, scortatio, furtum & simulachrorum cultus omnis prohibetur; quare in amplissima regione, non templum videas, non lenam, non meretricem, non adulteram, non furem in jus raptum, non homicidam, non toxicum.* " Chez „ les Séres, la loi défend le meur„ tre, la fornication, le vol & „ toute espéce de culte religieux ; „ de sorte que, dans cette vaste „ région, on ne voit ni Temple, „ ni adultére, ni maquerelle, ni „ fille de joie, ni voleur, ni as„ sassin, ni empoisonneur. Preuve que les loix suffisent pour contenir les hommes.

On ne finiroit point, si l'on vouloit donner la liste de tous les Peuples, qui, sans idée de Dieu, ne laissent pas de vivre en société, & plus ou moins heureusement, selon l'habileté plus ou moins grande de leur Législateur. Je ne citerai que les noms de ceux qui, les premiers, s'offriront à ma mémoire.

Les Marianois, avant qu'on leur prêchât l'Evangile, n'avoient, dit le P. Jobien, Jésuite, ni Autels, ni Temples, ni Sacrifices, ni Prêtres : ils avoient seulement chez eux quelques fourbes, nommés *Macanas*, qui prédisoient l'avenir. Ils croient cependant un Enfer & un Paradis : l'Enfer est une fournaise où le Diable bat les ames avec un marteau, comme le fer dans la forge : le Paradis est un lieu plein de coco, de sucre & de femmes. Ce n'est ni le crime ni la vertu qui ouvrent l'Enfer ou le Paradis ; ceux qui meurent d'une mort violente, ont l'Enfer pour partage, & les autres le Paradis. Le P. Jobien ajoute qu'au Sud des Isles Marianes, sont trente-deux Isles, habitées par des Peuples qui n'ont absolument ni Religion, ni connoissance de la Divinité, & qui ne s'occupent qu'à boire, manger, &c.

Les Caraïbes, au rapport de la Borde, employé à leur conversion, n'ont ni Prêtres, ni Autels, ni Sacrifices, ni idée de la Divinité. Ils veulent être bien payés par ceux qui veulent les faire Chrétiens. Ils croient que le premier homme, nommé *Longuo*, avoit un gros nombril, d'où sortirent les hommes. Ce Longuo est le premier Agent ; il avoit fait la terre sans montagnes, qui, selon eux, furent l'ouvrage d'un déluge. L'Envie fut une des premiéres créatures ; elle répandit beaucoup de maux sur la terre : elle se croyoit très-belle ; mais, ayant vu le Soleil, elle alla se cacher, & ne parut plus que de nuit.

Les Chiriguanes ne reconnoissent aucune Divinité. *Lettre édiff. recueil* 24.

Les Giagues, selon le P. Cavassy, ne reconnoissent aucun Etre distinct de la matiére, & n'ont pas même, dans leur langue, de mot pour exprimer cette idée : leur seul culte est celui de leurs ancêtres, qu'ils croient toujours vivants : ils s'imaginent que leur Prince commande à la pluie.

Dans l'Indoustan, dit le P. Pons, Jésuite, il est une secte de Brachmanes, qui pense que l'esprit s'unit à la matiére & s'y embarrasse ; que la sagesse, qui purifie l'ame, & qui n'est autre chose que la science de la vérité, produit la délivrance de l'esprit, par le moyen de l'analyse. Or, l'esprit, selon ces Brachmanes, se dégage tantôt d'une forme, tantôt d'une qualité, par ces trois vérités : *Je ne suis en aucune chose, aucune chose n'est en moi, le moi n'est point.* Lorsque l'esprit sera délivré de toutes ses formes, voilà la fin du monde. Ils ajoutent, que, loin d'aider l'esprit à se dé-

de l'amour d'eux-mêmes, d'être toujours juſtes les uns envers les autres. Or, pour compoſer de pareilles loix, il faut connoître le cœur humain; & préliminairement ſavoir que les hommes, ſenſibles pour eux ſeuls, indifférents pour les autres, ne ſont nés ni bons ni méchants, mais prêts à être l'un ou l'autre, ſelon qu'un intérêt commun les réunit ou les diviſe; que le ſentiment de préférence que chacun éprouve pour ſoi, ſentiment auquel eſt attaché la conſervation de l'eſpéce, eſt gravé par la nature d'une maniére ineffaçable; (*l*) que la ſenſibilité phyſique a produit en nous l'amour du plaiſir & la haine de la douleur; que le plaiſir & la douleur ont enſuite dépoſé & fait éclorre dans tous les cœurs le germe de l'amour de ſoi, dont le développement a donné naiſſance aux paſſions, d'où ſont ſortis tous nos vices & toutes nos vertus.

C'eſt par la méditation de ces idées préliminaires, qu'on apprend pourquoi les paſſions, dont l'arbre défendu n'eſt, ſelon quelques Rabbins, qu'une ingénieuſe image, portent également ſur leur tige les fruits du bien & du mal; qu'on apperçoit le méchaniſme qu'elles emploient à la production de nos vices & de nos vertus; & qu'enfin un Légiſlateur découvre le moyen de néceſſiter les hommes à la probité, en forçant les paſſions à ne porter que des fruits de vertu & de ſageſſe.

Or, ſi l'examen de ces idées, propres à rendre les hommes vertueux, nous eſt interdit par les deux eſpéces d'hommes puiſſants, cités ci-deſſus, l'unique moyen de hâter les progrès de la Morale ſeroit donc, comme je l'ai dit plus haut, de faire voir, dans ces protecteurs de la ſtupidité, les plus cruels ennemis de l'humanité, de leur arracher le ſceptre qu'ils tiennent de l'ignorance, & dont ils ſe ſervent pour commander aux Peuples abrutis. Sur quoi j'obſerverai que ce moyen ſimple & facile dans la ſpéculation, eſt très-difficile dans l'exécution; non qu'il ne naiſſe des hommes qui, à des eſprits vaſtes & lumineux, uniſſent des ames fortes & vertueuſes. Il eſt des hommes qui,

---

gager de ſes formes, les Religions ne font que ferrer les liens dans leſquels il s'embarraſſe.

(*l*) Le Soldat & le Corſaire déſirent la guerre; & perſonne ne leur en fait un crime. On ſent qu'à cet égard leur intérêt n'eſt point aſſez lié à l'intérêt général.

perſuadés qu'un Citoyen ſans courage eſt un Citoyen ſans vertu, ſentent que les biens & la vie même d'un Particulier ne ſont, pour ainſi dire, entre ſes mains, qu'un dépôt qu'il doit toujours être prêt de reſtituer, lorſque le ſalut du Public l'exige : mais de pareils hommes ſont toujours en trop petit nombre pour éclairer le Public ; d'ailleurs, la vertu eſt toujours ſans force, lorſque les mœurs d'un ſiécle y attachent la rouille du ridicule. Auſſi la Morale & la Légiſlation, que je regarde comme une ſeule & même ſcience, ne feront-elles que des progrès inſenſibles.

C'eſt uniquement le laps du tems qui pourra rappeller ces ſiécles heureux, déſignés par les noms d'Aſtrée ou de Rhée, qui n'étoient que l'ingénieux emblême de la perfection de ces deux Sciences.

CHAPITRE XXV.

De la Probité, par rapport à l'univers.

S'Il exiſtoit une probité par rapport à l'univers, cette probité ne ſeroit que l'habitude des actions utiles à toutes les Nations : or, il n'eſt point d'action qui puiſſe immédiatement influer ſur le bonheur ou le malheur de tous les Peuples. L'action la plus généreuſe, par le bienfait de l'exemple, ne produit pas, dans le monde moral, un effet plus ſenſible que la pierre, jettée dans l'Océan, n'en produit ſur les mers, dont elle éléve néceſſairement la ſurface.

Il n'eſt donc point de probité pratique, par rapport à l'univers. A l'égard de la probité d'intention, qui ſe réduiroit au déſir conſtant & habituel du bonheur des hommes, &, par conſéquent, au vœu ſimple & vague de la félicité univerſelle, je dis que cette eſpéce de probité n'eſt encore qu'une chimére platonicienne. En effet, ſi l'oppoſition des intérêts des Peuples les tient, les uns à l'égard des autres, dans un état de guerre perpétuelle ; ſi les paix conclues entre les Nations, ne ſont proprement que des trêves comparables au tems qu'après un long combat deux vaiſſeaux prennent pour ſe ragréer & recommencer

l'attaque; ſi les Nations ne peuvent étendre leurs conquêtes & leur commerce qu'aux dépens de leurs voiſins; enfin, ſi la félicité & l'aggrandiſſement d'un Peuple eſt preſque toujours attaché au malheur & à l'affoibliſſement d'un autre; il eſt évident que la paſſion du patriotiſme, paſſion ſi déſirable, ſi vertueuſe & ſi eſtimable dans un Citoyen, eſt, comme le prouve l'exemple des Grecs & des Romains, abſolument excluſive de l'amour univerſel.

Il faudroit, pour donner l'être à cette eſpéce de probité, que les Nations, par des loix & des conventions réciproques, s'uniſſent entre elles, comme les familles qui compoſent un Etat; que l'intérêt particulier des Nations fût ſoumis à un intérêt plus général; & qu'enfin l'amour de la Patrie, en s'éteignant dans les cœurs, y allumât le feu de l'amour univerſel: ſuppoſition qui ne ſe réaliſera de long tems. D'où je conclus qu'il ne peut y avoir de probité pratique, ni même de probité d'intention, par rapport à l'univers; & c'eſt en ce point que l'eſprit différe de la probité.

En effet, ſi les actions d'un Particulier ne peuvent en rien contribuer au bonheur univerſel, & ſi les influences de ſa vertu ne peuvent ſenſiblement s'étendre au delà des limites d'un Empire, il n'en eſt pas ainſi de ſes idées: qu'un homme découvre un ſpécifique, qu'il invente une machine, telle qu'un moulin à vent, ces productions de ſon eſprit peuvent en faire un bienfaiteur du monde. (*a*)

D'ailleurs, en matiére d'eſprit, comme en matiére de probité, l'amour de la Patrie n'eſt point excluſif de l'amour univerſel. Ce n'eſt point aux dépens de ſes voiſins qu'un Peuple aquiert des lumiéres: au contraire, plus les Nations ſont éclairées, plus elles ſe réfléchiſſent récipro-

(*a*) Auſſi l'eſprit eſt-il le premier des avantages, & peut-il infiniment plus contribuer au bonheur des hommes que la vertu d'un Particulier. C'eſt à l'eſprit qu'il eſt réſervé d'établir la meilleure légiſlation, & de rendre, par conſéquent, les hommes le plus heureux qu'il eſt poſſible. Il eſt vrai que, même, le Roman de cette légiſlation n'eſt pas encore fait, & qu'il s'écoulera bien des ſiécles avant qu'on en réaliſe la fiction: mais, enfin, en s'armant de la patience de Mr. l'Abbé de Saint-Pierre, on peut prédire d'après lui que tout l'imaginable exiſtera.

Il faut bien que les hommes ſentent confuſément que l'eſprit eſt le premier des dons, puiſque l'envie permet à chacun d'être le panégyriſte de ſa probité, & non de ſon eſprit.

quement d'idées, & plus la force & l'activité de l'eſprit univerſel s'augmente. D'où je conclus que, s'il n'eſt point de probité rélative à l'univers, il eſt du moins certains genres d'eſprit qu'on peut conſidérer ſous cet aſpect.

CHAPITRE XXVI.

De l'Eſprit, par rapport à l'univers.

L'Eſprit, conſidéré ſous ce point de vue, ne ſera, conformément aux définitions précédentes, que l'habitude des idées intéreſſantes pour tous les Peuples, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

Ce genre d'eſprit eſt, ſans contredit, le plus déſirable. Il n'eſt aucun tems où l'eſpéce d'idées, réputée *eſprit* par tous les Peuples, ne ſoit vraiment digne de ce nom. Il n'en eſt pas ainſi du genre d'idées, auquel une Nation donne quelquefois le nom d'eſprit. Il eſt, pour chaque Nation, un tems de ſtupidité & d'aviliſſement, pendant lequel elle n'a point d'idées nettes de l'eſprit; elle prodigue alors ce nom à certains aſſemblages d'idées à la mode, & toujours ridicules aux yeux de la poſtérité: ces ſiécles d'aviliſſement ſont ordinairement ceux du deſpotiſme. Alors, dit un Poëte, Dieu prive les Nations de la moitié de leur intelligence, pour les endurcir contre les miſéres & le ſupplice de la ſervitude.

Parmi les idées propres à plaire à tous les Peuples, il en eſt d'inſtructives; ce ſont celles qui appartiennent à certains genres de Science & d'Art: mais il en eſt auſſi d'agréables; telles ſont, premiérement, les idées & les ſentiments admirés dans certains morceaux d'Homére, de Virgile, de Corneille, du Taſſe, de Milton, dans leſquels, comme je l'ai déja dit, ces illuſtres Ecrivains ne s'arrêtent point à la peinture d'une Nation ou d'un ſiécle en particulier, mais à celle de l'humanité; telles ſont, en ſecond lieu, les grandes images dont ces Poëtes ont enrichi leurs ouvrages.

Pour prouver qu'en quelque genre que ce ſoit, il eſt des beautés propres à plaire univerſellement, je choiſis

ces mêmes images pour exemple : & je dis que la grandeur eſt, dans les tableaux poétiques, une cauſe univerſelle de plaiſir ; (*a*) non que tous les hommes en ſoient également frappés : il en eſt même d'inſenſibles aux beautés de deſcription comme aux charmes de l'harmonie, & qu'il ſeroit, à cet égard, auſſi injuſte qu'inutile de vouloir déſabuſer : ils ont, par leur inſenſibilité, aquis le droit malheureux de nier un plaiſir qu'ils n'éprouvent pas ; mais ces hommes ſont en petit nombre.

En effet, ſoit que le déſir habituel & impatient de la félicité, qui nous fait ſouhaiter toutes les perfections comme des moyens d'accroître notre bonheur, nous rende agréables tous ces grands objets, dont la contemplation ſemble donner plus d'étendue à notre ame, plus de force & d'élévation à nos idées ; ſoit que par eux-mêmes les grands objets faſſent ſur nos ſens une impreſſion plus forte, plus continue & plus agréable ; ſoit enfin quelque autre

(*a*) Si les grands tableaux ne nous frappent pas toujours fortement, ce manque d'effet dépend ordinairement d'une cauſe étrangére à leur grandeur. C'eſt, le plus ſouvent, parce que ces tableaux ſe trouvent unis dans notre mémoire à quelque objet déſagréable. Sur quoi j'obſerverai qu'il eſt très-rare, à la lecture d'une deſcription poétique, de recevoir uniquement l'impreſſion pure, que doit faire ſur nous la vue exacte de cette image. Tous les objets participent à la laideur ainſi qu'à la beauté des objets auxquels ils ſont le plus communément unis ; c'eſt à cette cauſe qu'on doit attribuer la plupart de nos dégouts & de nos enthouſiaſmes injuſtes. Un proverbe uſité dans les Places publiques, fût-il, d'ailleurs, excellent, nous paroit toujours bas ; parce qu'il ſe lie néceſſairement dans notre mémoire à l'image de ceux qui s'en ſervent.

Peut-on douter que, par la même raiſon, les contes d'eſprits & de revenants ne redoublent pendant la nuit, aux yeux du voyageur égaré, les horreurs d'une forêt ? que, ſur les Pyrénées, au milieu des déſerts, des abîmes & des rochers, l'imagination frappée de l'eſtampe du combat des Titans, ne croie y reconnoître les montagnes d'Oſſa & de Pélion, & ne regarde avec frayeur le champ de bataille de ces Géants ? Qui doute que le ſouvenir de ce bocage, décrit par le Camoëns, où les Nymphes, nues, fugitives & pourſuivies par les déſirs ardents, tombent aux pieds des Portugais, où l'amour étincelle en leurs yeux, circule en leurs veines, où les paroles ſe confondent, où l'on n'entend, enfin, que le murmure des ſoupirs de l'amour heureux ; qui doute, dis-je, que le ſouvenir d'une deſcription ſi voluptueuſe n'embelliſſe à jamais tous les bocages ?

Voilà la raiſon pour laquelle il eſt ſi difficile de ſéparer du plaiſir total que nous recevons, à la préſence d'un objet, tous les plaiſirs particuliers qui ſont, pour ainſi dire, réfléchis de la part des objets auxquels ils ſe trouvent unis.

cauſe, nous éprouvons que la vue hait tout ce qui la reſſerre; qu'elle ſe trouve gênée dans les gorges d'une montagne, ou dans l'enceinte d'un grand mur; qu'elle aime, au contraire, à parcourir une vaſte plaine, à s'étendre ſur la ſurface des mers, à ſe perdre dans un horizon reculé.

Tout ce qui eſt grand a droit de plaire aux yeux & à l'imagination des hommes: cette eſpéce de beauté l'emporte, dans les deſcriptions, infiniment ſur toutes les autres beautés, qui dépendantes, par exemple, de la juſteſſe des proportions, ne peuvent être ni auſſi vivement ni auſſi généralement ſenties, puiſque toutes les Nations n'ont pas les mêmes idées des proportions.

En effet, ſi l'on oppoſe aux caſcades que l'art proportionne, aux ſouterrains qu'il creuſe, aux terraſſes qu'il éléve, les cataractes du fleuve Saint-Laurent, les cavernes creuſées dans l'Ethna, les maſſes énormes de rochers entaſſés ſans ordre ſur les Alpes; ne ſent-on pas que le plaiſir produit par cette prodigalité, cette magnificence rude & groſſiére que la nature met dans tous ſes ouvrages, eſt infiniment ſupérieur au plaiſir qui réſulte de la juſteſſe des proportions?

Pour s'en convaincre, qu'un homme monte la nuit ſur une montagne, pour y contempler le firmament: quel eſt le charme qui l'y attire? eſt-ce la ſymmétrie agréable dans laquelle les aſtres ſont rangés? Mais, ici, dans la voie lactée, ce ſont des ſoleils ſans nombre amoncelés, ſans ordre, les uns ſur les autres; là, ce ſont de vaſtes déſerts. Quelle eſt donc la ſource de ſes plaiſirs? l'immenſité même du ciel. En effet, quelle idée ſe former de cette immenſité, lorſque des mondes enflammés ne paroiſſent que des points lumineux ſemés çà & là dans les plaines de l'Ether, lorſque des ſoleils plus avant engagés dans les profondeurs du firmament, n'y ſont apperçus qu'avec peine? L'imagination qui s'élance de ces derniéres ſphéres, pour parcourir tous les mondes poſſibles, ne doit-elle pas s'engloutir dans les vaſtes & immeſurables concavités des cieux; ſe plonger dans le raviſſement que produit la contemplation d'un objet qui occupe l'ame toute entiére, ſans cependant la fatiguer? C'eſt auſſi la grandeur de ces décorations, qui, dans ce genre, a fait dire que l'art étoit ſi inférieur à la nature; ce qui, en termes intelligibles, ne

ſignifie rien autre choſe, ſinon que les grands tableaux nous paroiſſent préférables aux petits.

Dans les Arts ſuſceptibles de ce genre de beautés, tels que la Sculpture, l'Architecture & la Poëſie, c'eſt l'énormité des maſſes qui place le Coloſſe de Rhodes & les Pyramides de Memphis au rang des merveilles du monde. C'eſt la grandeur des deſcriptions qui nous fait regarder Milton du moins comme l'imagination la plus forte & la plus ſublime. Auſſi ſon ſujet, peu fertile en beautés d'une autre eſpéce, l'étoit-il infiniment en beautés de deſcriptions. Devenu, par ce ſujet, l'Architecte du Paradis terreſtre, il avoit à raſſembler, dans le court eſpace du jardin d'Éden, toutes les beautés que la nature a diſperſées ſur la terre pour l'ornement de mille climats divers. Porté, par le choix de ce même ſujet, ſur les bords de l'abîme informe du cahos, il avoit à en tirer cette matiére premiére propre à former l'univers, à creuſer le lit des mers, à couronner la terre des montagnes, à la couvrir de verdure, à mouvoir les ſoleils, à les allumer, à déployer autour d'eux le pavillon des cieux, à peindre enfin la beauté du premier jour du monde, & cette fraîcheur printaniére dont ſa vive imagination embellit la nature nouvellement écloſe. Il avoit donc non-ſeulement à nous préſenter les plus grands tableaux, mais encore les plus neufs & les plus variés, qui, pour l'imagination des hommes, ſont encore deux cauſes univerſelles de plaiſir.

Il en eſt de l'imagination comme de l'eſprit : c'eſt par la contemplation & la combinaiſon, ſoit des tableaux de la nature, ſoit des idées philoſophiques, que, perfectionnant leur imagination ou leur eſprit, les Poëtes & les Philoſophes parviennent également à exceller dans des genres très-différents, & dans leſquels il eſt également rare &, peut-être, également difficile de réuſſir.

Quel homme, en effet, ne ſent pas que la marche de l'eſprit humain doit être uniforme, à quelque Science ou à quelque Art qu'on l'applique? Si, pour plaire à l'eſprit, dit Mr. de Fontenelle, il faut l'occuper ſans le fatiguer; ſi l'on ne peut l'occuper qu'en lui offrant de ces vérités nouvelles, grandes & premiéres, dont la nouveauté, l'importance & la fécondité fixent fortement ſon attention; ſi l'on n'évite de le fatiguer qu'en lui préſentant des idées

rangées avec ordre, exprimées par les mots les plus propres, dont le ſujet ſoit un, ſimple &, par conſéquent, facile à embraſſer, & où la variété ſe trouve identifiée à la ſimplicité ; (*b*) c'eſt pareillement à la triple combinaiſon de la grandeur, de la nouveauté, de la variété & de la ſimplicité dans les tableaux, qu'eſt attaché le plus grand plaiſir de l'imagination. Si, par exemple, la vue ou la deſcription d'un grand lac nous eſt agréable, celle d'une mer calme & ſans bornes nous eſt, ſans doute, plus agréable encore ; ſon immenſité eſt pour nous la ſource d'un plus grand plaiſir. Cependant, quelque beau que ſoit ce ſpectacle, ſon uniformité devient bientôt ennuyeuſe. C'eſt pourquoi, ſi, enveloppée de nuages noirs, & porté par les aquilons, la tempête, perſonnifiée par l'imagination du Poëte, ſe détache du Midi en roulant devant elle les mobiles montagnes des eaux ; qui doute que la ſucceſſion rapide, ſimple & variée des tableaux effrayants que préſente le bouleverſement des mers, ne faſſe, à chaque inſtant, ſur notre imagination, des impreſſions nouvelles, ne fixe fortement notre attention, ne nous occupe ſans nous fatiguer, & ne nous plaiſe, par conſéquent, davantage ? Mais, ſi la nuit vient encore redoubler les horreurs de cette même tempête, & que les montagnes d'eau, dont la chaîne termine & ceintre l'horizon, ſoient à l'inſtant éclairées par les lueurs répétées & réfléchies des éclairs & des foudres ; qui doute que cette mer obſcure, changée tout-à-coup en une mer de feu, ne forme, par la nouveauté unie à la grandeur & à la variété de cette image, un des tableaux les plus propres à étonner notre imagination ? Auſſi l'art du Poëte, conſidéré purement comme deſcripteur, eſt de n'offrir à la vue que des objets en mouvement ; & même de frapper, s'il peut, dans ſes deſcriptions, pluſieurs ſens à la fois. La peinture du mugiſſement des eaux, du ſifflement des vents & des éclats du tonnerre, pourroit-elle ne pas ajouter encore à la terreur ſecréte, &, par conſéquent, au plaiſir que nous fait éprouver le ſpectacle d'une mer en furie ? Au retour du Printems, lorſque l'aurore deſcend dans les jardins de Marly,

(*b*) Il eſt bon de remarquer que la ſimplicité, dans un ſujet & dans une image, eſt une perfection relative à la foibleſſe de notre eſprit.

pour entr'ouvrir le calice des fleurs, en cet inſtant les parfums qu'elles exhalent, le gazouillement de mille oiſeaux, le murmure des caſcades, n'augmentent-ils pas encore le charme de ces boſquets enchantés? Tous les ſens ſont autant de portes par leſquelles les impreſſions agréables peuvent entrer dans nos ames : plus on en ouvre à la fois, plus il y pénétre de plaiſir.

On voit donc que, s'il eſt des idées généralement utiles aux Nations comme inſtructives, (telles ſont celles qui appartiennent directement aux Sciences,) il en eſt auſſi d'univerſellement utiles comme agréables; & que, différent, en ce point, de la probité, l'eſprit d'un Particulier peut avoir des rapports avec l'univers entier.

La concluſion de ce diſcours, c'eſt que, tant en matiére d'eſprit qu'en matiére de Morale, c'eſt toujours, de la part des hommes, l'amour ou la reconnoiſſance qui loue, la haine ou la vengeance qui mépriſe. L'intérêt eſt donc le ſeul diſpenſateur de leur eſtime : l'eſprit, ſous quelque point de vue qu'on le conſidére, n'eſt donc jamais qu'un aſſemblage d'idées neuves, intéreſſantes, &, par conſéquent, utiles aux hommes, ſoit comme inſtructives, ſoit comme agréables.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'Eſprit doit être conſidéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE PREMIER.

JE vais examiner, dans ce diſcours, ce que peuvent ſur l'eſprit, la nature & l'éducation: pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *nature.*

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuſe d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos ſens: or, les ſens ſont les ſources de toutes nos idées; privés d'un ſens, nous ſommes privés de toutes les idées qui y ſont rélatives; un aveugle-né n'a, par cette raiſon, aucune idée des couleurs: il eſt donc évident que, dans cette ſignification, l'eſprit doit être en entier conſidéré comme un don de la nature.

Mais ſi l'on prend ce mot dans une acception différente; & ſi l'on ſuppoſe qu'entre les hommes bien confor-

més, doués de tous leurs sens, & dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences, & des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient organisés pour être stupides, & les autres pour être spirituels, la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes, sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns sont foibles & délicats, lorsque les autres sont forts & robustes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occasionner des différences dans la maniére uniforme dont la nature opére?

Ce raisonnement, il est vrai, n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des Astronomes qui concluroient que le globe de la lune est habité, parce qu'il est composé d'une matiére à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même, il doit cependant paroître démonstratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux & par les mêmes maîtres; en ce sens, l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais si l'on donne à ce mot une signification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction, alors je dis que personne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, si je l'ose dire, pour précepteurs, & la forme du gouvernement sous lequel il vit, & ses amis, & ses maîtresses, & les gens dont il est entouré, & ses lectures, & enfin le hazard, c'est-à-dire, une infinité d'événements dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les causes. Or, ce hazard a plus de part qu'on ne

penſe à notre éducation. C'eſt lui qui met certains objets ſous nos yeux, nous occaſionne, en conſéquence, les idées les plus heureuſes, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hazard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorſque les jardiniers en faiſoient jouer les pompes : ce fut lui qui inſpira ces jardiniers, lorſque, ne pouvant élever les eaux au-deſſus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cauſe à Galilée, & piquerent, par cette queſtion, l'eſprit & la vanité de ce Philoſophe : ce fut enſuite ſa vanité, miſe en action par ce coup du hazard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ſes méditations, juſqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la peſanteur de l'air, trouvé la ſolution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paiſible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune paſſion, c'eſt pareillement le hazard qui, l'attirant ſous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce Philoſophe la premiére idée de ſon ſyſtême : c'eſt réellement de ce fait dont il partit, pour examiner ſi la lune ne gravitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent ſur ſa ſurface. C'eſt donc au hazard que les grands génies ont dû ſouvent les idées les plus heureuſes. Combien de gens d'eſprit reſtent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chute d'une pomme!

Je ſens qu'on ne peut d'abord, ſans quelque peine, attribuer de ſi grands effets à des cauſes ſi éloignées & ſi petites en apparence. (*a*) Cependant l'expérience nous ap-

(*a*) On lit, dans l'Année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans ſa chute, ſa jaquette ſe retrouſſe ; un dindon lui donne pluſieurs coups de bec ſur une partie très-délicate. Boileau en fut toute ſa vie incommodé : & delà, peut-être, cette ſévérité de mœurs, cette diſette de ſentiment qu'on remarque dans tous ſes Ouvrages ; delà, ſa ſatyre contre les femmes, contre Lulli, Quinaut, & contre toutes les Poéſies galantes.

Peut-être ſon antipathie contre les dindons, occaſionna-t-elle l'averſion ſecréte qu'il eut toujours pour les Jéſuites, qui les ont apportés en France. C'eſt à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit, peut-être, ſa Satyre ſur l'équivoque, ſon admiration pour Mr. Ar-

prend que, dans le phyſique comme dans le moral, les plus grands événements ſont ſouvent l'effet de cauſes preſqu'imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perſe, à l'inſtituteur de la phalange Macédonienne? que le Chantre d'Achille animant ce Prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la deſtruction de l'Empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII? que les pleurs de Véturie n'aient déſarmé Coriolan, n'aient affermi la puiſſance de Rome prête à ſuccomber ſous les efforts des Volſques, n'aient occaſionné ce long enchaînement de victoires qui changerent la face du monde; & que ce ne ſoit, par conſéquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit ſa ſituation préſente? Que de faits pareils (*b*) ne pourroit-on pas citer? Guſtave, dit Mr. l'Abbé de Vertot, parcouroit vainement les Provinces de la Suéde; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les Montagnards, quoique prévenus par ſa bonne mine, par la grandeur de ſa taille & la force apparente de ſon corps, ne ſe fuſſent cependant pas déterminés à le ſuivre, ſi, le jour même où ce Prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'euſſent remarqué que le vent du Nord avoit toujours ſoufflé. Ce coup de vent leur parut un ſigne certain de la protection du ciel; & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'eſt donc le vent du Nord qui mit la couronne de Suéde ſur la tête de Guſtave.

La plupart des événements ont des cauſes auſſi petites: nous les ignorons, parce que la plupart des Hiſtoriens les ont ignorés eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il eſt vrai qu'à cet égard l'eſprit peut réparer leurs omiſſions; la connoiſſance de certains principes ſupplée facilement à la connoiſſance

naud, & ſon Epître ſur l'amour de Dieu; tant il eſt vrai que ce ſont ſouvent des cauſes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la ſuite de nos idées.

(*b*) Dans la minorité de Louis XIV. lorſque ce Prince étoit prêt de ſe retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremont, le conſeil de Mr. de Turenne qui le retint à Paris & qui ſauva la France. Cependant un conſeil ſi important, ajoute cet illuſtre Auteur, fit moins d'honneur à ce Général, que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il eſt vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des cauſes qui paroiſſent éloignées & petites.

de certains faits. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à prouver que le hazard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne penſe, je conclurai de ce que je viens de dire, que, ſi l'on comprend ſous le mot d'éducation généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, ce même hazard doit néceſſairement y avoir la plus grande part; & que perſonne n'étant exactement placé dans le même concours de circonſtances, perſonne ne reçoit préciſément la même éducation.

Ce fait poſé, qui peut aſſurer que la différence de l'éducation ne produiſe la différence qu'on remarque entre les eſprits? que les hommes ne ſoient ſemblables à ces arbres de la même eſpéce, dont le germe, indeſtructible & abſolument le même, n'étant jamais ſemé exactement dans la même terre, ni préciſément expoſé aux mêmes vents, au même ſoleil, aux mêmes pluies, doit, en ſe développant, prendre néceſſairement une infinité de formes différentes. Je pourrois donc conclurre que l'inégalité d'eſprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette concluſion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle ſe réduiroit, pour ainſi dire, à un *peut-être*, je crois devoir conſidérer cette queſtion ſous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la queſtion à des points ſimples, remonter juſqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'eſprit; & ſe rappeller que l'homme ne fait que ſentir, ſe reſſouvenir, & obſerver les reſſemblances & les différences, c'eſt-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que ſa mémoire lui préſente; qu'ainſi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de diſpoſition à l'eſprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe, de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la fineſſe des Sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des ſens, dans laquelle ſe trouve néceſſairement compriſe celle de l'organiſation intérieure, puiſque je ne juge ici de la fineſſe des ſens que par leurs effets, ſeroit-elle la cauſe de l'inégalité d'eſprit des hommes?

Pour raiſonner avec quelque juſteſſe ſur ce ſujet, il faut examiner ſi le plus ou le moins de fineſſe des ſens donne à l'eſprit ou plus d'étendue, ou plus de cette juſteſſe, qui, priſe dans ſa vraie ſignification, renferme toutes les qualités de l'eſprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des ſens n'influe en rien ſur la juſteſſe de l'eſprit, ſi les hommes, quelque impreſſion qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choiſis le ſens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différents, ſi les mêmes objets paroiſſent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obſcurs; ſi la toiſe, par exemple, eſt aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébéne moins noire qu'aux yeux de tel autre; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets: la toiſe, en conſéquence, paroitra toujours à leurs yeux plus grande que le pied; la neige, le plus blanc de tous les corps; & l'ébéne, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la juſteſſe d'eſprit conſiſte dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux; & qu'en répétant ſur les autres ſens ce que j'ai dit ſur celui de la vue, on arrivera toujours au même réſultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organiſation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer ſur la juſteſſe de nos jugements.

Je

Je dirai de plus, que, ſi l'on diſtingue l'étendue, de la juſteſſe de l'eſprit, le plus ou le moins de fineſſe des ſens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le ſens de la vue pour exemple, n'eſt-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'eſprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'excluſion des autres, un homme, doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans ſa mémoire. Or, il eſt très-peu de ces objets imperceptibles par leur petiteſſe, qui, conſidérés, préciſément avec la même attention, par des yeux auſſi jeunes & auſſi exercés, ſoient apperçus des uns & échappent aux autres; mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organiſés, c'eſt-à-dire, dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, (*a*) fût-elle infiniment plus conſidérable qu'elle ne l'eſt, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune ſur l'étendue de l'eſprit.

Suppoſons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en fineſſe de ſens: dans cette hypotéſe, celui qui ſera doué de la vue la plus fine, pourra, ſans contredit, placer dans ſa mémoire & comparer entre eux pluſieurs de ces objets, que leur petiteſſe cache à celui dont l'organiſation eſt, à cet égard, moins parfaite: mais ces deux hommes ayant, par ma ſuppoſition, une mémoire également étendue, & capable, ſi l'on veut, de contenir deux mille objets, il eſt encore certain que le ſecond pourra remplacer, par des faits hiſtoriques, les objets qu'un moindre dégré de fineſſe dans la vue, ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra completter, ſi l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or, de ces deux hommes, ſi celui dont le ſens de la vue eſt le moins fin, peut cependant dépoſer dans le magazin de ſa mémoire un auſſi grand nombre d'objets que l'autre; & ſi, d'ailleurs, ces deux hommes ſont égaux en tout, ils

(*a*) Je ne prétends parler, dans ce Chapitre, que des hommes communément bien organiſés, qui ne ſont privés d'aucun ſens; & qui, d'ailleurs, ne ſont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la ſtupidité, ordinairement produites, l'une, par le découſu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

doivent, par conſéquent, faire autant de combinaiſons, &, par ma ſuppoſition, avoir autant d'eſprit, puiſque l'étendue de l'eſprit ſe meſure par le nombre des idées & des combinaiſons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conſéquence, qu'influer ſur le genre de leur eſprit, faire de l'un un Peintre, un Botaniſte, & de l'autre un Hiſtorien & un Politique; mais elle ne peut en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit. Auſſi ne remarque-t-on pas une conſtante ſupériorité d'eſprit, & dans ceux qui ont le plus de fineſſe dans le ſens de la vue & de l'ouie, & dans ceux qui, par l'uſage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entre eux & les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, ce n'eſt point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des ſens, qu'eſt attachée la ſupériorité de lumière, & que c'eſt néceſſairement d'une autre cauſe que dépend la grande inégalité des eſprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la Mémoire.

LA concluſion du Chapitre précédent fera, ſans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes, la cauſe de l'inégalité de leur eſprit. La mémoire eſt le magazin où ſe dépoſent les ſenſations, les faits & les idées, dont les diverſes combinaiſons forment ce qu'on appelle *eſprit*.

Les ſenſations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matière première de l'eſprit. Or, plus le magazin de la mémoire eſt ſpacieux, plus il contient de cette matière première, & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'eſprit.

Quelque fondé que paroiſſe ce raiſonnement, peut-être, en l'approfondiſſant, ne le trouvera-t-on que ſpécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premièrement examiner ſi la différence d'étendue, dans la mémoire des

hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : &, supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions insensibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un Lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un Ouvrage. Il est donc certain que, pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en est beaucoup, comme saint Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes, qui, ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible, sont, par le désir de savoir, parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir, pour être mis au rang des mémoires extraordinaires. Or, si le désir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire est presque entiérement factice : aussi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'usage journalier qu'on en fait; 2°. de l'attention avec laquelle on considére les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus sans attention, comme je viens de le dire, n'y laisseroient qu'une trace légére & prompte à s'effacer; &, 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire; & cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées, à ne charger, par conséquent, sa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la maniére dont on les considére, conservent entre eux assez de rapport pour se rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire sont, pour ainsi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément qu'ils s'y représentent plus souvent. (a) D'ailleurs, cet ordre si

(a) La mémoire, dit Mr. Locke, est une table d'airain remplie de caractéres que le tems efface insensiblement, si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

propre à rappeller les mêmes objets à notre ſouvenir, nous donne l'explication de tous les phénoménes de la mémoire ; nous apprend que la ſagacité d'eſprit de l'un, c'eſt-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme eſt frappé d'une vérité, dépend ſouvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement préſents à la mémoire ; que la lenteur d'eſprit d'un autre à cet égard, eſt, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la ſaiſir, en appercevoir tous les rapports, ſans rejetter toutes les premiéres idées qui ſe préſentent à ſon ſouvenir, ſans bouleverſer tout le magazin de ſa mémoire, pour y chercher les idées qui ſe lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens ſont inſenſibles à l'expoſition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs penſées, en réveillent un grand nombre dans leur eſprit : c'eſt un éclair qui jette un jour rapide ſur tout l'horizon de leurs idées. C'eſt donc à l'ordre qu'on doit ſouvent la ſagacité de ſon eſprit, & toujours l'étendue de ſa mémoire : c'eſt auſſi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive abſolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroiſſent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le ſavant dans les langues & l'hiſtoire, qui, par le ſecours de l'ordre chronologique, imprime & conſerve facilement dans ſa mémoire des mots, des dates & des faits hiſtoriques, ne peut ſouvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonſtration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un payſage qu'il aura long-tems conſidéré : en effet, ces ſortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reſte des faits ou des idées dont il a rempli ſa mémoire, ils ne peuvent s'y repréſenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conſéquent, s'y conſerver long-tems. Telle eſt la cauſe productrice de toutes les différentes eſpéces de mémoire, & la raiſon pour laquelle ceux qui ſavent le moins dans un genre, ſont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire eſt, pour ainſi dire, un phénoméne de l'ordre ; qu'elle eſt preſque entié-

rement factice; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes, fût entiérement l'ouvrage de la nature, & fût aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence; je dis qu'elle ne pourroit en rien influer sur l'étendue de leur esprit, 1°. parce que le grand esprit, comme je vais le montrer, ne suppose pas la très-grande mémoire; &, 2°. parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut dégré d'esprit.

Avant de prouver la premiére de ces propositions, il faut observer que, si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'esprit ne paroit quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms, des dates, des lieux & des personnes pour lesquelles les gens d'esprit sont sans curiosité, & se trouvent souvent sans mémoire. Mais, en comprenant dans la signification de ce mot, le souvenir ou des idées, ou des images, ou des raisonnements, aucun d'eux n'en est privé : d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite, il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différents, tels que Locke & Milton; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke, & si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse, ou par la lecture d'Aristote, de Gassendi, ou de Montaigne, ce Philosophe ait apperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées; on sentira que, pour déduire tout son système de cette premiére idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue suffisoit pour contenir tous les objets de la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ses principes, pour lui en développer l'en-

chaînement, & lui faire, par conſéquent, mériter & obtenir le titre de grand eſprit.

A l'égard de Milton, ſi je le regarde ſous le point de vue où, de l'aveu général, il eſt infiniment ſupérieur aux autres Poëtes; ſi je conſidére uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ſes images poétiques; je ſuis obligé d'avouer que la ſupériorité de ſon eſprit en ce genre ne ſuppoſe point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que ſoient les compoſitions de ſes tableaux (telle eſt celle où, réuniſſant l'éclat du feu à la ſolidité de la matiére terreſtre, il peint le terrein de l'Enfer brûlant d'un feu ſolide, comme le lac brûloit d'un feu liquide;) quelque grandes, dis-je, que ſoient ſes compoſitions, il eſt évident que le nombre des images hardies, & propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné; que, par conſéquent, la grandeur de l'imagination de ce Poëte eſt moins l'effet d'une grande étendue de mémoire que d'une méditation profonde ſur ſon art. C'eſt cette méditation qui, lui faiſant chercher la ſource des plaiſirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir, & dans l'aſſemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix conſtant de ces expreſſions fortes qui ſont, pour ainſi dire, les couleurs de la Poéſie, & par leſquelles il a rendu ſes deſcriptions viſibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de Poéſie Angloiſe. (*b*) Cette tra-

(*b*) C'eſt une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon: elle y attend ſon amant, chargé, au lever du ſoleil, d'offrir un ſacrifice aux Dieux. Son ame, dans la ſituation douce où la met l'eſpoir d'un bonheur prochain, ſe prête, en l'attendant, au plaiſir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'aſtre qui doit ramener près d'elle, l'objet de ſa tendreſſe. Elle s'exprime ainſi:

„ Déja le ſoleil dore la cime de
„ ces chênes antiques; & les flots
„ de ces torrents précipités, qui
„ mugiſſent entre les rochers, ſont
„ brillantés par ſa lumiére. J'ap-
„ perçois déja le ſommet de ces
„ montagnes *velues* d'où s'élancent
„ ces voûtes, qui, à demi jettées
„ dans les airs, offrent un abri for-
„ midable au ſolitaire qui s'y re-
„ tire. Nuit, achéve de replier tes
„ voiles. Feux folets, qui égarez
„ le voyageur incertain, retirez-

duction, & les exemples précédents, prouveront, je crois, à ceux qui décompoſeront les ouvrages des hommes il-

„ vous dans les fondriéres & les
„ fanges marécageuſes : & toi, So-
„ leil, dieu des cieux, qui remplis
„ l'air d'une chaleur viviſiante,
„ qui ſémes les perles de la roſée
„ ſur les fleurs de ces prairies, &
„ qui rends la couleur aux beautés
„ variées de la nature, reçois mon
„ premier hommage ; hâte ta cour-
„ ſe : ton retour m'annonce celui
„ de mon amant. Libre de ſoins
„ pieux qui le retiennent encore
„ aux pieds des autels, l'amour va
„ bientôt le ramener aux miens.
„ Que tout ſe reſſente de ma joie !
„ que tout béniſſe le lever de l'aſtre
„ qui nous éclaire ! Fleurs, qui
„ renfermez dans votre ſein les
„ odeurs que la froide nuit y con-
„ denſe, ouvrez vos calices ; ex-
„ halez dans les airs vos vapeurs
„ embaumées. Je ne ſais ſi la vo-
„ luptueuſe ivreſſe, qui remplit
„ mon ame, embellit tout ce que
„ mes yeux apperçoivent ; mais le
„ ruiſſeau qui ſerpente dans les
„ contours de ces vallées, m'en-
„ chante par ſon murmure. Le zé-
„ phir me careſſe de ſon ſouffle.
„ Les plantes *ambrées*, preſſées ſous
„ mes pas, portent à mon odorat
„ des bouffées de parfums. Ah ! ſi
„ le bonheur daigne quelquefois
„ viſiter le ſéjour des mortels, c'eſt,
„ ſans doute, en ces lieux qu'il ſe
„ retire.... Mais quel trouble ſe-
„ cret m'agite ? Déja l'impatience
„ mêle ſon poiſon aux douceurs
„ de mon attente ; déja ce vallon
„ a perdu de ſes beautés. Là, la
„ joie eſt-elle donc ſi paſſagére ?
„ Nous eſt-elle auſſi facilement en-
„ levée que le duvet léger de ces
„ plantes l'eſt par le ſouffle du zé-
„ phir ? C'eſt en vain que j'ai re-
„ cours à l'eſpérance flatteuſe :
„ chaque inſtant accroît mon trou-
„ ble.... Il ne vient point !....
„ Qui le retient loin de moi ? Quel
„ devoir plus ſacré que celui de
„ calmer les inquiétudes d'une
„ amante ?... Mais, que dis-je ?
„ Fuyez, ſoupçons jaloux, injus-
„ rieux à ſa fidélité, & faits pour
„ éteindre ſa tendreſſe. Si la ja-
„ louſie croît près de l'amour, elle
„ l'étouffe, ſi on ne l'en détache :
„ c'eſt le lierre, qui, d'une chaîne
„ verte, embraſſe, mais deſſéche
„ le tronc qui lui ſert d'appui. Je
„ connois trop mon amant pour
„ douter de ſa tendreſſe. Il a,
„ comme moi, loin de la pompe
„ des Cours, cherché l'aſyle tran-
„ quille des campagnes : la ſim-
„ plicité de mon cœur & de ma
„ beauté l'ont touché ; mes volup-
„ tueuſes rivales le rappelleroient
„ vainement dans leurs bras. Se-
„ roit-il ſéduit par les avances
„ d'une coquetterie qui ternit, ſur
„ les joues d'une jeune fille, la
„ neige de l'innocence & l'incar-
„ nat de la pudeur, & qui les peint
„ du blanc de l'art & du fard de
„ l'effronterie ? Que ſais-je ? Son
„ mépris, pour elles, n'eſt, peut-
„ être, qu'un piége pour moi. Puis-
„ je ignorer les préjugés des hom-
„ mes, & l'art qu'ils emploient
„ pour nous ſéduire ? Nourris dans
„ le mépris de notre ſexe, ce n'eſt
„ point nous, c'eſt leurs plaiſirs
„ qu'ils aiment. Les cruels, qu'ils
„ ſont ! ils ont mis au rang des
„ vertus, & les fureurs barbares
„ de la vengeance, & l'amour for-
„ cené de la Patrie ; & jamais,
„ parmi les vertus, ils n'ont compté
„ la fidélité ! C'eſt ſans remords
„ qu'ils abuſent l'innocence. Sou-
„ vent leur vanité contemple, avec
„ délices, le ſpectacle de nos dou-
„ leurs. Mais, non ; éloignez-vous
„ de moi, odieuſes penſées ; mon
„ amant va ſe rendre en ces lieux.
„ Je l'ai mille fois éprouvé : dès
„ que je l'apperçois, mon ame agi-

luſtres, que le grand eſprit ne ſuppoſe point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un eſt abſolument excluſive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'eſprit faute de nourriture, la vaſte érudition, par une ſurabondance d'aliment, l'a ſouvent étouffé. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'uſage différent que doivent faire de leur tems deux hommes qui veulent ſe rendre ſupérieurs aux autres, l'un en eſprit, & l'autre en mémoire.

Si l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées neuves; & ſi toute idée neuve n'eſt qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets; celui qui veut ſe diſtinguer par ſon eſprit, doit néceſſairement employer la plus grande partie de ſon tems à l'obſervation des rapports divers que les objets ont entre eux, & n'en conſommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans ſa mémoire. Au contraire, celui qui veut ſurpaſſer les autres en étendue de mémoire, doit, ſans perdre ſon tems à méditer & à comparer les objets entre eux, employer les journées entiéres à, ſans ceſſe, emmagaziner de nouveaux objets dans ſa mémoire. Or, par un uſage ſi différent de leur tems, il eſt évident que le premier de ces deux hommes doit être auſſi inférieur en mémoire au ſecond, qu'il lui ſera ſupérieur en eſprit : vérité qu'avoit vraiſemblablement apperçue Deſcartes, lorſqu'il dit que, pour perfectionner ſon eſprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-ſeulement le très-grand eſprit ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un eſt toujours excluſive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce Chapitre, & prouver que ce n'eſt point

„ tée ſe calme; j'oublie ſouvent
„ de trop juſtes ſujets de plainte;
„ près de lui, je ne ſais qu'être
„ heureuſe.... Cependant, s'il me
„ trahiſſoit; ſi, dans le moment
„ que mon amour l'excuſe, il con-
„ ſommoit, entre les bras d'une
„ autre, le crime de l'infidélité:
„ que toute la nature s'arme pour
„ ma vengeance! qu'il périſſe!...
„ Que dis-je? Eléments, ſoyez
„ ſourds à mes cris; terre, n'ou-
„ vre point tes gouffres profonds;
„ laiſſe ce monſtre marcher le tems
„ preſcrit ſur ta brillante ſurface.
„ Qu'il commette encore de nou-
„ veaux crimes; qu'il faſſe couler
„ encore les larmes des amantes
„ trop crédules: &, ſi le ciel les
„ venge & le punit, que ce ſoit,
„ du moins, à la priére d'une au-
„ tre infortunée, &c.

à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des eſprits, il ne me reſte plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organiſés, ſont tous doués d'une étendue de mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, eſt, à cet égard, aſſez favoriſé de la nature, ſi le magazin de ſa mémoire eſt capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant, ſans ceſſe, entre eux, il puiſſe toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ſes idées, &, par conſéquent, donner toujours plus d'étendue à ſon eſprit. Or, ſi trente ou quarante objets, comme le démontre la Géométrie, peuvent ſe comparer entre eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue vie, perſonne ne puiſſe en obſerver tous les rapports, ni en déduire toutes les idées poſſibles; & ſi, parmi les hommes que j'appelle bien organiſés, il n'en eſt aucun dont la mémoire ne puiſſe contenir non-ſeulement tous les mots d'une Langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de perſonnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus conſidérable que celui de ſix ou ſept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organiſé eſt doué d'une capacité de mémoire bien ſupérieure à celle dont il peut faire uſage pour l'accroiſſement de ſes idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à ſon eſprit; & qu'ainſi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cauſe de l'inégalité de leur eſprit, cette derniére inégalité eſt uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils obſervent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur ſouvenir. Il eſt, en effet, des objets ſtériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des perſonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, ſans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéreſſante pour le Public. L'inégalité des eſprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les ſuccès ont été les plus brillants dans les Colléges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'eſt que la comparaiſon & l'application heureuſe des régles du Deſpautére, qui ſont les bons écoliers,

ne prouvent nullement que, dans la ſuite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue ſur des objets de la comparaiſon deſquels réſultent des idées intéreſſantes pour le Public: & c'eſt pourquoi l'on eſt rarement grand homme, ſi l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choſes inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale Capacité d'attention.

J'Ai fait voir que ce n'eſt point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des ſens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des eſprits. On n'en peut donc chercher la cauſe que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'eſt l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; & que c'eſt enfin à cette attention que nous devons preſque toutes nos idées; il eſt, dira-t-on, évident que c'eſt de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur eſprit.

En effet, ſi le plus foible dégré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indiſpoſition, ſuffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention ſuivie, c'eſt, ſans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainſi dire, inſenſibles, &, par conſéquent, à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, & leur inégale diſpoſition à l'eſprit: d'où l'on conclura que l'eſprit eſt purement un don de la nature.

Quelque vraiſemblable que ſoit ce raiſonnement, il n'eſt cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention ſur leur état, ne peuvent la porter ſur des objets propres à perfectionner leur eſprit, ni, par conſé-

quent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conséquemment au raisonnement précédent, avoir moins d'esprit que les gens bien constitués, paroissent souvent, à cet égard, les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux Arts & aux Sciences, il semble que la force du tempérament, en leur donnant un besoin pressant du plaisir, les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation, que la foiblesse du tempérament, par de légéres & fréquentes indispositions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer, c'est qu'entre les hommes, à peu près, animés d'un égal amour pour l'étude, le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit paroit entiérement dépendre, & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des gouts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de gout qu'on voit, & enfin, des objets que le hazard présente journellement sous nos yeux. Il semble que, dans le concours des accidents nécessaires pour former un homme d'esprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes, est-elle insensible. Aussi n'a-t-on, par aucune observation exacte, pu, jusqu'à présent, déterminer l'espéce de tempérament le plus propre à former des gens de génie; & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou sanguins, ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste, quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances; cependant, comme cette question est fort importante, il faut, pour la résoudre avec précision, examiner si le défaut d'attention est dans les hommes, ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer, ou d'un désir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés, sont capables d'attention, puisque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces premières propositions, a la puissance physique de les entendre toutes: en effet, en Géométrie comme en toutes les autres Sciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on saisit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le Chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de Géométrie que ce soit; & si, par le secours de l'ordre & par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familières & assez habituellement présentes pour se les rappeller sans peine; il s'ensuit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; & qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, & d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centiéme avec la même facilité que la deuxiéme, qui est aussi distante de la premiére que la centiéme l'est de la quatre-vingt-dix-neuviéme.

Maintenant, il faut examiner si le dégré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique, ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le Lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la Géométrie, dont la connoissance est étrangére à la plupart des hommes; je le prends dans la Morale, & je me propose ce problême: *Pourquoi les conquêtes injustes ne deshonorent-elles point autant les Nations que les vols deshonorent les Particuliers?*

Pour résoudre ce problême moral, les idées qui se présenteront les premiéres à mon esprit, sont les idées de

juſtice qui me ſont les plus familiéres : je la conſidérerai donc entre Particuliers, & je ſentirai que des vols, qui troublent & renverſent l'ordre de la ſociété, ſont, avec juſtice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux Nations les idées que j'ai de la juſtice entre Citoyens; cependant, à la vue de tant de guerres injuſtes, entrepriſes de tous les tems par des Peuples qui ſont l'admiration de la terre, je ſoupçonnerai bientôt que les idées de la juſtice conſidérée par rapport à un Particulier, ne ſont point applicables aux Nations : ce ſoupçon ſera le premier pas que fera mon eſprit pour parvenir à la découverte qu'il ſe propoſe. Pour éclaircir ce ſoupçon, j'écarterai d'abord les idées de juſtice qui me ſont les plus familiéres : je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai ſucceſſivement une infinité d'idées, juſqu'au moment où j'appercevrai que, pour réſoudre cette queſtion, il faut d'abord ſe former des idées nettes & générales de la juſtice; &, pour cet effet, remonter juſqu'à l'établiſſement des ſociétés, juſqu'à ces tems reculés où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raiſon pour laquelle les principes de la juſtice conſidérée par rapport aux Citoyens, ne ſeroient pas applicables aux Nations.

Tel ſera, ſi je l'oſe dire, le ſecond pas de mon eſprit. Je me repréſenterai, en conſéquence, les hommes abſolument privés de la connoiſſance des Loix, des Arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois diſperſés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que, trop foibles avant l'invention des armes pour réſiſter aux bêtes féroces, ces premiers hommes, inſtruits par le danger, le beſoin ou la crainte, ont ſenti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de ſe raſſembler en ſociété, & de former une ligue contre les animaux leurs ennemis communs. J'apperçois enſuite que ces hommes, ainſi raſſemblés & devenus bientôt ennemis par le déſir qu'ils eurent de poſſéder les mêmes choſes, durent s'armer pour ſe les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus ſpirituel, qui inventa des armes & lui dreſſa des embuches pour lui reprendre les mêmes biens;

que la force & l'adreſſe furent, par conſéquent, les premiers titres de propriété; que la terre appartint premiérement au plus fort, & enſuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces ſeuls titres qu'on poſſéda tout : mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes ſentirent que leur réunion ne leur ſeroit point avantageuſe, & que les ſociétés ne pourroient ſubſiſter, ſi, à leurs premiéres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par leſquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adreſſe, & tous, en général, ſe garantiſſent réciproquement la conſervation de leur vie & de leurs biens, & s'engageaſſent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainſi que, de tous les intérêts des Particuliers, ſe forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de juſtes, de permiſes & d'injuſtes, ſelon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuiſibles aux ſociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la ſource des vertus humaines : je vois que, ſans la ſenſibilité à la douleur & au plaiſir phyſique, les hommes, ſans déſirs, ſans paſſions, également indifférents à tout, n'euſſent point connu d'intérêt perſonnel; que, ſans intérêt perſonnel, ils ne ſe fuſſent point raſſemblés en ſociété, n'euſſent point fait entre eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conſéquent point d'actions juſtes ou injuſtes; & qu'ainſi la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ont été les auteurs de toute juſtice. (a)

Cette vérité, appuyée ſur cet axiome de Juriſprudence: *L'intérêt eſt la meſure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, ſelon que nos paſſions ou nos goûts particuliers ſont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons ſi néceſſairement à notre bien particulier, que le Légiſlateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaiſirs temporels qu'ils ſont quelquefois obligés d'y ſacrifier.

Ce principe établi, mon eſprit en tire les conſéquen-

(a) On ne peut nier cette propoſition, ſans admettre les idées innées.

ces : & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, ſi les Légiſlateurs n'euſſent toujours propoſé de grandes récompenſes à la vertu ; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'uſurpation, ils n'euſſent, ſans ceſſe, oppoſé la digue du deshonneur & du ſupplice : je vois donc que la peine & la récompenſe ſont les deux ſeuls liens par leſquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général : & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne ſeroient obſervées par aucun, ſi les Magiſtrats n'étoient armés de la puiſſance néceſſaire pour en aſſurer l'exécution. Sans cette puiſſance, les loix, violées par le plus grand nombre, ſeroient, avec juſtice, enfreintes par chaque Particulier ; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, ſitôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès lors elles ſont nulles & ceſſent d'être des loix ; chacun rentre en ſes premiers droits ; chacun ne prend conſeil que de ſon intérêt particulier, qui lui défend avec raiſon d'obſerver des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en ſeroit l'obſervateur unique. Et c'eſt pourquoi, ſi, pour la ſûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes ; & que, faute de maréchauſſée, les grands chemins fuſſent infeſtés de voleurs ; que cette loi, par conſéquent, n'eût point rempli ſon objet ; je dis qu'un homme pourroit non-ſeulement y voyager avec des armes & violer cette convention ou cette loi ſans injuſtice, mais qu'il ne pourroit même l'obſerver ſans folie.

Après que mon eſprit eſt ainſi, de dégrés en dégrés, parvenu à ſe former des idées nettes & générales de la juſtice ; après avoir reconnu qu'elle conſiſte dans l'obſervation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'eſt-à-dire, l'aſſemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reſte à mon eſprit qu'à faire aux Nations l'application de ces idées de la juſtice. Eclairé par les principes ci-deſſus établis, j'apperçois d'abord que toutes les Nations n'ont point fait entre elles de conventions par leſquelles elles ſe garantiſſent réciproquement, la poſſeſſion des pays qu'elles occupent & des biens qu'elles poſſèdent. Si j'en veux découvrir la cauſe, ma mé-

moire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les Peuples n'ont point fait entre eux de ces sortes de conventions; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt aussi pressant que les Particuliers; parce que les Nations peuvent subsister sans conventions entre elles, & que les sociétés ne peuvent se maintenir sans loix. D'où je conclus que les idées de la justice, considérée de Nation à Nation ou de Particulier à Particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'Eglise & les Rois permettent la traite des Négres; si le Chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la dissension dans les familles, bénit le Négociant qui court la Côte-d'Or ou le Sénégal, pour échanger contre des Négres les marchandises dont les Africains sont avides; si, par ce commerce, les Européans entretiennent sans remords des guerres éternelles entre ces Peuples; c'est que, sauf les traités particuliers & des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'Eglise & les Rois pensent que les Peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connussent d'autres droits que la force & l'adresse, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conséquent, y avoir aucun vol & aucune injustice. A l'égard même des traités particuliers que les Nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand nombre de Nations, je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force; & qu'ils ont, par conséquent, comme des loix sans force, dû souvent rester sans exécution.

Lorsqu'en appliquant aux Nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point, pour découvrir ensuite pourquoi le Peuple qui enfreint les traités faits avec un autre Peuple, est moins coupable que le Particulier qui viole les conventions faites avec la société; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes déshonorent moins une Nation que les vols n'avilissent un Particulier; il suffit de rappeller, à ma mémoire, la liste de tous les traités violés de tous les tems & par tous les Peuples: alors je vois qu'il

qu'il y a toujours une grande probabilité que, ſans égard à ſes traités, toute Nation profitera des tems de trouble & de calamités pour attaquer ſes voiſins à ſon avantage, les conquérir, ou, du moins, les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque Nation, inſtruite par l'Hiſtoire, peut conſidérer cette probabilité comme aſſez grande, pour ſe perſuader que l'infraction d'un traité, qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite de tous les traités qui ne ſont proprement que des trèves; & qu'en ſaiſiſſant, par conſéquent, l'occaſion favorable d'abaiſſer ſes voiſins, elle ne fait que les prévenir; puiſque tous les Peuples, forcés de s'expoſer au reproche d'injuſtice ou au joug de la ſervitude, ſont réduits à l'alternative d'être eſclaves ou ſouverains.

D'ailleurs, ſi, dans toute Nation, l'état de conſervation eſt un état dans lequel il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir; & ſi le terme de l'aggrandiſſement d'un Empire doit, ainſi que le prouve l'Hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence; il eſt évident que chaque Nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes qu'on appelle injuſtes, que, ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux Nations contre une troiſiéme, autant de ſûreté qu'un Particulier en trouve dans la garantie de ſa Nation contre un autre Particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette derniére idée, que je découvre la ſolution du problême de Morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpéce de brigandage entre les Nations, doit, comme le prouve le paſſé, garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter juſqu'à ce que tous les Peuples, ou, du moins, le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales; juſqu'à ce que les Nations, conformément au projet de Henri IV. ou de l'Abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le Peuple qui voudroit en aſſujettir un autre, & qu'enfin le hazard ait mis une telle diſproportion entre la puiſſance de chaque Etat en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puiſſent ſe maintenir par la force, que les Peuples puiſ-

ſent établir entre eux la même police qu'un ſage Légiſlateur met entre les Citoyens, lorſque, par la récompenſe attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaiſes, il néceſſite les Citoyens à la vertu en donnant à leur probité l'intérêt perſonnel pour appui.

Il eſt donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes, moins contraires aux loix de l'équité, &, par conſéquent, moins criminelles que les vols entre Particuliers, ne doivent point autant deshonorer une Nation que les vols deshonorent un Citoyen.

Ce problême moral réſolu, ſi l'on obſerve la marche que mon eſprit a tenu pour le réſoudre, on verra que je me ſuis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familiéres; que je les ai comparées entre elles, obſervé leurs convenances & leurs diſconvenances rélativement à l'objet de mon examen; que j'ai enſuite rejetté ces idées; que je m'en ſuis rappellé d'autres; & que j'ai répété ce même procédé juſqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait préſenté les objets de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'eſprit eſt toujours la même; ce que je dis ſur la maniére de découvrir une vérité doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai ſeulement, à ce ſujet, que, pour faire une découverte, il faut néceſſairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conſéquence on veuille ſavoir ſi tous les hommes bien organiſés ſont réellement doués d'une attention ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'eſprit, lorſqu'il fait la découverte, ou qu'il ſuit ſimplement la démonſtration d'une vérité, & examiner laquelle de ces opérations ſuppoſe le plus d'attention.

Pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de Géométrie, il eſt inutile de rappeller beaucoup d'objets à ſon eſprit; c'eſt au maître à préſenter aux yeux de ſon éléve les objets propres à donner la ſolution du problême qu'il lui propoſe. Mais, ſoit qu'un homme découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive la démonſtration, il doit dans l'un & l'autre cas, obſerver également les rapports qu'ont en-

tre eux les objets que ſa mémoire ou ſon maître lui préſentent : or, comme on ne peut, ſans un hazard ſingulier, ſe repréſenter uniquement les idées néceſſaires à la découverte d'une vérité, & n'en conſidérer préciſément que les faces ſous leſquelles on doit les comparer entre elles ; il eſt évident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à ſon eſprit une multitude d'idées étrangéres à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaiſons inutiles ; comparaiſons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc conſommer infiniment plus de tems pour découvrir une vérité que pour en ſuivre la démonſtration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun inſtant plus d'effort d'attention que n'en ſuppoſe la ſuite d'une démonſtration.

Si, pour s'en aſſurer, l'on obſerve l'étudiant en Géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à conſidérer les figures géométriques que le maître met ſous ſes yeux, que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui préſenteroit ſa mémoire, ſon eſprit eſt, à la fois, occupé du double ſoin, & de conſidérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il ſuit que l'attention néceſſaire pour ſuivre la démonſtation d'une propoſition de Géométrie, ſuffit pour découvrir une vérité. Il eſt vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue ; mais cette continuité d'attention n'eſt proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, ſi tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, ſont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils ſont tous capables non-ſeulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître ſes lettres, les aſſembler, en former des ſyllabes, en compoſer des mots ; ou pour unir dans ſa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le ſentiment qu'ils expriment ? Il eſt donc certain que, ſi, par la continuité d'attention, c'eſt-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver ſucceſſivement dans

leur mémoire tous les mots d'une langue, ils ſont tous doués de la force & de la continuité d'attention néceſſaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illuſtres.

Mais, dira-t-on, ſi tous les hommes ſont doués de l'attention néceſſaire pour exceller dans un genre, lorſque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il eſt encore certain que cette attention coute plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cauſe, ſi ce n'eſt à la perfection plus ou moins grande de l'organiſation, attribuer cette attention plus ou moins facile?

Avant de répondre directement à cette objection, j'obſerverai que l'attention n'eſt pas étrangére à la nature de l'homme; qu'en général, lorſque nous croyons l'attention difficile à ſupporter, c'eſt que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'eſt point d'homme ſans déſirs, il n'eſt point d'homme ſans attention. Lorſque l'habitude en eſt priſe, l'attention devient même un beſoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'eſt le motif qui nous y détermine. Eſt-ce le beſoin, l'indigence ou la crainte? l'attention eſt alors une peine. Eſt-ce l'eſpoir du plaiſir? l'attention devient alors elle-même un plaiſir. Qu'on préſente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer; l'un eſt un procès verbal, l'autre eſt la lettre d'une maîtreſſe : qui doute que l'attention ne ſoit auſſi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le ſecond? Conſéquemment à cette obſervation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coute plus aux uns qu'aux autres. Il n'eſt pas néceſſaire, pour cet effet, de ſuppoſer en eux aucune différence d'organiſation : il ſuffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention eſt toujours plus ou moins grande proportionnément au dégré plus ou moins grand de plaiſir que chacun regarde comme la récompenſe de cette peine. Or, ſi les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il eſt évident qu'en propoſant à divers hommes le même objet de récompenſe, on ne leur propoſe pas réellement la même récompenſe; & que, s'ils ſont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conſéquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc réſoudre

le problême d'une attention plus ou moins facile, ſans avoir recours au myſtére d'une inégale perfection dans les organes qui la produiſent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organiſation des hommes, je dis qu'en ſuppoſant en eux un déſir vif de s'inſtruire, déſir dont tous les hommes ſont ſuſceptibles, il n'en eſt aucun qui ne ſe trouve alors doué de la capacité d'attention néceſſaire pour ſe diſtinguer dans un Art. En effet, ſi le déſir du bonheur eſt commun à tous les hommes, s'il eſt en eux le ſentiment le plus vif, il eſt évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il eſt en ſa puiſſance de faire : or, tout homme, comme je viens de le prouver, eſt capable du dégré d'attention ſuffiſant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc uſage de cette capacité d'attention, lorſque, par la légiſlation de ſon Pays, ſon gout particulier ou ſon éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il ſera, je crois, difficile de réſiſter à cette concluſion, ſur-tout ſi, comme je puis le prouver, il n'eſt pas même néceſſaire, pour ſe rendre ſupérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on eſt capable.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur cette vérité, conſultons l'expérience, interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'eſt pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs Poëmes, les plus ſinguliéres ſituations de leurs Romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philoſophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuſe de certains objets que le hazard ou met ſous leurs yeux ou préſente à leur mémoire, & de la comparaiſon deſquels ont réſulté ces beaux vers, ces ſituations frappantes & ces grandes idées philoſophiques; idées que l'eſprit conçoit toujours avec plus de promptitude & de façilité qu'elles ſont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, ſi ces belles idées, de quelque genre qu'elles ſoient, ſont, pour ainſi dire, le trait du génie ; ſi l'art de les employer, n'eſt que l'œuvre du tems & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre; il eſt donc certain que le génie eſt moins le prix de l'attention qu'un don du hazard, qui préſente à tous les hommes de ces idées heureuſes dont celui-là ſeul profite qui, ſenſible

à la gloire, eſt attentif à les ſaiſir. Si le hazard eſt, dans preſque tous les Arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes; & ſi, dans les Sciences ſpéculatives, ſa puiſſance eſt moins ſenſiblement apperçue, elle n'en eſt peut-être pas moins réelle; il n'en préſide pas moins à la découverte des plus belles idées. Auſſi ne ſont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention; & peut-on aſſurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniére de les exprimer, & l'art de paſſer d'un ſujet à l'autre, (*b*) eſt, ſans contredit, beaucoup plus fatigante; & qu'enfin la plus pénible de toutes eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui ne nous ſont point familiers? C'eſt pourquoi le Philoſophe, capable de ſix ou ſept heures des plus hautes méditations, ne pourra, ſans une fatigue extrême d'attention, paſſer ces ſix à ſept heures, ſoit à l'examen d'une procédure, ſoit à copier fidélement & correctement un manuſcrit; & c'eſt pourquoi les commencements de chaque Science ſont toujours épineux. Auſſi n'eſt-ce qu'à l'habitude que nous avons de conſidérer certains objets que nous devons non-ſeulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaiſon juſte & rapide que nous faiſons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le Peintre apperçoit dans un tableau des défauts de deſſein ou de coloris, inviſibles aux yeux ordinaires; pourquoi le berger, accoutumé à conſidérer ſes moutons, découvre entre eux des reſſemblances & des différences qui les lui font diſtinguer; & pourquoi l'on n'eſt proprement le maître que des matiéres que l'on a long-tems méditées. C'eſt à l'application, plus ou moins conſtante, avec laquelle nous examinons un ſujet, que nous devons les idées ſuperficielles ou profondes que nous avons ſur ce même ſujet. Il ſemble que les ouvrages long-tems médités & longs à compoſer, en ſoient plus forts de choſes, & que, dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en tems.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, je répéterai donc que, ſi l'attention la plus pénible eſt celle que ſup-

(*b*) *Tantum ſeries juncturaque pollet.*

poſe la comparaiſon des objets qui nous ſont peu familiers, & ſi cette attention eſt préciſément de l'eſpéce de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conſéquent, ſont doués d'une force & d'une continuité d'attention ſuffiſante pour s'élever au rang des hommes illuſtres.

Il ne me reſte, pour derniére preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai dit dans mon premier diſcours, toujours accidentelle, n'eſt point inhérente à la nature particuliére de certains eſprits; que tous nos faux jugements ſont l'effet, ou de nos paſſions, ou de notre ignorance : d'où il ſuit que tous les hommes ſont, par la nature, doués d'un eſprit également juſte; & qu'en leur préſentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*eſprit juſte*, pris dans ſa ſignification étendue, renferme toutes ſortes d'eſprits, le réſultat de ce que j'ai dit ci-deſſus, c'eſt que tous les hommes que j'appelle bien organiſés, étant nés avec l'eſprit juſte, ils ont tous en eux la puiſſance phyſique de s'élever aux plus hautes idées. (*c*)

Mais, repliquera-t-on, pourquoi donc voit-on ſi peu d'hommes illuſtres? C'eſt que l'étude eſt une petite peine; c'eſt que, pour vaincre le dégout de l'étude, il faut, comme je l'ai déja inſinué, être animé d'une paſſion.

Dans la premiére jeuneſſe, la crainte des châtiments ſuffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais, dans un âge plus avancé où l'on n'éprouve pas les mêmes traitements, il faut alors, pour s'expoſer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention eſt alors proportionnée à la force de notre paſſion. Conſidérons les enfants : s'ils ſont dans leur langue naturelle des

(*c*) Il faut toujours ſe reſſouvenir, comme je l'ai dit dans mon ſecond Diſcours, que les idées ne ſont, en ſoi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que ſouvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne ſuppoſe pas moins d'eſprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour ſaiſir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement; & que, ſi l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'eſt qu'on ne déſigne jamais, par les épithétes de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéreſſantes.

progrès moins inégaux que dans une langue étrangére, c'eſt qu'ils y ſont excités par des beſoins à peu près pareils ; c'eſt-à-dire, & par la gourmandiſe, & par l'amour du jeu, & par le déſir de faire connoître les objets de leur amour & de leur averſion : or, des beſoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangére dépendent, & de la méthode dont ſe ſervent les maîtres, & de la crainte qu'ils inſpirent à leurs écoliers, & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants; on ſent que des progrès dépendant de cauſes ſi variées qui agiſſent & ſe combinent ſi diverſement, doivent, par cette raiſon, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes dépend, peut-être, du déſir inégal qu'ils ont de s'inſtruire. Mais, dira-t-on, ce déſir eſt l'effet d'une paſſion : or, ſi nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos paſſions, il s'enſuit que l'eſprit doit, en conſéquence, être conſidéré comme un don de la nature.

C'eſt à ce point, véritablement délicat & déciſif, que ſe réduit toute cette queſtion. Pour la réſoudre, il faut connoître, & les paſſions, & leurs effets, & entrer, à ce ſujet, dans un examen profond & détaillé.

CHAPITRE V.

Des Forces qui agiſſent ſur notre ame.

L'Expérience ſeule peut nous découvrir quelles ſont ces forces. Elle nous apprend que la pareſſe eſt naturelle à l'homme; que l'attention le fatigue & le peine; (*a*)

(*a*) Les Hottentots ne veulent ni raiſonner, ni penſer : *Penſer*, diſent-ils, *eſt le fléau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous!

Ces Peuples ſont entiérement livrés à la pareſſe : pour ſe ſouſtraire à toute ſorte de ſoins, d'occupations, ils ſe privent de tout ce dont ils peuvent abſolument ſe paſſer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penſer & pour travailler; ils ſe laiſſeroient plutôt mourir de faim que de faire la caſſave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes

qu'il gravite, ſans ceſſe, vers le repos, comme les corps vers un centre; qu'attiré, ſans ceſſe, vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit à chaque inſtant repouſſé par deux ſortes de forces qui contrebalancent en lui celles de la pareſſe & de l'inertie, & qui lui ſont communiquées, l'une par les paſſions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui eſt, dans l'univers, un reſſort plus général & plus puiſſant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'eſt, ſans contredit, la moindre; mais enfin, c'en eſt une. Le déſir du bonheur nous fera toujours regarder l'abſence du plaiſir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle néceſſaire qui ſépare les plaiſirs vifs, toujours attachés à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, fût rempli par quelques-unes de ces ſenſations qui ſont toujours agréables lorſqu'elles ne ſont pas douloureuſes. Nous ſouhaiterions donc, par des impreſſions toujours nouvelles, être à chaque inſtant avertis de notre exiſtence; parce que chacun de ces avertiſſements eſt pour nous un plaiſir. Voilà pourquoi le Sauvage, dès qu'il a ſatisfait ſes beſoins, court au bord d'un ruiſſeau, où la ſucceſſion rapide des flots, qui ſe pouſſent l'un l'autre, font à chaque inſtant ſur lui des impreſſions nouvelles : voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi l'on dit proverbialement : *Le feu fait compagnie*, c'eſt-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'eſt ce beſoin d'être remué, & l'eſpéce d'inquiétude que produit dans l'ame l'abſence d'impreſſion, qui contient, en partie, le principe de l'inconſtance & de la perfectibilité de l'eſprit humain, & qui, le forçant à s'agiter en tout ſens, doit, après la révolution d'une infinité de ſiécles, inventer, perfectionner les Arts & les Sciences, & enfin amener la décadence du gout. (*b*)

ſont tout : ils travaillent ſeulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils paſſent le reſte du tems à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit? ils le vendent le matin à bon marché; ils ne ſe donnent pas la peine de penſer qu'ils en auront beſoin le ſoir.

(*b*) C'eſt, peut-être, en comparant la marche lente de l'eſprit humain avec l'état de perfection où ſe trouvent maintenant les Arts & les Sciences, qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit, ſur ce plan, un nouveau ſyſtême de chronologie, du moins auſſi

En effet, ſi les impreſſions nous ſont d'autant plus agréables qu'elles ſont plus vives, & ſi la durée d'une même impreſſion en émouſſe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impreſſions neuves, qui produiſent dans notre ame le plaiſir de la ſurpriſe : les Artiſtes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces ſortes d'impreſſions, doivent donc, après avoir en partie épuiſé les combinaiſons du beau, y ſubſtituer le ſingulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait ſur nous une impreſſion plus neuve, &, par conſéquent, plus vive. Voilà, dans les Nations policées, la cauſe de la décadence du gout.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut ſur nous la haine de l'ennui, & quelle eſt quelquefois l'activité de ce principe, (c) qu'on jette ſur les hommes un œil obſervateur ; & l'on ſentira que c'eſt la crainte de l'ennui qui fait agir & penſer la plupart d'entre eux ; que c'eſt pour s'arracher à l'ennui qu'au riſque de recevoir des impreſſions trop fortes &, par conſéquent, déſagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empreſſement tout ce qui peut les remuer fortement ; que c'eſt ce déſir qui fait courir le Peuple à la grève & les gens du monde au théâtre ; que c'eſt ce même motif qui, dans une dévotion triſte & juſques dans les exercices auſtéres de la pénitence, fait ſouvent chercher aux vieilles femmes un reméde à l'ennui : car Dieu, qui, par toutes ſortes de moyens, cher-

ingénieux que ceux qu'on a juſqu'à préſent donnés : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de fineſſe & de ſagacité d'eſprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(c) L'ennui, il eſt vrai, n'eſt pas ordinairement fort inventif ; ſon reſſort n'eſt certainement pas aſſez puiſſant pour nous faire exécuter de grandes entrepriſes, & ſur-tout pour nous faire aquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homére, d'Archiméde, de Milton ; & l'on peut aſſurer que ce n'eſt pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes. Cependant ce reſſort opére ſouvent de grands effets. Il ſuffit quelquefois pour armer les Princes, les entraîner dans les combats ; &, quand le ſuccès favoriſe leurs premiéres entrepriſes, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rend néceſſaire. Charles XII. le ſeul des héros qui ait toujours été inſenſible aux plaiſirs de l'amour & de la table, étoit, peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, ſi l'ennui peut faire un héros de cette eſpéce, il ne fera jamais de Céſar ni de Cromwel : il falloit une grande paſſion pour leur faire faire les efforts d'eſprit & de talent néceſſaires pour franchir l'eſpace qui les ſéparoit du Trône.

che à ramener le pécheur à lui, ſe ſert ordinairement, avec elles, de celui de l'ennui.

Mais c'eſt ſur-tout dans les ſiécles où les grandes paſſions ſont miſes à la chaîne, ſoit par les mœurs, ſoit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle : il devient alors le mobile univerſel.

Dans les Cours, autour du Trône, c'eſt la crainte de l'ennui, jointe au plus foible dégré d'ambition, qui fait, des Courtiſans oiſifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits déſirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petiteſſe de leurs paſſions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, ſuffit pour s'élever juſqu'à ces poſtes où l'on jouit, à la vérité, du privilége d'être inſolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles ſont, ſi je l'oſe dire, & les forces actives, & les forces d'inertie qui agiſſent ſur notre ame. C'eſt pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous ſouhaitons d'être remués, ſans nous donner la peine de nous remuer : c'eſt par cette raiſon que nous voudrions tout ſavoir, ſans nous donner la peine d'apprendre : c'eſt pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raiſon, qui, dans tous les cas, nous impoſeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fauſſes qu'on leur préſente; (*d*) & pourquoi enfin porté, par le flux & reflux

(*d*) La crédulité dans les hommes eſt, en partie, l'effet de leur pareſſe. On a l'habitude de croire une choſe abſurde : on en ſoupçonne la fauſſeté; mais, pour s'en aſſurer pleinement, il faudroit s'expoſer à la fatigue de l'examen; on veut ſe l'épargner, & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or, dans cette ſituation de l'ame, des preuves convaincantes de la fauſſeté d'une opinion, nous paroiſſent toujours inſuffiſantes. Il n'eſt point alors de raiſonnements ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de la Rélation du Tunquin, par Marini, Romain. " On voulOit, dit cet Auteur, donner une „ Religion aux Tunquinois; on „ choiſit celle du Philoſophe Ra„ ma, nommé Thic-ca, au Tun„ quin. Voici l'origine ridicule „ qu'on lui donne & qu'ils croient. „ Un jour la mere du Dieu Thic„ ca vit, en ſonge, un éléphant „ blanc qui s'engendroit myſté„ rieuſement dans ſa bouche, & „ lui ſortoit par le côté gauche. „ Le ſonge fait, il ſe réaliſe, elle „ accouche de Thic-ca. Auſſi-tôt „ qu'il voit le jour, il fait mourir

des préjugés, tantôt vers la ſageſſe & tantôt vers la folie, raiſonnable ou fou par hazard, l'eſclave de l'opinion eſt

„ ſa mere, fait ſept pas, marquant „ le ciel avec un doigt, & la terre „ avec l'autre. Il ſe glorifie d'être „ l'unique Saint, tant dans le ciel „ que ſur la terre. A dix-ſept ans, „ il ſe marie à trois femmes; à dix-„ neuf, il abandonne ſes femmes „ & ſon fils, ſe retire ſur une mon-„ tagne, où deux Démons, nom-„ més A-la-la & Ca-la-la, lui ſer-„ vent de maîtres. Il ſe préſente „ enſuite au Peuple, en eſt reçu, „ non comme Docteur, mais en „ qualité de Pagode ou d'Idole. „ Il a quatre-vingt mille diſciples, „ entre leſquels il en choiſit cinq „ cents; nombre qu'il réduit en-„ ſuite à cent, puis à dix, qui ſont „ appellés les dix Grands. Voilà „ ce qu'on raconte aux Tunqui-„ nois & ce qu'ils croient, quoi-„ qu'avertis, par une tradition „ ſourde, que ces dix Grands „ étoient ſes amis, ſes confidents, „ & les ſeuls qu'il ne trompât „ point; qu'après avoir prêché ſa „ doctrine pendant quarante-neuf „ ans, ſe ſentant près de ſa fin, „ il aſſembla tous ſes diſciples, & „ leur dit : *Je vous ai trompés juſ-„ qu'à ce jour; je ne vous ai débité „ que des fables : la ſeule vérité que „ je puiſſe vous enſeigner, c'eſt que „ tout eſt ſorti du néant, & que tout „ y doit rentrer. Je vous conſeille „ cependant de me garder le ſecret, „ de vous ſoumettre extérieurement „ à ma Religion : c'eſt l'unique „ moyen de tenir les Peuples dans „ votre dépendance.* Cette confeſ-ſion de foi de Thic-ca, au lit de la mort, eſt aſſez généralement ſue au Tunquin, & cependant le culte de cet impoſteur ſubſiſte, parce qu'on croit volontiers ce qu'on eſt dans l'habitude de croire. Quelques ſubti-lités ſcholaſtiques, auxquelles la pareſſe donne toujours force de preuve, ont ſuffi aux diſciples de Thic-ca pour jetter des nuages ſur cette confeſſion, & entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes diſciples ont écrit cinq mille volumes ſur la vie & la doc-trine de ce Thic-ca. Ils y ſoutien-nent qu'il a fait des miracles; qu'in-continent après ſa naiſſance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que ſa derniére tranſ-migration fut en éléphant blanc: & c'eſt à cette origine qu'on doit rap-porter le reſpect qu'on a, dans l'In-de, pour cet animal. De tous les titres, celui de Roi de l'éléphant blanc eſt le plus eſtimé des Rois; celui de Siam porte le nom de Roi de l'éléphant blanc. Les diſciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a ſix mondes; qu'on ne meurt dans ce-lui-ci que pour renaître dans un autre; que le juſte paſſe ainſi d'un monde à l'autre; & qu'après cette caravanne, la roue retourne à ſon point, & qu'il recommence à re-naître en ce monde-ci, d'où il ſort pour la ſeptiéme fois, très-pur, très-parfait; & qu'alors, parvenu au dernier période de l'immutabi-lité, il ſe trouve en poſſeſſion de la qualité de Pagode ou d'Idole. Ils admettent un Paradis & un En-fer, dont on ſe tire, comme dans la plupart des fauſſes Religions, en reſpectant les Bonzes, en leur faiſant des charités & en bâtiſ-ſant des Monaſtéres. Ils racontent, au ſujet du Démon, qu'il eut un jour diſpute avec l'Idole du Tun-quin, pour ſavoir lequel des deux ſeroit le maître de la terre. Le Démon convint, avec l'Idole, que tout ce qu'elle mettroit ſous ſa robe lui appartiendroit. L'Idole fit faire une robe ſi grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en ſorte que le Démon fut obligé de ſe re-tirer ſur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit, dès qu'il voit l'enſeigne de l'Idole.

On ne ſait ſi ces Peuples ont eu

également insensé aux yeux du Sage, soit qu'il soutienne une vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme, par hazard, la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroisse cette proposition, comme en Morale, ainsi qu'en Physique, c'est toujours sur des faits qu'il faut établir ses opinions : je vais, dans les Chapitres suivants, prouver, par des exemples, que ce sont uniquement les passions fortes qui font exécuter ces actions courageuses & concevoir ces idées grandes qui sont l'étonnement & l'admiration de tous les siécles.

CHAPITRE VI.

De la Puissance des Passions.

LEs passions sont, dans le moral, ce que, dans le physique, est le mouvement; il crée, anéantit, conserve, anime tout, & sans lui tout est mort : ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'Océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éléve les pyramides de Memphis, creuse le lac Mœris & fond le co-

autrefois quelques notions confuses de notre Religion : mais un des premiers articles de la Religion de Thic-ca, c'est qu'il est une Idole qui sauve les hommes, & qui satisfait pleinement pour leurs péchés; & que, pour mieux compatir aux miséres de l'homme, l'Idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, & croient que leur Dieu s'est rendu visible à leur Nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision, & prétendent que c'est faire jouer à leur Dieu un rôle indigne de Sa Majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte : ils disent que Dieu est bon, & qu'il ne se soucie pas de nos priéres.

loſſe de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier deſſinateur. Dans un Pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de ſon jeune époux, lui découvrit le ſyſtême de l'immortalité de l'ame. C'eſt l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fauſſes Religions, & les ſuperſtitions, qui toutes n'ont pas pris leur ſource dans des paſſions auſſi nobles que l'amour & la reconnoiſſance.

C'eſt donc aux paſſions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des Arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'eſprit, & le reſſort puiſſant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais, avant que de paſſer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *paſſion forte*. Si la plupart des hommes parlent ſans s'entendre, c'eſt à l'obſcurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'eſt à cette cauſe (*a*) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *paſſion forte*, une paſſion dont l'objet ſoit ſi néceſſaire à notre bonheur, que la vie nous ſoit inſupportable ſans la poſſeſſion de cet objet. Telle eſt l'idée qu'Omar ſe formoit des paſſions, lorſqu'il dit : *Qui que tu ſois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche ſans bien, puiſſant ſans ſujets, ſujet ſans maître, oſe mépriſer la mort : les Rois trembleront devant toi, toi ſeul ne craindras perſonne.*

(*a*) Sous le mot *rouge*, par exemple, ſi l'on comprend depuis l'écarlate juſqu'au couleur de chair, ſuppoſons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair : le premier dira, avec raiſon, que le *rouge* eſt une couleur vive ; lorſque l'autre, au contraire, ſoutiendra que c'eſt une couleur tendre. Par la même raiſon, deux hommes peuvent, ſans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puiſque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible dégré de volonté juſqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obſtacles. Il en eſt du mot de *paſſion* comme de celui d'*eſprit* : il change de ſignification ſelon ceux qui le prononcent. Un homme, regardé comme médiocre dans une ſociété, compoſée de gens de peu d'eſprit, eſt ſûrement un ſot : il n'en eſt pas ainſi de celui qui paſſe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de ſa ſociété prouve ſa ſupériorité ſur les hommes ordinaires. C'eſt un Rhétoricien médiocre qui ſeroit le premier dans toute autre claſſe.

Ce ſont, en effet, les paſſions ſeules qui, portées à ce dégré de force, peuvent exécuter les plus grandes actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, Général de Philippe, éléve, en préſence de ſon armée, deux autels, l'un à l'Impiété, l'autre à l'Injuſtice, y ſacrifie & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'aſſaſſinat de Céſar, l'amour conjugal, uni à la paſſion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuiſſe, à montrer ſa bleſſure à ſon mari, lui diſant : *Brutus, tu médites & tu me caches un grand deſſein. Je ne t'ai, juſqu'à préſent, fait aucune queſtion indiſcrète; je ſavois cependant que notre ſexe, foible par lui-même, ſe fortifioit par le commerce des hommes ſages & vertueux, que j'étois fille de Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma foibleſſe. Tu vois l'eſſai de mon courage : juge ſi je ſuis digne de ton ſecret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'eſt la paſſion de l'honneur & le fanatiſme philoſophique qui pouvoient ſeuls, au milieu des ſupplices, engager la Pythagoricienne Timicha à ſe couper la langue avec les dents, pour ne point s'expoſer à révéler les ſecrets de ſa Secte.

Lorſqu'accompagné de ſon Gouverneur, Caton, jeune encore, monte au Palais de Sylla, & qu'à l'aſpect des têtes ſanglantes des Proſcrits, il demande le nom du monſtre qui avoit aſſaſſiné tant de Romains : C'eſt Sylla, lui dit-on. *Quoi! Sylla les égorge, & Sylla vit encore?* Le nom ſeul de Sylla, lui repliqûe-t-on, déſarme le bras de nos Citoyens. *O Rome!* s'écrie alors Caton, *que ton deſtin eſt déplorable, ſi, dans la vaſte enceinte de tes murs, tu ne renfermes pas un homme vertueux, & ſi tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant!* A ces mots, ſe tournant vers ſon Gouverneur : *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée; je la cacherai ſous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome eſt libre encore.* (*b*)

(*b*) C'eſt ce même Caton, qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le preſſoient, de conſulter l'oracle de Jupiter Hammon : *Laiſſons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des Dieux, ſait vivre & mourir de lui-même : il ſe*

En quels climats cet amour vertueux de la Patrie n'a-t-il point exécuté d'actions héroïques? A la Chine, un Empereur, poursuivi par les armes victorieuses d'un Citoyen, veut se servir du respect superstitieux qu'en ce Pays un fils a pour les ordres de sa mere, pour contraindre ce Citoyen à désarmer. Député vers cette mere, un Officier de l'Empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un souris amer, *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais sacrées, qui unissent les Peuples aux Souverains, par lesquelles les Peuples s'engagent à obéir, & les Rois à les rendre heureux? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'Officier, elle se frappe, & lui dit: *Esclave, s'il te reste encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard sanglant; dis-lui qu'il venge sa Nation, qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi, plus rien à ménager: il est maintenant libre d'être vertueux.* (c)

Si

présente également à sa destinée, soit qu'il la connoisse ou qu'il l'ignore.

Césat, enlevé par des pirates, conserve son audace, & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

(c) La passion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah, lorsque son fils, abandonné de ses amis, assiégé dans un château, & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla consulter sa mere sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse: *Mon fils, lorsque tu pris les armes contre la Maison d'Ommiah, crus-tu soutenir le parti de la justice & de la vertu?... Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, repliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer? Ne sais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche? Veux-tu être le mépris des Ommiahs, & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir, c'est la vie que tu as préférée?*

C'est cette même passion de la gloire, qui, lorsque l'armée Romaine, mal vêtue & transie de froid, alloit se débander, amena au secours de Septime Sévère, le Philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, & ramène, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thrasea à faire quelques soumissions à Néron: *Quoi!* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserois jusques-là? Non. La mort est une dette: je veux l'aquitter en homme libre, & non la payer en esclave.*

Dans un instant d'emportement, où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse: *Vous ai-je dit que je fusse immortel? Vous ferez votre métier de tyran,*

Si le noble orgueil, la paſſion du patriotiſme & de la gloire, déterminent les Citoyens à des actions ſi courageuſes, quelle conſtance & quelle force les paſſions n'inſpirent-elles point à ceux qui veulent s'illuſtrer dans les Sciences & les Arts, & que Cicéron nomme des *héros paiſibles?* C'eſt le déſir de la gloire, qui ſur la cime glacée des Cordeliéres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'Aſtronome; qui pour cueillir des plantes, conduit le Botaniſte ſur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des Sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & juſques dans les Indes, pour y voir les Philoſophes les plus célébres, & puiſer dans leur converſation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même paſſion n'avoit-elle pas ſur Démoſthène, qui, pour perfectionner ſa prononciation, s'arrêtoit ſur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'eſt ce même déſir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur impoſoit un ſilence de trois ans; qui, pour ſouſtraire Démocrite (*d*) aux diſtractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités préciſes dont la découverte, toujours ſi difficile, eſt toujours ſi peu eſtimée des hommes: c'eſt par elle enfin que, pour ſe donner tout entier à la Philoſophie, Héraclite ſe détermine à céder à ſon frere cadet le trône d'Ephèſe, (*e*) où l'appelloit le droit d'aîneſſe; que, pour conſerver toutes ſes forces, l'athléte ſe prive des plaiſirs de l'amour: c'eſt elle encore qui forçoit certains Prêtres des Anciens, dans l'eſpoir de ſe rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaiſirs, ſans avoir ſouvent, comme diſoit plaiſamment Boindin, d'autre récompenſe de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

---

tyran, en me donnant la mort; moi, celui de Citoyen, en la recevant ſans trembler.

(*d*) Démocrite étoit né riche; mais il ne ſe crut pas en droit de mépriſer l'eſprit, & de vivre dans une honorable ſtupidité.

(*e*) Miſon, fils du tyran de Chénes, renonça pareillement au ſceptre de ſon pere; &, libre de toute charge, il ſe retiroit dans des lieux eſcarpés & ſolitaires, où, ſans jamais parler à perſonne, il ſe nourriſſoit de réflexions profondes.

J'ai fait voir que c'eſt aux paſſions que nous devons ſur la terre preſque tous les objets de notre admiration; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux réſolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occaſions délicates, ce ſont elles ſeules qui, volant au ſecours des grands hommes, peuvent leur inſpirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on ſe rappelle, à ce ſujet, la célébre & courte harangue d'Annibal à ſes ſoldats le jour de la bataille du Teſin; & l'on ſentira que ſa haine pour les Romains & ſa paſſion pour la gloire, pouvoient ſeules la lui inſpirer: *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'eſt aux Romains, non à vous, de trembler. Jettez les yeux ſur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périſſons tous, ſi nous ſommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe? Quel ſigne plus ſenſible de la protection des Dieux? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes paſſions n'animaſſent Sylla, lorſque, Craſſus lui ayant demandé une eſcorte pour aller faire de nouvelles levées dans le Pays des Marſes, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour eſcorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui, maſſacrés par les tyrans, crient vengeance & l'attendent de toi?*

Lorſque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'eſt l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiére réponſe : *Allez, ingrats; fuyez, lâches, je dompterai l'univers ſans vous : Alexandre trouvera des Sujets & des Soldats par-tout où il y aura des hommes.*

De ſemblables diſcours ſont toujours prononcés par des gens paſſionnés. L'eſprit même, en pareil cas, ne peut jamais ſuppléer au ſentiment. On ignore toujours la langue des paſſions qu'on n'éprouve pas.

Au reſte, ce n'eſt pas dans un Art tel que l'éloquence, c'eſt en tout genre que les paſſions doivent être regardées comme le germe productif de l'eſprit : ce ſont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, ſtériles dans des

ames froides, seroient semblables à la semence jettée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos désirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, & qui font, en conséquence, concevoir & exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le Cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple, lorsque le plus grand paroît facile à l'ame forte: devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions, qui, plus éclairées que le bon sens, peuvent seules nous apprendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible que les gens sensés confondent presque toujours ensemble; parce que, n'étant point animés de passions fortes, ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres: proposition que je vais prouver, pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'Esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVant le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés, c'est que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion, pressé par Alexandre d'ouvrir un

avis sur les propositions de paix que faisoit Darius, lui dit : *Je les accepterois, si j'étois Alexandre*; qui doute, avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du Prince, que l'avis de Parménion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi, si j'étois Parménion?* L'un est d'un homme commun & sensé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la premiére que de la seconde classe. Il est donc évident que, si, par de grandes actions, le fils de Philippe ne se fût pas déja attiré le respect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage & de ses lumiéres, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient sur des Peuples efféminés & mous, tels que les Perses, & dans la connoissance enfin qu'il avoit, & du caractére des Macédoniens, & de son empire sur leurs esprits, &, par conséquent, de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours & ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant, avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroissoit à Parménion, devoit, en conséquence, lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'Empire Ottoman, il sentoit la difficulté de son entreprise; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler; mais, en l'excitant à cette entreprise, la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abîme des eaux, oppose une digue à la mer & aux flottes Européanes, arbore ses étendards victorieux sur les brêches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands hommes. (*a*)

(*a*) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée & de son artillerie, profitant du moment où l'hyver avoit

Lorſque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, ſelon la marche lente, & dès lors incertaine, de ce qu'on appelle la ſageſſe, y procéder par des changements inſenſibles. Ce grand homme, échauffé de la paſſion de la vertu, ſentoit que, par des harangues ou des oracles ſuppoſés, il pouvoit inſpirer à ſes Concitoyens les ſentiments dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier inſtant de ferveur, il pourroit changer la conſtitution du Gouvernement & faire dans les mœurs de ce Peuple une révolution ſubite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue ſuite d'années. Il ſentoit que les paſſions ſont ſemblables aux volcans dont l'éruption ſoudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creuſant un nouveau lit, &, par conſéquent, après des tems & des travaux immenſes. C'eſt ainſi qu'il réuſſit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme ſenſé, qui, ne devant ce titre de ſenſé qu'à l'incapacité où il eſt d'être mu par des paſſions fortes, ignore toujours l'art de les inſpirer.

Ce ſont ces paſſions qui, juſtes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthouſiaſme, en ont ſouvent employé que les gens ſenſés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le ſuccès, toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel eſt celui dont ſe ſervit Périclès, lorſque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ſes ſoldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois ſombre, & monter ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoit tout-à-coup à l'armée, & paſſe rapide-

conſolidé la ſurface des eaux, ce héros traverſe des mers glacées pour deſcendre en Seeland : il ſavoit, auſſi-bien que ſes Officiers, qu'on pouvoit facilement s'oppoſer à ſa deſcente; mais il ſavoit mieux qu'eux qu'une ſage témérité confond preſque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardieſſe des entrepriſes en aſſure ſouvent le ſuccès; & qu'il eſt des cas où la ſuprême audace eſt la ſuprême prudence.

ment devant elle, en criant au Général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel eſt le moyen dont ſe ſervit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorſqu'il fit enlever de nuit les armes ſuſpendues dans un temple, & perſuada à ſes ſoldats que les Dieux protecteurs de Thébes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel eſt enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorſqu'encore animé de la haine la plus violente contre les Catholiques qui l'avoient perſécuté, il commande à ceux de ſon parti de l'écorcher immédiatement après ſa mort, & de faire un tambour de ſa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ils marcheroient contre les Catholiques : promeſſe que le ſuccès juſtifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus déciſifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens ſenſés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paſſionnés, qui, placés dans les mêmes circonſtances que ce héros, euſſent été affectés des mêmes ſentiments.

Sans le reſpect dû à la réputation du Grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les ſoldats, le projet qu'avoit formé ce Prince de faire enregiſtrer dans chaque Régiment le nom des Soldats qui ſe ſeroient diſtingués par quelques faits ou quelques dits mémorables? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité? Sent-on, comme l'illuſtre Chevalier Folard, le pouvoir des harangues ſur les ſoldats? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Mr. de Vendôme, lorſque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs Officiers tâchoient en vain de r'allier, ce Général ſe jette au milieu des fuyards, en criant aux Officiers : *Laiſſez faire les ſoldats ; ce n'eſt point ici, c'eſt là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent ſe reformer.* Il ne laiſſoit, dans ce diſcours, entrevoir aux ſoldats aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les paſſions de la honte & de l'honneur qu'ils ſe flattoient encore de conſerver à ſes yeux. C'étoit l'unique moyen

d'arrêter ces fuyards & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractére? & qu'en général tous les moyens dont se sont servis les grands hommes, pour échauffer les ames du feu de l'enthousiasme, ne leur aient été inspirés par les passions? Est-il un homme sensé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de respect aux Macédoniens, eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egérie? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de se dire inspiré par Vesta, Minerve ou Mercure? à Marius de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure? à Sertorius de consulter sa biche? & enfin au Comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois?

Peu de gens élévent leurs pensées au delà des pensées communes; moins de gens encore osent (*b*) exécuter & dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractére duquel la paresse domine: il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des événements futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévît la bataille de Salamine, & qui sût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

(*b*) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matiére de gouvernement où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des Peuples, & qu'il n'est question que de sciences, les erreurs, même des gens de génie, méritent l'éloge & la reconnoissance du Public; puisqu'en fait de sciences, il faut qu'une infinité d'hommes se trompent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial:

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

Lorſque Caton le cenſeur, homme plus ſenſé qu'éclairé, opinoit avec tout le Sénat à la deſtruction de Carthage, pourquoi Scipion s'oppoſoit-il ſeul à la ruine de cette ville? C'eſt que lui ſeul regardoit Carthage, & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit oppoſer au torrent des vices & de la corruption prêt à ſe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'hiſtoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la ſeule paſſion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une eſpéce de divination. Auſſi préſageoit-il tous les malheurs ſous leſquels Rome alloit ſuccomber, dans le moment même que cette maîtreſſe du monde élevoit ſon trône ſur les débris de toutes les monarchies de l'univers; auſſi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; auſſi entendoit-il déja publier les funeſtes tables de proſcription, lorſque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce Peuple étoit alors comparable à ces matelots, qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles & rider la ſurface des eaux, ſe livrent à une joie indiſcrète, tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrêmité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverſer les mers.

Si le Sénat Romain n'eut point égard au conſeil de Scipion, c'eſt qu'il eſt peu de gens à qui la connoiſſance du paſſé & du préſent dévoile celle de l'avenir; (c) c'eſt que, ſemblables au chêne, dont l'accroiſſement ou le dépériſſement eſt inſenſible aux inſectes éphémères qui rampent ſous ſon ombrage, les empires paroiſſent dans une eſpéce d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur pareſſe, qui ſe croit alors déchargée des ſoins de la prévoyance.

Il en eſt du moral comme du phyſique. Lorſque les

(c) Souvent un petit bien préſent ſuffit pour enivrer une Nation, qui, dans ſon aveuglement, traite d'ennemi de l'Etat le génie élevé, qui, dans ce petit bien préſent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'eſt la vertu qui punit le vice; & ce n'eſt, le plus ſouvent, que la ſottiſe qui ſe moque de l'eſprit.

Peuples croient les mers conſtamment enchaînées dans leur lit, le ſage les voit ſucceſſivement découvrir & ſubmerger de vaſtes contrées, & le vaiſſeau ſillonner les plaines que n'a guères ſillonnoit la charrue. Lorſque les Peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le ſage voit leurs cimes orgueilleuſes, perpétuellement démolies par les ſiécles, s'ébouler dans les vallons & les combler de leurs ruines. Mais ce ne ſont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainſi que l'univers phyſique, dans une deſtruction & une réproduction ſucceſſive & perpétuelle, peuvent appercevoir les cauſes éloignées du renverſement des Etats. C'eſt l'œil d'aigle des paſſions qui perce dans l'abîme ténébreux de l'avenir : l'indifférence eſt née aveugle & ſtupide. Quand le ciel eſt ſerein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'eſt l'œil intéreſſé du laboureur attentif qui voit, avec effroi, des vapeurs inſenſibles s'élever de la ſurface de la terre, ſe condenſer dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moiſſons.

Qu'on examine chaque paſſion en particulier : l'on verra que toutes ſont toujours très-éclairées ſur l'objet de leurs recherches ; qu'elles ſeules peuvent quelquefois appercevoir la cauſe des effets que l'ignorance attribue au hazard ; qu'elles ſeules, par conſéquent, peuvent rétrécir &, peut-être, un jour détruire entiérement l'empire de ce hazard dont chaque découverte reſſerre néceſſairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des paſſions telles que l'avarice ou l'amour, ſont, en général, peu eſtimées, ce n'eſt pas que ces idées & ces actions n'exigent ſouvent beaucoup de combinaiſons & d'eſprit ; mais c'eſt que les unes & les autres ſont indifférentes ou même nuiſibles au Public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le Diſcours précédent, les titres de vertueuſes ou de ſpirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui ſont utiles. Or, l'amour de la gloire eſt, entre toutes les paſſions, la ſeule qui puiſſe toujours inſpirer des actions & des idées de cette eſpéce. Elle ſeule enflammoit un Roi d'Orient, lorſqu'il s'écrioit : *Malheur aux Souverains qui commandent à des Peuples eſclaves. Hélas !*

les douceurs d'une juſte louange, dont les Dieux & les Héros ſont ſi avides, ne ſont pas faites pour eux. O Peuples! ajoutoit-il, *aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect; l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris. Eh! quel tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au ſupplice de cette incertitude!*

De pareils ſentiments ſuppoſent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eſt l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre; c'eſt à ce déſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur Art, qu'ils regardent quelquefois comme la ſeule occupation digne de l'eſprit humain; opinion qui les fait traiter de fous par les gens ſenſés, mais qui ne les fait jamais conſidérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cauſe de leur folie, apperçoit celle de leurs talents & de leurs ſuccès.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que ces gens ſenſés, ces idoles des gens médiocres, ſont toujours fort inférieurs aux gens paſſionnés; & que ce ſont les paſſions fortes qui, nous arrachant à la pareſſe, peuvent ſeules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit. Il ne me reſte, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le Chapitre ſuivant que ceux-là même qu'on place, avec raiſon, au rang des hommes illuſtres, rentrent dans la claſſe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne ſont plus ſoutenus du feu des paſſions.

CHAPITRE VIII.

On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.

CEtte propoſition eſt une conſéquence néceſſaire de la précédente. En effet, ſi l'homme épris du déſir le plus vif de l'eſtime, & capable, en ce genre, de la plus forte paſſion, n'eſt point à portée de ſatisfaire ce déſir, ce déſir ceſſera bientôt de l'animer; parce qu'il eſt de la

nature de tout désir de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or, la même cauſe, qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, les Corneille & les Richelieu : privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au Public : ils n'auront que du dégout pour une Science dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit, & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-ſavant & très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-ignorant & très-inutile, ſi le Magiſtrat a cru devoir ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entiérement livrés à la force d'inertie, de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpéce d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place ſubalterne, les hommes nés pour le grand, ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de Préteur. (a) L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aîle moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez, au même inſtant, de toutes ſes lumiéres ; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'emblême des paſſions : cette chevelure eſt-elle coupée ? Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces uſurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace & de prudence, joignoient néceſſairement de grandes lumiéres ; qu'on ſe demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le trône ; pourquoi, fort inférieurs, en général, aux uſurpateurs d'Occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme

(a) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nettoyer les rues.

le prouve la forme des gouvernements asiatiques, qu'on puisse mettre au nombre des Législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs Sujets : mais c'est qu'en prennant la couronne, l'objet de leur désir étoit rempli : c'est qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission & l'obéissance d'un Peuple esclave, la passion, qui les avoit portés à l'empire, cessoit alors de les animer : c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissants pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte & l'établissement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun désir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'Occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le trône fait éclater de grands talents; si les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des Législateurs, c'est qu'ayant affaire à des Peuples impatients du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs désirs, attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des Peuples fiers, établir des loix (*b*) utiles pour le moment, tromper ces Peuples, &, du moins, leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraine après elle.

C'est donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, sans cesse, été exposés sur le trône, qu'ils ont dû cette supériorité de talents qui les place au-dessus de la plupart

---

(*b*) C'est ce qui a mérité à Cromwel cette Epitaphe :

Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des Cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le Sceptre aquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la Couronne,
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi!

des uſurpateurs d'Orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouiſſance d'une réputation toujours prête à lui échapper, ſent qu'il n'eſt pas ſeul échauffé de la paſſion de la vanité ; & que, ſi la ſienne lui fait déſirer l'eſtime d'autrui, celle d'autrui doit conſtamment la lui refuſer, ſi, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'eſprit, il ne les conſole de la douleur de le louer. C'eſt ſur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'eſprit dans l'état de fécondité : cette crainte eſt-elle anéantie ? le reſſort de l'eſprit eſt détruit.

Qui doute qu'un Phyſicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de Phyſique, ſouvent peu important pour l'humanité, qu'un Sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de pluſieurs milliers d'hommes ? Si ce dernier emploie moins de tems à méditer, à rédiger ſes ordonnances & ſes édits, qu'un homme d'eſprit à compoſer un madrigal ou une épigramme, c'eſt que la méditation, toujours fatigante, eſt, pour ainſi dire, contraire à notre nature ; (*c*) & qu'à l'abri, ſur le trône, & de la punition, & des traits de la ſatyre, un Sultan n'a point de motif pour triompher d'une pareſſe dont la jouiſſance eſt ſi agréable à tous les hommes.

Il paroit donc que l'activité de l'eſprit dépend de l'activité des paſſions. C'eſt auſſi dans l'âge des paſſions, c'eſt-à-dire, depuis vingt-cinq juſqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on eſt capable des plus grands efforts, & de vertu, & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont aquis une certaine quantité de connoiſſances, ſans que leurs paſſions aient encore preſque rien perdu de leur activité : cet âge paſſé, les paſſions s'affoibliſſent en nous, & voilà le terme de la croiſſance de l'eſprit ; l'on n'aquiert plus alors d'idées nouvelles ; & quelque ſupérieurs que ſoient dans la ſuite, les ouvrages que l'on com-

(*c*) Quelques Philoſophes ont, à ce ſujet, avancé ce paradoxe, que les eſclaves, expoſés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de l'eſprit, dont ils jouiſſoient, une compenſation à leurs peines ; & que ce repos de l'eſprit rendoit ſouvent la condition de l'eſclave égale en bonheur à celle du maître.

poſe, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le tems de l'effervescence des paſſions, & dont on n'avoit point encore fait uſage.

Au reſte, ce n'eſt point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliſſement des paſſions. On ceſſe d'être paſſionné pour un objet, lorſque le plaiſir qu'on ſe promet de ſa poſſeſſion n'eſt point égal à la peine néceſſaire pour l'aquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y ſacrifie ſes gouts qu'autant qu'il ſe croit dédommagé de ce ſacrifice par l'eſtime qui en eſt le prix. C'eſt pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'eſt pourquoi le Grand Condé ne maîtriſoit ſon humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand ſang froid : c'eſt pourquoi, ſi l'on peut comparer aux grandes choſes celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans ſa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au Théâtre, où les applaudiſſements & l'admiration des ſpectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ſes habitudes & de ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt amoureux de la gloire ; & les hommes illuſtres ne ſont quelquefois ſenſibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir preſqu'en entier l'Empire de l'eſtime, la plupart s'abandonnent à une honteuſe pareſſe. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produiſent ſouvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'eſt jamais déſirée que par une petite ame. Si les gens, ſi attentifs dans la maniére de s'habiller, de ſe préſenter & de parler dans les compagnies, ſont, en général, incapables de grandes choſes, c'eſt non-ſeulement parce qu'ils perdent, à l'aquiſition d'une infinité de petits talents & de petites perfections, un tems qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talents ; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire ſuppoſe en eux des déſirs trop foibles & trop modérés. Auſſi les grands hommes ſont-ils, preſque tous, incapables des petits ſoins & des petites attentions néceſſaires pour s'attirer de la conſidération ; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, diſoit Sylla en parlant de Céſar, *de ce jeune*

homme qui marche ſi immodeſtement dans les rues; je vois en lui pluſieurs Marius.

J'ai fait, je crois, ſuffiſamment ſentir que l'abſence totale de paſſions, s'il pouvoit exiſter, produiroit en nous le parfait abrutiſſement; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on eſt moins paſſionné. (*d*) Les paſſions ſont, en effet, le feu céleſte qui vivifie le monde moral: c'eſt aux paſſions que les Sciences & les Arts doivent leurs découvertes & l'ame ſon élévation. Si l'humanité leur doit auſſi ſes vices & la plupart de ſes malheurs, ces malheurs ne donnent point aux Moraliſtes le droit de condamner les paſſions & de les traiter de folie. La ſublime vertu & la ſageſſe éclairée ſont deux aſſez belles productions de cette folie, pour la rendre reſpectable à leurs yeux.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur les paſſions, c'eſt que leur force peut ſeule contrebalancer en nous la force de la pareſſe & de l'inertie, nous arracher au repos & à la ſtupidité vers laquelle nous gravitons ſans ceſſe, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, en allumant dans les uns des paſſions plus fortes que dans les autres? Je répondrai à cette queſtion que, ſi, pour exceller dans un genre, il n'eſt pas néceſſaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on eſt capable; il n'eſt pas néceſſaire non plus, pour s'illuſtrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive paſſion, mais ſeulement du dégré de paſſion ſuffiſant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il eſt bon d'obſerver qu'en fait de paſſions, les hommes ne différent peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour ſavoir ſi la Nature,

(*d*) C'eſt le défaut de paſſions qui produit ſouvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence ſuppoſe qu'ils n'ont jamais eu le déſir de s'inſtruire, ou qu'au moins ce déſir a toujours été très-foible & très-ſubordonné à leur gout pour la pareſſe. Or, quiconque ne déſire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs ſuffiſants pour changer d'avis: il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux repréſentations de la raiſon; & l'opiniâtreté eſt, dans ce cas, l'effet néceſſaire de la pareſſe.

à cet égard, a ſi inégalement partagé ſes dons, il faut examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, &, pour cet effet, remonter juſqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'Origine des Paſſions.

POur s'élever à cette connoiſſance, il faut diſtinguer deux ſortes de paſſions.

Il en eſt qui nous ſont immédiatement données par la nature; il en eſt auſſi que nous ne devons qu'à l'établiſſement des ſociétés. Pour ſavoir laquelle de ces deux différentes eſpéces de paſſions a produit l'autre, qu'on ſe tranſporte en eſprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la ſoif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ſes beſoins, & attacher une infinité de plaiſirs & de peines à la ſatisfaction ou à la privation de ces beſoins: on y verra l'homme capable de recevoir des impreſſions de plaiſir & de douleur, & naître, pour ainſi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel eſt l'homme au ſortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'exiſtoient point pour lui: uniquement ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaiſirs factices que nous procurent les paſſions que je viens de nommer. De pareilles paſſions ne nous ſont donc pas immédiatement données par la nature; mais leur exiſtence, qui ſuppoſe celle des ſociétés, ſuppoſe encore en nous le germe caché de ces mêmes paſſions. C'eſt pourquoi, ſi la nature ne nous donne, en naiſſant, que des beſoins, c'eſt dans nos beſoins & nos premiers déſirs qu'il faut chercher l'origine de ces paſſions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de ſentir.

Il ſemble que, dans l'univers moral comme dans l'univers phyſique, Dieu n'ait mis qu'un ſeul principe dans tout ce qui a été. Ce qui eſt, & ce qui ſera, n'eſt qu'un développement néceſſaire.

Il

Il a dit à la matiére : Je te doue de la force. Auſſi-tôt les éléments, ſoumis aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les déſerts de l'eſpace, ont formé mille aſſemblages monſtrueux, ont produit mille chaos divers, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe ſoient placés dans l'équilibre & l'ordre phyſique dans lequel on ſuppoſe maintenant l'univers rangé.

Il ſemble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la ſenſibilité ; c'eſt par elle qu'aveugle inſtrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, ſans le ſavoir, remplir tous mes deſſeins. Je te mets ſous la garde du plaiſir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes penſées, à tes actions ; engendreront tes paſſions ; exciteront tes averſions, tes amitiés, tes tendreſſes, tes fureurs ; allumeront tes déſirs, tes craintes, tes eſpérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; &, après t'avoir fait enfanter mille ſyſtêmes abſurdes & différents de morale & de légiſlation, te découvriront un jour les principes ſimples, au développement deſquels eſt attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, ſuppoſons que le ciel anime tout-à-coup pluſieurs hommes : leur premiére occupation ſera de ſatisfaire leurs beſoins ; bientôt après ils eſſayeront, par des cris, d'exprimer les impreſſions de plaiſir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur premiére langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues ſauvages, a dû d'abord être très-courte, & ſe réduire à ces premiers ſons. Lorſque les hommes, plus multipliés, commenceront à ſe répandre ſur la ſurface du monde ; & que, ſemblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ſes rivages & qui rentrent auſſi-tôt dans ſon ſein, pluſieurs générations ſe ſeront montrées à la terre, & ſeront rentrées dans le gouffre où s'abîment les êtres ; lorſque les familles ſeront plus voiſines les unes des autres ; alors le déſir commun de poſſéder les mêmes choſes, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats : delà naîtront la colére & la vengeance. Lorſque, ſaoulés de ſang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront conſenti à perdre un peu de cette li-

berté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur eſt nuiſible; alors ils feront entre eux des conventions; ces conventions ſeront leurs premiéres loix; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premiers Magiſtrats. Ces Magiſtrats groſſiers de Peuples ſauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorſque les Peuples ne vivront plus de leur chaſſe, la diſette des vivres leur enſeignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs beſoins, & les Peuples chaſſeurs ſeront changés en Peuples paſteurs. Après un certain nombre de ſiécles, lorſque ces derniers ſe ſeront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même eſpace, ſubvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, ſans être fécondée par le travail humain; alors les Peuples paſteurs diſparoîtront, & feront place aux Peuples cultivateurs. Le beſoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'Agriculture, leur enſeignera bientôt après l'art de meſurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut aſſurer à chacun ſes propriétés : & delà une foule de ſciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entre eux des échanges, ſentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui repréſentât toutes les denrées; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorſque les ſociétés en ſeront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes ſera rompue : on diſtinguera des ſupérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les ſenſations de plaiſir ou de douleur phyſiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces ſenſations, les accroître ou les diminuer; telles ſont les richeſſes & l'indigence : alors les richeſſes & les honneurs, par les avantages qui y ſeront attachés, deviendront l'objet général du déſir des hommes. Delà naîtront, ſelon la forme différente des Gouvernements, des paſſions criminelles ou vertueuſes; telles ſont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la Patrie, la paſſion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui, ne nous étant donné

par la nature que comme un beſoin, deviendra, en ſe confondant avec la vanité, une paſſion factice, qui ne ſera, comme les autres, qu'un développement de la ſenſibilité phyſique.

Quelque certaine que ſoit cette concluſion, il eſt peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle réſulte. D'ailleurs, en avouant que nos paſſions prennent originairement leur ſource dans la ſenſibilité phyſique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où ſont les Nations policées, ces paſſions exiſtent indépendamment de la cauſe qui les a produites. Je vais donc, en ſuivant la métamorphoſe des peines & des plaiſirs phyſiques, en peines & en plaiſirs factices, montrer que, dans des paſſions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroit le moins appartenir aux plaiſirs des ſens, c'eſt cependant toujours la douleur & le plaiſir phyſique que nous fuyons ou que nous recherchons.

CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'Or & l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue. Mais, ſi l'on ne déſiroit dans leur poſſeſſion que le plaiſir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare ſe contenteroit de la libre contemplation des richeſſes entaſſées dans le tréſor public. Or, comme cette vue ne ſatisfèroit pas ſa paſſion, il faut que l'avare, de quelque eſpéce qu'il ſoit, ou déſire les richeſſes comme l'échange de tous les plaiſirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe poſé, je dis que l'homme, n'étant par ſa nature, ſenſible qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs, par conſéquent, ſont l'unique objet de ſes déſirs. La paſſion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublements, eſt donc une paſſion factice, néceſſairement produite par les beſoins phyſiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaiſirs réels ce luxe &

cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes, & de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines & à rassembler près de lui tous les plaisirs?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir, ou cette même crainte de la douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, & s'ils s'exagérent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause, qui, leur laissant désirer, sans cesse, le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule, & de la possibilité de l'indigence & des maux qui y sont attachés. Les avares sont assez semblables aux hypocondres qui vivent dans des transes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite : aussi leur folie, à cet égard, est-elle plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guères que des avares fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver; supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussi-tôt vient vivifier son ame affaissée par la misére; elle lui rend l'activité, lui fait cher-

cher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ſes patrons, le force à s'intriguer auprès des Miniſtres, à ramper aux pieds des Grands, & à ſe dévouer enfin au genre de vie le plus triſte, juſqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la miſére. Parvenu à cet état, le plaiſir ſera-t-il l'unique objet de ſa recherche? Dans un homme qui, par ma ſuppoſition, ſera d'un caractére timide & défiant, le ſouvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inſpirer le déſir de s'y ſouſtraire, & le déterminer, par cette raiſon, à ſe refuſer juſqu'à des beſoins dont il a, par la pauvreté, aquis l'habitude de ſe priver. Une fois au-deſſus du beſoin, ſi cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; ſi l'amour du plaiſir, dont chaque inſtant émouſſe la vivacité, ſe fait moins vivement ſentir à ſon cœur, que ſera-t-il alors? Plus difficile en plaiſirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles & dont les faveurs ſoient plus cheres; il voudra donc aquérir de nouvelles richeſſes pour ſatisfaire ſes nouveaux gouts: or, dans l'eſpace de tems qu'il mettra à cette aquiſition, ſi la défiance & la timidité, qui s'accroiſſent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du ſentiment de notre foibleſſe, lui démontrent qu'en fait de richeſſes, *Aſſez* n'eſt jamais aſſez; & ſi ſon avidité ſe trouve en équilibre avec ſon amour pour les plaiſirs, il ſera ſoumis alors à deux attractions différentes: pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, ſans renoncer au plaiſir, ſe prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouiſſance au tems où, poſſeſſeur de plus grandes richeſſes, il pourra, ſans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ſes plaiſirs préſents. Dans le nouvel intervalle de tems qu'il mettra à accumuler ces nouveaux tréſors, ſi l'âge le rend tout-à-fait inſenſible au plaiſir, changera-t-il ſon genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues cheres? Non, ſans doute; & ſatisfait, en contemplant ſes tréſors, de la poſſibilité des plaiſirs dont les richeſſes ſont l'échange, cet homme, pour éviter les peines phyſiques de l'ennui, ſe livrera tout entier à ſes occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans ſa vieilleſſe, que l'habitude d'amaſſer n'étant plus contrebalancée par le déſir de jouir, elle ſera, au

contraire, ſoutenue en lui par la crainte machinale que la vieilleſſe a toujours de manquer.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que la crainte exceſſive & ridicule des maux attachés à l'indigence, eſt la cauſe de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en déſirant toujours le plaiſir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

LE crédit attaché aux grandes places, peut, ainſi que les richeſſes, nous épargner des peines, nous procurer des plaiſirs, &, par conſéquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces Peuples ſauvages dont les chefs ou les Rois n'ont d'autre privilége que celui d'être nourris & vêtus de la chaſſe que font pour eux les guerriers de la Nation, le déſir de s'aſſurer ſes beſoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naiſſante, lorſqu'on n'aſſignoit d'autre récompenſe aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif ſuffiſoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les Peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'eſt le déſir de ſe ſouſtraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les Nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, ſont pourvus des richeſſes néceſſaires pour ſe procurer non-ſeulement les beſoins, mais encore les commodités de la vie, c'eſt preſque toujours dans l'amour du plaiſir que l'ambition prend naiſſance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les tiares & généralement toutes les marques d'honneur, ne font ſur nous aucune impreſſion phyſique de plaiſir : l'ambition n'eſt donc pas fondée ſur cet amour du plaiſir, mais ſur le déſir de l'eſtime & des reſpects; elle n'eſt donc pas l'effet de la ſenſibilité phyſique.

Si le désir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le désir de l'estime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talens dont elles étoient la récompense. Chez ces Peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil, puisqu'elle assuroit un homme de l'estime de ses concitoyens; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer & de prouver sa supériorité sur les autres. Or, l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siécles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y éléve, &, par conséquent, dans les tems même où leur possession est le moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le désir de l'estime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même : les marques de considération qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est sa place & non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit, n'est point personnelle; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrace du maître; que la vieillesse même du Prince suffit pour la détruire; qu'alors les hommes, élevés aux premiers postes, sont autour du Souverain comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, & dont la splendeur s'obscurcit & disparoit à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois ouï dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du Public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, & surtout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un Empire & couvert du mépris de toutes les Nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places : il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine; & que, sur ce point, il se fait illusion à lui-même, puisqu'on ne désire pas, comme je le prouverai dans la

Chapitre de l'orgueil, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le déſir des grandeurs n'eſt donc point l'effet du déſir de l'eſtime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à ſe montrer au Public que dans un équipage leſte & brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'eſt qu'il conſidére ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes ſon indépendance, la puiſſance qu'il a de rendre, à ſon gré, pluſieurs d'entre eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaiſirs qu'ils ſauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne ſeroit-ce pas plutôt du reſpect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux ſeroit jaloux? Dans le fait, c'eſt le reſpect des hommes qu'il déſire; mais pourquoi le déſire-t-il? Dans les hommages qu'on rend aux Grands, ce n'eſt point le geſte du reſpect qui leur plaît: ſi ce geſte étoit par lui-même agréable, il n'eſt point d'homme riche qui, ſans ſortir de chez lui & ſans courir après les dignités, ne ſe pût procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loueroit une douzaine de portefaix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans ſon antichambre, pour venir tous les jours payer à ſa vanité un tribut d'encens & de reſpects.

L'indifférence des gens riches pour cette eſpéce de plaiſir, prouve que l'on n'aime point le reſpect comme reſpect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur diſpoſition favorable à nôtre égard, & de leur empreſſement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaiſirs.

Le déſir des grandeurs n'eſt donc fondé que ſur la crainte de la douleur ou l'amour du plaiſir. Si ce déſir n'y prenoit point ſa ſource, quoi de plus facile que de déſabuſer l'ambitieux? O toi! lui diroit-on, qui ſéches d'envie en contemplant le faſte & la pompe des grandes places, ofe t'élever à un orgueil plus noble; & leur éclat ceſſera de t'en impoſer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins ſupérieur aux autres hommes que les in-

ſectes leur ſont inférieurs; alors tu ne verras, dans les Courtiſans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine; le ſceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils diſcours? auront-ils toujours peu de conſidération pour ceux qui ne peuvent guères, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents? C'eſt que les grandeurs ſont un bien, & peuvent, ainſi que les richeſſes, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaiſirs. Auſſi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner ſur les hommes une puiſſance plus étendue, &, par conſéquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'eſt qu'ayant le choix du trône d'Iſpahan ou de Londres, il n'eſt preſque perſonne qui ne donnât au ſceptre de fer de la Perſe la préférence ſur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus déſirable; & qu'ayant à choiſir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne ſe déterminât en faveur de celle où le Roi, borné dans ſon pouvoir, ſe trouve dans l'heureuſe impuiſſance de nuire à ſes ſujets? S'il n'eſt cependant preſqu'aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au Peuple eſclave des Perſans qu'au Peuple libre des Anglois, c'eſt qu'une autorité plus abſolue ſur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire; c'eſt qu'inſtruits par un inſtinct ſecret, mais ſûr, on ſait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont preſque toujours été plus honorés que les bons Rois; c'eſt que la reconnoiſſance a toujours élevé des temples moins ſomptueux aux Dieux bienfaiſants qui portent la corne d'abondance, (*a*) que la crainte n'en a conſacré aux Dieux cruels

(*a*) Dans la ville de Bantam, les habitants préſentent les prémices de leurs fruits à l'Eſprit malin, & rien au grand Dieu, qui, ſelon eux, eſt bon, & n'a pas beſoin de ces offrandes. *Voyez Vincent le Blanc.*

Les habitants de Madagaſcar croient le Diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au Démon: ils commencent par le Diable, jettent un morceau du côté droit, & diſent: *Voilà pour toi, Seigneur Diable.* Ils jettent enſuite un morceau du côté gauche, & diſent: *Voilà pour toi, Seigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priére. *Recueil des Lettres édif.*

& coloſſaux, qui, portés ſur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs, ſont peints la foudre à la main; c'eſt enfin qu'éclairés par cette connoiſſance, on ſent qu'on doit plus attendre de l'obéiſſance d'un eſclave, que de la reconnoiſſance d'un homme libre.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que le déſir des grandeurs eſt toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaiſirs des ſens, auxquels ſe réduiſent néceſſairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la conſidération, ne ſont pas proprement des plaiſirs: ils n'en obtiennent le nom que parce que l'eſpoir & les moyens de ſe procurer des plaiſirs ſont déja des plaiſirs: plaiſirs qui ne doivent leur exiſtence qu'à celle des plaiſirs phyſiques. (*b*)

Je ſais que, dans les projets, les entrepriſes, les forfaits, les vertus & la pompe éblouiſſante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la ſenſibilité phyſique. Comment, dans cette fiére ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'aſſied, au milieu des champs de bataille, ſur un monceau de cadavres, & frappe, en ſigne de victoire, ſes aîles dégoutantes de ſang; comment, dis-je, dans l'ambition ainſi figurée, reconnoître la fille de la volupté? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce ſoit la volupté qu'on pourſuive? C'eſt cependant elle ſeule, répondrai-je, qui, ſous le nom de libertinage, recrute les armées de preſque toutes les Nations. On aime les plaiſirs, &, par conſéquent, les moyens de s'en procurer: les hommes déſirent donc, & les richeſſes, & les dignités. Ils vou-

(*b*) Pour prouver que ce ne ſont pas les plaiſirs phyſiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'eſt communément le déſir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriére. Mais, répondrai-je, qu'eſt-ce que le déſir vague du bonheur? c'eſt un déſir qui ne porte ſur aucun objet en particulier: or, je demande, ſi l'homme, qui, ſans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'eſt point animé du déſir des plaiſirs phyſiques? Toutes les fois qu'on voudra ſe donner la peine de décompoſer le ſentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaiſir phyſique au fond du creuſet. Il en eſt de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne ſeroit point avide d'argent, ſi l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaiſirs ou le moyen d'échapper à la douleur phyſique: il ne déſireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

droient, de plus, faire fortune en un jour, & la pareſſe leur inſpire ce déſir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au Soldat & des honneurs à l'Officier, flatte, à cet égard, & leur pareſſe, & leur impatience. Les hommes doivent donc ſupporter plus volontiers les fatigues de la guerre (c) que les travaux de l'Agriculture, qui ne leur promet de richeſſes que dans un avenir éloigné. Auſſi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en eſt de la guerre comme du gros jeu qu'on préfére au petit, au riſque même de ſe ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'eſpoir de grandes richeſſes & nous les promet dans un inſtant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du Chapitre ſuivant, expoſer l'unique objection à laquelle il me reſte à répondre.

CHAPITRE XII.

Si dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique ; pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux ?

ON peut diſtinguer deux ſortes d'ambitieux. Il eſt des hommes malheureuſement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, déſirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le ſeul plaiſir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces ſortes d'ambitieux ſont d'un caractére aſſez ſemblable aux faux dévots, qui, en général, paſſent pour méchants, non que la loi qu'ils profeſ-

(c) „ Le repos, dit Tacite, eſt „ pour les Germains un état vio- „ lent ; ils ſoupirent, ſans ceſſe, „ après la guerre ; ils s'y font un „ nom en peu de tems ; ils aiment „ mieux combattre que labourer.

ſent ne ſoit une loi d'amour & de charité ; mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion auſtére, (*a*) ſont apparemment des hommes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent eſpérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le ſpectacle du malheur d'autrui une diſtraction aux leurs. Les ambitieux de cette eſpéce ſont en très-petit nombre ; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame ; ils ne ſont comptés que parmi les tyrans ; &, par la nature de leur ambition, ils ſont privés de tous les plaiſirs.

Il eſt des ambitieux d'une autre eſpéce ; &, dans cette eſpéce, je les comprends preſque tous : ce ſont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y ſont attachés. Parmi ces ambitieux, il en eſt qui, par leur naiſſance ou leur poſition, ſont d'abord élevés à des poſtes importants : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaiſir avec les ſoins de l'ambition ; ils ſont, en naiſſant, placés, pour ainſi dire, à la moitié (*b*) de la carriére qu'ils ont à parcourir. Il n'en eſt pas ainſi d'un homme, qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers poſtes. Pour s'ouvrir la

---

(*a*) L'expérience prouve qu'en général les caractéres propres à ſe priver de certains plaiſirs & à ſaiſir les maximes & les pratiques auſtéres d'une certaine dévotion, ſont ordinairement des caractéres malheureux. C'eſt la ſeule maniére d'expliquer comment tant de ſectaires ont pu allier à la ſainteté & à la douceur des principes de la Religion, tant de méchanceté & d'intolérance : intolérance prouvée par tant de maſſacres. Si la jeuneſſe, lorſqu'on ne s'oppoſe point à ſes paſſions, eſt ordinairement plus humaine & plus généreuſe que la vieilleſſe, c'eſt que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme, d'un caractére heureux, eſt gai & bon homme ; c'eſt lui ſeul qui dit :

Que tout le monde ici ſoit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux eſt méchant. Céſar diſoit, en parlant de Caſſius : *Je redoute ces gens hâves & maigres : il n'en eſt pas ainſi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaiſirs ; leur main cueille des fleurs, & n'aiguiſe point de poignards.* Cette obſervation de Céſar eſt très-belle, & plus générale qu'on ne penſe.

(*b*) L'ambition eſt, ſi je l'oſe dire, en eux plutôt une convenance d'état qu'une paſſion forte que les obſtacles irritent, & qui triomphe de tout.

route de l'ambition, où les premiers pas ſont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il eſt à la fois occupé, & du ſoin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la pourſuite de tous les plaiſirs, animés de ce ſeul motif, en ſont ſouvent privés; ſuppoſons qu'avide de ces plaiſirs, & frappé de l'empreſſement avec lequel on cherche à prévenir les déſirs des Grands, un homme de cette eſpéce veuille s'élever aux premiers poſtes: ou cet homme naitra dans ces Pays où le Peuple eſt le diſpenſateur des graces, où l'on ne peut ſe concilier la bienveillance publique que par des ſervices rendus à la Patrie, où, par conſéquent, le mérite eſt néceſſaire; ou ce même homme naitra dans des gouvernements abſolument deſpotiques, tels que le Mogol, où les honneurs ſont l'eſprit de l'intrigue: or, quel que ſoit le lieu de ſa naiſſance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner preſqu'aucun tems à ſes plaiſirs. Pour le prouver, je prendrai le plaiſir de l'amour pour exemple, non-ſeulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le reſſort preſque unique des ſociétés policées. Car il eſt bon d'obſerver, en paſſant, qu'il eſt, dans chaque Nation, un beſoin phyſique qu'on doit conſidérer comme l'ame univerſelle de cette Nation: chez les Sauvages du Septentrion, qui, ſouvent expoſés à des famines affreuſes, ſont toujours occupés de chaſſe & de pêche, c'eſt la faim & non l'amour qui produit toutes les idées; ce beſoin eſt en eux le germe de toutes leurs penſées: auſſi, preſque toutes les combinaiſons de leur eſprit ne roulent-elles que ſur les ruſes de la chaſſe & de la pêche, & ſur les moyens de pourvoir au beſoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes eſt, chez les Nations policées, le reſſort preſque unique qui les meut. (c) En ces Pays, l'amour in-

(c) Ce n'eſt pas que d'autres motifs ne puiſſent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les Pays pauvres, le déſir de pourvoir à ſes beſoins ſuffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les Pays deſpotiques, la crainte du ſupplice, que peut nous faire ſubir le caprice d'un deſpote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les Peuples policés, c'eſt le déſir vague du bonheur; déſir qui ſe réduit toujours, comme je l'ai déja prouvé, aux plaiſirs des ſens,

vente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, ſont des ſuites néceſſaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire ; le déſir même qu'on a d'en impoſer aux hommes, par les richeſſes ou les dignités, n'eſt qu'un nouveau moyen de les ſéduire. Supposons donc qu'un homme né ſans bien, mais avide des plaiſirs de l'amour, ait vu les femmes ſe rendre d'autant plus facilement aux déſirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de conſidération ſur elles ; qu'excité par la paſſion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle, aſpire au poſte de Général ou de premier Miniſtre ; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du ſoin d'aquérir des talents ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, ſoit un habile intrigant, ſoit un homme de mérite, eſt entiérement oppoſé au genre de vie propre à ſéduire des femmes, auxquelles on ne plait communément que par des aſſiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il eſt donc certain que, dans la jeuneſſe, & juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ſes gouts, & ſacrifier, preſque toujours, le plaiſir préſent à l'eſpoir des plaiſirs à venir. Je dis, preſque toujours ; parce que la route de l'ambition eſt ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue auſſi-tôt que ſatisfaite, remplace toujours un déſir rempli par un déſir nouveau ; qui, de Miniſtres, voudroient être Rois ; qui,

---

qui, le plus communément, inſpire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaiſirs, je ſuis, ſans doute, en droit de choiſir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puiſſant de tous. Une preuve, qu'en effet ce ſont les plaiſirs de cette eſpéce qui nous animent, c'eſt que l'on n'eſt ſuſceptible de l'aquiſition des grands talents & capable de ces réſolutions déſeſpérées, néceſſaires quelquefois pour monter aux premiers poſtes, que dans la premiére jeuneſſe, c'eſt-à-dire, dans l'âge où les beſoins phyſiques ſe font le plus vivement ſentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaiſir aux grandes places ? Oui : ils les acceptent, ils les déſirent même ; mais ce déſir ne mérite pas le nom de paſſion, puiſqu'ils ne ſont plus alors capables de ces entrepriſes hardies & de ces efforts prodigieux d'eſprit qui caractériſent la paſſion. Le vieillard peut marcher, par habitude, dans la carriére qu'il s'eſt ouverte dans la jeuneſſe ; mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

de Rois, aſpireroient, comme Alexandre, à la Monarchie univerſelle, & voudroient monter ſur un trône où les reſpects de tout l'univers les aſſuraſſent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur; ſans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & ſuppoſant même de la modération dans l'ambition, il eſt évident, que l'homme, dont la paſſion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers poſtes que dans un âge où tous ſes déſirs ſeront étouffés.

Mais ſes déſirs ne fuſſent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il ſe trouve placé ſur un écueil eſcarpé & gliſſant; il ſe voit de toutes parts en butte aux envieux, qui prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés : alors il découvre avec horreur l'abîme affreux qui s'entr'ouvre; il ſent que, dans ſa chute, par un triſte appanage de la grandeur, il ſera miſérable, ſans être plaint; qu'expoſé aux inſultes de ceux qu'outrageoit ſon orgueil, il ſera l'objet du mépris de ſes rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que, devenu la riſée de ſes inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de reſpects, dont la jouiſſance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation eſt inſupportable, lorſque l'habitude en a fait un beſoin. Il voit donc que, privé du ſeul plaiſir qu'il ait jamais gouté, & réduit à l'abaiſſement, il ne jouira plus en contemplant ſes grandeurs, comme l'avare en contemplant ſes richeſſes, de la poſſibilité de toutes les jouiſſances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux eſt donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carriére où l'amour du plaiſir l'a fait entrer : le déſir de conſerver ſuccéde donc en ſon cœur au déſir d'aquérir. Or, l'étendue des ſoins néceſſaires pour ſe maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il eſt évident que cet homme doit paſſer le tems de la jeuneſſe & de l'âge mûr à la pourſuite ou à la conſervation de ces places, uniquement déſirées comme des moyens d'aquérir les plaiſirs qu'il s'eſt toujours refuſés. C'eſt ainſi que, parvenu à l'âge où l'on eſt incapable d'un nouveau genre de vie, il ſe livre, & doit, en effet, ſe livrer tout entier à ſes anciennes occupations; parce qu'une ame toujours agitée de

craintes & d'eſpérances vives, &, ſans ceſſe, remuée par de fortes paſſions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme inſipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaiſſeaux que les flots portent encore ſur la côte du Midi, lorſque les vents du Nord n'enflent plus les mers, les hommes ſuivent dans la vieilleſſe la direction que les paſſions leur ont donnée dans la jeuneſſe.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la paſſion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hazard, quelques plaiſirs, ces plaiſirs ſont toujours mêlés d'amertume; il ne les goute avec délices, que parce qu'ils y ſont rares & ſemés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déſerts de la Lybie, & dont le feuillage deſſéché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repoſe.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'eſt donc qu'apparente; l'ambition eſt donc allumée en nous par l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, ſi l'avarice & l'ambition ſont un effet de la ſenſibilité phyſique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas ſa ſource.

CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'Orgueil n'eſt dans nous que le ſentiment vrai ou faux de notre excellence: ſentiment qui, dépendant de la comparaiſon avantageuſe qu'on fait de ſoi aux autres, ſuppoſe, par conſéquent, l'exiſtence des hommes, & même l'établiſſement des ſociétés.

Le ſentiment de l'orgueil n'eſt donc point inné, comme celui du plaiſir & de la douleur. L'orgueil n'eſt donc qu'une paſſion factice, qui ſuppoſe la connoiſſance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne ſont autre choſe que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, eſtimé & honoré comme tel. L'idée de l'eſtimé a donc précédé l'idée de l'eſtimable. Il eſt vrai

vrai que ces deux idées ont dû bientôt ſe confondre enſemble. Auſſi l'homme qu'anime le noble & ſuperbe déſir de ſe plaire à lui-même, & qui, content de ſa propre eſtime, ſe croit indifférent à l'opinion générale, eſt, en ce point, dupe de ſon propre orgueil, & prend en lui le déſir d'être eſtimé pour le déſir d'être eſtimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un déſir ſecret & déguiſé de l'eſtime publique. Pourquoi le même homme, qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adreſſe, de la force & de l'agilité de ſon corps, ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus eſſentielles? C'eſt que la force & l'agilité du corps ne ſont ni ne doivent être autant eſtimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'eſt qu'un amour déguiſé de l'eſtime, ſuppoſons un homme uniquement occupé du déſir de s'aſſurer de ſon excellence & de ſa ſupériorité. Dans cette hypothèſe, la ſupériorité la plus perſonnelle, la plus indépendante du hazard lui paroitroit, ſans doute, la plus flatteuſe : ayant à choiſir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce ſeroit, par conſéquent, à la premiére qu'il donneroit la préférence. Oſeroit-il contredire Céſar lui-même? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire ſont, par le Public éclairé, toujours partagés entre le Général, le ſoldat & le hazard; & qu'au contraire les lauriers des Muſes appartiennent, ſans partage, à ceux qu'elles inſpirent? N'avoueroit-il pas que le hazard a pu ſouvent placer l'ignorance & la lâcheté ſur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un ſtupide Auteur?

En n'interrogeant que ſon orgueil, c'eſt-à-dire, le déſir de s'aſſurer de ſon excellence, il eſt donc certain que la premiére eſpéce de gloire lui paroitroit la plus déſirable. La préférence qu'on donne au grand Capitaine ſur le Philoſophe profond, ne changeroit point, à cet égard, ſon opinion : il ſentiroit que, ſi le Public accorde plus d'eſtime au Général qu'au Philoſophe, c'eſt que les talents du premier ont une influence plus prompte ſur le bonheur public, que les maximes d'un Sage qui ne paroiſſent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'eſt cependant en France perſonne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'eſt qu'au déſir d'être eſtimé qu'on doit le déſir d'être eſtimable, & que l'orgueil n'eſt que l'amour même de l'eſtime.

Pour prouver enſuite que cette paſſion de l'orgueil ou de l'eſtime eſt un effet de la ſenſibilité phyſique, il faut maintenant examiner ſi l'on déſire l'eſtime pour l'eſtime même; & ſi cet amour de l'eſtime ne ſeroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir.

A quelle autre cauſe, en effet, peut-on attribuer l'empreſſement avec lequel on recherche l'eſtime publique? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de ſon mérite, &, par conſéquent, à l'orgueil qui, voulant s'eſtimer, & ne pouvant s'eſtimer ſeul, a beſoin du ſuffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même & pour jouir du ſentiment délicieux de ſon excellence?

Mais, ſi nous ne devions qu'à ce motif le déſir de l'eſtime, alors l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, celle qui nous ſeroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, ſans contredit, la plus flatteuſe & la plus déſirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune & à nous raſſurer ſur notre mérite. Or, ſuppoſons les planétes habitées par des êtres ſemblables à nous: ſuppoſons qu'un génie vînt, à chaque inſtant, nous informer de ce qui s'y paſſe, & qu'un homme eût à choiſir entre l'eſtime de ſon Pays & celle de tous ces mondes céleſtes: dans cette ſuppoſition, n'eſt-il pas évident que ce ſeroit à l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, à celle de tous les habitants planétaires, qu'il devroit donner la préférence ſur celle de ſes Concitoyens? Il n'eſt cependant perſonne qui, dans ce cas, ne ſe déterminât en faveur de l'eſtime nationale. Ce n'eſt donc point au déſir qu'on a de s'aſſurer de ſon mérite, qu'on doit le déſir de l'eſtime, mais aux avantages que cette eſtime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on ſe demande d'où vient l'empreſſement avec lequel ceux qui ſe diſent le plus jaloux de l'eſtime publique, recherchent les grandes places dans les ſiécles même, où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur Nation; où, par conſéquent, ils ſont expoſés à la riſée du

Public, qui, toujours juſte dans ſes jugements, mépriſe quiconque eſt aſſez indifférent, à ſon eſtime, pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on ſe demande encore pourquoi l'on eſt plus flatté de l'eſtime d'un Prince que de celle d'un homme ſans crédit : & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'eſtime eſt proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'eſtime d'un petit nombre d'hommes choiſis, celle d'une multitude ſans lumiéres, c'eſt que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes ſoumis à cette eſpéce d'empire que l'eſtime donne ſur les ames; c'eſt qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus ſouvent à notre eſprit l'image agréable des plaiſirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'eſt la raiſon pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un Peuple avec lequel on n'auroit aucune rélation, il eſt peu de François qui fuſſent fort touchés de l'eſtime qu'auroient pour eux les habitants du grand Tibet. S'il eſt des hommes qui voudroient envahir l'eſtime univerſelle, & qui ſeroient même jaloux de l'eſtime des terres Auſtrales, ce déſir n'eſt pas l'effet d'un plus grand amour pour l'eſtime, mais ſeulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande eſtime. (*a*)

La derniére & la plus forte preuve de cette vérité, c'eſt le dégout qu'on a pour l'eſtime (*b*) & la diſette où l'on eſt de grands hommes dans les ſiécles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenſes au mérite. Il ſemble qu'un homme capable d'aquérir de grands talents ou de grandes vertus paſſe un contract tacité avec ſa Nation, par lequel il s'engage à s'illuſtrer par des talents & des actions utiles à ſes Concitoyens, pourvu que ſes Concitoyens reconnoiſſants, attentifs à le ſoulager dans ſes peines, raſſemblent près de lui tous les plaiſirs.

(*a*) Les hommes ſont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'eſtime. Mais, ſous le nom d'eſtime, ils ne déſirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(*b*) L'on fait peu pour mériter l'eſtime dans les Pays où l'eſtime eſt ſtérile : mais par-tout où l'eſtime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermopyles.

C'eſt de la négligence ou de l'exactitude du Public à remplir ces engagements tacites que dépend, dans tous les ſiécles & les Pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'eſtime pour l'eſtime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette concluſion, de l'exemple de Curtius : un fait preſque unique ne prouve rien contre des principes appuyés ſur les expériences les plus multipliées, ſur-tout lorſque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes & s'expliquer naturellement par d'autres cauſes.

Pour former un Curtius, il ſuffit qu'un homme, fatigué de la vie, ſe trouve dans la malheureuſe diſpoſition de corps qui détermine tant d'Anglois au ſuicide ; ou que, dans un ſiécle très-ſuperſtitieux, comme celui de Curtius, il naiſſe un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par ſon dévouement, obtenir une place parmi les Dieux. Dans l'une ou l'autre ſuppoſition, on peut ſe vouer à la mort, ou pour mettre fin à ſes miſéres, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaiſirs céleſtes.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt qu'on ne déſire d'être eſtimable que pour être eſtimé, & qu'on ne déſire l'eſtime des hommes que pour jouir des plaiſirs attachés à cette eſtime : l'amour de l'eſtime n'eſt donc que l'amour déguiſé du plaiſir. Or, il n'eſt que deux ſortes de plaiſirs ; les uns ſont les plaiſirs des ſens, & les autres ſont les moyens d'aquérir ces mêmes plaiſirs ; moyens qu'on a rangés dans la claſſe des plaiſirs, parce que l'eſpoir d'un plaiſir eſt un commencement de plaiſir ; plaiſir cependant qui n'exiſte que lorſque cet eſpoir peut ſe réaliſer. La ſenſibilité phyſique eſt donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres paſſions, dans le nombre deſquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaiſir des ſens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des paſſions.

CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

AImer, c'eſt avoir beſoin. Nulle amitié ſans beſoin: ce ſeroit un effet ſans cauſe. Les hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins; l'amitié eſt donc, entre eux, fondée ſur des motifs différents. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converſer, ceux-là de confier leurs peines: en conſéquence, il eſt des amis de plaiſir, d'argent, (*a*) d'intrigue, d'eſprit & de

(*a*) On *s'eſt tué*, juſqu'à préſent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ſes amis, ceux dont l'amitié intéreſſée, ne nous aiment que pour notre argent. Cette ſorte d'amitié n'eſt pas, ſans doute, la plus flatteuſe; mais ce n'en eſt pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un Contrôleur-Général, la puiſſance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la perſonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuſeroit-on le nom d'amitié à cette eſpéce de ſentiment? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cauſe; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme eſt amoureux d'une femme: peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eſt uniquement la beauté de ſes yeux ou de ſon teint qu'il aime en elle? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche eſt-il tombé dans l'indigence, qu'on ceſſe alors de l'aimer. Oui, ſans doute: mais, que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorſqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance & dont nous eſtimons le plus l'ame, l'eſprit & le caractére, devienne tout-à-coup aveugle, ſourd & muet; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami; nous reſpecterons encore ſa momie: mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'eſt pas un tel homme que nous avons aimé. Un Contrôleur-Général eſt-il diſgracié? on ne l'aime plus: c'eſt préciſément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, ſourd & muet. Il n'en eſt pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendreſſe pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce beſoin d'argent, eſt ami né du Contrôle général & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inſcrit dans l'inventaire des meubles & uſtenciles appartenants à la place. C'eſt notre vanité qui nous fait refuſer le nom d'amitié à l'amitié intéreſſée. Sur quoi j'obſerverai, qu'en fait d'amitié, la plus ſolide & la plus durable eſt communément celle des gens vertueux: cependant les ſcélérats même en ſont ſuſceptibles. Si, comme l'on eſt forcé d'en convenir, l'amitié n'eſt autre choſe que le ſentiment qui unit deux hommes; ſoutenir qu'il n'eſt point d'amitié entre les méchants, c'eſt nier les

malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des Romans : on en cherche par-tout le héros; on croit à chaque instant l'avoir trouvé; on s'accroche au premier venu; on l'aime tant qu'on le connoît peu & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite? on s'en dégoute : on n'a point rencontré le héros de son Roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de tems, il est très-difficile que le même besoin, &, par conséquent, la même amitié, (b) subsiste entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés. (c)

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement; qui le sait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer? il ne s'emporte point contre lui, il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : Mon ami n'a plus les mêmes besoins.

---

faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le Capitaine Jacques-Pierre? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui, sûrement n'étoit qu'une âme foible? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

(b) Les circonstances, dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données, & leurs caractères connus; s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'Astronome calcule le moment de l'éclipse.

(c) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on étoit affecté pour eux des sentiments les plus vifs : mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, & on ne les aime plus.

Il eſt aſſez difficile de ſe faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en eſt qui, pour ſe trouver plus eſtimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs ſentiments pour leurs amis, ſe font de l'amitié des deſcriptions romaneſques, & s'en perſuadent la réalité, juſqu'à ce que l'occaſion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le penſoient.

Ces ſortes de gens prétendent ordinairement avoir le beſoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'eſt jamais ſi vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit; comme l'habitude nous rend inſenſibles à la beauté, à l'eſprit & même aux qualités de l'ame; & que nous ne ſommes enfin fortement émus que par le plaiſir de la ſurpriſe; un homme d'eſprit diſoit, aſſez plaiſamment, à ce ſujet, que ceux qui veulent être aimés ſi vivement, (*d*) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de paſſades & point de paſſion; parce que les moments du début, ajoutoit-il, ſont, en l'un & l'autre genre, toujours les moments les plus vifs & les plus tendres.

Mais, pour un homme qui ſe fait illuſion à lui-même, il eſt en amitié dix hypocrites qui affectent des ſentiments qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes & ne le ſont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fauſſes: uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à ſe modéler, en leur faveur, ſur un pareil portrait. (*e*)

(*d*) L'amitié n'eſt pas, comme le prétendent certaines gens, un ſentiment perpétuel de tendreſſe, parce que les hommes ne ſont rien continument. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur: l'amitié eſt donc une ſucceſſion continuelle de ſentiments de tendreſſe & de froideur, où ceux de froideur ſont très-rares.

(*e*) Peut-être faut-il du courage, & ſoi-même être capable d'amitié, pour oſer en donner une idée nette. On eſt, du moins, ſûr de ſoulever contre ſoi les hypocrites d'amitié: il en eſt de ces ſortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui ſe diſent ſi ſuſceptibles de ſentiments d'amitié, liſent le *Toxaris de Lucien*; qu'ils ſe demandent s'ils ſont capables des actions que l'amitié faiſoit exécuter aux Scythes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront, que, dans ce ſiècle, on n'a

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir, sans cesse, après une chimére, se dégoutent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une Isle déserte; que là, sans espoir de revoir leur Patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui se seroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'Isle déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des siécles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siécles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit couter la vie & l'honneur à l'autre; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'exposoient ensemble à

---

pas même d'idée de cette espéce d'amitié. Aussi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération & comptée parmi les vertus : elle ſuppoſoit du moins, dans les duelliſtes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur; vertus qu'on honoroit beaucoup & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puiſque ces vertus étoient preſque toujours en action. (*f*)

Il eſt bon de ſe rappeller quelquefois que les mêmes vertus ſont, dans les divers tems, miſes à des taux différents, ſelon l'inégale utilité dont elles ſont à chaque ſiécle.

Qui doute que, dans des tems de troubles & de révolutions & dans une forme de Gouvernement qui ſe prête aux factions, l'amitié ne ſoit plus forte & plus courageuſe qu'elle ne l'eſt dans un Etat tranquille? L'Hiſtoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïſme. Alors l'amitié ſuppoſe, dans un homme, du courage, de la diſcrétion, de la fermeté, des lumiéres & de la prudence; qualités qui, abſolument néceſſaires dans ces moments de troubles, & rarement raſſemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à ſon ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (*g*) à nos amis, c'eſt que ces qualités nous ſont inutiles; c'eſt qu'on n'a plus de ſecrets importants à ſe confier, de combats à livrer, & qu'on n'a, par conſéquent, beſoin ni de la prudence, ni des lumiéres, ni de la diſcrétion, ni du courage de ſon ami.

Dans la forme actuelle de notre Gouvernement, les Particuliers ne ſont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins beſoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maiſons, le luxe, & ce qu'on appelle l'eſprit de ſociété, a ſouſtrait une in-

---

(*f*) *Brave* étoit alors ſynonyme d'*honnête homme*; & c'eſt par un reſte de cet ancien uſage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

(*g*) Dans ce ſiécle, l'amitié n'exige preſque aucune qualité. Une infinité de gens ſe donnent pour de vrais amis, pour être quelque choſe dans le monde. Les uns ſe font ſolliciteurs bannaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des ſervices, mais les font payer, à leurs obligés, du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté; quelques autres, enfin, ſe croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils ſeront ſûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

TAYLOR INST. OXFORD

finité de gens au beſoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt ſuffiſant pour nous faire maintenant ſupporter les défauts réels ou reſpectifs de nos amis. Il n'eſt donc plus d'amitié; (*b*) on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce ſiécle, s'écrier avec Ariſtote : (*i*) *O mes amis! il n'eſt plus d'amis.*

Or, s'il eſt des ſiécles, des mœurs & des formes de Gouvernement où l'on a plus ou moins beſoin d'amis; & ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à la vivacité de ce beſoin; il eſt auſſi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce ſont ordinairement celles où l'on a le plus ſouvent beſoin du ſecours d'autrui.

Les infortunés ſont en général les amis les plus tendres: unis par une communauté de malheur, ils jouiſſent, en plaignant les maux de leur ami, du plaiſir de s'attendrir ſur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractéres: il en eſt qui ne peuvent ſe paſſer d'amis. Les premiers ſont ces caractéres foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne ſe déterminent qu'à l'aide & par le conſeil d'autrui : les ſeconds, ſont ces caractéres mornes, ſévéres, deſpotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyranniſent, ſont aſſez ſemblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la ſeconde; parce que celle-ci, d'un caractére doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorſque celle-là perdoit en lui le martyr de ſes caprices, & le ſeul homme qui pût les ſupporter.

Il eſt enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes paſſions fortes, & qui ſont leurs délices de la con-

(*b*) Auſſi, dit le Proverbe, faut-il ſe dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(*i*) Chacun répéte, d'après Ariſtote, qu'il n'eſt point d'amis; & chacun, en particulier, ſoutient qu'il eſt bon ami. Pour avancer deux propoſitions ſi contradictoires, il faut, qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déja dit, s'éleveront contre quelques propoſitions de ce Chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, &, malheureuſement, j'aurai pour moi l'expérience.

verſation des gens inſtruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette eſpéce, s'ils ſont vertueux, ſont les amis les plus tendres & les plus conſtants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoit tout le charme. N'ayant, par ma ſuppoſition, aucune paſſion qui puiſſe contrebalancer en eux ce ſentiment, il devient leur unique beſoin : auſſi ſont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuſe, ſans qu'elle le ſoit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raiſon contraire, on eſt en général d'autant moins ſuſceptible d'amitié, qu'on eſt plus indépendant des autres hommes. Auſſi les gens riches & puiſſants ſont-ils communément peu ſenſibles à l'amitié ; ils paſſent même ordinairement pour durs. En effet, ſoit que les hommes ſoient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, ſoit que les riches & les puiſſants regardent la miſére d'autrui comme un reproche de leur bonheur, ſoit enfin qu'ils veuillent ſe ſouſtraire aux demandes importunes des malheureux ; il eſt certain qu'ils maltraitent preſque toujours le miſérable. (*k*) La vue de l'infortuné fait, ſur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduſe : à ſon aſpect, les cœurs ſe changent en rocher.

Il eſt encore des gens indifférents à l'amitié ; & ce ſont ceux qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes. (*l*) Accoutumés à cher-

(*k*) La moindre faute qu'il fait eſt un prétexte ſuffiſant pour lui refuſer tout ſecours : on veut que les malheureux ſoient parfaits.

(*l*) Il eſt peu d'hommes dans ce cas : & cette puiſſance de ſe ſuffire à ſoi-même, dont on fait un attribut de la Divinité, & qu'on eſt forcé de reſpecter en elle, eſt toujours miſe au rang des vices, lorſqu'on la rencontre dans un homme. C'eſt ainſi qu'on blâme, ſous un nom, ce qu'on admire ſous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, ſous le nom d'inſenſibilité, reproché à Mr. de Fontenelle la puiſſance qu'il avoit de ſe ſuffire à lui-même, c'eſt-à-dire, d'être un des plus ſages & des plus heureux des hommes ?

Si les Grands de Madagaſcar font la guerre à tous ceux de leurs voiſins dont les troupeaux ſont plus nombreux que les leurs ; s'ils répétent toujours ces paroles : *Ceux-là ſont nos ennemis qui ſont plus riches & plus heureux que nous* ; on peut aſſurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au Sage. Ils haïſſent en lui une modération de caractére, qui, réduiſant ſes déſirs à ſes poſſeſſions, fait la critique de leur conduite, & rend le Sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ;

cher, à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour gouter encore le plaiſir d'être dupes, ils ne peuvent conſerver l'heureuſe ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuſe, qui, dans la premiére jeuneſſe, reſſerre ſi fort les liens de l'amitié:) auſſi ſont-ils peu ſenſibles au charme de ce ſentiment, non qu'ils n'en ſoient ſuſceptibles. *Ce ſont ſouvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'eſprit, *moins des hommes inſenſibles, que des hommes déſabuſés.*

Il réſulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié eſt toujours proportionnée au beſoin que les hommes ont les uns des autres; (*m*) & que ce beſoin varie ſelon la différence des ſiécles, des mœurs, des formes de Gouvernement, des conditions & des caractéres. Mais, dira-t-on, ſi l'amitié ſuppoſe toujours un beſoin, ce n'eſt pas, du

---

parce qu'ils ſentent qu'en eux, la ſource de l'humanité tariroit auſſitôt que celle des beſoins réciproques.

Ces Sages, cependant, doivent être très-chers à la Société. Si l'extrême ſageſſe les rend quelquefois indifférents à l'amitié des Particuliers, elle leur fait auſſi, comme le prouve l'exemple de l'Abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre ſur l'humanité les ſentiments de tendreſſe que les paſſions vives nous forcent à raſſembler ſur un ſeul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne ſont bons que parce qu'ils ſont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur eſprit s'éclaire, le ſeul Sage peut être conſtamment bon, parce que lui ſeul connoit les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point: il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfants contre leſquels il ſeroit ridicule de ſe fâcher, & qui ſont plus dignes de pitié que de colére. Il les conſidére enfin de l'œil, dont un Mécanicien regarde le jeu d'une machine: ſans inſulter à l'humanité, il ſe plaint de la nature qui attache la conſervation d'un être à la deſtruction d'un autre; qui, pour ſe nourrir, ordonne à l'Autour de fondre ſur la Colombe, à la Colombe de dévorer l'Inſecte; & qui de chaque être a fait un aſſaſſin.

Si les loix ſeules ſont des juges ſans humeur, le Sage, à cet égard, eſt comparable aux loix. Son indifférence eſt toujours juſte, & toujours impartiale; elle doit être conſidérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop beſoin d'amis néceſſite toujours à quelque injuſtice.

Le Sage ſeul, enfin, peut être généreux, parce qu'il eſt indépendant. Ceux qu'uniſſent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges; l'indépendance ſeule fait des dons.

(*m*) Si l'on aimoit ſon ami pour lui-même, nous ne conſidérerions jamais que ſon bien-être; on ne lui reprocheroit pas le tems qu'il eſt ſans nous voir ou nous écrire: apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement; & nous nous féliciterions de ſon bonheur.

moins, un beſoin phyſique. Qu'eſt-ce qu'un ami? un parent de notre choix. On déſire un ami, pour vivre, pour ainſi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la ſienne, & jouir d'une converſation que la confiance rend toujours délicieuſe. Cette paſſion n'eſt donc fondée ni ſur la crainte de la douleur, ni ſur l'amour des plaiſirs phyſiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la converſation d'un ami? au plaiſir d'y parler de ſoi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête? on s'entretient avec ſon ami des moyens d'accroître ſes biens, ſes honneurs, ſon crédit & ſa réputation. Eſt-on dans la miſére? on cherche avec ce même ami les moyens de ſe ſouſtraire à l'indigence; & ſon entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des converſations indifférentes. C'eſt donc toujours de ſes peines ou de ſes plaiſirs dont on parle à ſon ami. Or, s'il n'eſt de vrais plaiſirs & des vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaiſirs & les peines phyſiques; ſi les moyens de ſe les procurer ne ſont que des plaiſirs d'eſpérance qui ſuppoſent l'exiſtence des premiers, & qui n'en ſont, pour ainſi dire, qu'une conſéquence; il s'enſuit que l'amitié, ainſi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres paſſions, eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique.

Pour derniére preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le ſecours de ces mêmes peines & de ces mêmes plaiſirs, on peut exciter en nous toute eſpéce de paſſions; & qu'ainſi les peines & les plaiſirs des ſens ſont le germe productif de tout ſentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le déſir des plaiſirs phyſiques peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions.

QU'on ouvre l'Hiſtoire; & l'on verra que, dans tous les Pays où certaines vertus étoient encouragées par l'eſpoir des plaiſirs des ſens, ces vertus ont été les plus communes & ont jetté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & généralement

tous les Peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux? C'eſt que, dans ces Pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves; c'eſt que les plaiſirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſont les plus propres à élever l'ame des Peuples, & la plus digne récompenſe des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraiſemblablement par ce motif que le Sénat Romain, vil flatteur de Céſar, voulut, au rapport de quelques Hiſtoriens, lui accorder, par une loi expreſſe, le droit de jouiſſance ſur toutes les Dames Romaines: c'eſt auſſi ce qui, ſuivant les mœurs Gréques, faiſoit dire à Platon que le plus beau devoit, au ſortir du combat, être la récompenſe du plus vaillant; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puiſqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtreſſe; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à aſſurer les ſuccès militaires. Quelle puiſſance, en effet, n'ont pas ſur nous les plaiſirs des ſens! Ils firent du bataillon ſacré des Thébains un bataillon invincible; ils inſpiroient le plus grand courage aux Peuples anciens, lorſque les vainqueurs partageoient entre eux les richeſſes & les femmes des vaincus; ils formerent enfin le caractére de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'aſſurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ſes Concitoyens l'enthouſiaſme, &, pour ainſi dire, la fiévre de la vertu; & l'on verra que, ſi nul Peuple ne ſurpaſſa les Lacédémoniens en courage, c'eſt que nul Peuple n'honora davantage la vertu & ne ſut mieux récompenſer la valeur. Qu'on ſe rappelle ces fêtes ſolemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en danſant, dans l'aſſemblée du Peuple. C'étoit là qu'en préſence de la Nation, elles inſultoient, par des traits ſatyriques, ceux qui avoient marqué quelque foibleſſe à la guerre; & qu'elles célébroient, par leurs chanſons, les jeunes guerriers qui s'étoient ſignalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un Peuple, aux railleries amé-

res de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu? Aussi les Spartiates, toujours impatients de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, & de toute part environnés de la mort, ils n'envisageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage; que ce sexe, avili & dégradé chez presque tous les Peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le désir des femmes? (*a*)

Qui s'examinera sur ce point, sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que, pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût

(*a*) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins?

voulu en faire la récompenſe de la plus haute vertu : ſuppoſons encore qu'à l'exemple de ces vierges conſacrées à Iſis ou à Veſta, les plus belles Lacédémoniennes euſſent été conſacrées au mérite ; que, préſentées nues dans les aſſemblées, elles euſſent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros euſſent, au même inſtant, éprouvé la double ivreſſe de l'amour & de la gloire : quelque bizarre & quelqu'éloignée de nos mœurs que ſoit cette légiſlation, il eſt certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puiſque la force de la vertu eſt toujours proportionnée au dégré de plaiſir qu'on lui aſſigne pour récompenſe.

Je remarquerai, à ce ſujet, que cette coutume, ſi bizarre en apparence, eſt en uſage au Royaume de Biſnagar, dont Narſingue eſt la Capitale. Pour élever le courage de ſes guerriers, le Roi de cet Empire, au rapport des voyageurs, achéte, nourrit & habille, de la maniére la plus galante & la plus magnifique, des femmes charmantes, uniquement deſtinées aux plaiſirs des guerriers qui ſe ſont ſignalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inſpire le plus grand courage à ſes Sujets ; il attire à ſa Cour tous les guerriers des Peuples voiſins, qui, flattés de l'eſpoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur Pays & s'établiſſent à Narſingue, où ils ne ſe nourriſſent que de la chair des lions & des tigres, & ne s'abbreuvent que du ſang de ces animaux. (*b*)

Il réſulte des exemples ci-deſſus apportés, que les peines & les plaiſirs des ſens peuvent nous inſpirer toute eſpéce de paſſions, de ſentiments & de vertus. C'eſt pourquoi, ſans avoir recours à des ſiécles ou des Pays éloignés,

(*b*) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maiſons & de cultiver la terre : mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardezanes, cité par Euſébe dans ſa Préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la compoſition d'un breuvage très-fort & très-agréable ; mais ils n'en préſentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui ſe ſont ſignalés par des actions d'un grand courage. *Recueil des lettres édif.*

gnés, je citerai, pour derniére preuve de cette vérité, ces siécles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchisme.

Si, dans ces tems, comme le remarque Machiavel, & lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux & si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été ? Les femmes, ajoute cet Historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour soutenir, & la beauté de sa Dame, & l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des Romans. Partout on recommandoit la galanterie. Les Poëtes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de sa Dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux eschaffauds, Anges de Paradis;
Lors jousterez fort & joyeusement,
Et vous serez honorez & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames ? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme & l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre Religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est, en effet, plus digne de notre adoration, que celui auquel le Ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous

faire supporter, avec délices, le pénible fardeau de la vie, & nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes, & sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or, tous les hommes sont sensibles & susceptibles de passions; tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même dégré : l'on voit, par exemple, des Nations entières indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu: or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles: cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangére à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines Nations aux passions de la gloire & de la vertu, argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces Nations ne doit point être attribuée à la nature; mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des Gouvernements.

CHAPITRE XVI.

A quelle cauſe on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

POur ſavoir ſi c'eſt de la nature, ou de la forme particuliére des Gouvernements, que dépend l'indifférence de certains Peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme; pénétrer juſques dans l'abîme du cœur humain; ſe rappeller que, né ſenſible à la douleur & au plaiſir, c'eſt à la ſenſibilité phyſique que l'homme doit ſes paſſions; & à ſes paſſions, qu'il doit tous ſes vices & toutes ſes vertus.

Ces principes poſés, pour réſoudre la queſtion ci-deſſus propoſée, il faut examiner enſuite ſi les mêmes paſſions, modifiées ſelon les différentes formes de Gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme ſoit aſſez amoureux de la gloire pour y ſacrifier toutes ſes autres paſſions: ſi, par la forme du Gouvernement, la gloire eſt toujours le prix des actions vertueuſes, il eſt évident que cet homme ſera toujours néceſſité à la vertu; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un Pays & dans des circonſtances pareilles.

Mais, dira-t-on, il eſt peu d'hommes qui s'élévent à ce dégré de paſſion. Auſſi, répondrai-je, n'eſt-ce que l'homme fortement paſſionné qui pénétre juſqu'au ſanctuaire de la vertu. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes incapables de paſſions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si loin de ce ſanctuaire, ces derniers cependant ſont toujours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la vertu, c'eſt qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier eſt la ſeule vertu éclairée & active: mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain dégré de hauteur, que dans les Républiques guerriéres; parce que c'eſt uniquement dans cette forme de Gouvernement que l'eſtime publique nous éléve le plus

au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part, qu'elle est la plus flatteuse, la plus désirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, & produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, &, par conséquent, très-dangereuse dans les premiéres places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même désir de gloire, qui, dans les premiers siécles de la République Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers tems de la République, uniquement attachée à la tyrannie & à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des désirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce désir de la considération doit pareillement produire, en des siécles différents, des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce désir fait des intrigants & des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient lorsqu'il étoit honteux de les posséder: d'où je conclus que, dans des mœurs & des Gouvernements différents, le même désir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus & des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter, & le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes,

pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux ſur un déſir intérieur & ſecret de reſſembler à ces illuſtres coupables. Tout homme amoureux de la gloire eſt donc incapable de tous les petits crimes. Si cette paſſion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, ſauf les poſitions rares & extraordinaires où ſe ſont trouvés les Sylla & les Céſar, dans toute autre poſition, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs paſſions, fuſſent reſtés fidéles à la vertu; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avares que la baſſeſſe & l'obſcurité de leurs crimes met journellement dans l'occaſion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même paſſion, qui nous néceſſite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des tems & des Gouvernements différents, produire en nous des vices contraires; eſſayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain; & de découvrir pourquoi, dans quelque Gouvernement que ce ſoit, l'homme, toujours incertain dans ſa conduite, eſt, par ſes paſſions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaiſes actions; & pourquoi ſon cœur eſt une aréne toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour réſoudre ce problême moral, il faut chercher la cauſe du trouble & du repos ſucceſſif de la conſcience, de ces mouvements confus & divers de l'ame, & enfin, de ces combats intérieurs que le Poëte tragique ne préſente avec tant de ſuccès au théâtre, que parce que les ſpectateurs en ont tous éprouvés de ſemblables: il faut ſe demander quels ſont ces deux *moi* que Paſcal (*a*) & quelques Philoſophes Indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cauſe univerſelle de tous ces effets, il ſuffit d'obſerver que les hommes ne ſont point mus par une ſeule eſpéce de ſentiment; qu'il n'en eſt aucun d'exactement animé de ces paſſions ſolitaires qui rempliſſent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour à tour par

(*a*) Dans l'Ecole de Védantam, les Brachmanes de cette Secte enſeignent qu'il y a deux principes; l'un poſitif, qui eſt le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'eſt-à-dire, *du moi*, c'eſt-à-dire *erreur*. La ſageſſe conſiſte à ſe délivrer du *maya*, en ſe perſuadant, par une application conſtante, qu'on eſt l'*Etre unique, éternel, infini*: la clef de la délivrance eſt dans ces paroles: *Je ſuis l'Etre ſuprême.*

des passions différentes, dont les unes sont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant, le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son Gouvernement; & le second, touché des priéres de sa fille, obtint du Sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la République. Voilà la cause de ce mêlange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, & qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette derniére y commande plus ou moins impérieusement, & qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'Etat, l'homme plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le dégré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiére jeunesse, âge où l'on est plus sensible au plaisir & capable de passions plus fortes, l'on est, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre & les dégrés de peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire peuvent nous faire supporter.

Celui pour qui l'eſtime eſt tout & la vie n'eſt rien, ſubira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un Etat républicain, que l'orgueil & la gloire rendent paſſionné pour le bien public, préfére, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & ſa Patrie aſſervis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions ſont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'eſt à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes paſſions, & à ce même terme que la nature a poſé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on ſe le diſſimuler à ſoi-même; on devient néceſſairement l'ennemi des hommes, lorſqu'on ne peut être heureux que par leur infortune. (*b*) C'eſt l'heureuſe conformité qui ſe trouve entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le déſir de l'eſtime, qui nous donne pour les hommes ces ſentiments tendres dont leur affection eſt la récompenſe. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ſes penchants à vaincre, ſeroit néceſſairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne ſont jamais des vertus ſûres. (*c*) Il eſt impoſſible dans la pratique, de livrer, pour ainſi dire, tous les jours des batailles à ſes paſſions, ſans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puiſſant, quelque amour qu'on ait pour l'eſtime, on n'y ſacrifie jamais des plaiſirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occaſions, de ſaints perſonnages ſe ſont quelquefois expoſés au mépris du Public, c'eſt qu'ils ne vouloient pas ſacrifier leur ſalut à leur gloire. Si quelques femmes réſiſtent aux empreſſements d'un Prince, c'eſt qu'elles ne ſe croient pas dédommagées par ſa conquête de la perte de leur réputation: auſſi en eſt-il peu d'inſenſibles à l'amour d'un Roi, preſque aucune qui ne céde à l'amour d'un Roi jeune & charmant, & nulle qui pût réſiſter à ces êtres bienfaiſants, aimables & puiſſants, tels qu'on nous peint les Sylphes & les Génies, qui, par mille

(*b*) *Secundùm id quod amplius nos delectat operemur neceſſe eſt*, dit ſaint Auguſtin.

(*c*) Dans le Harem, ce n'eſt point aux vertus méritoires, mais à l'impuiſſance, que le Grand-Seigneur donne ſes femmes à garder.

enchantements, pourroient à la fois enivrer tous les ſens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée ſur le ſentiment de l'amour de ſoi, eſt non-ſeulement reconnue, mais même avouée des Légiſlateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte paſſion des hommes, les Légiſlateurs n'ont, en conſéquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à ſon corps défendant, ou le refus que feroit un Citoyen de ſe vouer, comme Décius, à la mort pour le ſalut de ſa Patrie.

L'homme vertueux n'eſt donc point celui qui ſacrifie ſes plaiſirs, ſes habitudes & ſes plus fortes paſſions, à l'intérêt public, puiſqu'un tel homme eſt impoſſible; (*d*) mais celui dont la plus forte paſſion eſt tellement conforme à l'intérêt général, qu'il eſt preſque toujours néceſſité à la vertu. C'eſt pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaiſir, un intérêt plus puiſſant, plus capable d'enflammer nos déſirs, & qui ſuppoſe, par conſéquent, en nous plus de paſſion pour l'honnêteté.

Céſar n'étoit pas, ſans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon Citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'eſt-on pas en droit de le bannir de la claſſe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien eſt-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonſtances, refuſaſſent le ſceptre du monde, ſur-tout s'ils ſe ſentoient, comme Céſar, doués de ces talents ſupérieurs qui aſſurent le ſuccès des grandes entrepriſes? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs Citoyens; une médiocre vertu, ſoutenue de plus d'inquiétude ſur le ſuccès, ſuffiroit pour les dé-

(*d*) S'il eſt des hommes qui ſemblent avoir ſacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'eſt que l'idée de vertu eſt, dans une bonne forme de Gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, & l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un ſentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine préſente, on doit faire par ce motif des actions ſouvent contraires à ſon intérêt.

gouter d'un projet ſi hardi. C'eſt quelquefois un défaut de talent qui nous préſerve d'un vice; c'eſt ſouvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ſes vertus.

On eſt, au contraire, d'autant moins honnête, qu'il faut pour nous porter au crime, des motifs de plaiſirs moins puiſſants. Tel eſt, par exemple, celui de quelques Empereurs de Maroc, qui uniquement pour faire parade de leur adreſſe, enlévent d'un ſeul coup de ſabre, en ſe mettant en ſelle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la maniére la plus nette, la plus préciſe & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux: c'eſt ſur ce plan que le Public feroit un thermométre exact, où ſeroient marqués les divers dégrés de vice ou de vertu de chaque Citoyen, ſi, perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à ſa vertu. L'impoſſibilité de parvenir à cette connoiſſance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total aſſez conforme à l'intérêt général, & preſque auſſi utile que s'il étoit plus juſte.

Après avoir examiné le jeu des paſſions, expliqué la cauſe du mêlange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes; avoir poſé la borne de la vertu humaine & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; l'on eſt maintenant en état de juger ſi c'eſt à la nature ou à la légiſlation particuliére de quelques Etats qu'on doit attribuer l'indifférence de certains Peuples pour la vertu.

Si le plaiſir eſt l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inſpirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature: le plaiſir en annonce les volontés, la douleur les défenſes; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puiſſance, pourquoi le Légiſlateur ne produiroit-il pas les mêmes effets? Si les hommes étoient ſans paſſions, nul moyen de les rendre bons: mais l'amour du plaiſir, contre lequel ſe ſont élevés des gens d'une probité plus reſpectable qu'éclairée, eſt un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les paſſions des Particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'eſt donc pas l'effet de la corruption de leur natu-

re, mais de l'imperfection (e) de la législation. C'eſt la législation, ſi je l'oſe dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop ſouvent le plaiſir : le grand art du Légiſlateur eſt l'art de les déſunir, & de ne laiſſer aucune proportion entre l'avantage que le ſcélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expoſe. Si, parmi les gens riches, ſouvent moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs & d'aſſaſſins, c'eſt que le profit du vol n'eſt jamais, pour un homme riche, proportionné au riſque du ſupplice. Il n'en eſt pas ainſi de l'indigent : cette diſproportion ſe trouvant infiniment moins grande à ſon égard, il reſte, pour ainſi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'eſt pas que je prétende inſinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente légiſlation, & chez un Peuple vertueux le mépris, qui prive un homme de tout conſolateur, qui le laiſſe iſolé au milieu de ſa Patrie, eſt un motif ſuffiſant pour former des ames vertueuſes. Toute autre eſpéce de châtiment rend l'homme timide, lâche & ſtupide. L'eſpéce de vertu qu'engendre la crainte des ſupplices, ſe reſſent de ſon origine ; cette vertu eſt puſillanime & ſans lumiére : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu eſt fondée ſur le déſir de l'eſtime & de la gloire, & ſur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponſe que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un ſoldat duelliſte, à qui ce Prince reprochoit d'avoir contrevenu à ſes ordres : *Comment*, lui répondit-il, *m'y ſerois-je ſoumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéiſſent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclurre de ce que j'ai dit, que ce n'eſt point de la nature, mais de la différente conſtitution des

(e) Si les voleurs ſont auſſi fidéles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'eſt que le danger commun, qui les unit, les y néceſſite. C'eſt par ce même motif qu'on aquitte ſi ſcrupuleuſement les dettes du jeu, & qu'on fait ſi impudemment banqueroute à ſes créanciers. Or, ſi l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un Légiſlateur éclairé ne pût néceſſiter tous les hommes à la vertu ?

Etats, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains Peuples pour la vertu : mais, quelque juſte que fût cette concluſion, elle ne ſeroit cependant pas aſſez prouvée, ſi, pour jetter plus de jour ſur cette matiére, je ne cherchois plus particuliérement dans les Gouvernements, ou libres ou deſpotiques, les cauſes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au deſpotiſme : &, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce déſir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choiſis l'Orient pour exemple, c'eſt que l'indifférence pour la vertu ne ſe fait conſtamment ſentir que dans les Gouvernements de cette eſpéce. En vain quelques Nations voiſines & jalouſes nous accuſent-elles déja de ployer ſous le joug du deſpotiſme oriental : je dis que notre Religion ne permet pas aux Princes d'uſurper un pareil pouvoir ; que notre conſtitution eſt monarchique & non deſpotique ; que les Particuliers ne peuvent, en conſéquence, être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire ; que nos Princes prétendent au titre de Monarque, & non à celui de Deſpote ; qu'ils reconnoiſſent des loix fondamentales dans le Royaume ; qu'ils ſe déclarent les peres & non les tyrans de leurs Sujets. D'ailleurs, le deſpotiſme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bientôt ſubjuguée. Il n'en eſt pas de ce Royaume comme de la Turquie, de la Perſe, de ces Empires défendus par de vaſtes déſerts, & dont l'immenſe étendue ſuppléant à la dépopulation qu'occaſionne le deſpotiſme, fournit toujours des armées au Sultan. Dans un Pays reſſerré comme le nôtre, & environné de Nations éclairées & puiſſantes, les ames ne ſeroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le deſpotiſme, ſeroit bientôt la proie de ces Nations. En chargeant de fers les mains de ſes Sujets, le Prince ne les ſoumettroit au joug de l'eſclavage que pour ſubir lui-même le joug des Princes ſes voiſins. Il eſt donc impoſſible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du déſir que tous les hommes ont d'être Deſpotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le deſpotiſme expoſe les Rois.

CE déſir prend ſa ſource dans l'amour du plaiſir, &, par conſéquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il eſt poſſible; chacun veut être revêtu d'une puiſſance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à ſon bonheur: c'eſt pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les Peuples, ou ſelon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puiſſance ſur eux eſt moins abſolue; ils ſont moins néceſſités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un Peuple ſelon ſes loix, il faut les connoître, les méditer, ſupporter des études pénibles, auxquelles la pareſſe veut toujours ſe ſouſtraire. Pour ſatisfaire cette pareſſe, chacun aſpire donc au pouvoir abſolu, qui, le diſpenſant de tout ſoin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, ſoumet ſervilement les hommes à ſes volontés.

Selon Ariſtote, le Gouvernement deſpotique eſt celui où tout eſt eſclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être Deſpote. Pour l'être, il faut abaiſſer la puiſſance des Grands & du Peuple, & diviſer, par conſéquent, les intérêts des Citoyens. Dans une longue ſuite de ſiécles, le tems en fournit toujours l'occaſion aux Souverains, qui, preſque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la ſaiſiſſent avec avidité.

C'eſt ſur cette anarchie des intérêts que s'eſt établi le deſpotiſme oriental, aſſez ſemblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend ſon pavillon royal ſur un gouffre aride & déſolé, où la confuſion, entrelaſſée dans elle-même, entretient l'anarchie

& la diſcorde des éléments, & gouverne chaque atôme avec un ſceptre de fer.

La diviſion une fois ſemée entre les Citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire ſans ceſſe étinceller aux yeux des Peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'eſt point, en ce genre, porté le deſpotiſme, non-ſeulement en Orient, mais même ſous les Empereurs Romains? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'eſclave étoit l'eſpion de ſon maître, l'affranchi de ſon patron, l'ami de ſon ami. Dans ces ſiécles de calamité, l'homme vertueux ne conſeilloit pas le crime; mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eut été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foibleſſe étoit un héroïſme. On vit, ſous ce regne, punir, dans Sénécion & Ruſticus, les Panégyriſtes des vertus de Thraſea & d'Helvidius; ces illuſtres Orateurs traités de criminels d'Etat, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des Ecrivains célébres, tels que Pline, réduits à compoſer des ouvrages de Grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit ſuſpect à la tyrannie & dangereux pour ſon Auteur. Les Savants attirés à Rome par les Auguſte, les Veſpaſien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chaſſa les Philoſophes, on proſcrivit les Sciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'eſprit & de la vertu.

C'eſt en tenant ainſi les ames dans les angoiſſes perpétuelles de la crainte, que la tyrannie fait les avilir : c'eſt elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces ſupplices (*a*) ſi cruels; ſupplices quelquefois néceſſaires dans ces Pays abominables, parce que les Peuples y ſont excités aux forfaits, non-ſeulement par leur miſére, mais encore par le Sultan qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriſer la juſtice.

(*a*) Si les ſupplices, en uſage dans preſque tout l'Orient, font horreur à l'humanité, c'eſt que le Deſpote, qui les ordonne, ſe ſent au-deſſus des loix. Il n'en eſt pas ainſi dans les Républiques; les loix y ſont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y ſoumet.

Voilà, & les motifs ſur leſquels eſt fondé l'amour du deſpotiſme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'eſt ainſi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les Rois ſe jettent inconſidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille d'entre eux ont péri. Oſons, pour le bonheur de l'humanité & celui des Souverains, les éclairer ſur ce point; leur montrer le danger auquel, ſous un pareil Gouvernement, eux & leurs Peuples ſont expoſés. Qu'ils écartent déſormais loin d'eux tout conſeiller perfide qui leur inſpireroit le déſir du pouvoir arbitraire: qu'ils ſachent enfin que le traité le plus fort contre le deſpotiſme, ſeroit le traité du bonheur & de la conſervation des Rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de Princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'Empereurs Grecs ou Turcs égorgés ſur le Trône de Conſtantinople? Si les Sultans, répondrai-je, ne ſont point retenus par ces exemples effrayants, c'eſt qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement préſent à la mémoire; c'eſt qu'ils ſont continuellement pouſſés au deſpotiſme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'eſt que la plupart des Princes d'Orient, inſtruments des volontés d'un Vizir, cédent par foibleſſe à ſes déſirs, & ne ſont pas aſſez avertis de leur injuſtice par la noble réſiſtance de leurs Sujets.

L'entrée au deſpotiſme eſt facile. Le Peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'eſt au moment qu'accablé ſous le joug, enchainé de toutes parts, & dans l'impuiſſance de ſe défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le ſupplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foibleſſe des Peuples, les Princes ſe font Deſpotes. Ils ne ſavent pas qu'ils ſuſpendent eux-mêmes ſur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & ſouvent employer le glaive du ſoldat. Or, l'uſage habituel, de pareils moyens, ou révolte les Citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume inſenſiblement à ne reconnoître d'autre juſtice que la force.

Cette idée eſt long-tems à ſe répandre dans le Peuple;

mais elle y perce, & parvient juſqu'au ſoldat. Le ſoldat apperçoit enfin qu'il n'eſt dans l'Etat aucun corps qui puiſſe lui réſiſter; qu'odieux à ſes Sujets, le Prince lui doit toute ſa puiſſance; ſon ame s'ouvre à ſon inſçu à des projets audacieux; il déſire d'améliorer ſa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet eſpoir, & lui promette le pillage de quelques grandes Villes, un tel homme, comme le prouve toute l'Hiſtoire, ſuffit pour faire une révolution; révolution toujours rapidement ſuivie d'une ſeconde; puiſque, dans les Etats deſpotiques, comme le remarque l'illuſtre Préſident de Monteſquieu, ſans détruire la tyrannie, on maſſacre ſouvent les tyrans. Lorſqu'une fois le ſoldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir. Je puis citer, à ce ſujet, tous les Empereurs Romains proſcrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la Patrie de la tyrannie des ſoldats, & rétablir l'ancienne diſcipline dans les armées.

Pour commander à des eſclaves, le Deſpote eſt donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiétes & impérieuſes. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque le Prince a créé dans l'Etat un corps puiſſant de Magiſtrats. Jugé par ces Magiſtrats, le Peuple a des idées du juſte & de l'injuſte; le ſoldat, toujours tiré du corps des Citoyens, conſerve dans ſon nouvel état quelqu'idée de la juſtice: d'ailleurs, il ſent qu'ameuté par le Prince & par les Magiſtrats, le corps entier des Citoyens, ſous l'étendard des loix, s'oppoſeroit aux entrepriſes hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût ſa valeur, il ſuccomberoit enfin ſous le nombre: il eſt donc à la fois retenu dans ſon devoir, & par l'idée de la juſtice, & par la crainte.

Ce corps puiſſant de Magiſtrats eſt donc néceſſaire à la ſûreté des Rois: c'eſt un bouclier ſous lequel le Peuple & le Prince ſont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la ſédition.

C'étoit à ce ſujet, & pour ſe ſouſtraire au danger qui, de toutes parts, environne les Deſpotes, que le Khalife Aaron Al-Raſchid demandoit un jour au célébre Beloulh, ſon frere, quelques conſeils ſur la maniére de bien regner: " Faites, lui dit-il, que vos volontés ſoient con-
" formes aux loix, & non les loix à vos volontés. Son-
" gez que les hommes ſans mérite demandent beaucoup,

„ & les grands hommes rarement; réſiſtez donc aux de-
„ mandes des uns, & prévenez celles des autres. Ne char-
„ gez point vos Peuples d'impôts trop onéreux : rappel-
„ lez-vous, à cet égard, les avis du Roi Nouchirvon, le
„ juſte, à ſon fils Ormous : *Mon fils*, lui diſoit-il, *per-*
„ *ſonne ne ſera heureux dans ton Empire, ſi tu ne ſonges*
„ *qu'à tes aiſes. Lorſqu'étendu ſur des couſſins, tu ſeras*
„ *prêt à t'endormir, ſouviens-toi de ceux que l'oppreſſion*
„ *tient éveillés; lorſqu'on ſervira devant toi un repas ſplen-*
„ *dide, ſonge à ceux qui languiſſent dans la miſère; lorſque*
„ *tu parcourras les boſquets délicieux de ton Harem, ſou-*
„ *viens-toi qu'il eſt des infortunés que la tyrannie retient*
„ *dans les fers.* Je n'ajouterai, dit Beloulh, qu'un mot
„ à ce que je viens de dire : Mettez en votre faveur les
„ gens éminents dans les Sciences; conduiſez-vous par
„ leurs avis, afin que la monarchie ſoit obéiſſante à la
„ loi écrite, & non la loi à la monarchie. (*b*)

Thémiſte, (*c*) chargé de la part du Sénat de haranguer Jovien à ſon avénement au trône, tint, à peu près, le même diſcours à cet Empereur : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, ſi les gens de guerre vous ont élevé à l'Empire, les Philoſophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Céſars; les ſeconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perſes même, les plus vils & les plus lâches de tous les Peuples, il étoit permis aux (*d*) Philoſophes, chargés d'inaugurer les Princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache, ô Roi! que ton autorité ceſſera d'être légitime, le jour même que tu ceſſeras de rendre les Perſes heureux.* Vérité dont Trajan paroiſſoit pénétré, lorſqu'élevé à l'Empire, & faiſant, ſelon l'uſage, préſent d'une épée au Préfet du Prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & ſervez-vous-en ſous mon regne, ou pour défendre en moi un Prince juſte, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, ſous prétexte de maintenir l'autorité du Prince,

(*b*) *Chardin, tome V.*
(*c*) *Hiſtoire critique de la Philoſophie, par Mr. Deſlandes.*
(*d*) *Voyez l'Hiſtoire critique de la Philoſophie.*

Prince, veut la porter juſqu'au pouvoir arbitraire, eſt, à la fois, mauvais pere, mauvais Citoyen, & mauvais Sujet : mauvais pere & mauvais Citoyen, parce qu'il charge ſa Patrie & ſa poſtérité des chaînes de l'eſclavage ; mauvais Sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'eſt évoquer contre les Rois l'ambition & le déſeſpoir. J'en prends à témoin les Trônes de l'Orient, teints ſi ſouvent du ſang de leurs Souverains. (*e*) L'intérêt bien entendu des Sultans ne leur permettroit jamais, ni de ſouhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux déſirs de leurs Vizirs. Les Rois doivent être ſourds à de pareils conſeils, & ſe rappeller que leur unique intérêt eſt de tenir, ſi je l'oſe dire, toujours leur Royaume en valeur, pour en jouir eux & leur poſtérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des Princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la pareſſe qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours ſur tout autre intérêt ; & tout Gouvernement, comme l'Hiſtoire le prouve, tendra toujours au deſpotiſme.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du Deſpotiſme.

JE diſtinguerai d'abord deux eſpéces de deſpotiſme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, ſur une Nation vertueuſe qui le ſouffre impatiemment. Cette Nation eſt comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élaſticité briſe bientôt les cables qui le courboient. La Gréce en fournit mille exemples.

L'autre eſt fondé par le tems, le luxe & la molleſſe. La Nation chez laquelle il s'établit, eſt comparable à ce

(*e*) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui ſouvent a porté pluſieurs milliers d'entre eux à s'immoler ſur la tombe de leurs Souverains, combien l'ambition, excitée par l'eſpoir d'une puiſſance arbitraire, n'a-t-elle pas occaſionné de révolutions dans cet Empire ? *Voyez l'Hiſtoire des Huns, par Mr. de Guignes, article de la Chine.*

même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espéce de despotisme dont il s'agit dans ce Chapitre.

Chez les Peuples soumis à cette forme de Gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un Vizir? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance, cependant, on erre çà & là sans guide; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la premiére jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparoissent enfin entiérement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux Vizirs? Et comment, répondrai-je, l'aquerroient-ils dans ces Pays despotiques, où les Citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la Patrie; où l'intérêt mal entendu du Sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses Sujets; où servir le Prince, c'est trahir sa Nation? Pour être juste & vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du Prince & des Sujets; étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser: or, quel homme ose penser chez un Peuple soumis au pouvoir arbitraire? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penser, en entraine bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les Pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins : il est certain qu'on n'en pense pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces Gouvernements, l'on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme & de vertige, qui annonce la destruction des Empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les Peuples n'ont donc, en ces Pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des Ci-

toyens. Les Vizirs, tirés du corps de cette même Nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de juſtice; c'eſt donc pour faire leur cour, pour partager la puiſſance du Souverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les ſuppoſant même animés du déſir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les Vizirs, néceſſairement emportés par les intrigues du Serrail, n'ont pas le loiſir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'expoſer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager? ils n'y ſont pas même excités par la crainte de la cenſure. (*a*)

Si l'on peut comparer les petites choſes aux grandes, qu'on ſe repréſente l'état de la République des lettres. Si l'on en banniſſoit les critiques, ne ſent-on pas qu'affranchi de la crainte ſalutaire de la cenſure, qui force maintenant un Auteur à ſoigner, à perfectionner ſes talents, ce même Auteur ne préſenteroit plus au Public que des ouvrages négligés & imparfaits? Voilà préciſément le cas où ſe trouvent les Vizirs; c'eſt la raiſon pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'adminiſtration des affaires, & ne doivent, en général, jamais conſulter les gens éclairés. (*b*)

Ce que je dis des Vizirs, je le dis des Sultans. Les Princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur Nation. Leurs yeux même, à cet égard, ſont couverts de ténébres plus épaiſſes que ceux de leurs Sujets. Preſque tous ceux qui les élévent ou qui les environnent, avides de gouverner ſous leur nom, (*c*) ont intérêt de les

(*a*) C'eſt pourquoi la Nation Angloiſe, entre ſes Priviléges, compte la liberté de la Preſſe pour un des plus précieux.

(*b*) Si, dans le Parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du Préſident de Monteſquieu, c'eſt que l'Angleterre eſt un Pays libre. En fait de loix & d'adminiſtration, ſi le Czar Pierre prenoit conſeil du fameux Leibnitz, c'eſt qu'un grand homme conſulte ſans honte un autre grand homme; & que les Ruſſes, par le commerce qu'ils ont avec les autres Nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(*c*) Dans une forme de gouvernement bien différente de la conſtitution orientale, chez nous même, Louis XIII. dans une de ſes Lettres, ſe plaint du Maréchal d'Ancre : " Il m'empêche, dit-il, " de me promener dans Paris; il " ne m'accorde que le plaiſir de " la chaſſe, que la promenade des

abrutir. Auſſi les Princes deſtinés à regner, enfermés dans le Serrail juſqu'à la mort de leur pere, paſſent-ils du Harem ſur le Trône, ſans avoir aucune idée nette de la ſcience du Gouvernement, & ſans avoir une ſeule fois aſſiſté au Divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la ſupériorité de courage & de lumiéres n'inſpiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des Pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, ſouviens-toi que tu es homme*; pourquoi les Vizirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité ? (*d*) Pourquoi ne pourroit-on, ſans crime, douter de la juſtice de leurs déciſions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuſte?*

C'eſt que les Vizirs ſont des hommes. Parmi les Auteurs, en eſt-il beaucoup qui euſſent la généroſité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puiſſance de les punir? Ce ne ſeroit, du moins, que des hommes d'un eſprit ſupérieur & d'un caractére élevé, qui, ſacrifiant leur reſſentiment à l'avantage du Public, conſerveroient à la République des lettres, des critiques, ſi néceſſaires au progrès des Arts & des Sciences. Or, comment exiger tant de généroſité de la part du Vizir?

Il eſt, dit Balzac, *peu de Miniſtres aſſez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent auſſi longtems que les races conſervées, au plaiſir que donne la vengeance, & qui cependant paſſe auſſi vîte que le coup de hache qui abat une tête.* Peu de Vizirs ſont dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la Reine Nephté, lorſque les Prêtres, en prononçant ſon panégyrique, diſent : *Elle a pardonné comme les Dieux, avec plein pouvoir de punir.*

„ Tuileries; il eſt défendu aux Of-
„ ficiers de ma Maiſon, ainſi qu'à
„ tous mes Sujets, de m'entrete-
„ nir d'affaires ſérieuſes, & de me
„ parler en particulier. Il ſemble qu'en chaque Pays on cherche à rendre les Princes peu dignes du Trône où la naiſſance les appelle.

(*d*) Ce n'eſt point en Orient qu'on trouve un Duc de Bourgogne. Ce Prince liſoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer; & il ſentoit que la haine & l'humeur ſeules oſent quelquefois préſenter la vérité aux Rois.

Le Puiſſant ſera toujours injuſte & vindicatif. Mr. de Vendôme diſoit plaiſamment à ce ſujet, que, dans la marche des armées, il avoit ſouvent examiné les querelles des mulets & des muletiers; & qu'à la honte de l'humanité, la raiſon étoit preſque toujours du côté des mulets.

Mr. du Vernay, ſi ſavant dans l'Hiſtoire naturelle, & qui connoiſſoit, à la ſeule inſpection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, diſoit ſouvent: *Qu'on me préſente la dent d'un animal inconnu; par ſa dent, je jugerai de ſes mœurs.* A ſon exemple, un Philoſophe moral pourroit dire: Marquez-moi le dégré de pouvoir dont un homme eſt revêtu; par ſon pouvoir, je jugerai de ſa juſtice. En vain, pour déſarmer la cruauté des Vizirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le ſupplice des critiques eſt la trompette qui annonce à la poſtérité la honte & les vices de leurs bourreaux: dans les Etats deſpotiques, on ſe ſoucie & l'on doit ſe ſoucier peu de la gloire & de la poſtérité, puiſqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure; & qu'il n'en eſt aucun qu'on accorde au mérite & qu'on oſe refuſer à la puiſſance.

Les Vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'inſtruire, &, par conſéquent, de ſupporter la cenſure: ils doivent donc être, en général, peu éclairés. (e) Milord Bolingbrooke

(e) Comme tous les Citoyens ſont fort ignorants du bien public, preſque tous les faiſeurs de projets ſont, dans ces Pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particuliére en vue, ou des eſprits médiocres qui ne peuvent ſaiſir, d'un coup d'œil, la longue chaîne qui lie enſemble toutes les parties d'un Etat. Ils propoſent, en conſéquence, des projets toujours diſcordants avec le reſte de la légiſlation d'un Peuple. Auſſi oſent-ils rarement, dans un ouvrage, les expoſer aux regards du Public.

L'homme éclairé ſent que, dans ces Gouvernements, tout changement eſt un nouveau malheur; parce qu'on n'y peut ſuivre aucun plan; parce que l'adminiſtration deſpotique corrompt tout. Il n'eſt, dans ces Gouvernements, qu'une choſe utile à faire; c'eſt d'en changer inſenſiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux Czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de ſa Nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme ſuccéde rarement à un autre grand homme; que, n'ayant rien changé dans la conſtitution de l'Empire, les Ruſſes, par la forme de leur Gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

disoit à ce sujet, que, " jeune encore, il s'étoit d'abord „ représenté ceux qui gouvernoient les Nations comme „ des intelligences supérieures. Mais, ajoutoit-il, l'expé- „ rience me détrompa bientôt : j'examinai ceux qui te- „ noient en Angleterre le timon des affaires ; & je recon- „ nus que les Grands étoient assez semblables à ces Dieux „ de Phénicie sur les épaules desquels on attachoit une „ tête de bœuf en signe de puissance suprême, & qu'en „ général les hommes étoient régis par les plus sots d'en- „ tre eux. „ Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est, sans doute, incontestable dans presque tous les Empires de l'Orient.

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'avilissement où sont les Peuples, entretient l'ignorance des Vizirs ; second effet du Despotisme.

SI les Vizirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du Public que les Vizirs soient instruits ; toute Nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces Pays de Citoyens assez vertueux pour reprocher aux Vizirs leur ignorance & leur injustice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir Citoyens ? C'est que le propre du despotisme est d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les Etats où la loi seule punit & récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les Pays despotiques, où sa vie, ses biens & sa liberté dépendent du caprice (*a*) & de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ces

(*a*) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir, dans le Souverain, l'injustice commise envers un Sujet. A l'avénement de Malicorne au Trône d'Ecosse, un Seigneur lui présente la Patente de ses Priviléges, le priant de les confirmer : le Roi la prend & la déchire. Le Seigneur s'en plaint au Parlement ; & le Parlement or-

Pays, il ſeroit auſſi inſenſé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Créte & à Lacédémone : auſſi n'y voit-on perſonne s'élever contre l'injuſtice, &, plutôt que d'y applaudir, crier comme le Philoſophe Philoxéne : *Qu'on me remène aux carriéres.*

Dans ces Gouvernements, que n'en coute-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'eſt-elle pas expoſée ? Suppoſons un homme paſſionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injuſtice ou l'incapacité des Vizirs ou des Satrapes, la cauſe des miſéres publiques, & qu'il ſe taiſe, c'eſt vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette ſeroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme ſera vertueux, plus il s'empreſſera de nommer celui ſur lequel doit tomber le mépris national : je dirai, de plus, qu'il le doit. Or, l'injuſtice & l'imbécillité d'un Vizir ſe trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puiſſance néceſſaire pour condamner le mérite aux plus grands ſupplices, cet homme ſera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il ſera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudiſſements des ſpectateurs, plus barbares encore que Néron, les Vizirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils ſurchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils ſont ſemblables à Tibére ; ſous ſon regne, on traitoit de factieux juſqu'aux cris, juſqu'aux ſoupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout eſt criminel, dit Suétone, ſous un Prince qui ſe ſent toujours coupable.

Il n'eſt point de Vizir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perſes, qui, cruellement fouettés par l'ordre du Prince, étoient enſuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons*, lui diſoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous ſouvenir de nous.*

La noble hardieſſe d'un Citoyen aſſez vertueux pour reprocher aux Vizirs leur ignorance & leur injuſtice, ſeroit donc bientôt ſuivie de ſon ſupplice ; (*b*) & perſonne

donne que le Roi, aſſis ſur ſon Trône, ſera tenu, en préſence de toute ſa Cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la Patente de ce Seigneur.

(*b*) Qu'un Vizir commette une faute dans ſon adminiſtration ; ſi cette faute nuit au Public, les Peuples crient, & l'orgueil du Vizir s'en offenſe : loin de revenir ſur ſes pas, & d'eſſayer, par une meil-

ne s'y veut expoſer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave? Oui, répondrai-je, lorſqu'il eſt ſoutenu par l'eſpoir de l'eſtime & de la gloire. Eſt-il privé de cet eſpoir? ſon courage l'abandonne. Chez un Peuple eſclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce Citoyen généreux; ſon ſupplice trouveroit des approbateurs. Il n'eſt point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorſque, dans un Etat, la baſſeſſe eſt devenue mœurs. " Si la Peſte, dit „ Gordon, avoit des jarretiéres, des cordons & des pen„ ſions à donner, il eſt des Théologiens aſſez vils, & des „ Juriſconſultes aſſez bas, pour ſoutenir que le regne de „ la Peſte eſt de droit divin; & que ſe ſouſtraire à ſes „ malignes influences, c'eſt ſe rendre coupable au pre„ mier chef. „ Il eſt donc, en ces Gouvernements, plus ſage d'être le complice que l'accuſateur des fripons; les vertus & les talents y ſont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le ſeul homme eſtimable que ce Prince trouva dans l'Empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

Dans les Pays ſoumis au deſpotiſme, l'amour, l'eſtime, les acclamations du Public ſont des crimes dont le Prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudiſſements du Peuple, ainſi qu'à la fureur de Domitien, traverſe de nuit les rues de Rome, ſe rend au Palais de l'Empereur: le Prince l'embraſſe froidement, Agricola ſe retire; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, ſe perd, au même inſtant, dans la foule des autres eſclaves.

C'eſt dans ces tems malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier, avec Brutus: *O vertu! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des Peuples qui vivent dans des tranſes perpétuelles, & dont l'ame, affaiſſée par la crainte, a perdu tout ſon reſſort? On ne rencontre, chez ces Peuples, que des Puiſſants inſolents, & des eſclaves

---

leure conduite, de calmer de trop juſtes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'impoſer ſilence aux Citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent: alors il ne reſte au Vizir que deux partis à prendre, ou d'expoſer l'Etat à des révolutions, ou de porter le deſpotiſme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des Empires; & c'eſt à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les Vizirs.

vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un Vizir, lorſque, dans une importance & une gravité ſtupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients; & que ces derniers, ſérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baiſſés, attendent en tremblant (c) la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés ſur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, ſelon eux, les élever à la dignité de Pagode!

Quand on voit le mérite ainſi humilié devant un Vizir ſans talent, ou même un vil Eunuque, on ſe rappelle, malgré ſoi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thuriſama*, c'eſt-à-dire, *Monſeigneur*.

CHAPITRE XX.

Du Mépris de la vertu, & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle; troiſiéme effet du Deſpotiſme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les Chapitres précédents, l'ignorance des Vizirs eſt une ſuite néceſſaire de la forme deſpotique des Gouvernements, le ridicule qu'en ces Pays l'on jette ſur la vertu, en paroit être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas ſomptueux des Perſes, dans leurs ſoupers de bonne compagnie, l'on ne ſe moquât de la frugalité & de la groſſiéreté des Spartiates? & que des Courtiſans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des Eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnaſſent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de ſe proſterner devant le grand Roi?

Un Peuple eſclave doit néceſſairement jetter du ridicule ſur l'audace, la magnanimité, le déſintéreſſement,

(c) Le Vizir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au Divan, quand le Sultan y eſt.

le mépris de la vie, enfin ſur toutes les vertus fondées ſur un amour extrême de la Patrie & de la liberté. On devoit, en Perſe, traiter de fou, d'ennemi du Prince, tout Sujet vertueux, qui, frappé de l'héroïſme des Grecs, exhortoit ſes Concitoyens à leur reſſembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le Gouvernement, la ruine prochaine d'un Empire où la vertu étoit mépriſée. (*a*) Les Perſes, ſous peine de ſe trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des ſentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand Citoyen, objet de vénération par-tout où l'on eſt Citoyen, ne paſſera jamais que pour fou dans un Gouvernement deſpotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïſme des Grecs, que de grandes actions paſſeroient pour folles, ſi ces mêmes actions n'étoient conſacrées par l'admiration de tous les ſiécles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le Roi Agis reçut du Peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre; renvoyez une partie de vos troupes; ne combattez l'ennemi qu'à force égale?* On traiteroit pareillement d'inſenſée la réponſe qu'à la journée des Argineuſes fit Callicratidas, Général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui conſeilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon!* lui répondit-il, *à Dieu ne plaiſe que je ſuive un conſeil dont les ſuites ſeroient ſi funeſtes à ma Patrie! Sparte ne ſera point desbonorée par ſon Général. C'eſt ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Eſt-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, juſqu'aujourd'hui, ne ſe ſont jamais informés du nombre, mais ſeulement du lieu où campoient leurs ennemis?* Une réponſe ſi noble & ſi haute paroitroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont aſſez d'élévation dans l'ame, une connoiſſance aſſez profonde de la politique,

(*a*) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le Pas des Thermopyles, des tranſfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des Jeux olympiques : *Quels hommes*, s'écria un Seigneur Perſan, *allons-nous combattre! Inſenſibles à l'intérêt, ils ne ſont avides que de gloire.*

pour ſentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuſe opiniâtreté qui les rendoit invincibles ? Ce Héros ſavoit qu'occupés, ſans ceſſe, à nourrir en eux le ſentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émouſſer la fineſſe, & qu'un Peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les ſcrupules.

Les demi-politiques, faute d'embraſſer une aſſez grande étendue de tems, ſont toujours trop vivement frappés d'un danger préſent. Accoutumés à conſidérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorſqu'ils penſent corriger un Peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus ſouvent, que lui enlever le *palladium* auquel ſont attachés ſes ſuccès & ſa gloire.

C'eſt donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration préſente que l'on conſerve pour ces actions : encore cette admiration n'eſt-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration ſentie nous porteroit néceſſairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui ſe diſent paſſionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entiérement à ſa valeur & à ſon habileté ? Eſt-il beaucoup d'Antiochus-Soter ? Ce Prince ſent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aſpect imprévu de ſes éléphants : il verſe des larmes ſur ces palmes triomphales, & fait, ſur le champ de bataille, élever un trophée à ſes éléphants.

On vante la généroſité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorſque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce Prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les ſacrifices barbares qu'ils faiſoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de ſa victoire que pour conclurre le ſeul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs ? Mille Héros ont tour à tour ſubjugué l'Aſie : cependant il n'en eſt aucun, qui, ſenſible aux maux de l'humanité, ait profité de ſa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la miſère & de l'aviliſſement dont les accable le deſpotiſme. Aucun d'eux n'a détruit ces maiſons de douleur & de lar-

mes, où la jalouſie mutile, ſans pitié, les infortunés deſtinés à la garde de ſes plaiſirs, & condamnés au ſupplice d'un déſir toujours renaiſſant & toujours impuiſſant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une eſtime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte : auſſi n'éprouvons-nous pas, à l'aſpect d'une ville fortifiée, le ſentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, paſſant ſous les murs de Corinthe : *Quelles femmes*, demanderent-ils, *habitent cette Cité?* Ce ſont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne ſavent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils & lâches, que les ſeuls remparts impénétrables à l'ennemi ſont des Citoyens déterminés à la mort?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne ſe rencontrent que dans des Républiques guerriéres. De quelque amour que nous ſoyons animés pour la Patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reſte d'avoir ſurvêcu à ſa défaite. On ne prendra point exemple ſur ces vertueuſes Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuſes d'avoir porté dans leur ſein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage, ſe retiroient au fond de leurs maiſons, dans le deuil & le ſilence ; lorſqu'au contraire, les meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie & la tête couronnée de fleurs, alloient au Temple en rendre graces aux Dieux.

Quelque braves que ſoient nos ſoldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes ſoutenir, comme les Suiſſes, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital, (*b*) l'effort d'une armée de ſoixante mille hommes, qui paya ſa victoire de la perte de huit mille ſoldats. On ne verra plus

(*b*) Dans l'Hiſtoire de Louis XI. Mr. Duclos dit que les Suiſſes, au nombre de 3000, ſoutinrent l'effort de l'Armée du Dauphin, compoſée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat ſe donna près de Bottelen, & les Suiſſes y furent preſque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suiſſes mirent en déroute l'Armée de l'Archiduc Léopold, compoſée de 20000 hommes.

Près de Wéſen, dans le Canton de Glaris, 350 Suiſſes défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célébre la mémoire ſur le champ de bataille. Un Orateur fait le panégyrique, & lit la liſte des trois cents cinquante noms.

de Gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier ſupplice dix ſoldats, qui s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite ſi glorieuſe.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ſtérile pour de pareilles actions & de ſemblables vertus, quel mépris les Peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus? qui pourroit les leur faire reſpecter? Ces Pays ſont peuplés d'ames abjectes & vicieuſes : or, dès que les hommes vertueux ne ſont plus en aſſez grand nombre dans une Nation pour y donner le ton, elle le reçoit néceſſairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéreſſés à ridiculiſer les ſentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureuſement il en eſt peu qui ne cédent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui ſoient aſſez courageux pour braver le mépris de leur Nation, & qui ſentent aſſez nettement que l'eſtime d'une Nation tombée dans un certain dégré d'aviliſſement, eſt une eſtime moins flatteuſe que deshonorante.

Le peu de cas qu'on faiſoit d'Annibal, à la Cour d'Antiochus, a-t-il deshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Pruſias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illuſtre Carthaginois? Elle n'a deshonoré aux yeux de la poſtérité que le Roi, le Conſeil & le Peuple qui le livroient.

Le réſultat de ce que j'ai dit, c'eſt qu'on n'a réellement, dans les Empires deſpotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & ſi l'on en exige des Citoyens; il en eſt, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on ſera aſſez prudent pour la taire.

CHAPITRE XXI.

Du Renverſement des Empires ſoumis au pouvoir arbitraire; quatriéme effet du Deſpotiſme.

L'Indifférence des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'aviliſſement des ames, ſuite néceſſaire de la forme de leur Gouvernement, doit, à la fois, en faire des Citoyens fripons entre eux, & ſans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cauſe de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains ſubjuguerent l'Aſie. Comment des eſclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, euſſent-ils étouffé devant le glaive des Romains les ſentiments habituels de crainte que le deſpotiſme leur avoit fait contracter? Comment des hommes abrutis, ſans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les Puiſſants, n'euſſent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne ſe fuſſent-ils pas montrés également lâches, & dans le conſeil, & dans le combat?

Si les Egyptiens, dit à ce ſujet Plutarque, furent ſucceſſivement eſclaves de toutes les Nations; c'eſt qu'ils furent ſoumis au deſpotiſme le plus dur: auſſi ne donnerent-ils preſque jamais que des preuves de lâcheté. Lorſque le Roi Cléoméne, chaſſé de Sparte, réfugié en Egypte, empriſonné par l'intrigue d'un Miniſtre nommé Sobiſius, eut maſſacré ſa garde & rompu ſes fers, le Prince ſe préſente dans les rues d'Alexandrie; mais vainement il y exhorte les Citoyens à le venger, à punir l'injuſtice, à ſecouer le joug de la tyrannie: par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne reſtoit à ce Peuple vil & lâche que l'eſpéce de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un Peuple eſclave réſiſteroit-il à une Nation libre & puiſſante? Pour uſer impunément du pouvoir arbitraire, le Deſpote eſt forcé d'énerver l'eſprit & le courage de ſes Sujets. Ce qui le rend puiſſant au-dedans, le rend

foible au-dehors : avec la liberté, il bannit de ſon Empire toutes les vertus; elles ne peuvent, dit Ariſtote, habiter chez des ames ſerviles. Il faut, ajoute l'illuſtre Préſident de Monteſquieu, que nous avons déja cité, commencer par être mauvais Citoyen pour devenir bon eſclave. Il ne peut donc oppoſer aux attaques d'un Peuple, tel que les Romains, qu'un conſeil & des Généraux abſolument neufs dans la ſcience politique & militaire, & pris dans cette même Nation dont il a amolli le courage & rétréci l'eſprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les Etats deſpotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat? Oui, lorſque le trône a ſucceſſivement été occupé par pluſieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la préſence de la tyrannie, ſe ranime à l'aſpect d'un Prince vertueux : ſa préſence eſt comparable à celle du ſoleil; lorſque ſa lumiére perce & diſſipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout ſe ranime, tout ſe vivifie dans la nature, les plaines ſe peuplent de laboureurs, les bocages retentiſſent de concerts aëriens, & le peuple aîlé du ciel vole juſques ſur la cime des chênes pour y chanter le retour du ſoleil. *O tems heureux!* s'écrie Tacite ſous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penſer librement, & dire librement ce qu'on penſe, où l'on voit tous les cœurs voler au devant du Prince, où ſa vue ſeule eſt un bienfait!*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles Nations eſt toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut dégré de puiſſance & de gloire, & s'illuſtrent par des ſuccès en tout genre, ces ſuccès, attachés, comme je viens de le dire, à la ſageſſe des Rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur Gouvernement, ont toujours été auſſi paſſagers que brillants : la force de pareils Etats, quelque impoſante qu'elle ſoit, n'eſt qu'une force illuſoire : c'eſt le coloſſe de Nabuchodonoſor; ſes pieds ſont d'argile. Il en eſt de ces Empires comme du ſapin ſuperbe; ſa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri ſous ſon ombrage; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il eſt renverſé au premier ouragan. Ces Etats n'ont qu'un moment d'exiſtence, s'ils ne ſont environnés de Nations peu en-

treprenantes & ſoumiſes au pouvoir abitraire. La force reſpective de pareils Etats conſiſte alors dans l'équilibre de leur foibleſſe. Un Empire deſpotique a-t-il reçu quelque échec ? Si le trône ne peut être raffermi que par une réſolution mâle & courageuſe, cet Empire eſt détruit.

Les Peuples qui gémiſſent ſous un pouvoir arbitraire, n'ont donc que des ſuccès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, ſubir le joug d'une Nation libre & entreprenante. Mais, en ſuppoſant que des circonſtances & des poſitions particuliéres les arrachaſſent à ce danger, la mauvaiſe adminiſtration de ces Royaumes ſuffit pour les détruire, les dépeupler & les changer en déſerts. La langueur léthargique, qui ſucceſſivement en ſaiſit tous les membres, produit cet effet. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer les paſſions : or, dès que les ames ont, par le défaut de paſſions, perdu leur activité ; lorſque les Citoyens ſont, pour ainſi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oiſiveté & de la molleſſe ; alors l'Etat tombe en conſomption : le calme apparent dont il jouit, n'eſt, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiſſement précurſeur de la mort. Il faut des paſſions dans un Etat ; elles en ſont l'ame & la vie. Le Peuple le plus paſſionné eſt, à la longue, le Peuple triomphant.

L'effervescence modérée des paſſions eſt ſalutaire aux Empires ; ils ſont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux ſtagnantes exhaleroient en croupiſſant des vapeurs funeſtes à l'univers, ſi, en les ſoulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, ſi la grandeur des Nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire, n'eſt qu'une grandeur momentanée, il n'en eſt pas ainſi des Gouvernements où la puiſſance eſt, comme dans Rome & dans la Gréce, partagée entre le Peuple, les Grands ou les Rois. Dans ces Etats l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en Citoyens. C'eſt dans ces Pays qu'un Peuple, dont les ſuccès tiennent à la conſtitution même de ſon Gouvernement, peut s'en promettre de durables. La néceſſité où ſe trouve alors le Citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penſer & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à ſon ame : l'audace de ſon eſprit paſſe dans ſon cœur ; elle lui fait concevoir des

des projets plus vaſtes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuſes. J'ajouterai même que, ſi l'intérêt particulier n'eſt point entiérement détaché de l'intérêt public ; ſi les mœurs d'un Peuple, tel que les Romains, ne ſont pas auſſi corrompues qu'elles l'étoient du tems des Marius & des Sylla ; l'eſprit de faction, qui force les Citoyens à s'obſerver & à ſe contenir réciproquement, eſt l'eſprit conſervateur de ces Empires. Ils ne ſe ſoutiennent que par le contrepoids des intérêts oppoſés. Jamais les fondements de ces Etats ne ſont plus aſſurés que dans ces moments de fermentation extérieure où ils paroiſſent prêts à s'écrouler. Ainſi, le fond des mers eſt calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchainés ſur leur ſurface, ſemblent les bouleverſer juſques dans leurs abîmes.

Après avoir reconnu, dans le deſpotiſme oriental, la cauſe de l'ignorance des Vizirs, de l'indifférence des Peuples pour la vertu, & du renverſement des Empires ſoumis à cette forme de Gouvernement, je vais, dans d'autres conſtitutions d'Etat, montrer la cauſe des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains Peuples pour la gloire & la vertu.

CE Chapitre eſt une conſéquence ſi néceſſaire du précédent, que je me croirois, à ce ſujet, diſpenſé de tout examen, ſi je ne ſentois combien l'expoſition des moyens propres à néceſſiter les hommes à la vertu, peut être agréable au Public, & combien les détails, ſur une pareille matiére, ſont inſtructifs pour ceux même qui la poſſédent le mieux. J'entre donc en matiére. Je jette les yeux ſur les Républiques les plus fécondes en hommes vertueux ; je les arrête ſur la Gréce, ſur Rome ; & j'y vois naître une multitude de Héros. Leurs grandes actions, conſervées, avec ſoin, dans l'Hiſtoire, y ſemblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les ſiécles les plus corrompus & les plus reculés : il en eſt de ces actions comme de ces vaſes d'encens, qui, placés ſur l'autel des Dieux,

ſuffiſent pour remplir de parfums la vaſte étendue de leur Temple.

En conſidérant la continuité d'actions vertueuſes que préſente l'Hiſtoire de ces Peuples, ſi je veux en découvrir la cauſe, je l'apperçois dans l'adreſſe avec laquelle les Légiſlateurs de ces Nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public. (a)

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne ſuppoſe en ce Général aucun ſentiment d'héroïſme, pas même ceux que lui devoit inſpirer l'éducation Romaine : & je dis que, dans le ſiécle de ce Conſul, la légiſlation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne conſultant que ſon intérêt perſonnel, Régulus ne pouvoit ſe refuſer à l'action généreuſe qu'il fit. En effet, lorſqu'inſtruit de la diſcipline des Romains, on ſe rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du ſupplice de la baſtonade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'eſt-il pas évident qu'un Conſul vaincu, fait priſonnier, & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des priſonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, ſans craindre ce mépris, toujours ſi humiliant de la part des Républicains, & ſi inſoutenable pour une ame élevée? qu'ainſi, le ſeul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de ſa défaite? Il devoit donc s'oppoſer au traité d'échange que le Sénat étoit prêt à ſigner. Il expoſoit, ſans doute, ſa vie par ce conſeil : mais ce danger n'étoit pas imminent; il étoit aſſez vraiſemblable, qu'étonné de ſon courage, le Sénat n'en ſeroit que plus empreſſé à conclurre un traité qui devoit lui rendre un Citoyen ſi vertueux. D'ailleurs, en ſuppoſant que le Sénat ſe rendît à ſon avis, il étoit encore très-vraiſemblable que, par crainte de repréſailles, ou par admiration pour ſa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au ſupplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'expoſoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un Héros, mais un homme prudent & ſenſé devoit ſe préſenter pour ſe ſouſtraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

(a) C'eſt dans cette union que conſiſte le véritable eſprit des Loix.

Il eſt donc un art de néceſſiter les hommes aux actions héroïques; non que je prétende inſinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette néceſſité, & que je veuille donner atteinte à ſa gloire; l'action de Régulus fut, ſans doute, l'effet de l'enthouſiaſme impétueux qui le portoit à la vertu : mais un pareil enthouſiaſme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un Peuple ſont toujours un effet néceſſaire de ſa légiſlation : & c'eſt la connoiſſance de cette vérité, qui, ſans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine : Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (*b*) vertueuſes ou infames commiſes dans leurs Gouvernements; & qu'en conſéquence, ces Mandarins ſoient élevés à des poſtes ſupérieurs, ou rabaiſſés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne ſoit chez tous les Peuples l'effet de la ſageſſe plus ou moins grande de l'adminiſtration? Si les Grecs & les Romains furent ſi long-tems animés de ces vertus mâles & courageuſes, qui ſont, comme dit Balzac, *des courſes que l'ame fait au delà des devoirs communs*, c'eſt que les vertus de cette eſpéce ſont preſque toujours le partage des Peuples où chaque Citoyen a part à la ſouveraineté.

Ce n'eſt qu'en ces Pays qu'on trouve un Fabricius. Preſſé par Pyrrhus de le ſuivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes, ſans doute, un Prince illuſtre, un grand Guerrier; mais vos Peuples gémiſſent dans la miſére. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire? Doutez-vous que, bientôt rangés ſous ma loi, vos Peuples ne préféraſſent l'exemption de tributs aux ſurcharges de vos impôts & la ſûreté à l'incertitude de leurs poſſeſſions? Aujourd'hui votre favori, demain je ſerois votre maître.* Un tel diſcours ne pouvoit être prononcé par un Romain. C'eſt dans les Républiques (*c*) qu'on apperçoit, avec étonnement, juſqu'où peut

(*b*) Il n'en eſt pas ainſi des autres Empires de l'Orient; les Gouverneurs n'y ſont chargés que de lever les Impôts & de s'oppoſer aux ſéditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des Peuples de leur Province : leur pouvoir même, à cet égard, eſt très-borné.

(*c*) On voit, par les Lettres du Cardinal Mazarin, qu'il ſentoit tout l'avantage de cette conſtitution d'E-

être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce Guerrier, insulté en plein conseil par le Général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il est accusé de malversation, le Peuple est prêt à mettre en piéces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains ! qu'allez-vous faire? Songez que tout Citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnoissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'Histoire Gréque & Romaine est pleine de ces traits héroïques, & si l'on parcourt presque inutilement toute l'Histoire du Despotisme pour en trouver de pareils, c'est que, dans ces Gouvernements, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public; c'est qu'en ces Pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense ; (*d*) c'est à cette médiocrité qu'on confie presque toujours l'administration publique; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'Etat : repos comparable au moment de silence, qui, dans la nature, précéde de quelques instants la tempête. La tranquillité d'un Etat ne prouve pas toujours le bonheur des Sujets. Dans les Gouvernements arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, ferrés par les morailles, souffrent, sans remuer, les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces Pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces Nations, peut seule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui

---

tat. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en République, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une Lettre à Mr. le Tellier, il dit : " Dom Louis & moi, „ savons bien que Charles II. est „ hors des Royaumes qui lui appartiennent ; mais, entre toutes „ les raisons qui peuvent engager „ les Rois, nos maîtres, à songer „ à son rétablissement, une des plus „ fortes est d'empêcher l'Angleterre de former une République „ puissante, qui, dans la suite, „ donneroit à penser à tous ses „ voisins. "

(*d*) Dans ces Pays, l'esprit & les talents ne sont honorés que sous de grands Princes & de grands Ministres.

le rend ſain & robuſte, & qui développe toute eſpéce de vertus & de talents. Les ſiécles les plus favorables aux lettres ont, par cette raiſon, toujours été les plus fertiles en grands Généraux & en grands Politiques : le même ſoleil vivifie les cédres & les platanes.

Au reſte, cette paſſion de la gloire, qui, diviniſée chez les Payens, a reçu les hommages de toutes les Républiques, n'a principalement été honorée que dans les Républiques pauvres & guerriéres.

CHAPITRE XXIII.

Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes.

LEs Héros, dans les Républiques commerçantes, ſemblent ne s'y préſenter que pour y détruire la tyrannie, & diſparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balzac diſoit de ſes habitants, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu ſeul pour Roi, puiſqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un Roi pour Dieu.* Le ſol propre à la production des grands hommes, eſt, dans ces Républiques, bientôt épuiſé. C'eſt la gloire de Carthage qui diſparoît avec Annibal. L'eſprit de commerce y détruit néceſſairement l'eſprit de force & de courage. *Les Peuples riches*, dit ce même Balzac, *ſe gouvernent par les diſcours de la raiſon qui conclut à l'utile, & non ſelon l'inſtitution morale qui ſe propoſe l'honnête & le hazardeux.*

Le courage vertueux ne ſe conſerve que chez les Nations pauvres. De tous les Peuples, les Scythes étoient, peut-être, les ſeuls qui chantaſſent des hymnes en l'honneur des Dieux, ſans jamais leur demander aucune grace; perſuadés, diſoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit aſſez étendu, ils étoient indépendants, parce qu'ils ceſſoient d'obéir au chef lorſqu'il ceſſoit d'obéir aux loix. Il n'en eſt pas des Nations riches, comme de ces Scythes, qui,

n'avoient d'autre beſoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfére les richeſſes à la gloire, parce que ces richeſſes ſont l'échange de tous les plaiſirs, & que l'aquiſition en eſt plus facile.

Or, quelle ſtérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occaſionner? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoiſſance publique, l'aquiſition de la gloire eſt toujours le prix des ſervices rendus à la Patrie: le déſir de la gloire ſuppoſe toujours le déſir de ſe rendre utile à ſa Nation.

Il n'en eſt pas ainſi du déſir des richeſſes. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la baſſeſſe, de l'eſpionage, & ſouvent du crime; elles ſont rarement le partage des plus ſpirituels & des plus vertueux. L'amour des richeſſes ne porte donc pas néceſſairement à l'amour de la vertu. Les Pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons Négociants qu'en bons Citoyens, en grands Banquiers qu'en Héros.

Ce n'eſt donc point ſur le terrein du luxe & des richeſſes, mais ſur celui de la pauvreté que croiſſent les ſublimes vertus; (*a*) rien de ſi rare que de rencontrer des ames élevées (*b*) dans les Empires opulents; les Citoyens y contractent trop de beſoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de ſa baſſeſſe & de ſa lâcheté. La vertu, qui ſe contente de peu, eſt la ſeule qui ſoit à l'abri de la corruption. C'eſt cette eſpéce de vertu qui dicta la réponſe que fit au Miniſtre Anglois un Seigneur diſtingué par ſon mérite. La Cour ayant intérêt de l'attirer dans ſon parti, Mr. Walpole va le trouver: Je viens, lui dit-il, de la part du Roi, vous aſſurer de ſa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Milord*, lui repliqua le Seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire ap-*

(*a*) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il eſt impoſſible de dire des Particuliers, peut ſe dire des Peuples; c'eſt que les plus vertueux ſont toujours les plus heureux: or, les plus vertueux ne ſont pas les plus riches & les plus commerçants.

(*b*) De tous les Peuples de la Germanie, les Sueones, dit Tacite, ſont les ſeuls, qui, à l'exemple des Romains, faſſent cas des richeſſes, & qui ſoient, comme eux, ſoumis au deſpotiſme.

porter mon ſouper devant vous. On lui ſert au même inſtant un hachis fait du reſte d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers Mr. Walpole : *Milord*, ajouta-t-il, *penſez-vous qu'un homme qui ſe contente d'un pareil repas, ſoit un homme que la Cour puiſſe aiſément gagner? Dites au Roi ce que vous avez vu; c'eſt la ſeule réponſe que j'aie à lui faire.* Un pareil diſcours part d'un caractére qui ſait rétrécir le cercle de ſes beſoins : & combien en eſt-il, qui, dans un Pays riche, réſiſtent à la tentation perpétuelle des ſuperfluités? Combien la pauvreté d'une Nation ne rend-elle pas à la Patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus? *O Philoſophes!* s'écrioit ſouvent Socrate, *vous qui repréſentez les Dieux ſur la terre, ſachez comme eux vous ſuffire à vous-mêmes, vous contenter de peu; ſur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les Princes & les Rois.* " Rien de plus ferme & de plus vertueux, dit Cicéron, que le caractére des premiers Sages de la Gréce. „ Aucun péril ne les effrayoit, aucun obſtacle ne les découragéoit, aucune conſidération ne les retenoit, & ne „ leur faiſoit ſacrifier la vérité aux volontés abſolues des „ Princes. „ Mais ces Philoſophes étoient nés dans un Pays pauvre : auſſi leurs ſucceſſeurs ne conſerverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaiſance pour les Princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des baſſeſſes le tranquille loiſir dont ces Princes les laiſſoient jouir. C'eſt à ce ſujet que Plutarque s'écrie : " Quel ſpectacle plus aviliſſant pour l'humanité que de voir des Sages proſtituer „ leurs éloges aux gens en place! Faut-il que les Cours „ des Rois ſoient ſi ſouvent l'écueil de la ſageſſe & de la „ vertu! Les Grands ne devroient-ils pas ſentir que tous „ ceux qui ne les entretiennent que de choſes frivoles, les „ trompent? (*c*) La vraie maniére de les ſervir, c'eſt de

(*c*) Il fut, ſans doute, un tems où les gens d'eſprit n'avoient droit de parler aux Princes, que pour leur dire des choſes vraiment utiles. En conſéquence, les Philoſophes de l'Inde ne ſortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour ſe rendre au Palais du Roi. Là, chacun déclaroit, à haute voix, & ſes réflexions politiques ſur l'adminiſtration, & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les Loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de ſuite, jugées fauſſes ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Hiſtoire critique de la Philoſophie, tome II.*

„ leur reprocher leurs vices & leurs travers, de leur ap-
„ prendre qu'il leur ſied mal de paſſer les jours dans les
„ divertiſſements. Voilà le ſeul langage digne d'un homme
„ vertueux; le menſonge & la flatterie n'habitent jamais
„ ſur ſes lévres.

Cette exclamation de Plutarque eſt, ſans doute, très-belle; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoiſſance de l'humanité. Il en eſt de même de celle de Pythagore: " Je refuſe, dit-il, le nom de Philoſo-
„ phes à ceux qui cédent à la corruption des Cours: ceux-
„ là ſeuls ſont dignes de ce nom, qui ſont prêts à ſacri-
„ fier, devant les Rois, leur vie, leurs richeſſes, leurs
„ dignités, leurs familles, & même leur réputation. C'eſt,
„ ajoute Pythagore, par cet amour pour la vérité qu'on
„ participe à la divinité, & qu'on s'y unit de la maniére
„ la plus noble & la plus intime.

De tels hommes ne naiſſent pas indifféremment dans toute eſpéce de Gouvernements: tant de vertus ſont l'effet, ou d'un fanatiſme philoſophique qui s'éteint promptement, ou d'une éducation ſinguliére, ou d'une excellente légiſlation. Les Philoſophes, de l'eſpéce dont parlent Plutarque & Pythagore, ont preſque tous reçu le jour chez des Peuples pauvres & paſſionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la ſource des vertus: c'eſt à l'adminiſtration, plus ou moins ſage, des honneurs & des récompenſes qu'on doit, chez tous les Peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas ſans peine, c'eſt que les vertus & les talents ne ſont nulle part récompenſés d'une maniére auſſi flatteuſe, que dans les Républiques pauvres & guerriéres.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette Vérité.

POur ôter à cette propoſition tout air de paradoxe, il ſuffit d'obſerver que les deux objets les plus généraux du déſir des hommes ſont les richeſſes & les honneurs.

Entre ces deux objets, c'eſt des honneurs dont ils ſont le plus avides, lorſque ces honneurs ſont diſpenſés d'une maniére flatteuſe pour l'amour-propre.

Le déſir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'eſt alors qu'ils opérent des prodiges. Or, ces honneurs ne ſont nulle part repartis avec plus de juſtice, que chez les Peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les ſervices rendus à la Patrie, ont, par conſéquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur: auſſi les Républiques pauvres de Rome & de la Gréce ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vaſtes & riches Empires de l'Orient.

Chez les Peuples opulents & ſoumis au deſpotiſme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, ſi les honneurs empruntent leur prix de la maniére dont ils ſont adminiſtrés, & ſi dans l'Orient les Sultans en ſont les diſpenſateurs, on ſent qu'ils doivent ſouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auſſi, dans ces Pays, les honneurs ne ſont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils ſont rarement unis à la gloire, qui n'eſt point en la diſpoſition des Princes, mais du Peuple; puiſque la gloire n'eſt autre choſe que l'acclamation de la reconnoiſſance publique. Or, lorſque les honneurs ſont avilis, le déſir de les obtenir s'attiédit; ce déſir ne porte plus les hommes aux grandes choſes; & les honneurs deviennent dans l'Etat un reſſort ſans force, dont les gens en place négligent, avec raiſon, de ſe ſervir.

Il eſt un Canton dans l'Amérique, où, lorſqu'un Sauvage a remporté une victoire ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une aſſemblée de la Nation: *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités propoſées dans les Etats deſpotiques à ceux qui s'illuſtrent par leurs talents.

Pour ſentir tout le mépris que doit quelquefois jetter ſur les honneurs la maniére ridicule dont on les adminiſtre, qu'on ſe rappelle l'abus qu'on en faiſoit ſous le regne de Claude. Sous cet Empereur, dit Pline, un Citoyen tua un corbeau célébre par ſon adreſſe; ce Citoyen fut mis à mort; on fit à cet oiſeau des funérailles magnifiques; un joueur de flûte précédoit le lit de parade ſur lequel deux

eſclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout ſexe & de tout âge. C'eſt à ce ſujet que Pline s'écrie : " Que diroient nos ancêtres, „ ſi, dans cette même Rome, où l'on enterroit nos pre„ miers Rois ſans pompe, où l'on n'a point vengé la mort „ du deſtructeur de Carthage & de Numance, ils aſſiſ„ toient aux obſéques d'un corbeau!

Mais, dira-t-on, dans les Pays ſoumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant ſont quelquefois le prix du mérite. Oui, ſans doute : mais ils le ſont plus ſouvent du vice & de la baſſeſſe. Les honneurs ſont, dans ces Gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déſerts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiſeaux du ciel, deviennent trop ſouvent la proie du ſerpent, qui, du pied de l'arbre, s'eſt, en rampant, élevé juſqu'à ſa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'eſt plus qu'avec de l'argent qu'on paie les ſervices rendus à l'Etat. Or, toute Nation qui ne s'aquitte qu'avec de l'argent, eſt bientôt ſurchargée de dépenſes; l'Etat épuiſé devient bientôt inſolvable; alors il n'eſt plus de récompenſe pour les vertus & les talents.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le beſoin, les Princes, en cette extrêmité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : ſi, dans les Républiques pauvres, où la Nation en corps eſt la diſtributrice des graces, il eſt facile de rehauſſer le prix de ces honneurs; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un Pays deſpotique.

Quelle probité cette adminiſtration de la monnoie des honneurs ne ſuppoſeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours? Quelle force de caractére pour réſiſter aux intrigues des Courtiſans? Quel diſcernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus, & les refuſer conſtamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient? Quelle juſteſſe d'eſprit pour ſaiſir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les Citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conſéquent, en créer de nouveaux?

Il n'en eſt pas des honneurs comme des richeſſes. Si

l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en faſſe dans la monnoie des honneurs, lorſqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce ſujet, qu'on ne peut, ſans étonnement, conſidérer la conduite de la plupart des Nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour veiller à l'adminiſtration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la diſcuſſion ſévére du mérite de ceux qu'on éléve aux dignités? Pourquoi chaque Nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'aſſurât de la réalité des talents qu'elle récompenſe? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs? quel déſir de les mériter? quel changement heureux ce déſir n'occaſionneroit-il pas, & dans l'éducation particuliére, &, peu à peu, dans l'éducation publique? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les Peuples.

Parmi les vils & lâches Courtiſans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils euſſent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce Roi le cercle dont il ne pouvoit ſortir ſans ſe rendre l'eſclave ou l'ennemi des Romains?

Après avoir prouvé que les grandes récompenſes font les grandes vertus, & que la ſage adminiſtration des honneurs eſt le lien le plus fort que les Légiſlateurs puiſſent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des Citoyens vertueux; je ſuis, je penſe, en droit d'en conclurre que l'amour ou l'indifférence de certains Peuples pour la vertu eſt un effet de la forme différente de leurs Gouvernements. Or, ce que je dis de la paſſion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliquer à toute autre eſpéce de paſſions. Ce n'eſt donc point à la nature qu'on doit attribuer ce dégré inégal de paſſions dont les divers Peuples paroiſſent ſuſceptibles.

Pour derniére preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des paſſions & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet.

POur ſentir toute l'exactitude de ce rapport, c'eſt à l'Hiſtoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Eſpagnols plus de richeſſes que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entiére. Animés du déſir de s'en emparer, ces mêmes Eſpagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent, ſous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau Monde ; combattent à la fois le climat, le beſoin, le nombre, la valeur ; & en triomphent par un courage auſſi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la ſoif de l'or, & d'autant plus avides de richeſſes qu'ils ſont plus indigents, je vois les Flibuſtiers paſſer des mers du Nord à celles du Sud ; attaquer des retranchements impénétrables ; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de ſoldats diſciplinés : & ces mêmes Flibuſtiers, après avoir ravagé les côtes du Sud, ſe r'ouvrir de nouveau un paſſage dans les mers du Nord, en ſurmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obſtacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux ſur l'Hiſtoire du Nord, les premiers Peuples qui ſe préſentent à mes regards ſont les diſciples d'Odin. Ils ſont animés de l'eſpoir d'une récompenſe imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorſque la crédulité la réaliſe. Auſſi, tant qu'ils ſont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenſes céleſtes, eſt encore ſupérieur à celui des Flibuſtiers. *Nos Guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs Poëtes, *le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs Rois, nommé Lodbrog, confirme, lorſqu'il s'écrie, ſur le champ de bataille : *Quelle joie incon-*

nue me ſaiſit! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle; déja les portes de ſon Palais s'ouvrent; j'en vois ſortir des filles demi-nues; elles ſont ceintes d'une écharpe bleue qui relève la blancheur de leur ſein; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuſe dans le crâne ſanglant de mes ennemis.

Si du Nord je paſſe au Midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une Religion pareille à celle d'Odin, ſe dire l'Envoyé du Ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-Haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur & la déſolation, mais qu'il faut en mériter l'Empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enſeigne que l'Eternel a jetté un pont ſur l'abîme des Enfers. Ce pont eſt plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la réſurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes céleſtes; & le lache, précipité de ce pont, ſera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible ſerpent qui habite l'obſcure caverne de la maiſon de la fumée.* Pour confirmer la miſſion du Prophéte, ſes diſciples ajoutent que, monté ſur l'Al-borak, il a parcouru les ſept Cieux, vu l'Ange de la mort & le Coq blanc, qui, les pieds poſés ſur le premier Ciel, cache ſa tête dans le ſeptiéme; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ſes doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'eſt fait ſuivre par les forêts, ſaluer par les montagnes; (*a*) & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrazins prêtent aux diſcours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des deſcriptions plus voluptueuſes du ſéjour

(*a*) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, ſe jetter aux genoux de ce Prophéte, qui le flatta & lui ordonna de ſe corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même Prophéte raſſaſia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le Pere Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du Démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danſer les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les Muſulmans aſſurent, que, s'il les opéra, c'eſt que des prodiges auſſi frappants & qui ſurpaſſent autant toute la force & la ſupercherie humaines, ſont abſolument néceſſaires pour convertir les eſprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Perſans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de ſon vivant, enlevée au Ciel. Ils célébrent ſon aſſomption.

céleſte deſtiné aux hommes vaillants. Intéreſſés par les plaiſirs des ſens à l'exiſtence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance, & ſoupirant, ſans ceſſe, après les Houris, fondre, avec fureur, ſur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs Généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs; elles ſont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoiſſoit ſur la terre, tous les Rois deſcendroient de leur trône pour la ſuivre. Mais, que vois-je? C'en eſt une qui s'avance; elle a un cothurne d'or pour chauſſure; d'une main elle tient un mouchoir de ſoie verte, & de l'autre une coupe de topaze; elle me fait ſigne de la tête, en me diſant: Venez ici, mon bien-aimé... Attendez-moi, divine Houri; je me précipite dans les bataillons infidéles, je donne, je reçois la mort & vous rejoins.*

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent auſſi diſtinctement les Houris, la paſſion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenſes qu'ils attendoient, les anima d'un courage ſupérieur à celui qu'inſpire l'amour de la Patrie: auſſi produiſit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un ſiécle, ſoumettre plus de Nations que les Romains n'en avoient ſubjuguées en ſix cents ans.

Auſſi les Grecs, ſupérieurs aux Arabes, en nombre, en diſcipline, en armures, & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier. (*b*) Toutes les Nations liguées ne leur auroient alors oppoſé que d'impuiſſantes barriéres.

Pour leur réſiſter, il eût fallu armer les Chrétiens du

(*b*) L'Empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ſes armées, aſſemble, à ce ſujet, un Conſeil, moins compoſé d'hommes d'Etat que de Théologiens: on y expoſe les maux actuels de l'Empire; on en cherche les cauſes; & l'on conclut, ſelon l'uſage de ces tems, que les crimes de la Nation avoient irrité le Très-Haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la priére.

Cette réſolution priſe, l'Empereur ne conſidére aucune des reſſources qui lui reſtoient encore, après tant de déſaſtres; reſſources qui ſe fuſſent d'abord préſentées à ſon eſprit, s'il avoit ſu que le courage n'étoit jamais que l'effet des paſſions; que, depuis la deſtruction de la République, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la Patrie, c'étoit oppoſer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes ſans paſſions aux mains avec des fanatiques.

même esprit dont la loi de Mahomet animoit les Musulmans; promettre le Ciel & la palme du martyre, comme saint Bernard la promit du tems des Croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les Infidéles : proposition que l'Empereur Nicéphore fit aux Evêques assemblés, qui, moins habiles que saint Bernard, la rejetterent d'une commune voix. (*c*) Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du Christianisme & les progrès des Sarrazins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zéle égal à leur fanatisme. Ces Evêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la Nation, les calamités qui désoloient l'Empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes Prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le Ciel se servoit pour frapper l'Empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnants des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit & les armées Gréques fuyoient dispersées comme la poussiére devant les aquilons, frémissoient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de Musulmans nommés les Safriens. (*d*) Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces Sectaires voyoient, d'une vue

(*c*) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'Eglise d'Orient, & le treiziéme Canon de la Lettre de saint Basile le Grand à Amphiloque. Cette Lettre portoit, que, *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la Communion.* D'où l'on pourroit conclurre, que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un Saint.

(*d*) Ces Safriens étoient si redoutés, qu'Adi, Capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques, qui s'étoient rassemblés dans le Gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce Capitaine représenta qu'avides de la mort, chacun de ces Sectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point, dans cette occasion, compensée par l'inégalité du nombre, il ne hazarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

Ce fut dans l'art d'exciter des paſſions qu'Alexandre ſurpaſſa preſque tous les autres grands Capitaines : c'eſt à ce même art qu'il dut ces ſuccès, attribués, tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens ſenſés, au hazard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les reſſorts preſque inviſibles dont ce Héros ſe ſervoit pour opérer tant de prodiges.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que la force des paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner ſi ces mêmes paſſions peuvent, dans tous les hommes communément bien organiſés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

CHAPITRE XXVI.

De quel dégré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles.

SI, pour déterminer ce dégré, je me tranſporte ſur les montagnes de l'Abyſſinie, j'y vois, à l'ordre de leurs Khalifes, des hommes impatients de la mort, ſe précipiter les uns ſur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abîmes de la mer : on ne leur propoſe cependant point d'autre récompenſe que les plaiſirs céleſtes promis à tous les Muſulmans ; mais la poſſeſſion leur en paroit plus aſſurée ; en conſéquence, le déſir d'en jouir ſe fait plus vivement ſentir en eux, & leurs efforts pour les mériter ſont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyſſinie, on n'employoit autant de ſoin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du Prince. Les victimes deſtinées à cet emploi, ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation ſi propre à former des fanatiques. Tranſportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, déſert & ſauvage du Serrail, c'eſt là qu'on égaroit leurs raiſons dans les ténébres de la Foi Muſulmane, qu'on leur annonçoit la miſſion, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce Prophéte, & l'entier dé-

vouement dû aux ordres du Khalife : c'eſt là, qu'en leur faiſant les deſcriptions les plus voluptueuſes du Paradis, on excitoit en eux la ſoif la plus ardente des plaiſirs céleſtes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on eſt prodigue de ſon être ; où, par des déſirs fougueux, la nature marque, & l'impatience, & la puiſſance qu'elle a de jouir des plaiſirs les plus vifs ; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme & l'enflammer du fanatiſme le plus violent, les Prêtres, après avoir mêlé dans ſa boiſſon une liqueur aſſoupiſſante, le tranſportoient, pendant ſon ſommeil, de ſa triſte demeure dans un boſquet charmant deſtiné à cet uſage.

Là, couché ſur des fleurs, entouré de fontaines jailliſſantes, il repoſe juſqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puiſſances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeuneſſe. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ſes regards, & les arrête ſur des femmes charmantes, que ſon imagination crédule transforme en Houris. Complices de la fourbe des Prêtres, elles ſont inſtruites dans l'art de ſéduire ; il les voit s'avancer vers lui en danſant ; elles jouiſſent du ſpectacle de ſa ſurpriſe ; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des déſirs inconnus, oppoſent la gaze légére d'une feinte pudeur à l'impatience des déſirs qui s'en irritent : elles cédent enfin à ſon amour. Alors, ſubſtituant à ces jeux enfantins les careſſes emportées de l'ivreſſe, elles le plongent dans ce raviſſement dont l'ame ne peut qu'à peine ſupporter les délices. A cette ivreſſe, ſuccéde un ſentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt eſt interrompu par de nouveaux plaiſirs ; juſqu'à ce qu'enfin épuiſé de déſirs, ce jeune homme, aſſis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y ſoit enivré de nouveau, & reporté pendant ſon ſommeil dans ſa premiére demeure. Il y cherche, à ſon réveil, les objets qui l'ont enchanté ; ils ont, comme une viſion trompeuſe, diſparu à ſes yeux. Il appelle encore les Houris ; il ne retrouve près de lui que des Imans : il leur raconte les ſonges qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché ſur la terre, les Imans s'écrient : " O vaſe d'élection ! ô mon fils ! ſans „ doute que notre ſaint Prophéte t'a ravi aux Cieux,

„ t'a fait jouir des plaiſirs réſervés aux Fidéles, pour for-
„ tifier ta foi & ton courage. Mérite donc une pareille
„ faveur par un dévouement abſolu aux ordres du Khalife.

C'eſt par une ſemblable éducation que ces Dervis animoient les Iſmaëlites de la plus ferme croyance : c'eſt ainſi qu'ils leur faiſoient prendre, ſi je l'oſe dire, la vie en haine & la mort en amour; qu'ils leur faiſoient conſidérer les portes du trépas comme une entrée aux plaiſirs céleſtes, & leur inſpiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques inſtants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques inſtants, parce que cette eſpéce de courage diſparoit bientôt avec la cauſe qui le produit. De toutes les paſſions, celle du fanatiſme, qui, fondée ſur le déſir des plaiſirs céleſtes, eſt, ſans contredit, la plus forte, eſt toujours chez un Peuple la paſſion la moins durable, parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges & des ſéductions dont la raiſon doit inſenſiblement ſapper les fondements. Auſſi, les Arabes, les Abyſſins, & généralement tous les Peuples Mahométans, perdirent-ils dans l'eſpace d'un ſiécle, toute la ſupériorité de courage qu'ils avoient ſur les autres Nations; & c'eſt en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la paſſion du patriotiſme, & fondée ſur des récompenſes réelles & temporelles, eût toujours été la même, ſi le luxe n'eût paſſé à Rome avec les dépouilles de l'Aſie, ſi le déſir des richeſſes n'eût briſé les liens qui uniſſoient l'intérêt perſonnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce Peuple, & les mœurs, & la forme du Gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'obſerver, au ſujet de ces deux eſpéces de courages, fondés, l'un ſur un fanatiſme de Religion, l'autre ſur l'amour de la Patrie, que le dernier eſt le ſeul qu'un habile Légiſlateur doive inſpirer à ſes Concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant ſa ſource dans l'aveuglement & la ſuperſtition, dès qu'une Nation a perdu ſon fanatiſme, il ne lui reſte que ſa ſtupidité; alors elle devient le mépris de tous les Peuples auxquels elle eſt réellement inférieure à tous égards.

C'eſt à la ſtupidité Muſulmane que les Chrétiens doi-

vent tant d'avantages remportés ſur les Turcs, qui, par leur nombre ſeul, dit le Chevalier Folard, ſeroient ſi redoutables, s'ils faiſoient quelques légers changements dans leur ordre de bataille, leur diſcipline & leur armure, s'ils quittoient le ſabre pour la baïonnette, & qu'ils puſſent enfin ſortir de l'abrutiſſement où la ſuperſtition les retiendra toujours : tant leur Religion, ajoute cet illuſtre Auteur, eſt propre à éterniſer la ſtupidité & l'incapacité de cette Nation.

J'ai fait voir que les paſſions pouvoient, ſi je l'oſe dire, s'exalter en nous juſqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage déſeſpéré des Iſmaëlites, & par les méditations des Gymnoſophiſtes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-ſept ans de retraite, d'étude & de ſilence, & par les macérations barbares & continues des Fakirs, & par la fureur vengereſſe des Japonois, (*a*) & par les duels des Européens, & enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hazard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient ſur l'aréne avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois propoſé de le prouver, ſont donc, en général, ſuſceptibles d'un dégré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité des lumiéres.

La grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés.

En effet, ſi toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir, ſe reſſouvenir, & à obſerver les rapports que ces divers objets ont entre eux & avec nous; il eſt évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la fineſſe de ſens, de l'entendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention néceſſaire, pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes com-

(*a*) Ils ſe fendent le ventre en préſence de celui qui les a offenſés; & celui-ci eſt, ſous peine d'infamie, pareillement contraint de ſe l'ouvrir.

munément bien organisés, (*b*) il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugements, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier Discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche : des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques & générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'est point nécessaire ; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce Discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, & les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation ; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugements sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation ; (*c*) mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses

(*b*) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

(*c*) J'observerai à ce sujet, que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second Discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au Public ; & si le hazard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, & choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons ; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature, sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hazard que de l'excellence de l'organisation ; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature ; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & universel qui lie ensemble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du hazard se trouve comprise.

dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent, dans leur premiére jeunesse, pour l'application dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénoménes qui en dépendent; je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le Chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'Expérience semble démentir mes raisonnements; & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un Royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliére, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siécle & de leur Pays?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit; & l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit; supposons dans le Gouvernement un désir vif de mettre ces dispositions en valeur; si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les secours propres à développer en nous ces

dispositions, ne se trouvent que dans une Ville opulente, c'est, par conséquent, dans les huit cents mille ames qui vivent ou qui ont long-tems vécu à Paris (*a*) qu'on doit chercher & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de Sciences & d'Arts. Or, de ces huit cents mille ames, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'opposent au progrès qu'elles pourroient faire dans les Sciences & les Arts, qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les Artisans, les Manœuvres, les Domestiques, les Moines, les Soldats, les Marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs ou livrés à des plaisirs qui rempliſſent une partie de leur journée; si l'on ne considére enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six cents d'animés du désir de s'instruire; que, de ces six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce désir, au dégré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au désir de s'instruire, joignent la constance & la patience nécessaires pour perfectionner leurs talents, & qui réuniſſent ainsi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur premiére jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans

(*a*) Qu'on parcoure la liste des grands hommes; on verra que les Molière, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c. ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la Capitale; que les talents campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité; & que les Muses, qui recherchent, avec tant d'empressement, les bois, les fontaines & les prairies, ne seroient que des villageoises, si elles ne prenoient, de tems en tems, l'air des grandes villes.

les intrigues, perdu des moments dont la perte eſt toujours irréparable pour quiconque veut ſe rendre ſupérieur en quelque Science ou quelque Art que ce ſoit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, diviſé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, ſi je déduis ceux qui n'ont pas lu les Ouvrages, vêcu avec les hommes les plus propres à les éclairer; & que, de ce nombre ainſi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renverſements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre Gouvernement, la multitude des circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former de grands hommes, s'oppoſe à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être auſſi rares qu'ils le ſont.

C'eſt donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits. Alors, pour rendre compte de la diſette ou de l'abondance des grands hommes dans certains ſiécles ou certains Pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats ſont du ſoleil, ni à tous les raiſonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'Hiſtoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence ſur les ames & ſur les eſprits, pourquoi ces Romains, (*b*) ſi magnanimes, ſi audacieux ſous un Gouvernement républicain, ſeroient-ils aujourd'hui ſi mous & ſi efféminés? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur eſprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en ſont-ils aujourd'hui le mépris? Pourquoi ces Aſiatiques, ſi braves ſous le nom d'Eléamites, ſi lâches & ſi vils du tems d'Alexandre, ſous celui de Perſes, ſeroient-ils, ſous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un ſiécle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur diſ-

(*b*) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne reſſemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'eſt d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, diſent-ils, le conquit par ſes vertus & ſa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ſes ruſes & ſes artifices politiques; & le Pape Grégoire VII. eſt le Céſar de cette ſeconde Rome.

cipline? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des Loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnèse, ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrèrent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des Nations les plus belliqueuses? Pourquoi les Sciences & les Arts, tour à tour cultivés & négligés chez différents Peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats?

Dans un Dialogue de Lucien: " Ce n'est point en Gré-
„ ce, dit la Philosophie, que je fis ma première demeure.
„ Je portai d'abord mes pas vers l'Indus; & l'Indien, pour
„ m'écouter, descendit humblement de son éléphant.
„ Des Indes, je tournai vers l'Ethiopie; je me trans-
„ portai en Egypte: d'Egypte, je passai à Babylone; je
„ m'arrêtai en Sythie; je revins par la Thrace. Je con-
„ versai avec Orphée, & Orphée m'apporta en Gréce.

Pourquoi la Philosophie a-t-elle passé de la Gréce dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople & dans l'Arabie? & pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asyles dans la France, l'Angleterre, & jusques dans le Nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athénes, de Pélopidas à Thébes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé: à quoi donc attribuer la transmigration des Arts, des Sciences, du courage & de la vertu, si ce n'est à des causes morales?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénoménes politiques, qu'on essaie en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des Peuples du Nord, l'esclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes Nations, la supériorité de certains Peuples dans certains genres de Sciences; supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.

CHAPITRE XXVIII.

Des Conquêtes des Peuples du Nord.

LA cauſe phyſique des conquêtes des Septentrionaux eſt, dit-on, renfermée dans cette ſupériorité de courage ou de force dont la nature a doué les Peuples du Nord préférablement à ceux du Midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des Nations de l'Europe, qui, preſque toutes, tirent leur origine des Peuples du Nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'aſſurer de la vérité d'une opinion ſi flatteuſe, examinons ſi les Septentrionaux ſont réellement plus courageux & plus forts que les Peuples du Midi. Pour cet effet, ſachons d'abord ce que c'eſt que le courage, & remontons juſqu'aux principes qui peuvent jetter du jour ſur une des queſtions les plus importantes de la Morale & de la Politique.

Le courage n'eſt, dans les animaux, que l'effet de leurs beſoins : ces beſoins ſont-ils ſatisfaits ? ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion raſſaſié le fuit. La faim de l'animal une fois appaiſée, l'amour de tout être pour ſa conſervation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, eſt donc un effet de leur beſoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'eſt qu'ils ne ſont pas forcés de combattre pour ſe nourrir, c'eſt qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un beſoin ? ils ont du courage ; le cerf en rut eſt auſſi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort eſt toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaiſirs. On eſt donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaiſir : plus la vie eſt heureuſe, plus on craint de la perdre ; & delà les horreurs qu'éprouvent, à l'inſtant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie eſt heureuſe, moins on a de regret à la quitter : delà cette inſenſibilité avec laquelle le payſan attend la mort.

Or, ſi l'amour de notre être eſt fondé ſur la crainte de

la douleur & l'amour du plaiſir, le déſir d'être heureux eſt donc en nous plus puiſſant que le déſir d'être. Pour obtenir l'objet à la poſſeſſion duquel on attache ſon bonheur, chacun eſt donc capable de s'expoſer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au déſir plus ou moins vif qu'il a de poſſéder cet objet. (*a*) Pour être abſolument ſans courage, il faudroit être abſolument ſans déſir.

Les objets des déſirs des hommes ſont variés; ils ſont animés de paſſions différentes, telles ſont l'avarice, l'ambition, l'amour de la Patrie, celui des femmes, &c. En conſéquence, l'homme capable des réſolutions les plus hardies, pour ſatisfaire une certaine paſſion, ſera ſans courage lorſqu'il s'agira d'une autre paſſion. On a vu mille fois le Flibuſtier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorſqu'elle étoit ſoutenue par l'eſpoir du butin, ſe trouver ſans courage pour ſe venger d'un affront. Céſar, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans ſon char, & ne s'y aſſeyoit jamais qu'il n'eût ſuperſtitieuſement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verſer. (*b*) L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage déſeſpéré, s'il s'agit de défendre ſa femme, ſa maîtreſſe ou ſes enfants. Voilà de quelle maniére l'on peut expliquer une partie des phénoménes du courage, & la raiſon pour laquelle le même homme eſt brave ou timide, ſelon les circonſtances diverſes dans leſquelles il eſt placé.

Après avoir prouvé que le courage eſt un effet de nos beſoins, une force qui nous eſt communiquée par nos paſſions, & qui s'exerce ſur les obſtacles que le hazard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur; il faut maintenant, pour prévenir toute objection & jetter plus de jour ſur une matiére ſi importante, diſtinguer deux eſpéces de courage.

Il en eſt un que je nomme vrai courage : il conſiſte à voir le danger tel qu'il eſt & à l'affronter. Il en eſt un au-

(*a*) La Nation la plus courageuſe eſt, par cette raiſon, la Nation où la valeur eſt le mieux récompenſée, & la lâcheté le plus punie.

(*b*) *Voyez l'Hiſtoire critique de la Philoſophie.*

tre qui n'en a, pour ainſi dire, que les effets : cette eſpéce de courage, commun à preſque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent ; parce que les paſſions, en fixant toute leur attention ſur l'objet de leurs déſirs, leur dérobent, du moins, une partie du péril auquel elles les expoſent.

Pour avoir une meſure exacte du vrai courage de ces ſortes de gens, il faudroit pouvoir en ſouſtraire toute la partie du danger que les paſſions ou les préjugés leur cachent ; & cette partie eſt ordinairement très-conſidérable. Propoſez le pillage d'une ville à ce même ſoldat qui monte avec crainte à l'aſſaut, l'avarice faſcinera ſes yeux ; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque ; le danger diſparoîtra ; il ſera d'autant plus intrépide, qu'il ſera plus avide. Mille autres cauſes produiſent l'effet de l'avarice : le vieux ſoldat eſt brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ſes yeux le péril nul ; le ſoldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à ſa réſiſtance, & croit triompher ſans danger. Celui-ci eſt hardi, parce qu'il ſe croit heureux ; celui-là, parce qu'il ſe croit *dur* ; un troiſiéme, parce qu'il ſe croit adroit. Le courage eſt donc rarement fondé ſur un vrai mépris de la mort. Auſſi l'homme intrépide, l'épée à la main, ſera ſouvent poltron au combat du piſtolet. Tranſportez ſur un vaiſſeau le ſoldat qui brave la mort dans le combat ; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage eſt donc ſouvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiére de ce même danger. Que d'hommes ſont ſaiſis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de paſſer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorſqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit & ſans crainte de Paris à Verſailles ? Cependant la maladreſſe d'un poſtillon, ou la rencontre d'un aſſaſſin dans une grande route, ſont des accidents plus communs, &, par conſéquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même aſſaſſin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur eſt-elle plus commune dans le premier cas que dans le ſecond ? C'eſt que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainſi que l'obſcurité des bois, préſentent chaque inſtant à l'eſprit l'i-

mage d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Verſailles. Or, il eſt peu d'hommes qui ſoutiennent la préſence du danger : cet aſpect a ſur eux tant de puiſſance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, ſe tuer & ne pouvoir ſe venger d'un affront. L'aſpect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur; il falloit, pour y obéir, que, ſeuls & s'échauffant eux-mêmes de ce ſentiment, ils ſaiſiſſent le moment d'un tranſport pour ſe donner, ſi je l'oſe dire, la mort, ſans s'en appercevoir. C'eſt auſſi pour prévenir l'effet que produit, ſur preſque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les ſoldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Aſie, les échauffer d'*opium*; en Europe, d'eau-de-vie; & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jetter. (*e*) C'eſt par ce moyen que, leur cachant une partie du danger auquel on les expoſe, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des Soldats, je le dis des Capitaines : entre les plus courageux, il en eſt peu, qui, dans le lit (*d*) ou ſur l'échaffaud, conſidérent la mort d'un œil tranquille. Quelle foibleſſe ce Maréchal de Biron, ſi brave dans les combats, ne montra-t-il pas au ſupplice?

Pour ſoutenir la préſence du trépas, il faut être ou dégouté de la vie, ou dévoré de ces paſſions fortes qui déterminerent Calanus, Caton & Porcie à ſe donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes paſſions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur paſſion ne leur cache point le danger auquel ils s'expoſent; ils le voient tel qu'il eſt, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie;

(*e*) Le Maréchal de Saxe, en parlant des Pruſſiens, dit à ce ſujet, dans ſes *Réveries*, que l'habitude où ils ſont de charger leurs armes en marchant, eſt très-bonne. Diſtrait par cette occupation, le ſoldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger.

En parlant d'un Peuple nommé les Aries, qui ſe peignoient le corps d'une maniére effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux ſont les premiers vaincus? C'eſt qu'un objet nouveau rappelle plus diſtinctement à la mémoire du ſoldat, l'image de la mort, qu'il n'entrevoyoit que confuſément.

(*d*) Si les jeunes montrent, en général, plus de courage au lit de la mort, & plus de foibleſſe ſur l'échaffaud que les vieillards; c'eſt que, dans le premier cas, les jeunes gens conſervent plus d'eſpoir; & que, dans le ſecond, ils font une plus grande perte.

il aſſaſſine Céſar, il léve une armée, attaque, combat Octave; il eſt vaincu, il ſe tue : la vie lui eſt inſupportable ſans la liberté de Rome.

Quiconque eſt ſuſceptible de paſſions auſſi vives, eſt capable des plus grandes choſes : non-ſeulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes qui ſe donnent la mort par dégout pour la vie : ils méritent preſqu'autant le nom de ſages que de courageux; la plupart ſeroient ſans courage dans les tortures : ils n'ont point aſſez de vie & de force en eux pour en ſupporter les douleurs. Le mépris de la vie n'eſt point, en eux, l'effet d'une paſſion forte, mais de l'abſence des paſſions; c'eſt le réſultat d'un calcul par lequel ils ſe prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or cette diſpoſition de leur ame les rend incapables des grandes choſes. Quiconque eſt dégouté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Auſſi, parmi tant de Romains qui ſe ſont volontairement donné la mort, en eſt-il peu qui, par le maſſacre des tyrans, aient oſé la rendre utile à leur Patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les Palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des ſupplices qui déſarmoit leur bras. De pareils hommes ſe noient, ſe font ouvrir les veines, mais ne s'expoſent point à des ſupplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'eſt la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette eſpéce de courage. Si l'homme aſſez courageux pour ſe brûler la cervelle, n'oſe ſe frapper d'un coup de ſtilet; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur eſt fondée ſur la crainte vraie ou fauſſe d'une plus grande douleur.

Les principes ci-deſſus établis donnent, je penſe, la ſolution de toutes les queſtions de ce genre, & prouvent que le courage n'eſt point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des paſſions & des beſoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon ſujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne ſont proprement que des maniéres différentes dont le courage ſe manifeſte.

Cette queſtion examinée, je paſſe à la ſeconde. Il s'agit de ſavoir ſi, comme on le ſoutient, on doit attribuer les conquêtes des Peuples du Nord à la force & à la vigueur particuliére dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'aſſurer de la vérité de cette opinion, c'eſt en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, juſqu'à préſent, à l'examinateur ſcrupuleux, que la nature ſoit, dans ſes productions du Septentrion, plus forte que dans celles du Midi. Si le Nord a ſes ours blancs & ſes orox, l'Afrique a ſes lions, ſes rhinoceros & ſes éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Négres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Ruſſes ou de Finlandois : on n'a point meſuré l'inégalité de leur force par la peſanteur différente des poids qu'ils pourroient ſoulever. On eſt ſi loin d'avoir rien conſtaté à cet égard, que, ſi je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'oppoſerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du Nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des Septentrionaux, que ſur l'Hiſtoire de leurs conquêtes; mais alors toutes les Nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les juſtifier par les mêmes titres, & ſe croire toutes également favoriſées de la nature.

Qu'on parcoure l'Hiſtoire; on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des Nations ſituées au Nord de leur Pays; on y verra les Sarrazins deſcendre en foule des ſables brûlants de l'Arabie pour venger la terre, dompter les Nations, triompher des Eſpagnes, & porter la déſolation juſques dans le cœur de la France; on verra ces mêmes Sarrazins briſer d'une main victorieuſe les étendards des Croiſés; & les Nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Paleſtine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards ſur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, deſcend en conquérant juſqu'aux climats glacés de la Sibérie; & par les conquêtes des Incas; & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du tems de Cyrus comme les Peuples les plus courageux, ſe montrerent, à la bataille de Tembreia, ſi dignes de leur réputation;

tion; & enfin, par ces Romains qui porterent leurs armes victorieuſes juſques dans la Sarmatie & les Iſles Britanniques. Or, ſi la victoire a volé alternativement du Midi au Nord, & du Nord au Midi; ſi tous les Peuples ont été, tour à tour, conquérants & conquis; ſi, comme l'Hiſtoire nous l'apprend, les Peuples du Septentrion (*e*) ne ſont pas moins ſenſibles aux ardeurs brûlantes du Midi, que les Peuples du Midi le ſont à l'âpreté des froids du Nord; & s'ils font la guerre avec un déſavantage égal dans des climats trop différents du leur; il eſt évident que les conquêtes des Septentrionaux ſont abſolument indépendantes de la température particuliére de leurs climats; & qu'on chercheroit en vain dans le phyſique la cauſe d'un fait dont le moral donne une explication ſimple & naturelle.

Si le Nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'eſt que des Peuples féroces & encore ſauvages (*f*) tels que l'étoient alors les Septentrionaux, ſont, comme le remarque le Chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des Peuples nourris dans le luxe, la molleſſe, & ſoumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (*g*) alors les Romains. Sous les derniers Empereurs, les Romains n'étoient plus ce Peuple, qui,

---

(*e*) Tacite dit que, ſi les Septentrionaux ſupportent mieux la faim & le froid que les Méridionaux, ces derniers ſupportent mieux qu'eux la ſoif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne ſoutiennent point les fatigues de la guerre.

(*f*) Olaüs Vormius dans ſes *Antiquités Danmoiſes*, avoue qu'il a tiré la plupart de ſes connoiſſances des rochers du Dannemarck, c'eſt-à-dire, des inſcriptions qui y étoient gravées en caractéres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une ſuite d'hiſtoire & de chronologie qui compoſoit preſque toute la Bibliothéque du Nord.

Pour conſerver la mémoire de quelque événement, on ſe ſervoit de pierres brutes, d'une groſſeur prodigieuſe: les unes étoient jettées confuſément; on donnoit aux autres quelque ſymmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui ſervoient de ſépulture aux Princes & aux Héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'oſſements & d'armures qu'on en tire.

(*g*) Si les Gaulois, dit Céſar, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cédent maintenant la gloire des armes; c'eſt depuis qu'inſtruits, par les Romains, dans le commerce, ils ſe ſont enrichis & policés.

Ce qui eſt arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, eſt arrivé aux Bretons: ces deux Peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le Midi ſous ſes loix : alors ces maîtres du monde ſuccomboient ſous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour ſubjuguer l'Aſie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des Peuples du Midi. Quelles Villes du Nord ſe ſont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marſeille, Numance, Sagunte, Rhodes? Du tems de Craſſus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux? C'eſt donc à l'eſclavage & à la molleſſe des Aſiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs ſuccès. Lorſque Tacite dit que la Monarchie des Parthes eſt moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'eſt à la forme du Gouvernement de ces derniers qu'il attribue la ſupériorité de leur courage. C'eſt donc aux cauſes morales, & non à la température particuliére des Pays du Nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des Septentrionaux.

CHAPITRE XXIX.

De l'Eſclavage, & du Génie allégorique des Orientaux.

EGalement frappés de la peſanteur du deſpotiſme Oriental, & de la longue & lâche patience des Peuples ſoumis à ce joug odieux, les Occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux cauſes phyſiques pour expliquer ce phénoméne politique. Ils ont ſoutenu que la luxurieuſe Aſie n'enfantoit que des hommes ſans force, ſans vertu, & qui, livrés à des déſirs brutaux, n'étoient nés que pour l'eſclavage. Ils ont ajouté que les Contrées du Midi ne pouvoient, en conſéquence, adopter qu'une Religion ſenſuelle.

Leurs conjectures ſont démenties par l'expérience & l'Hiſtoire : on ſait que l'Aſie a nourri des Nations très-

belliqueuſes; que l'amour n'amollit point le courage; (a) que les Nations les plus ſenſibles à ſes plaiſirs, ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſouvent été les plus braves & les plus courageuſes; que le déſir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foibleſſe du tempérament (b) des Aſiatiques; & qu'enfin, long-tems avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les Nations les plus Septentrionales, une Religion abſolument ſemblable à celle du Prophéte de l'Orient. (c)

Forcé d'abandonner cette opinion, & de reſtituer, ſi j'oſe le dire, l'ame & le corps aux Aſiatiques, on a cherché, dans la poſition phyſique des Peuples de l'Orient, la cauſe de leur ſervitude: en conſéquence, on a regardé le Midi comme une vaſte plaine dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les moyens de retenir les Peuples dans l'eſclavage. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas confirmée par la Géographie: on ſait que le Midi de la terre eſt de toutes parts hériſſé de montagnes; que le Nord, au contraire, peut être conſidéré comme une plaine vaſte, déſerte & couverte de bois, comme vraiſemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Aſie.

Après avoir inutilement épuiſé les cauſes phyſiques pour y trouver les fondements du deſpotiſme Oriental, il faut bien avoir recours aux cauſes morales, &, par conſéquent, à l'Hiſtoire. Elle nous apprend qu'en ſe poliçant, les Nations perdent inſenſiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté; qu'incontinent après ſa formation, toute ſociété, ſelon les différentes circonſtances où elle ſe trouve, marche d'un pas plus ou

(a) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération: ils leur croyoient quelque choſe de divin, les admettoient dans leurs conſeils, & délibéroient avec elles ſur les affaires d'Etat. Les Germains en uſoient de même avec les leurs: les déciſions des femmes paſſoient, chez eux, pour des oracles. Sous Veſpaſien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia* & pluſieurs autres s'étoient attiré la même vénération. C'eſt enfin, dit Tacite, à la ſociété des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats & leur ſageſſe dans les conſeils.

(b) Au rapport du Chevalier de Beaujeu, les Septentrionaux ont toujours été très-ſenſibles aux plaiſirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere Danico*, dit la même choſe.

(c) Voyez dans le Chapitre XXV. l'exacte conformité de ces deux Religions.

moins rapide à l'eſclavage. Or, les Peuples du Midi s'étant les premiers raſſemblés en ſociété, doivent, par conſéquent, avoir été les premiers ſoumis au deſpotiſme; parce que c'eſt à ce terme qu'aboutit toute eſpéce de Gouvernement, & la forme que tout Etat conſerve juſqu'à ſon entiére deſtruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le penſons, comment eſt-il encore des Républiques ſur la terre? Si toute ſociété, leur répondra-t-on, tend, en ſe poliçant, au deſpotiſme, toute Puiſſance deſpotique tend à la dépopulation. Les climats ſoumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de ſiécles, ſe changent en déſerts; les plaines, où s'étendoient des Villes immenſes, où s'élevoient des édifices ſomptueux, ſe couvrent peu à peu de forêts où ſe réfugient quelques familles, qui inſenſiblement reforment de nouvelles Nations ſauvages; ſucceſſion qui doit toujours conſerver des Républiques ſur la terre.

J'ajouterai ſeulement à ce que je viens de dire, que, ſi les Peuples du Midi ſont les Peuples le plus anciennement eſclaves; & ſi les Nations de l'Europe, à l'exception des Moſcovites, peuvent être regardées comme des Nations libres; c'eſt que ces Nations ſont plus nouvellement policées; c'eſt que, du tems de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des eſpéces de Sauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une Nation à la fois dans les fers, ce n'eſt qu'après une longue ſuite de ſiécles & par des tentatives inſenſibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir aſſez les ames pour les plier à l'eſclavage. Une fois parvenu à ce terme, un Peuple devient incapable d'aucun acte de généroſité. (*d*) Si les Nations

(*d*) Dans ces Pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le Prince Edouard, pourſuivi par les troupes du Roi, trouve un aſyle dans la maiſon d'un Seigneur. Ce Seigneur eſt accuſé d'avoir donné retraite au Prétendant. On le cite devant les Juges; il s'y préſente, & leur dit: *Souffrez qu'avant de ſubir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, ſi le Prétendant ſe fût réfugié dans ſa maiſon, eût été aſſez vil & aſſez lâche pour le livrer?* A

de l'Asie sont le mépris de l'Europe; c'est que le tems les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espéce d'esprit & de talents, qui fait encore regarder la stupidité de certains Peuples de l'Orient, comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit; & que, si toutes nos idées, comme l'a démontré Mr. Locke, nous viennent par les sens, les Septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les Orientaux, tous, par conséquent, ont, par leur conformation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des Empires, &, par conséquent, aux causes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit & de caractére qu'on découvre entre les Nations. C'est, par exemple, à la forme de leur Gouvernement que les Orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractére distinctif de leurs ouvrages. Dans les Pays où les Sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le désir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où, par conséquent, la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblême, il est certain que les Auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ses Sujets, & la dépendance réciproque & nécessaire qui unit les Peuples & les Souverains, qu'un Philosophe Indien inventa, dit-on, le

---

cette question, le Tribunal se tait, se léve, & renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de Possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux: un Turc n'établit point chez lui de Manufacture; il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de la bouche cette belle réponse, que, dans un cas pareil, fit un Seigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté: *Si je voulois plus de respect de mes vassaux, je sais, comme vous, que la misére a la voix humble & timide; mais je veux leur bonheur, & je rends graces au Ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.*

jeu des *échecs*. Il en donna des leçons au tyran, lui fit remarquer, que, ſi, dans ce jeu, les piéces devenoient inutiles après la perte du Roi, le Roi, après la priſe de ſes piéces, ſe trouvoit dans l'impuiſſance de ſe défendre; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue. (*e*)

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique ſous laquelle les idées ſe préſentent aux Indiens; ces exemples feroient, je crois, ſentir que la forme du Gouvernement, à laquelle les Nations de l'Orient doivent tant d'ingénieuſes allégories, a, dans ces mêmes Nations, dû occaſionner une grande diſette d'Hiſtoriens. En effet, le genre de l'Hiſtoire, qui ſuppoſe, ſans doute, beaucoup d'eſprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les Ecrivains, les bons Hiſtoriens ſont-ils ſi rares? C'eſt que, pour s'illuſtrer en ce genre, il faut non-ſeulement naître dans l'heureux concours de circonſtances propres à former un grand homme, mais encore dans les Pays où l'on puiſſe impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le deſpotiſme s'y oppoſe, & ferme la bouche aux Hiſtoriens, (*f*) ſi ſa puiſſance n'eſt, à cet égard, enchaînée par

(*e*) Les Vizirs ont, par de ſemblables adreſſes, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux Souverains. „ Un Roi de Perſe en „ colére, dépoſa ſon Grand-Vizir, „ & en mit un autre à ſa place: „ néanmoins, parce que d'ailleurs „ il étoit content des ſervices du „ dépoſé, il lui dit de choiſir, „ dans ſes Etats, un endroit tel „ qu'il lui plairoit, pour y jouir „ le reſte de ſes jours, avec ſa famille, des bienfaits qu'il avoit „ reçus de lui juſqu'alors. Le Vizir lui répondit: *Je n'ai pas beſoin de tous les biens dont Votre Majeſté m'a comblé; je la ſupplie „ de les reprendre. Si Elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui demande pas un bien qui ſoit „ périſſable; je lui demande, avec inſtance, de m'accorder quelque village défert, que je puiſſe repeupler „ & rétablir avec mes gens, par mon „ travail, mes ſoins & mon induſtrie.* „ Le Roi donna ordre qu'on cherchât quelques villages tels qu'il „ les demandoit; mais après une „ grande recherche, ceux qui en „ avoient eu la commiſſion, vinrent lui rapporter qu'ils n'en „ avoient pas trouvé un ſeul. Le „ Roi le dit au Vizir dépoſé, qui „ lui dit: *Je ſavois fort bien qu'il „ n'y avoit pas un ſeul endroit ruiné „ dans tous les Pays, dont le ſoin „ m'avoit été confié. Ce que j'en ai „ fait, a été afin que Votre Majeſté „ fût elle-même en quel état je les „ lui rends, & qu'Elle en charge un „ autre qui puiſſe lui en rendre un „ auſſi bon compte.* Galland, *Bons mots des Orientaux.*

(*f*) Si, dans ces Pays, l'Hiſtorien ne peut, ſans s'expoſer à de grands dangers, nommer les traſ-

quelque préjugé, quelque ſuperſtition ou quelque établiſſement particulier. Tel eſt, à la Chine, l'établiſſement d'un Tribunal d'Hiſtoire; Tribunal également ſourd juſqu'aujourd'hui, aux priéres comme aux menaces des Rois. (g)

Ce que je dis de l'Hiſtoire, je le dis de l'Eloquence. Si

---

tres, qui, dans les ſiécles précédents, ont quelquefois vendu leur Patrie; s'il eſt forcé de ſacrifier ainſi la vérité à la vanité de deſcendants ſouvent auſſi coupables que leurs ancêtres; comment, en ces Pays, un Miniſtre feroit-il le bien public? Quels obſtacles ne mettroient point à ſes projets des gens puiſſants, infiniment plus intéreſſés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs peres? Comment, dans ces Gouvernements, oſer demander des vertus à un Citoyen? oſer déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne ſont point les hommes qui ſont méchants; c'eſt la légiſlation qui les rend tels, en puniſſant quiconque fait le bien & dit la vérité.

(g) Le Tribunal d'Hiſtoire, dit M. Freret, eſt compoſé de deux ſortes d'Hiſtoriens. Les uns ſont chargés d'écrire ce qui ſe paſſe au-dehors du Palais, c'eſt-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres tout ce qui ſe paſſe & ſe dit au-dedans, c'eſt-à-dire, toutes les actions & les diſcours du Prince, des Miniſtres & des Officiers. Chacun des Membres de ce Tribunal écrit ſur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la ſigne, & la jette, ſans la communiquer à ſes confreres, dans un grand tronc placé au milieu de la ſalle où l'on s'aſſemble. Pour faire connoître l'eſprit de ce Tribunal, Mr. Freret rapporte qu'un nommé T-ſou-i-chong fit aſſaſſiner T-chouang-chong, dont il étoit le Général; (c'étoit pour ſe venger de l'affront que ce Prince lui avoit fait en lui enlevant ſa femme.) Le Tribunal de l'Hiſtoire fit dreſſer une relation de cet événement, & la mit dans ſes archives. Le Général en ayant été informé, deſtitua le Préſident, le condamna à mort, ſupprima la relation, & nomma un autre Préſident. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le Général inſtruit de cette hardieſſe, caſſa le Tribunal, & en fit périr tous les Membres. Auſſi-tôt l'Empire fut inondé d'Ecrits publics, où la conduite du Général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une ſédition; il rétablit le Tribunal de l'Hiſtoire.

Les annales de la Dynaſtie des Tang rapportent un autre fait à ce ſujet. Ta-i-t-ſong, deuxiéme Empereur de la Dynaſtie des Tang, demanda un jour au Préſident de ce même Tribunal qu'il lui fît voir les mémoires deſtinés pour l'Hiſtoire de ſon regne. *Seigneur*, lui dit le Préſident, *ſongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des Souverains; que nous ceſſerions d'être libres, ſi vous perſiſtiez dans votre demande.... Eh quoi!* lui répondit l'Empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez ſi attaché, voudriez-vous inſtruire la poſtérité de mes fautes, ſi j'en commettois?... Il ne ſeroit pas*, reprit le Préſident, *en mon pouvoir de les cacher. Ce ſeroit avec douleur que je les écrirois; mais tel eſt le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'inſtruire la poſtérité de la converſation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

l'Italie fut ſi féconde en Orateurs, ce n'eſt pas, comme l'a ſoutenu la ſavante imbécillité de quelques pédants de Collége, que le ſol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Conſtantinople à produire de grands Orateurs. Rome perdit au même inſtant ſon éloquence & ſa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, ſous les Empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la diſette d'Orateurs où ſe trouverent alors les Romains, ſi ce n'eſt à des cauſes morales, c'eſt-à-dire, aux changements arrivés dans la forme de leur Gouvernement? Qui doute qu'en forçant les Orateurs à s'exercer ſur de petits ſujets, (*b*) le deſpotiſme n'ait tari les ſources de l'éloquence? Sa force conſiſte principalement dans la grandeur des ſujets qu'elle traite. Suppoſons qu'il fallût autant d'eſprit pour écrire le Panégyrique de Trajan, que pour compoſer les Catilinaires : dans cette hypothèſe même, je dis que, par le choix de ſon ſujet, Pline ſeroit reſté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'aſſoupiſſement où Catilina vouloit les ſurprendre, il avoit à réveiller en eux les paſſions de la haine & de la vengeance : & comment un ſujet ſi intéreſſant pour les maîtres du monde, n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de ſtupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux Peuples de l'Orient : l'on verra que les Nations n'ayant jamais donné le nom d'eſprit qu'à l'aſſemblage des idées qui leur étoient utiles; & le deſpotiſme ayant interdit, dans preſque toute l'Aſie, l'étude de la Morale, de la Métaphyſique, de la Juriſprudence, de la Politique, enfin de toutes les Sciences intéreſſantes pour l'humanité; les Orientaux doivent, en conſéquence, être traités de barbares, de ſtupides, par les Peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des Nations libres & de la poſtérité.

(*b*) L'air de liberté que Tacite reſpira dans ſa premiére jeuneſſe, ſous le regne de Veſpaſien, donna du reſſort à ſon ame. Il devint, dit Mr. l'Abbé de la Bletterie, un homme de génie; & il n'eût été qu'un homme d'eſprit, s'il fût entré dans le monde ſous le regne de Néron.

CHAPITRE XXX.

De la ſupériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de Sciences.

LA poſition phyſique de la Gréce eſt toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui ſont-ils ſi différents des Grecs d'autrefois ? C'eſt que la forme de leur Gouvernement a changé ; c'eſt que, ſemblable à l'eau qui prend la forme de tous les vaſes dans leſquels on la verſe, le caractére des Nations eſt ſuſceptible de toutes ſortes de formes ; c'eſt qu'en tous les Pays, le génie du Gouvernement fait le génie des Nations. (*a*) Or, ſous la forme de

(*a*) Rien, en général, de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractére des Peuples divers. Les uns peignent leur Nation d'après leur ſociété, & la font ; en conſéquence, ou triſte, ou gaie, ou groſſiére, ou ſpirituelle. Il me ſemble entendre des Minimes, auxquels on demande quel eſt, en fait de cuiſine, le gout François, & qui répondent qu'en France, on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille Ecrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent néceſſairement apporter, dans le caractére d'une Nation, les changements arrivés dans ſon adminiſtration & dans ſes mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront juſqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des tems ayant forcé les Princes à mettre des impôts conſidérables ſur les campagnes, la Nation Françoiſe ne peut être gaie ; puiſque la claſſe des Payſans, qui compoſe à elle ſeule les deux tiers de la Nation, eſt dans le beſoin, & que le beſoin n'eſt jamais gai ; qu'à l'égard même des villes, la néceſſité où, dit-on, ſe trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des maſcarades de la Porte Saint-Antoine, n'eſt point une preuve de la gayeté de l'Artiſan & du Bourgeois ; que l'eſpionnage peut être utile à la ſûreté de Paris ; mais que, pouſſé un peu trop loin, il répand dans les eſprits une méfiance abſolument contraire à la joie ; par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés ; que la jeuneſſe, en s'interdiſant le Cabaret, a perdu une partie de cette gayeté qui ſouvent a beſoin d'être animée par le vin ; & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la groſſe joie de ſes aſſemblées, en a banni la véritable. Auſſi, la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractére de notre Nation & celui qu'on lui donne. Si la gayeté habite quelque part en France, c'eſt certainement les jours de Fête aux Porcherons ou ſur les Boulevards : le Peuple y eſt trop ſage pour pouvoir être regardé comme un Peuple gai. La joie eſt toujours un peu licencieuſe. D'ailleurs, la gayeté ſuppoſe l'aiſance ; & le ſigne de l'aiſance d'un Peuple, eſt ce que certaines gens appellent ſon inſolen-

République, quelle Contrée devoit être plus féconde que la Gréce en Capitaines, en Politiques & en Héros? Sans parler des hommes d'Etat, quels Philoſophes ne devoit point produire un Pays où la Philoſophie étoit ſi honorée? où le vainqueur de la Gréce, le Roi Philippe, écrivoit à Ariſtote: *Ce n'eſt point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux Dieux; c'eſt de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de ſon éducation; j'eſpére que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuſe encore pour ce Philoſophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, ſur les débris du trône de Cyrus, lui écrit: *J'apprends que tu publies tes traités acroamatiques. Quelle ſupériorité me reſte-t-il maintenant ſur les autres hommes? Les hautes Sciences que tu m'as enſeignées vont devenir communes; & tu ſavois cependant que j'aime encore mieux ſurpaſſer les hommes par la ſcience des choſes ſublimes, que par la puiſſance. Adieu.*

Ce n'étoit pas dans le ſeul Ariſtote qu'on honoroit la Philoſophie. On ſait que Ptolémée, Roi d'Egypte, traita Zénon en Souverain, & députa vers lui des Ambaſſadeurs; que les Athéniens éleverent à ce Philoſophe un mauſolée conſtruit aux dépens du Public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, Roi de Macédoine, lui écrivit: *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place; ſi je vous ſurpaſſe en grandeur, je reconnois que vous me ſurpaſſez en ſcience & en vertu. Venez donc à ma Cour; vous y ſerez utile, non-ſeulement à un grand Roi, mais encore à toute la Nation Macédonienne. Vous ſavez quel eſt ſur les Peuples le pouvoir de l'exemple: imitateurs ſerviles de nos vertus, qui les inſpire aux Princes, en donne aux Peuples. Adieu.* Zénon lui répondit: *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime: au milieu du faſte, de la pompe & des plaiſirs qui environnent les Rois, il eſt beau de déſirer encore la ſcience & la vertu. Mon grand âge & la foibleſſe de ma ſanté ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes diſciples. Prêtez l'oreille à*

ce, c'eſt-à-dire, la connoiſſance qu'un Peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme: connoiſſance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aiſance défend ſes droits; l'indigence les céde.

leurs instructions : si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse & du véritable bonheur. Adieu.

Au reste, ce n'étoit point à la seule Philosophie, c'étoit à tous les Arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un Poëte étoit si précieux à la Gréce, que, sous peine de mort & par une loi expresse, Athénes leur défendoit de s'embarquer. (*b*) Les Lacédémoniens, que certains Auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (*c*) aux beautés des Arts & des Sciences. Passionnés pour la Poésie, ils attirent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite, Polymneste, Sacados, Périclite, Phrynis, Timothée : (*d*) pleins d'estime pour les Poésies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout esclave de les chanter ; c'étoit, selon eux, profaner les choses divines. Non moins habiles dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre ses pensées en vers : " Quiconque, dit Platon, „ converse avec un Lacédémonien, fût-ce le dernier de „ tous, peut lui trouver l'abord grossier : mais, s'il entre „ en matière, il verra ce même homme s'énoncer avec „ une dignité, une précision, une finesse, qui rendront „ ses paroles comme autant de traits perçants. Tout au„ tre Grec ne paroîtra, près de lui, qu'un enfant qui bé„ gaie. „ Aussi leur apprenoit-on, dès la première jeunesse, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des pensées ils joignissent les graces & la finesse de l'expression ; que leurs réponses, toujours courtes &

(*b*) Un Poëte est aux Isles Marianes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la Nation.

(*c*) A la vérité, ils avoient en horreur toute Poésie propre à amollir le courage. Ils chasserent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus sage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la Poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les Ouvrages d'Homére, la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un Peuple grossier.

(*d*) Les Lacédémoniens, Cynethon, Dionysodote, Areus, & Chilon, l'un des sept Sages, s'étoient distingués par le talent des vers. La Poésie Lacédémonienne, dit Plutarque, simple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

juſtes, fuſſent pleines de ſel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'eſprit, répondoient mal, ou ne répondoient rien, étoient châtiés ſur le champ. Un mauvais raiſonnement étoit puni à Sparte, comme le ſeroit ailleurs une mauvaiſe conduite. Auſſi, rien n'en impoſoit à la raiſon de ce Peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit dans ſa jeuneſſe affranchi de toute crainte; il marchoit avec aſſurance dans les ſolitudes & les ténébres: moins ſuperſtitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur Religion au tribunal de la raiſon.

Or, comment les Sciences & les Arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat, dans un Pays tel que la Gréce, où on leur rendoit un hommage ſi général & ſi conſtant? Je dis conſtant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme Mr. l'Abbé Dubos, que, dans certains ſiécles, tels que ceux d'Auguſte & de Louis XIV. certains vents aménent les grands hommes, comme des volées d'oiſeaux rares. On allégue, en faveur de ce ſentiment, les peines que ſe ſont vainement données quelques Souverains (e) pour ranimer chez eux les Sciences & les Arts. Si les efforts de ces Princes ont été inutiles, c'eſt, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été conſtants. Après quelques ſiécles d'ignorance, le terrein des Arts & des Sciences eſt quelquefois ſi ſauvage & ſi inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par pluſieurs générations de Savants. Tel étoit le ſiécle de Louis XIV. dont les grands hommes ont dû leur ſupériorité aux Savants qui les avoient précédés dans la carriére des Sciences & des Arts: carriére où ces mêmes Savants n'avoient pénétré que ſoutenus de la faveur de nos Rois, comme le prouvent, & les Lettres-Patentes du 16 Mai 1543, où François premier fait *les plus expreſſes défenſes d'uſer de médiſance & d'in-*

(e) Les Souverains ſont ſujets à penſer, que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'eſprit d'une Nation; faire, par exemple, d'un Peuple lâche & pareſſeux, un Peuple actif & courageux. Ils ignorent, que, dans les Etats, les maladies lentes à ſe former, ne ſe diſſipent qu'avec lenteur; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du Prince & du malade s'oppoſe ſouvent à la guériſon.

vectives contre Ariſtote, (*f*) & les vers que Charles IX. adreſſe à Ronſard. (*g*)

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'eſt, qu'aſſez ſemblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parſément d'étoiles, éclairent un inſtant l'horizon, s'évanouiſſent & laiſſent la nature dans une nuit plus profonde; les Arts & les Sciences ne font, dans une infinité de Pays, que luire, diſparoître, & les abandonnent aux ténébres de l'ignorance. Les ſiécles les plus féconds en grands hommes, ſont preſque toujours ſuivis d'un ſiécle où les Sciences & les Arts ſont moins heureuſement cultivés. Pour en connoître la cauſe, ce n'eſt point au phyſique qu'il faut avoir recours : le moral ſuffit pour nous la découvrir. En effet, ſi l'admiration eſt toujours l'effet de la ſurpriſe, plus les grands hommes ſont multipliés dans une Nation, moins on les eſtime, moins on excite en eux le ſentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en reſtent éloignés. Après un tel ſiécle, il faut ſouvent le fumier de pluſieurs ſiécles d'ignorance pour rendre de nouveau un Pays fertile en grands hommes.

Il paroit donc que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on peut, dans les Sciences & dans les Arts, attribuer la ſupériorité de certains Peuples ſur les autres; & qu'il n'eſt point de Nations privilégiées en vertu, en eſprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un par-

---

(*f*) Dans les plus beaux ſiécles de l'Egliſe, les uns ont élevé les Livres d'Ariſtote à la dignité du Texte divin, & les autres ont mis ſon portrait en regard avec celui de JESUS-CHRIST; quelques-uns ont avancé, dans des Théſes imprimées, que, ſans Ariſtote, la Religion eût manqué de ſes principaux éclairciſſements. On lui immola pluſieurs critiques, & entre autres Ramus : ce Philoſophe ayant fait imprimer un Ouvrage, ſous le titre de *Cenſure d'Ariſtote*, tous les vieux Docteurs, qui, ignorants par état, & opiniâtres par ignorance, ſe voyoient, pour ainſi dire, chaſſés de leur Patrimoine, cabalerent contre Ramus, & le firent exiler.

(*g*) Voici les Vers que le Monarque écrivoit au Poëte :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de regner :
Ta lyre, qui ravit par de ſi doux accords,
T'aſſervit les eſprits dont je n'ai que les corps;
Elle s'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

tage inégal de ſes dons. En effet, ſi la force plus ou moins grande de l'eſprit dépendoit de la différente température des Pays divers; il ſeroit impoſſible, vu l'ancienneté du monde, que la Nation, à cet égard, la plus favoriſée n'eût, par des progrès multipliés, aquis une grande ſupériorité ſur toutes les autres. Or, l'eſtime qu'en fait d'eſprit, ont tour à tour obtenue les différentes Nations, le mépris où elles ſont ſucceſſivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats ſur les eſprits. J'ajouterai même que, ſi le lieu de la naiſſance décidoit de l'étendue de nos lumiéres, les cauſes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication auſſi ſimple & auſſi naturelle des phénoménes qui dépendroient du phyſique. Sur quoi j'obſerverai que, s'il n'eſt aucun Peuple auquel la température particuliére de ſon Pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans ſon organiſation, ait, juſqu'à préſent, donné aucune ſupériorité conſtante ſur les autres Peuples; on pourroit, du moins, ſoupçonner que les petites différences qui peuvent ſe trouver dans l'organiſation des Particuliers qui compoſent une Nation, n'ont pas une influence plus ſenſible ſur leurs eſprits. (*b*) Tout concourt à prouver la vérité de cette propoſition. Il ſemble qu'en ce genre les problêmes les plus compliqués ne ſe préſentent à l'eſprit que pour ſe réſoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à preſque tous les hommes illuſtres? C'eſt que le génie n'eſt point un don de la nature; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près ſemblable à celui des autres, n'a qu'un eſprit à peu près pareil au leur : c'eſt que, dans un homme, le génie ſuppoſe une vie ſtudieuſe & appliquée, & qu'une vie, ſi différente de la vie commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'eſprit, dit-on, eſt-il plus commun dans ce ſiécle que

(*b*) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organiſation n'influe en rien ſur l'eſprit des hommes que j'appelle communément bien organiſés, du moins peut-on aſſurer que cette influence eſt ſi légére, qu'on peut la conſidérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques; & qu'enfin on explique très-bien, par les cauſes morales, ce qu'on a, juſqu'à préſent, attribué au phyſique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cauſe.

dans le ſiécle précédent? & pourquoi le génie y eſt-il plus rare? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrſe, & ſi peu qui ſoient animés de l'eſprit du Dieu qui le porte? C'eſt que les Gens de Lettres, trop ſouvent arrachés de leur cabinet par le beſoin, ſont forcés de ſe jetter dans le monde : ils y répandent des lumiéres, ils y forment des gens d'eſprit; mais ils y perdent néceſſairement un tems qu'ils euſſent, dans la ſolitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'Homme de Lettres eſt comme un corps, qui, pouſſé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce ſont les cauſes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénoménes de l'eſprit, & qui nous apprennent que, ſemblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y reſtent ſans action ſi nulle étincelle ne les développe, l'eſprit reſte ſans action s'il n'eſt mis en mouvement par les paſſions; que ce ſont les paſſions qui, d'un ſtupide, font ſouvent un homme d'eſprit, & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naiſſent ou qui ont long-tems vêcu dans la Province, pourquoi n'en ſeroit-il aucun qui excellât dans les Arts tels que la Poéſie, la Muſique & la Peinture? Pourquoi le don du génie ne ſuppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques inſtants qu'exige l'exercice de certaines places; & dans les gens de Province, à l'entretien d'un petit nombre de gens inſtruits, qu'on ne rencontre que dans la Capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'eſt long-tems appliqué? Ne ſent-on pas que, ſi cet homme ne conſerve pas, en d'autres genres, la même ſupériorité; c'eſt que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ſes méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage ſur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier? Par quelle raiſon, enfin, entre les grands Hommes, les grands Miniſtres ſont-ils les hommes les plus rares? C'eſt qu'à la multitude de circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former un grand génie, il faut en-

core unir le concours de circonſtances propres à élever cet homme de génie au miniſtére. Or, la réunion de ces deux concours de circonſtances, extrêmement rare chez tous les Peuples, eſt preſque impoſſible dans les Pays où le mérite ſeul n'éléve point aux premiéres places. C'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les Céſar, les Annibal, les Lycurgue, &, peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'Etat dont l'eſprit pourroit réellement ſubir l'examen le plus rigoureux; tous les autres, & même quelques-uns des plus célébres dans l'Hiſtoire, & dont les actions ont jetté le plus grand éclat, n'ont été, quelqu'éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumiéres, que des eſprits très-communs. C'eſt à la force de leur caractére, (*i*) plus qu'à celle de leur eſprit, qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la légiſlation, la médiocrité des ouvrages divers & preſque inconnus, qu'ont laiſſé les Auguſte, les Tibére, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint, & qu'ils ont compoſés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La concluſion générale de ce Diſcours, c'eſt que le génie eſt commun, & les circonſtances propres à le développer très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le ſacré, on peut dire qu'en ce genre il eſt beaucoup d'appellés & peu d'élus.

L'inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc, & du Gouvernement ſous lequel ils vivent, & du ſiécle plus ou moins heureux où ils naiſſent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du déſir plus ou moins vif qu'ils ont de ſe diſtinguer, &

(*i*) Les caractéres forts, & par cette raiſon ſouvent injuſtes, ſont, en matiére de politique, encore plus propres aux grandes choſes que de grands eſprits ſans caractére. Il faut, dit Céſar, plutôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies. Cependant ces grands caractéres ſont plus communs que les grands eſprits. Une grande paſſion, qui ſuffit pour former un grand caractére, n'eſt encore qu'un moyen d'aquérir un grand eſprit. Auſſi, entre trois ou quatre cents Miniſtres ou Rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractére, lorſqu'entre deux ou trois mille on n'eſt pas toujours ſûr de trouver un grand eſprit; ſuppoſé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment légiſlatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

& enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'eſt donc que le produit des circonſtances dans leſquelles cet homme s'eſt trouvé. (*k*) Auſſi tout l'art de l'éducation conſiſte à placer les jeunes gens dans un concours de circonſtances propres à développer en eux le germe de l'eſprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette concluſion; mais le ſeul déſir du bonheur des hommes. J'ai ſenti, & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumiéres, de vertus, &, par conſéquent, de bonheur dans la ſociété; &

(*k*) L'opinion que j'avance, conſolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'eſt point à la cauſe humiliante d'une organiſation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur eſprit; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainſi qu'aux circonſtances dans leſquelles ils ſe ſont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, eſt en droit de penſer que, s'il eût été plus favoriſé de la fortune, s'il fût né dans un certain ſiécle, un certain Pays, il eût été lui-même ſemblable aux grands hommes dont il eſt forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que ſoit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement; parce qu'il n'eſt preſque point d'homme qui ſe croie un homme médiocre, & qu'il n'eſt point de ſtupide qui, tous les jours, ne remercie, avec complaiſance, la nature, du ſoin particulier qu'elle a pris de ſon organiſation. En conſéquence, il n'eſt preſque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui bleſſe l'orgueil, lutte long-tems contre ce ſentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'eſt juſte que lorſqu'on a intérêt de l'être. Si le Bourgeois exagére moins les avantages de la naiſſance que le grand Seigneur; s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'eſt pas qu'il ſoit plus ſenſé: ſes inférieurs n'ont que trop ſouvent à ſe plaindre de la ſotte hauteur dont il accuſe les grands Seigneurs: la juſteſſe de ſon jugement n'eſt donc qu'un effet de ſa vanité: c'eſt que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raiſonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-deſſus établis, en les ſuppoſant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre, ſans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la pareſſe nous irrite contre toute idée neuve qui nous impoſe la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partiſans que parmi ceux des gens d'eſprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir ſenti l'aiguillon de l'envie, ſaiſiſſent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux ſeuls, comme je l'ai déja dit, rendent témoignage à la vérité, la préſentent, la font percer & l'établiſſent dans le monde; c'eſt d'eux ſeuls qu'un Philoſophe peut attendre quelque éloge: la plupart des autres hommes ſont des juges corrompus par la pareſſe ou par l'envie.

combien la perſuaſion où l'on eſt que le génie & la vertu ſont de purs dons de la nature, s'oppoſoit aux progrès de la ſcience de l'éducation, & favoriſoit, à cet égard, la pareſſe & la négligence. C'eſt dans cette vue, qu'examinant ce que pouvoient ſur nous la nature & l'éducation, je me ſuis apperçu que l'éducation nous faiſoit ce que nous ſommes : en conſéquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un Citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention ſur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'eſt pour jetter encore plus de jour ſur une matiére ſi importante, que je tâcherai, dans le Diſcours ſuivant, de fixer, d'une maniére préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'eſprit.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

BEAUCOUP d'Auteurs ont écrit ſur le génie: la plupart l'ont conſidéré comme un feu, une inſpiration, un enthouſiaſme divin; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que ſoient ces eſpéces de définitions, la même raiſon cependant qui nous fait dire que le feu eſt chaud, & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les ſentiments propres à remuer nos paſſions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont ſenti que ces métaphores, applicables à certaines eſpéces de génie, tel que celui de la Poéſie ou de l'Eloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & gé-

néralement de tous les noms divers donnés à l'eſprit, il faut s'élever à des idées plus générales; &, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du Public.

Le Public place également au rang des génies, les Deſcartes, les Newton, les Locke, les Monteſquieu, les Corneille, les Moliére, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes ſi différents, ſuppoſe donc une qualité commune qui caractériſe en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons juſqu'à l'étymologie du mot *génie*, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le Public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere, gigno, j'enfante, je produis*; il ſuppoſe toujours *invention*: & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpéces. Il en eſt que nous devons au hazard; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les Arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie: &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées qui réſultent de ce rapport, forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité. (*a*) Or, c'eſt le hazard qui choiſit preſque toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſants qu'ils traitent, & que c'eſt ce même hazard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut obſerver que tout inventeur dans un Art ou une Science, qu'il tire, pour

(*a*) Le neuf & le ſingulier, dans les idées, ne ſuffit pas pour mériter le titre de génie; il faut, de plus, que ces idées neuves ſoient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie différe de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

ainſi dire, du berceau, eſt toujours ſurpaſſé par l'homme d'eſprit qui le ſuit dans la même carriére, & ce ſecond par un troiſiéme, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet Art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même Art peut recevoir le dernier dégré de perfection, ou du moins le dégré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un Peuple? alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, ſans avoir quelquefois avancé cet Art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les Tragédies de la Paſſion juſqu'aux Poëtes Hardy & Rotrou & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le Théâtre François aquiert ſucceſſivement une infinité de dégrés de perfection. Corneille nait dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet Art, doit faire époque; Corneille eſt un Génie. (*b*)

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand Poëte, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature. (*c*) Auſſi peut-on appliquer aux Sciences l'obſervation faite ſur l'Art dramatique.

Kepler trouve la Loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres; Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſûre l'exiſtence de cette Loi: Newton fait époque, il eſt mis au rang des Génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſé-

(*b*) Ce n'eſt pas que la Tragédie ne fût encore, du tems de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur; & Voltaire eût, ſans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le Théâtre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

(*c*) Il eſt, en ce genre, mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangére: c'eſt, ſi l'on veut, l'Eſpagnol. Si les Ecrivains Eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'Auteur François, qui profitera de la lecture de leurs Ouvrages, ne ſurpaſsât-il que de peu ſes modéles, doit paroître un homme extraordinaire à des Compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet Art à ce haut dégré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

ment que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications ; & Locke eſt un Génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand homme. (*d*) Les ouvrages du génie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par pluſieurs générations de Rois, portent le nom de celui qui les achéve.

Mais, ſi le hazard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les Arts & dans les Sciences; s'il détermine l'inſtant dans lequel ils devoient naître pour faire époque & recevoir le nom de Génie; quelle influence plus grande encore ce même hazard n'a-t-il pas ſur la réputation des hommes d'Etat?

Céſar & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier eſt, dans la moitié de l'univers, reſpecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il eſt honoré comme un grand Génie : cependant, ce Mahomet, ſimple courtier d'Arabie, ſans lettres, ſans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatiſme qu'il inſpiroit, avoit été forcé, pour compoſer le médiocre & ridicule Ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques Moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hazard, qui le place dans les tems & les circonſtances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guères que prêter ſon nom?

Qui doute que ce même hazard, ſi favorable à Mahomet, n'ait auſſi contribué à la gloire de Céſar? Non que je prétende rien retrancher des louanges dûes à ce Héros: mais enfin Sylla avoit, comme lui, aſſervi les Romains.

(*d*) Je pourrois même dire : accompagné de quelques grands hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit humain, voit, dans chaque ſiécle, cinq ou ſix hommes d'eſprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt, entre ſes mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'eſt qu'il rend ſes idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniére différence dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

Les faits de guerre ne ſont jamais aſſez circonſtanciés dans l'Hiſtoire, pour juger ſi Céſar étoit réellement ſupérieur à Sertorius ou à quelque autre Capitaine ſemblable. S'il eſt le ſeul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'eſt que tous deux aſſervirent un grand nombre de Nations. Si la gloire de Céſar a terni celle de preſque tous les grands Capitaines de la République, c'eſt qu'il jetta par ſes victoires les fondements du Trône qu'Auguſte affermit; (e) c'eſt que ſa dictature fut l'époque de la ſervitude des Romains; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au hazard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hazard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le déſir vif de la gloire.

Ce déſir, comme je l'ai déja dit, fait ſupporter, ſans peine, la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque Art ou quelque Science que ce ſoit. C'eſt à ce déſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les tems.

C'eſt ce déſir ſeul, qui, dans les Sciences ou les Arts, nous éléve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſements nouveaux. Ce déſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie : il eſt la ſource de ſes ridicules (f), & de ſes

(e) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands Généraux, même au jugement ſévére de Machiavel, qui efface de la liſte des Capitaines célébres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

„ Si, pour exciter leur verve, „ ajoute cet illuſtre Auteur, on voit „ de grands Poëtes prendre Homére pour modéle, ſe demander, en écrivant : *Homére eût-il „ penſé, ſe fût-il exprimé comme „ moi ?* Il faut pareillement qu'un „ grand Général, admirateur de „ quelque grand Capitaine de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, „ dont l'un s'étoit propoſé Cyrus, „ & l'autre Annibal pour modéle.

(f) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit, & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui font la ſcience des gens du monde: auſſi leur paroit-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes; que tout homme qui méne à peu

ſuccès; ſuccès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il ſe concentre dans un ſeul genre. Une Science ſuffit pour remplir toute la capacité d'une ame: auſſi n'eſt-il pas & ne peut-il y avoir de génie univerſel.

La longueur des méditations néceſſaires pour ſe rendre ſupérieur dans un genre, comparée au court eſpace de la vie, nous démontre l'impoſſibilité d'exceller en pluſieurs genres.

D'ailleurs, il n'eſt qu'un âge, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque Science. Cet âge paſſé, on

---

près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-deſſus de la médiocrité; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un déſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpéce de déſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon tems: *O mes amis!* leur répond-il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon tems entre mes affaires & mes études, moi qui préfére une goutte de ſageſſe à des tonnes de richeſſes?*

Corneille étoit, ſans doute, animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme, auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſques dans ſon cabinet: *Je viens*, lui dit-il, *Monſieur, retirer ma parole, & vous expoſer les motifs de ma conduite.... Eh! Monſieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle: je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court, tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon: *Eh bien!* lui répondit-il, *avertiſſez ma femme: je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves, qui, ſi ſouvent fourniſſent aux gens médiocres, des prétextes de ridiculiſer le génie, que je citerai, à ce ſujet, deux traits du célébre la Fontaine. Un de ſes amis, qui, ſans doute, avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon *Saint-Paul*. La Fontaine le lit avec avidité: mais, ne très-doux & très-humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des Ecrits de l'Apôtre; il ferme le livre, le reporte à ſon ami, & lui dit: *Je vous rends votre livre: ce Saint-Paul-là n'eſt pas mon homme.* C'eſt avec la même naïveté, que, comparant un jour ſaint Auguſtin à Rabélais: *Comment*, s'écrioit la Fontaine, *des gens de gout peuvent-ils préférer la lecture d'un Saint-Auguſtin à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant?*

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſants, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

peut apprendre encore à manier, avec plus d'adreſſe, l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons qu'on ne fait que dans la premiére jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les Sciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand Ecrivain, ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités: cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des Génies; le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jetté dans ſes narrations; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtyle qu'il a miſes dans ſes Ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes eſpéces de génie ſont plus ou moins déſirables. Dans la Poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le Poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un Poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de Poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du Public.

Il n'en eſt pas ainſi des Ouvrages philoſophiques: dans ces ſortes d'Ouvrages, le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes, a-t-on vu des Philoſophes ſans force, ſans

grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs Ecrits peut quelque tems les condamner à l'oubli; mais enfin ils en ſortent: il nait tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs Ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & ſait les expoſer avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage avec le propriétaire du fonds les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un Ecrivain, déja célébre, peut compoſer de mauvais Ouvrages: il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpéce de génie dont il eſt doué, ne joue, ſi je l'oſe dire, qu'un rôle ſecondaire. C'eſt la raiſon pour laquelle le Poëte célébre peut être un mauvais Philoſophe, & l'excellent Philoſophe un Poëte médiocre; pourquoi le Romancier peut mal écrire l'Hiſtoire, & l'Hiſtorien mal faire un Roman.

La concluſion de ce Chapitre, c'eſt que, ſi le génie ſuppoſe toujours invention, toute invention cependant ne ſuppoſe pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte ſur des objets généraux & intéreſſants pour l'humanité; il faut de plus naître dans le moment où, par ſes talents & ſes découvertes, celui qui cultive les Arts ou les Sciences, puiſſe faire époque dans le monde ſavant. L'homme de génie eſt donc, en partie, l'œuvre du hazard; c'eſt le hazard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche inſenſiblement les vérités, toujours inutiles lorſqu'elles ſont trop éloignées les unes des autres, & qui fait naître l'homme de génie dans l'inſtant précis où les vérités, déja rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux: le génie s'en ſaiſit, les préſente, & quelque partie de l'Empire des Arts ou des Sciences en eſt éclairée. Le hazard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, diſperſés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matiéres inflammables qui compoſent les météores: ces matiéres, pouſſées vaguement dans les airs, n'y produiſent au-

eux effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon est éclairé.

CHAPITRE II.

De l'Imagination & du Sentiment.

LA plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination*; il dérive du Latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonimes; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous; & l'imagination dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration? elle crée le jardin des Hespérides, l'Isle enchantée d'Armide, & le Palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images, (*a*) comme l'esprit l'est en fait d'idées.

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne diffère pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV. fait par le Brun, diffère du tableau composé (*b*) de la conquête de la Franche-Comté.

(*a*) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination, avec l'invention & la passion. Il est cependant facile de distinguer l'homme passionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination, qu'un Poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne sera souvent qu'un Poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(*b*) Il faut se rappeller que Louis XIV. se trouve peint dans ce tableau.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guères employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentiments qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénoménes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une Naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des Dryades & des Napées; les rochers détachés des montagnes, étoient roulés dans les plaines par les Orcades; c'étoient les Puiſſances de l'air, ſous les noms de Génies ou de Démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages ſur les Pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénoménes de la Phyſique; ſi l'on n'en fait uſage que pour jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes des Sciences, & qu'on attende de la ſeule expérience la révélation des ſecrets de la nature, il ne faut pas penſer que toutes les Nations ſoient également éclairées ſur ce point. L'imagination eſt encore le Philoſophe de l'Inde: c'eſt elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'inſtant de la formation des perles; (c) c'eſt elle encore qui, peuplant les éléments de

(c) L'imagination, ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne, à ce ſujet, qu'un Roi du Tunquin, grand Magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels: armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un Roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe: il éprouve la puiſſance de cette arme, il eſt battu, fait un traité, & obtient, pour ſon fils, la fille du Roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premières nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer à l'arc magique de ſon pere, un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le promet, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beau-pere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt là qu'un Démon apparoit au Roi du Tunquin & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre: elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que ſes gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiécles à venir témoignage de ſon imprudence & de ſon innocence. Elle ſe tait. Le pere la frappe, le ſang coule: la métamorphoſe commence; & la Côte, ſouillée de ce parricide, eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

demi-Dieux, créant, à ſon gré, des Démons, des Génies, des Fées & des Enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde phyſique, s'eſt, d'une aîle audacieuſe, ſouvent élevée juſqu'à ſon origine. Après avoir long-tems parcouru les déſerts immeſurables de l'eſpace & de l'éternité, elle eſt enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le tems commence. L'air obſcur, épais & ſpiritueux, qui, ſelon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaſte abîme, eſt affecté d'amour pour ſes propres principes; cet amour produit un mélange, & ce mélange reçoit le nom de *déſir*; ce déſir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuſe; cette corruption contient le germe de l'univers, & les ſemences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, ſous le nom de *zophaſémin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être: le ſoleil luit; les terres & les mers ſont échauffées de ſes rayons; elles les réfléchiſſent & en embraſent les airs: les vents ſouffient, les nuages s'élévent, ſe frappent; &, de leur choc, rejailliſſent les éclairs & le tonnerre; ſes éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, ſe meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'Océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fauſſe Philoſophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainſi la formation de l'univers, fut, dans les divers Pays, débrouiller ſucceſſivement le chaos de mille autres manières différentes. (*d*)

(*d*) Elle aſſure, au Royaume de Lao, que la terre & le ciel ſont de toute éternité. Seize mondes terreſtres ſont ſoumis au nôtre, & les plus élevés ſont les plus délicieux. Une flamme, détachée, tous les trente-ſix mille ans, des abîmes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embraſſe le tronc, & la réſout en eau. La nature, réduite quelques inſtants à cet état, eſt revivifiée par un génie du premier ciel. Il deſcend, porté ſur les aîles des vents; leur ſouffle fait écouler les eaux; le terrein humide eſt deſſéché; les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa première forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitants de Lao, le ſiécle de Xaca, un Mandarin, nommé *Pontabobamy-ſuan*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux: une fleur ſurnage ſur leur immenſité; le Mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le Mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'a-

Dans la Gréce, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit: " Au commencement étoient „ le Chaos, le noir Erébe & le Tartare. Les tems n'exiſ„ toient point encore, lorſque la nuit éternelle, qui, ſur „ des ailes étendues & peſantes, parcouroit les immenſes „ plaines de l'eſpace, s'abat tout-à-coup ſur l'Erébe: „ elle y dépoſe un œuf; l'Erébe le reçoit dans ſon ſein, „ le féconde: l'amour en ſort. Il s'éléve ſur des ailes do„ rées, il s'unit au Chaos: cette union donne l'être aux „ cieux, à la terre, aux Dieux immortels, aux hommes „ & aux animaux. Déja Vénus, conçue dans le ſein des „ mers, s'eſt élevée ſur la ſurface des eaux; tous les „ corps animés s'arrêtent pour la contempler; les mou„ vements que l'amour avoit vaguement imprimés dans „ toute la nature, ſe dirigent vers la beauté. Pour la pre„ miére fois, l'ordre, l'équilibre & le deſſein ſont connus „ à l'univers.

Voilà, dans le premier ſiécle de la Gréce, de quelle maniére l'imagination conſtruiſit le Palais du monde. Maintenant, plus ſage dans ſes conceptions, c'eſt par la connoiſſance de l'Hiſtoire préſente de la terre, qu'elle s'éléve à la connoiſſance de ſa formation. Inſtruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénoménes de la nature, qu'à la ſuite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les deſcriptions & les tableaux.

C'eſt alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la Poéſie, par la préciſion de ſes tours, la ma-

---

mour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le Mandarin reſpecte ſa vertu; mais, ne pouvant ſe priver entiérement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle: c'eſt delà qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre, le Mandarin fait retirer les eaux, il creuſe les vallées, éléve les montagnes, & vit parmi les hommes, juſqu'à ce qu'enfin, laſſé du ſéjour de la terre, il vole vers le ciel: mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe r'ouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde terreſtre, ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au Royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableau, dont la compoſition variée a, chez les différents Peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

gnificence de l'expreſſion & la propriété des mots, rend viſibles aux yeux des Lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies? L'imagination ſait que les plus grands tableaux, fuſſent-ils les moins corrects, ſont les plus propres à faire impreſſion; qu'on préfére, à la lumiére douce & pure des lampes allumées devant les Autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

Sagit-il d'un tableau voluptueux? C'eſt Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage: Vénus y paroit endormie ſur des roſes; la Déeſſe ſe réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues, un voile léger dérobe une partie de ſes beautés; l'ardent Adonis les dévore, il ſaiſit la Déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance; le voile eſt arraché d'une main impatiente, Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du déſir: & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour, le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante? d'annoncer, par exemple, la diſſenſion qui s'élève entre les Citoyens? L'imagination repréſentera la paix qui ſort éplorée de la Ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi, que dans la Poéſie, l'imagination ſait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la Philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné: elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté; parce que les hommes, qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & delà ces diſputes éternelles & vives qui, ſi ſouvent, ont enſenglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des Sciences, prête

donc infiniment de clarté & d'agrément à la Philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les Ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte? Ce ſont par-tout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir; le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les déſirs de Roland. Le Poëte ſait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir & portera d'ivreſſe dans l'ame du Héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent lorſqu'il y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des Lecteurs de ces mouvements tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau ſur l'imagination par une fable Orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuſe & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au ſentiment. C'eſt un amant fortuné qui, ſous le voile d'une allégorie, attribue ingénieuſement à ſa maîtreſſe & à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui:

„ J'étois un jour dans le bain: une terre odorante, d'une „ main aimée, paſſa dans la mienne. Je lui dis: Es-tu le „ muſc? es-tu l'ambre? Elle me répondit: Je ne ſuis qu'une „ terre commune; mais j'ai eu quelque liaiſon avec la ro- „ ſe; ſa vertu bienfaiſante m'a pénétrée; ſans elle, je ne „ ſerois encore qu'une terre commune. (e)

J'ai, je penſe, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'uſage qu'on en peut faire. Je paſſe maintenant au ſentiment.

Le moment où la paſſion ſe réveille le plus fortement en nous, eſt ce qu'on appelle le *ſentiment*. Auſſi n'entend-on par *paſſion* qu'une continuité de ſentiments de même eſpéce. La paſſion d'un homme pour une femme n'eſt que la durée de ſes déſirs & de ſes ſentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour diſtinguer enſuite les ſentiments

(e) *Voyez le Guliſtan ou l'Empire des Roſes de Saadi.*

timents des ſenſations, & ſavoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie ſouvent l'un pour l'autre, il faut ſe rappeller qu'il eſt des paſſions de deux eſpéces, les unes qui nous ſont immédiatement données par la nature, tels ſont les déſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c. les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſociétés, & ne ſont proprement que des paſſions factices, telles ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpéces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpéces de ſentiments. Les uns ont rapport aux paſſions de la premiére eſpéce, c'eſt-à-dire, à nos beſoins phyſiques; ils reçoivent le nom de ſenſations : les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement connus ſous le nom de ſentiments. C'eſt de cette derniére eſpéce dont il s'agit dans ce Chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſerverai qu'il n'eſt point d'hommes ſans déſirs, ni, par conſéquent, ſans ſentiments; mais que ces ſentiments ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt cenſé n'en point avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi? ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter; ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, & l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un déſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des déſirs ſubordonnés. Quiconque céde ſucceſſivement à des déſirs différents, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné; il prend en lui des gouts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un déſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un Peuple & la conſtitution d'un Etat s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentiments. Que de Pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions! Dans un Gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les Grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un Etat monarchique où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil Etat, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intriguants que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ces Pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, ſans quelques circonſtances ſinguliéres, ce germe y meurt ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins, allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les eaux y pénétrent, & que, raréfiées par le feu, elles ſoulévent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les Pays où le germe de certaines paſſions & de certains ſentiments eſt étouffé, le Public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les Ecrivains célébres, & principalement les Poëtes.

Le ſentiment eſt l'ame de la Poéſie, & ſur-tout de la Poéſie dramatique. Avant d'indiquer les ſignes auxquels on reconnoit, en ce genre, les grands Peintres & les hommes à ſentiments, il eſt bon d'obſerver qu'on ne peint jamais bien les paſſions & les ſentiments, ſi l'on n'en eſt ſoi-même ſuſceptible. Place-t-on un Héros dans une ſituation propre à développer en lui toute l'activité des paſſions? Pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes ſentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en ſoi ſon modéle. Si l'on n'eſt paſſionné, on ne ſaiſit jamais ce point précis que le ſentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais : (*f*) on eſt toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

(*f*) Dans les Ouvrages de Théâtre, rien de plus commun que de faire du ſentiment avec de l'eſprit. Veut-on peindre la vertu? On fera exécuter en ce genre, à ſon Héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu, ne lui permettent point de faire. Il eſt peu de Poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

D'ailleurs, pour réuſſir en ce genre, il ne ſuffit pas d'être, en général, ſuſceptible de paſſions; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une eſpéce de ſentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on ſent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands Politiques & les Héros qu'il ne peint les Amants.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt, en ce genre, attachée la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillantes & des vers élégants, ont quelquefois, au Théâtre, obtenu les plus grands ſuccès; mais, quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt, dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractére eſt, dans les Tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt pas frappé de cette Scéne où Catilina, pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats que lui fait Lentulus, lui dit:

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.

. . . . . .

Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices,

il faut, ajoute-t-il, *qu'un Chef de Conjurés prenne ſucceſſivement tous les caractéres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractére renfermé dans ces deux vers! Quel Chef de Conjurés qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caractéres le ſuperbe Catilina! Une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel ſigne le Public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands Peintres de ſentiments? A la maniére, répondrai-je, dont ils les expriment. A

force de méditations & de réminiſcences, un homme d'eſprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle ſituation; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti*: mais il eſt dans le cas d'un Peintre qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en ſeroit formée, voudroit en faire le portrait; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard que la converſation de deux amants. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard; le langage ſimple du ſentiment lui paroit plat; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décéle toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel, lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence du Dieu ſon rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit:

Vas, fuis; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime: (g)

on ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant; que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu, qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le tems de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement tournée prouve, à la fois, l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'homme agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniére dont il le dit; l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui

(g) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le Soleil dit à peu près la même choſe à Phaëton ſon fils; c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni, par conſéquent, dans le moment du danger.

demande la grace de Pſyché, & que la Déeſſe rit de ſa douleur, l'Amour lui dit:

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais, (*b*) Bérénice reprend:

Pour jamais!... Que ce mot eſt affreux quand on aime!

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ſes priéres de toucher ſon raviſſeur, Seïde répond:

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples, & dans le tour, & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, noüs éloignera toujours de cette ſimplicité; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas, à cét égard, la dupe de l'eſprit? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit, qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi Mr. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers:

L'on ne doit point aimer, lorſqu'on a le cœur tendre.

(*b*) Dans la Tragédie Angloiſe de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine; elle eſt belle; Antoine peut reprendre du gout pour elle, Cléopatre le craint; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre!* " O mon amant! " reprend-elle, quelle plus grande " différence encore entre mon état " & le ſien! Octavie eſt aujourd'hui " mépriſée; mais Octavie eſt ton " épouſe. L'eſpoir immortel habite dans ſon ame, il eſſuie ſes " larmes, la conſole dans ſon mal- " heur. Demain l'hymen peut te re- " mettre entre ſes bras. Quelle eſt, " au contraire, ma deſtinée! Que " l'amour ſe taiſe un moment dans " ton cœur, il ne me reſte aucun eſ- " poir. Je ne puis, comme elle, ad- " mirer près de ce que j'aime, eſpé- " rer de l'attendrir, me flatter d'un " retour. Un ſeul inſtant d'indiffé- " rence, & tout pour moi eſt anéan- " ti; l'eſpace immenſe & l'éternité " me ſéparent à jamais de toi.

Idée qui lui eſt commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorſqu'il fait dire à Atys:

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il ſeroit trop ſenſible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le ſentiment dont Atys eſt agité; c'eſt qu'il ſentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuſe point à généraliſer.

Il n'en eſt pas, à cet égard, de l'ambition comme de l'amour. Le ſentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'eſprit & la réflexion : la cauſe de cette différence tient à l'objet différent que ſe propoſent ces deux paſſions.

Que déſire un amant? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'eſt point à la ſublimité de ſon eſprit, mais à l'excès de ſa tendreſſe, que ces faveurs ſont accordées. L'amour en larmes, & déſeſpéré aux pieds d'une maîtreſſe, eſt l'éloquence la plus propre à la toucher. C'eſt l'ivreſſe de l'amant qui prépare & ſaiſit ces inſtants de foibleſſe, qui mettent le comble à ſon bonheur. L'eſprit n'a point de part au triomphe : l'eſprit eſt donc étranger au ſentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la paſſion d'un amant promet mille plaiſirs à l'objet aimé. Il n'en eſt pas ainſi d'un ambitieux. La violence de ſon ambition ne promet aucuns plaiſirs à ſes complices. Si le trône eſt l'objet de ſes déſirs, & ſi, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puiſſant, ce ſeroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ſes partiſans tout l'excès de ſon ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'aſſignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au Gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé; un ſeul inſtant aſſure ſa félicité : la réflexion n'a pas le tems de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il eſt plus près d'obtenir ce qu'il déſire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ſes projets, continuellement beſoin du ſecours de toute ſorte d'hommes : pour s'en ſervir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, ſon ſuccès tient à des projets ménagés avec art & préparés de loin. Que d'eſprit ne faut-il pas pour les concerter & les ſuivre? Le

ſentiment de l'ambition s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le Poëte dramatique peut donc rendre fidélement le caractére de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſentencieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers, où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au Sénat, Catilina dit à Probus qui l'accuſe d'imprudence:

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté;
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence:
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différents genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation; c'eſt que nos mœurs & la forme de notre Gouvernement, ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici comme peintres de ſentiments que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le Théâtre François.

CHAPITRE III.

De l'Eſprit.

L'Eſprit n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'idées & de combinaiſons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaiſons poſſibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni eſprit; l'on pourroit être ſavant en ce genre, mais non pas ſpirituel. Il eſt donc évident que, s'il ne reſtoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout ſeroit ſcience, & l'eſprit ſeroit

impoſſible : on auroit remonté juſqu'aux premiers principes des choſes. Une fois parvenus à des principes généraux & ſimples, la ſcience des faits qui nous y auroient élevés, ne ſeroit plus qu'une ſcience futile, & toutes les bibliothéques où ces faits ſont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la Politique & de la Légiſlation, c'eſt-à-dire, de toutes les Hiſtoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité poſſible, donneroit un jour naiſſance à la meilleure forme de Gouvernement. Il en ſeroit de même de la Phyſique & généralement de toutes les Sciences. Alors l'eſprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, ſeroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes; à peu près comme les eſprits des fleurs, qui couvrent de vaſtes plaines, ſont, par l'art du Chymiſte, facilement concentrés dans un vaſe d'eſſence.

L'eſprit humain, à la vérité, eſt, en tout genre, fort loin du terme que je ſuppoſe. Je conviens volontiers que nous ne ſerons pas ſitôt réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavants; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera long-tems permis d'avoir de l'eſprit.

L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette eſpéce d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies?* Pour la découvrir, conſultons le Public. En Morale & en Politique, il honorera, par exemple, du titre de génies, & Machiavel, & l'Auteur de *l'Eſprit des Loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'eſprit à la Rochefoucault & à la Bruyére. L'unique différence ſenſible qu'on remarque entre ces deux eſpéces d'hommes, c'eſt que les premiers traitent de matiéres plus importantes, lient plus de vérités entre elles, & forment un plus grand enſemble que les ſeconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités ſuppoſe une plus grande quantité de combinaiſons, &, par conſéquent, un homme plus rare. D'ailleurs, le Public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenſer, par un titre ſupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une in-

finité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt, dans le genre philoſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les Arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les Sciences, on déſigne par le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque, ou ſe modéle ſur les grands hommes qui l'ont déja précédé dans la même carriére, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier; lorſqu'on cite comme Génies les Moliére, les la Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'Auteur, le titre qu'on accorde à l'Ouvrage. Un Conte, une Tragédie ont un grand ſuccès: on peut dire de ces Ouvrages, qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'Auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou comme la Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites piéces la monnoie d'un grand Ouvrage; ou comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes Tragédies.

Le Poëme épique eſt, dans la Poéſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce Chapitre, deux obſervations à faire. La premiére, c'eſt qu'on ne déſigne dans les Arts par le nom d'eſprit, que ceux, qui, ſans génie ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre: telles ſont, par exemple, les Comédies de Mr. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a, juſqu'à préſent, par aucune des épithétes applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage qui donne l'épithéte de *bon*

au Juge, au Financier, (*a*) à l'Arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithéte de *ſublime* au Poëte, au Légiſlateur, au Géométre, à l'Orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle ſuppoſe, par conſéquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractére qui ſe fraie des routes nouvelles.

Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit*.

Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés par la diſette de la langue, à prendre cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entre elles, que par les épithétes qu'on unit au mot *eſprit*. Ces épithétes, toujours données par le Lecteur ou Spectateur, ſont toujours rélatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, &, peut-être, ſans ſuccès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce même point de vue; c'eſt qu'on a pris pour des qualités réelles & diſtinctes, les épithétes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *eſprit*: c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithétes comme l'expreſſion des effets différents que font ſur nous, & les diverſes eſpéces d'idées, & les différentes maniéres de ſes rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur ce ſujet, que je vais, dans les Chapitres ſuivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithétes ſouvent unies au mot *eſprit*.

(*a*) Je ne dis pas que de bons Juges, de bons Financiers n'aient de l'eſprit; mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas en qualité de Juges ou de Financiers qu'ils en ont; à moins que l'on ne confonde la qualité de *Juge* avec celle de Légiſlateur.

CHAPITRE IV.

De l'Eſprit fin, de l'Eſprit fort.

DAns le phyſique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelque peine. Dans le moral, c'eſt-à-dire, en fait d'idées & de ſentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelques efforts d'eſprit, & ſans une grande attention.

L'Avare de Moliére ſoupçonne ſon valet de l'avoir volé; il le fouille; &, ne trouvant rien dans ſes poches, il lui dit : *Rends-moi, ſans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon eſt fin, il eſt dans le caractére d'un Avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'Opéra d'Iſis, lorſque la Nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux ſont-ils mieux traités que vous?* Hiérax lui répond:

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illuſion d'une eſpérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur:
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur:
Comme eux, à votre humeur ſévére
Je ne ſuis point accoutumé.
Quel tourment de ceſſer de plaire,
Lorſqu'on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé!

Ce ſentiment eſt dans la nature; mais il eſt fin, il eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conſéquence finement déduite d'une idée générale. (*a*) Je dis une conſéquence; parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, & non *les idées fines* d'Ariſtote,

(*a*) Les Ouvrages de Mr. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces Philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant) eſt un microſcope qui, groſſiſſant à nos yeux les objets ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil inattentif. L'eſprit, en tout genre, n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment, dont la découverte ſuppoſe, dans un Auteur, & beaucoup de fineſſe, & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de fin, ſi ce ſentiment ou cette idée ſont ou mis en action dans une ſcéne, ou rendus par un tour ſimple & naturel. Le Public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend ſans effort. Il ne déſigne jamais, par les épithétes qu'il unit à ce mot d'*eſprit*, que les impreſſions que font ſur lui les idées ou les ſentiments qu'on lui préſente.

Ce fait poſé, on entend donc, par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des Lecteurs: or, elle leur échappe, lorſque l'Auteur ſaute les idées intermédiaires néceſſaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot, que répétoit ſouvent Mr. de Fontenelle: *On détruiroit preſque toutes les Religions*, (*b*) *ſi l'on obligeoit ceux qui les profeſſent à s'aimer.* Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot: (*c*) mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit*.

(*b*) Ce qui peut être vrai des fauſſes Religions n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(*c*) Il en eſt de même de cet autre mot de Mr. de Fontenelle: *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de Mr. de Fontenelle. On ne ſent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Malebranche, les Leibnitz & les plus grands Philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Mr. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obſcur, énigmatique & recherché. C'eſt moins à l'eſpéce des idées qu'à la maniére de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de Mr. le Cardinal Dubois, lorſque, parlant du ſoin qu'il avoit pris de l'éducation de Mr. le Duc d'Orléans régent, Mr. de Fontenelle dit *que ce Prélat avoit tous les jours travaillé à ſe rendre inutile*; c'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit ſa fineſſe.

Dans l'Opéra de Thétis, lorſque cette Déeſſe, pour ſe venger de Pélée qu'elle croit infidéle, dit:

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi;

il eſt encore certain que cette idée & toutes les idées de cette eſpéce ne devront le nom de *fines* qu'on leur donnera communément qu'au tour énigmatique ſous lequel on les préſente, &, par conſéquent, au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or, un Auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc un défaut dans le ſtyle; toute maniére fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe; (*d*) il faut donc être d'autant plus at-

---

point ſans ſavoir ſi l'on s'entend ou ſi l'on ne s'entend pas. Ils ſe ſont appuyés ſur ces principes vagues, dont l'obſcurité eſt toujours ſuſpecte à quiconque a le mot de Mr. de Fontenelle habituellement préſent à l'eſprit. Faute d'avoir, ſi je l'oſe dire, fouillé juſqu'au terrein vierge, l'immenſe édifice de leur ſyſtême s'eſt affaiſſé, à meſure qu'ils le conſtruiſoient.

(*d*) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé; la clarté de l'expreſſion eſt donc une maladreſſe de l'Auteur; il faut toujours jetter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer le nuage impénétrable au commun des Lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent, avec d'autant plus d'enthouſiaſme, cette maniére d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'Auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au déſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée? Il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent; mais, enfin, elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa va-

tentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut, plus facilement, échapper à la ſagacité du Lecteur.

Portons maintenant nos regards ſur la ſorte d'eſprit déſigné par l'épithéte de *fort*.

Une idée forte eſt une idée intéreſſante & propre à faire ſur nous une impreſſion vive. Cette impreſſion peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la maniére dont elle eſt exprimée. (*e*)

Une idée aſſez commune, mais rendue par une expreſſion ou une image frappante, peut faire ſur nous une impreſſion aſſez forte. Mr. l'Abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain: "Virgile, dit-il, n'eſt qu'un „ Prêtre élevé au milieu des grimaces du Temple; le ca„ ractére pleureur, hypocrite & dévot de ſon Héros deſ„ honore le Poëte; ſon enthouſiaſme ſemble ne s'échauf„ fer qu'à la lueur des lampes ſuſpendues devant les au„ tels, & l'enthouſiaſme audacieux de Lucain s'allume „ au feu de la foudre. „ Ce qui nous frappe vivement eſt donc ce qu'on déſigne par l'épithéte de fort. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font ſur nous une impreſſion vive; auſſi les a-t-on ſouvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit ſe former du grand & du fort, je conſidérerai ſéparément ce que c'eſt que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les ſentiments.

Une idée grande eſt une idée généralement intéreſſante. Mais les idées de cette eſpéce ne ſont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéreſſants pour tous les hommes en général, &, par conſéquent, pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire ſur eux l'impreſſion des harangues de Démoſthéne, lorſque cet Orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur diſoit-il, *Philippe eſt-il mort? Hé! que vous importe*, *Athéniens*,

---

leur intrinſéque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres: honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuſte, venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

(*e*) On déſigne en Perſe, par les épithétes de *Peintres* ou de *Sculpteurs*, l'inégale force des différens Poëtes; & l'on dit, en conſéquence, un *Poëte Peintre*, un *Poëte Sculpteur*.

qu'il vive ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe. Si les Athéniens étoient plus frappés du discours de leur Orateur que des découvertes de leurs Philosophes, c'est que Démosthéne leur présentoit des idées plus convenables à leur situation présente, &, par conséquent, plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connoissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espéce d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes, parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un Etat, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un Philosophe, convenir également à tous les tems & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant. (*f*)

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes; le premier attire notre respect, & le second notre mépris. (*g*)

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus

(*f*) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de Géométrie, qui, de tous les raisonnements, sont, sans contredit, les plus forts.

(*g*) Tout devient ridicule sans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la friponnerie d'un Contrebandier à celle de Charles-Quint?

héroïque, au moment qu'il fond ſur l'ennemi : ſi l'imagination place à côté du Héros l'un de ces fils de la Terre, (*b*) qui, croiſſant par an d'une coudée en groſſeur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entaſſer Oſſa ſur Pélion, Alexandre n'eſt plus qu'une marionnette plaiſante, & ſa fureur n'eſt que ridicule.

Mais ſi le fort eſt toujours grand, le grand n'eſt pas toujours fort. Une décoration, ou du Temple du Deſtin, ou des Fêtes du Ciel, peut être grande, majeſtueuſe & même ſublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des Saints eſt moins fait pour étonner l'imagination que le Jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir; ſi la douleur violente fait taire tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſentiment d'une douleur violente; le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion : on doit donc être plus frappé du tableau des Enfers que du tableau de l'Olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination, excitée par le déſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive; il manque toujours quelques agréments à l'Olympe.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer; elle eſt moins difficile en ce genre : l'Enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt, dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très-vivement, c'eſt-à-dire, à tous ceux dont le ſpectateur peut être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de la vengeance & de la

(*b*) Aux yeux de ce même Géant, ce Céſar qui dit de lui : *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient ſi rapides, lui paroitroit ſe traîner ſur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

la jalousie. La Scéne d'Atrée, qui présente à son frere Thyeste une coupe remplie du sang de son fils ; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traine sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des Particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau, le Particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est Monarque : les malheurs, qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir. (*) Ce spectacle charme les uns, en leur laissant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & console les petits de l'infériorité de leur état. Il plait aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance ; inconstance qui, fondée sur le désir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleversement des Empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, & leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il présente, & par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au Héros estimable & vertueux que le Poëte met sur la Scéne. Le désir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéressons d'autant plus vivement au sort, heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroit plus estimable, c'est-à-dire, que ses idées & ses sentiments sont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoit avec plaisir, dans un Héros, les senti-

(*) C'est à cette cause qu'on doit, en partie, rapporter l'admiration donc que pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers, dont la valeur fracasse, en éclatant, les arbres & renverse les Empires & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on célébrerait de malheurs de leur tems. Il en est de ces conquérants, comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs ; la foudre, qui s'élance de leurs flancs, les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

ments dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce Héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un Peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au Théâtre la Conjuration de Génes & celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie, les caractéres du Comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractére, l'aggrandira toujours à nos yeux; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le déſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux qu'on ſera plus puiſſant, qu'on regnera ſur un plus grand Peuple, que plus d'hommes ſeront intéreſſés à prévenir, ſatisfaire nos déſirs, & que, ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occaſionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; ſi, dans un ſiécle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne; & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes; ces grandes révolutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le déſir des grandeurs & l'amour de la Patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions: nom qui, tranſporté aux Héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux Poëtes célébres qui les ont peints. Sur quoi j'obſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractére de Phédre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'i-

dées, de combinaisons & d'esprit que pour tracer, dans *Rodogune* le caractére de Cléopatre. C'est donc moins à l'habileté du Peintre qu'au choix de son sujet qu'est attaché le nom de grand.

Il résulte de ce que j'ai dit, que, si les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de passions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand est donc, en tout genre, ce qui frappe universellement; & le fort, ce qui fait une impression moins générale, mais plus vive.

La découverte de la boussole est, sans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette derniére découverte est infiniment plus intéressante pour la Nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs idées que par des mots, si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée, quelque forte que soit cette pensée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la foiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut, 1°. l'exprimer d'une maniére nette & précise: toute idée rendue par une expression louche, est un objet apperçu à travers un brouillard; l'impression n'en est point assez distincte pour être forte. 2°. Il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtue d'une image, & que l'image soit exactement calquée sur la pensée.

En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sensations, c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes; il faut donc, comme j'ai dit dans le Chapitre de l'Imagination, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'est pas même assez qu'une image soit juste & exactement calquée sur une idée; il faut encore qu'elle soit grande sans être gigantesque: (*) telle est l'image employée par l'immortel Au-

(*) L'excessive grandeur d'une image, la rend quelquefois ridi-

teur de l'*Esprit des Loix*, lorſqu'il compare les Deſpotes aux Sauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou, du moins, préſentée ſous une face nouvelle. C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui, fixant toute notre attention ſur une idée, lui laiſſe le tems de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier dégré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée, eſt une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait, en conſéquence, une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un Auteur doit, en partie, la force de ſon expreſſion; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes Lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particuliére de leur langue qu'à la forme de leur Gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un Etat libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des Etats monarchiques: dans ces Pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques Particuliers puiſſants, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſe aux élans du génie. Quiconque, dans ces Gouvernements, s'éléve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion. Auſſi le Lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à Mr. l'Abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*: " C'eſt dommage que Mr. le " Préſident de Monteſquieu, retenu, ſans doute, par la " crainte du miniſtére, n'ait pas eu le courage de tout

---

cule. Quand le Pſalmiſte dit, que *les montagnes ſautent comme des béliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet, parce qu'il eſt peu d'hommes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif de montagnes ſautant comme des cabris.

„ dire. On ſent bien, en gros, ce qu'il penſe ſur certains „ ſujets; mais il ne s'exprime point aſſez nettement & „ aſſez fortement: on eût bien mieux ſu ce qu'il penſoit, „ s'il eût compoſé à Londres, & qu'il fût né Anglois.

Ce défaut de force dans l'expreſſion n'eſt cependant point un défaut de génie dans la Nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet & certaines ſcénes de Mahomet! Tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux Ouvrages du célébre Mr. de Voltaire.

Je finis par un morceau de Mr. l'Abbé Cartaut; morceau plein de cette force d'expreſſion dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition Egyptienne.

„ Comment ce Peuple n'eût-il pas été le Peuple le plus „ ſuperſtitieux? L'Egypte, dit-il, étoit un Pays d'enchan- „ tements; l'imagination y étoit perpétuellement battue „ par les grandes machines du merveilleux; ce n'étoit „ par-tout que des perſpectives d'effroi & d'admiration. „ Le Prince étoit un objet d'étonnement & de terreur: „ ſemblable au foudre qui, reculé dans la profondeur des „ nuages, ſemble y tonner avec plus de grandeur & de „ majeſté, c'étoit du fond de ſes labyrinthes & de ſon „ Palais que le Monarque dictoit ſes volontés. Les Rois „ ne ſe montroient que dans l'appareil effrayant & for- „ midable d'une puiſſance relevée en eux d'une origine „ céleſte. La mort des Rois étoit une apothéoſe: la terre „ étoit affaiſſée ſous le poids de leurs mauſolées. Dieux „ puiſſants, l'Egypte étoit par eux couverte de ſuperbes „ obéliſques chargés d'inſcriptions merveilleuſes & de py- „ ramides énormes dont le ſommet ſe perdoit dans les „ airs: Dieux bienfaiſants, ils avoient creuſé ces lacs qui „ raſſuroient orgueilleuſement l'Egypte contre les inat- „ tentions de la nature.

„ Plus redoutables que le Trône & ſes Monarques, les „ Temples & leurs Pontifes en impoſoient encore plus à „ l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de ces Tem- „ ples, étoit le Coloſſe de Sérapis. Nul mortel n'oſoit

„ en approcher. C'étoit à la durée de ce Coloſſe qu'étoit
„ attachée celle du monde : quiconque eût briſé ce Ta-
„ liſman eût replongé l'univers dans ſon premier chaos.
„ Nulles bornes à la crédulité ; tout, dans l'Egypte, étoit
„ énigme, merveille & myſtére. Tous les Temples ren-
„ doient des oracles ; tous les antres vômiſſoient d'horri-
„ bles hurlements ; par-tout l'on voyoit des trépieds trem-
„ blants, des pythies en fureur, des victimes, des Prê-
„ tres, des Magiciens qui, revêtus du pouvoir des Dieux,
„ étoient chargés de leur vengeance.

„ Les Philoſophes, armés contre la ſuperſtition, s'é-
„ leverent contre elle : mais, bientôt engagés dans le la-
„ byrinthe d'une Métaphyſique trop abſtraite, la diſpute
„ les y diviſe d'opinions ; l'intérêt & le fanatiſme en pro-
„ fitent ; ils fécondent le chaos de leurs ſyſtêmes diffé-
„ rents ; il en ſort les pompeux myſtéres d'Iſis, d'Oſiris
„ & d'Horus. Couverte alors des ténébres myſtérieux &
„ ſublimes de la Théologie & de la Religion, l'impoſ-
„ ture fut méconnue. Si quelques Egyptiens l'apperçu-
„ rent à la lueur incertaine du doute, la vengeance tou-
„ jours ſuſpendue ſur la tête des indiſcrets, ferma leurs
„ yeux à la lumiére, & leur bouche à la vérité. Les Rois
„ même, qui, pour ſe mettre à l'abri de toute inſulte,
„ avoient d'abord, de concert avec les Prêtres, évoqué
„ autour du Trône la terreur, la ſuperſtition & les fan-
„ tômes de leur ſuite ; les Rois, dis-je, en furent eux-
„ mêmes effrayés ; bientôt ils confierent aux Temples le
„ dépôt ſacré des jeunes Princes ; fatale époque de la ty-
„ rannie des Prêtres Egyptiens ! nul obſtacle alors qu'on
„ pût oppoſer à leur puiſſance. Les Souverains furent
„ ceints dès l'enfance du bandeau de l'opinion ; de libres
„ & d'indépendants qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient
„ dans ces Prêtres, que des fourbes & des enthouſiaſtes
„ ſoudoyés, ils en devinrent les eſclaves & les victimes.
„ Imitateurs des Rois, les Peuples ſuivirent leur exem-
„ ple, & toute l'Egypte ſe proſterna aux pieds du Pon-
„ tife & de l'autel de la ſuperſtition.

Ce magnifique tableau, de Mr. l'Abbé Cartaut, prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche, & qu'en certain genre on remarque dans nos Ecrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la Nation.

CHAPITRE V.

De l'Eſprit de lumiére, de l'Eſprit étendu, de l'Eſprit pénétrant & du Gout.

SI l'on en croit certaines gens, le génie eſt une eſpéce d'inſtinct, qui peut, à l'inſçu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choſes. Ils mettent cet inſtinct fort au-deſſous de l'eſprit de lumiére, qu'ils prennent pour l'intelligence univerſelle. Cette opinion, ſoutenue par quelques hommes de beaucoup d'eſprit, n'eſt cependant point encore adoptée du Public.

Pour arriver ſur ce ſujet, à quelques réſultats, il faut, je penſe, attacher des idées nettes à ces mots *eſprit de lumiére.*

Dans le phyſique, la lumiére eſt un corps dont la préſence rend les objets viſibles. L'eſprit de lumiére eſt donc la ſorte d'eſprit qui rend nos idées viſibles au commun des Lecteurs. Il conſiſte à diſpoſer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiére eſt donc accordé, par la reconnoiſſance du Public, à celui qui l'éclaire.

Avant Mr. de Fontenelle, la plupart des Savants, après avoir eſcaladé le ſommet eſcarpé des Sciences, s'y trouvoient iſolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriére des Sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. Mr. de Fontenelle, que je ne conſidére point ici ſous l'aſpect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, ſi je l'oſe dire, établit un pont de communication entre la ſcience & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les ſemences de toutes les vérités : mais que, pour cet effet, il falloit, avec adreſſe, y préparer ſon eſprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ſes efforts pour préſenter ſes idées avec la plus grande netteté, il y réuſſit:

TAYLORIAN OXFORD

la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumiére.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige? Simplement observer la marche des esprits ordinaires : savoir que tout se tient & s'améne dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumiére, que je compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement; & que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées. (*a*)

L'esprit de lumiére n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déja connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expressions précises & claires.

Ce talent est, à la Philosophie, ce que la versification est à la Poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre, avec force & harmonie, les pensées des Poëtes; tout l'art des esprits de lumiére est de rendre, avec netteté, les idées des Philosophes.

Sans exclurre, ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les suppose point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'esprit de lumiére, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne sont pas si heureux. L'esprit de lumiére n'est quelquefois que le truche-

(*a*) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples; & ces propositions deviendront évidentes, lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'est-à-dire, lorsqu'un homme ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même, & sans dire à la fois, que la même chose *est & n'est pas*. Toute vérité peut se ramener à ce terme; &, lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumiére. Mais, que de tems & d'observations pour porter l'analyse à ce point, & réduire certaines vérités à des propositions aussi simples! C'est le travail de tous les siécles & de tous les esprits. Je ne vois, dans les Savans, que des hommes, sans cesse, occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le Public attend, que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient, en chaque genre, mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

ment du génie philoſophique, & l'organe par lequel il communique, aux eſprits communs, des idées trop au-deſſus de leur intelligence.

Si l'on a ſouvent confondu l'eſprit de lumiére avec le génie, c'eſt que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point aſſez fortement ſenti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette ſorte d'eſprit tiroit les idées lumineuſes qu'il réfléchiſſoit enſuite ſur la multitude.

Dans les Sciences, le génie, ſemblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'eſt aux eſprits de lumiére, à traîner lentement ſur ſes traces, & leur ſiécle, & la lourde maſſe des eſprits communs.

Dans les Arts, le génie, moins à portée des eſprits de lumiére, eſt comparable au courſier ſuperbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, & franchit les halliers & les fondriéres. Occupés, ſans ceſſe, à l'obſerver, & trop peu agiles pour le ſuivre dans ſa courſe, les eſprits de lumiére l'attendent, pour ainſi dire, à quelques clariéres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des ſentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, ſi dans les Arts, tels que l'Eloquence ou la Poéſie, l'eſprit de lumiére pouvoit donner toutes les régles fines, de l'obſervation deſquelles il dût réſulter des Poëmes ou des diſcours parfaits, l'Eloquence & la Poéſie ne ſeroient plus des Arts de génie; on deviendroit grand Poëte & grand Orateur, comme on devient bon Arithméticien. Le génie ſeul ſaiſit toutes ces régles fines qui lui aſſurent des ſuccès. L'impuiſſance des eſprits de lumiére à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les Arts même ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellents préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

Mr. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans ſa Poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet Ouvrage, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions; il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les régles fines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des Tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiére, que le genre humain n'eſt redevable à cette derniére ſorte d'eſprit d'aucune eſpéce de découvertes, & que les eſprits de lumiére ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi, j'obſerverai que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit, avec netteté, que les principes d'un Art tel, par exemple, que la Muſique ou la Peinture, ne ſeroit cependant point compté parmi les eſprits de lumiére.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiére ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiére ſuppoſe preſque toujours une certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés, &, dans la converſation, l'emporter ſur le génie. Que, dans une aſſemblée d'hommes célébres dans des Arts ou des Sciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumiére: s'il parle de Peinture au Poëte, de Philoſophie au Peintre, de Sculpture au Philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux autres; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille maladroitement parler de Peinture au Peintre, de Poéſie au Poëte, de Philoſophie au Philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur des lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumiére & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies: c'eſt lorſque certaines Sciences ſont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes communs, &, par conſéquent, plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence ſenſible entre les eſprits pénétrants & les eſprits de lumiére & d'étendue: ceux-ci portent une vue rapide ſur une infinité d'objets; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets; mais ils les creuſent; ils parcourent, en profondeur, l'eſpace que

les eſprits étendus parcourent en ſuperficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant*, s'accorde avec ſon étymologie. Le propre de cette ſorte d'eſprit eſt de percer dans un ſujet: a-t-il, dans ce ſujet, fouillé juſqu'à certaine profondeur? il quitte alors le nom de pénétrant & prend celui de profond.

L'eſprit profond ou le génie des Sciences, n'eſt, ſelon Mr. Formey, que l'art de réduire des idées déja diſtinctes à d'autres idées encore plus ſimples & plus nettes, juſqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la dernière réſolution poſſible. Qui ſauroit, ajoute Mr. Formey, à quel point chaque homme a pouſſé cette analyſe, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les eſprits.

Il ſuit de cette idée, que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en pluſieurs genres, qu'on a d'autant moins d'étendue d'eſprit qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le Public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent des Sciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié; telles ſont, la Morale, la Politique, la Métaphyſique, &c. S'agit-il de Peinture ou de Géométrie? on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet Art ou cette Science. Le Public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithéte de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la ſolution de quelques problêmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand Géométre ou de grand Peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit; c'eſt que la ſagacité & la pénétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroit doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-long-tems médité, & ayant très-habituellement préſents à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit & les pénétre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette derniére ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de preſteſſe de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſ-

quelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au gout : c'eſt, dans ce Chapitre, le dernier objet que je me ſois propoſé d'examiner.

Le *gout*, pris dans ſa ſignification la plus étendue, eſt, en fait d'ouvrages, la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les Arts & les Sciences, il en eſt ſur leſquels le Public adopte le ſentiment des gens inſtruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement ; telles ſont la Géométrie, la Méchanique & certaines parties de Phyſique ou de Peinture. Dans ces ſortes d'Arts ou de Sciences, les ſeuls gens de gout ſont les gens inſtruits ; & le gout n'eſt, en ces divers genres, que la connoiſſance du vraiment beau.

Il n'en eſt pas ainſi de ces Ouvrages dont le Public eſt ou ſe croit juge : tels ſont les Poëmes, les Romans, les Tragédies, les Diſcours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *gout*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les Peuples de tous les ſiécles & de tous les Pays, mais la connoiſſance plus particuliére de ce qui plait au Public d'une certaine Nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, &, par conſéquent, deux différentes eſpéces de gout. L'un, que j'appelle gout d'habitude : tel eſt celui de la plupart des Comédiens, qu'une étude journaliére des idées & des ſentiments propres à plaire au Public, rend très-bons juges des Ouvrages de Théâtre, & ſur-tout des Piéces reſſemblantes aux Piéces déja données. L'autre eſpéce de gout eſt un gout raiſonné : il eſt fondé ſur une connoiſſance profonde, & de l'humanité, & de l'eſprit du ſiécle. C'eſt particuliérement aux hommes doués de cette derniére eſpéce de gout qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un gout d'habitude manque de gout, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon. Mais ce gout raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle gout d'habitude, ne s'aquiert, comme je l'ai déja dit, que par de longues études, & du gout du Public, & de l'Art ou de la Science dans laquelle on prétend au titre d'homme de gout. Je puis donc, en appliquant au gout ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclurre qu'il n'eſt point de gout univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du gout, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la cauſe de ce phénoméne littéraire? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands Ecrivains comme des grands Peintres : chacun d'eux a ſa maniére. Mr. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres; Mr. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers; & Mr. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues. Or, chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon gout à regarder ſa maniére comme la meilleure, doit, en conſéquence, faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. Delà les jugements différents que portent ſouvent ſur le même Ouvrage, & l'Ecrivain célébre, & le Public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un Auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi, l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le gout dans un genre, ſans avoir, en ce même genre, ni compoſé, ni adopté de maniére, a-t-il communément le gout plus sûr que les plus grands Ecrivains. Nul intérêt ne lui fait illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le Public conſidére & juge un Ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel Eſprit.

CE qui plait dans tous les ſiécles, comme dans tous les Pays, eſt ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus préciſe, peut-être faudroit-il, en chaque Art, & même en chaque partie d'un Art, examiner ce qui conſtitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les Arts & à toutes les Sciences, dont on formeroit enſuite l'idée abſtraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, si le Public unit l'épithète de beau au mot d'*esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithète l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particuliérement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en Chymie, en Physique, en Géométrie, également utiles à toutes les Nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit: l'estime conçue pour un Ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers Peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur Gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les Arts & les Sciences. Chaque Nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des Poëmes, des Romans, des Tragédies, des Panégyriques, des Histoires, (*a*) de ces Ouvrages enfin qui occupent le Lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de Nation où, du moins sous un autre nom, on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine: *Ce n'est qu'un bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine: mais je crois pouvoir en conclurre que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, & dans l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plait & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque Mr. de Vaugelas, il

(*a*) Je ne parle point de ces Histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, ne peuvent, par cette même raison, être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent être aussi généralement goutées & sentiés.

eſt plus de juges des mots que des idées; & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion, (*b*) c'eſt donc à l'art de bien dire que doit être ſpécialement attaché le titre de bel eſprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel eſprit n'eſt que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponſe à cette concluſion, c'eſt qu'un Ouvrage vuide de ſens ne ſeroit qu'une continuité de ſons harmonieux qui n'obtiendroit aucune eſtime; (*c*) & qu'ainſi le Public ne décore du titre de bel eſprit que ceux dont les Ouvrages ſont pleins d'idées grandes, fines ou intéreſſantes. Il n'eſt aucune idée qui ne ſoit du reſſort du bel eſprit, ſi l'on excepte celles qui, ſuppoſant trop d'études préliminaires, ne peuvent être miſes à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponſe aucune atteinte à la gloire des Philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe, ſans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées; mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes; & l'on n'en fait, dans le monde, que ſur la maniére de les préſenter. Les Philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de Philoſophe ou de bel-eſprit, ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir, à la fois, inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir, & de ſa langue, & de l'eſprit de ſon ſiécle? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous

(*b*) Je rapporterai, à ce ſujet, un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort: ſon Confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de reſignation, lui décrivoit les joies du Paradis. Il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite: *Eh bien!* dit-il au malade, *vous ſentez-vous un grand déſir de jouir de ces plaiſirs céleſtes?.... Ah! Monſieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage; votre mauvais ſtyle m'en dégoute.*

(*c*) Un homme ne ſeroit plus maintenant cité, comme homme d'eſprit, pour avoir fait un Madrigal ou un Sonnet.

un aſpect agréable! que d'étude, pour les diſpoſer de maniére qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du Lecteur! que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées! & quel Art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit Mr. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance!*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux Eſprits font communément des Ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la Philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait dans les Philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel eſprit ne leur eſt guères plus favorable. Il hait pareillement dans leurs Ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins ſenſible au ſens (*d*) qu'à l'élégance de la phraſe, il ne reconnoit pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des Lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la Philoſophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire: &, ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire;

(*d*) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées; on le juge ſur les mots. Quelque ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

dire ; & qu'enfin l'Ecrivain élégant eſt comparable au Jouaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les Savants & les Philoſophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent ſouvent, & les beautés, & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conſéquence, peu de cas du bel eſprit ; & leur mépris injuſte pour ce genre d'eſprit, eſt principalement fondé ſur une grande inſenſibilité pour l'eſpèce d'idées qui entrent dans la compoſition des ouvrages de bel eſprit. Ils ſont preſque tous, plus ou moins, ſemblables à ce Géométre, devant qui l'on faiſoit un grand éloge de la Tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique ſa curioſité ; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques Scénes, & la rend, en diſant : *Pour moi, je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet Ouvrage ; il ne prouve rien.*

Le ſavant Abbé de Longuerue étoit, à peu près, dans le cas de ce Géométre : la Poéſie n'avoit point de charmes pour lui ; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine ; il avoit, diſoit-il, banni tous les Poëtes de ſa Bibliothéque. (*e*)

Pour ſentir également le mérite, & des idées, & de l'expreſſion, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Monteſquieu, & quelques-uns de nos Philoſophes, que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer ; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les cauſes du mépris reſpectif qu'ont les uns pour les autres quelques Savants & quelques beaux eſprits ; je dois indiquer les cauſes du mépris où le bel eſprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'eſprit.

Le gout de notre ſiécle pour la Philoſophie, la remplit de Diſſertateurs, qui, lourds, communs & fatigants, ſont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs

(*e*) „ Il y a, diſoit ce même „ Abbé de Longuerue, deux Ouvrages ſur Homére, qui valent „ mieux qu'Homére lui-même ; le „ premier, c'eſt *Antiquitates Homericæ* ; le ſecond, c'eſt *Homeri Gnomologia, per Duportum*. Quiconque a lu ces deux Livres, a lu tout ce qu'il y a de bon dans Homére, & n'a point eſſuyé l'ennui de ſes contes à dormir debout.

jugements. Parmi ces Dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal ; ils le soupçonnent ; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard, il est impossible de duper le Public : ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre ? Ils ont ouï dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une manière obscure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejetter l'ineptie de leurs raisonnements sur l'obscurité de leurs expressions ; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise : aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant, autant qu'ils le peuvent, à eux-mêmes, que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, & qu'écrire mal, n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puissants (*f*) qu'ils soient souvent, ne feroit cependant aucune impression sur le Public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains Philosophes, qui, jaloux comme les beaux esprits d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers ; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner ; qu'il n'est point de Nation qui n'ait, en sa disposition, un fonds d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres, & qu'enfin en inspirant le dégout du bel esprit, on arme contre tous les grands Ecrivains, le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guères plus connu, & les Savants, & les Philosophes, & généralement tout homme qui pense.

(*f*) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les Arts & les Sciences, deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des Gens de Lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots ; ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire, que, dans les Lettres, comme dans la Religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

CHAPITRE VII.

De l'Eſprit du ſiécle.

CEtte ſorte d'eſprit ne contribue en rien à l'avancement des Arts & des Sciences, & n'auroit aucune place dans cet Ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le Peuple eſt ſans conſidération, ce qu'on appelle l'eſprit du ſiécle, n'eſt que l'eſprit des gens qui donnent le ton, c'eſt-à-dire, des hommes du Monde & de la Cour.

L'homme du monde & le bel eſprit s'expriment, l'un & l'autre, avec élégance & pureté; tous deux ſont ordinairement plus ſenſibles au *bien dit* qu'au *bien penſé* : cependant ils ne diſent ni ne doivent dire les mêmes choſes, (*a*) parce que l'un & l'autre ſe propoſent des objets différents. Le bel eſprit, avide de l'eſtime du Public, doit, ou mettre ſous les yeux de grands tableaux, ou préſenter des idées intéreſſantes pour l'humanité ou du moins pour ſa Nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à préſenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le ſecond Diſcours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choſes ou des perſonnes; que la bonne compagnie eſt ordinairement peu inſtruite; qu'elle ne s'occupe guères que des perſonnes; que l'éloge eſt ennuyeux pour quiconque n'en eſt point l'objet, & qu'il fait bâiller les Auditeurs. Auſſi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à ſaiſir leur côté foible, à les perſiffler, à tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes, à rire de tout, & enfin à jetter du ridicule ſur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'eſprit de con-

(*a*) Mille traits, agréables dans la converſation, ſeroient inſipides à la lecture. *Le Lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit ſon divertiſſement.*

verſation ſe réduit donc au talent de médire agréablement, & ſur-tout dans ce ſiécle, où chacun prétend à l'eſprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la ſupériorité d'un homme, ſans bleſſer la vanité de tout le monde; où l'on ne diſtingue l'homme de mérite, de l'homme médiocre, que par l'eſpéce de mal qu'on en dit; où l'on eſt, pour ainſi dire, convenu de diviſer la Nation en deux claſſes; l'une, celle des bêtes, & c'eſt la plus nombreuſe; l'autre, celle des fous, & l'on comprend dans cette derniére tous ceux à qui l'on ne peut refuſer des talents. D'ailleurs, la médiſance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or, chacun veut ſe louer: ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait: chaque homme eſt un Orateur, qui, par ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux maniéres de ſe louer; l'une, en diſant du bien de ſoi; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les Anciens, plus francs dans leurs prétentions, ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre ſiécle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot, qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette maniére de ſe louer eſt, ſans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe, eſt un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui, eſt un homme charmant; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſants; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à de bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroit donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au déſſein de nuire, qu'au déſir de ſe vanter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non-ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite ſait que l'homme dont on ne dit aucun mal, eſt, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu

loués : auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge ; il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit, *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra, je n'en ſerai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais, ſi la Philoſophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſements indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de méchants, qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle ; ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir : ils deviennent d'abord méchants par air, ils reſtent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques auſſi nuiſibles à la ſociété qu'ils y ſont communs. Conſidérez les ſources impures (*b*) d'où ſort

(*b*) L'un médit, parce qu'il eſt ignorant & oiſif ; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur & choqué des moindres défauts, il eſt habituellement malheureux : c'eſt à ſon humeur, plus qu'à ſon eſprit, qu'il doit ſes bons mots : *Facit indignatio verſum.* Un troiſième eſt né attrabilaire ; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh ! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de ſa haine ! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des ſcélérats ou des fripons déguiſés ; il le dit, & ſouvent il dit vrai : mais, enfin, il ſe trompe quelquefois. Or, je demande ſi l'on n'eſt pas également dupe, ſoit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice ? L'âge heureux eſt celui où l'on eſt la dupe de ſes amis & de ſes maîtreſſes. Malheur à celui dont la prudence n'eſt pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée eſt le ſigne certain d'un cœur dépravé & d'un caractère malheureux. Qui ſait ſi le plus inſenſé des hommes n'eſt pas celui, qui, pour n'être jamais dupe de ſes amis, s'expoſe au ſupplice d'une méfiance perpétuelle ? L'on médit enfin, pour faire montre de ſon eſprit ; on ne ſe dit pas que l'eſprit ſatyrique n'eſt que l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un eſprit qui n'exiſte que par les ridicules d'autrui ? & qu'un talent où l'on ne peut exceller ſans que l'éloge de l'eſprit ne devienne la ſatyre du cœur ? Comment s'enorgueillir de ſes ſuccès dans un genre où, ſi l'on conſerve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle déſavoueroit ſi elle étoit jointe à plus de lumière ?

la médiſance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un Particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choſes; qu'un *vieux méchant* lui paroit auſſi ridicule qu'un *vieux charmant*; que, parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand ſe dégoutent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres Nations. (c) Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médiſance eſt un beſoin. Ennemis nés des eſprits ſupérieurs, & jaloux d'une eſtime qu'on leur refuſe, ils ſavent que, ſemblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croiſſent que ſur les ruines des Palais, ils ne peuvent s'élever que ſur les débris des grandes réputations; auſſi ne s'occupent-ils que du ſoin de les détruire.

Ces hommes bornés ſont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ſes pairs; à préſent, que chacun aſpire à l'eſprit & s'en croit, c'eſt preſque le Public en entier qu'on a pour envieux : ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des Lecteurs. La plupart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les Villes, & qui ne s'y promènent que pour en chercher les égouts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'eſprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; & que, dans les livres, comme le diſoit un Anglois, *il faut aller à la chaſſe des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre?*

Toutes les injuſtices de cette eſpéce ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'eſprit & celle de l'homme borné? Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le Sage ſe ſaiſit : l'homme d'eſprit qui le ſait, les écoute ſans dégout : il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, &

(c) Ce n'eſt qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite, comme homme d'eſprit, l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi, l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand Général, un Ecrivain illuſtre, un célébre Artiſte, un habile Manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or, quel eſprit que celui dont aucune Nation ne veut?

l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres ; trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'inſtruire dans aucun des Ouvrages de ſes Contemporains ; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien ; (*d*) il va même juſqu'à ſoutenir que tout a été dit & penſé ; que les Auteurs ne font que ſe répéter, & qu'ils ne différent entre eux que dans la maniére de s'exprimer. O envieux ! lui diroit-on, eſt-ce aux Anciens qu'on doit l'Imprimerie, l'Horlogerie, les Glaces, les Pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le ſiécle dernier, fixé les loix de la peſanteur ? L'Electricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénoménes nouveaux ? Il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la Morale même & dans la Politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpéce de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque Nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une Nation l'eſprit de commerce & l'eſprit militaire ? a-t-on indiqué la forme de Gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on ſeulement fait le Roman d'une bonne légiſlation, (*e*) telle qu'on pourroit, à la tête d'une Co-

(*d*) Le Savant, dit le Proverbe Perſan, ſait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir.

(*e*) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répéte tous les jours. *Punir & récompenſer* eſt un axiome. Tout le monde en ſait les mots ; peu d'hommes en ſavent le ſens. Qui l'appercevroit dans toute ſon étendue, auroit réſolu, par l'application de ce principe, le problême d'une légiſlation parfaite. Que de choſes pareilles on croit ſavoir, & qu'on répéte tous les jours ſans les entendre ! Quelle ſignification différente, les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverſes bouches !

On raconte d'une fille en réputation de ſainteté, qu'elle paſſoit les journées entiéres en priſon. L'Evêque le ſait, il va la voir ; *Quelles ſont donc les longues priéres auxquelles vous conſacrez vos journées ?* Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le Rater*, reprend l'Evêque, *eſt ſans doute une excellente priére ; mais enfin un Pater eſt bientôt dit.* O ! Monſeigneur, quelles idées de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux ſeuls mots, *Pater noſter* ! En voilà pour une ſemaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : on dent-en

lonie, l'établir sur quelque Côte déserte de l'Amérique?

Le tems a fait, dans chaque siécle, présent de quelques vérités aux hommes; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc aquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit & pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On sait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déja connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances: c'est cependant de ces ressemblances que part l'envie, pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos Contemporains: (*f*) lorsqu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires & venger le Public. Mais, lui répondroit-on, si tu ne consultois que l'intérêt public, tes déclamations seroient moins vives; tu sentirois que ces plagiaires, sans doute, moins estimables que les gens de génie, sont cependant très-utiles au Public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

---

un bout: on en peut dévider toute la Morale & la Politique; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

(*f*) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne, à peu près, l'idée de l'attraction; mais, dans ce Poëte, ce n'étoit qu'une idée vague: elle est, au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons & de calculs nouveaux: Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsqu'Aristote a dit: *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, il n'a attaché certainement pas, à cet axiome, les mêmes idées que Mr. Locke. Cette idée n'étoit, tout au plus, dans la Philosophie Grecque, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au Philosophe Anglois. C'est l'envie seule qui nous fait trouver, dans les Anciens, toutes les découvertes modernes. Une phrase vuide de sens, ou, du moins, inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avoit encore apperçu, c'est proprement faire une découverte; que cette découverte suppose, du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menoient à ce principe; & qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie & un inventeur.

En effet, si les Particuliers qui composent la société, doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il est évident que le même Ecrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des Auteurs pour toutes les classes, (g) des Neuville pour prêcher à la Ville, & des Bridaine pour les campagnes. En Morale, comme en Politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, & leur évidence n'est point constatée, qu'elles n'aient, de la plus sublime Philosophie, descendu jusqu'à la Poésie; & de la Poésie, jusqu'aux Pont-neufs : ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, & dont personne n'est entièrement exempt, n'est le vice d'aucun Etat. Elle n'est ordinairement active & dangereuse que dans des hommes bornés & vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie, & les gens du monde sont trop légers, pour obéir long-tems au même sentiment : d'ailleurs, ils ne haïssent point le mérite, & sur-tout le mérite littéraire; souvent même ils le protégent : leur unique prétention, c'est d'être agréables & brillants dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siécle : aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper, en ce genre, au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paroît entiérement occupée de son chien; elle ne parle qu'à lui; l'orgueil des auditeurs s'en offense; on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle sait qu'on est quelque chose dans la société, lorsqu'on a prononcé tant de mots, (b) qu'on a fait tant de gestes & tant de bruit : l'occupation de son chien est donc

(g) Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un Magistrat, homme de beaucoup d'esprit. *Que faites-vous?* lui demanda le Magistrat. *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu? Je le crois bien*, reprend l'Auteur: *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes Ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique; je ne compose que pour les Colonies.*

(b) C'est à ce sujet que les Persans disent: *J'entends le bruit de la meule; mais je ne vois pas la farine.*

moins, pour elle, un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité ; elle eſt, à cet égard, très-bien conſeillée par ſon amour-propre, qui, pour le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déja dit de l'eſprit du ſiécle ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe le repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un Peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiécles de la Gréce, & de l'eſprit actuel de notre Nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux Muſes ? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du Dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidére tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or, ces deux portraits ſi différents, nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai que, dans chaque ſiécle, un Peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente ; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiécle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque Nation.

CHAPITRE VIII.

De l'Eſprit juſte. (*a*)

POur porter, ſur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements toujours juſtes, il faudroit être exempt de toutes les paſſions qui corrompent notre

(*a*) Dans un ſens étendu, l'eſprit juſte ſeroit l'eſprit univerſel. Il ne s'agit point de cette ſorte d'eſprit dans ce Chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

jugement; il faudroit avoir habituellement préſentes à la mémoire les idées dont la connoiſſance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout ſavoir. Perſonne ne ſait tout : on n'a donc l'eſprit juſte qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un eſt bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle; mais il eſt mauvais juge de la juſteſſe du plan. L'autre, au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniére partie; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la vérité ou la fauſſeté des caractéres tragiques, & le premier mérite des piéces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, &, par conſéquent, la principale beauté de ce genre, conſiſte à peindre fidélement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer que cette derniére ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue : auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquemment à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain : cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences toujours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même, en général, plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui, rappellant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelque juſtes que ſoient les conſéquences

qu'on tire, ou d'un ſentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera jamais cité que comme un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroit, ou ridicule, ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il piſſoit, il ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſéquence, ce vertueux Citoyen, préférant le ſalut de ſa Patrie au ſien propre, retenoit toujours ſon urine; il étoit prêt à périr, lorſqu'un Médecin, homme d'eſprit, entre tout effrayé dans ſa chambre: *Narſingue*, (*b*) lui dit-il, *eſt en feu; ce n'eſt bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien piſſe, raiſonne juſte, & paſſe pour fou. (*c*)

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme fous, ce n'eſt pas uniquement parce qu'ils appuient leur raiſonnement ſur des principes faux, mais ſur des principes réputés tels. En effet, le Théologien Chinois, qui

(*b*) Capitale du Biſnagar.

(*c*) Les eſprits juſtes pouvoient regarder l'uſage où l'on étoit autrefois de décider de la juſtice ou de l'injuſtice d'une cauſe, par la voie des armes, comme un uſage très-bien établi. Il leur paroiſſoit la conſéquence juſte de ces deux propoſitions: *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injuſtice.* " S'il s'élevoit une diſ-
„ pute ſur la propriété d'un fonds,
„ ſur l'état d'une perſonne; ſi le
„ droit n'étoit pas bien clair de part
„ & d'autre, on prenoit des cham-
„ pions pour l'éclaircir. L'Empe-
„ reur Othon vers l'an 968. ayant
„ conſulté les Docteurs pour ſavoir
„ ſi en ligne directe la repréſenta-
„ tion devoit avoir lieu, comme ils
„ étoient de différents avis, on nom-
„ ma deux braves pour décider ce
„ point de droit: l'avantage étant
„ demeuré à celui qui ſoutenoit la
„ repréſentation, l'Empereur or-
„ donna qu'elle eût lieu à l'avenir. *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, tome XV.*

Je pourrois citer encore ici d'après les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces tems d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui ſe pratiquoit ainſi: "Après quel-
„ ques oraiſons prononcées ſur le
„ patient, on lui lioit la main droi-
„ te avec le pied gauche, & la main
„ gauche avec le pied droit, & dans
„ cet état on le jettoit à l'eau: s'il
„ ſurnageoit, on le traitoit en cri-
„ minel; s'il enfonçoit, il étoit dé-
„ claré innocent. Sur ce pied-là, il
„ devoit ſe trouver peu de coupa-
„ bles, parce qu'un homme ne pou-
„ vant faire aucun mouvement, &
„ ſon volume étant ſupérieur à un
„ égal volume d'eau, il doit néceſ-
„ ſairement enfoncer. On n'igno-
„ roit pas, ſans doute, un principe
„ de ſtatique auſſi ſimple, d'une ex-
„ périence ſi commune; mais la
„ ſimplicité de ces-tems-là atten-
„ doit toujours un miracle, qu'ils
„ ne croyoient pas que le ciel pût
„ leur refuſer pour leur faire con-
„ noître la vérité. *Ibid.*

prouve les neuf incarnations de Wiſthnou, & le Muſulman, qui, d'après l'Alcoran, ſoutient que la terre eſt portée ſur les cornes d'un taureau, ſe fondent certainement ſur des principes auſſi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre ſeront, chacun en leur Pays, cités comme des gens ſenſés. Pourquoi le ſeront-ils? C'eſt qu'ils ſoutiennent des opinions qui ſont généralement reçues. En fait de vérités religieuſes, la raiſon eſt ſans force contre deux grands Miſſionnaires, l'Exemple & la Crainte. D'ailleurs, en tout Pays, les préjugés des Grands ſont la loi des petits. Ce Chinois & ce Muſulman paſſeront donc pour ſages, uniquement parce qu'ils ſont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtiſe : celui-là ſeul eſt cité comme bête qui n'eſt pas bête de la bêtiſe commune.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont : ils y gravent cette inſcription : LE PRÉSENT PONT EST FAIT ICI; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpéce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des Bonzes, des Brachmanes & des Talapoins? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les Rois, les Peuples, les Miniſtres, & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des Idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des Nations, pour auſſi démontrée? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt; c'eſt que perſonne ne répéte, d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici*; & qu'il n'en eſt pas ainſi lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un rai-

ſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpéce de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La ſcience des choſes communes eſt la ſcience des gens médiocres; & quelquefois l'homme de génie eſt, à cet égard, d'une ignorance groſſiére. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'Art ou de la Science qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premiéres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il néglige toute autre eſpéce de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie? il tombe dans mille erreurs; & Newton commente l'*Apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colomne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure, & tantôt lumineuſe. Le grand homme, toujours ſupérieur en un genre, manque néceſſairement d'eſprit en beaucoup d'autres; à moins qu'on n'entende ici, par *eſprit*, l'aptitude à s'inſtruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoiſſance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la diſtinction qu'il eſt à portée de faire entre une demi-connoiſſance & une connoiſſance entiére, a certainement, à cet égard, un grand avantage ſur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien ſu profondément, ſe croient toujours aſſez inſtruits, lorſqu'ils ont une connoiſſance ſuperficielle des choſes. L'ignorance & la ſottiſe ſe perſuadent aiſément qu'elles ſavent tout: l'une & l'autre ſont toujours orgueilleuſes. Le grand homme ſeul peut être modeſte.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans leſquelles la nature le force à ſe renfermer, c'eſt pour faire plus évidemment ſentir que l'eſprit juſte, déja fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais ſur les divers objets du raiſonnement. Un tel eſprit eſt impoſſible. Le propre de

l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions : l'eſprit juſte n'eſt donc, le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon Juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir, de tous les Conſeillers le Conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, ſur-tout, lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'eſt être encore aſſez modeſte que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. Delà cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumiéres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde ſouvent comme des viſionnaires, comme des eſprits ſyſtématiques & de mauvaiſes têtes. (*d*) O eſprits juſtes ! leur diroit-on, lorſque vous traitez de mauvaiſes têtes ces grands hommes, qui, du moins, ſont ſi ſupérieurs dans le genre où le Public les admire ; quelle opinion penſez-vous que le Public puiſſe avoir de vous, dont l'eſprit ne s'étend pas au delà de quelques petites conſéquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eſt peu importante ? Toujours en extaſe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, ſujets aux erreurs des hommes célébres. Oui, ſans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorſque vous vantez entre vous la juſteſſe de votre eſprit, il me ſemble entendre des culs-de-jatte ſe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'a-

(*d*) Dire d'un homme qu'il a ſouvent, dire, ſans le ſavoir, qu'il a une mauvaiſe tête, c'eſt, le plus à plus d'eſprit que nous.

vez pas en vous ce principe de vie & de paſſions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables? Qu'importe au Public la bonne ou mauvaiſe conduite d'un Particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, eſt encore plus eſtimable que vous. En effet, on ſert ſa Patrie, ou par l'innocence de ſes mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumiéres qu'on y répand. De ces deux maniéres de ſervir ſa Patrie, la derniére, qui, ſans contredit, appartient plus directement au génie, eſt, en même-tems, celle qui procure le plus d'avantages au Public. Les exemples de vertu que donne un Particulier, ne ſont guères utiles qu'au petit nombre de ceux qui compoſent ſa ſociété: au contraire, les lumiéres nouvelles, que ce même Particulier répandra ſur les Arts & les Sciences, ſont des bienfaits pour l'univers. Il eſt donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoiſſance publique.

Les déclamations des eſprits juſtes contre les gens de génie doivent, ſans doute, en impoſer quelque tems à la multitude: rien de plus facile à tromper. Si l'Eſpagnol, à l'aſpect des lunettes, que portent toujours ſur le nez quelques-uns de ſes Docteurs, ſe perſuade que ces Docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils ſont très-ſavants; ſi l'on prend tous les jours la vivacité du geſte pour celle de l'eſprit, & la taciturnité pour profondeur; il faut bien qu'on prenne auſſi la gravité ordinaire aux eſprits juſtes pour un effet de leur ſageſſe. Mais le preſtige ſe détruit, & l'on ſe rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Mademoiſelle de Scudery, n'eſt qu'un ſecret du corps pour cacher les défauts de l'eſprit. (e) Il n'y a donc proprement que ces eſprits juſtes qui ſoient long-tems dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reſte, qu'ils ſe croient ſages, parce qu'ils ſont ſérieux; qu'inſpirés par l'orgueil & l'envie, lorſqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la juſtice; perſonne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces mépriſes de ſentiment ſont en tous genres ſi

géné-

(e) L'âne, dit, à ce ſujet, Montaigne, eſt le plus ſérieux des animaux.

générales & ſi fréquentes, que je crois répondre au déſir de mon Lecteur, en conſacrant à cet examen quelques pages de cet Ouvrage.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de ſentiment.

SEmblable au trait de la lumiére, qui ſe compoſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe compoſe d'une infinité de ſentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le priſme propre à décompoſer ce faiſceau de ſentiments : en conſéquence, l'on ſe croit ſouvent animé, ou d'un ſentiment unique, ou de ſentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment, & pourquoi nous ignorons preſque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux ſentir combien il eſt difficile d'échapper à ces mépriſes de ſentiment, je dois préſenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNe mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet, ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des Ouvrages faits ſur cette matiére ? C'eſt, repliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les Auteurs & leurs Ouvrages. Mais d'où nait cette con-

fiance en vos lumiéres? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence? Un déſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable? on voit des Procureurs, des Avocats; on en conſulte un grand nombre, on lit ſes Factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur, qui, ſans ceſſe, nous environnent des ombres & des horreurs de la mort? on voit des Médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de Médecine, on devient ſoi-même un peu Médecin. Telle eſt la conduite de l'intérêt vif. Lorſqu'il s'agit de l'éducation des enfants, ſi vous n'êtes point ſuſceptible du même intérêt, c'eſt que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutéra cette mere, quels ſeroient les motifs de ma tendreſſe? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns ſont affectés du ſentiment de la poſtéromanie; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom: les autres ſont jaloux de commander; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs eſclaves. L'animal ſe ſépare de ſes petits, lorſque leur foibleſſe ne les tient plus dans ſa dépendance; & l'amour paternel s'éteint dans preſque tous les cœurs, lorſque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le Poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides: & c'eſt la cauſe, ajoute ce même Poëte, de l'amour extrême de l'ayeul pour ſes petits-fils; il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.

Il eſt enfin des peres & des meres, qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable: mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même? Tout le monde ſait ce trait de la vie de Mr. de Lauzun: il étoit à la Baſtille; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée. C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le Gouverneur de la Baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux, (a) écraſe cette arai-

(a) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain, diſent-ils, que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme, qui,

gnée. Le priſonnier en reſſent un chagrin cuiſant; il n'eſt point de mere que la mort de ſon fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de ſentiments pour des objets ſi différents? C'eſt que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a ſouvent à pleurer que l'ennui & le déſœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroiſſent, en général, plus ſenſibles à la mort d'un enfant que ne le ſeroit un pere, diſtrait par ſes affaires, ou livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils; mais c'eſt qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel, (*b*) dont tant de gens font parade & dont ils ſe croient vivement affectés, n'eſt, le plus ſouvent, en eux, qu'un effet, ou du ſentiment de la poſtéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques, que c'eſt à leur zéle pour la Religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les Philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'Ouvrage d'un Philoſophe eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier

---

pour l'intérêt de la Juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

(*b*) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens Romans. L'on eſt, en ce genre, ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'eſt certainement qu'à ſon corps qu'on en veut; & c'eſt, à cet égard, pour ſatisfaire, & ſes beſoins, & ſur-tout ſa curioſité qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au Théâtre pour la tendreſſe de deux époux, lorſque ces mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entre eux ont ſenti, que, ſi l'on fait tout pour les faveurs déſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidéle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un déſir déguiſé de la jouiſſance.

cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que ſuppoſe la Religion, lui en prouver philoſophiquement la fauſſeté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit ſaint Paul, *une obéiſſance aveugle; nous enſeignons, nous prouvons, nous perſuadons.* Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce Philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la Religion: le croire, ſeroit un blaſphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit Mr. l'Abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroit pas ſe concilier avec les principes de la Religion. Vous penſez donc, lui repliquera-t-on, que tout ce qui réſiſte aux efforts de votre eſprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre Religion, eſt réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne ſavez-vous pas que Galilée (*c*) fut

(*c*) Les perſécuteurs de Galilée ſe crurent, ſans doute, animés du zéle de la Religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai, cependant, que s'ils s'étoient ſcrupuleuſement examinés; & qu'ils ſe fuſſent demandé pourquoi l'Egliſe ſe réſervoit le droit de punir, par l'affreux ſupplice du feu, les erreurs d'un homme, lorſque, faiſant trouver au crime un aſyle inviolable près des Autels, elle ſe déclaroit, pour ainſi dire, la protectrice des aſſaſſins? s'ils ſe fuſſent encore demandé pourquoi cette même Egliſe, par ſa tolérance, ſembloit favoriſer les forfaits de ces peres qui mutilent, ſans pitié, l'enfant que, dans les Temples, les concerts & ſur le Théâtre, ils dévouent au plaiſir de quelques oreilles délicates? & qu'enfin ils euſſent apperçu que les Eccléſiaſtiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fuſſent reçues & chérement gagées dans les Egliſes: alors ils ſeroient néceſſairement convenus que le zéle de la Religion n'étoit pas l'unique ſentiment qui les animoit. Ils auroient ſenti qu'ils ne faiſoient du Temple le réfuge du crime, que pour conſerver par ce moyen un plus grand crédit ſur une infinité d'hommes, qui reſpecteroient dans les Moines, les ſeuls protecteurs qui puſſent les ſouſtraire à la rigueur des loix; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau ſyſtême, que pour ſe venger de l'injure involontaire que leur faiſoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroiſſant plus inſtruit que les Eccléſiaſtiques, pouvoit diminuer leur crédit ſur le Peuple. Il eſt vrai que, même dans l'Italie, l'on ne ſe rappelle qu'avec horreur le traitement que l'Inquiſition fit à ce Philoſophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un Poëme du Prêtre Benedetto Menzini. Ce Poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, eſt rapporté dans le *Journal étranger*. Le Poëte s'adreſſe aux Inquiſiteurs qui condamnerent Galilée: " Quel étoit, leur „ dit-il, votre aveuglement, lorſ„ que vous trainates indignement „ ce grand homme dans vos ca-

indignement traîné dans les prisons de l'Inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde, que son système scandalisa d'abord les imbécilles, & leur parut absolument contraire à ce texte de l'Ecriture : *Arrête-toi, soleil?* Cependant d'habiles Théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la Religion. Qui vous assure qu'un Théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre Religion & l'opinion que vous condamnez ? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la Religion, du moins ses Ministres, à la haine qu'excite la persécution? Pourquoi, toujours empruntant le secours de la force & de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumiéres utiles qu'ils peuvent lui procurer?

Vous obéissez, dites-vous, à la Religon. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime. (*d*) Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude & sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles; mais qui, philosophiquement démontrés, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le

„ chots? Est-ce là cet esprit pa-
„ cifique que vous recommande
„ le saint Apôtre qui mourut en
„ exil à Patmos? Non : vous fu-
„ tes toujours sourds à ses pré-
„ ceptes. Persécutons les Savants :
„ telle est votre maxime. Orgueil-
„ leux humains, sous un exté-
„ rieur qui ne respire que l'hu-
„ milité, vous qui parlez d'un ton
„ si doux, & qui trempez vos
„ mains dans le sang, quel dé-
„ mon funeste vous introduisit
„ parmi nous?

(*d*) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers Pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant; comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'Evangile; & ne pas sentir, que, sous le nom de la Religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire?

ſoulève contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'eſt donc cette même pareſſe & ce même orgueil qui, ſe déguiſant (e) à ſes yeux ſous l'apparence du zéle, (f) en font le perſécuteur des hommes éclairés; & qui, dans l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots & dreſſé les buchers de l'Inquiſition.

Au reſte, ce même orgueil ſi redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les Religions, lui fait, au nom du Très-Haut, perſécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces Phariſiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déciſions, que de Vizirs traitent d'ennemis de la Nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite! Induits à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de Vizir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la Nation; qui ne ſoutienne, ſans le ſavoir, qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au Public; & que blâmer ſa conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'Etat. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même; &, dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un Citoyen, s'il eſt vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration? La légiſlation, qui, de toutes les Sciences, eſt la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre Scien-

(e) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuiſible à l'humanité, mais qui conſiſte dans un acte qu'il eſt impoſſible de ſe diſſimuler à ſoi-même, on ſe fait illuſion ſur tout le reſte. Tous les vices, à nos yeux, ſe transforment en autant de vertus. L'on prend, en ſoi, le déſir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médiſance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zéle louable. Auſſi, la plupart de ces paſſions s'allient-elles aſſez communément avec la bigoterie.

(f) Ceux des Théologiens qui croyoient les Papes en droit de diſpoſer des Trônes, s'imaginoient auſſi être animés du pur zéle de la Religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif ſecret d'ambition ſe mêloit à la ſainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux Rois, étoit de conſacrer l'opinion qui donnoit au Pape le droit de les dépoſer pour cas d'héréſie. Or, les Eccléſiaſtiques étant les ſeuls juges de l'héréſie, la Cour de Rome, dit l'Abbé de Longuerue, en faiſoit trouver, à ſon gré, dans tous les Princes qui lui déplaiſoient.

ce, ſe perfectionner par les mêmes moyens? C'eſt en éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les Sciences & les Arts, qu'on a perfectionné ces mêmes Arts & ces mêmes Sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile du ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la légiſlation, &, par conſéquent, au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commiſe, le Divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien public eſt l'objet que ſe propoſe tout Prince & tout Gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à ſoutenir une ſottiſe? L'axiome que vous établiſſez ne ſignifie donc rien autre choſe, ſinon: J'ai donné mon avis; je ne veux pas qu'en montrant au Prince la néceſſité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conſeillé.

Au reſte, il eſt peu d'hommes qui échappent aux illuſions de cette eſpéce. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés! S'il en eſt pour qui les autres ne ſoient, pour ainſi dire, que des corps diaphanes, & qui liſent également bien, & dans leur intérieur, & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en eſt petit. Pour ſe connoître, il faut s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les Moraliſtes ſont preſque les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité! Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne? Un homme joue le ſingulier? riez-en, à la bonne heure: c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite. Pourquoi n'en uſerez-vous pas de même avec un homme d'eſprit? C'eſt que ſa ſingularité attire l'attention du Public: or, ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret, & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit; le mérite ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé; & c'eſt une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas? En général, les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets; un caractére pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la ſingularité eſt donc très-rare.

Pour ſoutenir le perſonnage de ſingulier, de quelle activité faut-il être doué? Quelle connoiſſance du monde faut-il avoir, & pour choiſir préciſément un ridicule qui ne nous rende, ni mépriſables, ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractére, & le proportionner à notre mérite? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe? il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux Enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce Héros ſe pourvoit, par le conſeil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbére. Qui ſait ſi, pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jetter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes ſottiſes, adoucir la haine de ſes Concitoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaine contre les ridicules des gens d'eſprit, c'eſt que toute ſingularité ne nous bleſſe point en eux. Une ſingularité groſſiére & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faiſant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il eſt exempt, en lui perſuadant que tous les gens d'eſprit ſont fous, & que lui ſeul eſt ſage, eſt une ſingularité toujours très-propre à leur concilier ſa bienveillance. Qu'un homme d'eſprit, par exemple, s'habille d'une maniére ſinguliére:

la plupart des hommes, qui ne diſtinguent point la ſageſſe de la folie, & ne la reconnoiſſent qu'à l'enſeigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? On ne peut rire ſouvent d'un homme ſans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un ſot, accroit la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas ſans avouer, & peut-être même ſans exagérer ſa ſupériorité dans le genre où il ſe diſtingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à ſon inſçu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoiſſance ne te dois-je pas? lui diroit volontiers l'homme d'eſprit; que ta haine me fait d'amis! Le Public ne s'eſt pas long-tems mépris ſur les motifs de ton aigreur: c'eſt l'éclat de ma réputation, & non ma ſingularité, qui t'offenſe. Si tu l'oſois, tu jouerois, comme moi, le ſingulier: mais tu ſais qu'une ſingularité affectée eſt une platitude dans un homme ſans eſprit: ton inſtinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le Public ne t'accorde pas le mérite néceſſaire pour jouer le ſingulier. Voilà quelle eſt la vraie cauſe de ton horreur pour la ſingularité. (g) Tu reſſembles à ces femmes contrefaites, qui, criant, ſans ceſſe, à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'eſt à leur difformité qu'elles doivent leur reſpect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous eſt toujours caché; ce n'eſt que

(g) C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'amour que preſque tous les ſots croient afficher pour la probité, lorſqu'ils diſent: Nous fuyons les gens d'eſprit; c'eſt mauvaiſe compagnie; ce ſont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'Egliſe, la Cour, la Magiſtrature, la Finance, ne fourniſſent pas moins d'hommes répréhenſibles que les Académies. La plupart des Gens de Lettres ne ſont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs, le déſir de l'eſtime, que ſuppoſe toujours l'amour de l'étude, leur ſert, à cet égard, de préſervatif. Parmi les gens de Lettres, il en eſt peu dont la probité ne ſoit conſtatée par quelque acte de vertu. Mais, en les ſuppoſant même auſſi fripons que les ſots, les qualités de l'eſprit peuvent du moins compenſer en eux les vices du cœur; mais le ſot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'eſprit? C'eſt que leur préſence humilie, & qu'on prend en ſoi pour amour de la vertu, ce qui n'eſt qu'averſion pour les hommes ſupérieurs.

dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant, qui, dit-on, eſt arrivé de nos jours. Le Duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute ſa Cour; on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée : la peur la ſaiſit, elle pouſſe un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe ſur un gazon. Au moment de ſa chute, elle entend rouler quelqu'un à ſes côtés; c'étoit le premier Miniſtre du Duc : Ah! Monſieur, lui dit-elle, que vous me raſſurez! & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eh! Madame, qui pourroit y tenir?* répond le Miniſtre : *mais dites-moi, étoit-elle bien groſſe?* Ah! Monſieur, elle étoit affreuſe. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi?* Que voulez-vous dire? une araignée voler? *Eh quoi!* reprit-il, *c'eſt pour une araignée que vous faites ce train-là? Allez, Madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-ſouris.* Ce fait eſt l'Hiſtoire de tous les hommes. On ne peut ſupporter ſon ridicule dans autrui; on s'injurie réciproquement; &, dans ce monde, ce n'eſt jamais qu'une vanité qui ſe moque de l'autre. Auſſi, d'après Salomon, eſt-on toujours tenté de s'écrier : *Tout eſt vanité.* C'eſt à cette vanité que tiennent la plupart de nos mépriſes de ſentiment. Mais, comme c'eſt ſur-tout en matiére de conſeils que cette mépriſe eſt plus facilement apperçue, après avoir expoſé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il eſt encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des Conſeils.

TOut homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette ma-

nie de conſeiller prend-elle ſa ſource? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous conſulte nous eſt agréable: c'eſt un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien? Auſſi n'eſt-il perſonne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement, ſans être inſtruit ni éclairé; & nos conſeils n'ont été que notre panégyrique. C'eſt donc, preſque toujours, la vanité qui conſeille. Auſſi veut-on corriger tout le monde. C'eſt à ce ſujet qu'un Philoſophe répondoit à un de ces Conſeillers empreſſés: *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puiſque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger?* Si c'étoit, en effet, l'amitié ſeule qui donnât des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très-utile. Un Avocat, un Médecin, un Philoſophe, un Politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile; ſouvent même il eſt ridicule; parce qu'en général, c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modèle. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, & lui propoſe ſes vues & ſes projets: Abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui repliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caractères différents, ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis: mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractère formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il que le caractère une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux; & que le Miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allégue, l'homme modéré lui

répétera toujours : *Il ne faut pas être ambitieux.* Il me ſemble entendre un Médecin dire à ſon malade : *Monſieur, n'ayez pas la fièvre.* Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle, toute aſſemblée de femmes & tout amuſement frivole ; occupez-vous tout entier de votre fortune : imitez-nous. Mais, leur repliquera le jeune homme, je ſuis encore très-ſenſible au plaiſir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous ſentez qu'à mon âge ce plaiſir eſt un beſoin. Quelque choſe qu'il diſe, un vieillard ne comprendra jamais que la jouiſſance d'une femme ſoit ſi néceſſaire au bonheur d'un homme. Tout ſentiment qu'on n'éprouve plus, eſt un ſentiment dont on n'admet point l'exiſtence. Le vieillard ne cherche plus le plaiſir, le plaiſir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans ſa jeuneſſe, ſe ſont inſenſiblement éloignés de ſes yeux. L'homme alors eſt comparable au vaiſſeau qui cingle en haute mer, qui perd inſenſiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même diſparoit bientôt à leurs yeux. Qui conſidére l'ardeur avec laquelle chacun ſe propoſe pour modéle, croit voir des nageurs répandus ſur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, lévent la tête au-deſſus de l'eau, & ſe crient les uns aux autres : C'eſt moi qu'il faut ſuivre, & c'eſt là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain ſur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le Sage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conſeiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'eſt ordinairement ne rien dire, ſinon : J'agirois de cette maniére, je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliére : *Vous êtes Orfévre, Monſieur Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand eſprit. (*a*) Il me ſemble voir le chef des Natchès, (*b*) qui, tous les

(*a*) Qui n'eſt point Ecuyer, ne donne point de conſeil ſur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'eſt point ſi défiant en fait de Morale ; ſans l'avoir étudiée, on s'y croit très-ſavant, & en état de conſeiller tout le monde.

(*b*) Peuples ſauvages.

matins, au lever de l'aurore, ſort de ſa cabane, & du doigt marque au ſoleil ſon frere, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on conſulte, peut, ſans doute, ſe faire illuſion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'eſt en lui que l'effet de ſa vanité : mais comment cette illuſion paſſe-t-elle juſqu'à celui qui conſulte? comment n'eſt-il pas, à cet égard, éclairé par ſon intérêt? C'eſt qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'eſt que la plupart des hommes ſont foibles, ne peuvent ſe conduire eux-mêmes, ont beſoin qu'on les décide, & qu'il eſt très-facile, comme l'obſervation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de ſoi. Il n'en eſt pas ainſi d'un eſprit ferme. S'il conſulte, c'eſt qu'il ignore : il ſait que, dans tout autre cas, & lorſqu'il s'agit de ſon propre bonheur, c'eſt uniquement à lui ſeul qu'il doit s'en rapporter. En effet, ſi la bonté d'un conſeil dépend alors d'une connoiſſance exacte du ſentiment & du dégré de ſentiment dont un homme eſt affecté, qui peut mieux ſe conſeiller que ſoi-même? Si l'intérêt vif nous éclaire ſur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous ſur notre propre bonheur? Qui ſait ſi, le caractére formé & les habitudes priſes, chacun ne ſe conduit pas le mieux poſſible, lors même qu'il paroit le plus fou ? Tout le monde ſait cette réponſe d'un fameux Oculiſte : un Payſan va le conſulter; il le trouve à table, buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux?* lui dit le Payſan. *Vous abſtenir du vin*, reprend l'Oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le Payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens, & cependant vous buvez?... Oui vraiment; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur eſt, comme celui de cet Oculiſte, attaché à des paſſions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, & qui cependant, ſi je l'oſe dire, ſeroient fous de vouloir être plus ſages! Il eſt même des hommes, & l'expérience (*c*) ne l'a que

(*c*) Si, comme le dit Paſcal, l'habitude eſt une ſeconde & peut-être une premiére nature, il faut avouer, que, l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

trop démontré, qui ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les ménent à la Gréve. Mais, repliquera-t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſiéres : un bon conſeil, ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinairement plus funeſte que les excès même des paſſions.

En s'abandonnant à ſon caractére, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arriére, l'on ſoutient, ſans fatigue, l'impétuoſité des mers : mais, ſi l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatiguante.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abîmes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeller ce mot de Socrate : *Puiſſé-je*, diſoit ce Philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeillères !* Quiconque écoute la raiſon eſt non-ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais péſe encore à la balance du doute les conſeils même de ces gens, qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le Héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même : s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces gens ſages, (*d*) qui, connoiſſant la rareté & le prix d'un bon conſeil, en ſont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel

(*d*) Chaque ſiécle ne produit, peut-être, que cinq ou ſix hommes de cette eſpéce ; & cependant, en Morale comme en Médecine, on conſulte la premiére bonne femme. On ne ſe dit pas que la Morale, comme tout autre Science, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſavoir, parce qu'il n'eſt point d'Ecole publique pour l'apprendre.

ſoin ne faut-il pas approfondir le caractére d'un homme? Quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir de ſes gouts, de ſes inclinations, des ſentiments qui l'animent, & du dégré de ſentiment dont il eſt affecté? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger, en conſéquence, ſi tel défaut, dont on voudroit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeils de l'homme ſage? Oui, ſans doute, il en eſt. Toutes les paſſions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conſeils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'eſt, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; & les conſeils de l'orgueil, toujours humiliants, ne ſont preſque jamais ſuivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y réſiſte. C'eſt l'enclume qui repouſſe le marteau. L'art de les faire gouter, qui, de tous les arts, eſt peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, eſt abſolument inconnu à l'orgueil. Il ne diſcute point. Ses conſeils ſont des déciſions, & ſes déciſions ſont la preuve de ſon ignorance. On diſpute ſur ce qu'on ſait, on tranche ſur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi: ſupérieur en eſprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent & croient en mes lumiéres: me repliquer, c'eſt m'offenſer. Auſſi, toujours plein d'un reſpect profond pour lui-même, qui réſiſte à ſes conſeils eſt un entêté auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, ſur qui doit tomber ce reproche, ſi ce n'eſt ſur toi-même, qui t'emportes, avec tant de violence, contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes déciſions, ne flattent point ta préſomption? Apprends que c'eſt le vice de l'humeur qui te ſauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes ſe reprochent réciproquement, & dont on accuſe principalement les Grands & les Rois? Chacun, ſans doute, hait

la louange, lorſqu'il la croit fauſſe : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs ſincéres. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce que chacun ſe croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges, ſouffre, du moins, qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoit pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroit moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté : mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'Artiſan juſqu'aux Princes, tout aime la louange, &, par conſéquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des Rois ſupporter, avec reconnoiſſance, les dures repréſentations d'un Conſeiller vertueux ? Oui, ſans doute ; mais ces Princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractére les forçoit d'appeller à leur Cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux Peuples. Or, de pareils Conſeillers flattent un Prince vertueux, du moins dans l'objet de ſa paſſion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire : une pareille liberté ne l'offenſe dónc pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter : c'eſt la morſure d'une maîtreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe : Vous êtes un ſot, vous placez mal votre argent, voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille franchiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au Roi vertueux.

A l'égard d'un Prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce Prince ne pourroit attirer à ſa Cour que des hommes, qui rélativement à ſes gouts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes déſirs : il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance

geance publique donne le nom de flatteurs. (*e*) Loin de lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands Princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis; ils ne différent que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés: mais tous ne veulent pas l'être de la même maniére; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différents entre eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce déſir: quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige? Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage: ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniére inſultante; s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet ſur toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes: *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniére; tel eſt mon avis; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde: mais n'adoptez rien ſans examen*, &c. C'eſt à cette maniére de conſeiller qu'on reconnoit l'homme ſage; lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit: &, s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution & qu'on les décide; ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié, qui conſeille, prend à peu près le ton de la ſageſſe; elle unit ſeulement l'expreſſion du ſentiment à celle du doute. Réſiſte-t-on à ſes avis? va-t-on même juſqu'à les mépriſer? c'eſt alors qu'elle ſe fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ſes repréſentations, elle s'écrie avec Pylade: *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

(*e*) La plupart des Princes, dit le Poëte Saadi, ſont ſi indifférents aux bons conſeils; ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la Cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrémité, & dans l'inſtant où communément l'Etat eſt ſans reſſource.

Chaque paſſion a donc ſes tours, ſes expreſſions & ſa maniére particuliére de s'exprimer : auſſi l'homme qui, par une analyſe exacte des phraſes & des expreſſions dont ſe ſervent les différentes paſſions, donneroit le ſigne auquel on peut les reconnoître, mériteroit, ſans doute, infiniment de la reconnoiſſance publique. C'eſt alors qu'on pourroit, dans le faiſceau de ſentiments qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer, du moins, le ſentiment qui domine en nous. Juſques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentiments, dans les erreurs les plus groſſiéres.

CHAPITRE XII.

Du bon Sens.

LA différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe différente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes, & l'autre de l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entrainent les paſſions; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiére qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention? L'homme de bon ſens eſt aveugle : privé de paſſions, il ſe trouve, en même-tems, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention, ni, par conſéquent, aucun eſprit: & c'eſt, ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit que l'eſprit commence. (*a*)

Il ne faut cependant point en conclurre que le bon ſens ſoit ſi commun. Les hommes ſans paſſions ſont rares.

(*a*) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens*, que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

L'eſprit juſte, qui, de toutes les ſortes d'eſprit, eſt, ſans contredit, l'eſpéce la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas ſur leur parole. C'eſt Mr. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard, l'on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain? les gens de bon ſens peuvent être appellés aux grandes places, & les remplir dignement. L'Etat eſt-il attaqué de quelque maladie? ces mêmes gens de bon ſens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conſerve les choſes dans l'état où elle les trouve. Ils laiſſent tout aller comme il va. Leur ſilence dérobe les progrès du mal, & s'oppoſe aux remédes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement très-propres. Les ſeules fautes qu'ils y commettent ſont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places ſont preſque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliére, elle n'eſt point habile, mais elle eſt toujours raiſonnable. L'abſence de paſſions, en interceptant toutes les lumiéres dont les paſſions ſont la ſource, leur fait en même-tems éviter toutes les erreurs où les paſſions précipitent. Les gens ſenſés ſont, en général, plus heureux que les hommes livrés à des paſſions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né ſenſible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette ſenſibilité. Il lui reſte un cœur, & ce cœur s'ouvre encore aux foibleſſes des autres ; ſa ſenſibilité ſe ranime avec eux ; il jouit enfin du plaiſir d'être ſenſible, ſans en être moins heureux. Auſſi, plus aimable aux yeux de tous, eſt-il plus aimé de ſes Concitoyens, qui lui ſavent gré de ſes foibleſſes.

Quelque rare que ſoit le bon ſens, les avantages qu'il procure ne ſont que perſonnels ; ils ne s'étendent point

sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique, ni, par conséquent, à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les Nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée, & quelquefois si utile aux Particuliers, n'est pas pour tout un Peuple une vertu si désirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une Nation, le don, de tous, le plus funeste seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit commune à tous les Citoyens. Qu'est-ce, en effet, que l'homme prudent? celui qui conserve, des maux éloignés, une image assez vive, pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui lui seroit funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une Nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq sols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? Quelle femme se présenteroit à l'autel de l'hymen, s'exposeroit au malaise d'une grossesse, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfants? Quel homme, conséquent aux principes de sa Religion, ne mépriseroit pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici bas; &, tout entier au soin de son salut, ne chercheroit pas, dans une vie plus austére, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté? Quel homme ne choisiroit pas, en conséquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut seroit le moins exposé; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'ensevelir dans un Monastére? (*b*) C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute-puissante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conservation des Empires & la durée du

(*b*) Lorsqu'il s'agissoit, à la Chine, de savoir si l'on permettroit aux Missionnaires de prêcher librement la Religion Chrétienne, on dit que les Lettrés, assemblés à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, disoient-ils, qu'une Religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

monde. Il paroit donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des Gouvernements, la prudence n'eſt déſirable que dans un très-petit nombre de Citoyens; que la raiſon, ſynonyme du mot de *bon ſens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe, tient à ſon inaction; & que ſon infaillibilité apparente n'eſt, le plus ſouvent, qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point: on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conſéquence, les plus grands éloges au bon ſens qu'ils placent & doivent réellement placer au-deſſus de l'eſprit! En effet, chacun, voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile; & delà cette phraſe tant répétée par les gens médiocres: *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie*; phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célébres.

CHAPITRE XIII.

Eſprit de conduite.

L'Objet commun du déſir des hommes, c'eſt le bonheur; & l'eſprit de conduite ne devroit être, en conſéquence, que l'art de ſe rendre heureux. Peut-être s'en ſeroit-on formé cette idée, ſi le bonheur n'avoit preſque toujours paru moins un don de l'eſprit, qu'un effet de la ſageſſe & de la modération de notre caractére & de nos déſirs. Preſque tous les hommes, fatigués par la tourmente des paſſions, ou languiſſants dans le calme de l'ennui, ſont

comparables, les premiers au vaiſſeau battu par les tempêtes du Nord, & les ſeconds au vaiſſeau que le calme arrête au milieu des mers de la zône torride. A ſon ſecours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureuſement, il faut être pouſſé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire, à cet égard, ſur le bonheur, n'auroit aucun rapport au ſujet que je traite.

On n'a, juſqu'à préſent, entendu par *eſprit de conduite* que la ſorte d'eſprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on ſe propoſe.

Dans une République telle que la République Romaine, & dans tout Gouvernement où le Peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les Gouvernements où les graces ſont dans la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public: dans ces Pays, l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractére qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des Grands, eſt un caractére pliable à toute ſorte de caractéres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractére, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caractéres: il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune, & ſe concilier la bienveillance d'un Grand, en ſe faiſant, ou le Miniſtre de ſes plaiſirs, ou ſon eſpion. Auſſi le hazard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le hazard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plait à ſon protecteur; c'eſt le hazard qui nous place chez un Grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit Mr. le Duc d'Orléans Régent, *eſt un Courtiſan parfait.* Conſéquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'eſt rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais ſi les grandes fortunes ſont, en général, l'œuvre du hazard, & ſi l'homme n'y contribue qu'en ſe prêtant aux

baſſeſſes & aux friponneries preſque toujours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'eſt fait un protecteur, celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces propos bruſques qui deshonorent celui qui les prononce, & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'eſprit dans ſa conduite. Il en eſt de même du premier qui s'eſt apperçu qu'il pouvoit, dans la maiſon des gens en place, ſe créer la charge de plaſtron des plaiſanteries, & vendre aux Grands à tel prix le droit de le mépriſer & de s'en moquer.

Quiconque ſe ſert ainſi de la vanité d'autrui pour arriver à ſes fins, eſt doué de l'eſprit de conduite. L'homme adroit, en ce genre, marche conſtamment à ſon intérêt, mais toujours ſous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il eſt très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il ſe propoſe, une route qui ſemble l'en écarter. C'eſt le moyen d'endormir la jalouſie de ſes rivaux, qui ne ſe réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obſtacle à ſes projets. Que de gens d'eſprit, en conſéquence, ont joué la folie, ſe ſont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des ſupérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractére ſe prête à cette baſſeſſe! Que d'hommes cependant ſont, en conſéquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce gout prend ſa ſource dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué: or, de toutes les louanges, la plus flatteuſe, ſans contredit, eſt celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, ſans nous être nuiſibles, nous aſſurent de notre ſupériorité! De toutes les flatteries, cette flatterie eſt la plus adroite. A la Cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, diſoit Parménion à Philotas: *ménage-lui quelquefois le plaiſir de te reprendre; & ſouviens-*

toi que c'eſt à ton infériorité apparente que tu devras ſon amitié. Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine ſecréte aux talents ſupérieurs! (*a*) L'homme médiocre eſt l'homme aimé. *Monſieur*, diſoit un pere à ſon fils, *vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ces ſuccès : vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractére; vos lumiéres ſont courtes, votre eſprit eſt borné; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes!*

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation: pourquoi donc le Public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont ſe ſert l'intrigant, & ne peut, preſque jamais, ſavoir ſi ſon élévation eſt l'effet, ou de ce qu'on appelle l'eſprit de conduite, ou du pur hazard. D'ailleurs, le nombre des idées néceſſaires pour faire fortune, n'eſt point immenſe. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoiſſance ne faut-il pas en avoir? L'intrigant, répondrai-je, connoit parfaitement l'homme dont il a beſoin, mais ne connoit point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le Philoſophe, on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le Courier & le Géographe. Le premier ſait peut-être mieux que Mr. Danville, le ſentier le plus court pour gagner Verſailles; mais il ne connoit certainement pas la ſurface du globe comme ce Géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en Public; qu'on le tranſporte dans une aſſemblée de Peuple; il y ſera auſſi gauche, auſſi déplacé, auſſi ſilencieux, que le ſeroit auprès des Grands le génie ſupérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les ſiécles & de tous les Pays, dédaigne la connoiſſance d'un certain homme en

(*a*) Tout le monde ſait ce trait d'un Courtiſan d'Emmanuël de Portugal. Il eſt chargé de faire une dépêche : le Prince en compoſe une ſur le même ſujet, compare les dépêches, trouve celle du Courtiſan la meilleure; il le lui dit. Le Courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la Cour*, lui dit-il, *le Roi ſait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

particulier. L'intrigant ne connoit donc point les hommes; & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son objet n'eſt point de plaire au Public, mais à quelques gens puiſſants, & ſouvent bornés; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages, & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui-même. On eſt bien plus sûr de ſoi, lorſqu'on prend, que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit de conduite, n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le Public n'auroit encore aucune ſorte d'eſtime pour cette ſorte d'eſprit. L'intrigant ſe fait le centre de la nature; c'eſt à ſon intérêt ſeul qu'il rapporte tout; il ne fait rien pour le bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la conſidération toujours attachée au pouvoir, & ſur-tout à la crainte qu'il inſpire; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoiſſance générale. J'ajouterai même que l'eſprit qui le fait parvenir, ſemble tout-à-coup l'abandonner lorſqu'il eſt parvenu. Il ne s'éléve aux grandes places que pour s'y deshonorer; parce qu'en effet l'eſprit d'intrigue, néceſſaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'eſprit d'étendue, de force & de profondeur néceſſaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'eſprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine baſſeſſe de caractére, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du Public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au Trône : la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'Empire, peuvent, ſans doute, à ſes yeux ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déja l'horreur de ſes crimes aux yeux de la poſtérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme

cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'Hiſtoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non-ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour déſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve au-deſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'appanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractére avec l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous place. Il en eſt des hommes comme des Nations; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle Nation plus fortunée que la Nation Suiſſe! A l'exemple de ce Peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ſes journées; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeul en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant: on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé, eſt un ſpectacle agréable au protecteur; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des Nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut at-

tendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégouts. C'eſt pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur miſére, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpéce d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſur-tout dans ces Pays entiérement deſpotiques, où, du plus vil eſclave, on fait un Vizir; où les fortunes dépendent de la volonté du Prince & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les Sultans, ſont preſque toujours cachés; les Hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparents; ils ignorent les véritables; & c'eſt, à cet égard, qu'on peut, d'après Mr. de Fontenelle, aſſurer que *l'Hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage,

il faut avouer qu'il eſt peu de Céſars; & que, dans les Gouvernements arbitraires, le hazard eſt preſque l'unique Dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé; & c'eſt, peut-être, ce qui dans l'Orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les Muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon Empire; elle met les Rois ſur le Trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés ſur les tables de lumiére. (*b*) C'eſt pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au

(*b*) Les Muſulmans croient que tout ce qui doit arriver, juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumiére, appellée *Louh*, avec une plume de feu, appellée *Calamazer*; & l'écriture qui eſt deſſus, ſe nomme *Caza* ou *Cadar*, c'eſt-à-dire, *la Prédeſtination inévitable.*

ſupplice par la route qui méne l'autre à la fortune, que les Indiens Mahométans racontent une fable aſſez ſinguliére:

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques Rajahs, eſt une loi injuſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'Orateur ſe tait; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours; le projet eſt noble, on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe lévent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice ? Aux confins de ces régions, les Bachas, par les préſents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchainés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que la valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient, du moins, le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le Laboureur ſans force, ſans courage, ſéme, laboure, recueille : c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les Nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers : mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de Bonzes ou de Bramines, & parcourons la terre; nous la verrons, empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fiéres & courageuſes. Diviſée d'opinion, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtére & leur corps macéré. Ils

en impoſent aux Peuples, les enſeignent, les perſuadent, diviſent les familles, font deshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur céde des terreins, on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant, pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſére & les cendres de la pénitence.

Pendant ce tems, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſurprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entre eux le butin. Un jour où, ſans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dreſſe l'échaffaud, on le méne au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoit, ſous l'habit de Bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le Peuple, avec reſpect, entouroit le Bramine, & le portoit dans ſa pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect : Dieux juſtes! s'écrie-t-il; égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées! Que dis-je? égaux en crimes! en un jour, il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richeſſes à l'Empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi; la lâcheté & l'impoſture. Cependant l'on me traite de ſcélérat, on l'honore comme un Saint : l'on me traine à l'échaffaud, on le porte dans ſa pagode : l'on m'empale, on l'adore.

C'eſt ainſi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des Qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.

MOn objet, dans les Chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'eſprit. Je me propoſe d'examiner, dans celui-ci, s'il eſt

des talents qui doivent s'exclurre l'un l'autre. Cette queſtion, dira-t-on, eſt décidée par le fait : on n'eſt point à la fois ſupérieur en pluſieurs genres. Newton n'eſt pas compté parmi les Poëtes, ni Milton parmi les Géomètres; les vers de Leibnitz ſont mauvais. Il n'eſt pas même d'homme qui, dans un ſeul Art, tel que la Poéſie ou la Peinture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le Comique de comparable à Molière. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'eſprit des plus grands hommes paroit donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, ſans doute. Mais, répondrai-je, quelle en eſt la cauſe? Eſt-ce le tems, eſt-ce l'eſprit qui manque aux hommes, pour s'illuſtrer en différents genres?

La marche de l'eſprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les Arts & toutes les Sciences : toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation qu'on s'éléve en tous les genres juſqu'aux idées neuves & générales qui conſtatent notre ſupériorité. Tout grand Phyſicien, tout grand Chymiſte auroit donc pu devenir grand Géométre, grand Aſtronome, grand Politique, & primer enfin dans toutes les Sciences. Ce fait poſé, l'on conclurra, ſans doute, que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talents & des qualités qu'on ne poſſéde qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre eſpéce de paſſions : ceux-là peuvent exceller dans la Phyſique, dans la Juriſprudence, la Géométrie, enfin, dans toutes les Sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non-ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions : ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres, où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déja dit,

les avoir vivement ſenties : on ignore, & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées, & les ſentiments qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si Mr. de Fontenelle eût eu à peindre les caractéres de Rhadamiſte, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au-deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la paſſion de la gloire eſt commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en quelque genre que ce ſoit ; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres paſſions. Les hommes, dans leſquels cette union ſe fait, n'auront jamais de grands ſuccès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une Science telle, par exemple, que la Morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent : en ce genre, c'eſt l'indifférence qui tient en main la balance de la Juſtice. Dans les conteſtations, ce ne ſont point les Parties, c'eſt l'Indifférent qu'on prend pour Juge. Quel homme, par exemple, s'il eſt capable d'un amour violent, ſaura, comme Mr. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité ? *Dans un âge*, diſoit ce Philoſophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtreſſe me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends, je ſuis furieux : je vais chez elle, je l'accable de reproches ; elle m'écoute, & me dit en riant :* " Fontenel„ le, lorſque je vous pris, c'étoit, ſans contredit, le „ plaiſir que je cherchois ; j'en trouve plus avec un au„ tre. Eſt-ce au moindre plaiſir que je dois donner la „ préférence ? Soyez juſte, & répondez-moi. „ *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raiſon ; &, ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux, du moins, reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour dans Mr. de Fontenelle. Les paſſions ne raiſonnent point ſi juſte.

On peut donc diſtinguer deux genres différents de Sciences & d'Arts, dont le premier ſuppoſe une ame exempte de toute autre paſſion que celle de la gloire ; & le ſecond, au contraire, ſuppoſe une ame ſuſceptible d'une infinité de paſſions. Il eſt donc des talents excluſifs. L'ignorance de cette vérité, eſt la ſource de mille injuſtices. On déſire, en conſéquence, dans les hommes, des qualités con-

tradictoires; on leur demande l'impoſſible : on veut que la pierre jettée reſte ſuſpendue dans les airs, & n'obéiſſe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que Mr. de Fontenelle, contemple, ſans aigreur, la méchanceté des hommes; qu'il la conſidére comme un effet néceſſaire de l'enchaînement univerſel; qu'il s'éléve contre le crime ſans haïr le criminel; on vantera ſa modération : &, dans le même inſtant, on l'accuſera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne ſent pas que cette même abſence de paſſions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins ſenſible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce déſir : on veut être toujours heureux, &, par conſéquent, que les mêmes objets prennent, à chaque inſtant, la forme qui nous ſeroit la plus agréable. On a vu diverſes perfections éparſes dans différents objets; on veut les retrouver réunies dans un ſeul, & gouter à la fois mille plaiſirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eſt donc l'amour aveugle du bonheur, ſource d'une infinité de ſouhaits ridicules, qui nous fait déſirer dans les hommes des qualités abſolument inalliables. Pour détruire *en* nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelque étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolument excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on ſoit en droit de les y déſirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents, ſon fils joigne la conduite la plus ſage. Mais ſentez-vous, lui dirai-je, que vous déſirez dans votre fils des qualités preſque contradictoires? Sachez que, ſi quelque concours ſingulier de circonſtances les a quelquefois raſſemblées dans le même homme, elles s'y réuniſſent très-rarement; que les grands talents ſuppoſent toujours de grandes paſſions ; que les grandes paſſions ſont le germe de mille écarts; & qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite*, eſt preſque tou-

toujours l'effet de l'abſence des paſſions, &, par conſéquent, l'appanage de la médiocrité. Il faut de grandes paſſions pour faire du grand, en quelque genre que ce ſoit. Pourquoi voit-on tant de Pays ſtériles en grands hommes? Pourquoi tant de petits Catons, ſi merveilleux dans leur premiére jeuneſſe, ne ſont-ils communément, dans un âge avancé, que des eſprits médiocres? Par quelle raiſon enfin, tout eſt-il plein de jolis enfants & de ſots hommes? C'eſt que, dans la plupart des Gouvernements, les Citoyens ne ſont pas échauffés de paſſions fortes. Eh bien! je conſens, dira le pere, que mon fils en ſoit animé : il me ſuffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, ſentez-vous, lui répondrai-je, combien ce déſir eſt hazardeux? C'eſt vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive préciſément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & ſavoir ce que vous déſirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite ſage. Eſt-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? Croyez qu'un caractére paſſionné ſeroit pour votre fils un don funeſte, ſur-tout chez les Peuples, où, par la conſtitution du Gouvernement, les paſſions ne ſont pas toujours dirigées vers la vertu; étouffez donc en lui, s'il eſt poſſible, tous les germes des paſſions. Mais il faudra donc, repliquera le pere, renoncer en même-tems à l'eſpoir d'en faire un homme de mérite? Oui, ſans doute. Si vous ne pouvez vous y réſoudre, rendez-lui des paſſions; tâchez de les diriger aux choſes honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choſes, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme paſſionné; & c'eſt le hazard qui détermine preſque toujours ſes premiers pas. Si les hommes paſſionnés s'illuſtrent dans les Arts; ſi les Sciences conſervent ſur eux quelqu'empire, & ſi quelquefois ils tiennent une conduite ſage; il n'en eſt pas ainſi de ces hommes paſſionnés, que leur naiſſance, leur caractére, leurs dignités & leurs richeſſes appellent aux premiers poſtes du monde. La bonne ou mauvaiſe conduite de ceux-ci, eſt preſque entiérement ſoumiſe à l'empire du hazard : ſelon les circonſtances dans leſquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur

naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus. Le hazard en fait, à ſon gré, des Appius ou des Décius. Dans la Tragédie de Mr. de Voltaire, Céſar dit: *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur:*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité: chez des Républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius; (*a*) à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée, naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſants, l'Etat paroit ſans reſſource; ſi le ſuccès favoriſe ſes entrepriſes, c'eſt un demi-Dieu: dans tout autre moment, ce n'eſt qu'un furieux ou un inſenſé.

C'eſt à ces termes ſi différents que nous conduiſent ſouvent les mêmes paſſions. Voilà le danger auquel s'expoſe le pere, dont les enfants ſont ſuſceptibles de ces paſſions fortes qui, ſi ſouvent, changent la face du monde. C'eſt, dans ce cas, la convenance de leur eſprit & de leur caractére avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils ſont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des ſervices importants, ne peuvent ſe rendre utiles à l'univers, ſe couronner de gloire, ni prétendre à l'eſtime générale, il n'en eſt aucun qui ne fût utile à ſes Concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoiſſance, s'il étoit préciſément placé dans le poſte qui lui convient. C'eſt à ce ſujet que la Fontaine a dit:

Un Roi prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage.

(*a*) Lu-cong-pang, fondateur de la Dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs: il s'empare d'une Place, s'attache au Service de T-cou, devient Général des Armées, défait les T-ſins, ſe rend maître de pluſieurs Villes, prend le titre de Roi, combat, déſarme les Princes révoltés contre l'Empire: par ſa clémence, plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu Empereur, & cité, dans l'Hiſtoire des Chinois, comme un de leurs Princes les plus illuſtres.

Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on préſente a peu d'eſprit; de plus, il eſt pareſſeux. N'importe, dirai-je au nominateur; donnez-lui la place. La bonne conſcience eſt ſouvent pareſſeuſe: l'activité, lorſqu'elle n'eſt point l'effet de l'amour de la gloire, eſt toujours ſuſpecte; le fripon, toujours agité de remords & de craintes, eſt, ſans ceſſe, en action. La vigilance, dit Rouſſeau, eſt la vertu du vice.

On eſt prêt à diſpoſer d'une place: elle exige de l'aſſiduité. Celui qu'on propoſe eſt mauſſade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie: tant mieux, l'aſſiduité ſera la vertu de ſa mauſſaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je conclurrai, de ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ſes fils joignent la conduite la plus ſage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en faſſent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſpotes que le pere envers ſes fils, dans tout l'Orient eſt-il un Peuple qui n'exige de ſes Sultans, & beaucoup de vertus, & ſur-tout beaucoup de lumiéres? cependant quelle demande plus injuſte? Ignorez-vous, diroit-on à ces Peuples, que les lumiéres ſont le prix de beaucoup d'études & de méditations? L'étude & la méditation ſont une peine: l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif? le déſir ſeul de la gloire. Mais ce déſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſiéme Diſcours, eſt lui-même fondé ſur le déſir des plaiſirs phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le Sultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le Sultan eſt donc ſans déſirs: rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire: il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumiéres, c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'Hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine: on y voit les révolutions ſe ſuccéder

rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éléve à l'Empire, a pour ſes ſucceſſeurs des Princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſants de leur pere, s'endorment ſur le trône; &, dès la troiſiéme génération, la plupart en deſcendent ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple: (*b*) Li-t-ching, homme d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'Empereur T-cong-ching, ſe met à la tête des mécontents, léve une armée, marche à Péking, & le ſurprend. L'Impératrice & les Reines s'étranglent; l'Empereur poignarde ſa fille; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon Palais: c'eſt là qu'avant de ſe donner la mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe: *J'ai regné dix-ſept ans; je ſuis détrôné, & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du Ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable: les Grands de ma Cour le ſont encore plus que moi; ce ſont eux qui me dérobant la connoiſſance des affaires de l'Empire, ont creuſé l'abîme où je tombe. De quel front oſerai-je paroître devant mes ancêtres? Comment ſoutenir leurs reproches? O vous! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en piéces, j'y conſens; mais épargnez mon pauvre Peuple: il eſt innocent, & déja aſſez malheureux de m'avoir eu ſi long-tems pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les Hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande à preſque tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'atmoſphére, répandue autour des trônes deſpotiques & des Souverains qui s'y aſſeient, ſemble remplie d'une vapeur léthargique qui ſaiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on guéres parmi les grands Rois que ceux qui ſe fraient la route du Trône, ou qui ſe ſont long-tems inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumiéres qu'à l'intérêt qu'on a d'en aquérir.

Pourquoi les petits Potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſants? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à faire; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dé-

(*b*) *Voyez l'Hiſtoire des Huns, par Mr. de Guignes, tome* 1. *page* 74.

pouillés; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs Sujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la légiſlation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs Provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer, dans les divers Empires de l'Orient, des cartes géographi-politiques du mérite des Princes. Leur intelligence, meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroitroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur Empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins abſolue qu'ils auroient ſur leurs Sujets, c'eſt-à-dire, à l'intérêt plus ou moins preſſant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'obſervation, donneroit certainement des réſultats aſſez juſtes : les Sofis & les Mogols y ſeroient mis, par exemple, au nombre des Princes les plus ſtupides; parce que, ſauf des circonſtances ſinguliéres, ou le hazard d'une bonne éducation, les plus puiſſants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un deſpote d'Orient s'occupe du bonheur de ſes Peuples; que, d'une main forte & d'un bras aſſuré, il tienne le gouvernail de l'Empire, ce ſeroit, avec le bras de Ganiméde, vouloir ſoulever la maſſue d'Hercule. Suppoſons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à ſon Sultan : De quoi te plains-tu? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, ſans injuſtice, exiger que je fuſſe plus éclairé que toi-même ſur tes propres intérêts? Quand tu m'as revêtu du pouvoir ſuprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaiſirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes ſucceſſeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puiſſance? Tout homme s'aime, de préférence aux autres; tu le ſais. Exiger que, ſourd à la voix de ma pareſſe, au cri de mes paſſions, je les ſacrifie à tes intérêts, c'eſt vouloir le renverſement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire? Eſt-il un plaiſir accordé aux vertus & refuſé à la puiſſance? D'ailleurs, les hommes paſſionnés pour la gloire ſont

rares, & ce n'eſt pas une paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir; & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le Souverain au Sujet, & que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le ſceptre du deſpotiſme; lâche, qui n'oſes me l'arracher, ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté: ſache que, ſi tu reſpires, c'eſt que je le permets: apprends que chaque inſtant de ta vie eſt une grace. Vil eſclave, tu nais, tu vis pour mes plaiſirs. Courbé ſous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la miſére, meurs; je te défends juſqu'à la plainte: telle eſt ma volonté.

Ce que je dis des Sultans peut, en partie, s'appliquer à leurs Miniſtres: leurs lumiéres ſont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les Pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talents leur ſont néceſſaires, ils en aquierent. Chez les Peuples, au contraire, où le Public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpéce de mérite qui fait fortune à la Cour; mérite abſolument incompatible avec les grands talents, par l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des Courtiſans & l'intérêt général. Il en eſt, à cet égard, des Miniſtres comme des Gens de lettres. C'eſt une prétention ridicule de viſer, à la fois, à la gloire & aux penſions. Avant de compoſer, il faut preſque toujours opter entre l'eſtime publique & celle des Courtiſans. Il faut ſavoir que, dans la plupart des Cours, & ſur-tout dans celles de l'Orient, les hommes y ſont, dès l'enfance, emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire; que la plupart des eſprits y ſont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand; que tout homme qui nait & vit habituellement près des Trônes deſpotiques, ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des Palais des Rois. Il n'en approche que dans ces tems malheureux où les Princes ſont forcés de les appeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la Cour les gens de mérite; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte, de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état & leur poſition, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais, que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux : & l'on veut, à la fois, que les Citoyens ſoient échauffés de l'amour de la Patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe légiſlation? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorſqu'on enléve ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains Pays, ce qu'on appelle les gens ſages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, &, par conſéquent, des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le Chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAPITRE XV.

De l'Injuſtice du Public à cet égard.

ON exigera qu'un Ecuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi-bien tourné qu'un danſeur de l'Opéra : on voudra qu'un Philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniére agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion des talents preſque excluſifs; & qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les Philoſophes les plus célébres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on

doit la capacité de méditer; que cette même capacité ſe perd lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration, mille objets différents paſſeront rapidement devant lui : s'il ne peut jetter ſur chaque affaire qu'un coup d'œil ſuperficiel, il faut, par cette ſeule raiſon, qu'au bout d'un certain tems, cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Auſſi n'eſt-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une ſemblable attention. Ce n'eſt point à lui à percer juſqu'aux premiers principes de la Morale & de la Politique; à découvrir, par exemple, juſqu'à quel dégré le luxe eſt utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les Etats, quelle eſpéce de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même Nation, concilier l'eſprit de commerce avec l'eſprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour réſoudre de pareils problêmes, il faut le loiſir & l'habitude de méditer. Or, comment penſer beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet eſprit d'invention qui ſuppoſe de grandes méditations. Ce qu'on eſt en droit d'exiger de lui, c'eſt un eſprit juſte, vif, pénétrant, & qui, dans les matiéres débattues par les Politiques & les Philoſophes, ſoit frappé du vrai, le ſaiſiſſe avec force, & ſoit aſſez fertile en expédients pour porter juſqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon qu'il doit, à ce genre d'eſprit, joindre un caractére ferme, une conſtance à toute épreuve. Le Peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien, & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel (*a*) met au bonheur général. Auſſi le courage éclairé

(*a*) Au moment qu'on venoit de nommer un Miniſtre, un des premiers Commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit: „ Vous aimez le bien, vous êtes „ maintenant à portée de le faire. „ On vous préſentera mille projets utiles au Public; vous en dé„ firerez la réuſſite: gardez-vous, „ cependant, de rien entrepren„ dre, avant d'examiner ſi l'exé„ cution de ces projets demande „ peu de fonds, peu de ſoin & peu „ de probité. Si l'argent qu'exige

par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoiſſances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les matiéres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matiéres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du Collége, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices ; ils paſſent deux ou trois ans tant dans les Académies qu'aux Ecoles de Droit. Le Droit fini, ils achétent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eſt pas néceſſaire de s'inſtruire du Droit de nature, du Droit des gens, du Droit public, mais conſacrer tout ſon tems à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paſſent delà au Gouvernement d'une Province, où, ſurchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le tems de méditer. Ils montent enſuite à des places ſupérieures, & ne ſe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'obſerverai que des voyages faits chez les Nations voiſines & dans leſquels ils compareroient les différences dans la forme du Gouvernement, dans la Légiſlation, le génie, le commerce & les mœurs des Peuples, ſeroient peut-être plus propres à former des hommes d'Etat, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet. C'eſt par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce Chapitre ; parce que c'eſt principalement en eux qu'on déſire des talents & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice ; l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre, c'eſt l'envie.

„ la réuſſite d'un de ces projets, „ eſt conſidérable, les affaires qui „ vous ſurviendront ne vous per- „ mettront pas d'y appliquer les „ fonds néceſſaires, & vous per- „ drez votre miſe. Si le ſuccès „ dépend de la vigilance & de la „ probité de ceux que vous em- „ ployerez, craignez qu'on ne „ vous force la main ſur le choix „ des Sujets : ſongez, d'ailleurs, „ que vous allez être entouré de „ fripons ; qu'il faut un coup d'œil „ bien ſûr pour les reconnoître ; „ & que la premiére, mais en mê- „ me-tems la plus difficile ſcience „ d'un Miniſtre, eſt la ſcience des „ choix.

Qui n'a pas condamné, dans le Cardinal de Richelieu, cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpéce de ſuccès? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi l'on en croit Dumaurier, (*b*) il déſiroit la canoniſation, & de l'ordre donné, en conſéquence, à ſes Confeſſeurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du déſir d'exceller dans la Poéſie comme dans la Politique, ce Cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid?* C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talents pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de Miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un Cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un ſeul déſir, l'action des paſſions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire, ſe contente d'une ſeule eſpéce de ſuccès, lorſqu'il croit en pouvoir obtenir en pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpéce de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du hazard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite: il en veut donc une plus perſonnelle. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands Princes & les plus grands Héros. La plupart d'entre eux, non contents de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la Science guerriére ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'euſſent-ils pas voulu? Ces grands hommes aimoient la gloire; & l'on n'en eſt point avide ſans déſirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les Hiſtoires! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, Céſar, Cicéron, Auguſte, Trajan, les Antonins, Comnéne, Elizabeth, Charles-Quint, Richelieu,

(*b*) *Voyez ſes Mémoires, pour ſervir à l'Hiſtoire de la Hollande, à l'article de Grotius.*

Montecuculi, du Guay-Trouin, le Comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes eſpéces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le tems de penſer & d'écrire : c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point compoſé, tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les lettres, & tous ont dû néceſſairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils ſavoient que ce ſont les Grands Ecrivains qui la donnent. Auſſi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des Académies : auſſi vit-on le fier Attila lui-même raſſembler près de lui les Savants dans tous les genres ; le Khalife Aaron Al-Raſchid en compoſer ſa Cour ; & Tamerlan établir l'Académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faiſoit-il pas au mérite ! Sous ſon regne, il étoit permis de tout dire, de tout penſer, & de tout écrire ; parce que les Ecrivains, frappés de l'éclat de ſes vertus & de ſes talents, ne pouvoient être que ſes Panégyriſtes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raiſon contraire, impoſoient ſilence aux gens éclairés, qui, dans leurs Ecrits, n'euſſent tranſmis à la poſtérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-deſſus rapportés, que le même déſir de gloire auquel les grands hommes doivent leur ſupériorité, peut, en fait d'eſprit, les faire quelquefois aſpirer à la Monarchie univerſelle. Il ſeroit, ſans doute, poſſible d'unir plus de modeſtie aux talents : ces qualités ne ſont pas excluſives par leur nature ; mais elles le ſont dans quelques hommes. Il en eſt de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle ſe plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au Public. On ne ſe rappelle point aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes comme de leurs Ouvrages ; qu'il faut les juger ſur leur enſemble ; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre ; & que, ſi l'on déſignoit dans chaque homme,

par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractére, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit poſſible d'avilir cet or aux yeux du Public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs maniéres, auſſi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les déſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux Nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & méne une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'eſt exiger les contradictoires, c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpéce ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés de ſottiſe, dans le tems même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe ? Ce n'eſt pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (c)

(c) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les Arts les plus frivoles, il

à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie, peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumiéres. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvénients : il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fuſſent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion; & l'expérience nous apprend qu'ils le ſont toujours par le ſentiment, & qu'à cet égard les gens froids ſont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on ſuppoſe qu'un d'eux ſoit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer; il ſe met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun riſque, il en eſt sûr; il ſait que, dans ce cas, la peur eſt tout-à-fait déraiſonnable; il ſe le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus ſur lui; le ſentiment de la crainte s'empare de ſon ame; & c'eſt à cette crainte ridicule qu'il doit ſa guériſon. La réflexion eſt donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, ſoumiſe au ſentiment. Si les gens froids ne ſont pas ſujets à des écarts auſſi fréquents que l'homme paſſionné, c'eſt qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement: ce n'eſt, en effet, qu'à la foibleſſe de leurs paſſions qu'ils doivent leur ſageſſe. Cependant quelle haute eſtime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes! Quel reſpect ne croient-ils pas inſpirer au Public qui ne les laiſſe jouir, dans leur petite ſociété, du titre d'hommes ſenſés, & ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, ſans honte, paſſer ainſi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans

---

en eſt qui penſent, qu'en leur Pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce ſujet, un mot aſſez plaiſant, attribué à Marcel. Un Danſeur Anglois, fort célébre, arrive à Paris, deſcend chez Marcel : *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre Art; ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils.... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monſieur, l'on ſaute dans les autres Pays, & l'on ne danſe qu'à Paris; mais, hélas! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre Royaume!*

l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légére, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux! Ils en prennent droit de le mépriſer. Cependant ſi, dans les bois, les ſolitudes & les dangers, la crainte a ſouvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagéroit-il pas les plaiſirs, comme la frayeur s'exagére les dangers? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que ſoi de juſte appréciateur de ſon plaiſir; que les hommes étant animés de paſſions différentes, les mêmes objets ne peuvent conſerver le même prix à des yeux différents; que c'eſt au ſentiment ſeul à juger le ſentiment; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raiſon froide, c'eſt aſſembler la Diéte de l'Empire pour y connoître des cas de conſcience? Ils devroient ſentir qu'avant de prononcer ſur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, ſavoir quels ſont les motifs qui le déterminent, c'eſt-à-dire, la force par laquelle il eſt entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître, & la puiſſance des paſſions, & le dégré de courage néceſſaire pour y réſiſter. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les paſſions ſeules peuvent combattre contre les paſſions; & que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent vainqueurs, donnent à des gouts très-foibles le nom de paſſions, pour ſe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne réſiſtent point aux paſſions; mais ils leur échappent. La ſageſſe n'eſt point en eux l'effet de la lumiére, mais d'une indifférence comparable à des déſerts également ſtériles en plaiſirs comme en peines. Auſſi ne ſont-ils point heureux. L'abſence du malheur eſt la ſeule félicité dont ils jouiſſent; & l'eſpéce de raiſon qui les guide, ſur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant, ſans ceſſe, de l'Iſle fortunée du plaiſir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux; mais qu'on en abandonne les détails à ſes gouts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit, ſur-tout, la raiſon, ſeroit, ſans ceſſe, occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien; il auroit toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent.

La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importants que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, ſentir que ce ſont ſouvent des piéges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe, ſans ceſſe, un crime de leurs inattentions? Ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les Arts & les Sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particuliéres; que d'ailleurs cette politeſſe, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux Nations, il eſt de l'intérêt public qu'un Savant faſſe une découverte de plus & cinquante viſites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un Homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés, ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'Homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuie avec lui de la maniére la plus humaine, juſqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre déſœuvré court ailleurs promener ſon ennui. Il part: l'Homme de lettres ſe remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il eſt accuſé de n'avoir point rendu la viſite qu'il a reçue, il eſt taxé d'impoliteſſe; il le ſait: il monte à ſon tour chez ſon ennuyé: *Monſieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi: cependant, vous le ſavez, c'eſt l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas; c'eſt donc vous qui m'êtes obligé, & c'eſt moi qu'on taxe d'impoliteſſe. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez ſi vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, ſinon que je n'ai pas comme vous le beſoin des viſites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injuſtice d'en médire après l'avoir*

ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponſe! Que de déſœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & ſe ſurprennent à demander les contradictoires!

Un homme a paſſé ſa vie dans les négociations; les affaires dont il s'eſt occupé l'ont rendu circonſpect: que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de ſon état lui a fait perdre. Un autre homme eſt d'un caractére ouvert; c'eſt par ſa franchiſe qu'il nous a plu: on exige, que changeant tout-à-coup de caractére, il devienne circonſpect au moment précis qu'on le déſire. On veut toujours l'impoſſible. Il eſt, ſans doute, un ſel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne ſont pas abſolument contradictoires; je ſais qu'un concours ſingulier de circonſtances peut nous plier à des habitudes oppoſées: mais c'eſt un miracle, & l'on ne doit pas compter ſur les miracles. En général, on peut aſſurer que tout ſe tient dans le caractére des hommes; que les qualités y ſont liées aux défauts; & qu'il eſt même certains vices de l'eſprit attachés à certains Etats. Qu'un homme occupe un poſte important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, ſi ſes jugements ſont ſans appel, s'il n'eſt jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain tems l'orgueil pénétre dans ſon ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ſes lumiéres. Il n'en ſera pas ainſi, ou d'un homme dont les avis ſeront, par ſes égaux, débattus & contredits dans un conſeil, ou d'un Savant qui, s'étant quelquefois trompé ſur les matiéres qu'il a murement examinées, aura néceſſairement contracté l'habitude de la ſuſpenſion d'eſprit; (*d*) ſuſpenſion qui, fondée ſur une ſalutaire méfiance de nos lumiéres, nous fait percer juſqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de

(*d*) Il ſeroit peut-être à déſirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes deſtinés à les remplir, compoſaſſent quelque Ouvrage: ils en ſentiroient mieux la difficulté de bien faire; ils apprendroient à ſe méfier de leurs lumiéres: &, faiſant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute, eſt ſujet à mille erreurs : il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavants hommes de la Perſe, comment il avoit aquis tant de connoiſſances : *En demandant ſans peine*, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* „ Interrogeant un jour un Philoſophe, dit le Poëte Saa-„ di, je le preſſois de me dire de qui il avoit tant appris : „ *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne lévent point le* „ *pied ſans avoir auparavant ſondé avec leur bâton le ter-* „ *rein ſur lequel ils vont l'appuyer.*

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

POur connoître ſon talent, il faut examiner, & de quelle eſpéce d'objets le hazard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel dégré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entiérement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de Phyſique ou d'Hiſtoire, plus d'images ou de ſentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la Phyſique, à la Politique ou à la Poéſie. Eſt-ce à ce dernier Art qu'un homme s'applique ? Il pourra devenir d'autant plus grand Peintre en un genre que le magazin de ſa mémoire ſera mieux fourni des objets qui entrent dans la compoſition d'une certaine eſpéce de tableaux. Un Poëte nait dans ces âpres climats du Nord,

que d'une aîle rapide traverſent, ſans ceſſe, les noirs ouragans; ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoit que l'éternel Hyver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répétent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre Poëte nait, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie; l'air y eſt pur; la terre eſt jonchée de fleurs; les zéphirs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux Poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants? Cependant ni l'un ni l'autre de ces Poëtes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le hazard & l'éducation placent dans notre mémoire, ſont, à la vérité, la matiére premiére de l'eſprit; mais cette matiére y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpéce des objets qu'on a dépoſés dans le magazin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel dégré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſions à de ſimples gouts; rien cependant, comme je l'ai déja dit, de plus facile à diſtinguer. On eſt paſſionné, lorſqu'on eſt animé d'un ſeul déſir, & que toutes nos penſées & nos actions ſont ſubordonnées à ce déſir. L'on n'a que des gouts, lorſque notre ame eſt partagée en une infinité de déſirs à peu près égaux. Plus ces déſirs ſont nombreux, plus nos gouts ſont modérés; au contraire, moins les déſirs ſont multipliés, plus ils ſe rapprochent de l'unité, &

plus nos gouts ſont vifs & prêts à ſe changer en paſſions. C'eſt donc l'unité, ou, du moins, la prééminence d'un déſir ſur tous les autres, qui conſtate la paſſion. La paſſion conſtatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le dégré d'enthouſiaſme qu'on a pour les grands hommes. C'eſt, dans la premiére jeuneſſe, une meſure aſſez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la premiére jeuneſſe, parce qu'alors plus ſuſceptible de paſſions, on ſe livre plus volontiers à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents; on peut encore eſpérer de voir un jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les autres; il n'en eſt pas ainſi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge ſans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour ſe conſoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans intérêt, &, par conſéquent, n'avoir point encore éprouvé le ſentiment de l'envie. L'on en eſt peu ſuſceptible dans la premiére jeuneſſe : auſſi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la poſtérité les verra. Auſſi faut-il, en général, renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près ſon mérite; & ſur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que des idées analogues aux ſiennes, le reſpect qu'on a pour l'eſprit eſt toujours proportionné à l'eſprit qu'on a. L'on ne célébre les grands hommes, que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être. Pourquoi Céſar pleuroit-il en s'arrêtant devant le Buſte d'Alexandre? C'eſt qu'il étoit Céſar. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aſpect de ce même Buſte? C'eſt qu'il n'eſt plus de Céſar.

On peut donc, ſur le dégré d'eſtime conçu pour les grands hommes, meſurer le dégré de paſſion qu'on a pour la gloire, & ſe déterminer, en conſéquence, ſur le choix de ſes études. Le choix eſt toujours bon, lorſqu'en quelque genre que ce ſoit, la force des paſſions eſt proportionnée à la difficulté de réuſſir : or, il eſt d'autant plus difficile de réuſſir en un genre, que plus d'hommes ſe ſont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la car-

rière où ſe ſont illuſtrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y diſtinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'eſprit, &, par conſéquent, être animé de la plus forte paſſion pour la gloire. Qui n'eſt pas ſuſceptible de cet extrême dégré de paſſion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans leſquels il ſoit plus facile de réuſſir. Il en eſt de cette eſpéce : dans la Phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matiéres ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſants, n'ont, pour ainſi dire, jetté qu'un coup d'œil ſuperficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque tous les eſprits; & ce ſont les ſeuls auxquels puiſſent prétendre les paſſions foibles. Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les ſentiers détournés, &, ſur-tout, éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; & le Public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux, qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant *contracté* dans ſa jeuneſſe quelque habitude de travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'eſprit, obtenir une aſſez grande réputation. Il paroit donc que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le dégré de paſſion dont on eſt animé au dégré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt, à cet égard, exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge rallentit en lui l'ardeur des paſſions. Il ſentira qu'en parcourant ſucceſſivement différents genres de Sciences ou d'Arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univerſellement médiocre; que cette univerſalité eſt un écueil où la vanité conduit & fait ſouvent échouer les gens d'eſprit; & qu'enfin, ce n'eſt

que dans la premiére jeuneſſe qu'on eſt doué de cette attention infatigable qui creuſe juſqu'aux premiers principes d'un Art ou d'une Science : vérité importante dont l'ignorance arrête ſouvent le génie dans ſa courſe, & s'oppoſe au progrès des Sciences. Il faut, pour la ſaiſir, ſe rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troiſiéme Diſcours, eſt dans nos cœurs allumé par l'amour des plaiſirs phyſiques ; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement ſentir que dans la premiére jeuneſſe ; que c'eſt, par conſéquent, au printems de la vie qu'on eſt ſuſceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'eſt alors qu'on ſent en ſoi des ſemences enflammées de vertus & de talents. La force & la ſanté qui circulent alors dans nos veines, y portent le ſentiment de l'immortalité ; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiécles ; on ſait, mais l'on ne ſent pas qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en ſe mêlant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux ; nous ceſſons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriére où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on céde à l'habitude ; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui ; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la Science dont les idées familiéres ſe combinent ſans peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ? on ne fera point alors d'un grand Géométre un grand Poëte, d'un grand Poëte un grand Chymiſte, d'un grand Chymiſte un grand Politique. Qu'à cet âge on éléve un homme à quelque grande place ; ſi les idées, dont il a déja chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les Magiſtrats, quelquefois trop concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût, avec ſupériorité, remplir les premiéres places, s'il

ne faiſoit en ſecret des études profondes rélatives au poſte qu'il peut occuper? L'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y deshonorer. Cet homme eſt-il d'un caractére entier & deſpotique? les entrepriſes qu'il formera ſeront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Eſt-il d'un caractére doux, ami du bien public? il n'oſera rien entreprendre. Comment hazarderoit-il quelques changements dans l'adminiſtration? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets, eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du Gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des tems où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile; il ſait, d'une main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſciénce du Gouvernement; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiére jeuneſſe, &, peut-être, dans les Pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le hazard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur Patrie; & cet exil volontaire en préſage la ruine: ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chute prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurrai des principes établis dans ce Chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déja dit, qu'en combinant l'eſpéce d'objets dont le hazard & l'éducation ont chargé notre mémoire avec le dégré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître, & la force, & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcru-

puleuſement à cet égard, ſe trouve à peu près dans le cas de ces Chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les matiéres dont on a chargé le matras, & le dégré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes; s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpéce d'idées & d'objets; il eſt, en conſéquence, des méthodes ſûres pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'eſprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le déſir de s'illuſtrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention ſur une infinité d'objets divers; mais à la raſſembler toute entiére ſur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'eſt pas qu'on doive, à cet égard, pouſſer trop loin le ſcrupule: l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque tems ſes regards ſur les premiers principes des diverſes Sciences. Il eſt utile, & de ſuivre la marche uniforme de l'eſprit humain dans les différents genres de Sciences & d'Arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'eſprit; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain tems, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'Art ou de la Science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ſes études, qu'une curioſité indiſcréte, atteint rarement à la gloire. Qu'un Sculpteur, par exemple, ſoit, par ſon gout, également entraîné vers l'étude de la Sculpture & de la Politique, & qu'en conſéquence, il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce Sculpteur ſera certainement moins habile & moins célébre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux Particuliers, peut l'être encore au Public: elle peut éclairer les gens en place ſur la Science des choix, & leur

faire, en chaque genre, diſtinguer l'homme ſupérieur. Ils le reconnoîtront, premiérement, à l'eſpéce d'objets dont cet homme s'eſt occupé; & ſecondement, à la paſſion qu'il a pour la gloire; paſſion, dont la force, comme je l'ai déja dit, eſt toujours proportionnée au gout qu'on a pour l'eſprit, & preſque toujours au mérite de ceux qui compoſent notre ſociété.

Qui n'aime ni n'eſtime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'eſtime générale, eſt, à coup sûr, un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'eſprit, rompt entre eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême, que de ſe plaire trop dans la ſociété des gens médiocres.

Après avoir conſidéré l'eſprit ſous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, eſſayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un Traité complet ſur cette matiére devroit être la concluſion de mon Ouvrage. Si je me refuſe à ce travail, c'eſt qu'en ſuppoſant même que je puſſe réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il eſt évident que, dans nos mœurs actuelles, il ſeroit preſque impoſſible de faire uſage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup d'œil rapide ſur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'Education.

L'Art de former des hommes eſt, en tout Pays, ſi étroitement lié à la forme du Gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des Etats.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices fai-

ſoient même une partie de leur Médecine. Quant aux moyens de rendre, & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir, & l'importance du choix des objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au Lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon tems la meilleure diſtribution poſſible? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque tems à l'étude raiſonnée de la Langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une Langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des Claſſes; parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage? En vain, dira-t-on, que, ſi l'on retient ſi long-tems les jeunes gens dans les Colléges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le Latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle, qui, dans la premiére jeuneſſe, nous échauffe du déſir d'apprendre? Combien ce déſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi, dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit, à l'inſipide étude des mots, celle de la Phyſique, de l'Hiſtoire, des Mathématiques, de la Morale, de la Poéſie, &c.? L'étude des Langues mortes, repliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'expliquer les Auteurs; elle meuble, par conſéquent,

la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs Ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, eſt-il rien de plus ridicule que de conſacrer pluſieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées, qu'on peut, avec le ſecours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puiſſe retirer de huit ou dix ans d'étude, c'eſt donc la connoiſſance fort incertaine de ces fineſſes de l'expreſſion Latine, qui ſe perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelque étude qu'un homme faſſe de la langue Latine, il ne la connoîtra jamais auſſi parfaitement qu'il connoit ſa propre Langue. Or, ſi, parmi nos Savants, il en eſt très-peu de ſenſibles à la beauté, à la force, à la fineſſe de l'expreſſion Françoiſe, peut-on imaginer qu'ils ſoient plus heureux, lorſqu'il s'agit d'une expreſſion Latine? Ne peut-on pas ſoupçonner que leur ſcience, à cet égard, n'eſt fondée que ſur notre ignorance, notre crédulité & leur hardieſſe; & que, ſi l'on pouvoit évoquer les manes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux diſcours de nos Rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon; & je conviendrai, ſi on le veut, qu'au ſortir de ſes Claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion Latine: mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail; & ſi, dans la première jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt, par conſéquent, plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots, ne ſeroient pas mieux employées à l'étude des choſes, & ſur-tout des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop auſtéres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différents partis qu'il peut prendre: le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout Citoyen doit avoir: telle eſt la connoiſſance, & des principes de la Morale, & des Loix de ſon Pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées &

des objets rélatifs au parti qu'il doit, vraiſemblablement, embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la Finance, & les deux autres les premiéres places de l'Armée, de la Magiſtrature ou de l'Adminiſtration ? Peut-on, ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans ; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du tems conſacré à l'éducation, que n'eſſaie-t-on de le faire ? A quelle cauſe attribuer l'indifférence où l'on reſte à cet égard ? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du Deſſinateur ? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du Muſicien ſur le manche de ſon violon ? Pourquoi l'un & l'autre de ces Artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'Art qu'ils doivent profeſſer ? & néglige-t-on ſi fort l'éducation des Princes, des Grands, & généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places ? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſur-tout les lumiéres des Grands, ont d'influence ſur le bonheur ou le malheur des Nations ? Pourquoi donc abandonner au hazard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration ? Ce n'eſt pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les Colléges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également, & les vices de l'éducation, & les remédes qu'on y peut apporter : mais, que peuvent-ils faire ſans l'aide du Gouvernement ? Or, les Gouvernements doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands Empires aux petites Républiques. Dans les grands Empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand homme : les grands Etats ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une République telle, par exemple, que celle de Lacé-

démone. Elle avoit, avec une poignée de Citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands hommes qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du Gouvernement. Dans les grands Etats, on eſt plus rarement expoſé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le beſoin plus ou moins urgent d'une choſe eſt, en chaque genre, l'exacte meſure des efforts d'eſprit qu'on fait pour ſe la procurer. Mais, dira-t-on, il n'eſt point d'Etat, parmi les plus puiſſants, qui n'éprouve quelquefois le beſoin des grands hommes. Oui, ſans doute : mais ce beſoin n'étant point habituel, on n'a pas ſoin de le prévenir. La prévoyance n'eſt point la vertu des grands Etats. Les gens en place y ſont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obſtacles l'intérêt perſonnel ne met-il pas, dans les grands Empires, à la production des gens de génie? On y peut, ſans doute, former des hommes inſtruits; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets rélatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets ſont ſtériles, ſi l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire ſoit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaiſirs, & que les honneurs ſoient le prix du mérite. Or, l'intérêt des Puiſſants ne leur permet pas d'en faire une auſſi juſte diſtribution : ils ne veulent pas accoutumer le Citoyen à conſidérer les graces comme une dette dont ils s'aquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite : ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands Empires, les principales cauſes, & de la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin

enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que ſoient les obſtacles qui, dans ces Pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique; dans les Etats monarchiques, tels que la plupart des Etats de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables: mais ils le deviennent dans les Gouvernements abſolument deſpotiques, tels que les Gouvernements Orientaux. Quel moyen, en ces Pays, de perfectionner l'éducation? Il n'eſt point d'éducation ſans objet; & l'unique qu'on puiſſe ſe propoſer, c'eſt, comme je l'ai déja dit, de rendre les Citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la ſociété dans laquelle ils vivent. Or, dans les Gouvernements arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces Pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni, par conſéquent, d'éducation. En vain, la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au Souverain: quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un Prince, qui peut ou mourir, ou changer de caractère avant la fin d'une éducation. Ce n'eſt, en ces Pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des Souverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais, un Traité ſur cette matière devroit, ſans doute, être précédé d'un ouvrage, encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſants obſtacles que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des Rois. C'eſt un problême moral, qui, dans les Gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, eſt, je crois, un problême inſoluble. Trop jaloux de regner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les Vizirs retiendront toujours les Sultans: ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des Princes ainſi abandonnée au hazard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des Particuliers? Un pere déſire l'élévation de ſes fils: il ſait que ni les connoiſſances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune; que les Princes ne croient jamais avoir

beſoin d'hommes éclairés & ſavants : il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talents ; il ſentira même confuſément que, dans de pareils Gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop ſévéres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux Dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui ſe modéleroit ſur les Dieux, ſeroit, à coup ſûr, maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les Pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé, par l'uſage, de donner à ſes enfants, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit, en général, & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail & ſans le ſavoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes, ſoyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliére, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil Gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'eſt point de pere qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments preſſants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de Bacha, un pere deſtine ſon fils au Gouvernement d'une Province ; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette Place, ſon fils lui diſe : Mon pere, les principes de vertu aquis dans mon enfance, ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la juſtice préſidera à tous mes jugements. O mon fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte : cependant à quelles ridicules demandes

n'allez-vous pas être exposé ! à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les Grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelqu'élevé que vous soyez, un mot du Sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un Eunuque ou d'un Icoglan peut vous perdre ; songez à les ménager... Moi ! je ménagerois l'injustice ? Non, mon pere. La sublime Porte exige souvent des Peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'Etat que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le Divan... Abandonnez ce projet, mon fils : vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir... Obéir ! non ; mais plutôt remettre au Sultan la place dont il m'honore... O, mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les Peuples ne seroient point soulagés ; le Divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté... Oui, sans doute, l'injustice se commettroit ; mais je n'en serois pas l'instrument. L'homme vertueux, chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux miséres de ses Concitoyens, s'arrache du sein des villes : c'est dans les déserts, les forêts, & jusques chez les Sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le Musulman zélé qui le premier annonça la loi du divin Prophéte, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à son cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la Religion ? & les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pour-

rois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs ; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur. Je ferai mon bien ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre : & ſi ma Nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de Bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les Etats deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances ; ma vertu vous devient odieuſe ; & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte ; ſondez l'abîme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes gouts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une Odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes auſtéres de vertu appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zéle ardent s'attiédit-il lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un Sultan ou d'un Vizir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; &, ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnements, il ſeroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale, & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en déſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniére implicite & confuſe, déſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces Gouvernements aſiatiques, où, des fanges de la ſervitude, l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce déſir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'eſſayeroit donc, en ces Empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuſe que perſonne ne donneroit à ſes enfants ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des Pays où les hommes ne ſont pas vicieux, parce qu'en général ils

ſont

ſont méchants, mais parce que la récompenſe y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu? Qu'eſpérer enfin, en ce genre, d'un Peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, ſi la forme du Gouvernement s'y prêtoit? où d'ailleurs, perſonne n'étant animé de la paſſion forte du bien public, il ne peut, par conſéquent, y avoir d'homme vraiment vertueux? Il faut, dans les Gouvernements deſpotiques, renoncer à l'eſpoir de former des hommes célébres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en eſt pas ainſi des Etats monarchiques. Dans ces Etats, comme je l'ai déja dit, l'on peut, ſans doute, tenter cette entrepriſe avec quelque eſpoir de ſuccès : mais il faut, en même-tems, convenir que l'exécution en ſeroit d'autant plus difficile, que la conſtitution monarchique ſe rapprocheroit davantage de la forme du deſpotiſme, ou que les mœurs ſeroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet; & je me contenterai de rappeller au Citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation ſe réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'eſpéce d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; &, ſecondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la paſſion de la gloire & de l'eſtime.

Ces deux problêmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du Légiſlateur; & qu'en laiſſant moins à faire au hazard, une excellente éducation pourroit, dans les grands Empires, infiniment multiplier, & les talents, & les vertus.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre, DE L'ESPRIT, dans lequel je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. Fait à Verſailles, ce 27 Mars 1758.

TERCIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le Sieur*** nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer, & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre: DISCOURS SUR L'ESPRIT, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége, pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes: faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangére dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui; & de tous dépens, dommages & intérêts; & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle ſous le Contreſcel des Préſentes; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglements de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de

l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayants cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Choiſy, le douziéme jour du mois de Mai, l'an de grace 1758. & de notre Regne le quarante-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 348. fol. 311. *conformément aux anciens Réglements, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 19 *Mai* 1758.

P. G. LE MERCIER, *Syndic.*

TRD